Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s3lalecture08pari

(36) 496-

LA LECTURE

ILLUSTRÉE

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME HUITIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
sér. 3
t. 8

SOUVENIRS

D'UN

PRISONNIER DE GUERRE

EN ALLEMAGNE

(1870-1871)

La Ferme de Moscou

(Saint-Privat, 18 août 1870.)

Le contact continuel avec la mort avait éveillé mes souvenirs de jeunesse. Je pensais toujours à ma mère malade restée seule à Nancy, sans autre soutien que moi, jeune soldat de dix-neuf ans au service de la tuerie des hommes. Ses soins, ses attentions, sa tendresse réapparaissaient et versaient la crainte dans mon cœur. J'avais peur de n'être pas brave devant ces massacres à longue distance où la volonté personnelle reste sans effet. Je craignais que l'attendrissement de mes pensées n'amollit mon courage, ne me fît redevenir humain. Et à la haine de la balle et de l'obus meurtriers qui suppriment les humbles existences, s'ajoutait la malédiction de la guerre, cette faucheuse inconsciente des créations de l'esprit.

Gravelotte, la sanglante journée du 16 août, m'impressionnait encore par son carnage et le coup d'œil grandiose du champ de bataille. J'avais dû subir l'entraînement général en cette ardeur sauvage qui affole, incite à sabrer, à massacrer. Maintenant, j'avais honte de l'aberration d'esprit qui gagne si facilement les masses armées. Je connaissais mieux les hommes depuis les débuts de la guerre. Je constatais tour à tour le besoin inné de tuer, de détruire, puis des retours de conscience portant sans réserve à la tendresse, à l'humanité.

L'avenir m'effrayait car, depuis Forbach, l'armée de Bazaine avait perdu tout espoir. Les chefs avaient beau s'ingénier à dis-

siper ce sentiment général, tout concourait à confirmer cette vérité : l'incapacité des uns, l'incurie des autres, l'indécision, les distributions de vivres irrégulières, le manque de direction et de renseignements précis.

On en avait assez de ces marches forcées, de ces précautions de bêtes traquées, sous le soleil aveuglant et lourd, sous les averses fréquentes. Quelle confiance pouvait tranquilliser aujourd'hui puisque le matin même de Gravelotte, l'Empereur avait fui au grand galop dans une calèche escortée par la cavalerie! Je vois encore cette traînée de fuyards soulevant un nuage de poussière dans la vitesse de leur course, obliquant à gauche, disparaissant peu à peu en une masse informe et grouillante. Aucun vivat pour le Souverain déserteur : une sorte de mépris plutôt dans le sourire vague des soldats attendant la mort.

Quel sort aurions-nous ce matin?

Je m'étais éveillé de bonne heure. A côté de moi les sous-officiers de la compagnie dormaient encore, un mouchoir sur les yeux pour se préserver de la fraîcheur de la nuit. Je prêtai l'oreille; tout était calme. Soulevant un coin de la tente, je sortis avec précaution.

L'horizon blanchissait, les bois formaient de larges taches d'ombre profonde. La température était douce. Le camp silencieux s'étendait le long du plateau entre Amanvilliers et Rozérieulles avec ses tentes symétriquement groupées, ses sentinelles veillant près des faisceaux ou aux postes avancés. Au bas passaient les routes allant à Verdun, l'une par Conflans, l'autre par Mars-la-Tour. Des chevaux attachés au piquet, des batteries d'artillerie, quelques voitures de l'intendance animaient les premiers plans du panorama.

Nous étions campés à trois kilomètres en face de Gravelotte, près de la ferme de Moscou, qui allait bientôt servir de point de mire à l'ennemi.

Assis sur le sol, interrogeant l'espace, abandonné aux sensations de nature, je m'isolai des horreurs des rencontres. Je marchai un instant, cherchant à découvrir au loin les positions de l'ennemi. Ce fut inutile, les Prussiens savaient mieux que nous utiliser les accidents de terrain et les bois pour se masquer.

Bientôt une animation régna sur toute la ligne. Des soldats en manches de chemise sortaient des tentes, allaient vers les fourneaux pour faire le café des camarades.

Le jour plus franc débarrassa les feuillages de leur voile. La lumière, claire et dorée, permit de mieux distinguer les maisons, les fermes espacées et le ruban sinueux des routes grisâtres. De légères fumées s'élevèrent des cuisines improvisées, et le camp s'éveilla aux sonneries des clairons se répétant au loin. Autour des tentes, un mouvement soudain. Des hommes, une marmite à la main, allaient chercher de l'eau en chantant quelque joyeuseté pendant que les autres se nettoyaient ou aéraient leur abri de toile. Le beau temps stimulait l'entrain de ces milliers de soldats, et la vie reprenait partout avec activité.

En me trouvant déjà dehors, le sergent Rabissac s'écria :

— Vous êtes matinal, fourrier!... Payez-vous la goutte ce matin?... Il me semble que les rabiots sont rares depuis quelque temps!

Le vieux sous-officier clignait malicieusement del'œil tout en brossant sa capote.

— Mon brave Rabissac, notre cuisinier a tout sifflé! répondis-je.

— En voilà un blanc-bec de fourrier qui ne connaît pas le truc du coup de pouce! Vous me laisserez faire la distribution; vous verrez si je m'y entends.

Certes, je négligeais souvent ce détail; j'en confiais plutôt le soin à un caporal qui me remplaçait dans la distribution des vivres.

Rabissac était un brave homme d'une quarantaine d'années, sec, de taille moyenne, et châtain. Yeux marrons et finauds, peau parcheminée, il avait l'air d'un arabe. Il causait beaucoup et nous amusait par sa gaieté, ses sorties parfois drôlatiques.

En attendant le déjeuner, chacun s'occupait. Des sonneries de service éclataient, des officiers passaient, donnaient des ordres. Autour des fourneaux, des groupes se formaient pour faire la cuisine.

On aperçut tout à coup des masses prussiennes traversant la route de Verdun pour se réfugier dans les bois. Aussitôt, on ouvrit rapidement des lignes de tranchées-abris avec épaulements de batteries et communications défilées. La ferme de *Moscou* fut fortifiée et crénelée. Je compris qu'une action allait peut-être s'engager aujourd'hui, mais l'état major semblait l'ignorer. Nos officiers n'étaient jamais tenus au courant des intentions de ce corps d'élite qui ne fut pas à la hauteur de sa tâche durant toute la campagne. Je souffrais aussi de l'ignorance presque absolue où nous vivions. J'eusse voulu avoir la satisfaction intellectuelle de savoir, de com-

prendre ce qu'on allait faire, ce qu'on exécutait avec tant de fatigue. Ma curiosité ne fut jamais satisfaite.

Maintenant le soleil était chaud et brillant. Pas un souffle d'air, pas un nuage. Les arbres des bois avaient une immobilité lourde; des vapeurs dansantes, tremblotantes, s'élevaient lentement du sol rougeâtre.

Parfois les pauvres diables renversèrent leurs marmites.

— A qui le tour, aujourd'hui? La journée est belle pour se faire tuer, dit Rabissac en allumant sa pipe culottée.

— Patiente un peu, répliqua un autre sergent.

— Macache! les Kabyles n'ont pas eu ma peau, je ne la laisserai pas aux Pruscos!

A neuf heures, le repas fut prêt. Devant leurs gamelles fumantes, les sous-officiers de ma compagnie étaient assis à la turque sur un couvre-pied servant de siège et de nappe. A côté d'eux, des soldats mangeaient aussi; quelques escouades retardataires attendaient, blaguant la mollesse des cuisiniers.

Dix minutes après, on entendit un coup de canon.

Les cuillères s'arrêtèrent; chacun regarda étonné. Une fumée montait vers le ciel, à quelques kilomètres en avant de nous.

— Dis donc, Rabissac, on t'invite à la danse, dit l'un d'entre nous.

— On y va. Heureusement que nous avons fini de déjeuner.

Le sergent se leva. Un second coup de canon partit. Des officiers braquèrent leurs jumelles tandis que Rabissac fouillait l'horizon avec ses yeux de chacal :

— Ça va chauffer, aujourd'hui, fit-il avec sang-froid en regagnant sa place.

— Sac au dos! cria-t-on de toutes parts.

Furieux, le ventre presque vide, les pauvres diables renversèrent d'un coup de pied gamelles et marmites encore sur le feu.

Des débris de toutes sortes s'éparpillèrent auprès des flaques d'eau chaude parsemées de riz, de légumes, parmi les charbons mal éteints.

J'attendis un moment propice derrière un mur.

Une épaisse fumée blanche s'éleva en tourbillonnant vers le ciel. Aussitôt, près d'un bois, en avant, une batterie prussienne prit position avec une rapidité surprenante. Tout le camp fut bientôt sur pied, le sac fait, attendant les ordres. Le canon tonna à nouveau ; une autre batterie s'était placée vivement à côté de la première. Les obus tombaient, enlevant les tentes, brisant les voitures

pleines de vivres. Parfois, ils s'enfonçaient dans la terre sans éclater.

Notre artillerie s'était installée dans les tranchées. Des masses prussiennes sortaient des bois, lourdes et compactes avec des scintillements d'armes et de casques. Jamais je n'avais vu pareille agglomération humaine. L'ennemi s'avançait, se déployait avec une régularité parfaite.

— Sac au dos ! clamèrent encore des voix.

En un clin d'œil, nous fûmes sous les armes. Les voitures reculèrent près d'un chemin encaissé, et des tirailleurs s'élancèrent au pas de course pour défendre la route conduisant à Gravelotte. Le reste du régiment se déploya à droite et à gauche dans les bois, en se précipitant aux tranchées où l'artillerie donnait déjà. Ma compagnie attendait, masquée par les petits murs de la ferme de Moscou, mais non à l'abri des projectiles.

Je vis arriver à cheval les maréchaux Bazaine et Le Bœuf avec leur état-major. Tous regardaient du côté de l'ennemi. Bazaine, petit, épais, le cou rentré dans les épaules, la figure quelconque, a l'aspect d'indifférence calme, un peu lourde, d'homme qui s'éveille d'un long sommeil ou qui sort de faire un bon déjeuner. Il écoute à peine le maréchal Le Bœuf qui lui indique des points sur une carte. Tout à coup, il se tourne vers un colonel d'artillerie et lui demande son opinion sur la situation. L'officier répond sans hésitation : « Monsieur le Maréchal, il n'y a que deux solutions : marcher sur Verdun ou se retirer à Metz. »

Tous semblèrent approuver, mais Bazaine, ne leur donnant pas le temps d'ajouter un mot, tourna bride et disparut, suivi de son escorte. On ne le vit plus de toute la journée sur le champ de bataille.

Le sort de l'armée ne le préoccupait guère.

Depuis plusieurs jours, le bon sens du soldat distinguait cette ineptie, cette indécision coupable des grands chefs. Forbach, Borny, Gravelotte nous avaient ouvert les yeux. Cependant le courage faisait espérer encore ; personne n'aurait pu croire qu'un général en chef pût trahir son pays aussi ouvertement.

Bientôt des officiers d'ordonnance et de l'état-major, porteurs d'ordres, traversèrent à cheval le champ de bataille, sous une grêle de balles. L'un d'eux, capitaine, arriva sur nous à toute bride. S'adressant à l'adjudant du bataillon, il le chargea de porter un ordre écrit à un autre régiment, à trois cents mètres de là.

— Permettez-moi de vous faire remarquer, répondit le sous-officier, qu'il vous est bien plus facile de vous y rendre à cheval que moi à pied. D'ailleurs, je ne dois pas quitter mon poste sans un ordre de mon chef de bataillon.

Le capitaine insistait, menaçait de se plaindre à son général dont il exécutait les ordres, lorsque le commandant qui avait tout entendu s'avança et dit froidement au capitaine d'état-major :

— L'adjudant a raison, Monsieur, faites votre devoir !

Vexé et furieux, l'officier pique son beau cheval et s'engage au galop, au milieu d'une pluie de balles. Je le suis des yeux, je frémis de le voir affronter un passage aussi meurtrier, car les Prussiens, se doutant de l'importance de sa mission, tirent avec acharnement. Tout à coup le capitaine tombe sans lâcher les rênes ; son cheval s'arrête, piaffe nerveusement. Nous poussons un cri ; nous plaignons l'officier après avoir souri tout à l'heure de son histoire avec l'adjudant. Tous les regards se portent vers lui. Est-il blessé ?... On s'inquiète, attendant avec anxiété un dénouement qu'on pressent tragique par un feu aussi nourri. Mais il se relève, marche, boite un peu, se baisse et s'abrite du corps de son cheval. Nous sommes soulagés ; tout le monde reconnait son courage. On souhaite de le voir arriver à destination ; un sourire de satisfaction s'esquisse sur les visages, car l'officier remonte bientôt en selle, éperonne vivement sa pauvre bête affolée qui court à toutes jambes.

Je suis si ému que je sens ma gorge se serrer de bonheur et mes yeux se mouiller. Tout le monde semble dire : arrivera-t-il ? Mais cent mètres plus loin, il descend encore et suit l'animal dont il se sert comme d'un rempart vivant. Alors je devine sa tactique : il feint d'être blessé pour tromper l'ennemi et faire ralentir la fusillade. Peut-être est-il réellement atteint ?... Mais deux minutes après, il se remet promptement sur sa monture, la tête baissée contre l'encolure, tandis que son cheval vigoureusement entraîné, blessé aussi peut-être, semble voler en sa vitesse prodigieuse. Est-il sauvé, cette fois ?... Il n'a plus qu'une cinquantaine de mètres à franchir. Il arrive enfin au point désigné et tout le monde manifeste son contentement par un soupir fortement accentué.

Le feu de l'ennemi si serré, si dangereux, rendit toute riposte impossible du côté de la ferme. Il fallut faire coucher les hommes à plat ventre ; mais ils ne voulurent pas rester plus longtemps der-

rière ces murs où ils attendaient une blessure certaine ou la mort. Je ne pus contenir mon emportement devant l'insistance ridicule du lieutenant de ma compagnie qui voulait nous maintenir quand même à cet endroit.

— Pourquoi se laisser mitrailler inutilement? Ces murs vont s'écrouler tout à l'heure avec la ferme. L'obéissance passive comporte-t-elle de se faire tuer sans tirer un coup de fusil? Que faisons-nous ici, où aucun effort ne peut être tenté?...

— Encore vos raisonnements, fourrier, fit l'officier en me regardant d'un mauvais œil.

— Permettez, mon lieutenant, nous avons déjà quinze hommes blessés, quatre tués! C'est assez éloquent. Si personne ne prend la responsabilité de nous changer de place, j'irai trouver le colonel. Ce n'est pas la peur qui me fait parler, je le montrerai quand cela sera nécessaire!

Des soldats approuvaient, se retiraient de ce point dangereux, lorsque l'officier commanda brusquement :

— Restez là et taisez-vous!

Il ne m'aimait pas parce que, dès le début de la campagne, je critiquais ce qui me paraissait être faute ou incurie. Noté en conséquence, je n'espérais aucun avancement. L'avenir me prouva bien que j'avais raison.

Des obus à pétrole, toutes sortes d'engins incendiaires tombaient depuis longtemps sur la ferme qui commençait à prendre feu. Vingt secondes après l'injonction du lieutenant, un obus éclata, lui brisant la mâchoire et le blessant au bras. En même temps une voix cria :

— Vite aux tranchées!

On emporta l'officier victime de son entêtement.

Les toits venaient de s'écrouler; tout le monde se précipita dans les tranchées entre deux averses de mitraille. J'attendis un moment propice derrière un pan de mur encore debout. Des cochons, des poules, des vaches fuyaient affolés, vers les Prussiens. D'autres animaux terrifiés restaient sur place, se laissaient griller. Dans la ferme embrasée, inabordable maintenant, des blessés se plaignaient, et l'artillerie ennemie continuait son ravage avec un acharnement inhumain, illogique, puisque tout était écroulé, incendié. Ce spectacle navrant m'avait retenu; j'eusse voulu secourir ces abandonnés, mais la fusillade me chassa. Je me précipitais, tête baissée, vers la première tranchée lorsqu'un obus,

s'enfonçant dans le sol, à quelques mètres, éclata en me soulevant dans un nuage de terre. Aveuglé, assourdi, je retombai à plat ventre, le képi et le fusil loin de moi. Effaré, je me relevai, me tâtant, m'orientant. Puis ramassant vivement casquette et chassepot, je marchai à quatre pattes jusqu'à la tranchée où je restai quelques minutes sans bouger, respirant difficilement.

— Êtes-vous blessé? demanda Rabissac. Buvez un peu, ça vous remettra.

Et il me tendit son bidon tout en cherchant sur moi des traces de blessure. Je ne sentis que de légères contusions.

Une fois remis, je fus le premier à rire de cet incident.

— Heureusement que le terrain est mou, dit une voix :

— Je vous croyais perdu, mon pauvre fourrier, ajouta Rabissac. Allons, encore un coup, car il y aura du grabuge, tout à l'heure.

D'aplomb maintenant, je regardais autour de moi.

L'action était terrible, de tous côtés on se battait vigoureusement. Près de nous, un lieutenant d'artillerie commandait la batterie de la tranchée. Grand et blond, la figure sèche, sévère, il allait d'une pièce à l'autre, rectifiant le tir, encourageant ses hommes.

— Nous voilà condamnés à rester là toute la journée, grommelait le vieux Rabissac en voyant les Prussiens plus nombreux, fortement établis, mitraillant sans cesse. Sitôt qu'on montre la tête, un pruneau siffle à votre oreille!

En effet, on ne tirait pas, on restait caché, attendant les événements.

Le sergent se mit à parler de la guerre en Afrique, en Italie. Là, on causait du pays avec l'ennemi, on lui chatouillait les flancs avec la baïonnette, pour le faire rire un brin, voir ses dents blanches. Ici, impossible de piquer son prusco! Il faut se cacher ou risquer d'être *morto!*

Tout à coup, il fit une grimace et s'écria :

— Ça va mal! Voici les tirailleurs qui se replient.

Un silence régna; nos cœurs se serrèrent devant la retraite qui se dessinait déjà.

Des masses énormes débouchaient toujours des bois, la fusillade augmentait partout. En notre immobilité forcée, je me surpris rêvant, plongé dans les souvenirs. Divagations absurdes de mon cerveau fatigué qui firent bientôt naître la crainte de la mort en pensant à ma mère, à mes amis. Je frissonnais de me voir non

reconnu, enfoui dans une de ces vastes fosses communes de cham de bataille, après avoir été dévalisé par des mains pillardes.

Je n'eus pas le temps de m'assombrir davantage : un feu volonté commença dans notre tranchée. Les Prussiens avancèrent la résistance devint sérieuse. Silencieux maintenant, Rabissa tirait sans précipitation en recommandant aux soldats d'en fair autant. En visant, sa figure devenait dure comme s'il eût été préoc cupé par la réalisation d'une vengeance attendue depuis longtemps

Nos batteries donnaient, la fusillade était régulière, la mort con tinuait à frapper, à réduire les combattants.

La chaleur incommodait davantage sous le soleil de plomb qu brûlait les figures, rôtissait la terre d'où s'élevaient des bouffée écœurantes. La bataille, plus terrible aussi, avait presque épuis les munitions. L'ennemi gagnait du terrain, poussait des cris d bêtes fauves. Rabissac, pâle de colère, se révoltait contre l'incuri l'incapacité des chefs responsables. La mauvaise organisation, l manque d'approvisionnements étaient si manifestes que le lieu tenant d'artillerie exprimait son indignation, tout en nous enga geant à ne pas faiblir. Le murmure gagna bientôt les solda quand il leur fut ordonné de ne tirer qu'à coup sûr pour ménage les cartouches en attendant l'arrivée des caissons. Toujours des pro messes! mais personne n'y comptait. Il était difficile de mainten le courage des hommes.

— Garde à vous! les enfants, nous allons sortir de la tranchée dit crânement un capitaine en passant rapidement derrière nous

Le canon ne gronda plus ; les têtes se redressèrent, interrogative Fatigué de cette inaction, tout le monde voulut marcher immédia tement à la baïonnette. Des plaintes, des clameurs s'élevèren dans l'attente du départ. Que se passait-il donc? De loin en loin quelques décharges partaient ; nos pièces ne répondaient presqu plus. A cinq heures, les caissons étaient vides!...

En pleine fusillade, des officiers sortirent de la tranchée pou aller prendre dans les gibernes, dans les sacs des blessés ou de morts les cartouches qui s'y trouvaient. Puis, ils les distribuère d'un air paterne, stimulant le sang froid des soldats avec une dou ceur encourageante. Rabissac et moi nous les aidions malgré le dangers qui nous entouraient.

Tout à coup, un cri général retentit : « A la baïonnette, à l baïonnette ! » Les tambours battent la charge accompagnés de

airons et des mots : « En avant! En avant! » répétés de tous ôtés, d'une voix chevrotante de joie. On s'élance, on franchit lestement les obstacles. Elan sublime, héroïque folie qui fait bondir les ommes sans le souci des balles criblant l'espace. Les uns trébuent, tombent, puis se relèvent pour reprendre leur course frénée. Des cris confus, mêlés aux commandements, éclatent vec force, tandis que les bataillons, les régiments s'ébranlent, souvant des nuages de poussière. Avec sa rapidité méthodique, l'enemi s'avance, continue sa pluie de projectiles. Les rangs s'éclairssent, se resserrent aussitôt. Les obus fusent, bourdonnent; les alles au sifflement furieux, ironique ou plaintif, frappent les aïonnettes en un son sec, ou tombent en miaulant. C'est une oussée grandiose qui exalte, électrise, où l'on se sent emporté ar l'ouragan humain. Et le cliquetis des armes, le heurt des fourments, des quarts sur les bidons, le ballottement des cartouches ans les gibernes jettent leurs notes discordantes couvrant les cris es blessés piétinés quelquefois.

— Vive la France! En avant! En avant! clament des voix altées.

Le canon reprend son vacarme au milieu des craquements de la itrailleuse, du crépitement de la fusillade. On atteint l'ennemi. es Prussiens sont lardés sans pitié tandis que d'autres, terrifiés ar l'aspect de la baïonnette, par la furie des Français, jettent urs armes ou se sauvent. Beaucoup se défendent bravement ssi.

Ce fut un carnage atroce, plein de fureur, d'inconscience, pennt lequel eurent lieu de véritables combats singuliers, ignorés, mplis de bravoure et d'audace.

J'aperçus Rabissac, trop avancé, aux prises avec un officier de hlans qui l'avait chargé, le sabre abaissé pour pointer. Après oir habilement paré le coup, il fit feu; son adversaire blessé ı flanc, tomba à vingt mètres. Le cheval s'enfuit ventre à terre; Prussien en un dernier effort, se souleva avec peine et, saissant vivement son revolver, ajusta Rabissac sans l'atteindre. urieux, mon camarade cloua le uhlan au sol d'un vigoureux coup baïonnette en pleine poitrine.

— En retraite! lui criai-je, parce que de notre côté les tirailurs revenaient dans les tranchées.

Les Prussiens avaient reculé de plusieurs kilomètres. Mais on ous fit battre en retraite, sans qu'on sût pourquoi, après avoir

sacrifié inutilement des milliers d'hommes pour rester maîtres de nos positions.

Après chaque combat, c'était le sort qui nous était réservé.

Nous retrouvâmes dans la tranchée le lieutenant d'artillerie qui avait pu se procurer un caisson d'obus. Il restait stupéfié qu'une telle quantité de projectiles pût être envoyée en si peu de temps. Heureusement que les Prussiens tiraient trop vite et trop haut.

Après avoir habilement paré le coup, Rabissac fit feu.

Cette journée fut un véritable combat d'artillerie.

Les vieux brisquarts avouaient qu'ils n'avaient jamais vu pareille chose dans aucune de leurs campagnes.

Maintenant, de temps en temps, des coups de fusil partaient comme les pétards retardataires d'un bouquet de feu d'artifice. Coups timides, peu inquiétants. Cependant nous dûmes rester encore accroupis dans les tranchées en attendant de nouveaux ordres. En aurons nous seulement, pensai je en voyant la situation plus embarrassée que le matin? L'estomac creux, accablés, dans l'impossibilité de nous nourrir, de sortir de notre cachette, de nous y reposer, puisque l'en

nemi pouvait nous attaquer encore, nous étions désespérés. Pendant la chaude après midi, on s'était soutenu par quelques gouttes de café ou d'eau-de-vie ; à présent les bidons et les gourdes étaient presque vides. Il ne nous restait que peu de pain, pas de viandes de conserves ; il fallut se résigner à grignoter du biscuit.

Vers sept heures, les Prussiens tentèrent une nouvelle attaque, mais ils furent vigoureusement repoussés.

« Cacolet ! Cacolet ! » scandait un blessé.

La nuit arriva, quelque peu éclairée par la lune. Au loin, des villages, des fermes incendiés projetaient de grandes lueurs. « Moscou » brûlait encore ; un général était, paraît-il, parmi les ensevelis auxquels on n'avait pu porter secours.

Après une chaleur aussi intense, la fraîcheur glaçait les épaules, et notre immobilité forcée rendait l'humidité plus pénétrante. Des étoiles piquaient leurs points scintillants dans la clarté lunaire qui semblait refroidir encore l'air de la nuit. Parfois une sentinelle tirait, donnait l'alarme, trompée par un bruit, par une ombre quelconque ; une fusillade suivait, crépitante en ses illuminations d'éclairs :

— Encore un animal qu'a peur! faisait Rabissac. Ces cosaques n'ont pas pour deux liards de sang-froid. Un coup de feu suffit pour engager bêtement la lutte...

— C'est vrai, lui répondis je. Mais dans notre situation, trop de prudence ne saurait nuire. On ne distingue rien, on n'ose pas sortir d'ici. D'ailleurs, où irions nous? Nous ne savons même pas où se trouve le reste du régiment. Et pour comble de malheur, il n'y a plus de munitions...

Je n'étais nullement rassuré. Avec un peu d'audace, les Prussiens eussent pu nous faire prisonniers facilement. Et puis, n'ayant pas la distraction de fumer de peur de servir de point de mire, le sommeil commençait à nous prendre. Vaincu par la fatigue, mes yeux un peu secs se fermaient en un lourd battement des paupières. Les soldats étaient abattus ; il fallut pour notre sécurité organiser la garde de la tranchée.

Les sentinelles veillaient, enveloppées de leurs couvertures, pendant que les camarades reposaient allongés, assis ou accroupis, le fusil dans leurs bras. Pour mieux se garantir de l'humidité, quelques uns se servaient de leurs tentes, se tassaient, se rapprochaient en des groupes informes, largement drapés, d'un aspect lugubre. Je n'osais m'endormir, tenu en éveil par un énervement douloureux, par la crainte d'être fait prisonnier, tant étaient redoutées les cruautés du vainqueur, ses représailles indignes. S'il m'arrivait de sommeiller, je m'éveillais en sursaut à la moindre alerte, avec un malaise horrible. Je grelottais, je me serrais davantage dans ma couverture pleine de rosée. J'écoutais les soldats s'entretenant tout bas des camarades disparus. Des exclamations de colère leur échappaient contre l'abandon inqualifiable où l'on nous avait laissés.

De loin en loin, des voix plaintives troublaient la solitude, se perdaient en mourant : « Cacolet ! Cacolet ! » scandait un blessé. Et, les faibles lumières jaunes des brancardiers vacillaient, disparaissaient, se montraient ensuite comme des yeux hagards, clignotants, trouant l'obscurité. Tout près, une voix semblable à celle d'un enfant, appelait « maman », invoquait Dieu ; là-bas, un autre demandait à boire ou à être achevé d'un coup de fusil pour ne plus souffrir. Ces appels, suivis parfois de jurons, de supplications, se répétaient faibles, traînants, humbles et désespérés, en des accents qui serraient le cœur et faisaient détester, haïr la guerre. Il était impossible de porter secours aux malheureux restés en

avant qui se plaignaient le plus. L'ennemi, épiant les moindres mouvements, tirait sur les brancardiers s'aventurant avec leurs falots. Quelques-uns se dévouaient à tâtons, mais les moyens de transports manquaient ; il fallait abandonner les agonisants après les avoir soulagés, pansés grossièrement. Ah ! ces voix qui imploraient, qui demandaient le coup de grâce pour ne pas tomber aux mains des Prussiens ! Je les entends encore comme l'écho de la mort.

L'obscurité plus profonde réveillait mes tristesses ; il me tardait que le jour vînt. Mais à la monotonie des plaintes se mêlaient sans cesse les bruits mystérieux de la nature. Le calme relatif se fit plus tard avec les ténèbres de plus en plus sinistres.

Cependant, au milieu de la nuit, les canons prussiens se fâchèrent terriblement. Une surprise, sans doute ? Mais, loin de nous, une autre partie de l'artillerie française possédant encore des munitions riposta vigoureusement à notre droite.

Nous attendions, nous sachant vaincus. Qu'allions-nous devenir ?

Il y avait cinq heures que nous étions inactifs. Peu à peu l'esprit reprenant son équilibre, imposa ses idées vagabondes. Rabissac et moi nous sentîmes notre cœur s'amollir en un sentiment de mélancolie qui portait nos souvenirs vers le pays, la famille. Le sergent qui avait encore sa mère, me dit ses projets, ses espérances. Dans deux ans, il aurait sa retraite. Il reprendrait son métier de menuisier. Avec sa pension, le prix de ses campagnes et la médaille militaire, ils vivoteraient tous les deux.

— Vous savez bien que je n'ai pas peur ! fit-il tout à coup. Eh bien ! cette horrible journée me rend inquiet. Si je tombe, promettez-moi d'écrire à ma vieille, de lui envoyer les petites économies que j'ai dans le sac. Là dedans, vous trouverez aussi son adresse et son portrait... Je compte sur vous ?...

— C'est entendu. Mais je suis dans votre cas, mon camarade ! Vous me rendrez donc le même service, s'il m'arrive malheur. Pourvu que nous ne restions pas tous les deux sur le carreau !...

— N'y pensons plus, répliqua Rabissac enfiévré.

Nous restâmes longtemps pensifs, attristés de ce que nous venions de dire...

Peu après notre confidence, quelques balles explosibles éclatèrent sur la crête du parapet en une lueur phosphorescente de ver luisant. C'était la première fois que nous en voyions ; nous ignorions

donc les dégâts qu'elles pouvaient causer. Quelle était l'intention des Prussiens? Tuer plus sûrement après blessure ?... Ce feu d'artifice éveilla la tranchée ; mais aucun accident grave ne survint. L'inefficacité de ce nouveau projectile fit accepter plus bravement son petit pétillement. Lorsqu'une balle arrivait sans atteindre personne, on disait en riant : «Passe petite ! »

Bientôt une brise tiede et caressante courut dans la campagne endormie. La lune pâlissait de plus en plus, les bois plaquaient leurs taches noires et lourdes, on ne distinguait plus la silhouette des sentinelles ; tout avait disparu et l'œil se perdait dans l'immense obscurité.

Un silence plana sur le champ de bataille.

— Voici le jour ! fit Rabissac, la figure fatiguée.

Je secouai mes membres engourdis, brisés par l'horrible nuit. je pliai ma couverture et ma tente pour placer vivement le paquetage sur le sac pendant que le sergent faisait lever les hommes encore allongés, blottis les uns contre les autres. Ce fut un réveil sans entrain, un réveil de découragés, de mécontents. Tout le monde bâillait péniblement, avait des regards vagues de bêtes éreintées.

A ce moment, des lueurs d'acier poli barraient l'horizon ; le petit jour vint peu après, et les avant postes se saluèrent à coups de fusil.

Le champ de bataille offrait un aspect atroce.

Des chevaux morts, les jambes allongées et raidies, étaient étendus près des caissons démantibulés, brisés. Plusieurs, criblés de blessures, privés d'un membre, essayaient de marcher avec un courage surprenant. Affreusement mutilés, des hommes gisaient pêle mêle ; d'autres, inertes, semblaient n'avoir aucune blessure. Pas une tache de sang sur ceux tués sur le coup, comme frappés d'apoplexie foudroyante. A côté d'eux, des fusils, des sacs, des objets d'équipement abandonnés, dispersés.

Avec le jour grandissant, une tristesse poignante vous prenait devant les horreurs, les débris humains ou matériels.

Bientôt on s'aperçoit que le bataillon est seul. Les autres ont battu en retraite, il reste peu de monde derrière nous. Et personne ne nous a prévenus ; personne n'a donné un ordre ! On nous oubliait, on nous laissait à la merci d'un régiment allemand !

Un brancardier nous dit que, depuis la nuit, l'armée s'était retirée dans la gorge de Châtel Saint Germain.

C'est trop fort! On n'a pas le temps de récriminer, car les Prus-
ens s'approchent. L'officier d'artillerie, la rage au cœur, fait pré-
pitamment enclouer ses canons, n'ayant plus de chevaux pour
s emmener avec lui. Des artilleurs, les larmes aux yeux,
vaient vainement essayé de les démarrer, de les tirer avec des
lingues ou à
ras. La pen-
e était trop
aide, le ter-
ain trop hu-
ide. Il fal-
ut se résigner,
es abandon-
er à l'ennemi.
Oh! la rage
ui assombrit
s visages, à
e moment!
Au-dessus
e nous, vers
a route, des
isputes, des
ris, des ju-
ans, annon-
ent un grand
ésarroi, un
ncombre-
ment de ma-
ériel. En un
lin d'œil, on
uitte les tran
hées sous la
usillade qui

Des chevaux morts, les jambes raidies.

ecommence. Un cri maudit retentit: « Sauve qui peut! ». La pani-
ue est partout, imbécile et redoutable. Les vieux soldats sont
onteux, furieux de cet affolement ridicule. Ils s'arrêtent, face à
ennemi, retenant les fuyards, les appelant lâches et les obligeant
faire feu. Mais le désordre est à son comble. Les chefs mena-
ent de fusiller les poltrons, les saisissent brusquement par le bras,
ar la capote. Ils essaient de les maintenir, de les faire battre en

retraite, sans précipitation, les adjurent de continuer le feu de temps en temps. Tout est inutile! Les Prussiens, enhardis par ce désarroi, accourent précipitamment en colonnes épaisses, et lancent des hourrahs formidables, tandis que leur artillerie décime le reste de l'armée française toujours en fuite.

La terreur gagne les rangs avec la rapidité d'un courant électrique; les hommes retrouvent des forces pour fuir. Navrés d'un tel spectacle, nous sommes impuissants à arrêter ce flot humain sans raison, sans volonté, qui agit machinalement, par imitation. La discipline, la dignité, la patrie sont oubliées. Les encouragements deviennent inutiles. Sur toute la ligne, maintenant, c'est la fuite honteuse, tête baissée, malgré les vociférations des chefs contre ces terrifiés :

— Lâches! Face à l'ennemi! Vous n'êtes donc plus Français!

Quelques fuyards sont tués à bout portant. Mais la confusion, les bousculades précipitées continuent avec le même esprit de vertige. Et ces hommes s'étaient si courageusement battus à Borny, à Gravelotte, hier encore! Cette reculade m'apparaît à distance comme une des faiblesses du caractère français si bouillant, si impétueux dans la victoire, mais se désespérant aussi facilement qu'il s'enflamme. Parce que le sort tournait contre nous, le soldat se montrait crânement irrespectueux, désobéissant. Il redevenait homme libre, égoïste et poltron.

Maintenant, en deçà du camp abandonné, des hommes cherchaient leur régiment, en criant le numéro, puis se réunissaient par groupes. L'artillerie, les bagages, l'intendance encombrant toujours la route, ralentirent la retraite vers le fort de Plappeville dont les canons tâchaient d'arrêter la marche des Allemands. Les projectiles prussiens labourèrent nos rangs réduits à une inaction désespérante. Voitures et caissons furent culbutés afin de se retirer plus vite, de se mettre hors de portée de l'ennemi. Tout obstacle fut écarté, renversé pour fuir précipitamment. On courait à toutes jambes vers le fort. Les uns se débarrassaient de leur sac pour être plus légers tandis que d'autres, plus calmes, plus braves, aidaient à renverser méthodiquement, sur les côtés du chemin, les voitures inutiles, laissées là par les conducteurs. Le passage des canons et des blessés fut ainsi facilité. En ce point, de fréquentes décharges d'obus tombaient, brisant tout, faisant de nombreuses victimes. Pour rétablir l'ordre, les officiers s'y étaient arrêtés, encourageant les soldats, barrant la route aux plus impatients.

Les cris, les coups de fouet, le grincement des véhicules et la mitraille continuaient en ce chaos, en cette pénible débandade, lorsque tout à coup, on cria : « les Prussiens! les Prussiens! »

La bousculade recommença, moins craintive cependant à cause de la proximité du fort. A cinq cents mètres, quelques cavaliers ennemis s'étaient aventurés bravement pour examiner la situation. On tira sans les atteindre; derrière eux, les Prussiens occupaient déjà notre emplacement de la veille...

Bientôt, le restant de l'armée arriva sur les glacis des forts de Saint-Quentin et de Plappeville où la garde impériale, toute fraîche, toute pimpante, se reposait ayant été conservée comme réserve d'élite. Quelques régiments seulement avaient donné fort tard.

Une rumeur s'éleva à la vue de ces favorisés, ménagés, laissés tranquillement, loin des champs de bataille. En spectateurs heureux, ils assistaient à la déroute; ils souriaient de nous voir entrer si précipitamment, dans un tel désordre. Des quolibets s'échangèrent aigrement. Leurs rires augmentèrent. La plupart des hommes se frottaient les mains devant leurs marmites pleines et bouillantes tandis que nous rentrions affamés, navrés, exténués de fatigue, et désolés.

Le lendemain, Metz était investi. Beaucoup de travaux étaient inachevés ou restaient à faire. Et chaque jour, se livraient des escarmouches, de petits combats pour retarder les Prussiens dans les retranchements qu'ils élevaient de toutes parts.

On fit des sorties fréquentes, assez désastreuses, pour aller aux fourrages, chercher des vivres. Puis tout manqua : le pain, la farine, le lard, le sel, la viande de boucherie. Les chevaux dépérissaient, mouraient faute de nourriture. Partout, sur les routes, dans les vignes, on apercevait des cavaliers enveloppés de leur manteau, traînant difficilement leurs bêtes malades par la bride.

Peu à peu la cavalerie fut démontée. On mangea du cheval en quantité, puis il fallut rogner la portion ; on souffrit bientôt de la faim. La comédie des fausses sorties continua. Abandonnant le terrain gagné, on rentrait le soir tranquillement au camp après avoir inutilement perdu beaucoup de monde. Pendant ce temps, autour de Metz, les forces prussiennes augmentaient chaque jour au point de rendre toute trouée impossible.

Depuis longtemps, planait le pressentiment d'un événement honteux pour l'armée, terrible pour la patrie. Le 27 octobre, Metz

capitulait! Et le traître Bazaine eut l'audace de lancer à l'armée cet hypocrite ordre du jour pour atténuer l'infamie de sa conduite :

« Ordre Général n° 12.
« A l'Armée du Rhin! »

« Vaincus par la famine, nous sommes contraints de subir les lois « de la guerre en nous constituant prisonniers.

« A diverses époques de notre histoire militaire, de braves « troupes commandées par Masséna, Kléber, Gouvion Saint Cyr, « ont éprouvé le même sort, qui n'entache en rien l'honneur mili- « taire, quand, comme vous, on a aussi glorieusement accompli « son devoir jusqu'à l'extrême limite humaine.

« Tout ce qu'il était loyalement possible de faire pour éviter « cette fin a été tenté et n'a pu aboutir.

« Quant à renouveler un suprême effort pour briser les lignes « fortifiées de l'ennemi, malgré votre vaillance et le sacrifice de « milliers d'existences qui peuvent encore être utiles à la patrie, « il eût été infructueux par suite de l'armement et des forces écra- « santes qui gardent et appuient ces lignes ; un désastre en eût été « la conséquence.

« Soyons dignes dans l'adversité, respectons les conventions « honorables qui ont été stipulées, si nous voulons être respectés « comme nous le méritons. Evitons surtout, pour la réputation de « cette armée, les actes d'indiscipline, comme la destruction des « armes et du matériel, puisque, d'après les usages militaires, « places et armement doivent faire retour à la France lorsque la « paix est signée.

« En quittant le commandement, je tiens à exprimer aux géné- « raux, officiers et soldats, toute ma reconnaissance pour leur « brillante valeur dans les combats, leur résignation dans les « privations, et c'est le cœur navré que je me sépare de vous.

« *Le Maréchal de France, commandant en Chef*

« Bazaine. »

« Ban Saint-Martin, 28 octobre 1870.

(*A suivre.*) Désiré Louis.

TOTOTE[1]

(*Suite*)

XI

Les Bracieux, les Juvisy et le petit La Balue dînaient à Barroy. Un instant avant le dîner, Mme d'Argonne entra dans le salon et dit à la marquise :

— Attendez-vous à voir une véritable merveille!...

— Qu'est-ce donc?... — demanda Charlotte en riant.

— Mme Mirmont... Elle vient de me faire demander... elle voulait savoir si sa robe n'était pas trop décolletée... il est impossible de rien imaginer de plus beau... son mari la regardait la bouche ouverte et je faisais comme lui...

D'Antin oubliant que Mme Dorsay entendait, demanda, et ses lèvres minces se relevaient dans un mauvais petit sourire :

— Paul Mirmont n'était pas là?...

— Si...

— A la bonne heure!... je me disais aussi...

La marquise dit d'un ton coupant :

— Oh!... laissons les potins, je vous en prie!...

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 Octobre.

D'Antin s'inclina, l'air gouailleur. M. de Bracieux qui n'était pas au courant se pencha et d'un air effaré, demanda très bas à Pourville :

— Est-ce que...

Pourville répondit, bourru :

— Je ne sais pas...

M. d'Argonne dit :

— Il est d'ailleurs charmant, ce petit Mirmont !...

— Un peu jeunet... — fit observer le petit La Balue, avec un sourire pointu.

D'Antin répliqua :

— Jeunet tant que vous voudrez... n'empêche qu'il a dégoté Morières.

— Ah ! bah ! fit le jeune gommeux abasourdi.

A ses yeux, Morières était le Monsieur chic par excellence, l'idéal auquel il s'avouait en secret — en ses heures de modestie — qu'il voudrait ressembler. La pensée que Paul Mirmont avec, pour tout bagage de séduction, sa jolie tournure et son visage frais, avait pu supplanter ce professionnel d'élégance et d'amour, le suffoquait d'étonnement.

A ce moment la porte du salon s'ouvrit et Jeanine parut suivie de son mari et de son beau-frère.

Mme d'Argonne avait dit vrai. La jeune femme était ce soir d'une éblouissante beauté. Ses épaules laiteuses sortaient d'un large décolletage arrondi, qui suivait le contour de la poitrine avec une exactitude parfaite. De sa robe de gaze Liberty, d'une nuance indécise, vaguement bleue, ou mauve, ou grise, on ne savait, elle s'élançait superbe de force et d'éclat. Sur ses cheveux simplement séparés par une raie, à peine visible, tant ils étaient épais, une couronne d'orchidées était posée toute droite comme une couronne de vestale. Et les grandes fleurs tourmentées et bizarres mettaient une ombre à son front blanc. Ce qui surprenait et donnait à la jeune femme une saveur singulière, c'était surtout le manque d'harmonie entre sa beauté de déesse et son air de vierge.

Mme de Juvisy, en la voyant, demanda, parlant à l'oreille de Pourville :

— Mais ce n'est pas la personne dont on disait tout à l'heure ce... ces choses?...

— Si, Madame... répondit-il laconiquement.

Au dîner, Jeanine était placée très loin de son mari et de son

eau-frère, entre Morières et le petit La Balue. Et Paul, navré et n tantinet jaloux, se penchait pour l'apercevoir sans se soucier ue son attitude fût remarquée.

Morières, lui, se trouvait presque ému du voisinage de Jeanine. se disait qu'elle était vraiment un morceau de roi et il s'essayait e nouveau à lui plaire. A un moment même où le petit La Balue n grande conversation avec sa voisine ne pouvait pas entendre, osa rappeler le passé ;

— Vous souvenez-vous encore, dites, Madame?...

Elle le regarda bien dans les yeux et répondit imperturbable :

— De quoi?...

— Oh! oh!... — fit Morières vexé — vous êtes très forte...

Elle répliqua :

— Et vous, vous êtes... je ne sais pas si j'ose dire ce que vous es?...

— Osez...

Son visage se fit plus tendre et plus virginal encore, tandis u'elle répondait très bas, les lèvres serrées dans un murmure ui ressemblait à un sifflement :

— Eh bien, vous êtes un goujat!...

— Ah!... — fit simplement Morières.

Il était sur le point de répondre une impertinence, mais il arrêta et dit, après un petit silence menaçant :

— Vous avez peut-être raison... Un homme ne doit jamais se ouvenir de ce qu'une femme a oublié... si doux que puisse être le ouvenir...

Et, comme le petit La Balue cessait de parler à sa voisine, il outa, reprenant le diapason ordinaire de la conversation :

— Voulez vous m'accorder le cotillon au bal du Val-Joli?...

— J'ai déjà fait à Madame la même demande, — dit La Balue, ui s'inclina vers Jeanine d'un air inquiet.

Elle répondit :

— Je ne promets jamais rien d'avance...

Morières observa :

— Autant dire alors que vous ne promettez jamais rien, car on e promet pas la chose présente, on la fait...

— Eh bien, soit!... je ne promets jamais rien...

Tournant vers elle ses yeux cuits, le petit La Balue murmura 'une voix assourdie :

— Laissez-moi espérer que si?...

La phrase pouvait s'appliquer au cotillon, mais elle semblait presque un sous entendu. Mme Mirmont répondit très haut :

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?...

Morières se mit à rire.

Infiniment vexé, le jeune homme resta d'abord sans parler, puis il hésita, puis enfin il murmura, sentencieux :

— Les jours se suivent et ne se ressemblent pas...

Jeanine dit en riant :

— Voilà une pensée très neuve...

Puis, redevenant sérieuse :

— Que je vous prierai de vouloir bien m'expliquer ?...

— Vous expliquer ?... je ne comprends pas ?...

— Moi non plus, je ne comprends pas ce que vous voulez dire par : « les jours se suivent et ne se ressemblent pas ? » Vous avez l'air de faire entendre qu'il y a des jours où je vous ai fait espérer quelque chose ?... quoi ?...

Et comme il balbutiait très rouge, elle conclut :

— Si cela est, je ne l'ai pas fait exprès, croyez-le bien !...

En sortant de table, Morières qui donnait le bras à Mme Mirmont lui dit :

— Vous étiez d'humeur batailleuse, ce soir... vous avez fortement bousculé vos voisins... avec celui de gauche, c'est sans importance... j'ai mes défauts, mais je suis un brave garçon au fond... avec celui de droite, c'est autre chose... je le crois très capable d'une sale vengeance, celui-là !...

Elle répondit, hautaine, oubliant que c'était à Morières qu'elle parlait :

— Je ne crains rien !... qu'est-ce qu'il pourrait me faire ?...

Il sourit :

— Dame ?... bien des choses... il me semble qu'il n'aurait que l'embarras du choix...

Et après un silence il ajouta :

— Il pourrait vous atteindre dans le passé... ou dans le présent...

Elle ne répondit rien et s'approcha de la table où la marquise servait déjà le café elle même suivant l'usage ancien. Elle détestait le plateau circulant à travers le salon et elle conservait, malgré tout, cette façon de faire surannée et intime.

Jeanine s'offrit gentiment à l'aider, et, tandis que Mme de Barroy debout près de la table versait, elle traversait le salon de son pas cadencé et, gracieuse et élégante, elle portait les tasses. Lors

elle arriva près de son mari pour le servir, il ne put s'empêcher lui murmurer à l'oreille :

— Que tu es jolie, ma chérie ?... et que je t'aime !...

Elle sourit, de ce sourire fermé qui la faisait parfois ressembler Joconde, et s'éloigna hâtivement.

La marquise it quitté la ta- s'était assise s de la baie ou- te. Elle dit à e Mirmont qui laçait le sucrier le plateau :

— Je crois que le monde est vi...

— Pas moi !... 'écria Paul qui ança vers sa e-sœur — pas !...

Elle restait seule extrémité du sa- Par cette chau soirée d'août, s'étaient grou- du côté de la être et sur la asse. Dans l'en- rement de la , Jacques cau avec M. de roy. La tante ire et Charlotte semblaient très occupées à regarder une admi- le dentelle ancienne qui garnissait le corsage de Mme Jurisy. s ceux dont on pouvait craindre la perspicacité étaient occupés eurs.

Sur lesquels s'appuyèrent sur l'épaule nacrée de Beaulieu

Alors, tandis que sa belle sœur le servait, Paul isolé avec elle pencha et ses lèvres s'appuyèrent, brutales et chaudes, sur paule nacrée qui frissonna.

La jeune femme s'écarta brusquement et dit, en jetant autou d'elle un regard angoissé :

— Mais, tu es fou !...

— Oui, je suis fou de te voir si belle et de ne pas t'avoir à moi. Songe donc... voilà plus d'une semaine que je...

— Pchtt !... — fit-elle en baissant ses longs yeux de velours - ne parlons pas de ça...

— Parlons-en, au contraire !...

Et comme elle se retournait inquiète :

— Personne ne s'occupe de nous, tu vois bien...

Et plus bas, le regard brillant, les lèvres tremblantes, il suppli

— Viens dans le parc, veux-tu ?...

Elle se défendit :

— Non... non... c'est une imprudence absurde !... l'autre jo nous avons manqué être pris, tu sais bien...

— Je t'en prie... je t'en prie ?...

— Pas aujourd'hui... samedi, je t'ai dit... le jour du bal, no aurons une partie de la nuit à nous...

— Tu ne sais pas... si on te force à y aller ?...

Elle affirma, en personne sûre de son pouvoir :

— Me forcer ?... moi !... ah ! bien !... je voudrais voir ça !...

— Et si Jacques reste ?...

— Jacques ne restera pas... il tient à faire cette politesse a Bracieux...

— Oh !... tu dis ça...

Elle murmura, relevant ses yeux luisants d'amour :

— Est-ce que tu crois que je n'ai pas envie de toi, moi aussi ?

Il demeura tout frémissant sous son regard, et balbutia d'une vo qui s'enrouait :

— Ma chérie... ma chérie...

D'Argonne venait à eux. Alors Jeanine demanda, assez ha pour être entendue :

— Est-ce sucré comme vous voulez ?... j'en ai mis un morceau

Et Paul répondit :

— Parfaitement, je vous remercie...

Tandis que d'Argonne, narquois, se disait que depuis le tem que le beau-frère prenait du café chez elle, Jeanine devait sav combien de morceaux de sucre il mettait dedans. Puis s'app chant, il demanda :

— Mirmont !... Mme Dorsay dit que vous allez à Caen demai

— Oui... — dit Paul, qui reprenait un peu son aplomb — pour-
i?...

— Parce que, si vous y allez, je vous demanderai de me faire
commission... sinon, Bracieux veut bien s'en charger...

— Mais j'y vais... je crois que c'est décidé... et puis, dans tous
cas, il va tous les jours au moins un domestique à Caen...

— C'est une commission qu'un domestique ne peut pas faire...
t du magnésium et du cyanure pour des photographies... on n'en
nerait pas à un domestique...

D'une immense bergère, placée le dos tourné à la table et dans
uelle il disparaissait tout entier, le petit La Balue se leva en
ant :

— Voulez-vous que je fasse envoyer ça, moi?...

eanine le regarda se dresser, les yeux agrandis, terrifiée à la
sée qu'il était là lorsque Paul et elle avaient parlé librement
croyant seuls.

Et le petit Paul aussi restait stupéfait devant cette apparition
prévue.

M. d'Argonne demanda en riant :

— D'où sortez-vous donc, vous?...

— De cet excellent fauteuil — répondit en souriant La Balue —
xcellent que je crois que je m'y suis endormi... c'est vous qui
avez réveillé en parlant à Mirmont de vos commissions... je
s répète que je suis à vos ordres et, si je puis vous être bon à
lque chose...

Charlotte qui de la fenêtre entendait vaguement, se leva et s'ap-
chant demanda :

— Mais voulez-vous que je vous rapporte quelque chose, moi?...
ais demain à Caen exprès pour les commissions... c'est moi
me dévoue cette fois-ci...

— J'accepte avec reconnaissance... je vous donnerai un mot
r le droguiste... mais vous ferez bien attention, c'est un poison
rible...

— Ah!... — fit la marquise écœurée — ça me dégoûte, les poisons!
vu une fois, place de la Sorbonne, une pauvre petite étudiante
s'était empoisonnée, c'était affreux!...

Mme Dorsay dit :

— C'est toujours affreux de voir mourir quelqu'un de jeune...
le poison ou autrement...

La marquise répliqua gaîment :

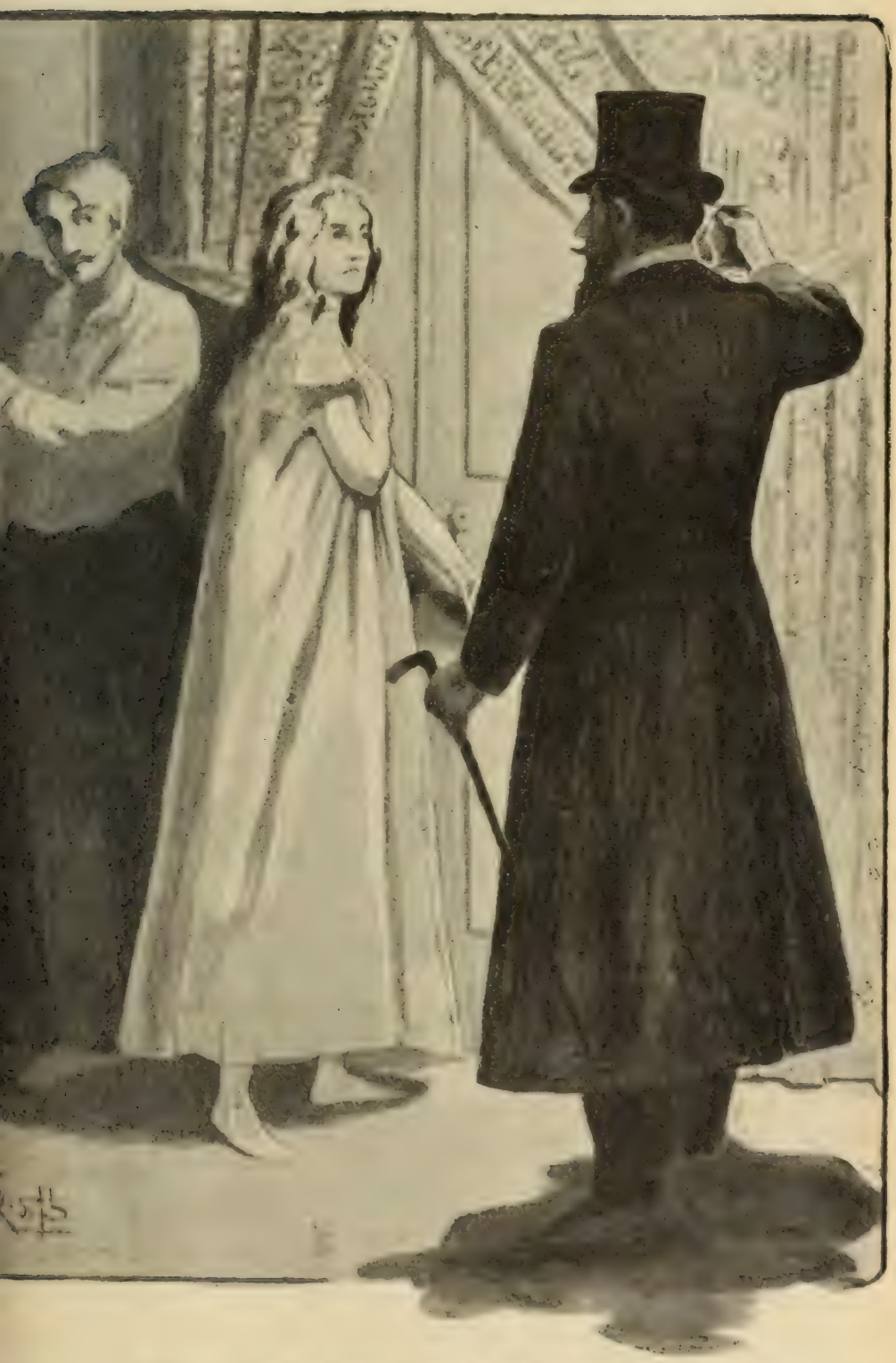
— Ah! que je ne trouve pas ça!... ça n'est pas triste la mort
— Pas triste à mon âge, mais...
— Elle est bonne, la tante Claire!... interrompit Paul
elle parle toujours comme si elle était vieille...

Seule, Jeanne agacée de voir Jacques et Paul écouter.

— Je ne
dis pas que
suis croular
mon petit
mais enfin, u
femme de q
rante-cinq a
peut dispar
tre de ce mo
sans regret..
tel serait m
cas, bien que
ne sois pas m
heureuse...p
jeune, c'est t
tôt!... il y a
ans, et mè
cinq, je pens
tout différe
ment...
— Moi...
dit la marqu
— je trou
qu'on peut d
paraître à to
les âges...
mort, après to
n'est peut-ê
qu'une vie p
bablement me
leure... j'ai
la bonté de Dieu une confiance très grande, et je suis sûre qu
me traitera très bien, même si je ne l'ai pas mérité...

M. de Baroy affirma :

— C'est si vrai, ce que dit ma femme, qu'elle prétend qu'
mariage est infiniment plus triste qu'un enterrement...



Mirmont, en les voyant, resta un instant étonné.

— Oui... — dit Charlotte — infiniment plus...

Et tournant vers son mari ses singuliers yeux verts, en ce moment tout pleins de reconnaissante tendresse, elle ajouta :

— Personnellement je n'ai cependant pas à me plaindre du mariage... il s'en faut...

A l'oreille de Paul, Mme Mirmont murmura, gouilleuse :

— C'est attendrissant!... surtout pour qui connait les dessous...

Le petit Paul répondit sérieux :

— Les dessous?... moi, je considère Mme de Baroy comme la plus honnête femme qui soit...

— Allons donc!... Vous savez bien qu'elle a été la maîtresse de Jacques?...

— Je sais que vous l'avez dit... et puis d'ailleurs, ça n'empêcherait pas...

— Vous êtes tolérant!...

— Mais... — fit le petit Paul navré de mécontenter Jeanine et résolu pourtant à défendre l'amie qu'il aimait beaucoup — mais il me semble que...

Elle l'interrompit brusquement :

— Que moi j'en fais autant, n'est-ce pas?... c'est ça que vous allez me dire, eh bien, moi je...

— Qu'est-ce que vous dites donc de si intéressant?... — demanda Mirmont qui s'approcha en les voyant causer avec animation.

Paul allait répondre, mais la jeune femme pensa qu'il bafouillerait, et elle lui coupa la parole en disant :

— C'est Paul qui ne permet pas qu'on touche à Mme de Barroy...

Jacques regarda autour de lui pour voir si personne n'avait entendu et répondit :

Il a raison... d'abord parce qu'elle est charmante, ensuite parce que nous sommes chez elle...

Jeanine répéta, rageuse :

— Charmante... oui, c'est convenu!...

Et regardant la marquise, qui s'asseyait au piano, elle déclara :

— Seulement elle est rasante avec sa musique... et la voilà encore qui va chanter...

— Rasante!... — répéta Mirmont d'un ton de reproche.

Il détestait que Jeanine se servit de ces mots qui détonnaient dans sa bouche aux lignes si pures. Il la voulait parfaite au moral comme au physique et d'ailleurs il la trouvait telle.

Paul dit :

— Justement elle ne chante pas... elle va accompagner La Balue...

Jeanine affirma :

— Elle chantera après, soyez tranquille!...

Le petit La Balue disait gentiment, d'une petite voix claire et juste, toutes les chansonnettes des cafés concerts. Il chantait le répertoire d'Yvette aussi bien que celui de Polin, et chantait l'un comme l'autre très proprement mais sans plus.

Quand il eut fini, Mme d'Argonne le remplaça. Elle était très musicienne et se servait adroitement d'une voix peu étendue, mais ronde, pure et sympathique comme elle. Ensuite la tante Claire et Pourville demandèrent avec insistance à la marquise de chanter. Elle ne s'en souciait pas. D'abord, parce qu'elle détestait chanter devant du monde, ensuite parce qu'elle avait deviné à quel point Mme Mirmont lui en voulait d'avoir une belle voix. Elle était trop clairvoyante pour ne pas s'apercevoir — si grande que fût sa simplicité — que, pendant l'instant où elle chantait, tout ce qui n'était pas elle s'effaçait. Elle savait qu'elle avait une voix admirable, étonnamment puissante et facile, et que les rares fois où elle avait chanté avec des professionnels elle les avait tous éclipsés.

Jeanine, effectivement, ne lui pardonnait pas sa voix. Elle ne voulait pas qu'une autre femme lui fût supérieure de quelque façon que ce fût.

Enfin, il fallut bien se décider. Elle souhaitait presque qu'un enrouement, ou un incident quelconque l'empêchât de chanter, mais, tout de même, une fois qu'elle eut commencé, elle se donna tout entière, corps et âme, et fut merveilleuse, à tel point qu'elle fit taire toutes les conversations de courses et de chasses. Et, pour quiconque connaît la province, il est clair que c'est un brillant résultat.

Seule, Jeanine, agacée à un moment donné de voir Jacques et Paul écouter en écarquillant les yeux, répondit à son petit beau-frère qui admirait :

— Bah!... c'est une voix fabriquée!...

Le petit Paul, avec son gros bon sens, répondit :

— Et qu'est-ce que ça fait que ce soit naturel ou fabriqué... pourvu que ça soit beau, c'est tout ce que je demande... et ça l'est, il n'y a pas d'erreur!...

La marquise dut chanter longtemps sous les regards malveil-

lants. Mme Dorsay ne voulait pas lui laisser quitter le piano.

Lorsqu'elle se leva enfin, Jeanine fit : « Ouf!... » si haut que Pourville l'entendit. Il tourna vers la jeune femme un regard menaçant, il allait peut-être même lui dire, — avec sa terrible franchise — ce qu'il pensait de cette façon d'être, lorsque Mme de Bracieux qui partait, s'arrêta devant lui en demandant :

— Est-ce que c'est vrai que nous n'aurons pas le plaisir de vous avoir samedi?...

Il répondit en riant :

— Mais oui, Madame, rien n'est plus vrai... je ne vais jamais nulle part... vous êtes mille fois aimable d'avoir pensé à l'ours que je suis...

Elle se tourna vers Jeanine :

— Nous comptons sur vous, n'est-ce pas, Madame?...

— Oui, certes, — dit la jeune femme, avec grâce — j'irai sûrement au Val-Joli... je m'en réjouis beaucoup.

Elle ne vit pas les yeux de la marquise et du petit La Balue se poser sur elle avec étonnement, tandis que tous deux, l'une triste et l'autre joyeux, pensaient, en formulant presque identiquement leur pensée :

— Ben, elle en a un aplomb!...

XII

Le jour du bal des Bracieux, M. de Barroy entra chez sa femme qui venait de monter chez elle après le déjeuner, et lui dit en riant :

— Je viens de recevoir du chemin de fer un mot pour m'avertir qu'une caisse à l'adresse de Madame la comtesse de la Broissière est en gare à Caen... ça doit être la fameuse robe commandée par dépêche pour ce soir...

— Évidemment...

— Alors, il faut envoyer une voiture la chercher...

Charlotte, depuis un instant, songeait à la conversation entendue dans l'eau. Elle savait que Mme Mirmont aurait la migraine et n'irait pas au bal.

Distraite, elle répondit :

— Oh! ça ne presse pas!...

— Comment?... fit le marquis étonné — mais vous oubliez que c'est ce soir, le bal Bracieux?...

Elle dit vivement :

— C'est vrai... je n'y pensais plus!...

— Ah!... on voit bien que vous n'y allez pas!...

Elle répondit, gentille :

— C'est vous qui faites toutes les choses embêtantes, mon pauvre Henry!..

— C'est tout naturel !

— Non, ça n'est pas tout naturel... vous êtes rudement meilleur que moi!...

Dès le début de sa liaison avec Jacques, elle avait sous un prétexte futile séparé sa vie de celle de son mari. Et depuis lors, ils demeuraient côte à côte, en bons amis, sans que jamais l'un ou l'autre eût fait allusion au fait accompli. De cette rupture, dont il avait d'ailleurs deviné la cause, M. de Barroy gardait un chagrin profond. Charlotte, elle, regrettait de ne lui avoir pas donné le bonheur qu'il méritait. Elle l'aimait de tout son cœur et comprenait combien il s'était montré généreux et bon.

Comme il allait sortir, le marquis revint sur ses pas et dit d'un air indifférent :

— A propos!... j'ai parlé à Mirmont de votre idée au sujet de Paul... vous savez pour le faire attacher à Londres?...

— Eh bien?...

— Eh bien, il a très mal pris la chose!... oui... il veut conserver son frère auprès de lui...

Et comme Charlotte faisait un mouvement, il reprit :

— Oh!... il est comme beaucoup de maris, et plus excusable que la plupart... car ici la chose est vraiment délicate à soupçonner...

— C'est vrai, mais pourtant, c'est un aveuglement un peu excessif...

— Il faut se réjouir qu'il soit aveugle... les clairvoyants sont beaucoup plus à plaindre que lui... mais pour en revenir à ce que je vous disais, il n'admet pas l'éloignement de Paul... et il m'a paru en vouloir beaucoup à Mme Dorsay et à vous d'avoir eu cette pensée de le faire partir...

— Alors, n'en parlons plus!...

— Cela, je vous le conseille!... vous ferez bien aussi d'avertir la tante Claire...

— Quand lui avez-vous parlé de tout ça?...

— Tout à l'heure, en nous promenant, et je regrette de l'avoir fait!... je viens de le laisser avec Pourville... je suis bien sûr qu'il lui aura raconté ça tout chaud... ils sont là, assis sur le banc de la terrasse...

Charlotte s'approcha de la fenêtre et dit:

— Non... il n'y a que Pourville tout seul! Ce pauvre Pourville!... je vais aller lui tenir un peu compagnie, je le vois à peine...

Elle prit son chapeau et descendit retrouver Pourville. Il lisait les journaux. Dès qu'il l'aperçut il lui cria :

— Ben, il est dans une jolie colère, Mirmont!... avouez aussi que vous avez eu — étant donné l'emballement que vous connaissez — une idée saugrenue d'aller lui faire proposer ça par Henry?...

— Mon Dieu!... je voulais empêcher ce qui est de continuer...

— Mais vous n'empêchiez rien du tout!...

— Comment? vous croyez qu'ils le suivraient à Londres.

— Non... mais je suis sûre qu'elle en prendrait un autre...

— Eh bien, justement, un autre, ça ne sera pas Paul... c'est ça que je veux... et que la tante Claire veut aussi...

— Il faut renoncer à vouloir ça!

Mirmont sortait de la salle de billard où il venait de faire une partie avec d'Antin. Il s'avança sur la terrasse et apercevant Pourville et la marquise, il vint à eux, demandant :

— Vous n'avez pas vu Jeanine?...

— Mais si — répondit Pourville — je l'ai vue tout à l'heure qui se faisait photographier par Argonne... il fait vraiment un métier abrutissant, ce malheureux Argonne!... il photographie du matin au soir...

— Ce n'est pas ennuyeux de photographier ces dames!...

— Sans doute... Madame Mirmont surtout!... mais c'est égal, elles rient, elles remuent, elles lui font perdre des plaques... il a une patience que je n'aurais certes pas à sa place...

La marquise se leva du banc en disant:

— Allons voir ça!... où sont-ils?...

— Du côté de la chapelle... tout à l'heure, c'était la chapelle qui servait de fond...

Ils firent quelques pas dans une allée et aperçurent Mme d'Argonne, Jeanine, Morières et Paul qui, juchés sur les barreaux d'une échelle, s'ingéniaient à trouver une pose avantageuse pour tous

M. d'Argonne, debout au pied de l'échelle, arrangeait une main ou une robe, tandis que, couchée de tout son long sur le ventre dans l'herbe, et accoudée le menton sur ses mains, la tante Claire regardait :

— Très joli !... cria Pourville — vous avez l'air d'une pièce montée !...

M. d'Argonne détestait les photographies « à la blague ». Il dit, sérieux :

— Si vous voyiez les autres, il y en a de très réussies... celle-ci sera affreuse, mais c'est eux qui veulent poser comme ça...

— Il y en a de Jeanine qui sont épatantes !... — hurla Paul en faisant un porte-voix de ses mains.

D'Argonne expliqua :

— J'ai des plaques de Mme Mirmont en chapeau, en peignoir, emmitoufflée dans son gros manteau de voyage... il n'y a qu'en robe décolletée que je ne l'ai pas faite...

— Oh !... — dit le petit Paul, — c'est vrai !... allez donc mettre la robe d'avant-hier, dites Jeanine ?...

La marquise proposa :

— Je vais faire apporter le goûter ici, voulez-vous ?...

Ils s'assirent sur la pelouse, au pied de la vieille chapelle ; un petit temple d'aspect plutôt païen que catholique.

Très affairé, d'Argonne courait développer ses pellicules dans la petite cabane sombre bâtie dans un coin de remise, et qu'il appelait pompeusement « le laboratoire ».

Il revint au bout de dix minutes, tout fier, montrant ses clichés qu'il plaçait au-dessus de sa manche afin que « ceux qui n'y connaissent rien » pussent juger tout de même de l'effet. Il avait laissé la porte ouverte et Paul s'en fut roder dans le laboratoire, tripotant, touchant aux objets, les déplaçant, s'amusant à tourner le robinet de la petite fontaine. Puis il se mit à regarder une poudre rougeâtre posée dans un papier entr'ouvert.

M. d'Argonne l'aperçut :

— Allez vous en !... — cria-t-il brusquement — et prenez-garde ! ne touchez pas à mon cyanure !... faites attention !...

Et comme Paul sortait en riant, lui demandant ce qu'il avait à crier si fort :

— Mais, non d'un petit bonhomme ! il y a de quoi tuer un régiment tout entier... ça n'est pas drôle...

L'omnibus apparut tout à coup, sortant de l'avenue.

Il était surmonté d'une énorme caisse qui semblait très légère.

La marquise dit :

— C'est la robe de Mme Mirmont...

— Ah !... — fit Jacques joyeux — je suis joliment heureux u'elle soit arrivée !...

—Commentest-lle?... — demana Mme d'Argonne, qui toujours 'occupait de chifns.

Jeanine répondit :

— Elle est rosée vec des lys du Jaon...

Mme d'Argonne roposa :

— Allons la déaller, voulez ous ?...

— Savez-vous equi seraitgentil, nais là vraiment, -supplia M. d'Ar onne, — ce seait de la passer, otre belle robe, et e venir poser de ans ?...

— Jamais !...

—Oh!... je vous n prie?... avec ce ond, et une toilette de bal, et ce jour exquis, nous ferions quelque hose de merveilleux!... voyons ?... un bon mouvement ?... faites a pour nous?...

— Oh ! mon Dieu !... — dit gracieusement Jeanine — je serais ien maussade de me faire prier... je suis trop contente d'amuser uelqu'un...

Jeanine s'avançait toute enveloppée de soleil

Morières dit :

— Non pas quelqu'un, mais tout le monde...

La jeune femme se dirigea vers le château, tandis que la tante Claire disait, moqueuse comme toujours, mais moins malveillante quand même :

— Elle est de bonne composition d'aller se mettre en robe de bal à cette heure ci !... ce que je vous aurais envoyé promener à sa place, c'est rien de le dire...

Mirmont avait laissé sa femme partir seule, mais au bout d'une seconde, Il se leva et rentra à son tour. Alors, d'Antin se pencha vers Morières et dit à l'oreille :

— Paul a bien envie d'assister aussi à l'essayage... il n'ose pas encore, mais ça viendra...

D'Argonne, qui avait la monomanie de la photographie et qui d'ailleurs en faisait de fort belles ne se lassait pas d'admirer celles de Jeanine.

— Avec un modèle pareil... — dit-il extasié, en montrant à la tante Claire une des plaques qu'il tenait — tout ce qu'on fait est joli...

Elle répondit sans enthousiasme :

— Joli, mais embêtant...

— Oh !... — fit Paul saisi.

Elle se tourna vers lui :

— Oui... et quand tu me regarderas avec des yeux furibonds mon petit, tu ne me feras pas changer d'avis... elle est superbe, ta belle-sœur, c'est une beauté parfaite, mais qui me donne envie de bâiller...

— Vous êtes la seule à qui elle donne cette envie-là ..

— Euh ! Euh !... je suis bien sûre que Pourville est de mon avis ?... il ne le dit pas, parce que, lui, il est bien élevé, mais ce qu'il le pense !... et Barroy aussi, je parie ?...

— Qu'est-ce que je pense ?...

— Que Jeanine est une beauté indiscutable... et embêtante...

— Mais pas du tout, je...

Elle se mit à rire :

— Pas du tout... parce que vous êtes diplomate et maitre de maison, car autrement... mais moi qui ne suis ni l'un ni l'autre j'avoue très franchement qu'à ces beautés-là, je préfère mille fois une femme comme Mme d'Argonne... et même comme Totote...

— Oh ! moi ! je ne compte plus !... — dit la marquise en riant —

; je n'ai jamais compté beaucoup... quant à Christiane c'est ıtre chose...

Elle se tourna vers Mme d'Argonne, admirant son élégante et élicate beauté, et acheva :

— Je suis de l'avis de la tante Claire... je la trouve beaucoup us jolie que Mme Mirmont...

— Christi !... — fit Morières qui était assis en face du château — le est pourtant bigrement belle... dans ce moment-ci surtout...

Jeanine s'avançait, tout enveloppée de soleil, dans une be d'un rose très doux et d'une étoffe très légère. Au travers des is transparaissaient des lys du Japon que voilaient la gaze. Aux aules et tenant lieu de manche, s'étalaient deux touffes de lys, ilés aussi. Et les bras sortaient des fleurs, blancs, ronds, et d'un ssin admirablement pur. Derrière elle venait Jacques, heureux la voir si belle et de la savoir à lui.

D'Argonne s'était levé, courant reprendre son appareil qu'il ait posé sur un banc.

Mme d'Argonne s'écria :

— Elle est ravissante, cette robe !... et elle va !...

Tandis que la tante Claire avouait :

— Il faut être fameusement belle pour supporter ainsi une robe bal en plein jour !...

— Ah ! vous voyez !... — s'écria le petit Paul triomphant.

— N'empêche — continua Mme Dorsay — que je préfère celles i la supportent moins bien...

La marquise regardait Jeanine avec envie. Elle n'aimait pas ce nre de femme, mais elle eût voulu être celle-là puisque Jacques imait.

— Sapristi !... fit d'Antin avec admiration — je pense que les racieux vont être contents de cette toilette-là !...

M. de Barroy appuya :

— Jamais le Val-Joli n'aura rien vu d'aussi réussi...

Paul, qui savait que la toilette ne servirait pas, riait en dedans ın air fin. Mme Dorsay lui demanda :

— Qu'est-ce qui te fait rire petit Paul ?... tu as l'air d'avoir une ée de derrière la tête ?...

Il répondit, se composant un visage indifférent :

— Moi !... pas la moindre, tante Claire !...

— Ah !... — cria Morières, en montrant le facteur qui débou-ait de l'avenue — voilà le courrier !...

Pourville dit en riant :

— Morières est toujours heureux de l'arrivée du facteur... on voit bien qu'il reçoit des lettres agréables, lui !...

Morières haussa les épaules. Pourville continua :

— Pour moi, la poste m'apporte le plus souvent des embêtements... il n'y a guère que les journaux que j'aperçois sans méfiance...

Le facteur arrivait près d'eux. Il ôta sa casquette, essuya son front avec sa manche, et se mit à chercher dans sa boite. M. de Barroy attendait pour recevoir le courrier.

— V'là d'abord les journaux, Mossieu l'marquis... ça va bien !... pis v'là les lettres... ça va bien !...

Il regarda le paquet de lettres que M. de Barroy tenait à la main, les toucha et reprit :

— C'est pas tout... y avait encore une petite lettre...

Il fouilla de nouveau dans sa boîte :

— La v'là... ça va bien !... Bien l'bonsoir, Mossieu l'marquis...

Il salua et se remettait en route en lançant vers le château un regard de regret. Charlotte demanda :

— Vous n'allez pas vous rafraichir à la maison, Tellier ?...

— C'est pas de r'fus, Madame la marquise...

Il partit de son pas à la fois rapide et las, et le marquis commença la distribution des lettres.

Mirmont s'était rapproché, abandonnant pour un instant Jeanine, qui continuait à poser dans les plus diverses poses, en demandant :

— Y a-t-il quelque chose pour moi ?...

— Non... je ne crois pas... Madame Dorsay !... vous avez beaucoup de lettres... trois, quatre, cinq... Voici pour vous d'Antin !... celles-ci pour Morières... trois...

Il tendit trois lettres longues, de nuances étranges, dont l'une écrite à l'encre blanche sur du papier presque noir.

D'Antin dit :

— Il est chic, le courrier de Morières !... on voit joliment bien que dans ces lettres-là il n'est pas question d'affaires... ce sont de jolis poulets qui embaument... Tenez, Mirmont — continua-t-il en faisant passer la lettre que tendait le marquis, — voilà qui est pour vous, mais ça n'est sûrement pas un poulet, ça...

Jacques prit la lettre. L'adresse était écrite en caractères colimaçonnés et sales.

Il la décacheta, croyant à quelque demande d'argent, et lut, ırpris :

« Si Monsieur veut se renseigner sur les agissements d'une femme à la vertu de qui il croit, il n'a qu'à revenir cette nuit au château, et il verra des drôles de choses. »

Il resta un instant pensif, puis tournant entre ses doigts la uille de papier et se demandant d'où venait cette ordure. La ensée ne l'effleura même pas qu'il pût être question de Jeanine. Une femme à la vertu de qui vous avez cru ». C'était évidemment de Mme de Barroy qu'il s'agissait. Et il s'étonna qu'elle ıt un amant. Il la croyait toujours éprise de lui et, dans tous les s, incapable de tenter une nouvelle aventure. Pourtant, c'était en certainement d'elle que la lettre parlait. Une lettre écrite par ıelque domestique sans doute ? oui, mais alors qui ?... d'Argonne ait fou de sa femme et d'ailleurs il serait au bal, Morières aussi. Antin aussi, restait Pourville ? Et, au fait, pourquoi pas ?... epuis si longtemps il aimait Charlotte ! peut-être avait-elle fini ır se laisser toucher ?

Il regarda Pourville allongé dans l'herbe à côté de la tante laire. La marquise avec ses yeux tristes, sa bouche rieuse et n visage gamin, était assise un peu plus loin, telle qu'il l'avait ıe souvent autrefois. Et l'affirmation de la lettre anonyme lui ırut improbable.

Il la déchira en petits morceaux qu'il enferma dans l'enveloppe, la mit dans sa poche en se disant qu'à présent tout ça lui était en égal.

(*A suivre.*) GYP.

LE CAPITAINE SANS-FAÇON [1]

(Suite)

CYMODOCÉE

Affable et très accueillant, nuit et jour, M. Rolland de Bus tenait sa porte ouverte à qui le venait renseigner.

Un matin, il vit entrer dans son cabinet une femme attifée d'u superbe toilette. La Mode de 1812 s'étalait sur elle en tout son fio redingote de levantine jaune à cascades de dentelle, ceinture soie vert pomme, collerette à fraise tuyautée, calèche de Virgi à plume rouge, brodequins garnis de fourrure, coiffure à la Fa tine frisottant sur le front, — une « Agréable ».

D'un seul coup d'œil, toutefois, Rolland de Bussy reconn quelle était cette Aphrodite : M. le commissaire savait son mon

— Que voulez-vous, la belle?...

Cet habile homme ne faisait point erreur. Des joues fardées la femme, du bistre crayonnant ses yeux, de son corps obèse

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 5 Octobre.

formé, de ses parfums et de ses pommades s'exhalaient, à plein
z, toutes les puanteurs de la basse galanterie... C'était une
nymphe » des trottoirs.

La « belle » se tenait debout, interdite et n'osant parler. Le
mmissaire général la mit à son aise.

— Que désirez-vous, ma charmante?... Et d'abord, votre nom?

La dame courba la tête et toute bégayante :

— Rosalie Camus, dite *Cymodocée*.

— Ah! parfait!... Joli nom de guerre, bien qu'un peu sub-
rsif : du Chateaubriand... Fille soumise?

Hélas! oui, fille soumise, Cymodocée, enfant d'Homère; et la
osalie essaya de conter l'histoire de ses malheurs, mais dans un
le bien autre que celui des *Martyrs*. « Mon Dieu, ce n'était
int sa faute si elle faisait la noce. On l'avait séduite, puis aban-
nnée. Tous canailles, ces hommes! Sa famille... »

L'impitoyable Rolland coupa net l'élégie; il la connaissait.

— Gageons, mignonne, que nous venons ici pour la petite
aire des cinq cents francs.

« Oui, elle venait pour la petite affaire des cinq cents francs...
, nullement par amour des écus : on avait l'âme un peu trop
re;... mais quelqu'un lui ayant fait affront, elle voulait se ven-
r... Et puis, elle adorait son Empereur. »

— Un louable sentiment!... Alors, vous connaissez *Sans-
façon?*

« Non... mais, en revanche, comme elle connaissait Julien
bray, dit *le Généreux*, son amant!... elle venait le dénoncer. »

— Ah! ah! fit Rolland, *le Généreux* s'appelle Debray?... Merci
renseignement!

Et de sa propre main M. le commissaire calligraphia l'en-tête
n dossier : il avait une écriture magnifique.

La Dame se reprit à larmoyer :

« Un si beau gars, ce *Généreux*, mais, hélas! trop infidèle!... Il
avait donné des rivales : elle se vengeait... »

— Pourtant, avec *le Généreux*, reprit l'insinuant commissaire,
us avez dû voir *Sans Façon?*

« Jamais!... Que de fois, cependant, elle avait été, dans la
uvère et sous le taillis, s'ébattre avec son galant! Elle pouvait
mmer tous les chefs de la bande, — et elle les nomma... Un
tit, sournois et finaud, Boisaubert ou *Marche-à-Terre*;... un
tre encore, gringalet insolent avec le sexe, Morin, dit *le Capi*

taine. Quel mauvais singe, ce Morin ! Bigot et cagot, frappant ses hommes quand ils buvaient, les frappant encore quand ils juraient, les frappant surtout lorsqu'ils recevaient des dames. Un papelard, quoi !... »

Rolland de Bussy prenait toujours ses notes, et, désormais, Boisaubert, dit *Marche-à-Terre*, Morin, dit *le Capitaine*, avaient leurs fiches et leur petit dossier.

— Ah ! poursuivit la femme, j'en connais un autre : c'est un vieux qui a bien cinquante ans, mais vigoureux et gaillard, ma foi ! Il parle et prêche comme un curé. Dès qu'il rend visite aux brigands, on prend les armes et Morin l'accompagne, chapeau bas. Le vieux monte sur une pierre et dit des fadaises contre une Bête et un Homme pâle ; alors, tous les gars se mettent à genoux, tirent leurs chapelets.... et moi on me chasse... Je ne l'aime pas ce cadet-là !...

Rolland de Bussy farfouillait ses papiers :

— Un homme de cinquante ans.... d'apparence jeune encore ?

— Oui.

— A la face entièrement rasée ?

— Oui.

— Aux longs cheveux rejetés en arrière ?

— Oui.

— Portant une veste grise ?

— C'est exact.

— Le *Juge*.

— Oui, oui, Monsieur le commissaire.

— Pourquoi, le *Juge ?*

— Des bêtises !... On rigole et l'on fait dérision de MM. les magistrats !...

— Vous devez connaitre son nom.

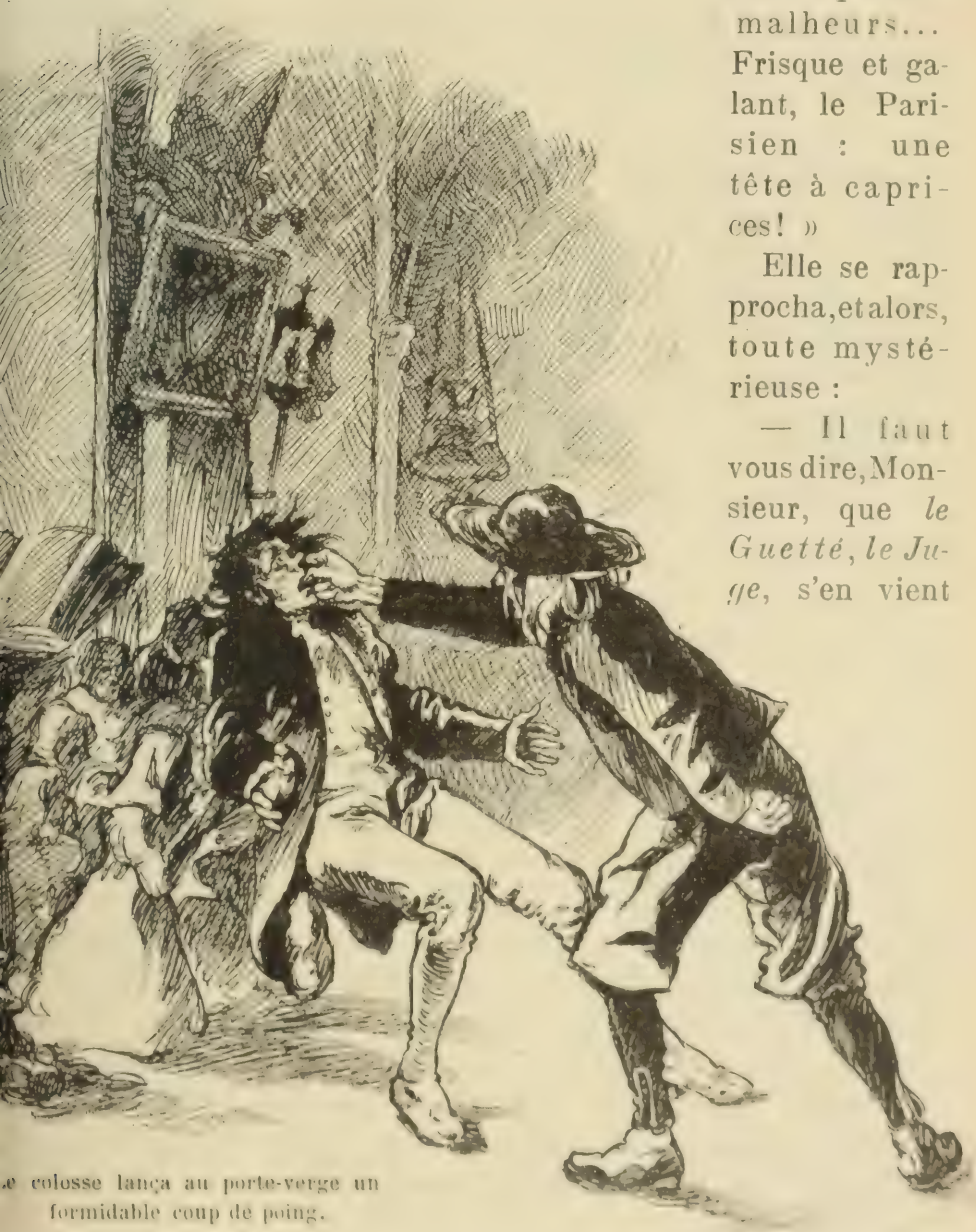
Mais la mémoire de la dame, toute peuplée d'autres noms d'hommes, la servait mal. Pourtant, à force de réflexion, elle balbutia quelque chose. Le vieux devait s'appeler *la Gaiete* ou bien encore *le Guetté*... Elle n'en savait pas davantage... Maintenant pouvait-on passer à la caisse ?

— Passer à la caisse !... Non, pas aujourd'hui. En bonne conscience, il serait scandaleux de toucher cinq cents francs pour un méchant avis ne valant que dix écus à peine... Quoi ! vous souriez, l'ingénue ? Allons, allons : le fond du sac !... Asseyez-vous donc, Mademoiselle.

La Rosalie avait pris une chaise : l'aménité de M. le commissaire la fascinait : « Qu'il était aimable, celui-là ! Bien différent de tous ces *quart-d'œil* de la mairie, brutaux au pauvre monde et si durs pour les malheurs... Frisque et galant, le Parisien : une tête à caprices ! »

Elle se rapprocha, et alors, toute mystérieuse :

— Il faut vous dire, Monsieur, que *le Guetté*, *le Juge*, s'en vient



Le colosse lança au porte-verge un formidable coup de poing.

souvent en ville et qu'il baguenaude dans mon quartier.

— Bah ! ce vieux *le Guetté*, le bonhomme aux longs cheveux, avait ses mignonnes faiblesses ! Il fréquentait...

— Oh, pas chez nous, Monsieur le commissaire ; non, mais chez nos voisins, les prêtres de la Petite Église.

M. Rolland de Bussy tressauta sur son fauteuil :

« Des prêtres de la Petite-Église en pleine ville du Mans! Quelle ignominie, cette police municipale, et malapprise et malhabile ! »

— Oh, pas très forts, ces Messieurs ! continua la dame... bons tout au plus à tourmenter les petites femmes ! Pourquoi donc leur chercher noise, au lieu de s'en servir? Très malignes, pourtant les petites femmes! Derrière la fenêtre close, on regarde, on observe. Et l'on connait son quartier. On connait, par exemple, la *rue des Chanoines* et la maison du vieux Turpin... vous devez savoir : Turpin « le Toqué », celui qui chaque dimanche célèbre des messes clandestines... Eh bien, c'est dans ce taudion que très souvent *le Juge* s'en va traîner ses guêtres... En vérité, Monsieur le commissaire, vous devriez bien aller vous promener par là.

On compta les cinq cents francs à la délatrice, et, une heure plus tard, M. le commissaire « allait se promener par là ».

C'était l'homme des résolutions subites et des coups de balai audacieux.

DÉCOUVERTE DE SANS-FAÇON

M. Rolland de Bussy n'était point seul ; il emmenait avec lui un commissaire spécial et d'autres argousins de la police.

On s'engage dans la rue des Chanoines ; on s'arrête devant la maison du sieur Turpin : porte close. Un des agents frappe à coups redoublés : « Ouvrez au nom de la Loi. » Mais rien ne bouge. Dans la venelle, quelques fenêtres s'entre-bâillent, et des têtes se penchent effarées : « Vous demandez monsieur Turpin ? Il est en voyage. Revenez dimanche : vous le trouverez sûrement... »

Revenir dimanche?... à d'autres!... « Qu'on aille quérir un serrurier!... » L'homme accourt, et la porte crochetée livre enfin passage... Ces messieurs de la rousse pénètrent dans la maison : elle est déserte...

Au premier étage, l'appartement de l'olibrius. Quel galetas! Les armoires sont restées ouvertes et les clefs traînent sur les commodes. « Qu'y a-t-il là dedans? » Rien ; des nippes et des fripes ; de la guenille, de la pouillerie ; pas un papier! et ça pue!. « N'importe, commande Rolland, raflez-moi ces hardes! O

découdra la doublure des habits : les défroques recèlent peut-être quelque document. »

Au second étage, des livres. Ils sont là par centaines, empilés sur le parquet, dans la poussière et les toiles d'araignée. Pouah ! « Voyons cette littérature... » Abomination ! des brochures d'une théologie subversive, des opuscules anticoncordataires !... « Ficelez-moi tous ces bouquins ;... plus tard on les examinera, un à un, page par page. Nous trouverons bien quelque lettre collée entre les feuillets. »

Mais au grenier, surprise. Le sieur Turpin l'a disposé en oratoire, avec des bancs, un autel et des cierges. « Tiens, tiens ! on célèbre donc la messe ici... Et vous autres qui n'en saviez rien ! Nigauds ! » Tout honteux, les policiers du Mans courbaient la tête.

A gauche, c'est une sacristie. Là, des étoles, des surplis et des chasubles ; un ciboire et deux calices. « Confisquez-moi cette argenterie... Quoi ! toujours pas un seul papier ! »

— Voici peut être ce que nous cherchons ! cria l'un des hommes qui bouleversaient les placards.

— Donne !... Bon Dieu, quel grimoire !

Désenchantement ! ce n'est qu'un registre de sacristie. M. le commissaire général eut un geste dépité :

— Replace-moi ce cahier où tu l'as trouvé. Un fatras sans intérêt ! Ou plutôt, non : je l'emporte, je retourne chez moi pour l'étudier... Qui sait, peut-être !...

Ce Rolland de Bussy pratiquait la maxime favorite de S. A. S. le prince de Bénévent, Vice-Grand-Electeur : il se défiait de son premier mouvement.

— Vous autres, dit-il encore, demeurez en faction. Organisez une souricière ; et le premier qui se présente, qu'on l'empoigne !

Une souricière ? hélas, on n'y prendrait personne ! L'alarme était donnée partout : manquée, l'affaire !... M. Rolland de Bussy rentra dans son cabinet, furieux contre soi-même.

« Quel pas de clerc ! Sotte aventure et trop de zèle ! Mieux eut valu opérer un dimanche ! J'aurais trouvé la pie au nid ; le poisson fût tombé dans la nasse. Innocent ! »

Mais tout en exhalant son dépit, M. le commissaire feuilletait le registre qu'il avait emporté. D'un doigt rageur, il le tournait et le retournait, le déchiffrait, l'étudiait, le méditait :

« Que de messes faisaient dire ces coquins de la *Petite-Eglise !* en rouge, en blanc, en noir ; pour le repos d'une âme, pour une

intention... Bon tarif : plusieurs à deux francs. On avait donc des ressources... Quatre à cinq diseurs de messes, toujours les mêmes : des sieurs Turpin, Boissy, Grangeard, Mérille... Du prêtre, tout cela... A mettre à l'ombre ! »

Soudain, le curieux commissaire tressaillit ; son œil s'alluma... Là, sur le registre, il venait de lire un nom ... et quel nom !...

« *Envoyé à Jean Guittet, pour les besoins de sa tribu, dix flacons d'eau bénite... Remis à Guittet, pour l'Israël des bois, vingt hosties consacrées.* »

« Guittet ?... *la Gaité... le Guetté !* Une manière de comprendre l'état civil, à l'usage des belles de nuit... Mais c'était bien, celui-là, le prêcheur aux longs cheveux ! »

M. Roland se leva réconforté :

« Comprise, la charade ! La tribu... Israël... le *Juge !* Aod, Jephté, Gédéon... Eh, parbleu, juge en Israël !

Bien que le soir fût tombé, il courut à la préfecture et pénétra dans l'appartement du baron Henry. Le colonel-major était, en ce moment, penché sur une carte, et paraissait radieux :

— Bonnes nouvelles, Monsieur le commissaire !

— Excellentes également, mon cher baron !

LIVRE QUATRIÈME

LE BRIGAND GUITTET, DIT CAPITAINE SANS-FAÇON

Lorsqu'on descend, par une claire journée, l'escarpement ardu que noircissent les bois de Charnie, on aperçoit, à gauche, quelques toitures pailletées de soleil : c'est la commune de Torcé qui apparaît, chétive, dans l'ombre dentelée et mouvante que le coteau prolonge sur la plaine.

Soixante maisons tout au plus forment ce hameau, à l'aspect misérable et d'une laideur vulgaire. Au centre du village, pesamment se soulève une église, édifice rustique et balourd qu'on a revêtu d'une carapace d'ardoises, comme pour protéger son Dieu contre la furie des vents de l'Ouest ; et, non loin, s'étale un marché, de qui la toiture domine l'église. Image trop parlante des jours nouveaux : la maison des vendeurs se carre plus fièrement que le temple, et le travail a monté plus haut que la prière.

D'un accès difficile, même encore à présent, cette paroisse était jadis un des recoins abandonnés du Bas-Maine.

Un seul chemin creux y conduisait, fondrière serpentant sur les racines de Charnie, grimpant et descendant, se bossuant et se tordant, d'où jaillissaient les sources et qu'emplissait une fange fiéreuse. A gauche, la forêt surplombait, noire et profonde ; à droite, s'allongeait frissonnante, la haie de coudriers. Çà et là, derrière ce rideau, on pouvait entrevoir quelques closeries, avec leurs pâtures plantées de pommiers noueux, et, faisant tache sur le vert de l'herbage, des chaumières rampantes, taciturnes et sournoises.

Une centaine d'habitants constituaient alors tout le petit peuple de Torcé : laboureurs ou bûcherons, rudes manieurs de la cognée ou du hoyau, besognant de l'aube à la nuit, et dont la misère disait assez l'ignorance. En ces temps du premier Empire, dans le village entier, on n'eût pas découvert un homme sachant signer son nom... Misérables paysans qui, toujours sous l'étreinte de la grande faim du corps, ne soupçonnaient même pas ce que peut être la grande faim de l'âme.

Ce jour-là, dimanche 7 mars 1813, l'église de Torcé, la pesante bâtisse lamellée de carlettes, regorgeait de fidèles ; c'était l'heure de la grand'messe, messe de carême, en ornements violets. Après l'évangile, le curé, un jeune lévite frais moulu par le séminaire diocésain, retira sa chasuble et monta en chaire pour donner lecture d'un mandement épiscopal.

Un superbe morceau, la prose de M. de Pidoll, rédigé dans le bel art de la rhétorique sacrée, et rappelant à la mémoire les transports sublimes d'un cardinal Maury ou d'un M. de Pradt, ces lions du mandement et ces aigles de la pastorale.

M. l'évêque du Mans avait dû recevoir, sans doute, quelque verte semonce de son ministre, car son amour pour l'Empereur vibrait en cette homélie, éloquent et magnifique... « Napoléon allait partir pour la guerre. Pareil à l'archange, il venait de tirer l'épée flamboyante ; bientôt les Puissances des ténèbres, ses ennemis, devaient être plongées dans l'abime... »

Passant ensuite du dithyrambe à l'exécration, M. de Pidoll lançait une péroraison contre les violateurs des préceptes de l'apôtre saint Paul. Il détestait ceux qui, « rebelles aux Pouvoirs, refusent l'impôt à qui l'on doit l'impôt, le sang à qui l'on doit le sang, l'honneur à qui l'on doit l'honneur, la crainte à qui l'on doit la crainte ». Malheur donc aux sectaires de la Petite Eglise ! Pour eux l'heure du châtiment était proche, car « le Prince ne porte pas l'épée en vain ». Et M. du Mans terminait son homélie en dénonçant à la vindicte publique les forfaits de l'abominable

Sans-Façon. Il conjurait ses chères brebis de révéler sans crainte aux pasteurs des peuples (ces messieurs les commissaires de police, par métaphore) le repaire du loup dévorant... « N'est-il point des cas, nos très chers frères, où la délation s'impose comme une œuvre sainte ? *Pietas est delatio.* »

A ce moment, aux extrémités de la nef, près de la porte de sortie, un homme se leva :

— Il est fou, ton évêque ! cria t-il au curé ;... on ne découvrira jamais *Sans-Façon*... Quant à moi, je me nomme Debray, et ma tête vaut cinq cents francs ! Qui vient la prendre ?

C'était un gaillard de haute mine, musculeux et râblé, vêtu comme un campagnard mainiau... Une rumeur courut de banc en banc : on avait reconnu le Généreux.

— Emparez-vous du sacrilège! ordonna le curé, pâle de colère.

Mais personne en l'assistance ne bougea. Et lorsque le bedeau s'approchant, voulut saisir le perturbateur, le colosse lança au porte-verge un formidable coup de poing qui l'envoya rouler sur la dalle. Alors, musant et ricanant, il sortit d'un pas tranquille.

Le prône s'acheva, puis l'office. Aussitôt la foule quitta l'église et chacun courut à ses plaisirs. Les uns s'entassèrent dans les cabarets pour se gorger de « pâtée », boire le cidre et chanter la romance, — romance tout autre que *Fleuve du Tage* ; des groupes se formèrent sous la vieille halle, prêts à lancer la boule et à faire sauter le cochonnet ; ceux-là enfin, garçons et garçonnes, sortant du village, s'allongèrent dans les fossés, sous l'alcôve de la haie bourgeonnante, échangeant le baiser comme ont coutume de faire le promis et la promise.

A la porte de la mairie, beaucoup s'étaient rassemblés : on devisait du scandale advenu durant la messe ; on regardait aussi les murs de la maison commune. Sur cette muraille s'étalait, depuis le matin, une affiche timbrée de l'aigle impériale brandissant la foudre... Une bien belle vignette! et le paysan au large chapeau, sa ménagère à la coiffe blanche, admiraient, ébahis. Oui, mais Jacques ou Claudie, Claude ou Jacqueline, nul ne pouvait déchiffrer. Et piteusement chacun donnait sa langue au chien...

Tout à coup, un roulement de tambour se fit entendre ; les bibrons se ruèrent hors des cabarets et les joueurs abandonnèrent leurs boules. Devant le porche de l'église, un crieur municipal cambrant sa taille, le tricorne sur l'oreille, lisait la teneur de l'affiche.

Oh ! grosse nouvelle ! Le préfet de la Mayenne, baron Ha

mand, chevalier de l'ordre de la Réunion et l'un des membres de la Légion d'honneur, s'adressant à ses administrés, leur faisait d'alléchantes propositions : Cinq cents francs de récompense à qui fournirait des renseignements sur la personne du nommé Jean Guittet, dit capitaine *Sans-Façon*;

Dix mille francs à qui voudrait livrer le dangereux bandit.

Sa lecture achevée, le crieur alla tambouriner plus loin. Lors, chacun de revenir à ses affaires, qui à sa bouteille et qui à sa goton ; mais nul n'avait plus le cœur à la besogne. Derechef, hommes et femmes s'attroupèrent et les propos coururent leur train.

Au cabaret situé devant l'église, vers le tournant du chemin, on jasait fort :

« Ah ! ah ! Guittet! failli chouan! *Sans-Façon* de malheur! c'est donc toi, l'ami, qui t'amuses à si bien incaguer le gendarme ? La bonne aventure ! »

Et l'on riait à gorge déployée. Mais, tout en se gaussant, on discutait, on disputait. Gros-Jean disait la louange du camarade coté si cher ; Gros-Jacques lui chantait pouilles.

« Un chouan, le closier du bordage de l'Aigné? Un abatteur de Bleus, Guittet ? ce doux innocent qui ferme les yeux quand on lui montre un sabre et se trouve mal au contact d'un fusil !... »

Mais d'autres :

— Bah ! bah ! un innocent ? Demandez aux anciens. Il a chouanné, le patriarche, dans le temps jadis, lors de la grande guerre... Et il en a descendu de ces patauds !

— Des menteries !... Lui, manier une carabine? un homme plus faible qu'une femmelette! un mangeur de salade! un buveur d'eau bénite!...

— Et qui, pour dessert, mâchait les balles de son fusil !

— Un homme qui prétend que le sang répandu, même celui de l'animal, fait horreur au bon Dieu...

— Excepté, parait-il, celui du gendarme !

— Jamais au cabaret!

— Et jamais à l'église!

— Un franc cœur!

— Un farceur!

— Vrai saint du Paradis !

— Bon fagot d'enfer!...

Un petit vieux, à trogne ridée, se leva, et lançant un coup poing sur la table :

— Oui da, le préfet a du flair, les gars ! *Sans-Façon* et Guittet, c'est tout un... Rappelez-vous le jour du dernier tirage au sort. Nous, les pères des conscrits, nous avions la rage au cœur et des larmes dans les yeux. Guittet s'en vint chez moi et me dit : « Ton « fils a tiré un numéro de malheur ; il ne faut point qu'il parte. « Commande lui de quitter le village et de prendre le bois. Qu'il « coure à la forêt de Sillé ; d'autres, là bas, l'attendent, qui lui « feront fête. Obéis ! « Si tu refuses, tu « perds ton âme et tu « damnes la sienne ! »

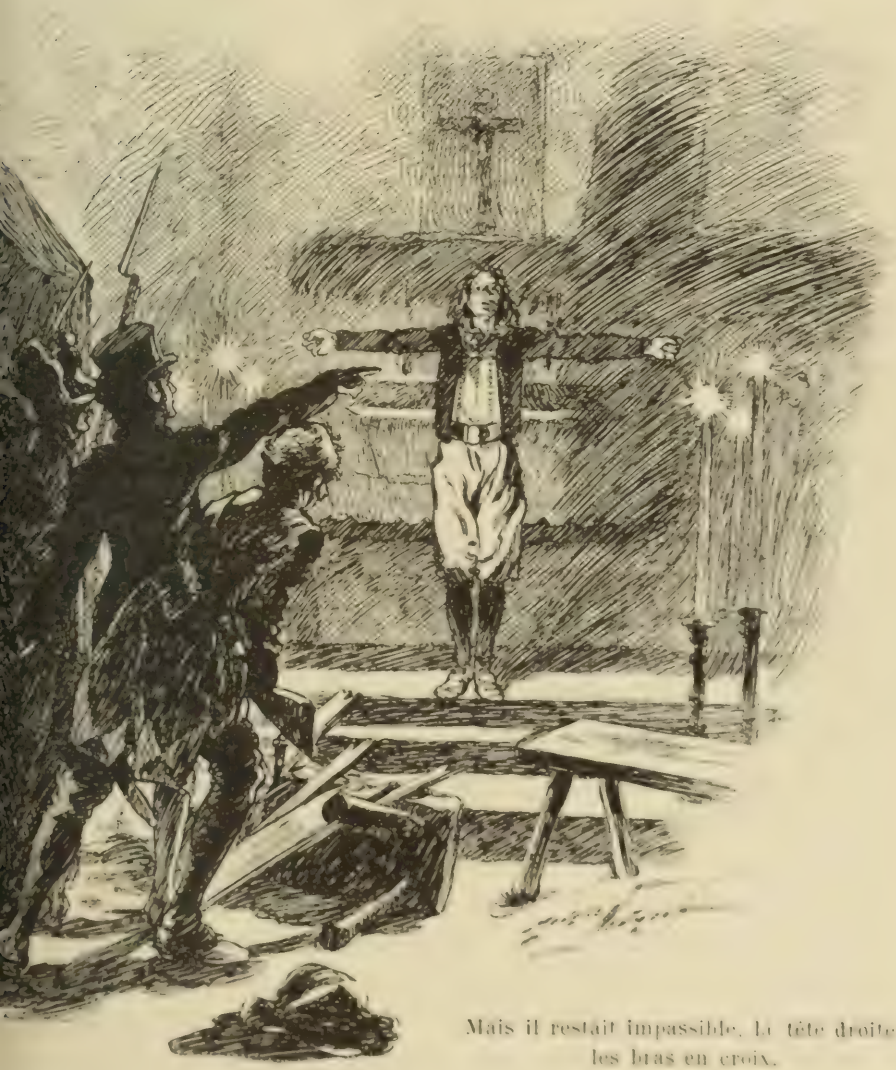
— Oui, oui, clamèrent plusieurs voix, tout cela est vrai : il nous en a dit autant. Beaucoup de pères l'ont cru, dont les fils ont déserté. Guittet les embauchait : c'est bien lui *Sans-Façon !*

Le petit vieux reprit :

— Oh ! il en sait long, je vous assure !... Rappelez-vous également ce jour où l'on chanta le *Te Deum*, et l'on tira des pétards en l'honneur de la victoire de Moscou. Un beau jour d'octobre, au soleil clair et chaud ! Je rencontrai le closier : il allait besogner aux champs, tandis que nous ribotions, nous autres. Guittet m'arrêta, et allongeant son doigt vers l'horizon : « En ce moment, s'écria-t-il, « l'Homme exulte dans l'orgueil de son cœur ; il dit à l'Éternel : « je suis pareil à toi... Mais l'Éternel amasse les nuées, les grandes « nuées lourdes et noires de neige ; et moi j'entends déjà, de « tout palais comme de toute chaumière, monter un déchirant « sanglot ! Encore un peu de temps, et tous les soldats de

A une table solitaire, il buvait à larges lippées.

'Homme seront livrés en festin aux loups et aux vautours. 'ous, oui, tous ils périront : l'Homme seul ne doit pas périr... 'ar il faut qu'il vive. Il faut que de nouveau nos larmes cou- ent. Il faut que le sang crie et crie vers l'Éternel. Il faut que la



Mais il restait impassible, la tête droite les bras en croix.

isérable France connaisse les douleurs de l'expiation !... Ainsi a décidé la colère de mon Dieu. »

e vieux qui parlait se tut, et il se fit un profond silence. Sou- n, un des buveurs eut un geste de surprise :

- Eh ! mais, c'est Jardin !... Voyez donc quelle ripaille !

JARDIN

Un homme venait d'entrer; un paysan de haute et maigre s
ture, vêtu de noir. Il était allé prendre place à une table solitai
dans un coin de la salle, et là, taciturne, buvait à larges lippé

Les gars le reluquaient, se poussant du coude et chuchotan
voix basse :

— Oui, oui, c'est Jardin! le tailleur! Un saint, pourtant, par
ces gens de la Petite-Église — l'ami du closier... Tiens! tiens
au cabaret, l'apôtre, et un dimanche!... On se dérange dor
Jarnigué, quel soif!... Hé! Jardin, viens donc trinquer avec no

Impassible, sourd aux brocards, l'homme ne répondait ri
Il buvait... Tous ces flûteurs d'eau de-vie l'avaient bien recon

Jardin était l'ami du closier Guittet. Sectateur de la *Petite-Ég*
il s'était acquis parmi les fidèles une sainte estime, grâce à
pieuse austérité. De quelle exécration il détestait et le Bleu, e
gendarme, et le prêtre concordataire! Au seul nom de l'Empere
son œil s'allumait du feu de la haine.

Napoléon, du reste, avait fort malmené le pauvre homme.

Jadis, conscrit de la classe de 1804, Jardin, pour sauver
âme, avait fui vers la montagne. Mais le gendarme, lui fais
rude chasse, l'avait rabattu, traqué, forcé; puis de brigade en
gade, on l'avait poussé par la « correspondance » jusque dan
ville de Vannes. Une gabare de l'État l'y attendait, lui et beauc
d'autres, et avait transporté tout le ramas à Belle-Isle-en-Me

Belle-Isle était, en ces jours-là, un des bagnes où l'on entass
dans une étrange promiscuité, le déserteur, même l'insoumis, a
tous les condamnés des conseils de guerre. Là, le réfractaire fai
connaissance du « fricoteur », du « rouffier », du « soudrille »
« mange-grenouille » et autres résidus de la Gloire. Une chiou
immonde, ce Belle-Isle; une sentine de corruption; un foye
pourriture morale où, nuit et jour, le blasphème du prisonni
le juron du surveillant s'unissaient à la voix sinistre de la ra
et à l'éternelle plainte de la vague déferlante. Vêtu, hiver co
été, d'une méchante veste de bure, au pain et à l'eau, parfois
à la cadène et traînant son boulet, le disciplinaire devait, so
canne du terrible commandant Olivier, souvent sous la point
sabre, apprendre à aimer l'Empereur...

Et Jardin avait appris de la sorte à aimer son Empereur... Alors, a tendresse une fois entrée dans son âme, on avait dépêché ce epenti vers le régiment, et, pendant nombre d'années, il avait arcouru l'Europe — comme tant d'autres livrant batailles, comme ant d'autres gagnant victoires.

Vers 1812, Jardin était enfin revenu au pays! mais tel on l'avait onnu, tel on l'avait retrouvé : épris de la solitude, morose, traiant une sombre mélancolie et une lourde désespérance. On aimait eu, bien qu'on respectât fort ce taciturne. D'ailleurs, un fanatique. Quelque mois auparavant, ce sectaire avait fait scandale; il avait carté un prêtre apportant le viatique à un mourant : « Sors d'ici! e chrétien qui trépasse appartient à mon Église, tu ne lui feras as manger ton hostie faite de la chair du diable! » Mauvaise ction, sans doute, car depuis lors le malheur s'acharnait sur Jarin. Toujours la grêle tombait dans son champ; la gelée brûlait oujours son verger; la semaine précédente, les recors avaient aisi ses pauvres meubles; avant huit jours, l'huissier allait vendre a borderie. Aussi, quand on le voyait errer par la campagne, sa aute échine pliée en deux, sa tête penchée vers la terre, chacun isait : « En voilà un qui doit porter sur lui tous les péchés 'Israël. »

... Et cet homme buvait, buvait. Bouteilles et carafons se idaient dans son verre ; après le cidre, le vin ; après le vin, l'eau e-vie. Il poussa un gros soupir et son front tomba sur le rebord e la table. Le petit vieux, conteur de sornettes, s'approcha, et, ouchant Jardin à l'épaule :

— Le closier Guittet est il en ce moment à l'Aigné?

Jardin releva la tête :

— Oui, bégaya-t-il.

Mais aussitôt, avec brutalité :

— Est-ce que je sais, moi? Dieu m'a t il fait le gardien de cet omme?

Sans prêter attention à si déplaisant accueil, le petit vieux ontinua :

— Cours à l'Aigné, Jardin, cours vite!... La tête du closier est prix : dix mille francs, un trop beau denier!

Puis, abaissant la voix :

— J'ai peur ;... ici, tous les gens ne sont pas sûrs.

Jardin redressa la taille et regarda bien en face le donneur de onseils.

Enfin il se leva et regagna la porte.

Longtemps les joyeux buveurs, massés derrière les rideaux du cabaret, le suivirent des yeux. Il marchait très vite et s'arrêtait brusquement, reprenait sa course, trébuchait aux cailloux du chemin et s'arrêtait encore. Parfois, il passait une main sur son front comme pour en essuyer la sueur, ou levait les bras vers le ciel avec de grands gestes.

Eh bien, oui! Jardin, le saint homme de la *Petite-Église*, était indécemment ivre.

EN ADORATION

Le soir tombait, un soir de mars, aux nébuleuses traînées courant et tournoyant sous la rafale...

Une compagnie de gendarmes sortit de Sillé et s'engagea rapidement sur la route de Parennes. En avant, marchait un campagnard de haute et maigre stature ; deux officiers et M. Rolland de Bussy emboitaient le pas derrière cet homme.

— Parbleu ! Monsieur le commissaire général, dit en souriant le capitaine Blasson,... comme vous avez mené cette affaire ! Un chef-d'œuvre d'habileté!

M. Rolland de Bussy regarda le ciel, puis il répliqua :

— Nuit sans lune : ma foi, tant mieux !

Cet échange de pensées fut suivi d'un assez long silence ; paysans gendarmes et commissaire, tous jouaient vigoureusement de la jambe: on allait, on allait... En traversant Parennes, le capitaine Blasson porta derechef la main à la hauteur de son chapeau :

— Que de fatigues pour vous, Monsieur le commissaire! Vous auriez dû nous accompagner en voiture.

Pour toute réponse, Rolland de Bussy loucha vers le presbytère du village, et l'indiquant du doigt :

— Demain, vous m'enlèverez l'habitant de ce logis : ce curé m'est suspect.

Le paysan d'avant garde pressait le pas, et, derrière lui, chacun trottait de son mieux...

Pour la troisième fois, le capitaine Blasson reprit la parole mais en manière de soliloque :

— M. le commissaire général a tort de risquer imprudemment sa vie... l'opération peut être dangereuse !

olland haussa les épaules et répondit :

Je connais mon devoir, Monsieur... sachez accomplir le vôtre.

surément, il était moins affable avec les simples capitaines vec les généraux-barons.

ns son for intérieur, le déconfit gendarme dut grommeler : el chien d'animal ! » Toutefois sa lèvre demeura souriante : ilitaire connaissait les distances.

rvenu au coteau de Charnie, l'homme de haute et maigre re fit une halte.

contre-bas de la route s'ouvrait un chemin creux, enfon- nt sinistre, noir de mystères et d'épouvantes. Le taillis s'éta-, sur la gauche ; une haie sans fin se prolongeait, à droite.

Le chemin de Torcé, dit à Rolland le campagnard, éclaireur nt-garde.

Bien... N'est ce point ici que fut assassiné le lieutenant oix ?

Pas très loin, Monsieur ; à moins d'un kilomètre.

Un vrai coupe-gorge !... Continuons. Je prends la tête de la ne... près de toi.

s'engagea dans ce trou d'enfer. En cette ravine étranglée, profonde ; aucun souffle de vent. Les arbres surplombant aient leurs squelettes immobiles ; pas un frisson n'agitait la des coudriers. A travers les flaques d'eau noirâtres, dans ce cage empuanté, on marchait trois par trois, se touchant du e, doublant le pas, en silence. Longtemps ; péniblement.

guide enfin s'arrêta net :

Nous sommes arrivés, dit-il.

Sans-Façon est là ?

omme répondit :

Je ne sais point qui est *Sans-Façon*.

Rolland réprima un geste d'impatience.

Guittet !

Guittet est là.

Seul ?

Avec lui Morin et Boisaubert. Semaine de *Lætare* : ils sont en tion.

commissaire général pressa fortement le bras du délateur :

Pas de trahison, Jardin, ou tu reçois une balle dans la tête eu de dix mille francs dans ta poche !

une voix sourde, Jardin répliqua :

— Je sais ce qui m'attend.

C'était une borderie d'aspect misérable. Derrière les émou une pâture s'étendait, plantée de quelques pommiers. Au mi du clos, se profilait dans l'ombre une maison basse, délab aux murs suintant la misère, et bâtie de biais comme si ell fût méfiée du passant. Tous les volets en étaient rabattus; n par les contrevents du rez-de chaussée filtrait une lueur vacilla on ne dormait pas dans ce logis.

— Disposez vos sections, commanda le commissaire au lie nant. Enveloppez moi ce bouge! le capitaine et moi nous entr

Suivi de gendarmes, il pénétra dans l'enclos...

Soudain, la lumière s'éteignit. « Éventés! » et Rolland de B se lança contre la porte.

Brusquement, une des fenêtres s'ouvrit: trois hommes tèrent dans le pré.

« Feu !... »

Ils tombent tous trois... deux se relèvent et s'abiment da haie.

Rolland courut au troisième, tandis que des soldats sonda et piquaient les buissons de leurs baïonnettes.

— Ce n'est pas lui, dit Jardin.

O surprise! de l'intérieur de la maison, filtrait de nou une lueur tremblotante... Dix mains jettent bas la porte, voici alors ce qu'on aperçut:

Une salle décorée comme une chapelle; des bancs rangé ligne ; et, à l'extrémité de la pièce un autel. Sur l'autel était un crucifix, et, à la clarté fumeuse des cierges, scintillai ciboire d'argent. Un homme se tenait debout, — un ho jeune encore, à la face entièrement rasée, aux longs che rejetés en arrière : le personnage décrit tant de fois. Silenc il regardait fixement ceux qui venaient d'entrer.

— Rends toi, *Sans-Façon!*

L'homme ne répondit rien...

Mais, comme il restait impassible, la tête droite et les br croix, le commissaire général se jeta sur lui :

— C'est toi, Guittet?

Et Guittet répondit simplement :

— C'est moi !

(*A suivre.*) Gilbert Augustin Thierr

LES FLEURS

Des avalanches d'or du vieil azur, au jour
Premier, et de la neige éternelle des astres,
Mon Dieu, tu détachas les grands calices pour
La terre jeune encore et vierge de désastres.

Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,
Et ce divin laurier des âmes exilées
Vermeil comme le pur orteil du séraphin
Que rougit la pudeur des aurores foulées ;

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair,
Et, pareille à la chair de la femme, la rose
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose !

Et tu fis la blancheur sanglotante des lis
Qui, roulant sur les mers de soupirs qu'elle effleure,
A travers l'encens bleu des horizons pâlis
Monte rêveusement vers la lune qui pleure !

Hosanna sur le cistre et sur les encensoirs,
Notre Père, hosanna du jardin de nos Limbes !
Et finisse l'écho par les mystiques soirs !
Extase des regards, scintillement des nimbes !

O Père, qui créas, en ton sein juste et fort,
Calices balançant la future fiole,
De grandes fleurs avec la balsamique Mort
Pour le poète las que la vie étiole.

STÉPHANE MALLARMÉ.

PERDUE[1]

(Suite)

XX

— Ah ! fit Marcelle avec un long cri de désappointement.

Son volant neuf, envoyé trop loin par un bon coup de raquette venait de passer par-dessus le mur du jardin voisin.

Mlle Hermine avait décidé une fois pour toutes que les jouets balles, ballons, volants, etc., qui prendraient ce chemin seraient définitivement perdus et qu'on n'irait jamais les réclamer. Cependant souvent les balles et les volants se retrouvaient dans le jardinet de Mlle Hermine, sans que Marcelle les eût vus rentrer. Quelqu'un les renvoyait par dessus le mur, c'était certain. Au fond c'était tout ce que demandait la petite fille. Néanmoins une sorte de curiosité l'avait prise ; elle s'était demandé comment était fait l'être mystérieux et bienveillant qui lui renvoyait ainsi ses jouets sans attendre de remerciments. Il fallait qu'il connût les heures où Marcelle n'était pas au jardin, puisqu'elle n'avait jamais vu aucun de ces jouets reprendre, pour revenir, le chemin aérien qu'ils avaient pris pour s'en aller. Cet être devait être une autre bonne demoiselle avec des papillotes et des bonnets en dentelles, comme Mlle Hermine, car Marcelle ne concevait plus d'autre idéal que l'être bienveillant.

Un « ah ! » écho du sien, retentit derrière le mur, mais c'était un écho moqueur ; et aussitôt le volant, lancé d'une main vigoureuse retomba sur le propre nez de Marcelle qui, pour le moment était complètement en l'air.

— Ah ! répéta la même voix moqueuse, cette fois beaucoup plus distinctement, et Marcelle vit apparaître au-dessus d'un flot de vigne vierge qui débordait du mur mitoyen jusqu'au bas de la plate-bande de Mlle Hermine, une tête de garçonnet rieuse et railleuse, dont les yeux gris lançaient des éclairs de malice et dont la bouche montrait toutes ses dents.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 Octobre.

— C'est toi qui t'amuses comme ça à jeter tes jouets dans mon ardin ? dit la bouche avec une mine sévère que démentaient les veux brillants de gaieté.

— Ce n'est pas exprès ! balbutia Marcelle, tout interdite.

— Il ne manquerait plus que ça ! dit le garçon d'un ton répro-batif.

Marcelle se sentait le cœur un peu gros ; elle avait gardé de ses mauvais jours une grande peur de mal faire. Elle leva des yeux imides sur la tête qui apparaissait maintenant au-dessus d'une ravate noire, d'un col blanc, d'une blouse de laine gros bleu, et e deux mains rouges posées sur le mur. Le garçonnet, prenant en itié l'air confus de la fillette, poussa un éclat de rire.

— Tu es bête! dit-il, je ne suis pas méchant.

Ce mot rassura Marcelle, qui commençait à avoir envie de leurer. Elle sourit, un peu confuse cependant, posa son volant ur la raquette et le fit sautiller à petits coups.

— Attends, dit le garçon, je vais chercher mes raquettes, et ous allons jouer au volant par-dessus le mur.

La tête disparut aussi vite que si on l'avait escamotée. Marcelle nterdite se demanda si elle devait rentrer dans la maison ou ttendre le retour de cet ami imprévu. Elle n'eut pas le temps de aire de longues réflexions. Un énorme volant, trois fois gros omme le sien, franchit le mur comme un oiseau lourd, et vint 'abattre sur le sable à ses pieds.

— Attrape, dit la voix derrière le mur, et renvoie.

La petite fille ne se le fit pas dire deux fois, et une partie homé-ique s'engagea entre ces deux joueurs qui ne se voyaient pas; ne fois, le volant revint à Marcelle trempé d'eau, pendant que la oix disait :

— La brigande! Elle l'a envoyé dans le bassin ! Heureusement es poissons rouges sont morts, le chat les a pêchés la semaine ernière. Fais un peu attention, dis!

— Mais, objecta Marcelle, je ne sais pas où je l'envoie !

— Justement, c'est ça qui est drôle. Allons, houp!

Marcelle commençait à sentir son bras lassé, mais son parte-aire était infatigable.

Tout à coup, Rose apparut sur le seuil du chalet, et resta pétri ée en voyant le volant franchir le mur, et retomber sur la raquette e Marcelle. Il fallut un bon moment à la brave fille pour com-rendre que ce volant ne volait pas tout seul. Quand elle eut com-

pris, elle appela Marcelle, qui tressaillit, et tourna vers elle son visage empourpré par l'ardeur du feu.

— Avec qui jouez-vous ? demanda Rose terrifiée par ce fait sans précédent dans l'histoire de sa paisible vie.

— Je ne sais pas, répondit la petite fille en la regardant de ses yeux innocents. J'ai vu une tête par dessus le mur. Je crois que c'est un petit garçon, parce que sa blouse boutonne sur le côté.

Ce renseignement un peu sommaire fut complété par l'apparition de la tête qui émergea au-dessus des vignes vierges, et proféra gravement :

— C'est moi, Jules Bréault. Vous ne me reconnaissez pas Madame Rose ? Vous avez donc une petite fille dans votre chalet ? Vous nous aviez caché cela.

— Ah ! c'est toi, mauvais sujet ! fit Rose soudain épanouie. D'où sors-tu ?

— Tiens ! Et les vacances de la Pentecôte, pourquoi donc c'est faire, si ce n'est pour venir à la maison ? Comment l'appelez-vous votre petite fille ?

— Marcelle, dit l'enfant, qui se rassurait en voyant que l'affaire promettait de s'arranger.

— Tu serais poli tout juste, reprit Rose, si tu faisais une visite à Mlle Hermine. Ce serait plus convenable que de gâter tes habits à monter après les murailles.

— Pas gâter les habits, pas monter aux murailles, fit le malin garçon en clignant des yeux. Il y a une échelle.

Marcelle éclata de rire. La tête s'escamota une seconde fois, et l'instant d'après, la clochette de la grille retentit de façon à ébranler la maison.

— Est-il mal élevé, ce garnement là ! fit Rose en allant ouvrir. Mais son visage toujours sévère ne témoignait pas la moindre indignation.

Marcelle vit entrer un garçon de douze ans environ, grand et bien découplé, dont la figure honnête et rose paraissait plus jeune que son âge. Il secoua vigoureusement la main de Rose et dévisagea la petite fille avec une aisance parfaite qui la confondit, après quoi il se dirigea vers la maison, escorté par la bonne et l'enfant.

En passant le long de la pelouse, il jeta un regard sur les pâquerettes.

— On voit bien que vous n'avez pas de chien, dit-il, le nôtre ait des trous partout.

— Il faut l'attacher, dit doctement la vieille Rose.

— Jamais de la vie! fit énergiquement M. Jules Bréault. C'est non frère qui ne serait pas content si l'on attachait son chien ! il aime mieux remplir les trous — mais ça ne fait pas repousser l'herbe... — Il s'interrompit, et se tournant vers Marcelle : C'est avec ça que tu joues? dit-il d'un air dédaigneux, en indiquant la raquette qu'elle tenait toujours à la main : je ne m'étonne plus que tu aies envoyé ton volant dans le bassin ! On ne peut pas jouer avec une machine pareille! Je te donnerai ma seconde, — pendant que le chien ne l'a pas encore mangée. Ce sera toujours ça de gagné.

Mlle Hermine les regardait venir par la fenêtre, et souriait au groupe, qui s'avançait sans hâte. Le petit garçon ôta poliment son képi de collégien, qu'il garda à la main, puis il s'élança dans la maison.

— Ah ! le scélérat ! dit-elle ; te voilà donc revenu ? Vas-tu recommencer tes expéditions contre mon jardin, mon chat, mes serins et tout ce que j'aime ?

— Je vous fais mes excuses, Mademoiselle, dit le gamin avec un petit air d'homme du monde tout à fait amusant. J'étais un gnioche dans ce temps-là, et je ne savais pas vivre ; maintenant, c'est autre chose.

Les deux femmes et Marcelle éclatèrent de rire, tant il était drôle avec son air digne.

Il leur jeta un regard courroucé, puis suivit leur exemple. On s'assit en rond dans le petit salon, et Rose, les bras croisés, s'appuya contre la porte dans sa posture favorite.

— Vous avez voyagé ? demanda Mlle Hermine.

— Ah ! oui ! si loin et si longtemps, que nous sommes revenus à Paris juste pour me réintégrer au lycée, sans me laisser le temps de me reconnaître.

— Et les vacances du jour de l'an ? fit Rose de son ton sévère.

Jules baissa les yeux.

— S'il faut vous l'avouer, je m'étais fait coller, avoua-t-il avec une rougeur, mais ce n'est pas ma faute.

Mlle Hermine sourit.

— Je sais, quand vous vous êtes fait punir, vous autres gamins, ce n'est jamais votre faute. Et ta maman ?

— Toujours à Nice; elle y passera l'hiver.

— Et ton père?

— Papa aussi. — Mon frère Robert et moi nous représentons la famille, moi au lycée, lui rue de la Pompe. C'est donc à vous qu'il a prêté mon lit de bébé l'automne dernier.

— C'était ton lit? fit Mlle Hermine; allons, j'en suis ravie. Marcelle s'en est servie pour être bien malade.

Le jeune garçon regarda curieusement la petite fille.

— Malade? Oh! ce n'était pas la peine d'être malade pour ça, fit il avec un geste drôle. C'est votre nièce, cette petite, Mademoiselle?

— Non, c'est mon amie, répondit gravement Mlle de Beaurenom.

Marcelle vint s'appuyer contre elle, tout près; ce mouvement était la plus éloquente des caresses.

— Mes compliments, Mademoiselle, fit Jules avec un grand salut. Ce n'est pas moi que Mlle Hermine appellerait son ami! Je présume que vous êtes sage tout le temps.

— Mais oui! dit la vieille fille; seulement, tu es injuste, Jules, tu sais bien que tu es aussi mon ami. As-tu oublié l'histoire de la manchette du gigot?

— Oh! non, fit Jules avec un soupir; vous m'avez épargné une bonne correction ce jour-là.

— Qu'est ce qu'il avait fait? demanda Marcelle tout bas.

— J'entendais la bonne parler de manchettes pour ses côtelettes, dit Jules en relevant la tête, et je ne savais pas ce que c'était. Un jour que nous avions un gigot, j'ai attrapé les manchettes de dentelles à maman et je les ai entortillées autour de l'os... Dame, quand la cuisinière a vu ça, vous comprenez... bah! j'en ai fait bien d'autres.

— Tu es un terrible enfant, dit Mlle de Beaurenom d'un air qu'elle s'efforçait de rendre rébarbatif.

— Nous mettrons ça au prétérit, si vous le voulez bien, Mademoiselle Hermine, ou, si vous aimiez mieux, à un passé moins que parfait; je suis devenu très bon garçon, vous verrez. C'est Robert qui a fait ce chef-d'œuvre là.

— Pourquoi ne vient-il jamais me voir?

Jules haussa les épaules d'un air entendu.

— C'est un loup, dit il, lui et son chien. Voilà leur société respective et mutuelle. Je suppose qu'à eux deux ils ne peuvent mai

quer de devenir de fameux savants. Robert pioche ses bouquins, et son chien les mange. Tout son argent de poche passe à les remplacer.

— Quel chien? demanda Mlle Hermine.

— Un chien haut comme ça, fit Jules en levant la main à la hauteur de son œil. Je ne l'aime pas beaucoup, mais je lui fais bonne mine tout de même...

— A cause de ses dents? glissa Marcelle.

— Non, à cause de mon frère qui l'aime; je ne voudrais pas faire de peine à Robert pour tout au monde. Ce n'est pas de la fausseté, cela, dites, Mademoiselle Hermine?

Rose pouffa de rire le long de la porte, mais elle prit aussitôt son air grave.

— Non, dit Hermine en riant aussi, ce n'est pas de la fausseté, mais tu as raison d'être loyal, même envers un chien. Dis à ton frère qu'il vienne me voir, je voudrais causer un peu avec lui, avoir des nouvelles de tes parents...

— Oh! pour ça, je vous renseignerai mieux que lui! fit Jules d'un air décidé. C'est à moi que maman écrit. Robert est toujours dans ses livres. Si vous saviez ce que la cuisinière lui fait avaler! Ce n'est pas deux sous qu'il paye les pains d'un sou; c'est trois sous! Il faudra, un jour de congé qu'il pleuvra, que j'y mette bon ordre.

— Tu renverras la cuisinière? fit Hermine d'un air incrédule.

— Du tout, je referai son compte et je mettrai sur la différence: — Reçu d'avance, tant.

— Quel maître de maison! dit la vieille demoiselle. Allons, va jouer avec Marcelle, et tâchez de ne rien gâter dans le jardin.

Les enfants s'envolèrent, Jules alla chercher ses raquettes, et la partie reprit de plus belle. Mais au bout d'un instant, le jeune garçon s'arrêta d'un air découragé.

— Eh bien, dit-il, de l'autre côté du mur, sans se voir, c'était plus drôle!

XXI

Les heureuses journées! Marcelle avait un ami, un être à peu près de son âge, qui s'intéressait à ses idées et ses travaux, qui se moquait d'elle et lui adressait des discours en latin... Quel latin! Les mânes des classiques en frémirent plus d'une fois.

Mais c'étaient au plus des demi-journées, le dimanche après-midi et les enfants les trouvaient trop courtes. Les parties de volant par-dessus le mur étaient abandonnées depuis longtemps, le chien de Robert Bréault ayant dévoré volant et raquettes, un jour que maître Jules avait oublié de les ranger. C'étaient des lectures tranquilles, dans le même livre où l'on s'attendait pour tourner la page.

Que peut dire le magnétisme mystérieux de ces lectures à deux où le même courant d'idées traverse les cerveaux, où les doigts se rejoignent sur le même coin de page, où les yeux qui suivent ensemble les lignes, échangent un regard au lieu de paroles pour s'avertir quand il faut tourner? Les émotions produites par la lecture sont parfois diverses, l'un s'ennuie où l'autre s'amuse, mais l'impression partagée agit néanmoins sur les jeunes âmes : c'est le pain et le sel de cette hospitalité de l'esprit.

Jules et Marcelle lurent ainsi les livres qui depuis le commencement du siècle font la joie des jeunes générations : *Robinson Crusoé* les fit rêver de voyages ; ils se bâtirent une grotte dans les lilas avec des lattes tombées du poulailler. Le chien de Robert, admis par faveur spéciale, les jours qu'on enfermait le chat de Mlle Hermine, fut promu au rôle de lion du désert, et les jeunes solitaires s'enfuirent plus d'une fois devant la bête monstrueuse qui finissait toujours par les rouler sur le gazon, au grand dam des pâquerettes troublées dans leur tranquille épanouissement.

Un soir de juin, vers l'heure du dîner, Jules étant resté sourd aux appels réitérés de certain sifflet qui, par-dessus le fameux mur, avait le don de le faire rentrer au logis, un grand jeune homme brun, à la moustache naissante, aux yeux bleus, profonds et calmes, poussa la grille que le jeune garçon laissait presque toujours ouverte, et entra dans le jardinet de Mlle Hermine.

— Mon frère! s'écria Jules, un peu confus, mais encore plus enchanté.

— Tu me forces à venir te chercher pour dîner, dit Robert d'un ton de demi-reproche.

Mlle de Beaurenom se montra sur le seuil de la maison.

— Te voilà, solitaire endurci! Tu as fini par sortir de ta tanière, dit elle au nouveau venu. Quel événement te chasse par ici ?

— C'est Jules qui fait semblant de ne pas m'entendre l'appeler pour le dîner, répondit Robert, je suis bien coupable envers vous, Mademoiselle.

— C'est convenu, interrompit l'excellente fille. Qu'est-ce que

ous avez pour dîner, vous deux, célibataires abandonnés par eurs parents ?

— Un poulet, je crois, et de la salade...

— Rose, cria Mlle Hermine, va chercher le poulet et la salade es jeunes MM. Bréault, ils vont dîner ici. Si j'avais prévu ta isite, maître Robert, j'aurais organisé mon dîner en conséquence ; nais grâce à ton renfort, nous allons faire ensemble un joyeux epas, malgré tout. Allons, Marcelle, deux couverts.

La petite fille s'empressa d'obéir, et quelques instants après le roupe d'amis se trouva assis devant la soupière de porcelaine lanche dont le couvercle levé laisse échapper un parfum délieux de potage.

Marcelle ne quittait pas des yeux le frère de son ami. Jules 'avait point de discours dont son frère fût absent. C'était pour lui 'alpha ou l'oméga de toutes choses. Enfants d'une mère maladive, ui ne pouvait s'accommoder du climat de Paris, ils étaient ouvent seuls ensemble dans la maison de Passy. Leur père, artagé d'abord entre le chagrin de laisser seule dans une ville du Midi sa femme qu'il adorait, et le désir de vivre auprès de ses nfants, avait fini cette année-là par suivre les conseils du médecin, et rester tout à fait près de Mme Bréault, qui s'affaiblissait apidement. Son fils aîné Robert préparait son baccalauréat, et a raison précoce de ce vaillant garçon le rendait capable de ivre seul sans s'ennuyer ni perdre de temps, aussi bien que de urveiller son frère plus jeune, placé comme interne au lycée.

Le sentiment de cette responsabilité, la prévision douloureuse t secrète d'une fin prématurée pour la mère qu'il aimait, rendait e grand frère silencieux et un peu sauvage. Mais il était né, omme tout le monde, pour les joies de la famille, et l'intérieur e Mlle Hermine, animé par les grands yeux et la bouche rieuse e Marcelle, qui ne faisait rien que regarder et sourire, lui appela soudain les meilleurs jours de son enfance, dans le temps ù la maison était gaie et pleine de monde, où sa mère se portait ien, où Jules était tout petit et enfant gâté, inventait à tout noment quelque joyeuse folie.

Ces impressions se traduisirent par un mot qu'il adressa à Mlle Hermine, quand la nappe fut enlevée.

— J'aurais dû venir vous voir plus tôt, dit-il. Ma sauvagerie me ait grand tort, je le sais, mais j'ai peur d'être importun.

— Dis la vérité, interrompit Mlle Hermine, qui l'avait vu

naître, il y avait dix-sept ans de cela ; tu avais peur de t'ennuyer avec moi. Je n'étais pas de grande ressource en effet, il y a un an seulement, mais depuis que j'ai une petite fille, je suis toute rajeunie.

Les yeux de Robert s'arrêtèrent avec intérêt sur Marcelle, qui rougit et prit un air extrêmement sage.

— Une parente ? dit-il.

— Non, je te conterai cela quelque jour.

Jamais Jules n'avait songé à s'inquiéter de l'origine de sa petite amie. Flairant un mystère, il la regarda attentivement, pour la première fois depuis l'aventure du volant.

— Elle est drôle, cette petite, fit le lycéen avec son aplomb ordinaire. Elle a une bouche qui lui fait le tour de la tête ; elle ne vous ressemble pas, Mademoiselle Hermine. Pas de figure au moins ; mais elle a attrapé votre voix... — C'est étonnant.

— C'est parce qu'elle m'aime ! dit la vieille demoiselle, très flattée au fond par cette remarque baroque.

Marcelle rougit et sourit ; sa bouche n'en parut point plus petite ; mais le charme de son visage ne résidait pas dans la beauté de ses traits.

— Tu devrais m'aider, toi, dit Hermine à Robert ; je ne suis pas bien forte en arithmétique, et mes explications ennuient mortellement cette pauvre enfant. Si tu venais lui expliquer un peu tout cela ? Une fois par hasard, le soir, de temps en temps ?

— Avec plaisir, répondit le jeune homme. Cela m'apprendra le grand art d'être clair, ce que les livres ni les professeurs n'enseignent guère.

XXII

Penchée sur son cahier, Marcelle écoutait les leçons de Robert Bréault, et la voix grave du jeune professeur, pénétrant jusqu'au fond de son intelligence, lui ouvrait de nouveaux horizons.

Le mode d'éducation de Mlle Hermine, un peu suranné, s'était trouvé peu à peu remplacé par les principes de la science moderne ; sans trouble, par degrés insensibles, l'esprit de la petite fille se préparait à des idées et des connaissances nouvelles.

— Elle est très forte pour son âge, dit un jour la vieille demoi

elle à Mme Jalin, qui s'attardait à causer de Marcelle. Figurez-vous qu'il y a des choses qu'elle sait beaucoup mieux que moi.

Mme Jalin ouvrait des yeux énormes. Jusque-là Mlle Hermine lui avait paru un puits de science; si Marcelle se mettait à en savoir plus long que ce puits... Mais ce devait être une exagération de la bonne âme.

— Du tout, du tout! répondit Mlle de Beaurenom, à cette opinion timidement exprimée. C'est positif; je m'en aperçois bien! C'est depuis que j'ai eu l'heureuse idée de prier Robert Bréault de lui donner des leçons d'arithmétique; il a trouvé que ça ne suffisait pas, et maintenant il lui donne des leçons de tout...

— Elle a eu de la chance, cette petite, fit Mme Jalin après un silence plein de méditations.

— Ça lui était bien dû après toutes ses peines! riposta Mlle Hermine avec un éclair dans les yeux, comme si elle recevait une contradiction formelle.

— Oh! oui, soupira la blanchisseuse. Ça n'a pas porté bonheur aux dames Favrot.

— Comment?

— Elles ont fait de mauvaises affaires, c'était bien près d'une faillite; alors elles se sont souvenues d'une vieille tante qui demeure en province, en Picardie, je crois, et elles lui ont écrit. Elle a arrangé toutes leurs affaires, à condition qu'elles viendraient demeurer avec elle, — pas beaucoup de liberté, vous comprenez, près de cette vieille femme capricieuse... Mais elles hériteront... pas un gros héritage! Enfin, c'est pourtant de quoi vivre! C'est drôle, je me suis toujours figuré que le bon Dieu les avait punies de leur dureté envers cette pauvre enfant...

— Elle est comme les hirondelles, dit sentencieusement Mlle Hermine, elle porte bonheur au toit qui l'abrite. Des actions que j'avais depuis depuis bien longtemps et qui n'avaient jamais rien apporté, excepté l'intérêt légal, se sont mises tout à coup à donner des dividendes, mais des dividendes comme on n'en voit pas... J'ai partagé avec Marcelle : moitié pour elle, moitié pour moi. Elle commence à avoir une bourse rondelette.

Les yeux de Mme Jalin exprimèrent toute son admiration pour ce procédé, puis elle tourna la tête vers le jardin, où la svelte figure de la petite fille se dessinait sur le tapis vert du gazon. Un livre à la main, elle tournait lentement autour de la pelouse, préparant sa leçon du soir.

— C'est le médecin qui veut ça, dit Mlle Hermine. Elle doit vivre le plus possible au grand air : nous ne la faisons rentrer que quand il pleut.

Marcelle, en effet, semblait un peu frêle. Toujours plus grande que son âge, elle paraissait, par la taille, quatorze ou quinze ans, quoiqu'elle en eût douze à peine ; son visage candide démentait bien vite cette première impression. Les quatre ans qu'elle avait passés sous le toit de Mlle Hermine, sans lui ôter aucune de ses grâces enfantines, lui avaient donné l'expansion joyeuse de l'enfant aimée, en même temps qu'elle avait pris des manières distinguées au contact de la vieille demoiselle.

Depuis sa première communion qu'elle avait faite au printemps précédent, Marcelle était devenue beaucoup plus posée. Il n'était plus question de parties de volant par-dessus le mur : le fameux chien noir qui avait fait tant de trous dans le parterre de Mme Bréault, maintenant calme et grave, au point qu'on ne pouvait plus l'entraîner dans une partie de jeu qu'avec les plus grands efforts, — n'était pas plus sérieux que Marcelle, dont il était devenu l'ami intime.

Jules Bréault avait aussi participé à cette accalmie générale. Plein de la dignité de ses seize ans, il portait haut la tête, s'était acheté un pince-nez, et parlait du baccalauréat comme d'une chose puérile, dont il serait débarrassé avant six mois.

Le seul de la bande joyeuse qui, loin de devenir plus grave se montrât, au contraire, plus sociable et plus gai, était Robert Bréault, cet ours, disait son frère. La trop grande timidité qui l'empêchait jadis de montrer son esprit solide et brillant à la fois s'était évaporée, et c'est beaucoup à son renouvellement d'amitié avec Mlle Hermine qu'il devait cet heureux changement. Jadis seul le plus souvent, ou bien aux cours, avec ses camarades d'étude, il avait perdu, loin de sa mère, l'habitude de la famille et de la société des femmes, si nécessaire aux jeunes gens pour les maintenir dans la pratique des bonnes manières ; près de la vieille demoiselle, qui le traitait en fils, près de Marcelle, qu'il eût voulu avoir pour sœur, il avait senti son âme s'épanouir, comme au rayons d'un soleil printanier.

De son exil de Nice, Mme Bréault avait écrit plus d'une fois à Mlle Hermine pour la remercier de son heureuse influence qu'elle avait pu apprécier pendant les six semaines de vacances que les jeunes gens passaient annuellement près d'elle. Sa dernière lettre

vait attristé l'excellente fille, en trahissant une préoccupation plus iguë du sort qui attendait les jeunes Bréault dans le cas où ils iendraient à rester orphelins.

« Mon mari, disait-elle, est fort affaibli, et s'il me perdait, je 'ose trop prévoir les conséquences de son chagrin. J'ai eu tort de ui permettre autrefois de vivre uniquement pour moi. J'étais veugle, et je ne voyais pas plus loin que l'heure présente; à vrai ire, jusqu'à ces derniers temps, j'avais toujours espéré guérir; je ois maintenant que c'est une folle espérance. C'est cette illusion eule qui peut faire excuser l'égoïsme que j'ai montré en permet- ant au père de vivre loin de ses enfants. La sagesse de mon fils iné a su garantir les deux frères des petits inconvénients de cette ituation anormale, mais je crains que l'amour des enfants ne soit lus assez fort pour rattacher le père à la vie quand je ne serai lus là. Vous veillerez sur eux, n'est-ce pas, ma bonne voisine et mie? vous les empêcherez de s'attrister trop, de s'isoler, de vivre n égoïstes, comme nous l'avons fait, mon mari et moi, afin que lus tard ils n'aient pas à se reprocher ce que je me reproche si ruellement aujourd'hui. »

Mlle Hermine avait gardé pour elle cette lettre éplorée, mais lle n'en avait témoigné que plus d'affectueuse sollicitude aux eunes gens. C'est avec joie qu'elle avait vu Robert s'attacher de lus en plus aux progrès de Marcelle. Si faible que fût cette ranche de salut, elle espérait qu'il la compterait pour quelque hose à l'heure où le chagrin de perdre sa mère viendrait l'accabler.

Elle avait raison : le travail assidu, régulier, celui qui nous blige envers autrui, est le seul contre poids de nos faiblesses et e nos erreurs. Si enthousiasmé que l'on puisse être de son œuvre, i l'on n'en répond devant personne, elle sera, dans un jour de rise, impuissante à nous sauver; c'est quand d'autres que nous uraient à souffrir de notre négligence que nous puisons dans le entiment du devoir le courage de résister aux plus rudes épreuves.

— Je suis né professeur! dit un jour Robert, content de lui- ême, après une leçon excellente qui laissait le maître et l'élève nchantés de leur travail. Quand j'apprenais jadis ce que j'enseigne naintenant, j'étais loin d'y trouver autant de charme qu'aujour- 'hui. Il faut croire qu'il y a des grâces d'état! J'ai envie de me ouer à l'enseignement; c'est une vocation comme une autre.

— C'est la plus ardue et celle qui donne le plus de mécomptes, épondit Mlle Hermine. S'il est un être voué à l'ingratitude, c'est

le professeur. On sait gré au médecin des soins qu'il donne, à l'avocat des causes qu'il plaide, au commerçant même, s'il nous fournit de bonne marchandise; — qui sait gré au professeur des heures qu'il passe à enseigner? N'est il point payé pour cela? Les autres aussi sont payés de leur peine, et plus cher que lui, — mais qu'importe? Crois-moi, mon enfant, sois n'importe quoi, mais n'entre pas dans l'enseignement, si tu ne veux pas éprouver de grands chagrins et de sérieux désappointements.

— Eh bien! soupira le jeune homme, je ferai ce que veut mon père, j'entrerai dans les affaires; mais au moins essayerai-je de me donner l'illusion que je suis utile à quelque chose d'autre qu'à mon propre bien-être.

— Et que feras-tu, mon jeune apôtre?

— Je ferai des conférences gratuites, partout où cela pourra servir, fût-ce au développement d'un très petit nombre. Je ferai de la science à l'usage de ceux qui ne savent rien...

Marcelle leva les yeux sur son professeur. Il parlait lentement comme un homme qui cherche à éclairer sa propre pensée. Tout à coup il se tourna vers elle.

— Vous m'avez été très utile, petite Marcelle, dit-il en souriant. C'est vous qui m'avez révélé cette vocation inattendue... C'était plaisir de vous enseigner quand vous compreniez, plaisir aussi quand vous n'aviez pas compris, et qu'il fallait chercher à ma pensée une forme plus nette et plus précise. Je vous dois beaucoup de bonnes heures...

— Et moi! fit Marcelle, qui sentit ses yeux s'emplir de larmes. Croyez vous que je ne vous doive pas mille fois davantage?

Il fit un léger mouvement vers elle. Autrefois, quand elle était petite, il l'embrassait à l'arrivée; depuis que la fillette, en faisant sa première communion, avait passé du rang des petites filles à celui des jeunes demoiselles, il ne l'embrassait plus. Cette fois, dérogeant à ses habitudes, il se pencha sur le front pur de l'enfant et y mit un baiser de frère aîné, de professeur. Le silence régna dans la salle à manger; chacun suivait sa pensée.

— C'est singulier, dit Mlle Hermine, nous parlons comme si nous allions nous séparer... J'espère pourtant, Robert, que tu n'as pas l'intention de renoncer à tes leçons?

— Moi? Non certes! C'est le meilleur moment de la journée.

Là dessus il partit, et sur le seuil se retourna encore pour envoyer à ses amies un geste d'adieu. Le lendemain, au moment

ı Rose sortait pour chercher le lait du matin, elle vit une voiture
evant la porte de Mme Bréault : la cuisinière y plaçait une valise
une couverture de voyage.

Qu'est-ce que c'est ? dit Rose du haut de sa grandeur, car elle
ndescendait rarement à adresser la parole au cordon bleu d'à
té, dont elle méprisait la façon de s'enrichir.

— C'est M. Robert qui va à Nice retrouver ses parents, répondit
cuisinière sans se retourner, ce qui, chacun le sait, est une
anière d'exprimer le peu de cas que l'on fait de celui qui vous
ırle.

Au même instant Robert parut, tout en hâte, très pâle, il tenait
la main une dépêche reçue quelques minutes auparavant.

— Tenez Rose, vous donnerez cela à Mlle Hermine, elle com-
endra.

— Quand reviendrez-vous ? demanda la brave fille, toute inter-
te

Il fit un geste désespéré, et sauta dans la voiture qui partit à
nd de train.

La cuisinière referma la grille de son jardin sans dire un mot.
ose, immobile de saisissement, s'avisa de regarder la dépêche.

Le morceau de papier bleu portait ces mots :

« Père vient d'avoir attaque de paralysie, mère gravement
alade. Venez. »

Rose frissonna. La pensée du malheur ne la laissait jamais
différente.

— Pauvres gens ! disait-elle.

Et elle alla chercher son lait, car il fallait pourtant déjeuner ;
ırès quoi elle se rendit près de Mlle Hermine, qui lut la dépêche
resta muette, plongée dans un océan de tristes réflexions.

XXIII

Un malheur n'arrive jamais seul, a dit le proverbe.

Il est vrai qu'à certains moments de la vie les événements
emblent se donner le mot pour nous poursuivre, quel que soit
otre refuge. Certes, si un événement semblait imprévu, c'était
attaque de paralysie qui venait de frapper M. Bréault.

Sa malheureuse femme, toujours souffrante, était tombée malade

de saisissement, et son fils, en arrivant, se trouva entre deux lits de souffrance. Cependant la mère reprit un peu de force, grâce à son grand courage et à la nécessité qui la poussait à employer toute son énergie pour réagir.

— Qu'as-tu dit à Jules ? fut sa première question.

— Je n'ai rien dit du tout. Ne sachant pas ce qui m'attendait ici, j'ai pensé qu'il était inutile de lui donner des inquiétudes qui le troubleraient dans son travail.

— Il ne sait pas que tu es parti ?

— Non, nous pouvons le prévenir d'ici dimanche.

Un télégramme fut envoyé à Mlle Hermine, qui se chargea d'aller chercher le jeune garçon au lycée, et de lui annoncer le nouveau malheur qui frappait sa famille.

Ce fut un triste dimanche à la rue de la Pompe : Jules avait beau faire le brave et parler haut de tout et du reste, ses yeux rouges démentaient son assurance, et à tout moment il disparaissait sans motif valable et revenait avec des joues mal essuyées, qui trahissaient ses pleurs secrets. Marcelle était consternée. Pour elle, privée des joies de l'enfant, la famille lui semblait une chose sacrée, inviolable, que le malheur ne devait pas atteindre. C'était bon pour les petites filles perdues, de voir mourir leur mère sur un banc, dans un square ; mais les enfants qui avaient un père et une mère, même éloignés, même malades, ne devaient pas être sujets à de pareilles catastrophes !

Elle en parla à Mlle Hermine.

— Ah ! lui répondit celle-ci, le destin n'est pas toujours juste ni clément.

Elle pensa tout à coup à l'avenir de Marcelle.

— Pauvre petite, reprit-elle, tu ne connais pas grand'chose de la vie.... c'est dur de te la faire connaître sitôt ; Dieu veuille que je vive assez longtemps pour te mettre à l'abri du besoin !

Mlle Hermine prit la résolution d'aller chez son notaire le lundi suivant, sans faute, afin de prendre des dispositions en faveur de l'enfant qui lui était si chère. On était au jeudi, rien ne pressait. La vie ordinaire reprit dans le petit chalet.

Le samedi matin, le facteur remit à Rose, deux lettres qu'elle porta à sa maîtresse sans même en regarder la suscription. Mlle Hermine prit connaissance de la première, qui était de Robert et qui annonçait une légère amélioration dans la santé de son père ; puis, au moment d'ouvrir la seconde, elle s'arrêta.

— Mais celle-ci est pour toi! dit-elle à Rose, qui attendait res-
ctueusement, les mains sous son tablier, afin de savoir comment
laient M. et Mme Bréault.

— Pour moi? fit Rose incrédule. Eh! mon Dieu! où Mademoi-
lle prend-elle quelqu'un qui m'écrive? Je ne reçois jamais de
tres!

— Ce n'est pourtant pas moi qui m'appelle Rose Picard, dit
le Hermine. Allons, lis ta lettre,

— Mademoiselle sait bien que je ne lis que l'imprimé! Si Made-
oiselle veut prendre la peine de lire elle-même la lettre, elle me
ra ce qu'il y a dedans.

Mlle Hermine assujettit ses lunettes sur son nez, et décacheta
nveloppe, qui était fermée avec de la mie de pain.

Au milieu d'une orthographe fantastique, d'une ponctuation
us bizarre encore, et d'un déluge de lettres capitales qui se pla-
ient partout, même au milieu des mots, elle vit qu'il était ques-
n de trois petits enfants — qui allaient coucher dans la rue —
un chenapan qui était probablement leur père — et d'une pauvre
funte à qui tout ça aurait fait bien de la peine si elle n'avait pas
é déjà en paradis...

Rose écoutait d'un air de plus en plus grave, sans retirer ses
ains de dessous son tablier, et ne disait mot. Quand Mlle Her-
ne eut fini, elle ôta ses lunettes et leva les yeux sur la fidèle
rvante.

— Est-ce que tu comprends, toi? dit-elle d'un air perplexe.

Rose fit un signe de tête affirmatif.

— Je vais vous dire, Mademoiselle, fit-elle d'un ton grave. Je ne
us ai jamais parlé de tout cela, parce que ce n'était à l'honneur
personne, et ça m'ennuyait tant de savoir ces choses là dans ma
opre famille, que je tâchais de n'y pas penser. J'avais une sœur
aucoup plus jeune que moi, qui était restée au pays ; il y a une
inzaine d'années, elle fut prise d'idée de se marier, et elle me
crivit. Je connaissais le prétendu. C'était un mauvais garçon,
i devait mal finir de façon ou d'autre.

Je ne voulais pas en parler à Mademoiselle, je fis écrire ma
tre par Mme Jalin, et c'est même le seul secret que j'aie jamais
pour Mademoiselle. Dans ma lettre, je déconseillais ma pauvre
ur d'épouser ce méchant homme, et je lui disais tout ce que je
ais sur lui, mais elle avait la tête faible, et puis c'était son
e ; elle eut la bêtise de montrer ma lettre à son mari dès qu'ils

furent mariés ; il lui défendit de m'écrire. J'appris pourtant qu'ell avait eu plusieurs enfants, dont les ainés étaient morts ; il ne res tait plus que les tout petits, quand elle mourut, il y a deux ou troi ans. On peut bien dire que celle-là a été une martyre, et ce qui es plus triste, pour n'avoir pas voulu écouter de bons conseils. J m'étais toujours dit que le père s'ennuierait d'avoir à nourrir ce petits, lui qui n'aimait guère à travailler. Aussi, quand ils diser dans la lettre qu'il est parti et qu'il les a laissés plus qu'orphelin ça ne m'étonne pas, Mademoiselle, ça me fait de la peine, mai cela ne m'étonne pas.

Elle resta droite, immobile, regardant au loin on ne savait quo peut être les trois orphelins en haillons, devant la porte de leu maison fermée, sous la bise aigre de mars. Mlle Hermine rest silencieuse.

— Je ne les ai jamais vus, ces petits, je ne sais pas seulement que c'est, filles ou garçons, ni comment ils s'appellent. Mais pense à notre Marcelle, comme elle était quand nous l'avons trou vée sur la porte ; et quand je me dis qu'ils sont beaucoup plus ma heureux qu'elle n'était alors...

Elle détourna son visage où deux grosses larmes venaient rouler.

— Mais, s'écria Mlle Hermine, ils ne peuvent pas rester comm cela ! Il faut écrire, s'informer, envoyer de l'argent.

Rose secoua lentement la tête.

— Envoyer de l'argent, dit-elle : à qui ? à des gens qui le ga deront pour eux ? Non, il faudrait autre chose ; je ne sais quoi.

Mlle Hermine remit ses lunettes dans l'étui avec un geste ple de résolution.

(*A suivre.*) Henry Greville.

Le gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard. G. de Malherbe, Dir. 151, r. de Vaugirard. P

LE LIÈVRE

Le personnage qui m'a raconté l'histoire du lièvre est un assez
eux bonhomme, hobereau de la Bretagne du sud, habitant de
eine campagne, qui n'est pas venu à Paris depuis vingt ans, et
'il faut aller voir chez lui, quand on veut le voir.

Son chez lui est une gentilhommière depuis longtemps moisie,
encore solide, sise au milieu d'un verger, proche des bois
mides. Il y a partout, autour, des ruisseaux que l'on passe sur
is pierres. La maison a l'air d'un pigeonnier avec ses deux tou-
lles basses, et de fait, à tout instant, des vols de pigeons sortent
toits crevés. L'intérieur est pauvre, on a la sensation de quelque
ose qui s'en va, qui meurt lentement, mais qui meurt comme
ut devrait mourir, jour par jour, simplement parce que la force
y est plus, que la sève diminue. Il y a de vieilles maisons, de
eilles existences, qui ont ainsi la même fin que les choses de
ture, les vieilles pierres qui s'usent, qui s'effritent, à la même
ace, les vieux arbres mangés de mousse qui perdent leurs bran-
es, se réduisent à un tronc, à une bosse du sol, et qui finissent
r disparaître on ne sait comment.

La vieille maison et le vieil homme qui l'habite me donnent
tte sensation, de plus en plus sûre, chaque fois que je vais vers
x. Tous deux, bâtisse et hobereau, portent un nom sonore, tous
ux ont existé, connu les jours d'activité. Çà et là, disséminés par
verger, par les champs, des vestiges de murailles révèlent le
ploiement du château ancien. De même, la conversation du
eillard évoque les aventures, les actes d'existence violente de ses
endants. Aujourd'hui tout semble retourner à la nature, au
euset mystérieux.

J'aime cet aspect et cette signification tels qu'ils se présentent
, avec cette logique, cette tranquillité. Le vieillard apparaît
mme sa maison, et l'on pourrait croire qu'il ne s'aperçoit pas,

plus qu'elle, de ce lent départ, tant il chemine vers sa fin avec sérénité. Il a pourtant conscience de l'accomplissement du destin, mais il accepte la notion de passé et d'avenir de la même manière qu'il voit se succéder l'hiver et le printemps. Il m'a tenu, à la fin du dernier automne, en décembre, qui est l'époque de la dernière visite que je lui ai faite, il m'a tenu, dis je, une conversation entre toutes que je rapporterai ici.

C'est un de ces états d'esprit, comme il s'en révèle chez des interlocuteurs qui pensent à des sujets différents pendant une journée occupée à marcher par la campagne brumeuse, ou à se rôtir les jambes à la cheminée.

Cette conversation se réduit, en somme, à une anecdote, une histoire de chasse. Mon hôte me raconta, à peu près en ces termes, comment il s'était trouvé en présence de son dernier lièvre.

« Ce n'était pas bien loin d'ici, me dit il, de l'autre côté de ce bois, il y a deux ans, par une jolie journée, vers le soir. Vous savez que c'est le soir que le lièvre circule. Il quitte le couvert pour les champs, s'en va visiter les potagers. En réalité, il vit surtout au clair de lune. Songez à tous ses ennemis si proches, les bêtes sauvages, grosses et petites, du loup à la belette, et les oiseaux de proie, et les chiens et les chasseurs.

« Moi, ce jour là, je ne pensais pas, du moins tout de suite, aux ennemis du lièvre. Je pensais à tuer le lièvre et à le rapporter dans ma carnassière. J'avais beaucoup marché, sauté des fossés, traversé des haies. J'étais encore vaillant, dans ce temps, mais je commençais tout de même à me fatiguer. Enfin, mes bassets me firent lever la bête, et les voilà partis dans une descente à travers bois.

« Je restai à les attendre, certain du retour au même endroit. Adossé à un arbre, écoutant les voix s'éloigner, seul pendant un instant dans le silence, de rapides réflexions se firent en moi.

« Pour la première fois, je me demandai ce que je faisais là, en embuscade, un fusil aux mains, des cartouches dans mes poches. J'étais là pour tuer un lièvre. Cela me parut subitement ridicule. Je pensai à tous les détours du lièvre pour échapper à son sort, à ses retours sur sa piste, à ses essais pour se cacher aux terriers du lapin, pour perdre son odeur en se frottant à quelque fumier de ferme, pour se faufiler dans un troupeau. Je vis l'amas de ce que j'avais tué, tout au long de ma vie, gibier de poil et de plume : ch

reuils, lièvres, lapins, et tous les oiseaux frappés au vol. Il y eut le la fatigue du vieux chasseur dans ce que j'éprouvai. Il y eut ussi un sentiment de malaise produit par le soir qui tombait, par e ciel tout rouge derrière les arbres. Mais tout de même, lorsque es voix des chiens se rapprochèrent, lorsque je vis remuer sur le ol la forme brune du lièvre, l'instinct fut le plus fort, et j'épaulai our frapper au passage.

« Mais il était dit que le raisonnement reviendrait me troubler t me conquérir. J'entendis d'abord, pendant le court instant que ous pouvez supposer, la respiration essoufflée du lièvre, puis ses ris nasillards d'enfant qui pleure. Il se sentait pris, devenait noir, ombait le dos, grimpait avec peine. Ma foi! je l'ai laissé passer, t c'est à mes chiens, qui avaient l'air si féroce, que j'ai envoyé nes grains de plomb. Je n'ai plus chassé depuis.

« Je vais tout de même voir les lièvres, les mains dans les poches, e les épie, lorsqu'ils sautent dans les chaumes et qu'ils suivent les illons. Je les surprends et regarde au gite, les flancs tout frémis- ants, les oreilles couchées, l'œil grand ouvert. Il m'est arrivé 'enlever des collets tendus dans les haies. Je ne me reconnais plus. Une autre manière d'être devint la mienne, sur le tard. Je n'aime lus les animaux pour les tuer, et leur vie, aujourd'hui, m'inté- esse plus que leur mort... »

Gustave Geffroy.

LE CAPITAINE SANS-FAÇON [1]

(*Suite et Fin*)

LES VOLTIGEURS

— Eh bien, mon général, disait deux jours plus tard M. Rollan de Bussy, le brigandage est terminé; nous le tenons enfin ce my térieux *Sans-Façon!*

Oui, sans doute, on le tenait enfin ce mystérieux *Sans-Façon* mais le brigandage était-il vraiment terminé?... — Non, sacrebleu non, de par tous les diables! affirmait le général. Son ministre l avait répété : « Henry, exterminez-moi tous ces chouans!... » F foi de baron! il les voulait exterminer, tous ces chouans. Seul ment, où les trouver? Oh! c'était là son secret : un secret guerre.

Maintenant, le bourg de Sillé regorgeait de troupes : gendarme au chapeau en bataille et à la culotte chamois; chasseurs à chev au dolman vert et au colback d'ourson; fantassins de la ligne, à sombre capote retroussée sur la guêtre blanche; soldats d'infa terie légère, à l'habit bleu relevé de jonquille. Les garnisons de Touraine, de l'Orléanais, de l'Anjou et de la Normandie : 26e chasseurs à cheval, le 86e, le 121e, le 131e, le 142e d'infa

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 Octobre.

erie de bataille et le 5e d'infanterie légère avaient fourni des oldats, et quels soldats! tous hommes d'élite, tous voltigeurs.

Donc, outre les deux gendarmes chez lui logés depuis six emaines, l'habitant de Sillé le-Guillaume hébergeait à présent les nilitaires français par demi-douzaines. Et toujours à ces affamés, oupe et rata ; à ces altérés, cidre, vin, eau-de-vie : le tout gratis et our la plus grande gloire de l'Empereur.

Les grognement du bourgeois devenaient des jérémiades.

Ces voltigeurs se montraient moins loustics encore que les gen-armes. Le jour où le fantassin était arrivé, marchant au bruit du ambour, au grincement du fifre, au son du cornet, un cri de sur-rise était sorti de toutes les bouches : « Ça, des voltigeurs!... » Étranges voltigeurs, en effet : des garçons de dix-huit ans, im-erbes, malingres, chétifs, se traînant de fatigue, ployant sous le ac, courbés par le fusil : les misérables recrues de la grande der-ière levée.

Le soir, après la soupe, point de gais propos, de chansons gri-oises, de récits de bataille, de jeu de drogues, de couplets en honneur de la « boiteuse ». Ah! les drôles de voltigeurs! Mais une aoulerie désolée, des blasphèmes de rage, des lamentations et des larmes. « Quoi! l'on était infirme, pied plat, phtisique... On avait éjà des frères sous les drapeaux, et l'Autre vous avait pris tout de même... Il vous envoyait en Allemagne, batailler contre le Prus-ien dont les uhlans lardaient les blessés, contre le Cosaque friand e chair humaine!... Et pas d'armes!... Depuis un mois, rien que es bâtons pour apprendre l'exercice. Le jour du départ seulement, n leur avait donné des fusils! Celui de Lebrun crachait la poudre n plein visage; celui de Leblond était un espagnol trop étroit our recevoir la balle!... La peste du Nicolas! » — « Quel Ni-olas, demandait le bourgeois : est-ce le Tondu, le petit Caporal?... » Et le conscrit, jurant comme un grognard : « Nicolas! le fils de la ère la Joie : le Bonaparte. »

« Une, deux..., une, deux..., halte!... »

Sur la place des Minimes et dans les prairies s'étalant sous la ille : « Une, deux! » et « Une, deux! » encore... Citadins et ampagnards accouraient ; autour des « bleus » on formait le ercle.

Un gai et désopilant spectacle, bien plus joyeux qu'une parade à la foire! Les voltigeurs, en veste et en bonnet de police, étaient initiés à tous les mystères de la charge en douze temps. Devant

eux, le sergent instructeur, — vieux brisquard à la trogne enlu minée par le rogomme : une « pratique »; plus loin, le capitaine appuyé sur sa canne : face rougeaude bourgeonnant sous des che veux gris, — le résidu du régiment, le raté de l'épée, haineux à la création entière; mauvaise brute.

« Une, deux !... Toi, le Flamand, tu ne veux pas apprendre... Tiens !... » — et, en plein visage du Flamand, des bourrades de coups de poing.

« Une, deux !... Ah çà ! l'Italien, est-ce que tu ne comprends pas le français ?... » — et, dans le ventre de l'Italien, la botte de l'instructeur...

« Une, deux !... Ah ! Breton, tête de bois, voilà qui va te l'ou vrir !... » — et, sur la tête de bois, le plat de sabre du capitaine s'abaissait et se relevait sanglant...

Chacun regardait : les vieilles se signaient avec épouvante ; les gars, mis en franche gaieté, poussaient un formidable rire !... Va ton rire était criminel, paysan du Bas-Maine, car ces enfants au yeux gonflés de larmes, à la joue moite encore du baiser maternel c'était le dernier sang qu'allait répandre ton pays épuisé et pan telant, — la chair de ses derniers nés, offerte aux déchirures de l mitraille, — l'holocauste suprême que voulait nous dévorer l Gloire... Et ils allaient être, ceux là, les premiers d'entre no grands vaincus, fils de la France, dont les cadavres sont épandu aujourd'hui des plaines de Leipzig aux coteaux du Mans, — semence déposée de la haine, et d'où sortiront quelque jour de vengeurs !

Sans cesse en mouvement, le baron Henry faisait montre d beau zèle ; mais, bien fin qui eût pu deviner ce qu'il méditait. Pou l'instant, le général continuait les errements du colonel Cavalier stratégie divergente, seize colonnes mobiles lancées dans tous le sens, et en avant le voltigeur ! Le voltigeur, de l'aube au crépu cule, courait çà et là, s'enfonçait dans le chemin creux, battait l lande ou le taillis, et fouillait les villages. Chaque jour, mêm résultat : rien et rien encore. Brigands absolument introuvables mais, à l'appel du soir, un jeune soldat sur dix avait disparu déserteur.

Toutefois, si le voltigeur ne découvrait pas le Brigand, en r vanche, il rencontrait le gendarme, et ces rencontres donnaie lieu aux scènes les plus bizarres.

Certain jour, sur la nouvelle route du Mans à Laval, près d

aint-Denis-d'Orques, une colonne de fantassins vint se heurter à ne compagnie de gendarmes. C'était un détachement de la pre-nière légion qui conduisait à Belle-Isle-en-Mer un nombreux onvoi de prisonniers. Ils étaient là, quelques vingtaines de ondamnés, réfractaires ou déserteurs, plusieurs ayant les menottes, e traînant avec peine, tombant de fatigue et remis debout à coups e botte ou de baïonnette... Une clameur aussitôt retentit : le soldat uait le gendarme. « A bas la cagne ! » Alors du poing, du coude u du pied, le « pousse-cailloux » se mit à heurter le « pousse-cul ». e capitaine qui commandait les voltigeurs laissrit faire et riait ans sa moustache ; mais l'officier de gendarmerie hurlait, plein 'une rage furibonde. « Au large, ou j'ordonne le feu ! » Et voilà u'au plus fort de la bagarre, ceux des prisonniers qui avaient les ains libres prennent leur élan, renversent leurs gardiens et se épandent dans la campagne. Le capitaine riait toujours... Une emaine plus tard, tout un convoi de ces voltigeurs prenait à son our le chemin de Belle-Isle.

« Mauvais soldats, raisonneurs, clabaudeurs, fricoteurs, indis-plinés ! » répétait le général Henry, qui, dans ses dépêches, tra-uisait sa pensée en beau style administratif. Ses lettres au ministre e la Guerre étaient navrantes ; mais plus navrantes encore les ponses du ministre. « Quoi ! les chouans n'étaient pas exter-inés ? Quinze jours auraient dû suffire à cette besogne !... L'Em-ereur allait partir pour l'Allemagne, il avait besoin de toutes ses oupes. Cinq régiments se trouvaient sans voltigeurs, régiments u'il fallait compléter au plus vite. » — Et le ministre enjoignait u général de diriger sans retard son infanterie sur Mayence.

Le courrier lui apportait aussi d'autres sujets de tristesse. De là-as, dans le cher domaine de Corbeil, on l'appelait à sanglots ésespérés : Mme Henry se mourait. « Elle n'a plus que bien peu e jours à vivre, écrivaient les médecins, venez vite. » Oh ! mon ieu !... ne pouvoir même pas déposer sur le front de la pauvre mme le baiser du suprême adieu ! Alors, le cœur gros de larmes, main tremblante, le baron Henry écrivait de suppliantes épêches au duc de Feltre. « Accordez moi quinze jours de congé, Monseigneur ? — Non, général. — Huit jours ? — Non non. — uarante-huit heures ? — Pensez donc aux chouans ! »

Et pourtant il y pensait beaucoup, l'infortuné. Mais dans quel ou se terraient-ils, ces misérables ?... Depuis l'heureuse capture e *Sans-Façon*, ils avaient disparu. Plus de capitaine au manteau

vert, ni de coquins aux masques de suie ; plus de gars mainiaux. Le bois et la lande paraissaient vides, aujourd'hui. En revanche, dans les prisons, quel encombrement d'hommes et de femmes, de jeunes et de vieux, de prêtres et de laïques ! Tous les sectateurs de

« Vive l'Empereur ! », cria le maître Campan.

la *Petite-Église* s'y trouvaient entassés. Le château de Sillé-le-Guillaume était comble ; combles les maisons d'arrêt du Mans et de Laval ; on avait dû évacuer sur Paris le trop-plein des geôles... Ce M. Rolland avait donc raison : le brigandage était terminé, — terminé, sans batailles ?... Non !... Il ne serait pas dit qu'on aurait dérangé pour rien un général, colonel-major dans la Garde, et qu'un petit policier, une mouche, pourrait se proclamer vainqueur, à lui seul, des ennemis de l'Empereur et Roi !

D'ailleurs, le général avait enfin son plan, un plan stratégique, ingénieux et grandiose : quelque chose d'énorme. Deux fois par

ur, de bruyantes estafettes emportaient de larges plis cachetés à ıdresse de chacun des maires des deux cent vingt-huit communes situées entre la Sarthe et la Mayenne.

Sans prononcer une parole, Guittet leva les yeux vers le ciel.

i, tout l'annonçait: le général allait faire grand.

Avant peu, il rentrerait à Paris en triomphateur, et alors Napo n, en lui pinçant l'oreille, daignerait dire : « Henry, je suis ıtent de toi! »

LA VICTOIRE DU BARON HENRY

'ne belle nuit, le bourg de Sillé-le-Guillaume s'éveilla tout ier en sursaut. A la vieille église, le tocsin brimbalait par coups ècipités; dans la rue, la trompette jetait sa note criarde, et le ıbour battait la générale. « Alerte! alerte, les chouans!! »...

Ouvriers et bourgeois, chacun accourut vers la place des Minimes.

L'étroit carroir était rempli de soldats. A cheval, enveloppé de son manteau, et son bicorne sur l'oreille, le baron Henry donnait des ordres; à côté du grand chef, se tenait le colonel Cavalier; un peu en arrière, tout un état major de gendarmes et de chasseurs. Dans une berline, on pouvait entrevoir le préfet de la Sarthe en uniforme, causant avec le commissaire M. Rolland de Bussy; en face d'eux le secrétaire. M. Rast-Desarmands, tout petit et bien discret. Plus loin, modestement, à pied, le maire de la ville, Campan, se promenait drapé dans son écharpe tricolore...

Le ciel était noir; l'aube ne frangeait pas encore à l'horizon de ses premières blancheurs; mais les vents de la nuit apportaient par bouffées, le son lointain des cloches : le tocsin tintait au nord et au sud, à l'est, à l'ouest.

Quand la foule se fut amassée, un roulement de tambour commanda le silence : « Garde à vous!... Portez armes! » Et le maire de la ville, déployant une pancarte, lut une proclamation à ses administrés.

Cette proclamation, œuvre du baron Henry, était adressée aux habitants des deux Maine.

« Armez-vous de toute manière, disait-elle; battez votre commune dans tous les sens; fouillez les fermes et les maisons isolées visitez les traverses et les chemins creux. Si vous faites quelques rencontres de brigands, arrêtez-les; au premier coup de fusil, nous serons près de vous. L'Empereur demande à ses fidèles populations de la Sarthe et de la Mayenne ce suprême effort, cette preuve de dévouement et d'amour. Vive l'Empereur!... »

« Vive l'Empereur! » cria le maire Campan; mais sa voix se perdit sans écho dans un bourdonnement plein de murmures. Aussitôt, chacun rentra dans sa maison, pour en sortir, brandissant un fusil, une faux ou une fourche.

Or, des rives de la Mayenne aux berges de la Sarthe, en deux cent vingt-huit communes, soixante-dix mille hommes subissaient à ce moment, semblable réveil, écoutaient pareille proclamation et laissaient leurs maires crier : « Vive l'Empereur! »

Vive l'Empereur!... Le jour se lève. Paysans et bourgeois pénètrent sous les taillis, barbotent dans les chemins creux, frappent aux portes des fermes solitaires, piquent de la faux les grandes haies des bordages... Rien.

Vive l'Empereur!... Le général Henry allait de colonne en

colonne, trottait de paroisse en paroisse : « Bravo! courage!... l'Empereur vous contemple... Vous en avez ramassé beaucoup, de ces chouans?... » Rien.

Vive l'Empereur!... D'instant en instant, les estafettes apportent au général les nouvelles des deux cent vingt-huit battues. A huit heures, on n'a rien trouvé... A dix heures, rien encore; à midi, à deux heures, rien, toujours rien.

Vive l'Empereur!... Affamés, général, colonel, état-major, tous ils se sont mis à table. Un cavalier arrive, blanc de poussière. « A cheval! Messieurs, à cheval!... Il y a du nouveau dans la commune d'Évron. » Adieu le déjeuner : on saute en selle; on galope. On galope encore; à la brune, on entre dans Évron... Le maire est sur la place, revêtu de son écharpe : il attend le général.

— Combien de chouans, Monsieur le maire?

— Un seul.

— Quoi! un seul!

— Oui, et peut-être n'est-ce pas un chouan.

— Où est-il?

— Manqué.

— Tonnerre!...

Piteusement on s'en revint à Sillé-le-Guillaume.

Toute la nuit, les messagers s'entrecroisèrent, annonçant le résultat des deux cent vingt-huit battues, chaque dépêche répétait la même antienne : Rien.... rien... De la Sarthe à la Mayenne, rien,... absolument rien!...

— En vérité, disait, furieux et déconfit, le « cher baron » à M. le commissaire, jamais il n'y a eu de chouans dans ce pays!

Et, toujours aimable, M. le commissaire de répondre :

— Évidemment! mon général... Maintenant, quand fusillons-nous *Sans Façon?*

LA MORT DE SANS-FAÇON

Fusiller *Sans Façon!* Certes, la besogne était facile et pouvait être prestement dépêchée : une commission militaire siégeait au Mans depuis trois semaines.

Délégué de son ministre, le général Henry avait reçu pleins pouvoirs pour organiser à sa guise une cour martiale. Or le général

ne pouvait hésiter dans son choix; gendarme, il avait composé son tribunal d'officiers de gendarmerie. Même, il venait d'y appeler un homme qu'il tenait en haute estime, le capitaine Duval.

C'était un officier très jeune encore, mais déjà bien connu dans les trente-quatre légions de la France impériale : rusé comme un limier de police, employé surtout à la chasse du réfractaire, sachant le flairer à distance, le rabattre, le traquer et le saisir; en outre, éloquent mieux qu'un robin des parquets, portant la parole aux conseils de guerre, maniant l'exorde et la péroraison, lançant de merveilleuses prosopopées, et toujours assez heureux pour faire condamner son homme. « Un garçon d'esprit! » disait le général qui l'admirait fort.

Grâce à un tel auxiliaire, la cour martiale du Mans n'avait point chômé. En vingt jours, elle avait prononcé cinquante-trois jugements, dont plusieurs condamnations à mort.

Le 25 mars, Guittet comparut à son tour.

Le général Henry présidait en personne, et le capitaine Duval occupait le siège du ministère public. D'ailleurs, un huis clos des plus stricts, et aucun avocat pour l'accusé.

Le procès ne dura qu'une séance, et Guittet n'essaya même pas de se défendre. Accablé sans doute par les charges qu'on accumulait sur lui, il affecta de garder un silence farouche. A toutes les demandes du président, il ne voulut répondre que par monosyllabes.

— Vous vous nommez Jean Guittet ?

— Oui.

— Vous avez pris part aux actes de brigandage qui désolèrent l'Ouest de la France, en 1799 ?

— Oui.

— Le gouvernement impérial a toujours rencontré chez vous un adversaire, un perturbateur de la paix publique ?

— Oui.

— Vous êtes affilié depuis longtemps à la secte connue sous le nom de Petite-Église ?

— Oui.

— Arrivons au fait. En septembre 1812, alors que la France tressaille de joie en apprenant l'immortelle victoire de la Moskowa, vous refusez votre part de l'allégresse nationale.

— Oui.

— Au moment où parvient la nouvelle de la glorieuse retraite

pérée par la Grande Armée, vous tenez des discours infâmes, ous souhaitez la mort de l'Empereur et Roi.

— Oui.

— Vous cherchez à pervertir la fidélité des bons Français; vous nbauchez quelques misérables et tentez de rallumer la guerre vile.

— Oui.

— Depuis quatre mois, vous êtes le chef et le conseiller des rigands, et l'on vous surnomme : *le Juge*.

— Oui.

— Et, pour vous dérober à la vindicte publique, vous commettez s assassinats sous un autre sobriquet : celui de *Sans-Façon*.

— Non !

« Non... » ce n'était point une réponse, moins encore une raison robante. Mais on ne put tirer autre chose d'un pareil entêté... Au reste, grâce à l'instruction de l'affaire si curieusement conuite par Rolland de Bussy, la commission ne pouvait avoir de outes : Jean Guittet, dit *le Juge*, était bien le terrible *Sans-Façon*. De nombreux témoins défilèrent devant la barre. Les prêtres de *Petite Église*, pour une heure tirés de leurs cachots, vinrent dire la vérité, rien que la vérité ». Tous il montrèrent une lâcheté aiment écœurante. Eux, si provocants dans leurs conciliabules, in de l'œil de la police, frissonnaient d'épouvante sous le regard ces gendarmes. Leurs paroles emmiellées, entrecoupées de sours dévotieux, ne furent qu'une longue et vile dénonciation.

« Jésus ! Marie !... que leur voulait-on, pauvre prêtres ? Ils aient des ouvriers de paix, des ministres de mansuétude ; pourioi mêler leurs personnes à une œuvre de crime et de sang ?... »

Mainte fois le président coupa l'homélie :

— Ainsi vous connaissez Guittet ?

— Oui.

— Guittet a toujours été l'un des vôtres ?

— Hélas !

— Guittet a enrôlé ses complices parmi vos sectaires de la Petite-glise ?

— Hélas ! hélas !...

— Donc, Guittet est le nommé *Sans-Façon*.

Le prêtre Grangeard fut un des plus acharnés contre le Juge Israël : « J'ai toujours détesté cet imposteur, s'écria-t-il, c'était ambitieux, un simoniaque !... Lui, simple laïque, il voulut

ceindre la tiare du lévite, et porta la main sur l'encensoir!

Tous ces prêtres, Turpin Ducormier, Mérille, Boissy, parlèrent d même : parmi ces hommes de Dieu, ne se rencontra pas un homme

Enfin, on fit comparaître les gars mainiaux pris au Vilant. Pou obtenir leur grâce, ceux-là aussi accablèrent le misérable Guittet « C'est lui, lui seul, qui nous a embauchés, qui nous a perverti Il fut l'âme de la révolte... Qu'il soit maudit ! »

Impassible, à chaque insulte nouvelle l'accusé redressait l taille, et silencieux regardait ses accusateurs.

Jean Guittet fut donc condamné à mort.

Comme on l'entraînait hors de la salle, il s'arrêta et fit mine d parler. Espérant quelque révélation suprême, le président voul bien l'entendre. Alors, de son accent traînard :

— La semence est dans le sillon, s'écria le condamné : ava peu la moisson lèvera!

Puis, apercevant, au banc des témoins, un homme qui l'ava chargé avec rage :

— Jardin, dit-il encore.... tu le sais, il est écrit : L'Iscariote je les trente deniers dans le temple et alla se pendre!

Muet et blême, Jardin courba le front sans répondre, et Guit sortit.

. . . . . .

Le 31 mars, par une chaude matinée printanière, la vaste pr rie qui épand ses gazons au pied même de Sillé-le-Guillaume, ét noire de monde. Trois bataillons d'infanterie formaient un lar carré ouvert; autour des soldats, s'agitait confusément une mul tude bourdonnante...

A huit heures, un glas se fit entendre, sonné par les cloches l'église. Presque aussitôt, une clameur monta dans l'air : « voici!... » Un escadron de chasseurs déboucha dans la plai derrière les cavaliers, s'avançait Jean Guittet, entre deux files gendarmes... Il marchait d'un pas ferme, mais très pâle et légè ment courbé. Aucun prêtre ne se tenait près de lui. La veille, avait écarté le curé concordataire venu pour le confesser : « Po de ces prêtres là! » avait-il dit; puis, joignant les mains : « Le Dieu, je l'espère, me recevra en sa miséricorde... »

Le cortège pénétra dans l'enceinte formée par la troupe, et gendarmes placèrent le condamné devant un poteau...

Sans prononcer une parole, Guittet leva les yeux vers le gr ciel qui s'étendait, si beau et sans nuages, puis les abaissa sur

llines tant aimées où les premiers bourgeons rougissaient déjà us la caresse du renouveau, — et, pour la dernière fois, le regard celui qui allait mourir contempla longuement la nature, cette vante éternelle...

On lui mit alors un bandeau; douze coups de fusil retentirent: tomba mort.

Ainsi finit ce mystérieux personnage, Guittet le sectaire, Guittet brigand, — Guittet l'ennemi de l'Empeur et Roi. Vendu par un s siens, renié de ses plus chers amis, cet homme ne fit pas même tendre une plainte: sans forfanterie, mais sans faiblesse, il ourut simplement, comme un simple de cœur.

Il fut bien vite oublié de ses juges: « Un certain Guetté, Guitté Guittet... », écrivait, peu de temps après l'exécution, le général enry... En vérité, quand on est colonel-major dans la Garde et ron de l'Empire, encombre-t-on sa mémoire du nom de « ces ns-là? »...

Mais dans l'Israël du Bas-Maine, le souvenir du supplicié meura et vivant et glorieux. Une légende se fit autour du pauvre iniau, et l'humble paysan à la veste de laine grise fut bientôt veloppé de l'auréole des martyrs. Longtemps, en leurs veillées igieuses, autour des feux de brousses, les fidèles de la *Petite glise* se racontèrent avec admiration la mort de Guittet, — ce ste qui avait préféré se livrer aux soldats d'Hérode, plutôt que bandonner à leurs outrages l'hostie sans souillure où s'était arné son Dieu.

LE FANTOME DE SANS-FAÇON

Les acteurs de cette grotesque et lugubre tragédie reçurent tous s récompenses suivant leurs mérites :

Les jeunes garçons faits prisonniers au combat du Vilant furent ssés par les armes, et beaucoup de sectateurs de la Petite-Eglise èrent trainer le boulet dans les bagnes ou dans les pénitenciers litaires ;

Le général baron Henry ne fut point jugé digne d'avoir l'oreille ncée par son « *grant Ampreur* » ; Napoléon, toutefois, lui fit pérer qu'il obtiendrait la charge d'écuyer du Roi de Rome, le ur où cet « enfant d'Alcide » apprendrait à monter à cheval..

Hélas ! « l'enfant d'Alcide » ne devait apprendre à monter à chev que beaucoup plus tard, à Vienne, en Autriche ;

Le commissaire Rolland de Bussy reçut les chaleureux compli ments du protecteur qu'il venait de si bien protéger. Savary, du de Rovigo ; de plus, une fort belle gratification pécuniaire. Tr satisfait, l'honnête homme s'en retourna donc à Flessingue, incu quer aux départements bataves l'amour de son Empereur ;

Le baron Nicolas Harmand, « cette âme honnête et pure », fu mis à la retraite, mais avec promesse d'avancement pour son fil un aimable sous-préfet, auditeur au Conseil d'État :

Le colonel Cavalier ne fut pas destitué, — seule récompense qu pût ambitionner tant de zèle servi par tant de malchance ;

Quant au baron Auvray, il paya pour tous. On le révoqua sa compensation, et l'hôtel de la préfecture du Mans abrita un no veau fonctionnaire : le chevalier Derville-Maléchard, un bon pr fet, réalisant l'idéal du duc de Rovigo...

N'est-il pas écrit : « A chacun selon ses œuvres » ?

. . . . . .

. . . . . .

Quelques semaines passèrent ; Napoléon quitta Paris pour mettre à la tête de ses armées ; peu à peu les cantons du Maine dégarnirent de voltigeurs et de gendarmes... Tout était bien fin

Or, deux mois après l'exécution du closier Guittet, une effroy ble aventure jetait la stupeur dans le petit village de Torcé.

Le dimanche 23 mai, à la tombée de la nuit, une troupe de ge inconnus fit irruption dans le hameau. Ceux là étaient, à n'en p douter, de ces « Brigands » tant poursuivis par la police impéria et si peu découverts. Une couche épaisse de charbon noircissa leurs visages, et des chapeaux à larges bords étaient rabattus ju que sur les blancheurs de leurs yeux.

A la tour de l'église, la cloche annonçant le salut du soir égr nait dans l'air sa note mélancolique ; le crépuscule estompait ciel, et vers l'Orient s'allumaient déjà les premières étoiles... L hommes aux masques de suie entrèrent dans le village, pour s'a rêter devant un étroit logis, clos et sans lumière. Par coups redo blés ils frappent à la porte :

« Ouvre ! ouvre !... Ce sont les gars mainiaux !! »

Mais la porte restait fermée... Des mains et de l'épaule, ils fo sauter la serrure, pénètrent dans la maison, et en sortent bient trainant sur le sol un homme qui se débattait.

De sa botte, il poussa le cadavre de Jardin.

Au bruit de cette lutte, garçons et filles quittent l'église; les buveurs désertent le cabaret; on fait cercle et chacun regarde.

— Jardin! dit une voix, tu as péché!... Jardin! pareil à l'Iscariote, tu as livré ton maître!... Jardin! l'Iscariote expia : tu vas expier à ton tour!

— Grâce! grâce! cria le tailleur; et interpellant la foule : « Défendez-moi donc, vous autres! »

Dans la foule, pas une parole ne se fit entendre.

La voix qui avait apostrophé Jardin reprit :

— Récitez un *Pater* et un *Ave*, les gars!

Le sourd bourdonnement d'une oraison monta dans la nuit... Tout à coup, se redressant, Jardin s'élança pour fuir. Le cercle des spectateurs se resserra devant lui; vingt bras le rejetèrent à ses bourreaux :

— Judas! s'écria la voix devenue railleuse, que tu es lâche!... Tu ne vaux pas un coup de fusil : à toi la mort du chien! Faites, vous autres!

Des bâtons, des crosses de carabines s'abattirent sur la tête du misérable : il tomba, la face contre terre. Longtemps, au milieu d'un effroyable silence, on le frappa... Bientôt, dans une boue mêlée de sang, il ne restait plus que des lambeaux d'une chair informe.

Alors, à la blafarde clarté du crépuscule, on put apercevoir un homme, — un homme portant un manteau vert brodé d'argent et un chapeau à claque orné d'une aigrette. De sa botte, il poussa le cadavre de Jardin; puis, élevant la voix :

— C'est ainsi, dit-il, que sait punir *Sans-Façon*.

ÉPILOGUE

Dans les premiers jours du mois de décembre 1815, deux suppliques étaient présentées au souverain qui maintenant habitait les Tuileries, — Louis XVIII, dit le Désiré, roi de France et de Navarre.

C'était l'époque où la Contre-Révolution triomphante se vengeait, par l'assassinat, de ses défaites sur le champ de bataille, — où sévissait la Terreur blanche, non moins infâme que la Terreur rouge, — où « le Lys sans tache » recevait la tache ineffaçable de tant de sang français...

C'était aussi l'époque où la cohue des féaux de la légitimité, — le Vendéen et le Chouan, le Philanthrope, le Verdet et le Bras sard, — réclamait avec insolence le payement dû à son royalisme de l'argent et des places... Honteuse curée ; temps lamentable entre tous dans cette histoire si lamentable de notre France.

Les deux suppliques relataient avec impudeur certains haut faits de guerre civile.

La première était adressée par le maréchal de camp Châtelain qui sollicitait de Sa Majesté Très Chrétienne une pension et l cordon rouge.

Un bizarre personnage, ce M. Châtelain, dit *Tranquille*, jadi maître sabotier en la ville de Cholet, et qui, aux jours de la Révo lution, s'était embusqué dans le chemin creux vendéen et derrièr les bordages du Bas Maine. Homme de rien et n'ayant pas d sang, il avait, pourtant, reçu déjà sa grasse récompense : un titr de colonel et la croix de Saint-Louis. Plus tard, la Bonté Royal avait même daigné comprendre ce croquant non né dans une pro motion de maréchaux de camp, à côté de ducs et pairs, voire d gentilshommes de la Chambre. Mais, insatiable, et fort agité, c monsieur Châtelain, dit *Tranquille*, ne se montrait pas enco satisfait, et pour obtenir son cordon rouge, il invoquait de myst rieux services rendus à son prince durant l'usurpation du Cors

Outre ses vieilles prouesses, voici donc ce qu'il racontait :

Durant sept années, à l'en croire, déjouant la police, il s'ét tenu caché dans la ville du Mans, tantôt chez l'archidiacre Bourgneuf, tantôt chez l'abbé Duperrier, dit *Sans-Rémission*, l propres vicaires généraux de l'évêque impérial de Pidoll.

Or, en décembre 1812, au moment de l'effroyable désastre Russie, un émissaire de Louis XVIII, venu d'Hartwell, le ma quis de Vibraye, lui avait apporté une forte somme d'argent donné l'ordre d'organiser sans retard une chouannerie. L Bourbon, au dire de l'envoyé royal, allait prendre la mer, déb quer près de Granville, et se transporter parmi ses fidèles Ma ceaux... Châtelain avait obéi, et bientôt une troupe de chou tenait la campagne. Mais aucun prince n'étant venu, les défe seurs du trône et de l'autel s'étaient dispersés.

Le placet de ce M. Châtelain, dit *Tranquille*, était apost par un grand nombre de hauts fonctionnaires : parmi les sig tures, on pouvait remarquer celle de M. Louis-Marie, nagu colonel baron Auvray, préfet impérial de la Sarthe, — aujo

hui, le maréchal de camp comte d'Auvray, l'un des plus chauds
nis de Monsieur, frère du roi.

La seconde supplique était rédigée par trois chouans inconnus:
se nommaient Boisaubert dit *Marche-à-Terre*, Debray, dit *le*
énéreux, et Morin, dit *le Capitaine*. Eux également, ces mes-
eurs « du Boisaubert », « de Bray » et « de Morin » réclamaient
galon et du ruban: trois grades de colonel, de major à la
gueur, et trois croix de Saint-Louis.

Leur requête laissait deviner une merveilleuse aventure.

En janvier 1813, Châtelain, dit *Tranquille*, leur avait transmis
rdre d'enrôler des hommes, de se jeter dans les bois, et de
ouanner sans merci. Pendant plusieurs semaines, avec trente
mpagnons seulement, ils avaient tenu en échec toute une armée
voyée par Buonaparte... Comme on leur destinait pour chef un
issant personnage, — quelque prince royal dont nul encore ne
vait le nom, — en attendant son arrivée, chacun d'eux, à tour de
le, avait dirigé la bande. Celui qui commandait s'affublait alors
un manteau vert galonné, d'un chapeau à plume, et prenait le
briquet de *Sans-Façon*. Mais le Bourbon tant souhaité n'avait
cunement paru, et traqués de toutes parts, les chouans s'étaient
s contraints de « changer de chemise », — c'est à-dire, en fran-
is non royaliste, de se disperser.

Sans contredire la vérité du fait principal, Louis XVIII
manda, toutefois, au ministre de la Guerre un supplément
enquête.

Son Excellence le duc de Feltre, naguère ministre de l'Empereur,
jourd'hui ministre du Roi; le sous-secrétaire d'Etat, naguère
ron Tabarié, aujourd'hui vicomte de Tabarié, et le secrétaire
néral, naguère M. Acres-Fleurange, aujourd'hui M. des Acres
Fleurange, consultèrent les dossiers de la Correspondance géné
lale et ceux de la Justice militaire.

De cette enquête il résulta :

1° Que, durant plusieurs mois de l'année 1813, le gouvernement
Buonaparte et Buonaparte lui-même avaient été fort alarmés
r l'apparition soudaine d'un mystérieux personnage appelé
ans Façon;

2° Que cette inquiétude n'avait cessé qu'à la nouvelle de l'exécu-
on capitale dudit *Sans-Façon;*

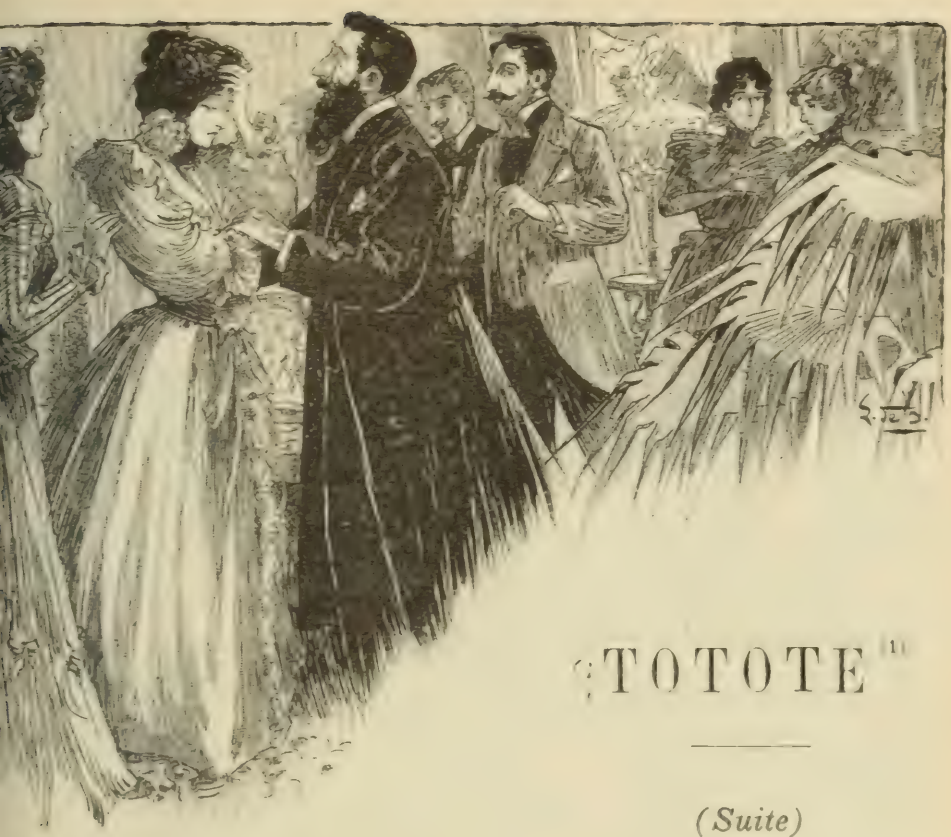
3° Que, cependant, ledit *Sans-Façon* n'avait jamais été mis à
ort;

4° Que, même, il n'avait jamais existé ;

5° Enfin, qu'un colonel de gendarmerie, un général colonel-major dans la Garde impériale, un commissaire général de police, deux préfets, un évêque et quatre mille soldats de toutes armes, cavaliers ou fantassins, s'étaient pendant trois mois furieusement agités, pour réduire à l'obéissance... *un manteau et un chapeau, — et cela, en vain.*

Certes, en apprenant ces choses vraiment stupéfiantes, le roi de France Louis XVIII, un poète folâtre à ses heures, dut beaucoup rire.

Gilbert AUGUSTIN-THIERRY.



TOTOTE [1]

(Suite)

XIII

Quand elle descendit pour diner, Mme Mirmont se plaignait 'un mal de tête très grave et qui venait — croyait-elle — d'être estée longtemps sans chapeau pendant qu'elle posait.

D'Argonne était désolé d'être l'auteur involontaire de ce mal. acques paraissait inquiet. Tous s'informaient poliment de l'indisosition et de sa cause. Seul, Paul — peu habile à dissimuler — araissait radieux. Jamais il n'avait mangé d'un plus bel appétit t bu avec plus d'entrain que pendant ce diner où sa belle sœur, es yeux à demi fermés, l'air anéanti, ne touchait pas à un seul lat.

Et lorsqu'on fut au salon, il devint même si bruyant en servant e café, que Jacques le rappela au calme avec un peu 'humeur :

— En vérité, quand Jeanine souffre à ce point, tu pourrais aire un peu moins de tapage...

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 Octobre.

Il répondit, l'air contrit mais les yeux luisants de malice :

— Oh !... c'est vrai !... Je l'oubliais cette pauvre Jeanine !...

Et la tante Claire, qui regardait alternativement le visage ravi de son filleul et les joues roses — très roses pour des joues de malade — de la jeune femme, se demandait, étonnée d'une attitude qu'elle ne s'expliquait pas :

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc ?...

Mme Mirmont s'était levée. Tenant dans sa main son front, elle traversa le salon lentement, la démarche brisée et dit à la marquise qui la regardait venir, surprise de son étonnant aplomb :

— Je vais vous demander la permission de monter ?...

— Moi aussi... — fit Mme d'Argonne — il est neuf heures un quart, et si l'on part à dix heures, nous n'avons que le temps de nous habiller !...

— Oh ! moi !... — murmura Jeanine d'une voix affaiblie — je ne vais pas m'habiller... je vais me coucher...

Jacques se récria ;

— Vous coucher ?... mais ça n'est pas possible !... vous allez voir que ça ira mieux tout à l'heure... j'ai tant promis aux Bracieux d'aller à leur bal...

— Eh bien, mais vous irez, vous !...

— Non certainement... si vous êtes malade, je ne vous quitterai pas...

— Si j'étais malade, comme vous le dites, je comprendrais ça... mais je suis souffrante tout simplement...

— N'importe, je...

— Ah ! voyons, mon ami, c'est ridicule !... voyez vous la tête du Monsieur qui ne va pas au bal parce que sa femme a la migraine ?...

Elle conclut en souriant :

— Je ne serais pas du tout flattée d'être la femme de ce monsieur-là...

Paul proposa :

— Pourville, nous qui n'allons pas au bal, voulez vous que nous fassions une partie de billard ?...

Et il s'élança en gambadant vers le porte-queues.

— Mon petit, je suis de l'avis de ton frère — observa Mme Dors — je trouve que, en présence de la maladie de sa femme, ta gaîté est intempestive et inconvenante...

Il s'arrêta inquiet du ton de la tante Claire, mais déjà elle était retournée vers Charlotte et causait avec elle sans plus s'occuper de son neveu.

Vers dix heures, Mme d'Argonne vint montrer sa toilette et dire adieu suivie de son mari, du marquis de Morières, d'Antin et de Jacques Mirbont, auquel Mme Dorsay demanda, jouant l'inquiétude, mais de sa plus ensorcelante voix:

— Eh bien?...

— Eh bien, — répondit-il sans prendre garde à l'intonation — Elle va bien... elle dort... ça ne fera rien.

La tante Claire répondit, continuant à blaguer:

— Espérons-le, ô mon Dieu!...

— Il faut partir, — dit M. de Larroy — nous avons plus que le temps... il nous faut une grande heure pour aller au Bal-Joli...

Puis, elle détacha ses cheveux soyeux et lourds.

Jacques demanda : « Resterons-nous très tard ?... »

— Ça dépendra de Mme d'Argonne... je suis tout disposé à rester aussi tard qu'il lui plaira...

Morières dit:

— Nous ne reviendrons pas avant quatre heures, je parie?

Debout contre la porte du billard, Paul écoutait tout son

riant. Son frère le regarda et, d'un ton quelque peu pointu

— Tu es bien gentil de t'inquiéter de Jeanine, elle va mieux je te remercie...

Paul balbutia très rouge :

— J'avais entendu que tu le disais...

Mirmont s'approcha de Mme Dorsay :

— Tante Claire, j'ai fait promettre à Jeanine que si elle éta plus souffrante, elle vous appellerait.... je vous demande pardo de ce dérangement...

Mme Dorsay répondit, avec une petite lueur de gaité dans s jolis yeux gris :

— Ne vous inquiétez pas de ça... je suis bien sûre qu'elle ne n dérangera pas...

— Je l'espère bien aussi, mais enfin...

— Si nous ne partons pas — dit doucement le marquis — no arriverons quand on s'en ira...

Quand elles furent seules, la tante Claire et Mme de Barroy re tèrent silencieuses un instant. Chacune savait ce que l'autre av à lui dire, et toutes les deux comprenaient qu'il valait mieux pas parler.

La partie de billard finie, Pourville et Paul vinrent les rejoinc et la conversation se traina avec peine jusqu'à onze heures.

Il semblait que la marquise était préoccupée et Mme Dorsay mauvaise humeur. Pourville, ne trouvant pas d'écho, ne disait grand'chose. Quant à Paul, il ne tenait pas en place. La soirée paraissait interminable, et il rageait de ne pouvoir donner le sig du départ.

Enfin, la tante Claire se leva en disant :

— Je n'ai pas posé au soleil pour des photographies... et, c' très singulier, moi j'ai mal à la tête pour tout de bon...

Et, au moment d'entrer chez elle, alors que Charlotte et P étaient chacun sur le seuil de la porte, elle demanda :

— Vous serez bien gentils de ne pas faire de bruit, mes enfant je ne vais pas pouvoir dormir, j'entendrai tout...

— Mais... — répondit en riant le petit Paul — nous n'av ni Mme de Barroy, ni moi, l'intention de danser une saraba dans le vestibule ou dans nos chambres...

— C'est ça !... soyez bien sage, mon petit Paul... dit Pourv en entrant chez lui.

Paul cria :

— Mais je le suis toujours!...

Et se tournant vers Charlotte qui, inquiète, ne pouvait pas se écider à le quitter, il demanda, surpris à la fin de toutes ces ecommandations singulières :

— Mais pourquoi nous disent-ils tout ça?...

— C'est à vous surtout qu'ils le disent, je crois...

— Pourquoi à moi?... je n'ai jamais fait de tapage nocturne que sache?...

Elle répondit :

— Ils ont peut-être peur que vous n'en fassiez aujourd'hui...

Puis, voulant éviter toute explication, elle referma sa porte au ez du petit Paul interloqué.

Quand elle fut seule, la marquise s'étonna de l'inquiétude qu'elle ssentait. Qu'allait il se passer, après tout?... Rien d'autre que qui s'était passé maintes et maintes fois, avec cette seule différence que, ce soir, elle connaissait le rendez-vous. Mais la tante laire?... Elle avait l'air de savoir quelque chose aussi?... Quoi?... n'y avait d'ailleurs aucun danger. Jacques était au Val-Joli où arrivait à peine. Christiane d'Argonne s'amuserait au bal et on sterait très tard. Pendant plusieurs heures, ils étaient libres.

Elle s'était assise près de la fenêtre ouverte et regardait dans la uit, tout attristée de penser que les deux êtres que Jacques aimait plus s'unissaient ainsi pour le tromper et, qu'un jour ou l'autre, pouvait l'apprendre. Elle le savait nerveux, impressionnable terblement. Et violent aussi dans ses affections. Quand il l'aimait, le s'était bien aperçue de cette violence, et elle s'avouait que jamais, ème au début de leur liaison, il ne l'avait aimée autant que Jeane. Elle resta longtemps immobile, regrettant le passé et redoutant l'avenir, oppressée d'une sorte de crainte vague qui lui faisait attre douloureusement le cœur.

Le bruit d'une porte ouverte et fermée doucement dans la pièce côté la fit se lever d'un jet, toute pâle. Quelqu'un venait d'entrer ez Paul. Elle écouta. Puis, tout de suite, elle s'en voulut de occuper de ces choses. Elle n'y pouvait rien! Donc le mieux ait de ne rien savoir ou, du moins, puisqu'elle avait su malgré le, de n'y pas penser, de se désintéresser complètement de tout.

Alors, elle se mit à aller et venir dans sa grande chambre claire. lle fit sa toilette et passa une longue chemise, montant jusqu'au u et tombant jusqu'aux pieds, mais en si fine batiste qu'au tra rs d'elle, le corps transparaissait svelte et rosé. Puis, elle détacha

ses cheveux soyeux et lourds et se mit à les brosser lentement. Et, inconsciemment retournée à ses rêves, elle resta longtemps devant la psyché Empire où se reflétait sa silhouette gracile et son fin visage très doux.

Et, tout à coup, elle s'aperçut qu'il était une heure et elle allait se coucher, lorsqu'elle courut à la fenêtre, inquiète, écoutant, la mine grave, les cils battants, les lèvres serrées. Elle ne s'était pas trompée. A la porte de la terrasse, une voix appelait presque bas, et on frappait à petits coups à la fenêtre du garde qui servait de concierge à cette entrée. Est ce qu'on revenait déjà?... Mais non! il n'y avait pas de voiture. Un instant, elle pensa que c'était le garde qui était allé surveiller les poseurs de collets et rentrait tout bonnement chez lui. Mais bientôt elle l'aperçut qui traversait la terrasse, précédant quelqu'un de plus grand que lui et disant :

— J'vas vous ouvrir... j'ai la clef... j'vous d'mande bien pardon d'avoir pas répondu tout d'suite... dans l'premier sommeil, vous savez... c'est même ma femme qu'a entendu... comme y avait point d'voiture, y avait point d'bruit...

Terrifiée, elle reconnut la voix de Jacques qui répondait :

— C'est M. de Juvisy qui m'a ramené et il m'a descendu au bout de l'avenue...

La clef tourna dans la serrure, et le garde, qui ignorait totalement le changement de nom de Jacques qu'il connaissait depuis huit ans, dit en poussant le battant de la porte :

— Avez-vous d' s' allumettes, au moins, m'sieu Mirmont?...

— Je ne crois pas... mais je n'en ai pas besoin... je monterai très bien à tâtons.

Tant qu'elle avait cru qu'il n'y avait rien à tenter, la marquise était restée appuyée contre la fenêtre, la tête vide et les jambes molles. Mais en apprenant que Jacques n'avait pas de lumière, elle pensa qu'elle pouvait l'arrêter, donner le temps à Jeanine de se sauver. Alors elle frappa à la porte, condamnée seulement par une commode, qui séparait sa chambre de celle de Paul, en criant :

— Le voilà!... voilà Jacques!... courez vite... je vais l'arrêter!

Et, sans penser qu'elle était en chemise, les pieds nus, les cheveux sur les épaules, elle s'élança à la rencontre de Mirmont.

Elle avait compté que l'obscurité l'empêcherait de monter très vite, mais à l'instant où elle sortait de sa chambre, elle l'entendit ouvrir la porte du vestibule. Et, à ce même moment, la porte de Paul s'ouvrait aussi, et il murmurait effaré :

— Elle n'est pas sortie... elle passe son peignoir...

Jacques qui entrait dans la grande pièce entendit qu'on remuait : demanda :

— Qui est-ce qui est là?...

Charlotte sentit qu'il fallait parler. Elle répondit, le gosier serré, voix rauque :

— C'est moi...

Il dit : bonsoir!... Elle comprit qu'il tournait à gauche, allant à chambre. Et, tout en faisant ce mouvement, il frotta une allu-ette qu'il avait retrouvée, éleva la flamme en l'air au moment où ersonne ne s'y attendait, et alluma un bougeoir placé sur une onsole à portée de sa main.

Dans l'obscurité, Paul ne s'orientant pas bien avait manœuvré telle sorte qu'il se trouvait à présent devant la chambre de la arquise. Jeanine, qui avait traversé le vestibule, était arrivée resque exactement en face de sa porte à elle. Elle était vêtue d'un eignoir de crépon mauve, elle avait des mules de peau blanche et s cheveux pendaient en une grosse natte nouée d'un ruban. La arquise, elle, était en chemise, les cheveux défaits, les pieds nus, Paul, un peu plus vêtu qu'elle, avait aussi les pieds nus.

Mirmont en les voyant resta un instant étonné, sans rien dire, e s'expliquant pas ce qu'ils faisaient là. Puis leur effarement le appa. La lettre anonyme oubliée lui revint à l'esprit, en même mps que mille autres détails. Il regarda son frère avec humeur et, tournant vers la marquise, la toisa d'un air de profond dégoût.

— Oh!... — fit-il écœuré — je ne m'attendais guère...

Charlotte, jusque là uniquement préoccupée de Jeanine, comprit qui se passait en lui. Alors indignée, elle s'écria :

— Ah ! çà, qu'est-ce que vous croyez donc ?...

Mais Jacques venait d'apercevoir sa femme et n'entendait plus en. Il courut à elle et la prit dans ses bras, demandant :

— Qu'est-ce que tu fais là, ma chérie?...

Sa voix était si tendre, son mouvement si passionnément cares-ant, que Mme de Barroy, qui s'avançait pour parler, s'arrêta frayée de ce qu'elle allait faire. Pour sauver sa réputation déjà fleurée, elle allait briser la vie du seul être qu'elle eût vraiment mé et qu'elle aimait encore. Si Jeanine seulement eût été en jeu, le criait la vérité de toutes ses forces, mais il y avait Paul ! Paul e quelques jours auparavant, Mirmont lui avait dit aimer plus e tout au monde.

Alors, elle se tut, et d'un signe, elle fit comprendre à la jeune femme, qui restait interdite, qu'elle ne l'accuserait pas.

Et comme Jacques demandait, mécontent de voir Jeanine mêlée à cette répugnante histoire :

— Pourquoi es-tu là ?

Elle répondit, l'air ingénu :

— Mais... parce que j'ai entendu du bruit... et aussi votre voix

Il demanda, la voyant vêtue :

— Tu n'étais donc pas couchée ?...

— Non... je m'étais relevée... je ne pouvais pas dormir...

Sans même regarder son frère ni Mme de Barroy, il poussa Jeanine dans sa chambre et y entra derrière elle.

A ce moment, la porte entre-bâillée de Pourville se referma sans bruit, tandis que la porte de la tante Claire s'ouvrait toute grande.

Elle parut, elle aussi, en costume assez sommaire, et dit, l'air furieux et navré :

— Toi, tu es un polisson !... et vous, ma pauvre petite Tototte, vous êtes folle !...

XIV

Le lendemain, Mme de Barroy, qui d'ordinaire était toujours dans le salon attendant ses hôtes longtemps avant le déjeuner, ne descendit que quand le second coup de cloche était sonné.

Elle avait une mine si défaite que son mari étonné demanda :

— Est-ce que vous êtes souffrante ?... vous êtes toute pâlotte ?...

Elle dit :

— Mais non... non, pas du tout...

Et, sous le regard méchant de Jacques qu'elle sentait posé sur elle, son visage devint d'une rougeur si intense que Mme d'Argonne s'écria en riant :

— Ah !... plus maintenant, pâlotte !... C'est singulier !... il suffit de s'entendre dire qu'on est pâle pour devenir à l'instant même couleur tomate...

La tante Claire dit, en regardant attentivement Mme Mirmont :

— Jeanine est fraîche comme une rose ce matin !

Et, de sa voix devenue un peu dure et qui inquiéta le petit Pa parce que c'était la voix des jours de bataille, elle ajouta :

— Elle a dormi mieux que Totote, bien sûr!...

Mme d'Argonne dit gaîment :

— C'est nous qui ne devons pas être frais!... nous sommes ren-
és à six heures du matin!... c'était très joli!... Vous avez eu tort
e partir, Monsieur Mirmont...

Et, se tournant vers la marquise :

— Figurez-vous qu'il nous a lâchés...

— Ah!... — fit machinalement Charlotte.

— Oui... il nous a lâchés pour revenir avec M. de Juvisy...
Comme c'est gentil, n'est-ce pas?...

Jacques expliqua :

— J'étais tourmenté de l'indisposition de Jeanine... alors, quand
ai vu qu'à minuit et demi, Juvisy partait tout seul, je lui ai
emandé de me ramener..,

Malgré lui, il regarda Charlotte et acheva :

— Et je suis rentré inopinément...

— Est ce que le garde vous a entendu tout de suite?... — de-
manda M. de Barroy...

— Oui... presque...

— Tant mieux!... je craignais que votre retour ne fût accidenté
t que...

Le marquis s'arrêta. Il percevait autour de lui une gêne qu'il ne
'expliquait pas. Sa femme avait une mine atroce et semblait
vieillie soudainement, Paul était inquiet. Ses beaux yeux francs
regardaient de côté, en lièvre, comme s'il eût redouté quelque tuile
prévue.

Pourville restait silencieux. Et, depuis le commencement du
déjeuner, la tante Claire n'avait ouvert la bouche que pour indi-
quer d'une façon étrange que Totote avait dû moins bien dormir
que Mme Mirmont. Mirmont, lui, était hargneux et agressif.
Morières, d'Argonne, Mme d'Argonne et d'Antin paraissaient
gênés, mais d'une façon différente et seulement, croyait il, du fait
de l'atmosphère ambiante.

Quant à Jeanine, qui semblait parfaitement à l'aise, elle lui faisait
omme toujours, l'effet d'une belle dinde.

Remarquant que ceux qui étaient sans préoccupation apparente
taient précisément les absents de la nuit, il devinait vaguement
que quelque chose avait dû se passer de douloureux pour la pauvre
Charlotte. Et ses suppositions, sans être la vérité même, en appro
haient cependant.

Après le déjeuner, tandis que, dans le hall, on jouait à la toupie hollandaise, ou à lancer des javelots dans un paillasson, ou au petit croquet de billard, il remarqua la même tension, la même inquiétude indéfinie dans l'allure de ses invités.

Charlotte assise, les mains appuyées aux bras de son fauteuil, semblait rêver, les yeux très loin, on gai visage marqué d'une résignation navrée.

A la porte de la terrasse, on frappait à petits coups.

Quand, vers deux heures, chacun se prépara pour aller au bain à Lion-sur-Mer, elle dit à son mari :

— Vous aviez raison de me trouver mauvaise mine... ça ne va pas trop... je resterai... puisque vous allez à Lion, on n'a pas besoin de moi...

Elle sortit avec M. de Barroy, et Paul allait le suivre, lorsque Mme Dorsay qui depuis le déjeuner était resté sans desserrer les dents, immobile, assise près de la table où elle paraissait lire les journaux, l'arrêta :

— Reste un instant, veux-tu ?...

Et comme, inquiet, il revenait à elle :

— Je pense que tu vas dire la vérité à ton frère ?... — fit elle d'un ton qui ordonnait.

Il balbutia :

— Mais... c'est impossible !... impossible !...

— Eh bien, mon petit, tu es en train de faire une infamie...

— Oh ! tante Claire !...

Il lui prit les deux mains et les couvrit de baisers.

— Tout bonnement...

— Mais dire à Jacques que...

Et tout à coup il demanda :

— Mais comment savez-vous ?... Qu'est-ce que vous savez ?

— J'étais là cette nuit... je t'avais prévenu hier soir que j'en-

tendrais tout !... Depuis six mois, je suis, comme tout le mond au courant de ce qui crève d'ailleurs les yeux... j'ai été ahuri l'autre jour, quand toi qui danserais sur la tête et qui avais l bouche ouverte pour accepter, tu as refusé d'aller au bal de Bracieux...

— Mais pourtant...

— Alors, hier, tu penses si j'ai cru à la migraine de ta belle sœur ?...

— Tante Claire, je...

— Il n'y a pas de tante Claire pour l'instant... il n'y a qu'un brave femme — ou un brave homme si tu le préfères, — pa bégueule pour deux sous, et qui te dit qu'en trompant de la sor le frère excellent qui t'a élevé et qui t'adore, tu fais une actio basse, ignoble, ignoble, tu m'entends ?...

Paul pleurait.

Mme Dorsay reprit :

— Il ne s'agit pas de pleurer, mais de sortir de cette situatic abominable... Jacques — qui m'agace souvent, depuis qu'il e marié surtout — a été pour toi le plus exquis des amis... il s'est, vingt-cinq ans, astreint à vivre chez ta mère pour faire de toi gentil garçon que tu es... que tu étais du moins... et, des homm de vingt-cinq ans qui vivent avec une belle-mère, pour élever u petit frère qui n'est leur frère qu'à demi... il n'y en a pas d flottes, tu sais ?

Le petit Paul s'était assis à côté de sa marraine, il dit, pleura toujours :

— Je sais bien que c'est mal !... mais je l'adore, tante Claire ! je l'adore !... si vous saviez ?...

— Je sais, mon petit !... je sais !... mais lui aussi, il l'adore, plus profondément que toi... et son amour à lui est respectal bien qu'incompréhensible...

Il murmura, infiniment surpris :

— Incompréhensible ?...

— Eh oui ! je ne comprends pas qu'un homme intellige puisse aimer autrement qu'en passant cette oie... oh ! superbe tu veux, mais tout de même une oie... et pas une oie blanche ah ! non !...

Comme il ne répondait rien, Mme Dorsay reprit :

— D'ailleurs, le goût prolongé pour cette belle fille sans cœ et sans esprit est un goût de famille... car Morières, qui

ise pour son admirable beauté, s'en est lassé tout de suite...
Paul se leva :

— Morières !... qu'est-ce que vous dites ?...

— Je dis ce que tout le monde sait, excepté toi...

— Vous prétendez que...

— Doucement, mon petit !... je ne prétends rien, j'affirme... ai vu, un soir où je sortais à cinq heures de chez les Vonancourt, anine qui entrait chez Morières à l'entresol...

— Vous l'aurez cru... elle montait peut-être aussi chez les onancourt...

— Avec lesquels elle n'est pas en relations !... Non !... Morières tendait derrière sa porte entre-bâillée... il l'a fait entrer... j'ai bien ı... du reste, je te le répète, tout le monde est au courant, sauf i et ton frère !... C'est une liaison qui a fait parler d'elle... une mme qui a vingt-deux ans et la tête de vierge de ta belle-sœur qui prend un amant six mois après son mariage, c'est pas ordiire !... surtout quand cette femme à tête de vierge a épousé un omme charmant...

— C'est une calomnie... je ne peux pas croire ça !...

— Ben, ne le crois pas, mon garçon !... Je sais que tu es incréule... ou, du moins, tu l'es à rebrousse-poil... je me souviens du mps où tu étais convaincu — parce qu'elle te le disait — que ta tite cocotte... comment donc déjà, la petite frimousse gentille ec qui je te rencontrais ?...

— Ruth Gerbier...

— C'est ça même !... eh bien, tu étais convaincu que le vieux acombe n'était pour elle qu'un père... et qu'il lui payait un apparment uniquement pour qu'elle pût te recevoir convenablement... vingt-cinq ans, il n'y en a pas beaucoup qui soient de cette rce-là...

— Eh bien, oui, j'ai été stupide... mais vous n'allez pas comrer Jeanine à cette petite fille ?...

— Non certes !... Mais cette petite fille, qui avait un vieux onsieur, et qui s'en offrait un jeune qu'elle aimait bien et quel elle ne voulait pas faire le chagrin de n'être pas à lui seul, est certainement plutôt sympathique... tandis que cette Jeanine i t'a pris...

— Mais...

— Ah ! ne dis pas non !... tu la trouvais belle, mais embêtante urler... et tu le criais à tous les échos... seulement, tu la croyais

une imprenable vertu et ça t'a flatté de la voir tomber dans t bras... et comme tu lui plaisais, comme, d'autre part, elle ragea de la désinvolture avec laquelle Morières l'avait lâchée aprè l'essai, elle t'a voulu et ça n'a pas été long...

— Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites!...

— J'en suis convaincue!... Maintenant, mon petit Paul, je répète une dernière fois — et puis je ne te parlerai plus de rien — que tu dois dire la vérité à ton frère...

— Mais ça le rendrait fou!...

— Tant pis!... il ne fallait pas risquer une telle chose; ma puisque le mal est fait, il n'y a plus à reculer... Si j'avais dix a de moins, j'aurais fait cette nuit ce qu'a fait Totote... mais à m âge...

— A votre âge?... vous avez l'air d'avoir trente cinq ans!...

— Tu es bien bon... mais ce n'est pas le moment des comp ments, tu sais!... Si j'avais été assez jeune pour que la chose f sinon probable, du moins vraisemblable, j'aurais juré que tu ét dans ma chambre... je suis seule, ma réputation ne touche q moi...

— Mais, tante Claire, personne ne sait ce qui s'est pas excepté vous et moi...

— Et Jacques?...

— Oui, évidemment!... mais enfin, Jacques, il n'ira pas raconter, n'est-ce pas?...

— Non... mais il fera ce qu'il a fait ce matin à table... quan a lardé Totote de ses phrases à double entente...

— C'est vrai... je n'ai pas compris ce que ça peut lui faire, ce histoire!... il pense bien que je ne vis pas comme un père désert... d'autre part, M. de Barroy n'est pas son ami au po qu'il ait à prendre sa part d'une mésaventure conjugale... Al comme je vous le disais, je ne comprends pas?...

— Tu vas comprendre... Avant son mariage, Jacques é l'amant de Mme de Barroy...

— Ah!... — fit Paul, — c'est donc vrai!... je ne l'avais cru!...

— Qui est-ce qui te l'avait dit?...

— Jeanine...

— La rosse!... — fit Mme Dorsay avec conviction.

Et voyant que Paul faisait un mouvement pour protester, ajouta :

— Non, c'est un ange!... c'est convenu!... je te disais, lorsque u m'as interrompue, que Totote a aimé ton frère, qu'elle l'aime ncore et qu'elle est restée fidèle à son amour...

— Eh bien?...

— Eh bien, tu ne comprends pas ce qu'il y a d'horrible pour lle à s'humilier devant lui?. . à lui laisser croire qu'elle a fait ette monstruosité de devenir la maîtresse d'un gamin qui a neuf ns de moins qu'elle, et qu'elle a connu avec des grands cols et les mollets nus... Comment, cette nuit, n'as-tu pas compris que si lle n'avait pas aimé passionnément ton frère, elle n'eût pas fait ette chose sublime et absurde pour laquelle je l'admire et je lui n veux à la fois?... Ah! mon pauvre petit!... là comme ailleurs, u n'as guère été perspicace!...

Avec son égoïsme naïf, Paul expliqua :

— Eh bien, si elle a fait cette chose, sublime comme vous le lites fort bien, c'est qu'elle tient avant tout à assurer le bonheur t le repos de Jacques... En parlant, j'agirais contre sa volonté...

Mme Dorsay, qui regardait au loin par la fenêtre, étendit la main lans la direction du parc :

— Tiens!... — fit-elle en indiquant la marquise qui entrait lans une allée, — tu peux le lui demander toi-même...

Il hésita un instant, puis il sortit du hall, descendit l'escalier de a terrasse et se mit à la poursuite de Mme de Barroy.

Il la rejoignit sur un banc où elle venait de s'asseoir, un vieux anc de pierre moussue où elle se reposait souvent.

En le voyant approcher craintif, les yeux rouges et le visage ouleversé, elle lui sourit gentiment comme elle lui souriait tou ours.

Il balbutia, hésitant, osant à peine parler :

— Tante Claire veut... elle dit qu'il faut... voulez vous que je lise à Jacques...

— Que vous disiez quoi?...

— Que ça n'est pas vrai, ce qu'il a cru cette nuit...

Elle répondit vivement :

— Non certes!... il ne faut pas dire ça!...

— N'est-ce pas?... — s'écria-t-il avec un empressement naïf — 'est ce que je disais à tante Claire!... il en deviendrait fou!... il aime tant!....

— C'est vous surtout qu'il aime!... c'est à cause de vous qu'il urait le plus grand chagrin...

— Mais vous, Madame, vous?... ça a l'air de vous faire tant de peine qu'il... qu'on croie ça...

Il la regarda et ajouta, réellement étonné :

— Vous êtes si changée depuis hier soir!...

Elle secoua sa tête fine et dit avec indifférence :

— Oh!... moi!...

Paul s'était assis près d'elle. Il commençait à comprendre, en voyant le pauvre visage désolé de la marquise, que la substitution n'était pas chose aussi simple qu'il l'avait cru tout d'abord. Il ressentait peu à peu une sorte de reconnaissance pour l'aimable femme qui sacrifiait si simplement sa réputation aux yeux du seul homme à l'opinion duquel elle tenait au monde.

Alors, comme Charlotte le regardait, un peu embarrassée du silence qui se prolongeait, il lui prit les deux mains et les couvrit de baisers en répétant d'une voix émue :

— Que vous êtes bonne et que je vous aime!... que je vous aime!...

(A suivre.) GYP.

PERDUE[1]

(*Suite*)

— Tu vas partir, dit-elle, ce soir, et tu verras toi-même ce qu'il a de mieux à faire. Le maire pourra quelque chose. Tu dois voir encore des parents; avec un peu d'argent, on arrange bien es affaires.

Rose regarda sa maîtresse avec des yeux effarés.

— Qu'est-ce que Mademoiselle fera pendant que je serai partie ? t-elle. Mademoiselle sait bien qu'elle ne peut pas se servir elle-êmc ; elle ne saurait pas seulement trouver sa tasse à chocolat.

— Je prendrai quelqu'un pour me servir: la cuisinière de me Bréault, par exemple, qui précisément n'a rien à faire pour moment.

— Par exemple! s'écria Rose, tellement emportée par l'indi-nation qu'elle éleva la voix sans s'en douter. Cette femme qui fait anser l'anse du panier, et qui parle à ses maîtres comme si étaient ses pareils ! Mademoiselle n'y songe pas ! J'aimerais mieux ester !

Elle se croisa les bras majestueusement, et parut aussi inébran-ble que la tour de Babel. Mlle Hermine ne put s'empêcher de re.

Calme-toi, dit-elle, nous ne prendrons point celle là. Il ne manque s d'honnêtes femmes qui seront bien aises de servir ici pour uelque temps.

— Des femmes étrangères! dit Rose avec un inexprimable dain, des femmes qui me mettront ma cuisine sens dessus des-us, si bien qu'en revenant je ne pourrais plus seulement retrouver e casserole...

La porte s'ouvrit doucement, et la tête de Marcelle passa dans ntre-bâillement. En voyant les deux femmes préoccupées, elle s retira vivement avec la frayeur d'avoir été indiscrète.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 Octobre.

— Viens ici, Marcelle, dit Mlle Hermine. Voilà Rose qui est obligée de s'en aller pour quelques jours dans son pays, et elle n'a pas envie de me laisser prendre une femme de ménage. Dis-lui donc que tu feras bien attention à tout, et qu'elle ne trouvera pas de désordre en revenant.

— Une femme de ménage? fit Marcelle. Pourquoi?

— Mais, pour nous servir! dit Mlle Hermine.

— Vous n'avez pas besoin d'une femme de ménage pour cela, répondit Marcelle avec un rayon de gaieté dans ses yeux bruns; Rose m'a appris à tout faire, et je suis une fameuse cuisinière, allez! Vous avez mangé plus d'une fois des plats de ma façon, — n'est ce pas, Rose? — et vous les avez trouvés bons. C'est moi qui serai votre petite servante. Justement, depuis que Robert est parti, je n'ai plus rien à faire...

Elle soupira, et une ombre passa sur son visage ouvert.

Les deux femmes s'entre-regardèrent indécises.

— Qu'est-ce que tu en dis? fit Mlle Hermine.

— Ma foi, répondit Rose, je n'ai jamais rien entendu de plus sensé...

— C'est dit, fit Mlle Hermine en passant la main sur les cheveux de Marcelle, qui se frottait à son épaule comme un chat.

Malgré cet assentiment, Rose restait perplexe.

— Qu'est ce que tu as? lui demanda sa maitresse.

— Voilà, dit Rose: je ne sais pas écrire, et vous savez que je ne lis que l'imprimé. Il va y avoir des paperasses à faire et à signer; je n'entends rien à rien, excepté pour ce qui est du service, où je ne crains personne. Ils sont capables de me faire signer, là-bas, avec une croix, un tas de choses auxquelles je ne comprendrai rien et qui me feront avoir des désagréments plus tard. Il me faudrait quelqu'un avec moi, qui saurait ce que parler veut dire, et qui m'empêcherait de m'embrouiller.

— Emmène Mme Jalin, fit la vieille demoiselle. C'est juste ce qu'il te faut.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux de Rose. Mais la dévouée servante n'était pas expansive; elle se contenta de dire:

— Merci, Mademoiselle.

Après quoi, fatiguée d'avoir tant parlé, elle retourna à ses fourneaux, et passa la journée à faire dans la cuisine un branle-bas général, afin, comme elle l'expliqua à la petite fille, de ne pas laisser de reproche derrière elle.

Mme Jalin fut prévenue, et, le lendemain matin, elles partirent outes deux pour la Picardie, le cœur plus gros de quitter Mlle Hermine que si elles avaient enterré tous leurs proches.

A l'heure du déjeuner, la vieille demoiselle, convoquée en grande érémonie par sa petite protégée, s'assit devant un couvert irréprohable. Jamais le cristal n'avait été plus net, l'argenterie plus brilante ; les assiettes de porcelaine luisaient comme la pleine lune. t Marcelle apporta triomphalement des œufs sur le plat, qui semlaient de petits soleils vus à travers un brouillard blanc.

— Et tout le reste sera comme cela ! dit Marcelle, exprimant insi le contentement que lui causait la réussite de ce premier ssai. Vous allez voir, Mademoiselle, que jamais vous n'aurez été nieux servie.

Après le repas du soir, Marcelle, enveloppée dans un des grands abliers de Rose, vint se placer près de la porte de la salle à manger, copiant fidèlement l'attitude de la cuisinière. Les bras croisés, e regard vague, elle prononça les paroles sacramentelles :

— Qu'est-ce que Madémoiselle ordonne pour demain ?

L'imitation était si parfaite, et l'air de Marcelle si convaincu, que Mlle Hermine leva la tête, et rencontra les yeux rieurs de sa petite mie.

— Ah ! s'écria celle-ci en venant s'assoir auprès d'elle, que c'est entil !

— Quoi, dit Mlle Hermine, d'être sans cuisinière ?

— Non, répondit l'enfant, mais de vous servir, de savoir que je ous suis utile, et que si je n'étais pas là, vous seriez privée de vos hères habitudes. Ah ! si vous étiez malade, comme je vous soinerais !

— Oui, fit Mlle Hermine d'un air narquois, mais n'espère pas ue je te donne cette satisfaction.

XXIV

— Que c'est amusant, Mademoiselle ! dit Marcelle en fourrant es mains bleuies dans les profondeurs de son manchon.

Elle trottait d'une petite allure relevée auprès de Mlle Hermine, ui portait délicatement un panier dans lequel se prélassait une arbe de capucin avec son accompagnement obligé de bette

raves. Les côtelettes étaient échues à Marcelle, qui les avait enfouies dans un petit sac passé à son bras.

— Qu'est-ce qui est amusant ? demanda la vieille demoiselle, en pressant le pas, car elle avait froid.

— La neige, et sur les lilas encore ! C'est joliment drôle ! Les feuilles sont vertes comme en été, et il neige comme en hiver... C'est très amusant, je vous assure ! Vous ne trouvez pas ?

— Je trouve qu'il fait froid, et j'ai grande envie d'être chez nous, répondit Mlle Hermine. Et pour comble de bonheur, je suis presque sûre d'avoir laissé les fenêtres ouvertes en sortant. Je ne sais pas comment j'ai pu oublier... La maison sera gelée.

— Donnez-moi la clef, je vais courir les fermer, dit Marcelle en tendant la main.

Elles s'arrêtèrent au coin de la rue pendant que Mlle de Beaurenom fouillait dans sa poche. Elle cherchait avec tant de précipitation qu'elle ne pouvait trouver son trousseau de clefs. A plusieurs reprises, elle plongea la main dans le vaste gouffre où elle abritait ses trésors, et la retira vide, avec un geste d'impatience.

La neige, à demi fondue, poussée par un vent glacial du nord-ouest, tourbillonnait auteur d'elles en flocons épais. Mlle Hermine à bout de patience, leva la tête et respirant avec force.

— C'est un sort ! dit-elle, je ne la trouverai pas !

Au même instant, la main qui, par un mouvement machinal, était retournée à ses recherches, rencontra la clef.

— La voici, dit l'excellente fille ; cours en avant et fais nous un peu de feu, car je me sens gelée jusqu'aux os.

Marcelle partit comme un trait. Mlle Hermine se dirigea vers la maison ; ses pieds lui semblaient de plomb. Elle se figurait aller vite, et pourtant elle n'avançait pas. Le vent lui soufflait la neige au visage ; à plusieurs reprises, elle dut s'arrêter pour reprendre haleine ; elle respirait alors à grands traits, faisant pénétrer l'air jusqu'au fond de sa poitrine ; puis elle reprenait sa marche avec une sensation passagère d'allégement, qui ne tardait pas à être remplacée par une sorte d'étouffement douloureux.

Péniblement, elle arriva jusqu'à la grille du jardinet que Marcelle avait laissée entr'ouverte à son intention. Elle la poussa pour la fermer et s'étonna de la trouver si lourde.

— Comment l'enfant a-t-elle pu mouvoir un tel poids ? se demanda-t-elle surprise ; il faut un grenadier comme Rose pour remuer une pareille masse !

— Sa pensée vola vers Rose, absente depuis trois jours seulement, trois jours qui, malgré le dévouement de Marcelle, leur avaient paru trois siècles.

— Ah ! si elle pouvait revenir bien vite ! pensa Mlle Hermine. Je suis déjà bien fatiguée.

Elle entra dans la maison et fut aussitôt saisie à la gorge par une épaisse fumée. La voix de Marcelle se fit entendre comme du fond d'un puits.

— N'entrez pas dans la salle à manger, criait-elle, le vent rabat la fumée. Je n'ai pas encore pu allumer le poêle.

Mlle Hermine, malgré l'injonction de la fillette, passa la tête par l'entre-bâillement de la porte, et vit Marcelle agenouillée sur le carreau, la tête enfoncée jusque dans les profondeurs du poêle, occupée à échafauder patiemment une savante construction de bûchettes à demi consumées, dont les rafales, qui retentissaient bruyamment dans le tuyau, lui renvoyaient la fumée au visage.

Elle sortit la tête de l'âtre noir, essuya ses yeux pleins de larmes du revers de celle de ses mains où il y avait le moins de suie, et dit à Mlle Hermine avec un sourire angélique :

— Montez à votre chambre, Mademoiselle, le feu doit être pris, je viens de l'allumer.

Mlle Hermine, sans répondre, monta lentement l'escalier, étonnée de devoir s'appuyer lourdement sur la rampe. En entrant dans sa chambre, dont la fenêtre fermée depuis un instant seulement avait laissé pénétrer partout une humidité glaciale, elle sentit un frisson la parcourir de la tête aux pieds, et elle se laissa glisser sur sa chaise longue, sans même avoir le courage de se débarrasser de ses vêtements mouillés.

Le feu n'avait pas voulu prendre, et, de temps en temps, un large flocon de neige venait s'étaler en étoile sur les bûches grises, à peine noircies en dessous par une première flamme aussitôt éteinte. Mlle Hermine sentit un petit bruit se faire dans sa bouche et un frissonnement étrange secouer tout son être. Ses dents claquaient malgré sa volonté. Incapable de vouloir quelque chose plus longtemps, elle se contenta de retirer ses pieds mouillés sous sa jupe, et, ainsi ramassée sur elle-même, elle attendit, dans une espèce de résignation désespérée, le secours qu'il plairait à Dieu de lui envoyer.

Il se fit attendre assez longtemps et parut enfin, sous la forme de Marcelle, qui entrait avec une chaufferette.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que vous avez, ma bonne

amie ? Vous êtes rouge, rouge, et vous avez des yeux singuliers, à la fois vifs et abattus... Vous avez eu froid, bien sûr ! Tenez, voici une bonne chaufferette.

Marcelle s'agenouilla devant la chaise longue, ôta pieusement les souliers transpercés et les bas mouillés de sa bienfaitrice, et lui enveloppa les pieds dans une serviette rapidement chauffée par le petit meuble qu'elle venait d'apporter, après quoi elle regarda Mlle Hermine avec ce bon sourire qui par lui-même était un réconfortant.

— Il faudrait ôter vos habits, Mademoiselle, et vous mettre dans votre lit, et je vous ferais une tasse de tisane bien chaude... et je vous apporterais une bouillotte d'eau bouillante... Est-ce que vous ne voulez pas essayer de vous déshabiller ? Mon Dieu ! Et ce feu qui ne va pas ! Le poêle ronfle en bas, mais ce n'a pas été sans peine !

En un tour de main, la chaufferette inutile fut versée dans la cheminée, et le rideau baissé ; les charbons incandescents ne tardèrent pas à briller d'une vive lueur, et des pétillements pressés annoncèrent que la cheminée récalcitrante était rentrée dans le droit chemin.

— Allons, ma bonne petite Mademoiselle, fit Marcelle de sa voix la plus insinuante, mettez-vous vite dans votre lit.

— Aide-moi, dit Mlle Hermine d'une voix étrange, qu'on eût dit doublée de ouate.

La fillette s'empressa ; sous ses mains agiles, les agrafes et les cordons furent promptement dénoués, les vêtements tombèrent en une masse sur le parquet, et Mlle Hermine se trouva dans son lit sans savoir comment. Au contact des draps, le frisson la reprit et Marcelle entendit ce redoutable claquement de dents, effrayant, car c'est presque toujours le début d'une maladie grave.

Elle ne se répandit point en paroles, mais courut au poêle, où elle avait déjà placé, par précaution, une bouillotte pleine d'eau.

Cette eau sentait bien un peu la fumée, mais ce n'était pas le moment de s'arrêter à ces minuties. La petite théière de Chine fut vite remplie de thé parfumé ; non sans s'échauder fort suffisamment les doigts, Marcelle remplit le cruchon de grès, — toujours le même, car on ne cassait rien chez Mlle Hermine, — qui lui avait tenu chaud lors de sa fièvre cérébrale, et, ainsi armée contre le froid, elle rentra dans la chambre où les reflets d'un feu joyeux et clair dansaient sur les rideaux et sur les meubles polis.

— Eh bien ! cela va mieux ? dit-elle en entrant.

Son visage enfantin avait en ce moment une expression mater-
nelle. Et vraiment, en cette minute, n'était elle pas la petite maman
de Mlle Hermine, qui, ensevelie sous les oreillers, la regardait d'un
air grave, attendri, et ne trouvait même pas la force de lui sourire ?

— Je n'ai plus si froid, dit la vieille demoiselle, mais j'ai mal
là.

Elle indiquait sa poitrine, qui se soulevait vite pour respirer
souvent, à petits coups.

— C'est affaire d'un moment. Tenez, Mademoiselle, prenez une
tasse de thé bien sucré, bien chaud. Ne faites pas attention au
goût de la fumée, c'est à cause de la bouillotte.

La malade but à petites gorgées la moitié de la tasse, puis se
prolongea dans les oreillers d'un air si abattu que Marcelle eut peur.

— Faut-il aller chercher un médecin ? voulait-elle demander,
mais elle n'osa. Mlle Hermine faisait volontiers venir le docteur
pour Rose ou pour Marcelle, mais elle avait maintes fois exprimé
son horreur pour la médecine à son vieil ami lui-même, qui d'ail-
leurs l'entretenait dans cette idée, sous prétexte que la résolution
de n'être pas malade est la moitié de la santé.

— Va déjeuner, dit Mlle Hermine, avec les lèvres plutôt qu'avec
la voix ; mais Marcelle la comprit bien, et fit lentement un signe
de tête négatif.

— Je le veux, insista l'excellente créature en faisant un effort
pour se faire entendre. Si j'allais tomber malade, il te faudrait
des forces... Va !

Marcelle obéit sans plus faire d'objections. En effet, il lui
faudrait des forces ! Elle fit cuire sa côtelette à l'entrée du poêle,
— triste régal — mangea un morceau de pain et revint en hâte
auprès de Mlle Hermine, qu'elle trouva assoupie.

Elle mit une sonnette à la portée de la main de la malade et
s'enfuit en courant à travers le jardin.

Si peu aimable que fût la cuisinière de Mme Bréault, elle ne lui
refuserait certainement pas un peu d'aide dans cette circonstance
extraordinaire. Mais la petite fille sonna vainement. Profitant de
ses loisirs, le cordon bleu était allé voir ses amies, et depuis plu-
sieurs jours ne rentrait plus au logis désert et lointain de la rue de
la Pompe.

Marcelle revint très préoccupée. Quelle singulière malechance
voulait que tous ses amis ou même de simples relations fussent

absents à cette heure néfaste, et qu'elle se trouvât seule avec Mlle Hermine !

— C'est Dieu qui l'a voulu ! se dit elle avec un élan de fervente reconnaissance. De même qu'elle m'a soignée jadis, quand je me suis abattue à sa porte comme un chien perdu, de même la Providence ordonne qu'aujourd'hui je lui rende la centième partie de ce qu'elle a fait pour moi.

Une foi nouvelle, une chaleureuse confiance dans le destin qui lui traçait si visiblement sa route, presque une joie naïve de se voir appelée à de si grandes choses, entrèrent soudain comme un rayon de soleil dans l'âme de la petite fille. Du moment où la Providence voulait qu'elle rendît à Mlle Hermine un peu du bien que celle-ci lui avait fait, tout allait de soi. Mlle Hermine serait malade, peut-être même très malade, sans cela, ce ne serait pas la peine de la soigner ; puis un jour, dans quelque temps, Rose reviendrait et trouverait sa maitresse encore faible, mais souriante, assise dans son lit, ou plutôt sur la chaise longue, — oui, sur la chaise longue, ce serait plus gentil, — mangeant une côtelette qui cette fois ne sentirait pas la fumée, et elle dirait à la bonne servante ébahie :

— Oui, c'est Marcelle qui m'a soignée toute seule et qui m'a guérie, avec l'aide de Dieu.

L'esprit chimérique de Mlle Hermine avait déteint sur celui de sa jeune élève ; la fillette n'avait jamais lu de romans, mais dans ces causeries chaque jour plus longues avec sa protectrice, elle avait appris, elle aussi, à compter sur les rencontres, à croire aux hasards providentiels, à bâtir des châteaux en Espagne, distraction permise assurément, mais qui détruit ou du moins altère l'équilibre de l'esprit. Marcelle avait tant rêvé de choses miraculeuses, de prodiges vraisemblables, qu'elle avait fini par les faire entrer pour une part dans les éléments de sa vie... Heureux ceux qui se forgent des chimères, mais seulement jusqu'au jour où la réalité vient renverser leur édifice, — et quand ils ne demeurent pas ensevelis sous les ruines !

Marcelle se glissa auprès de Mlle Hermine qui dormait d'un sommeil troublé. Ses joues fiévreuses, sa respiration gênée dénonçaient un état grave ; la petite fille resta un instant près du lit, les mains jointes, s'abandonnant à sa tranquille extase. La vue de la chère malade ne l'effrayait pas, tant elle se sentait pleine de joyeux dévouement.

Soudain Mlle Hermine ouvrit les yeux, se dressa sur son séant, endit les bras vers un être imaginaire et s'écria :

— Le voilà, je savais bien qu'il reviendrait.

Marcelle se retourna, il n'y avait personne derrière elle : la ieille demoiselle, les yeux brillants, les mains tremblantes, ontinuait à adresser des discours rapides et incohérents à un ersonnage imaginaire. La confiance de l'enfant disparut, comme i la nuit s'était faite sur elle ; elle recula jusqu'au mur et regarda on amie avec des yeux égarés.

— Mademoiselle, cria la pauvre petite, chère Mademoiselle, na bonne amie, je suis là, c'est moi Marcelle...

Hermine n'entendait pas et continuait à parler sans suite. L'enfant s'approcha du lit et se mit à genoux.

— Mademoiselle, ma chère amie, mon autre mère, écoutez-moi, 'est votre petite Marcelle, je vous aime, je vous garde, je vous oignerai... Oh ! Mademoiselle Hermine, regardez-moi, je vous en upplie.

La malade qui agitait fiévreusement les mains, rencontra sous es doigts les cheveux de l'enfant, qui appuyait son visage sur a couverture en pleurant amèrement.

— La petite Marcelle ! dit-elle, oui, c'est elle ; vous voyez otre fille, Monsieur, je vous la rends, elle vous fait honneur, renez-là...

Marcelle bondit sur ses pieds. C'était Monfort qu'Hermine oyait dans les divagations de la fièvre ! Prise de terreur, elle 'enfuit, non sans fermer la porte derrière elle, et courut tout d'un ait jusqu'à la maison qu'habitait le docteur, non loin de là.

Le vieux médecin était absent. La bonne, qui connaissait Iarcelle, promit de l'envoyer dès son retour ; la fillette reprit en ourant le chemin du chalet. Elle était nu tête, n'ayant pas ensé à se couvrir. Ses tresses pendaient sur ses épaules, lui attant les joues dans les mouvements de sa course éperdue ; la eige tombait toujours en larges étoiles qui formaient sous le pied ne sorte de boue épaisse et glacée. L'enfant continua de courir isqu'à ce qu'elle fût dans le jardin de sa maison. Là elle s'arrêta ssoufflée, tremblante d'émotion et de peur, à la pensée de rentrer ans la chambre où Mlle Hermine parlait peut être encore à imon Monfort, ce père absent, perdu, qui, à cette heure lugubre, mblait à l'orpheline ressuscité d'entre les morts.

Hermine souffrait là-haut et, revenue à elle, appelait sans doute

Marcelle. A cette pensée, l'enfant poussa bravement la porte et entra dans la maison. Elle remit du combustible dans le poêle de la salle à manger, prépara de l'eau chaude, et jetant derrière elle un regard de regret sur cette petite pièce témoin de tant de paisibles joies, elle remonta lentement l'escalier.

Le léger grincement du bouton de la porte ne troubla pas Mlle Hermine. Elle délirait toujours, sans fureur, mais sans repos. Ce n'était plus Monfort qu'elle voyait, et Marcelle en s'en apercevant ressentit un sensible soulagement, — c'était Rose.

— Tu n'oublieras pas mes bonnets, disait la vieille demoiselle avec force gestes explicatifs, et puis tu diras à Mme Jalin de faire attention à mes mouchoirs brodés. Et puis, pour Marcelle, il y a dans le tiroir de ma commode une boite en carton, avec ses papiers et de l'argent; apporte-la-moi. Apporte donc! cria-t-elle avec impatience; dans le second tiroir à gauche, derrière les bas de soie... Mais apporte! obéiras-tu enfin?

Elle, si douce, menaçait Marcelle, qui la regardait douloureusement avec de grosses larmes sur les joues. A la troisième injonction, la fillette pensa qu'elle ferait bien d'essayer d'obéir pour calmer la colère de la malade.

— Donnez-moi vos clefs, dit-elle timidement.

— Mlle Hermine fouilla machinalement sous son oreiller, où d'ordinaire elle plaçait le précieux trousseau, mais n'y trouva rien.

— Dans la poche de ma robe, dit-elle.

Marcelle chercha et trouva les clefs qu'elle apporta à sa vieille amie. D'un mouvement rapide et fiévreux, celle-ci trouva tout ce qu'il fallait.

— Ouvre la commode, — à gauche, — la boite de Marcelle.

Elle suivait des yeux les mouvements de l'enfant qui, maladroite et craintive, perdait du temps et cherchait mal.

— Plus vite, disait elle avec impatience, dépêche-toi donc!

La fillette trouva enfin sa boite, — elle la connaissait bien. La vue du carton liséré de vert lui fit monter aux yeux de nouvelles larmes; tant de souvenirs, tant de douleurs étaient concentrés dans ces morceaux de papiers!

La boite lui sembla lourde, — mais elle n'y fit guère attention et la porta à sa bienfaitrice.

Pour la première fois depuis qu'elle délirait, une lueur de raison passa dans les yeux de Mlle Hermine.

— Garde ça, ma petite, dit-elle, c'est à toi. Il faut le cacher

ıtends-tu? Mets-le dans ta poche, bien vite, et n'en parle à ersonne.

Marcelle obéit et glissa dans sa poche un peu étroite la boîte ıi coula rapidement jusqu'au fond. Mlle Hermine suivait ses ouvements d'un air satisfait.

— Très bien, dit elle, c'est ta fortune; mais Robert va rapporter en autre chose. Rose, dis à Robert qu'il entre...

Les divagations recommencèrent de plus belle.

Marcelle découragée s'était assise sur la chaise longue et regarıit les bûches se consumer lentement. Elle avait envisagé sans eur la terrible maladie, ses nuits de veille, ses soins et ses tigues incessantes, — mais, dans son rêve de dévouement, elle ait récompensée par les regards de la malade, elle trouvait dans faible merci proféré par des lèvres tremblantes la récompense de us les sacrifices...

Mais une malade qui ne vous voit pas, qui ne vous entend pas, ıi vous prend pour une autre, et qui vous parle pourtant, — les orreurs de la folie jointes à la crainte d'une catastrophe, le mal doutable, inconnu, peut-être mortel, joint aux hallucinations un esprit affolé qui ne se connaît plus..., — cette idée fait trember même les plus braves; — que ne devait pas souffrir l'enfant ıcore ignorante des luttes de la vie?

La nuit vint bien avant son heure, amenée par le ciel bas et neieux qui n'avait donné depuis le matin qu'une triste lumière jaıître. Marcelle pensa au vieux docteur qui allait venir et qui ne urait retrouver son chemin dans le vestibule obscur. Elle desndit, alluma des lampes, en porta une dans la chambre de la alade, et se rassit, les mains pendantes, les yeux fixés sur ce lit ıi attirait toute son âme et qui faisait peur à son esprit.

La sonnette de la grille retentit. Marcelle se leva avec un élan espoir. Qui que ce fût, c'était une branche de salut. Le pas pesant ı médecin retentit dans l'escalier; la fillette ouvrit la porte, il tra avec un bon visage souriant, comme de coutume. Une longue ımme monta dans la cheminée, excitée par le courant d'air.

— Au feu! au feu! cria Mlle Hermine, pas par l'escalier, il est ûlé, mais par la fenêtre, vite vite, il y a des draps...

Elle s'élançait hors de son lit. Il la recoucha comme un enfant.

— Voyons, dit-il, calmez vous, le feu est éteint, les pompiers nt en bas.

— Bien vrai? fit Hermine d'un air effrayé.

— Puisque je vous le dis! Quand avez-vous attrapé ça!

La vieille demoiselle ne lui répondit pas. Elle marmottait à voix basse des paroles incompréhensibles.

Le médecin se tourna vers Marcelle, qui comprit la question muette.

— Ce matin, en revenant de la provision, Mademoiselle s'est plainte du froid, elle est rentrée mouillée, claquant des dents, elle s'est couchée et endormie, puis tout à coup elle s'est réveillée comme vous la voyez.

Le médecin se pencha sur la malade et l'ausculta longuement à plusieurs reprises.

— Tu es seule ? dit tout à coup le docteur, qui avait réfléchi d'un air grave. Où donc est Rose?

— En province, avec Mme Jalin, dit innocemment la petite...

— Il faut lui envoyer un télégramme tout de suite. Son adresse ?

— Je ne la sais pas, dit Marcelle.

Le docteur la regarda de ses yeux vifs et perçants.

— Qui est-ce qui la sait?

— Mlle Hermine.

— Est-elle écrite quelque part ?

— Non, du moins je ne le crois pas.

D'un mouvement rapide, irrité, le docteur bouleversa tous les papiers qui se trouvaient dans le buvard et dans les tiroirs du bureau où Mlle Hermine s'asseyait pour écrire.

Il lut l'en-tête de tous ceux qui lui paraissaient de nature à l'éclairer, mais il ne trouva rien.

L'adresse n'existait pas.

— L'adresse de Rose? dit-il à Hermine en posant sur la main de la vieille demoiselle sa main pleine d'autorité, pendant qu'il la tenait sous son regard.

— Rose? dit elle, essayant de vaincre le trouble de ses pensées. Rose Picard... département du Nord...

Ses yeux errèrent çà et là, puis elle les ferma et reprit son vo-biage sans suite.

Le docteur haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu as fait depuis ce matin? demanda-t-il à Marcelle. Personne n'est venu?

— Personne.

— Tu as passé la journée là, sans secours?

— J'ai été chercher la cuisinière de Mme Bréault, mais elle est ortie, et puis j'ai été chez vous.

Le vieux médecin hocha la tête en regardant l'enfant avec itié.

— Tu pourras dire, toi, fit-il plein de compassion, que la vie a rudement secouée. Écoute, il ne faut pas avoir peur, n'est-ce as ? quoi qu'il arrive...

La fillette le regarda avec des yeux profonds où l'anxiété deve-ait de l'angoisse, mais elle ne dit rien.

— Je vais t'envoyer quelqu'un. Tu feras ce qu'on te dira, tu béiras bien ? Tu ne te donneras pas de peine inutile ? C'est ntendu ? Approche la lampe, il faut que j'écrive des lettres.

Marcelle mit la lampe sur le bureau. Il écrivit deux lettres et les acheta ; puis, une ordonnance qu'il garda à la main.

— Tu n'auras pas peur, c'est convenu ? répéta-t-il en posant sa nain paternelle sur les cheveux de l'enfant qu'il écarta pour bien oir son visage.

— Est-ce qu'elle va mourir ? demanda la petite fille d'une voix tranquille et si triste qu'il en fut profondément ému.

— J'espère que non ! dit-il, mais sans conviction. J'ai écrit à des arents de notre amie, ils arriveront sans doute après demain, car s ne demeurent pas loin... Sois gentille avec eux, n'est-ce pas ? e reviendrai ce soir avant minuit.

Il s'en alla faisant craquer l'escalier sous son poids. Quand la onnette de la grille eut annoncé qu'il était parti, Marcelle fris-onna de tout son être. Elle était seule, plus seule qu'avant ! Mon Dieu ! que la maison était grande et sonore !

XXV

A la même heure, Simon Monfort mettait le pied sur la terre atale après neuf ans d'absence. Il revenait possesseur d'une petite isance, avec des promesses d'emploi qui pouvaient lui constituer, ointes à ce qu'il avait, une existence agréable, sans luxe.

Il revenait parce que l'air de l'étranger l'avait lassé, parce qu'il ait seul là-bas, et parce qu'il s'ennuyait de ne plus entendre arler le français.

Le premier coup de l'abandon une fois porté, il s'était roidi ontre la douleur, contre l'indignation : il avait travaillé avec

acharnement, se disant qu'un jour, à coup sûr, à force de chercher, il retrouverait la femme infidèle qui l'avait lâchement laissé partir seul pour l'exil, cet exil qu'il n'avait cherché que pour elle, pour lui donner un peu de bien-être. Qu'avait-il besoin d'argent pour lui ? Il était sûr de gagner partout ce qui constitue « la vie » d'un homme. C'était pour elle, l'ingrate, qu'il avait accepté l'éloignement, presque la servitude !

Mais Simon n'était pas de ceux qui se lassent de penser à leur vengeance ; il s'était promis de traquer sa femme quelque part qu'elle fût, de se montrer à elle pour un instant seulement, de l'écraser de son mépris et de lui reprendre l'enfant.

L'enfant était à lui ; la loi la lui donnait, il la reprendrait : ce serait la punition de l'épouse dénaturée, qui avait laissé au père toutes les douleurs, et qui lui avait volé sa seule joie.

En touchant la terre de France, Simon sentit ces pensées bouillonner en lui avec un redoublement d'amertume. Cette ville du Havre, où il avait battu le pavé la nuit de son départ, avec des sentiments si cruels, si déchirants, n'avait pas une maison, pas un réverbère qui ne lui rappelât, minute par minute, l'histoire de son martyre.

Monfort n'était pas homme à fuir les pensées mauvaises ; il n'avait jamais commis de mal, mais il ne craignait pas la présence des sentiments haineux ; haïr lui suffisait, sa vengeance se trouvait ainsi satisfaite ; il n'eût pas touché sa femme du bout du doigt, — il ne l'eût pas déférée aux tribunaux, — mais en retrouvant dans les rues, qu'envahissaient la brume et la nuit, les traces visibles pour lui seul de cette agonie qui avait duré treize heures, il ressassait ses douleurs dans son esprit avec une sorte de joie cruelle et féroce.

Ses pieds, déshabitués de la marche par la longue traversée, s'ennuyèrent de le porter, plus vite que son esprit de relire cette humble page de son existence.

Dans une rue étroite et bruyante, où les chansons avinées des marins jetaient de temps en temps pour refrain un long cri rythmé presque semblable à une plainte, il poussa la porte d'un cabaret où il était venu, neuf ans auparavant, quand il cherchait partout sa femme et sa fille.

Simon reconnut tout, l'enseigne et la porte, et les tasses de porcelaine épaisses, savamment étagées sur leurs soucoupes. C'était le même cabaret, il avait subi quelques améliorations ; sur les murs

dis couverts d'un simple enduit de plâtre, enfumé, gras et repous-
ant, un propriétaire soigneux avait collé du haut en bas, à l'en-
ers, à l'endroit, dans tous les sens, des journaux de toute époque,
eux sans doute que les habitués de l'endroit avaient épargnés,
epuis un certain nombre d'années.

La salle possédait deux becs de gaz; le cabinet voisin, également
pissé de vieux journaux, avait vu remplacer par une lampe à
étrole l'antique et fumeuse chandelle de suif, dans un chandelier
e cuivre.

Monfort entra dans le cabinet. Il était las de marcher, las de
enser peut-être; il s'assit sur un tabouret de paille pendant qu'on
i préparait une tasse de café qu'il avait demandée, et resta un
oment appuyé sur son coude, comme un homme qui sent le far-
eau de la vie peser lourdement sur ses épaules.

Il attendit un moment, puis l'inquiétude de son esprit le travail-
ant, pour fuir ses réflexions, il se leva et fit quelques pas dans
étroite pièce.

Les journaux collés sur les murs attirèrent son attention, et il
amusa à suivre de l'œil les dessins capricieux que formaient les
etits carrés d'annonces, à la quatrième page.

Ne pouvant arriver à déchiffrer un mot qu'il voyait à l'envers, il
rit la lampe et l'approcha de la paroi.

Une autre feuille, tout près, était collée convenablement, de
açon qu'on pût lire; d'autres consommateurs, ennuyés, comme
i, d'attendre, avaient dû chercher la même distraction, car on
oyait des traces de doigts souligner les courts alinéas des faits
ivers.

Les faits divers sont toujours intéressants, fussent-ils vieux et
ebattus; c'est un recueil d'anecdotes plus ou moins authentiques
ue le journalisme offre tous les jours à la curiosité du monde
ntier. La lampe à la main, Simon commença la lecture de la
olonne imprimée.

Vers la moitié de la hauteur, il vit en capitales le mot PERDUE!
u-dessus d'un petit entrefilet, et lut pour savoir ce qui avait été
erdu. Si peu que ce fût, ce serait toujours assez intéressant pour
ui faire passer encore une minute d'attente.

« Hier soir, vers sept heures, place Montindon, une jeune femme
e vingt-cinq à trente ans a été trouvée morte sur un des bancs du
quare où elle était entrée pour se reposer. Sa petite fille, âgée de
ois ou quatre ans, jouait près d'elle et n'avait rien remarqué d'in-

solite. La pauvre enfant, devenue soudainement orpheline, n'a pu donner aucun renseignement utile sur ses parents. Son père, paraît-il, était parti avant le dîner « par le chemin de fer ». L'enfant se nomme Marcelle. Son linge est marqué M. M. Celui de la mère porte les lettres M. P. On a trouvé sur la malheureuse femme un porte-monnaie contenant une cinquantaine de francs. L'autopsie, faite ce matin à la Morgue, a révélé qu'elle avait succombé à la rupture d'un anévrisme. L'enfant, dont la gentillesse ajoute à l'intérêt qu'inspire son abandon, a été recueillie par une brave femme du quartier, qui paraît décidée à l'élever. »

Monfort lut jusqu'au bout, sentant un doute, une angoisse d'abord incertaine, puis une douleur acérée comme une lame de couteau, pénétrer dans son cœur qui lui parut soudain trop petit pour tout ce qu'il contenait d'horreur latente.

Il posa la lampe sur la table et passa la main sur ses yeux, espérant qu'il n'avait pas lu, que c'était hallucination de son esprit surmené par trop de fatigues et de pensées amères. Mais tout à coup, il reprit la lumière et se mit à chercher la date du journal.

Elle n'était nulle part à cette troisième page.

Il secoua la tête, frémit de tout son corps comme un cheval qui va prendre le galop, puis se précipita contre cette muraille inerte et sourde, qui s'obstinait à lui refuser cette date, sans laquelle il sentait qu'il mourrait là, de rage impuissante.

Il monta sur un tabouret, essaya de voir plus haut une autre feuille, qui le renseignerait, au moins d'une façon approximative... les autres journaux remontaient tout au plus à deux ou trois ans.

Découragé, vaincu par cette fatalité qui semblait le poursuivre dans tout ce qu'il tentait, il redescendit, tenant toujours la lampe à la main, et soudain la lumière tomba sur une ligne, dans un petit coin, qu'il n'avait pas pensé à regarder.

« *Spectacles du 28 août.* »

C'est le 26 qu'il avait quitté Paris.

Il lut et relut dix fois cette ligne unique, hébété, stupide, la répétant tout haut, sans le savoir; puis il prit son chapeau sur la table, ouvrit la porte, et bousculant impitoyablement la servante qui apportait le café sur un plateau, il disparut dans la rue noire en courant, du côté de la gare.

Un train allait partir, il y monta, courant toujours comme un fou, et s'enfonçant dans un coin de wagon, où il se trouvait seul

ourna le dos à la lumière vacillante de la veilleuse, cacha son risage hâlé dans le rideau bleu de la vitre, et pleura à sanglots comme un enfant.

Elle était morte, la femme qu'il avait accusée de trahison, qu'il avait maudite pendant neuf ans, qu'une heure plus tôt, il se réjouissait de pouvoir torturer pour la punir!

Elle était morte, brisée par la fatigue, par le chagrin, seule, sur un banc de square, sans une main pour serrer la sienne.

On l'avait portée à la Morgue, les mains impies de médecins inconnus avaient fouillé son pauvre cœur mis à nu, pour lui arracher le douloureux secret de sa mort prématurée, — mort discrète et silencieuse, comme toute la vie de la pauvre femme!

On avait enseveli ses restes sanglants et profanés dans un coin de la fosse commune, et depuis longtemps, elle n'avait plus de croix sur sa tombe, plus de cercueil pour ses ossements; elle n'était plus rien qu'un débris parmi d'autres débris.

Et, pendant des années, lui, injuste éternel, il avait blasphémé sur cette tombe, il avait haï cette martyre, qui sans doute était morte en pensant à lui qui s'en allait, qu'elle reverrait le lendemain. Elle demandait en grâce une nuit de repos avant de continuer sa route... c'était la nuit du repos éternel qui attendait ce corps lassé, ce cœur brisé sous les coups d'une impitoyable destinée.

Il avait été l'ouvrier de cette cruauté brutale: avait-il assez torturé ce pauvre cœur souffrant, avec des reproches injustes sur son éternelle lassitude, sur son air dolent, sur ses gestes lents et pénibles... C'était la mort qui préparait son œuvre, et lui, aveugle artisan, il l'avait aidée de tout son pouvoir dans sa tâche de bourreau.

Tout à coup, il se leva : et sa fille, l'enfant orpheline? Celle que les journaux signalaient sous la rubrique : Perdue, comme une montre, une bague, ou une chienne favorite, qu'était-elle devenue depuis neuf ans, qu'elle s'était trouvée ainsi jetée comme une pauvre petite épave flottante à la surface de cet océan houleux de Paris?

Avec un frisson d'horreur, aussitôt suivi de joie, il se dit qu'elle était si petite, si petite alors, — qu'aujourd'hui elle n'était qu'une enfant encore, et que, Dieu merci, elle avait sans doute échappée grâce à son enfance, à des périls autrement graves que la misère et la faim.

— Ma fille! cria-t-il en se dressant, ma fille perdue, je te retrouverai! pourvu que tu sois encore vivante!...

Cette autre pensée le rejeta sur son banc. Si elle était morte, il était condamné. Il méritait qu'elle fût morte, pour le punir d'avoir douté de la mère martyre! Si la Providence était juste, l'enfant aussi aurait succombé sous le poids de la vie...

Pourquoi avait-il accusé d'un lâche abandon sa pauvre femme innocente, qui l'avait aimé jusqu'au dernier souffle?

Il se rappela comment dans la gare, en lui disant adieu, elle avait désiré partir avec lui... il l'avait repoussée, grondée, d'y penser trop tard...

Qui sait? elle eût peut-être vécu sans cette dernière dureté qui avait fait éclater comme un cristal de roche ce cœur trop longtemps frappé sans mesure.

Le convoi roulait dans la nuit; les champs étaient noirs et silencieux; les wagons grinçaient sur les rails en s'entre-choquant avec un bruit strident et monotone... Peu à peu, après un temps qui lui avait paru à la fois très court et très long, Simon Monfort vit une raie d'or pâle se dessiner à l'horizon, un nuage gris se détacha lentement de l'azur encore opalin, et une étoile brillante comme un diamant, qu'il cachait jusqu'alors, se montra dans le ciel du matin.

XXVI

Marcelle s'éveilla et ressentit un frisson. Dans la chambre de Mlle Hermine, elle avait veillé longtemps, bien longtemps après que la vieille bonne du docteur était venue lui porter un peu de nourriture, longtemps après que le docteur qui l'avait remplacée était arrivé, harassé de fatigue, ayant couru partout sans trouver de garde. Elles étaient toutes parties, il avait croisé la dernière sous la porte cochère de sa maison. Cette journée terrible et glaciale avait fait pleuvoir sur Paris autant de fluxions de poitrine, de croups et d'angines, que de flocons de neige. On lui avait promis d'envoyer une sœur de charité sans perdre un moment, mais il fallait aller à la maison mère chercher du renfort, car toutes les combattantes étaient sur le champ de bataille... C'était l'affaire de deux ou trois heures... moins peut-être...

— As-tu peur? dit le vieux docteur en regardant Marcelle avec

tention, veux-tu que je t'envoie n'importe qui ? On peut trouver importe qui ; mais si l'on volait quelque chose dans cette maison, est encore toi qui en serais responsable... Tu ne comprends pas ? ı ne fait rien. Je ne peux pas te laisser ma bonne, il faut qu'elle it à la maison pour répondre à ceux qui viendront me demander... ne coucherai pas dans mon lit, cette nuit ; j'ai encore des visites faire... Et la cuisinière de Mme Bréault, elle n'est pas encore ntrée ?

Un hurlement lugubre et prolongé qui retentit au dehors répon- à cette question. Marcelle dit tristement :

— Non, elle a oublié le chien qui a hurlé toute la soirée. Il y a e heure, je lui ai jeté du pain par-dessus le mur... il mourra de im, ce pauvre animal...

— Il ne manquait plus que cela, pensa le docteur ; si ce chien veut pas se taire, la pauvre petite n'en aura que plus de frayeur. s-moi la vérité, Marcelle, reprit-il, tu n'as pas peur de rester ule, bien sûr ?

— Je ne suis pas seule, répondit-elle, puisque je suis avec lle Hermine.

Le vieux médecin ne répondit pas. Il ne pouvait pas lui dire e Mlle Hermine n'existerait plus avant le lever du jour. Les ngestions pulmonaires ne donnent pas à leurs victimes le temps ıller chez le notaire. Quand le soleil du matin se montrerait, arcelle n'aurait plus rien au monde que les vêtements qu'elle rtait, et la boîte qu'elle avait glissée dans sa poche.

Il s'en alla triste, n'osant pas annoncer cette mort à l'orpheline se reprochant de ne pas le faire... Cependant, si Mlle de Baure- m devait vivre quelques heures de plus, mieux valait attendre rrivée de la sœur de charité ; au moins, l'enfant ne se désolerait s pendant cette nuit de solitude.

Le docteur partit. Marcelle remit du bois au feu, puis retourna à chaise longue. Mlle Hermine semblait tranquille, elle ne parlait ıs, et agitait seulement ses mains sur le drap avec un geste achinal, presque régulier... Marcelle n'avait jamais vu mourir ; se réjouit de ce changement qu'elle considérait comme heureux, posa sa tête sur le bras de son siège, pour la délasser quelques tants. Au bout d'une minute, elle dormait.

Un frisson la réveilla. Le feu s'était éteint, la bougie avait nevé de brûler dans le chandelier. La chambre était glaciale, on ntendait aucun bruit, pas même un souffle.

Marcelle sauta sur ses pieds, aussitôt rendue au sentiment de la situation, et courut à la fenêtre pour avoir du jour. Elle écarta les rideaux et, par habitude d'enfance, ouvrit la fenêtre pour avoir de l'air. En face d'elle, dans le ciel gris et frais, l'étoile du matin brillait comme une goutte de cristal traversée par un rayon du soleil... L'enfant la salua d'un regard reconnaissant, comme un heureux présage, referma la fenêtre et se dirigea vers le lit...

La porte s'ouvrit doucement, sans bruit, et les yeux de Marcelle se tournèrent de ce côté; elle vit la cornette blanche de la sœur annoncée par le médecin. Comme la fillette reportait son regard vers le lit où le visage soudainement amaigri de son amie se dessinait à peine dans le creux de l'oreiller, à la faible clarté de l'aube naissante, — elle sentit une main de la sœur se poser sur ses yeux et l'autre s'appuyer doucement sur son épaule pour lui faire plier les genoux.

— Priez, mon enfant, lui dit une voix grave, priez pour l'âme de votre bienfaitrice, qui est sans doute au paradis.

Marcelle obéit, et s'aperçut en ce moment que, depuis la veille au soir, elle savait très bien que Mlle Hermine devait mourir.

XXVII

Vers onze heures du matin, un fiacre déposa devant la grille du jardinet une femme longue et sèche qui tenait à la main un vieux petit sac de maroquin noir, usé et rougi aux angles, sac qui devait avoir vu bien des gens et bien des choses depuis qu'il avait quitté les mains du fabricant.

Cette personne sonna à la grille, et attendit les mains croisées, pendant que le cocher, mécontent du pourboire, détalait au grand trot, en criblant de coups de fouet son malheureux cheval qui n'était pas responsable.

Rien ne répondit à cette sonnerie. Marcelle ne pensait plus à rien, et la sœur ne pouvait distinguer par le son cette cloche de celle des environs, qui, suivant l'habitude matinale du quartier, cessaient de carillonner d'un bout à l'autre de la rue.

La visiteuse, impatientée d'attendre, tira l'anneau une seconde fois, avec une telle énergie que le chien de Robert répondit par une magistrale série d'aboiements.

Ceci n'était pas fait pour encourager la visiteuse, qui croyait nimal enfermé dans le jardin du chalet. Elle sonna une troisième s sans plus de succès, et, le chien s'étant tu, elle finit par remar- er un bouton à la porte; elle tourna le bouton, la porte s'ouvrit, entrant dans le jardinet, elle vit avec une inexprimable satisfac- n que le redoutable animal ne s'y trouvait pas.

D'un pas délibéré, elle parcourut la longue allée et entra dans la aison comme si tout lui appartenait. Du moment où il n'y avait s de chien, ce n'était plus la peine de prendre des précautions. En passant devant la porte entr'ouverte de la salle à manger, elle put se retenir de la pousser, pour voir un peu comment c'était t. La vue du poêle éteint, des cendres éparpillées sur le marbre, la bouillote oubliée, du diner inachevé de Marcelle, lui fit faire e grimace éloquente; mais elle passa outre, en murmurant :

— Maison au pillage! Il était temps d'arriver.

Le petit salon était fermé à clef, ce dont elle s'assura de sa opre main; dirigeant alors ses recherches vers le premier étage, e monta l'escalier d'un pas lourd et convaincu, qui lui était rticulier.

— Mlle de Beaurenom? dit-elle à la sœur qui se montra sur le lier.

— Elle est morte, lui fut-il répondu.

— Ah! dit la sèche personne un peu saisie.

On a beau venir de province pour hériter, le mot « mort » vous ace toujours.

Après une seconde d'hésitation, elle entra dans la chambre de défunte, s'approcha du pied du lit où gisait sa parente, esquissa signe de croix et joignit les mains. Ses lèvres s'agitaient, mar ottaient la formule d'une prière, mais ses yeux fouillaient dans moindres recoins de l'appartement.

Quand elle pensa avoir suffisamment accordé à la décence, elle un autre signe de croix, encore plus hâtif que le précédent, et se rnant vers la sœur de charité de l'air d'une personne qui n'a is rien à se reprocher :

— Je suis madame Grenardon, dit-elle d'un ton imposant.

La sœur, jeune encore et peu au fait des habitudes de ceux qui nnent pour hériter, fit un petit geste moitié salut, moitié ques n. La dame continua :

— Le docteur m'a écrit hier; je suis héritière des biens de ma sine.

La sœur fit un second geste, mais cette fois, ce n'était pas un salut. L'air pincé, la voix sèche, les mouvements impérieux de la nouvelle venue lui paraissait peu convenables devant la dépouille à peine refroidie d'une femme qui avait su se faire aimer, au moins par l'orpheline qui l'avait assistée à l'heure douloureuse de la mort.

— Parlez plus bas, dit la religieuse, en mettant un doigt sur ses lèvres.

Mme Grenardon parut fort surprise de cette recommandation, mais elle n'avait plus rien à dire, de sorte qu'on ne peut pas savoir si elle sentit le besoin d'en tenir compte. Elle ôta son chapeau, qui laissa voir une assez laide chevelure grisonnante, le posa sur la commode, se défit de son châle qu'elle plia, mit par dessus son sac de maroquin, et apparut dans la splendeur d'une robe de mérinos noir, très-propre, mais de cette apparence mesquine que les personnes d'un caractère ingrat ont le don de communiquer à leurs vêtements, même neufs, dès qu'ils les endossent.

— Savez vous s'il y a d'autres héritiers? reprit Mme Grenardon après avoir lissé ses cheveux devant la glace.

La religieuse avait bonne envie de ne pas répondre; cependant elle leva la tête et dit tranquillement :

— Je ne sais pas.

— Il doit y avoir un testament? continua la cousine de province.

— Je ne sais pas, répondit la sœur de sa voix calme.

Mme Grenardon la regarda de travers, puis se rasséréna.

— C'est vrai, dit-elle, au fait, vous ne pouvez pas savoir... a-t-il quelque chose à manger dans la maison?

— Je ne sais pas, lui fut-il répondu pour la troisième fois.

(*A suivre.*) Henry Gréville.

SOUVENIRS

D'UN

PRISONNIER DE GUERRE [1]

EN ALLEMAGNE

(Suite)

En route pour la Prusse

(29 octobre 1870.)

L'heure de la honte avait sonné. Il fallut rendre les armes, les
apeaux, les munitions, l'honneur!
Les plus confiants avaient obéi aux ordres invitant les chefs de
ps à livrer les drapeaux et les aigles à l'arsenal où ils devaient
e brûlés. Des officiers avaient fait croire, qu'à la paix, on retrouve-
t ces glorieux symboles. Malgré la volonté des chefs, les régi-
nts moins crédules les déchirèrent; les soldats s'en disputèrent
morceaux, comme une noble relique de notre passé, et les
roulèrent autour de la ceinture.
La veille de notre départ pour la Prusse, chaque régiment entas-
ses fusils, ses munitions dans le fort le plus voisin. De vieux
dats, les larmes aux yeux, le cœur navré, s'étaient refusés à les
dre, les avaient brisés de colère ou jetés dans la Moselle.
utres, plus calmes, se contentèrent des consolations des officiers
rmant sincèrement « que la paix allait être signée bientôt et
les armes resteraient à la France, n'ayant pas le temps d'aller
Prusse ». Après avoir nettoyé soigneusement leur chassepot, ils
prirent le numéro afin de rentrer plus tard en possession de
même fusil qu'ils connaissaient si bien.

) Voir le numéro de *La Lecture*, du 5 Novembre.

Dans l'exaltation des esprits, on vit des groupes se former pour franchir les lignes d'investissement sans réfléchir à l'impossibilité d'un tel effort. Rabissac, le premier, avait essayé un ralliement sérieux, et tous ces désespérés ne voulant rien entendre, se seraient fait tuer sans marchander. Puis un apaisement se fit douloureux, par l'abattement général qui suivit, par la difficulté de l'esprit à croire à cette triste réalité, unique dans l'histoire 180,000 hommes d'excellentes troupes, livrés contre leur volonté sans une sérieuse tentative de trouée réclamée par tous.

Il fallut partir!

Les plaintes amères, les accusations graves contre les grands chefs recommencèrent, accompagnées de gestes vifs, menaçants. Pourquoi un conseil de généraux n'avait-il pas décidé de nous sortir de cette impasse? Bazaine les en avait empêchés, paraît-il. Ah! toujours cette discipline qui repousse l'initiative des subalternes malgré la logique, la certitude du succès! L'obéissance passive prime tout.

Pour mieux déguiser sa trahison, conçue depuis longtemps, l'infâme Bazaine avait simulé une résistance qui s'était manifestée en sorties inutiles, désastreuses. Par ce subterfuge inhumain, il nous avait réduits aux plus dures privations, voisines de la famine. Son hypocrisie fit doubles victimes : celles des champs de bataille et celles de la captivité.

Depuis huit jours, nous avions appris par nos avant-postes cette capitulation honteuse. Comme d'habitude, des hommes poussés par la faim, s'étaient aventurés dans les champs, en dehors des lignes, pour ramasser des pommes de terre ou d'autres légumes forcément abandonnés par les cultivateurs. Quelques coups de fusil s'échangeaient pendant cette maraude faite à quatre pattes à plat ventre, pour échapper au danger. Quelques-uns même narguaient l'ennemi, lui faisaient des gestes drôlatiques de moquerie facétieuse.

Un matin, ce fut un étonnement de n'être pas inquiété. On s'enhardit, on s'avança plus nombreux, à plusieurs reprises, et les Prussiens ne tirant plus s'amusèrent, par surprise, à faire quelques prisonniers. Conduits au camp ennemi avec égard, ils furent stupéfaits d'être bien accueillis, regardés comme de pauvres diables intéressants. Chargés de vivres et de tabac, après avoir été interrogés, raillés gentiment, ils furent renvoyés au camp français. Leur souffrance allait finir. « Dans huit jours, Metz caput! » ajoutèrent les Prussiens en riant...

Cela expliqua pourquoi, depuis quelque temps, les sentinelles ripostaient plus à notre fusillade. Cette annonce avant la lettre la reddition de Metz confirma nos doutes sur la conduite louche notre commandant en chef. Aujourd'hui, la trahison était bien ablie; nous allions en subir les terribles conséquences.

Nous quittâmes notre campement le 29 octobre au matin avec ne immense tristesse, un immense découragement.

La pluie tombait mouvementée et fine; le vent était fort. Un brouil-rd semblait étendre, en signe de deuil, son voile brumeux sur etz et la vallée de la Moselle. Le drapeau français flottait encore r la cathédrale d'où les Prussiens n'avaient pu le retirer. Sur tous s forts, à l'aspect imposant et majestueux, le drapeau ennemi ait été arboré. Le calme, la tranquillité, la tristesse étaient rtout. Par habitude, l'œil cherchait encore les flocons de fumée erçus au loin, chaque matin d'escarmouche. On ressentait mpression pénible d'une grande catastrophe car tout semblait éanti et lugubre. Comme au réveil d'un cauchemar affreux, les ux étaient attristés, indécis dans leur trouble; le cerveau restait primé, atrophié par cette capitulation qui nous tuait moralement. A droite de la route, les officiers français étaient rangés, képis s, les yeux humides, l'air navré et grave. En face, les vainqueurs. omme un troupeau, nous défilâmes, abattus, honteux, les mains des, le regard attristé tourné vers nos chefs. Des sanglots partaient x poignées de main d'adieu, aux encouragements des officiers. n s'embrassait, désolés, tandis que les Prussiens, émus dans leur ctoire, rendaient dignement le dernier salut aux débris des oupes qui les avaient toujours vaillamment combattus. Un long nvoi funèbre de corps affaiblis, maigris, passa sous le ciel gris, us les yeux des paysans inquiets de l'avenir.

Cette séparation fit presque oublier nos peines, nos ressenti-ents ; nous savions d'ailleurs que nos chefs directs n'étaient pas vrais coupables. Notre cœur s'ouvrit au pardon, à la réconcilia-n.

Plus tard, la pluie cessa, le temps s'éclaircit. Dans toutes les rections, des phalanges de prisonniers se dirigeaient vers la Prusse r des routes différentes. Chaque pas, chaque endroit rappelait un ivenir. Nous marchions lentement, en désordre, arrêtés souvent r des à-coups, et flanqués de Prussiens le fusil chargé. Aux portes la ville, le spectacle devint attendrissant.

A la nouvelle de la capitulation, des habitants de Metz, des environs, jusqu'à Nancy, étaient accourus pour retrouver leurs enfants leurs amis dont ils n'avaient pas eu de nouvelles depuis le blocus La direction de chaque corps d'armée ayant été donnée, ils s'étaien portés en masse aux points du parcours. Ils attendaient là depui des heures le cœur pal pitant, le re gard an xieux.

Les habitants des environs étaient accourus.

Quelle co hue! que tumulte Les yeu fouillen partout e des mouv ments de té précipité au milie des poussé et des heur Des bras lèvent av des cris, d appels, qua s'annon une figure connaissa ce. On fe la foule, supplie p passer. I l'approc de la personne aimée, on s'étreint, on s'embrasse, pleurant de jo heureux de se revoir. Mais, que de déceptions, que de larmes douleur aux interrogations sur des camarades disparus !

Ces embrassades, ces recherches fiévreuses finissent par ralen la marche de la colonne. Les Prussiens repoussent la multitu nous bousculent en criant de leur voix rude : « Vorwarts ! V

ärts! » (en avant ! en avant!). Impossible d'avancer ! On reste ı. Les parents, les amis ont le temps de causer, de se renseigner, de onner quelque argent pour le long voyage. Certes, ils pressentent ı captivité pénible et malheureuse, mais ils s'en consolent, puisque ı balle, l'obus ou les privations n'ont pas pris leurs enfants. Mais ù vont-ıs?... Personne ne le ait ! N'importe, on 'écrira souent pour dissiper oute inquiéude. D'ailleurs, ils eviendront ientôt, car out le monıe croit la aix prohaine après ıne reddiion aussi xtraordiaire qu'inroyable.

J'eus beau évisager es attitudes xpectantes, ne vis pas ıa mère, ni ersonne de ıa connaissance. J'eus peur, bien qu'en une telle agglomération umaine, il fût difficile de tomber juste sur le visage vivement ésiré. Enfin une voix de femme m'appelle ; c'est une amie de ma mille. Elle a retrouvé son fils et m'apporte des nouvelles. oujours souffrante, ma mère n'a pu venir. J'apprends ses tour ents, sa maladie, ses efforts pour se rendre chaque jour à la gare

Il me frappa plusieurs fois sur l'épaule.

voir si je suis parmi les prisonniers, les blessés transportés en chemin de fer. Elle y passait des journées entières, regardant toujours, interrogeant vainement, et prenant sur place une légère nourriture pour ne pas quitter son poste d'observation. D'autres femmes étaient là, très nombreuses, espérant toujours, puis rentrant désolées devant l'absence prolongée de l'être cher. Cependant, elles ne se lassaient pas ; elles persistaient dans leur entêtement de mère à vouloir compter sur le hasard. Et le lendemain, elles reprenaient leur place habituelle dans l'attente d'une journée meilleure.

Je fus soulagé, heureux, car maintenant, ma mère se rétablirait sans doute plus vite en apprenant que j'existais encore, qu'elle recevrait bientôt une longue lettre de moi, à notre premier séjour.

Notre conversation ne put durer longtemps ; il fallut repartir sous la pression brutale des Prussiens.

Dans la foule, les mains agitèrent des mouchoirs, des cannes, des chapeaux et des parapluies, ou esquissèrent des gestes d'adieu auxquels se mêlaient des appels, des souhaits. Le flot des vaincus continua de passer, monotone, comme un interminable cortège de deuil.

Enfin, on arriva au *Camp de la Boue*, à quelques kilomètres de Metz. On campa après avoir pataugé plusieurs heures dans la boue, manœuvré difficilement aux commandements des Prussiens qui faisaient exécuter des mouvements qu'on ne comprenait pas. Leur brusquerie redoubla.

Les quelques soldats français qui, se croyant plus libres depuis quelques jours, refusaient d'obéir à leurs chefs, les insultaient même, furent les premiers à subir sans riposte la tyrannie du vainqueur. Ils savaient qu'ici l'insubordination, la mutinerie étaient sévèrement réprimées. Ils cédèrent.

Les terres glaiseuses de ce funeste emplacement, détrempées par les pluies fréquentes de septembre et d'octobre, offraient une grande résistance à la marche. Les souliers s'engluaient profondément, et dans l'effort tenté pour se dépêtrer, les sous-pieds des guêtres s'arrachaient, laissant les chaussures dans la terre. On était alors obligé de marcher pieds nus, les godillots à la main.

Au loin, en certains endroits, près des feuillées, de pauvres diables épuisés par les privations et les maladies moururent sur place, les jambes enfoncées de plus de cinquante centimètres dans

ette boue tenace d'où ils ne pouvaient sortir. Ils étaient tombés ans un suprême effort, se débattant vainement, comme attachés au ol par un lien invisible. Leurs cris faibles de désespérés ne s'en-endaient pas toujours ; leur embarras se devinait plutôt à leur ttitude. Mais, quand les secours arrivaient, il était trop tard. Les auveteurs éprouvant les mêmes difficultés n'avançaient que len-ement, et les agonisants succombaient peu à peu aux suites de eur faiblesse générale.

Bientôt, on donna quelques vivres, mais la privation avait été si ure, que la ration de pain fut insuffisante à contenter notre appé-it. Nous avions tous quelque argent économisé forcément et uquel était venue s'ajouter la répartition de la somme de l'ordi-aire faite la veille.

De tous côtés, des groupes se précipitèrent sur les voitures des narchands suivant l'armée ennemie ; elles furent envahies, déva-isées presque. Les Prussiens durent intervenir en armes, former n cordon de forces autour des véhicules. Les denrées s'enlevaient, e vendaient à la criée, au plus offrant, tout le monde ne pouvant tre satisfait. On dépensa largement. Un pain de deux livres fut cheté cinq francs et le reste à l'avenant, en proportion de la oracité des appétits. Tout cela se dévorait sur place, sans retenue, vec une fringale d'affamés. Beaucoup ne purent rien avoir, 'approvisionnement ayant été acheté en un clin d'œil, à des rix exorbitants. Alors les uns trafiquèrent, cédant avec usure ne partie de leurs produits. Il se dépensa ainsi des sommes olles.

Les bidons s'emplirent d'eau-de-vie médiocre ; on but outre nesure, essuyant la risée, les lourdes plaisanteries des Prussiens rotecteurs auxquels les marchands généreux offraient gratuite-nent des saucisses, des tonnelets de bière. L'estomac n'eut pas la orce de supporter de pareils excès. Les uns tombèrent ivres norts ; d'autres ressentirent plus tard les conséquences de cette loutonnerie bien excusable.

Oh ! le goût exquis que je retrouvai à ma première bouchée de ain ! Après l'amertume des désespoirs, des défaites, ce fut une nsation de bien être, un plaisir de vivre, inespéré. Tout me parut on en ces produits douteux cependant, et je compris mieux l'avi ité des malheureux subissant le contre coup de la disette. Les eux s'agrandissaient de joie, les mâchoires n'allaient pas assez

vite, et les dents semblaient mal aiguisées pour se régler sur l'exigence de l'appétit.

Une fois reposé, j'examinai les alentours composés de plaines et de bois.

La splendeur de l'automne m'attira. Même dans les moments les plus difficiles, mon œil s'est toujours arrêté avec bonheur sur les aspects nouveaux, sur la nature environnante. L'attraction était irrésistible, nécessaire. Je jouissais pleinement de l'impression fugitive qui m'isolait un instant du bruit de la mitraille, du souci d'être bientôt, peut-être, une de ses victimes.

Je me dirigeai vers un boqueteau assez éloigné qui me parut tranquille, peu fréquenté.

La gamme flamboyante des ors, des roux, des ocres et des pourpres s'harmonise aux verts sombres des sapins, aux verts passés ou grisâtres des essences vivaces. C'est un enchantement de la vue, un réveil pour l'esprit. Ces arbres dépouillés, dont les feuilles jonchent la terre comme des cadavres après la bataille, ne sont ni des vaincus, ni des mourants, comme nous. Ils restent la tête haute ; ils résistent à tous les vents. Leur force n'est pas éteinte : elle se retire simplement vers la terre pour y puiser de la vigueur et mieux soutenir le dur combat de l'hiver. Dans quelques mois elle jaillira plus puissante en une sève bienfaisante qui s'élèvera pour régénérer les branches, préparer le feuillage du prodigieux décor de la nature. Nous autres, au contraire, nous laissons nos morts et nos blessés sans espoir de devenir plus forts pour la lutte prochaine. Nous rentrons dans le néant pour un temps que nous ignorons. Et qui nous garantira l'existence d'ici là ?... Quel sera notre régénérateur ?...

Je m'abimais dans ces réflexions, lorsque je me trouvai tout à coup en présence d'un général prussien, grisonnant un peu, la taille imposante. Je m'arrête et je salue. Le général voit mon étonnement et m'adresse la parole. Sa voix est douce ainsi que le regard de ses yeux bleus ; sa figure maigre plaît ; son air est respectable.

Me trouvant bien jeune, il m'interroge paternellement sur mon âge, mes parents, mon passé. Avec beaucoup de tact, il pousse son aimable curiosité jusqu'à me demander l'impression générale des Français sur l'issue fatale de la guerre. Puis il s'empresse de rendre hommage à notre grand courage et nous plaint de n'avoir pas eu un sort plus digne, plus mérité.

Sa franchise, sa bonhomie me firent sortir de ma réserve. Je dis

onctuellement, amèrement, la vérité, c'est-à-dire, l'imprudence une déclaration de guerre que tout le monde réprouvait et pour quelle nous n'étions pas prêts. Puis, le manque d'approvisionnements, la trahison de Bazaine, l'incurie de tous...

— C'est juste, mais vous allez un peu loin pour la trahison. Il y ongtemps que nous nous préparions. Il faut voir dans la conduite maréchal des projets politiques plutôt! Pensez donc, trahir, ur un soldat, c'est le plus grand des crimes!... Je vous plains; France est une grande nation...

— Mais quel désastre aussi! On se relève difficilement de ces ups-là, mon général, répondis-je attristé.

— Ça ne fait rien, répliqua-t-il en me frappant plusieurs fois r l'épaule, la France sera toujours la France!

Malgré ce cliché de mélodrame, je me sentis si ému que j'aurais nbrassé ce noble cœur étranger qui savait trouver un mot de nsolation pour un humble soldat. Mes yeux se remplirent de rmes; je restai muet.

Alors il me tendit la main avec une simplicité cordiale en me sant encore :

— Courage, mon enfant, courage!

Nous nous séparâmes.

Le jour baissait, la fraîcheur augmentait; un linceul planait aintenant sur la campagne. Des feux brûlaient, clignotaient, d'où ontait une petite fumée bleuâtre. Le camp préparait son repas. Quand j'arrivai près de ma compagnie, Rabissac me dit :

— Eh bien, fourrier, d'où venez-vous donc? Je vous croyais pris ns cette boue maudite! Asseyez-vous; votre gamelle vous attend.

Je racontai mon aventure. Elle surprit, car la conduite du général ntrastait trop avec le ton hautain et dur des officiers allemands. Grâce aux extras achetés aux marchands ambulants, notre dîner rut meilleur, comparativement à la nourriture des précédents urs. Heureusement, notre cuisinier resté fidèle, obéissant, poli lgré notre défaite, continua de nous soigner selon ses capacités. ne s'était pas laissé gagner par cet esprit de violence qui avait afflé brusquement et réveillé les mauvais instincts. D'ailleurs, puis le matin, les insubordinations, les révoltes, les insultes ossières furent si nombreuses que les Prussiens durent intervenir proclamer que les inférieurs ne devaient pas cesser d'être res- tueux, obéissants envers leurs supérieurs. Des punitions graves, nformes à la discipline allemande, seraient sévèrement infligées.

L'ordre s'établit au point que de bons soldats, indignés, prirent la défense des outragés.

La température est froide. Des feux s'allument de toutes parts autour desquels on s'assied en rond. Toute la nuit des colonnes arrivent. On cause, on fume; certains dorment la tête dans les mains, les coudes appuyés aux genoux. Faute de paille, de feuilles d'arbres, il a été impossible de monter les tentes. Il eût fallu coucher dans la boue. Quelques hommes ont pu étaler des échalas par terre et s'y étendre. Cependant, plusieurs se résignent, dressent leur abri et s'y installent de leur mieux. Le froid les fait bientôt sortir; ils s'approchent difficilement des brasiers où l'on est entassé maintenant, où chacun défend sa place avec ténacité.

Des groupes sont forcés de créer un feu nouveau; mais le bois manque au bout de quelques heures : alors, des hommes se détachent pour aller en chercher. L'approvisionnement environnant s'épuise vite, les flammes diminuent d'intensité. Le cercle se resserre de plus en plus; les expectants épient avec impatience les soldats envoyés en corvée à tour de rôle. Ils espèrent les remplacer au foyer, mais les places sont gardées avec force. Des disputes éclatent suivies de voies de fait.

Dès qu'on ne trouve plus de menu bois, on s'attaque aux arbres de la route. Plusieurs hommes abattent avec des hachettes de superbes peupliers ou de jeunes troncs. Leur activité devient d'un vandalisme révoltant. Certes, il faut se chauffer, mais mon cœur saigne en voyant tomber ces géants, presque inutilisables puisque le bois est vert, fume sans cesse et pique les yeux. Cela ne fait rien! On en apporte toujours. Des arbres tout entiers sont amenés dans le feu. Parfois, on essaie de les fendre, de les apprêter sans se décourager. Devant ce massacre, l'indignation se manifeste çà et là. Pourquoi saccager ainsi nos routes, leurs beaux ombrages si chers aux voyageurs, au pauvre qui chemine? L'élégie de Ronsard: *Contre les bûcherons* me revient en mémoire; je m'entends encore la réciter en classe:

> Escoute, bûcheron, arreste un peu le bras;
> Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
> Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force,
> Des nymphes qui vivoient dessous la dure escorce?
> Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
> Pour piller un butin de bien peu de valeur,
> Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
> Mérites-tu, meschant, pour tuer nos déesses?
>
> . . . . . .

Nos plaintes sont vaines; des voix nous répliquent :

« Faut-il donc mourir de froid!...

Et les Prussiens rient de ce massacre, s'amusent de l'agilité, de adresse de nos soldats.

Le froid augmente, le brouillard est pénétrant, les feux, moins airs, ne chauffent pas suffisamment, semblent des yeux affaiblis. ignotant dans l'obscurité. La fumée du bois vert s'épaissit; il est npossible de tenir plus longtemps là. Les moins durs s'en vont, promènent, puis, vaincus par la fatigue, se décident à reposer ır la terre boueuse.

La nuit fut glaciale.

Tout à coup, je m'éveillai, ressentant une vive douleur aux ieds. Les longues marches, le dos chargé de soixante kilos, 'avaient fait beaucoup souffrir. Je ne sais définir ce mal, sorte fourmillement poignant qui m'arrache des cris. J'essaie de me ver, je ne puis tenir sur mes jambes ; sitôt que mes pieds touchent terre, une sensation de brûlure intense augmente ma souffrance mes plaintes. J'ai honte de ne pouvoir les retenir. Rabissac, dé d'un soldat, vient à mon secours, me déchausse et veut, malgré ıoi, m'approcher de quelque brasier encore vif. La douleur devient rocement intolérable; je croyais mourir. On m'éloigna alors sans ıvoir dans quelle position me placer, toutes me faisant souffrir. Mes ieds furent enveloppés dans des linges, puis je bus un peu d'eau e-vie chaude. Je passai le restant de la nuit dans un état de ırexcitation pénible.

Et pas un médecin! Partout, des Français qui meurent de dysen rie, de faiblesse par ce froid terrible.

Le lendemain, j'ai de la peine à marcher. Je m'efforce cepen ant, car nous quittons ce *camp de la Boue*, à jamais fameux par s malheurs qu'il a causés. Nous y laissons quantité de morts; des ıitures pleines de malades emportent les plus abattus, perdus à mais. Mon sac est mis sur une voiture dans laquelle je m'assieds temps à autre. Et nous voilà partis vers la frontière, repassant ır des endroits connus après notre défaite de Forbach.

Les villages sont d'une tristesse morne. Les paysans se pressent ır notre passage et ne peuvent nous vendre les vivres et la bois ın que nous leur demandons. Les réquisitions ont tout épuisé. ependant, à quelques kilomètres de la Prusse, des voitures pleines provisions, venues de différentes directions sont vidées en peu

de temps. Leurs conducteurs nous disent tout bas qu'ils ont caché des habillements de cultivateurs; ils les distribuent adroitement à ceux qui veulent tenter de fuir. Quelques soldats s'arrêtent sous un prétexte quelconque, se faufilent dans les bois où ils se déshabillent et réussissent à se sauver. Quelques-uns même conservent leur tenue militaire. Mais la plupart sont pris, fusillés séance tenante, sur le bord des fossés, pour faire des exemples. Depuis, les traînards les éclopés furent menés à coups de crosse; personne n'se risqua plus.

La plupart sont pris et fusillés séance tenante.

Ces exécutions sommaires et brutales serrent le cœur; nous manifestons bien haut l'horreur d'un tel abus de la force, mais les Prussiens colères menacent davantage, se montrent plus redoutables.

Ma conscience se révoltait de voir que des soldats avaient le droit de disposer aussi facilement de la vie d'un homme!

Nous arrivâmes en Prusse.

Peu avant, les yeux cherchaient avec peine le poteau de délimitation; une gêne nous saisit comme si un nouveau malheur

vait nous atteindre. Ce mot de frontière avait pour moi une gnification étrange, douloureuse; je l'entrevoyais comme quelie chose de sacré, de grandiose. Croyance d'enfant, peut-être, me semblait qu'il devait y avoir une séparation bien marée de nature. La réalité détruisit ma fiction. Une tristesse nérale ra-va notre uleur. La lonnes'arta quelies secons face à la rance, kés bas, avec salut atndrissant regard. ongtemps core on se tourna, régné à son rt, interroant l'esce abanonné.

Des Prussiens armés nous accompagnent.

L'interminable nvoi continua sa rou, sans conitre sa desination, sans voir pour mbien de temps il serait tenu éloigné de la patrie.

Le pays traversé est beau, les habitations ont l'aspect des aisons de Normandie avec les chevrons en bois de leurs murs anes. Les habitants sourient à notre passage, adressent quelques ots flatteurs aux soldats de notre escorte, ou nous insultent avec concours des gamins acharnés. Les Français les plus osés ostent en langage de caserne, en gestes indécents qui nous font

rire, tandis que les curieux hébétés, se tiennent cois ou recom mencent de plus belle leurs propos outrageants.

Chaque jour maintenant l'étape est plus longue, mais les Prus siens ne bousculent plus les retardataires, les fatigués. Ils le laissent plus libres parce qu'on est en Allemagne et dans l'impos sibilité de se sauver. Il faut même marcher la nuit. Les route sont belles, le paysage superbe en cette admirable vallée de l Sarre qu'éclaire une lune magnifique. La splendeur des sites nou fait circuler en pleine féerie, attire l'âme vers le rêve. L'œil et l'es prit toujours en éveil font oublier la fatigue. Nous rencontron d'autres colonnes de prisonniers; on est heureux de se voir, d reconnaître quelques amis ou des soldats du même régiment. Dan la route, depuis le départ de Metz, tout s'est disloqué ; quelque uns ont même quitté leur compagnie pour suivre un autre déta chement. Le même fait se reproduit ici ; certains, tout en causant, s laissent entraîner, se perdent au milieu de la foule et ne retrou vent plus les camarades du départ.

Aux premières haltes des villages, on se précipite pour achet quelque boisson, quelque nourriture ; c'est une occasion pou changer la monnaie française. Les Prussiens aiment notre or nous repassent leurs thalers, leur petite monnaie sans se gên de nous tromper, profitant de notre ignorance. Des officiers mén sont heureux de faire cette opération; ils serrent en souriant n pièces d'or dans une longue bourse.

Nous passons par Sarrelouis, Trèves, Aix-la-Chapelle ; plus lo nous sommes entassés en chemin de fer, dans des wagons à be tiaux, à charbon, non couverts. Les trains se suivent circula jour et nuit, et nous sommes engourdis par le froid, frissonnants fièvre et mal nourris. Sous le ciel remarquablement étoilé, no admirons les aspects si variés et toujours beaux, malgré la ros pénétrante, malgré nos fatigues. Nous arrivons à Cologne où le tr s'arrête sur un pont magnifique comme pour nous faire admirer beauté de la ville, de sa cathédrale et du Rhin. Puis nous reparto vers l'inconnu, car on ignore toujours notre point de destinati

Les jours, les nuits sont aussi douloureuses. Le trajet s'allonge c tinuellement ; nous constatons à peine les changements de natu Enfin, on nous dit que nous sommes à Potsdam, dont nous n'ap cevons pas grand'chose. Nous filons maintenant sur Berlin. On secoue, les souvenirs s'éclaircissent et ce nom si légèrement c par le chauvinisme français éveille en nous une immense tristes

L'entrée à Berlin

Nous y arrivons l'après-midi. Après notre descente de wagon, nous entasse sur une grande place pleine de monde, bruyante. ous sommes étourdis, brisés, sales et mal vêtus. La foule se esse, s'approche et nous regarde comme des bêtes curieuses. Je sens mal à l'aise. Je lis sur ces visages une rancune déjà eille, de la haine à peine contenue; j'entends des murmures, s menaces, des expressions de mauvais goût contre les vaincus. on regard se détourne vers la partie de la ville que nous aper- ons et qui me semble triste par l'aspect de ses maisons de briques mbres. Une statue équestre est là près de nous; je n'ai pas le mps d'en lire l'inscription : on me bouscule pour me faire ren- r dans le rang. Je crois à un départ prochain, mais on nous sse là, et le désordre réapparait dans les groupes car l'agglomé- ion des curieux augmente, s'avance et nous enveloppe.

Ils examinent notre tenue, et font des réflexions. Leur curiosité est pénible; je m'efforce, malgré ma faiblesse, d'avoir une atti le digne, imposante. Quand ils apprennent que nous sommes de rmée de Metz, le désir de nous interroger les rend plus auda- eux. Des messieurs très convenables risquent quelques mots de nçais, d'autres sont heureux de rencontrer des Alsaciens qui pondent en leur patois allemand. Ils se renseignent sur les grades ns l'armée française, sur la signification des galons, des diffé- ntes tenues. Tout les intéresse; les privations du siège, notre cou ge qu'ils connaissent bien maintenant, les touche même. Ils xpriment poliment, ils nous plaignent, nous consolent, et nous surent que nous serons bien traités en captivité. Quelques-uns rent timidement de l'argent, des cigares, que beaucoup d'entre us refusent.

Nous restons longuement sur cette place, sous les yeux braqués la foule qui grossit toujours et chante bientôt des airs patrio- ues en une animation presque sauvage.

Dans cette confusion humaine, notre détachement fut disloqué : s convois déjà mêlés à d'autres furent dirigés sur différents ints au delà de Berlin, vers l'est. Des séparations avaient déjà lieu pendant notre itinéraire; une partie avait été laissée à

Coblentz, à Magdebourg. Je me trouvai seul, séparé des cama rades. Beaucoup d'hommes de ma compagnie s'étaient aussi dis persés, faufilés parmi des amis, des connaissances d'un autr détachement rencontré au moment de son embarquement précipité

Cet isolement me fit craindre de passer une captivité plus mono tone. J'appréhendais l'étude de nouveaux caractères, la recherch de sympathies toujours difficile et souvent malheureuse. Tout en pensant, j'allai d'un groupe à un autre, questionnant, cherchan des yeux dans la bigarrure des uniformes français.

Je fus saisi de notre air piteux. Chez tous, la barbe et les che veux avaient poussé librement. Celui-ci les portait d'une façon celui-là d'une autre. Sur plusieurs apparaissaient les coups d ciseaux inexpérimentés donnés à la hâte pour atténuer ce désordre Ce manque d'uniformité involontaire enlevait à la physionomie l caractéristique militaire exigée par les règlements, donnait un ai de soldat d'occasion. Mal chaussés, mal habillés, le linge de corp défectueux, le teint blême et jaunâtre, nous étions des guenille vivantes.

Encore imberbe avec mes dix-neuf ans, ma physionomie n'ava pas subi une grande altération. Grâce à l'eau de mon bidon, reno velée aux arrêts de la colonne, il me fut facile de procéder chaqu jour à une toilette sommaire. Cependant mes cheveux plus lon me faisaient ressembler à un lycéen qui n'a aucun souci de sa to lette.

Certainement, cet aspect général diminuait notre renommée soldats cocardiers. Mon orgueil en souffrit ; j'eusse voulu que l'att tude et la tenue fussent à la hauteur de notre vaillance indiscutabl Orgueil de jeune homme, sans doute, mais aussi inquiétude vaincu pour la considération de son pays.

Tout à coup, une poussée se fait sentir ; on nous ordonne marcher en rang. Chacun se presse, pour éviter les bourrades d Prussiens. Des rumeurs, des cris se font entendre ; la foule ve voir de plus près, résiste aux cordons de troupe. De chaque côt des Prussiens armés nous accompagnent dans ce triste défilé travers leur capitale. La population est en émoi ; aux fenêtres d maisons pavoisées, les têtes s'agitent avec les bras. Un cri de colè est lancé, d'autres suivent par l'esprit d'imitation spontanée souvent imbécile qui domine, affole les masses. Les impulsio aveugles surgissent avec les injures, les malédictions, les menac

oings levés de cette populace en délire. Aux hourras formida-
, éclatant des bouches méchantes, se succèdent les chants
iotiques qui incitent les plus timides au déchaînement de leur
geance ridicule. Ce grondement formidable devient effrayant.
pierres, toutes sortes d'objets sont lancés sur nous, blessent
elques
ançais,
dis que
gardiens
tentent
n pour
s proté-
Parfois,
peur de
e foule
tile et
ossière
t les cris
mblent
s pro-
ds venant
leurs
itrines
ommes
Nord.
es pier-
et les
ltes con-
uent de
lir. Mal-
notre
; nous
dressons
ête, l'œil

Devant la folie de son intention, je résiste.

oureux, en signe de mépris et d'acceptation hautaine de leurs
nes attaques. La colonne est bientôt envahie, arrêtée dans sa
rche. Effarés, ivres d'orgueil par les annonces des victoires
entes, les soldats prussiens nous poussent brutalement à coups
crosse aux applaudissements des curieux.

Cependant, soit que la composition de la multitude, à un point,

fût plus choisie, soit par humanité, par pitié, un courant contrai surgit, sympathique à notre égard. Les oranges, les petits pain les pièces de monnaie se mêlent aux pierres des barbares. D gens s'avancent, les femmes surtout, pour nous offrir toutes sort de présents malgré l'opposition des gardiens. Les hourras redo blent; cette houle de têtes en remous est aux prises avec les sen ments les plus divers.

Les cœurs d'élite se montrent toujours aux moments les pl difficiles. Distinction utile qui permet de reconnaître que tous l êtres ne se ressemblent pas, n'obéissent pas à la poussée de l'in tinct aveugle des hommes primitifs.

Cette attitude nouvelle nous fait plaisir; mais nos gardes vex se fâchent contre ces mains généreuses, contre ces bonnes âm en désaccord avec la conduite du peuple allemand. Des scèn de désordre ont lieu; on en vient aux coups. Mais les partisans la guerre ont le dessus.

L'agitation et les clameurs deviennent effrayantes.

Toujours bousculés, nous arrivons enfin devant un long tra qui doit nous emporter tout à l'heure, nous ne savons où. Arrêt face aux véhicules, nous restons surpris de voir un chemin fer en pleine rue, sans clôture. Ce stationnement ne calme pas l rumeurs.

Les plus humains tentent à nouveau de s'approcher, de nous tém gner quelque sympathie sans se soucier des menaces des Prussie

Dans une pression vigoureuse, quelques-uns d'entre nous trouvent mêlés à la foule. Tandis que je remercie un bourge auquel je refuse des cigares qu'il me présente, une jeune femm grande et jolie, bien mise, s'avance vers moi, heureuse d'e tendre parler sa langue par un Français.

— Vous parlez allemand, Monsieur! Venez, je veux vous sauv dit elle vivement. J'aime beaucoup la France.

— Impossible de fuir devant cette foule furieuse; merci de vo bon cœur, répondis-je vivement.

— Je suis riche, ne craignez rien. Venez; je vous cacherai s mon manteau.

— Je n'ose pas...

— Venez, gentil Français.

La confusion régnait encore. L'inconnue me presse les ma nerveusement, m'attire vers elle avec force, la bouche et les y souriants.

evant la folie de son intention, je résiste, mais les larmes lui nent aux yeux; elle supplie avec une tendresse qui m'émeut squement, elle ouvre sa grande pelisse fourrée, m'en enve-e rapidement et m'entraîne dans sa marche. Aussitôt une main de s'abat sur moi, m'arrête : c'est un soldat prussien qui me ène brutalement me menaçant de mort, et insultant sa com-iote de témoigner tant de bonté à un Français.

endant cette courte scène, le détachement s'était placé dans le n, où le Prussien me conduit brusquement vers une portière erte. Croisant la baïonnette, il me dit qu'il me la passera au ers du corps si je tente de descendre, de m'esquiver encore. endant que je monte dans le compartiment, il me pousse for-ent et me fait tomber à plat ventre. Des Français indignés estent contre sa brutalité. A son appel, d'autres Prussiens arri-t, veulent passer les révoltés par les armes.

Iais le train se met en marche lentement, précédé d'un bon-me qui agite une grosse cloche devant la locomotive pour venir les passants et tenir la voie libre.

e me risque à la fenêtre afin de revoir cette affectueuse emande si compatissante qui aurait voulu me délivrer de la France de l'exil. Je l'aperçois agitant son mouchoir, m'en-ant des baisers. Après le signe d'adieu que je lui fais vive-t, mon Prussien me pique le bras d'un coup de baïonnette ; je retire aussitôt.

ur le nouveau parcours, les cris redoublèrent suivis de jets de res. La population enragée se montra lâche, haineuse jusqu'au t. Dans l'impuissance de nous défendre, des accès de colère. ée de vengeance s'éveillait en nous, exaltait notre raison.

nfin, le train quitta la ville. Ce fut un soulagement, un apaise-t nécessaire. Nous restâmes longtemps sous l'impression de e réception caractéristique que nous appelâmes, par dérision, onduite de Berlin.

e pensai souvent, avec émotion, à la générosité de cette ngère.

(*A suivre.*) Désiré Louis.

CORONAT

Autrefois, il y a des années, le régisseur Hubert, jeune alors plein de vie, ne manquait jamais de dire, à la fin de chaque repa « *Finis coronat opus.* »

De ses courtes études au collège, il n'avait guère retenu que trois mots. Il pouvait les traduire exactement : *Finis*, la fin, *coron* couronne, *opus*, l'œuvre. Cela signifiait : « J'ai bien mangé, a appétit, d'un bout à l'autre de mon déjeuner. La dernière boucl ne valait pas moins que la première. La fin était digne du début

Longtemps cette maxime lui parut claire et commode. Il l'exp quait en famille, aux amis, sans se tromper, comme pour dire : « Vous le voyez, il me reste quelque chose du latin que j appris. »

Ce fut le sens du mot *opus* qui s'obscurcit d'abord. Hubert trouvait qu'avec peine le mot correspondant. Il le perdit tou fait. *Opus* n'était plus qu'un sou étranger, percé, cassé, roui sans valeur.

— Supprimons *opus*, se dit Hubert.

Et il prit l'habitude de refuser une moitié de pomme, un verre liqueur en ces termes : « *Finis coronat !* »

Cela suffisait. Personne ne regrettait le reste. On devinait en qu'Hubert voulait dire : « Merci ; assez pour une fois. J'en ai j que-là. Et ceux qui avaient la tête le plus dure, comprenaient moins l'un des deux mots, le mot *finis*.

— *Finis*, j'ai fini, ça va de soi, n'importe qui, un enfant saisir

Quant au mot *coronat*, peu à peu inintelligible, il frappait pa sonorité et son mystère. Quel sens lui donner? A quoi servait Nul ne savait, mais chacun souriait de confiance, car il faisait à sa place. Il fit mieux encore, dès qu'Hubert s'avisa de le pron cer seul. Il rejeta décidément *finis*, inutile et banal, et ne garda *coronat*. Et, aujourd'hui, la marque originale d'Hubert dev vieux, ce qui le distingue des autres hommes du village, c'est répondre à tout propos : *Coronat*, *coronat*.

Il ne dit plus ni oui, ni bonjour, ni : ça va, ni : au revoir ; il *coronat*. Il remue sa tête blanchie et pousse son *coronat* comme grognement familier appris en classe ou en nourrice.

Jules Renard.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard,

LÈVRES CLOSES

I

Vers une extrémité de la longue galerie qui, dans cet appar nent tout moderne, remplaçait l'antichambre, un domestique sposait la petite table pour prendre le café.

Deux tasses seulement, avec la courte cafetière anglaise, et, sur tablette intérieure, le cabaret à liqueurs, menu chef d'œuvre de rrerie signé Gallé que la sobriété des maîtres de la maison ndait inutile lorsqu'ils étaient seuls.

Le valet de chambre approcha la bergère préférée de Monsieur le rocking chair de Madame, — non pas une de ces disgra euses balançoires en bois courbé, unique effort en ce genre de bénisterie française, mais un rocking chair américain en acajou nbre, délicatement sculpté, avec coussins de soie ancienne, nt la solide élégance avait, même au repos, comme une grâce mouvement, une ondulation de nacelle.

Puis l'homme ouvrit un panneau du vitrail, pour qu'à travers glace sans tain de la vaste baie on eût l'illusion de l'air extérieur, r cet après midi de décembre, où trainait un peu de soleil rose, fus, brisé par le moindre obstacle.

La température égale du calorifère s'accordait avec cette caresse clarté, avec ce simulacre de rayons, qui, au dehors, imprégnait brume froide sans parvenir à la disperser.

À bas, sur l'espace grisâtre, des cimes d'arbres se dessinaient, res silhouettes aux attitudes découragées et lointaines.

Un coin du parc Monceau se découvrait d'ici, de ce côté de la ison, dont la façade regardait la rue Rembrandt.

Et dans toute la longue galerie, par l'accord des harmonieuses ances, par la disposition des bibelots disparates, des meubles tieux, — le grand poêle en faïence de Delft, le confessionnal

gothique aux adorables sculptures, la châsse florentine en cuiv niellé, les émaux de Limoges, les vases de Satzuma, les tapi series éteintes, les tableaux de maître aux coloris sourds et pr fonds, — par tout cet ensemble de si sensuelle intelligence, u hauteur de vie humaine s'affirmait. Ce luxe avait une âme. On sentait combiné pour les besoins du rêve plus que pour l'orgue des yeux. Quelqu'un vivait là qui devait savoir chercher au contours de ces belles choses la trace frémissante des mains d l'artiste, et s'émouvoir du tourment sacré qui les avait conçue Sans doute quand ce quelqu'un paraissait, un unisson devait s produire, les détails se complétaient, s'expliquaient. Le déc devenait alors un cadre.

C'est ce qui arriva.

Une porte s'ouvrit. Marcienne de Sélys pénétra dans la galeri

Elle la préférait à toutes les pièces de l'appartement, par qu'elle l'avait arrangée à son goût, qu'elle y avait entassé s trésors ; tandis qu'ailleurs les préjugés artistiques de M. de Sél faisaient triompher, sans une fantaisie personnelle, sans une fau heureuse, l'impeccabilité des styles spéciaux : style Louis X dans le grand salon, Louis XVI dans le petit, style anglais da la salle à manger, et Henri II dans la chambre conjugale, chambre qu'il abandonnait d'ailleurs à Marcienne, dormant l même le plus souvent sur un divan qui se transformait le soir lit, dans le fumoir voisin de son cabinet de travail.

Edouard de Sélys était un avocat célèbre, dont l'éloquence, a jours de grandes plaidoiries, transformait le prétoire en un mili mondain d'admiration, d'émotions frissonnantes.

Ses ancêtres appartenaient à la noblesse de robe. Mais les gé rations qui l'avaient immédiatement précédé, ruinées par spéculations au moment du système de Law, puis accablées la révolution, s'effaçaient dans une ombre de médiocrité ma rielle et morale. C'est lui, c'est sa forte personnalité d'orateur, avait relevé la famille, rétabli le prestige de ce nom de Sél fameux autrefois dans les parlements.

Son mariage avec Marcienne, fille d'un duc de Thouars et ve d'un Verdun-Lautrec, l'avait replacé, voici dix ans, dans ce vi monde aristocratique, dont l'atmosphère chargée d'orgueil et souvenirs, bien que secouée de plus en plus par des souffles démocratie, semble encore, pour la fierté de certaines âmes, refuge contre la vulgarité moderne.

Marcienne, de seize ans plus jeune que lui, — elle l'avait épousé vingt-huit ans quand il en avait quarante-quatre, — lui avait cordé sa main dans un entraînement d'enthousiasme, après un omphe de barreau qui, en sauvant l'auteur d'un meurtre pas onnel, retentissait dans toute l'Europe, bouleversait les conscien s et les cœurs, ouvrait la source de toutes les pitiés, de toutes s larmes, par des aperçus tragiques sur les fatalités, les douleurs, s irrésistibles vertiges de l'amour.

Mme de Verdun-Lautrec, veuve depuis deux ans et alors dans ut l'éclat de sa beauté, se trouvait à l'audience. Préoccupée de nclination qui la portait vers Édouard de Sélys, elle était allée ntendre. Elle fut conquise. Bientôt après elle devenait sa femme. Dix années avaient passé depuis.

Y songeait-elle? Se rappelait-elle le trouble éperdu, profond, ont elle tremblait et pâlissait malgré son élégante impassibilité térieure, dans cette salle des assises, où elle avait vécu en uelques heures toutes les splendeurs de la vie, tous les éblouisse- ents du bonheur et toutes les angoisses du mystère, sous le pres- ge d'une parole dominatrice, ensorceleuse, foudroyante?

Est-ce à cela que pensait Marcienne de Sélys lorsque, après oir versé le café dans les deux tasses, elle se balançait au mou ement imperceptible du rocking-chair, les yeux perdus au dehors, rs la mort des grands arbres enlinceulés de brume, en attendant ue, dans la salle à manger, son mari eût fini de répondre à uelque question d'un secrétaire?

A trente huit ans, elle était moins éclatante peut être, mais plus duisante qu'à vingt huit, d'un charme plus vivant, plus tenta ir, plus subtil, accru de tout ce que les sensations et la pensée, ûtées avec réflexion et ardeur, peuvent ajouter de vertigineux x prunelles et aux lèvres d'une femme.

Elle gardait beaucoup de jeunesse dans la démarche et dans la lle, — le corps assoupli par les sports auxquels se plaisaient son tivité physique, sa hardiesse, passionnée qu'elle était pour le ind air et l'espace comme une hirondelle sauvage.

Elle montait à cheval presque journellement, même à Paris. Les ires gelées l'attiraient au Cercle des Patineurs, où elle traçait ec une grâce aisée des arabesques sur la glace. Elle n'avouait ère la bicyclette; mais les allées de son parc, à la campagne, et routes de la forêt voisine la voyaient souvent passer, agile et tive, dans l'éclair de ses deux roues.

Son beau visage, malgré la fraîcheur des yeux, aux larges iris verts cerclés de noir, trahissait davantage l'effleurement des années : mais plutôt par une intensité mélancolique d'expression que par aucune trace de déclin. Son front, ses tempes restaient purs de toute ride sous le retroussis audacieux des cheveux châtains. Et Mme de Sélys, quand elle daignait rire, gardait le rire de ses vingt ans, d'une sonorité de cristal dans la blancheur lumineuse des dents étincelantes.

Elle ne riait pas, en ce moment. Elle portait même, dans ses prunelles sombres, sur sa bouche fléchissante, un tel indice de tristesse que M. de Sélys en fit la remarque.

Il venait de s'asseoir en face d'elle, et se disposait à prendre hâtivement son café, prêt à retourner à son cabinet de travail.

Des clients, il le savait, encombraient son salon d'attente.

Leur coup de sonnette ne se percevait pas dans cette partie de l'appartement. Les seuls visiteurs de la famille entraient du grand escalier dans la galerie, et ils étaient annoncés d'en bas par un timbre, car la maison comprenant peu de locataires, avait des façons d'hôtel particulier.

Mais tout le mouvement d'affaires de l'avocat se passait dans une autre aile ayant son entrée particulière et son escalier spécial.

Avant de s'y rendre, Édouard de Sélys s'attardait, contre sa coutume, retenu par l'inquiétude de cette ombre douloureuse sur le visage de sa femme.

— Qu'est-ce que vous avez Marcienne? J'espère n'avoir rien dit tout à l'heure en déjeunant, qui vous ait ennuyée.

— Au contraire, dit elle, en dardant vers lui la tendre lumière de ses yeux.

— Comment, au contraire?

— Vous étiez bon, ce matin. Vous étiez confiant, expansif, différent de vous-même.

— Et c'est cela qui vous chagrine?

— Cela m'émeut.

Elle ne précisa pas le sens de cette émotion. Mais lui, habitué à la juger trop sentimentale, ne se soucia pas d'entrer dans des subtilités de cœur.

Il se leva. Et, comme ils étaient seuls, le domestique parti, un paravent déployé autour d'eux, il s'approcha pour embrasser Marcienne.

Elle tendit une joue sans chaleur; puis, comme Édouard penhait la tête davantage pour rencontrer sa bouche, elle eut un éger recul devant le rude favori grisâtre, l'oreille déjà vieille, décorée, hérissée de poils blancs, tandis qu'au dessus la calvitie dénuait le puisant crâne.

Édouard de Sélys, à moins e cinquante-inq ans, paaissait un vieillard. Vieillesse manifique, sans oute, imposante par la aute taille, par la flamme es yeux, animée de toute a fougue du alent, transigurée quand a voix surgisait, la voix l'un timbre ternellement eune, d'une éhémence qui emportait es âmes: mais a vieillesse enfin, prématurée chez ce lutteur intellectuel, la cruelle usure humaine, l'abominable déchiqueture de l'être sous les griffes sournoises et es becs furtifs de ces oiseaux de passage que sont les rapides minutes.

Il venait de s'asseoir en face d'elle.

En même temps qu'une brusque répulsion physique, un attendrissement, venu de cette répulsion même, de cette inconsciente méchanceté de sa chair, envahit Marcienne.

Cet homme, elle l'avait aimé d'amour, — amour d'enthousiasme plutôt que de sens, mais où sa ferveur d'admiration lui faisait trouver un prix inestimable au désir du mari et une joie orgueilleuse à le combler en l'enivrant.

Elle se rappelait la force de ce sentiment exclusif qui, pendant des années, au milieu des hommages, l'avait laissée aussi froide et inattaquable à l'assaut des ardeurs masculines que si elle eût vécu parmi des êtres d'une espèce différente de la sienne, et qu'il n'eût existé qu'un homme au monde, celui qu'elle adorait.

Et maintenant!...

Ah! pourquoi changeait-on? Pourquoi, si l'on changeait, gardait-on le passé d'un poids si lourd au fond de l'âme?

Qui parle de la douceur des souvenirs? Les souvenirs n'enchantent qu'à l'âge où l'on n'en a pas encore.

Chaque souvenir est un bonheur mort, ou une douleur éteinte. Et, dans le cimetière que nous portons en nous, celles-ci seulement soulèvent avec une force vive la pierre de leur tombe. Elles sont toujours mal enterrées, les douleurs. Mais il n'est pas de résurrection pour les joies.

« Moi aussi je vieillirai bientôt, » songea Marcienne.

Un frisson la traversa, à la pensée de l'imminente déchéance physique, et de ce que cette déchéance allait lui ravir...

Elle se dressa, posa ses mains sur les épaules de son mari, s'appuya contre ce cœur qui lui appartenait autant qu'autrefois, qui lui gardait sa place d'idole.

— La vie est affreuse... murmura-t-elle.

— Je ne trouve pas, dit tranquillement M. de Sélys. La vie est pleine de devoirs et d'intérêts sans cesse renaissants. Ce qui est admirable, c'est qu'elle ne nous laisse jamais manquer ni de travail ni d'espérance. Une tâche à accomplir, un but vers lequel marcher, c'est toute la grandeur et tout le bonheur dont nous sommes capables. Et cela se trouve à la portée du plus dénué, du plus humble.

— Vous en parlez à votre aise, Édouard, vous dont l'œuvre est si belle, si glorieuse!...

— Mais vous, Marcienne, vous avez votre art.

Elle eut un sourire, moins d'amertume que d'ironie spirituelle de gentille moquerie d'elle-même :

— Mon art!... Lequel? J'en ai trois. Je fais de mauvais vers, de la musique médiocre et de la peinture détestable. Ah! croyez

le, mon ami, tout cela n'existe pas, ne signifie rien. La vie, c'est d'être jeune, d'être beau et d'aimer.

— Il n'y faudrait pas des facultés bien rares, dit M. de Sélys avec dédain.

Marcienne redressa la tête, soudain blessée du ton de son mari. Comment pouvait-il répondre par des généralités glaciales, par des contradictions tranchantes, alors qu'il aurait dû s'enquérir du malaise d'âme qui la faisait parler d'une façon dont elle n'avait guère coutume?

Ce malaise, elle ne se souciait pas, certes, de le lui expliquer, mais elle s'irritait qu'il n'en eût pas le soupçon, l'inquiétude.

— Vous êtes bien toujours le même, reprit-elle. Vous qui débordez de tendresse, de pitié pour vos criminels, qui faites verser des larmes, qui en répandez parfois vous-même sur des douleurs qui ne vous touchent pas, vous êtes l'homme le plus fermé aux choses de la passion et du sentiment. Vous êtes un artiste en émotions, un virtuose qui sait jouer sur toutes les cordes du cœur; mais, au fond, vous méprisez comme des nervosités un peu morbides ces frissons de détresse et d'amour, si aigus parfois que nous en défaillons.

Edouard de Sélys regarda plus attentivement sa femme. Ce n'était pas la première fois qu'elle lui reprochait une froideur de caractère en contraste avec la chaleur de son talent oratoire. Et elle avait raison de reconnaître qu'il mettait son orgueil d'intellectuel à la discipline de ses mouvements impulsifs, à une parade d'impassibilité pour tout ce qui le concernait personnellement. Mais, depuis peu, elle semblait creuser avec un acharnement douloureux et bizarre cette discordance entre leurs deux natures.

Il en avait eu déjà, fugitivement, l'impression pénible. Une révolte contre l'injustice féminine le contracta intérieurement. Car il sentait, au contraire, sa tendresse pour Marcienne s'imprégner de plus de douceur, d'abandon. Son amour ne pesait plus sur elle avec cette sorte d'âpreté passionnée dont autrefois, par moments, il l'avait meurtrie. Pourquoi semblait-elle changer à l'inverse de lui-même, devenant moins tolérante à mesure qu'il oubliait de la dominer pour s'appliquer davantage à lui plaire?

A cette minute même, il n'eut pas seulement l'impulsion — lui si vite cabré jadis — de riposter par quelqu'une de ses phrases hautaines qui faisaient tomber l'attaque ainsi qu'un bouclier sur

lequel une flèche s'émousse, et ne laissaient pas à l'audacieuse la satisfaction de soupçonner une blessure.

Avec une petite lâcheté sentimentale bien éloignée de l'impassibilité qu'on lui reprochait, M. de Sélys eut un rire sans malice et cette réponse d'affectueux enjouement :

— Ah! voilà votre grand reproche!... Je ne suis pas aussi éloquent près de vous qu'à la barre. Mais pourquoi le serais-je? Quelle cause plaiderais-je ici?... puisque vous m'aimez, Marcienne.

Quand la voix surgissait, voix d'un timbre éternellement jeune.

A ces mots, à cet accent, Mme de Sélys devint très pâle. Toute droite devant son mari, elle le contemplait. Quelque chose d'insondable approfondissait les magnifiques prunelles. Mais lui les trouva seulement plus attirantes, plus expressives; et il allait, cet époux vieilli, prononcer une parole d'amant, lorsqu'un coup de timbre, vibrant dans la cour, dispersa les émotions différentes de leurs deux âmes.

La double sonnerie annonçait une visite de famille. A cette heure-ci, ce ne peut être que Charlotte murmura Mme de Sélys.

— Alors je reste, fit l'avocat après un premier mouvement de retraite

Un valet traversa l'autre extrémité de la galerie, ouvrit la porte extérieure.

Et, parmi l'ancienneté précieuse des choses d'art, le concert assourdi des nuances, les songes immobilisés des jours lointains une vision de printemps s'avança.

Charlotte Fromentel, à vingt-neuf ans, conservait, dans sa ilhouette vive et gracile, ses gestes menus, son teint de lait où eraient tombés des pétales de rose, dans l'étonnement de ses purs eux clairs sous le désordre joli de ses frisons d'or pâle, un déli-ieux air d'en-ance, cette frai-heur exquise 'âme et de chair ui fait dire de ertains petits tres qu'ils sont à croquer ».

Nature plus ituitive, plus ré-échie que ne issait soupçon-er l'allure de llette, mais u'on ne devi ait guère autour elle, chacun ne ongeant qu'à la ater, à s'égayer e sa drôlerie de oupée espiègle.

Elle s'avança, ns un sérieux accoutumé de n minois de ndeur. Le pé llement des its, des yeux, teignait sous e ombre de vité.

Lolotte lui mit les bras au cou.

Marchant droit à M. de Sélys, elle lui mit les bras au cou, treignit d'un grand baiser silencieux, sans répondre au : « Bon ur Lolotte », gaiement lancé par Marcienne.

-Eh bien, eh bien, petite? dit l'avocat, la détachant de lui mais dans e câlinerie de geste et de voix imprégnée de tendresse profonde,

On l'eût crue sa fille. Elle était sa demi sœur. Une enfant natu relle que son père avait eue d'une liaison tardive, dans un de ce amours poignants de la cinquantaine, où toute la splendeur de l vie enivre l'homme, l'affole, avant de le laisser défaillant sur l chemin crépusculaire de la mort.

La naissance de Charlotte avait coûté la vie à sa mère, — un honnête fille.

Georges de Sélys, le père d'Édouard, était venu trouver so fils, qui, à vingt-six ans, comptait déjà des succès de barreau. l lui avait révélé l'existence de l'enfant, et son intention de l'élever

— La reconnaîtras-tu? demanda le fils.

— Je ne l'aurais pas fait à cause de toi.

Un désir craintif surgissait dans les yeux du père. Cette peti créature vagissante rayonnait dans sa pensée, dans son cœur, dan l'orgueil de sa chair. L'affirmer sienne, la hausser sur sa main pa ternelle vers le sommet social... Certes, il l'eût souhaité. Mais n'était pas seul détenteur du beau nom qu'il portait. En face d ce grand garçon, brusque et fier, dont la personnalité jaillissait forte du vieux tronc ancestral, Georges de Sélys éprouvait la tim dité de sa vie inutile et finissante, dans l'espoir et le respect d'u avenir supérieur. Il ne voulait ni engager ni embarrasser c avenir. Il ne s'en croyait pas le droit.

— C'est à cause de moi que tu ne reconnaitrais pas ta fille répéta Édouard.

— Oui.

— Eh bien, à cause de moi donne-lui notre nom. Crois-tu q j'aimerais moins ma sœur, cher père, pour l'avoir attendue pe dant vingt-six ans?

Éclair d'âme, éblouissement de joie. Douceur, fierté, générosi dans la mâle étreinte des deux hommes. Dès cette minute, Édou adopta Charlotte. Ce fut lui le vrai père. L'autre, vieillissa d'une tendresse pleine de regrets et d'alarmes, devint de plus plus l'aïeul. Il mourut douze ans après.

Ses dernières paroles allèrent à sa fille, entrèrent dans le co de l'enfant, n'en sortirent plus, parce qu'elles se confondaient a tous les souvenirs, toutes les suggestions délicates, toutes les d ceurs des années d'aurore :

— Je te donne à Édouard. Tu lui dois plus que la vie. Tu co prendras cela plus tard. Et je donne Édouard à toi, à ta reconna sance, à ta tendresse. Si grand, si fort qu'il soit, ta petite m

urra peut-être un jour écarter de lui une souffrance. Je lui laisse
n affection comme un talisman, une sauvegarde.

Fraternité paternelle d'un côté, filiale de l'autre. Union de
arme complexe et rare. L'âge du frère se haussant de force,
autorité, par le prestige et le caractère ; l'adolescence de la sœur
olongeant les puérilités, la soumission, l'adoration superstitieuse
la petite fille. Ces différences, que tout accentuait, qui pouvaient
largir en abîme, rendaient au contraire ces deux êtres plus né-
ssaires l'un à l'autre.

Édouard ne songeait pas à se marier, dans l'ensoleillement de
te jeunesse blonde et rieuse, illuminant toutes les heures que
bsorbaient pas l'acharné travail et le souci de la gloire.

Quand Charlotte atteignit l'âge où les prétendants commencè-
nt à se présenter, Édouard connut l'égoïste désir de la garder
ujours, l'angoisse du départ inévitable, l'inconsciente jalousie
vers l'homme que, fatalement, elle lui préférerait, toutes les dé-
sses de la paternité dont le rôle s'achève.

Une appréhension se mêlait à ces sentiments. Ne devrait-il pas
éler à Charlotte, et à celui qu'elle agréerait, le secret de la nais-
nce irrégulière?

Le moment vint. Mlle de Sélys s'éprit du peintre Jacques Fro-
ntel, — garçon de fière allure, de fortune presque nulle mais de
l talent. Lui-même l'aima, et sincèrement, bien qu'elle fût pour
le « beau parti ». Les confidences d'Édouard, loin de le décou-
ger, lui donnèrent la joie de prouver sa ferveur quand même. Et
furent les fiançailles.

La veille de son mariage civil, Charlotte apprit de son frère que
mais sa mère, à elle, n'avait porté le nom de leur père. De ce
stère qui l'humiliait, elle ne comprit pas tout. Mais elle entrevit,
ns la longue sollicitude d'Édouard, quelque chose de plus provi
ntiel, de plus hautement bon. Elle se redit tout bas les paroles
ernelles : « Tu lui dois plus que la vie. » Une clarté
ufuse lui fit pressentir le rôle généreux qu'il avait joué. Dans
scurité de silencieuse souffrance où la jetait une révélation
elle n'osait approfondir, elle trouva une consolation à exalter
grandeur d'âme de celui qui, pour elle, avait été jusqu'à ce jour
t au monde.

Désormais son affection pour Édouard prit une nuance de véné-
on religieuse. Elle eut le culte de son caractère, de son talent,
sa renommée. Lorsque sevré d'elle, veuf de ce rayon de grâce

et d'enfance, isolé dans une hauteur aride, il eut le loisir d'aimer. Charlotte à son tour prit peur de la femme inconnue qui marche rait vers lui du fond du destin, avec un leurre de félicité dans les yeux.

Mais quand son frère la présenta à Marcienne de Verdun Lautrec, ses craintes s'évanouirent. Une magie d'attirance lui capta le cœur. Elle fut éblouie par la grâce fière, qui, de s'incliner en soumission amoureuse devant Édouard de Sélys, lui parut divinemen émouvante. Et son instinct d'enfance, de petite animalité tendre prompte à démêler la caresse sincère, sentit chez sa future belle sœur la nature profonde, aux droites avenues sans détour, le lointaines harmonies de l'âme avec le paysage extérieur des gestes des regards, avec les frissons de la voix. Elle eut confiance. E nulle jalousie. Partager l'affection du grand frère, du gran homme, avec une créature si riche de sentiments qu'elle mult pliait alentour l'abondance des cœurs, semblait à Charlotte u accroissement au lieu d'une perte.

Des années d'intimité charmante s'écoulèrent.

Le ménage riant de Jacques et de Charlotte, auquel une éclosio rose et blonde de petits êtres donna bientôt un frais rayonneme de nichée heureuse, s'abritait en une sécurité d'adoration dans bonheur large, hautain, tranquille, d'Édouard et de Marcienne.

Le prestige d'art, l'élégance mondaine, la dignité inattaquab dont Mme de Sélys ornait la vie privée de l'avocat, remplissaie Charlotte d'admiration. Une seule ombre pour la douce pet sœur. Elle, toujours si filialement docile auprès de cet aimé, q maintenant, devenait un vieillard, ne comprenait pas chez Ma cienne certaines révoltes d'orgueil, de sensibilité cabrée. Ma c'étaient des nuances de désaccord, insensibles pour des ye moins attentifs que les siens, incapables d'éclater jamais en su face, hors des limites où les maintenaient le respect réciproque. fierté, le bon ton.

Dans ce jour de décembre, — jour qui devait compter redou blement au souvenir des deux belles-sœurs, Marcienne, surpr que Charlotte ne lui eût pas encore rendu sa bienvenue genti et la voyant s'attarder d'une câlinerie si grave au cou de l'avo se rappela certaines bouderies de la petite quand elle-même s'é raidie en orgueil ou en volonté contre Édouard.

Mais, récemment, Charlotte n'avait rien pu remarquer de genre. Et, si intuitive, elle ne l'était pas au point d'avoir press

l'escalier l'acidité des paroles qu'ils échangeaient tout à l'heure.

— Tu ne me dis pas bonjour, Lolotte?

— Mais si.

Un froid éclair des yeux diaphanes, et nul mouvement vers Marienne pour l'embrasser comme d'habitude.

— Les mioches... comment vont-ils? demanda M. de Sélys, différent à ces manèges de femmes.

— Ce sont des diables, fit elle avec le ravissement de cette constatation chez les jeunes mères. Crois-tu que Georges et André t voulu grimper sur la bicyclette de leur père? Elle est remisée ns l'atelier. Ces deux petits monstres l'ont fait rouler contre un evalet. Tu te figures la dégringolade! Heureusement, c'était le ortrait de la duchesse... Quatre-vingts ans, et elle trouve que cques l'a vieillie!... Il devait retoucher. C'est fait. Je t'assure l'on ne voit plus ses rides, ni son menton poilu. Elle est ratissée oprement.

Charlotte riait. Un rire faux. Nervosité de la bouche, navrement s prunelles, tout le joli visage contracté, douloureux. Et cette stination de ne s'adresser qu'à Édouard! Un lancinement d'inuiétude traversa Mme de Sélys. De l'ombre intime et lointaine ssée aux cavernes de la personnalité mystérieuse, une vapeur angoisse monta. Serait-il possible que Lolotte?... Absurde nsée! L'évidence même ne convaincrait pas cette chère petite aïve. Or, d'évidence, il n'en existait pas.

Cependant le malaise pesait. Marcienne voulut forcer Charlotte lui répondre :

— Eh bien... A propos de bicyclette... Ma jupe... Ta femme chambre pourra-t-elle la copier?

— Ta jupe de bicyclette!...

De quel ton sonnèrent ces mots! Mots alertes et allègres, tout à up sombrés en une lourdeur de mort. Ils roulèrent au fond de arcienne comme des pierres dans un abime. Un écho s'éveilla. uis ce fut une clameur, un roulement de foudre dont ses fibres emblèrent. Elle se souvenait... La dernière lettre de Philippe... lle qu'elle n'avait pas encore brûlée avec lui comme toutes les itres... N'était-ce pas dans cette poche?...

Elle sentit les yeux de Charlotte boire sa pâleur. Dressant un ont calme, elle prononça :

— Un tailleur de Londres me l'a faite... C'est une coupe spéale... Je serais bien étonnée...

— Vous parlez chiffons... Je vous laisse, dit M. de Sélys.

Il fit deux pas, puis se retournant :

— Vous dînez tous deux avec nous, ce soir, Lolotte?

Elle rougit.

— Mais... Je voulais justement te dire... C'est ennuyeux...

— Comment?...

Il prit l'air contrarié.

— Tu sais bien, Charlotte, que nous aurons le ministre... E pour la croix de ton mari, au premier janvier...

— Oh! Édouard... murmura-t-elle.

Une grande détresse apparut sur son transparent visage, au traits d'enfance. Elle eut l'air près de pleurer.

— Comme tu es bon!... Tu t'occupes de cela?

— Certes, je m'en occupe.

— Tu n'en disais rien.

— Ah! tu sais, moi, je ne suis pas l'homme des phrases. Si j t'en parle maintenant, c'est que je crois la chose à peu près sûre D'ailleurs Jacques a plus de talent qu'il n'en faut.

— Oh! que tu es bon!... que tu es bon!... répétait Charlotte.

— Petite bébête... Quand il s'agit de toi... Où est le mérite?. Demande à Marcienne si elle me trouve bon.

Un rayon farouche, à travers l'attendrissement d'une larm jaillit des yeux de Charlotte vers sa belle-sœur. Celle-ci prononç — et la densité de signification dépassait les mots :

— Vous êtes bon, mon ami, foncièrement bon. Je le crois et vous le dis de tout mon cœur.

— Oh! oh!...

— Votre bonté, reprit Mme de Sélys, est une bonté active, q se met en mouvement pour le bien d'autrui. Elle n'est pas la bon sensitive qui s'émeut, qui sympathise, qui comprend.

— Et qui se prodigue en belles paroles, reprit Édouard av ironie.

— Les paroles ont une grâce agissante, dit vivement Marcien Comment pouvez-vous les dédaigner dans le domaine sentiment vous qui connaissez leur puissance de conviction, vous, un gra orateur?...

Elle s'interrompit, surprise par un écho strident :

— Le domaine sentimental!... répétait Charlotte, avec un ri nement aigu.

Cependant l'avocat regardait sa montre :

— Sapristi!

En deux enjambées gagnant la porte, il cria encore :

— A ce soir, c'est entendu.

— J'enverrai Jacques, dit Charlotte. Moi, réellement, je ne peux as.

Il n'entendait plus. Une portière retomba. Les deux belles-eurs restèrent en face l'une de l'autre.

II

— Marcienne, j'ai à te parler, dit Charlotte.

— Viens.

Toutes deux traversèrent des pièces, gagnèrent un salon que lme de Sélys appelait son atelier.

Quelques chevalets, des moulages, un mannequin drapé d'étoffes, es toiles sans cadre accrochées aux murs justifiaient ce titre.

Mais le grand piano à queue, et surtout, dans un angle, le bureau e bois mat aux incrustations d'étain, chargé de papiers, de livres, isaient les occupations favorites.

Marcienne composait des mélodies dont elle rimait les paroles. e son talent, qu'on vantait sans le connaître, et qui méritait ieux, elle tirait des jouissances purement personnelles. La fierté i rendait la modestie sincère. Il ne lui plaisait pas de soumettre ı jugement des autres ce qui surgissait en vibrations plus ou oins expressives de ses enchantements ou de ses nostalgies. La riserie qu'elle en éprouvait se serait évaporée, croyait elle, devant incompréhension, l'indifférence, ou — pis encore — les compli ents prodigués à faux. C'était, chez elle, une pudeur d'âme vincible. L'horreur du cabotinage mondain aggravait cette serve. Et l'asile même de ses méditations artistiques restait cré. Quelques intimes seuls, quelques élus de sa sympathie onnaissaient l'atelier. Ils étaient moins nombreux encore ceux ıi avaient entendu la maîtresse de la maison chanter ou lire ses rs, de sa voix aux modulations pénétrantes.

Dans ce sanctuaire, Marcienne se sentit à la fois plus vulnérable plus forte. L'accablement d'une immense misère confuse lui fit ppréhender l'horreur de souffrir. Mais en même temps toutes les les de ses rêves s'ouvrirent à l'horizon lointain de son être. Le and vol sombre et doux la souleva. Un souffle gonfla sa poitrine

et, magnifiquement, l'ardeur et le droit de vivre illuminèrent se
larges prunelles.

Droite, la tête légèrement renversée en arrière, de toute sa fierté

« Vous dînez tous deux avec nous, ce soir », dit-il, en se retournant.

raidie elle écrasait la timidité de Charlotte.

Celle-ci, blanche et comme mourante, les lèvres tirées par
frémissement, les jambes amollies, dut s'asseoir. Elle défaillait.

Il y eut un silence, une minute de grâce au bord du gouff
Puis un geste de Charlotte. Deux pauvres petites mains qui ch

Marcienne s'assit et posa la lettre sur son buvard (Chap. II)

haient, s'égaraient, tremblantes. La blancheur d'un papier tendu. Et une voix inégale qui semblait traverser au fond de la gorge du ang ou des larmes en suspens.

— Dans ta jupe de bicyclette... Heureusement j'ai ouvert le aquet moi-même. Ma femme de chambre aurait pu trouver ela...

Marcienne reconnut le pli de la feuille, l'écriture trapue, toute n largeur, les écrasement passionnés de la plume.

Elle avait eu la folie d'emporter cette lettre dans une excursion – pour l'avoir tout un jour contre elle, dans la courte jupe collante, rès de sa chair. Par quel inconcevable oubli avait-elle pu la aisser là ?... Elle aurait juré l'avoir reprise, l'avoir emportée au id de mystère où se dérobait, au delà du monde, au-dessus du nonde, dans les régions de l'absolu, la fatale merveille de sa assion.

— Prenez donc, dit nerveusement Charlotte.

Son geste de dégoût!... Et, sur ce papier qu'elle écartait comme ne chose immonde, toute la splendeur d'amour que la Destinée ait surgir parfois, en des rencontres exceptionnelles, pour 'éblouissement, la transfiguration de l'être humain!

Contraste dont s'épouvanta Marcienne. Un accablement l'anéantit levant les remparts infrangibles, l'isolement des âmes dans les aillis de l'inconcevable, les forêts sans bornes des sentiers qui ulle part ne se croisent, la foule des pas que nous ne rencontrons amais.

Mme de Sélys prit la lettre, et regarda cette petite sœur blonde u'elle chérissait d'une si vraie tendresse, qui, en ce moment, ouffrait tant à cause d'elle, et qui n'aurait même pas l'apaisement e comprendre. Elle murmura :

— Pauvre... pauvre Lolotte !

Devant cette pitié inattendue, les yeux bleus, les yeux enfantins 'indignèrent.

— Lisez cette lettre... Dites-moi si c'est bien à vous, à vous... a femme de mon frère, qu'on l'a écrite.

Oh! ce « vous » de justicière! Ce « vous » dont Lolotte avait eu eine à perdre l'habitude dans le respect, l'admiration, et qui lui venait aux lèvres dans l'amertume, l'hostilité, le mépris! Marenne fléchit sous le désastre que représentait cette syllabe.

Elle s'assit à son tour.

Instinctivement elle prit refuge près de son petit bureau, dans

l'angle du paravent, forteresse de soie et de cristal où veillait l'armée de ses chimères.

Elle posa la lettre sur son buvard. Ses yeux s'y fixèrent sans la relire. A quoi bon? Elle en savait les phrases par cœur. Mentalement elle se les redit, mesurant le sillon d'affreuse lumière tracé par chacune dans l'âme de Charlotte.

Voici quelle était cette lettre:

« *Ma noble et tendre Marcienne,*

« *Oui, certes, j'avais pris pour moi le* PREMIER ADIEU, *mais je voulais douter pour me faire du mal, me rappelant ce que tu m'as dit au début de notre immortel amour: « Rien n'est meilleur que la souffrance dans la vie et dans l'amour. » Parole horriblement fausse et atrocement vraie en même temps. Mais voici que tu m'as envoyé tes vers. Si tu voyais ce que j'ai fait de ce sonnet! Il est dans un état de rétusté, car il roule d'une poche à l'autre, tant je l'ai lu souvent, tant je l'ai embrassé, comme un grand fou, comme un grand enfant que je suis depuis que je t'aime, c'est-à-dire depuis que je te connais, depuis que je t'ai vue.*

« *Oh! te rappelles-tu comme j'ai saisi ta main ce jour-là, comme je t'ai regardée tout de suite dans les yeux! Déjà je t'aimais... Que dis-je? Je t'avais déjà prise, et même si tu n'avais pas été si entièrement à moi depuis, ose dire que tu ne le fus pas ce jour-là, au delà de toute séparation possible.*

« *Cela a été soudain comme la flamme et comme la tempête... Et c'est une tempête qui souffle en nous depuis des semaines, des mois, — déjà! — et c'est une flamme qui nous consume, à moins qu'elle ne nous donne des forces nouvelles... Qui sait?*

« *Pour ma part, je ne me savais pas si riche de passion ardente, de perte, de sensibilité, de raillerie fougueuse. Ne prends pas cette phrase dans un sens orgueilleux. Il n'y a pas de quoi, au fond. Si je suis tel, c'est par toi, pour toi, à cause de toi uniquement. C'est toi qui m'as voulu ainsi, qui m'a fait ainsi. C'est ton corps divin surtout, et c'est aussi ton âme adorable et tes yeux. C'est toi qui as voulu cela, et l'amour infini dont tu es digne me illumine parce que tu m'as élu, me fait l'égal des plus illustres, des plus fortunés, des plus grands.*

« *Je suis fou. Me comprends-tu? Je t'aime, Marcienne, je t'aime! j'ai peur de le crier tout haut. J'ai peur d'être enten-*

e toutes choses. On doit le lire dans mes yeux. Quand on touche a main on doit la sentir trembler d'amour. C'est fou... C'est ou! Où allons-nous? Qu'importe, pourvu que je t'aie, que je te enne dans mes bras, sous mes lèvres, tu sais... tu sais...

« Ah! m'amour, que je t'aime!

« Donne ta bouche... Laisse-moi t'étreindre, — de loin, hélas! - passionnément, follement, dans l'attente des extases les plus xquises et les plus surhumaines qui soient.

« Ton

« PHILIPPE. »

(A suivre). Daniel LESUEUR.

L'AMATEUR DE PANORAMAS

LE QUIDAM, *soulevant son chapeau.* — Il y a un appartement vacant, ici, Madame ?

LA CONCIERGE. — Oui, Monsieur, au cinquième, avec balcon quatre pièces, une cuisine, l'eau, le gaz et les cabinets. Monsieur veut voir ?

LE QUIDAM. — Tout de même...

(*Ils montent.*)

LA CONCIERGE, *ouvrant la porte et soufflant.* — Vous voyez Monsieur, l'antichambre est immense. Vous pouvez loger là un grand bahut et divers autres petits meubles...

(*Le Quidam sans l'écouter radroit à la fenêtre de la salle à manger. Il l'ouvre et monte sur le balcon.*)

LE QUIDAM, *aspirant une large bouffée d'air.* — Quelle jolie vue on a d'ici ! Quelle jolie vue !

LA CONCIERGE, *se rengorgeant.* — Je pense bien que c'est un beau coup d'œil ! On se croirait sur la Tour Eiffel.

LE QUIDAM. — C'est vrai ! La voilà, du reste, là-bas, la Tour Eiffel : elle ne fait pas mal, d'ici... Et les Invalides, ce qu'ils reluisent !... On voit l'Arc de Triomphe aussi ! C'est épatant !

LA CONCIERGE. — Oh ! Monsieur, ici c'est le cas de le dire : Vous voyez tout Paris et les environs.

LE QUIDAM, *s'accoudant à la balustrade.* — Qu'est-ce que c'est donc que ce gros chose vert là-bas ?

LA CONCIERGE. — Mais c'est le Bois de Boulogne, Monsieur !

LE QUIDAM. — Et cette montagne ?

LA CONCIERGE. — C'est le Mont-Valérien.

LE QUIDAM. — Et là-bas, à gauche, n'est-ce pas Versailles ?

La Concierge. — Non, c'est le Bas-Meudon. De cet autre côté, voilà Saint-Ouen, Saint-Denis, Pantin, Le Raincy !...

Le Quidam, *tirant un cigare et l'allumant.* — Ce qu'on respire bien, ici !

La Concierge. — Pour sûr ; ce n'est pas l'air qui manque !

Le Quidam, *mettant ses mains dans les poches de son gilet.* — C'est là que je voudrais vivre...

La Concierge, *rentrant dans l'appartement.* — Voyez, Monsieur, la salle à manger est superbe : un grand placard près de la cheminée.

Le Quidam, *distrait.* — Oui, oui... (*Se penchant.*) Tiens !... La Madeleine !...

La Concierge, *insinuante.* — Le salon est très grand aussi. En ouvrant la double porte vous le faites communiquer avec la salle à manger...

Le Quidam, *qui n'entend rien.* — Saint-Denis ! Le Raincy ! Villemonble ! Montfermeil... Ah ! Oui, c'est vrai ! Je reconnais la basilique de Saint-Denis...

La Concierge, *insistant.* — Les deux chambres sont très convenables, et même vous pouvez mettre un lit dans le cabinet de débarras. Les anciens locataires y faisaient coucher leur bonne... Monsieur désire-t-il voir la cuisine ?

Le Quidam, *très absorbé.* — Non... non... laissez-moi ! Il me semble que j'aperçois... Mais oui, c'est bien lui ! C'est le Vélodrome ! Ah ! ça, c'est le comble, par exemple ! Si je m'imaginais voir le Vélodrome d'ici !

La Concierge, *avec inquiétude.* — Si Monsieur voulait bien se presser un peu... c'est que j'ai mon fricot sur le feu...

Le Quidam, *bon enfant.* — Ah ! très bien ! (*Jetant un dernier coup d'œil.*) — Oh ! la belle vue ! C'est merveilleux, vraiment oui !

(*Il descend dans l'appartement après avoir, une fois encore, fixé l'horizon*).

La Concierge, *avec un excellent sourire.* — Alors ça plaît à Monsieur ?

Le Quidam, *chaudement.* — Beaucoup! Je suis enchanté, ravi! C'est tout à fait de mon goût!

(*Il gagne la porte.*)

La Concierge, *étonnée.* — Monsieur ne visite pas les pièces?

Le Quidam. — Non, c'est inutile, je vous remercie.

La Concierge. — Alors, Monsieur veut louer sans seulement avoir vu?

Le Quidam, *ouvrant de grands yeux.* — Louer? Qui vous parle de louer? mais je ne veux pas louer!

La Concierge, *sèchement.* — Comment ça? Pourquoi êtes-vous monté, alors?

Le Quidam, *avec enjouement.* — Mais pour me rincer l'œil! pardine! Toute la semaine, je travaille dans un sous-sol, moi, et du matin au soir, encore! Mon travail fini, je couche dans une cave! Alors, vous comprenez que le dimanche, quand l'occasion se présente, je ne suis pas fâché de fumer un cigare au grand air — et devant un joli panorama!

Georges Auriol.

SOUVENIRS

D'UN

PRISONNIER DE GUERRE[1]

EN ALLEMAGNE

(Suite)

La Forteresse

Nous arrivons en pleine nuit dans une ville fortifiée, K..., à ingt-cinq lieues c Berlin. Il fait ombre et très roid ; l'aspect de a forteresse paraît plus sinistre à la ueur des torches qui éclairent l'espace, les groupes e soldats attendant leur répartition dans les hambrées et les asemates.

Les uns payaient, les autres se plaignaient.

Nous sommes ontents de voir otre course terminée ; nous allons nfin nous reposer e nos fatigues, de os malheurs.

D'autres prisonniers français, ici epuis quelque temps, nous aident cordialement à nous installer, à

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 5 novembre.

préparer notre lit composé d'une paillasse et d'une couverture. Chacun retrouve des figures de son régiment, est heureux de pouvoir causer des camarades disparus, éloignés, et d'apprendre des événements qu'on est surpris de n'avoir pas sus plus tôt.

Après un maigre souper, nous nous couchons. Le sommeil me vient difficilement; j'ai l'esprit hanté de cauchemars, de rêves pénibles.

Le lendemain et les jours suivants, des malades furent transportés à l'hôpital.

Vingt-cinq pour cent de l'effectif de l'armée de Metz succombèrent aux suites des maladies dues aux fatigues, aux privations du siège.

Près de l'arsenal, les prisonniers occupaient un bastion, sorte de grand hangar, aux murs épais, éclairé faiblement du côté de la ville. D'autres, installés dans les casemates, en bas, ne voyaient le jour que lorsqu'ils sortaient dans l'espace laissé libre entre les talus et le bâtiment.

Le matin et l'après-midi, après l'appel des hommes, se passaient au travail sur les remparts. Quand il faisait un froid excessif (ce qui n'était pas rare puisque la température variait de — 18° à — 33°!); les malins, les chétifs et les frileux se faufilaient adroitement le long des murs puis allaient se cacher sous les couvertures. Peu après les Prussiens venaient les dénicher brutalement, ou riaient de la farce. Les prisonniers qui voulaient carotter jusqu'au bout s'écriaient : « Krank; krank! (malade! malade!) » Cela réussissait quelquefois; mais la ruse apparut, les malades étaient plus nombreux chaque jour. Alors ils durent se rendre à la consultation du médecin, à l'hôpital de la ville. Quand leur cas était douteux, ou s'ils s'esquivaient sous un prétexte quelconque au moment du départ, les Prussiens les punissaient par des corvées très dures, de la prison même, à la première récidive.

Beaucoup se disaient indisposés pour voir la ville en allant à l'hospice. D'autres pour changer de local ou être un peu dorloté s'y faisaient admettre en simulant une affection presque impossible à constater. Ils en sortaient au bout de dix ou quinze jours satisfaits d'avoir été soignés proprement, d'avoir repris quelques forces.

Les jours de repos ou de mauvais temps, on se réunissait pour jouer aux cartes, au loto, aux dames, au trictrac. Des bienfaiteurs

vaient envoyé ces jeux qui nous furent d'un grand secours contre 'oisiveté. Les plus affectés, les plus indolents, dormaient cons-amment tandis qu'à côté d'eux des camarades groupés, allongés ur les paillasses, racontaient des épisodes de la guerre. Chacun apportait ce qu'il avait vu dans son petit cercle d'observation et ontribuait ainsi à faire connaitre les diverses phases du combat, former une histoire générale de la campagne.

On attendait ainsi le repas, l'heure de la *colle*.

Chaque jour nous mangions invariablement cette colle devenue égendaire parmi les prisonniers français. Un grand baquet, placé u centre de la chambrée, contenait cette invention gastronomique i chère aux Allemands. Chacun y puisait sa ration avec une amelle ou un plat en terre qui servait aussi de cuvette.

Cette nourriture détestable était un mélange de farine, d'orge erlé ou de gruau, cuit à l'eau, sans graisse ni beurre. Son goût ade, désagréable, et son aspect gluant lui avaient valu le juste urnom de *colle*. Quelquefois on y ajoutait des pommes de terre. Cela semblait meilleur. Cependant, un pareil aliment était insuffi-ant pour rétablir nos estomacs délabrés. Mais il fallait vivre. Et i parfois il était délaissé, il fallait se rattraper sur la briquette e pain noir et lourd, distribuée tous les trois ou quatre jours à haque prisonnier. Si l'appétit persistait, si l'argent manquait, on evenait au pain avec plaisir.

Baptistou, un jeune auvergnat de vingt-quatre ans, très fort, ros et épais, mangeur surprenant, nous débarrassait des restants e colle. Atteint de boulimie, il vidait aisément au régiment quatre u cinq gamelles de soupe. Pendant le siège, le malheureux avait aigri, s'était frippé considérablement.

Au fond, c'était un brave homme, plutôt à plaindre, et auquel hacun était heureux de faire plaisir, même sans exiger le moindre ervice.

Quand tout le monde était servi, on appelait Baptistou qui avait éjà mangé son plat plus grand que celui des camarades :

— Voilà pour toi, Baptistou, lui disait le distributeur.

L'Auvergnat le regardait en souriant niaisement. Il se baissait auchement et mangeait le quart du baquet de colle.

Puis, il allait se coucher heureux, avec un balancement d'ours ans la marche. Il ne parlait presque jamais ; sa tête toujours iste et baissée semblait interroger son ventre énorme.

On s'habitua peu à peu à la colle ainsi qu'au lard écœurant et

gras octroyé six jours de suite, en parts mesquines. Une seule fois par semaine, le bœuf apparaissait faiblement. Comme on regrettait alors la *portion ministérielle* de garnison!

Ceux qui avaient de l'argent pouvaient s'offrir un extra. Dans une baraque, adossée à un des murs du bâtiment, un marketender (cantinier) était installé et vendait des petits pains, de la bière et des cervelas.

Là, l'estomac se satisfaisait avec une gourmandise d'enfant, de malade privé longtemps de choses bonnes ou défendues par le médecin. Un ménage juif tenait la boutique, amassait gros sous sur gros sous. Ses prix, bien entendu, étaient majorés; aussi ne se privait on pas de lui jouer gaiement quelque mauvais tour se traduisant par une farce, une tricherie.

Généralement, le mari et la femme n'étaient pas ensemble; ils se relevaient à tour de rôle.

Le mot était donné pour s'y rendre en nombre, pour renouveler les consommations. Tandis que les uns payaient, d'autres se plaignaient d'attendre encore leurs marchandises. Le marchand perdait la tête, servait rapidement en maugréant; alors quelques uns s'esquivaient, sans régler, heureux d'avoir roulé le bon juif.

A la réception d'une lettre chargée, on faisait ripaille chez le marketender. Des tonneaux de mauvaise bière se vidaient en avalant force petits pains et cervelas, à la grande risée des Prussiens habitués à se bourrer de pommes de terre et de lard rance. Plus tard, à la baisse des fonds, il fallait se restreindre, revenir à la *colle*. Nous nous donnions un peu de vigueur en buvant de l'eau de vie de grains, de betteraves ou de pommes de terre, de l'horrible *schnaps* jaune ou rouge, parfumé et coloré artificiellement, que nos gardiens apportaient en cachette, moyennant un pourboire.

On se fit à cette existence vide, loin des bruits de la guerre, loin des échos du monde. Aucunes nouvelles ne parvenaient jusqu'à nous, sauf celles de nos défaites annoncées avec ostentation. Et le terrible hiver nous retint plus longtemps enfermés, auprès d'un feu économique qui obligeait souvent à se chauffer dans une couverture. Alors chacun chercha à s'occuper, à tirer parti de ses talents. Des soldats brodèrent des pantoufles, tricotèrent des bas ou se livrèrent à des travaux de patience infinie. Celui ci sculptait des pipes en bois qu'il vendait cher aux Prussiens et à bas prix à des Français; un autre retournait les pantalons, les capotes arrivés à t

t d'usure pitoyable. Les plus débrouillards tentèrent tout. Le soir, dans une des chambrées, on jouait la comédie, on ntait au grand ébahissement des gardiens qui riaient gauche-nt. Des artistes, parisiens bons enfants, blagueurs faciles, déso-aient l'assistance par leurs quolibets, leur bagout d'à-propos. Tout en jouant, ils lançaient des balançoires, des brocards aux ussiens, les invectivaient même en argot, tandis que ceux-ci se naient par esprit d'imitation devant les manières et le jeu des eurs.

Tous les soirs, les moqueries recommençaient ; mais bientôt amusements furent interdits sous prétexte que nous faisions p de bruit, trop de grimaces à nos gardiens. Il fallut se coucher bonne heure, faute d'éclairage. Dès lors, une distraction nou-le s'imposa.

Les contes nous dédommagèrent. Ceux de La Ramée ou autres ièrent à faire supporter les longues heures d'insomnie. Comme France, nous eûmes des contes de la chambrée commencés ijours par le fameux préliminaire connu de tous les soldats : Cric!... Crac!... Sabot!... Cuiller à pot...! Sous pieds de êtres!... etc. En avant! Arche! »

Et le conteur partait. Quand il soupçonnait que le sommeil dimi-ait le nombre des auditeurs, il arrêtait brusquement son récit et criait d'une voix forte :

— Cric!...

Et tout le monde de répondre, si l'on voulait entendre la suite :

— Crac!...

Et les histoires, les légendes, se déroulaient toujours amusantes, ijours bien acceptées par notre plaisir d'enfants, de grands nuyés.

Un jour, des bruits de révolte générale circulèrent. Coblentz, ugdebourg, Glogau, Francfort sur le Mein devaient se rassem-er, désarmer les gardiens, puis courir à l'arsenal, aux magasins rmes. Des plans étaient prévus, les difficultés calculées ainsi e les résistances.

Une concentration permettrait alors de terrifier, de révolu-ner la Prusse.

Quelle anxiété à chaque jour d'attente !

olis projets à la réussite desquels nous crûmes longtemps, mais ne se réalisèrent jamais, hélas !

Les jours de travail aux remparts, nous nous dirigions en cachette vers une fenêtre grillée d'une chambre où des officier français étaient internés parce qu'ils avaient refusé de donner leu parole d'honneur de ne pas s'évader. Dans quelques conversations rapidement échangées, l'espoir du coup projeté grandissait en nous Ces entretiens étaient rendus trop courts par la surveillance de sentinelles. Heureusement, un autre officier, le lieutenant Vidalin un gascon bon garçon, ayant la liberté de circuler, nous tenait a courant de la guerre et nous passait quelques journaux à la dé robée. Il avait toute facilité pour visiter ses collègues avec lesque il traduisait quelques journaux allemands dont il nous raconta les passages intéressants.

Un matin, Vidalin nous dit que le complot avait été déjoué. I nouvelle nous accabla, nous apprenant surtout que les dénonci teurs étaient des Alsaciens. Cependant, nous doutons encore. C bruit vient de si loin que la vérité a pu se dénaturer en rout Nous sommes anxieux, profondément découragés; nous songeo au mécontentement qu'excitent certains de nos camarades d'Alsac Quelle impulsion mauvaise a bien pu germer dans des cervea mal équilibrés?... Une observation s'établit pour mieux étudi leur conduite; nous sommes peinés de constater qu'ils ont confiance des Prussiens. Querelleurs, jaloux et sournois, ils ex tent notre colère par leur attitude, et dès qu'ils sont bafoués, ils retirent en nous menaçant du Prussien.

Comment ont ils pu se créer une situation si regrettable? Dep longtemps, tout le monde se méfiait d'eux. Aujourd'hui encore soldats qui ont été prisonniers en Allemagne, pourraient rec naitre que des Alsaciens ont méconnu tous les devoirs de la ca raderie.

Quelle duperie de croire que l'immense désastre de la Pa allait resserrer les liens de fraternité en cette agglomération Français! Au contraire, la discorde naquit bientôt de la jalou de l'envie, de l'égoïsme, du désir d'être mieux traité que le voi

Les passions, les mauvais sentiments se déchaînèrent et l'ing titude se propagea, tourna en véritable lutte pour le bien-être.

A chaque envoi de linge, d'effets, venant de France, les Pr siens et les Alsaciens faisaient leur choix et nous servaient ensu

Décembre fut horriblement froid; il y eut un matin 33° d dessous de zéro! On trouva les sentinelles gelées, des Fran

ombés morts dans les cabinets ridiculement installés en plein air d'un accès difficile. Les malades devinrent plus nombreux; des écès s'en suivirent. Ce redoutable hiver nous terrifiait par ses aprices thermométriques auxquels la France ne nous avait pas abitués.

Depuis mon internement, j'avais reçu deux lettres de ma mère e rassurant sur sa santé devenue meilleure. Elle me disait que paix ne saur tarder, que la France était épuisée, incapable soutenir longtemps une lutte aussi inégale que désastreuse. ous apprenions tous des nouvelles aussi pénibles, et nous en arrions maintenant à réclamer le jour de la délivrance pour rentrer plus tôt possible dans notre patrie.

Malgré la rigueur de la température, le travail continuait en ein air. Si la terre était gelée, on brouettait du sable, des pavés, s pierres. Les piles de boulets étaient refaites ou bien la neige levée, transportée au loin.

Ordre était donné de nous occuper le plus possible. Un nouveau rt fut bâti en dehors de la ville sous la conduite d'un sergent sacien, Hartmann, servant d'interprète. Il allait, venait et couit avec une docilité empressée qui nous révoltait. Heureux avoir la confiance prussienne, il s'enorgueillissait de paraître isir vivement les explications, les ordres des officiers du génie. t il souriait à ces supérieurs en acceptant bassement leurs mpliments, sans avoir le cœur de penser que son initiative, son mpressement servile à traduire les instructions reçues, augmenient la fatigue et la souffrance des Français.

Il les pressait, leur reprochant même leur lenteur tandis que les russiens appréciaient son intelligence, son activité et son utilité. Hartmann nous réservait une plus grande surprise.

Le Renégat

Le thermomètre marque 20° au dessous de zéro. Il fait à peine ur. Le ciel est bas, gris, sombre; l'air sec, piquant, hérisse la oustache, engourdit pieds et mains, glace les os. Pourtant, il faut vailler sur les remparts; déjà les Prussiens crient de leur voix tturale, colère :

— Heraus! Arbeit! (Sortez! au travail!)

Timidement, nous quittons l'air chaud, empesté, des casemat dans lesquelles nous sommes encaqués, mangés de vermine. Vin degrés de froid! répétons nous en grelottant. En attendant l'appe on cherche à se réchauffer, en courant, en battant la semelle. L uns, amaigris, transis dans leurs défroques, ont l'aspect triste doux vieillard malheureu tandis qu côté d'e des sent nelles e mitoufle de vast manteau épais, vo viennent ricanent.

Ordre était donné de nous occuper le plus possible.

L'app termin chacun s vance v le parc a outils p prendre u pelle, t pioche, t brouet

Comm d'habitu les grad restent ch gés de s veiller les travaux, de transmettre les ordres donnés en allema au sergent alsacien qui sert d'interprète. Puis les soldats s mettent en marche lentement sur le chemin de ronde et forment u long cortège d'où s'élèvent les gammes discordantes du grin ment des brouettes, du bruit des pelles et des pioches.

Tout le monde est au travail, le froid persiste. Fréquemm

s malheureux s'arrêtent, l'outil appuyé au corps, les bras serrés la tête rentrée dans les épaules pour avoir plus chaud. Leurs ains gourdes se cachent sous les aisselles, cherchent un abri ns les poches ou dans les manches des capotes, tandis que les eds mal chaussés frappent durement la terre. Ils s'indignent de nhumani- des Alle- ands; ils usent mê- e de conti- er malgré punition ave qu'ils quent de voir infli- r. Mais les russiens cifèrent, rieux, en vançant rs eux : En avant! availlez ! availlez ! Il faut cé- r, car ils enacent ux qui ré- tent ; ils poussent utalement les frappent de la crosse de leurs fusils en murmurant des gros- retés tudesques.

Fier et droit il passe avec l'officier prussien.

Les brouettes abandonnées roulent à nouveau, les pioches péné- nt difficilement dans le sol, et les pelles ne font pas grande ogne. Mais les gardiens vont vers d'autres groupes où chacun t de ruse pour travailler le moins possible.

Cette sortie ne nous donne même pas la distraction d'un horizon, n aspect changeant avec l'heure. Les remparts masquent tout; entend parfois les bruits de la ville, le claquement des fouets

qui sifflent dans l'air vif ou les tambours d'un bataillon se rendan aux manœuvres. Aux carreaux des fenêtres des rares maison donnant sur le bastion, des regards, des sourires, des expression de visage nous plaignent. De douces et blondes filles aux yeu bleuâtres apparaissent, compatissantes. Les plus osées disent u bonjour timide, jettent quelques pièces de monnaie, du tabac, d cigares, des petits pains, malgré la défense militaire.

Ces jolies figures de gretchens attendrissent, font oublier un in tant la souffrance endurée. L'œil a besoin de voir plus loin q cette enceinte maudite; et l'on aperçoit çà et là des curieux q grimpent à la dérobée sur les talus pour regarder l'espace incon qui les attire. Retenus en cette contemplation muette, ils s'isolen ils s'orientent comme s'ils cherchaient à découvrir une région pl chère. A leurs yeux troublés, la France se lève en un lointa mirage, le village, la famille. Un frisson fait cesser le rêve, et désespoir serre violemment nos cœurs de vaincus.

— Faites donc travailler vos hommes! L'officier me charge vous dire que si vous ne les surveillez pas mieux, vous prendrez brouette et la pelle comme les soldats.

C'est le sergent alsacien Hartmann qui s'adresse ainsi à ses c lègues.

Cloués sur place par tant de sévérité, nous ne trouvons pas t d'abord une réponse. Mais bientôt l'un de nous réplique séc ment :

— Jamais nous ne forcerons les Français à peiner pour le roi Prusse! Nous avons plus de cœur que vous!

Hartmann sourit dédaigneusement, secoue la tête en répét qu'il faudra obéir quand même.

Des soldats murmurent, l'appellent prussien, mais pour év tout conflit, nous engageons les hommes à la prudence :

— Faites semblant de travailler, nous continuerons à fermer yeux.

— Vive la France! s'écrient les prisonniers, comme pour guer le mauvais alsacien qui s'éloigne.

Peu après, celui-ci, fier et droit, passe avec l'officier prussien parle sans cesse en souriant, d'une manière affectée, et ses si grées, ses airs d'ostensible aisance augmentent notre indignat Après tout, sa physionomie annonçait un tel caractère.

Grand et fort, un peu roux, la figure carrée, osseuse, le mer

ng et large, les yeux sournois, il donnait bien l'impression d'un geur hypocrite. D'ailleurs, nous avions toujours douté de son eur, et depuis longtemps, suspecté son patriotisme. Il fut laissé à écart, à cause de sa conduite indigne et lâche à l'égard de ses mpagnons de captivité. Logé à part, mieux nourri, il bénéficiait e toutes les prérogatives. A la « commandantur », il lisait les ttres des prisonniers, et toute parole osée, tout écrit dévoilant la ureté allemande étaient dénoncés par lui à la censure prussienne ui arrêtait alors la correspondance.

Des discussions, des querelles s'élevaient entre Français et lsaciens parce que certains de ces derniers étaient arrogants et âtés en récompense de leur complaisance à tout répéter. Une fois almés, les disputeurs regrettaient les écarts de langue, mais indignation restait générale contre les esprits mesquins qui s'asso-aient aux vainqueurs par égoïsme, par l'appât des faveurs. Ces vorisés allaient en ville accompagnés d'un Prussien avec lequel s buvaient et passaient de bons moments en leur demi liberté. endant ce temps, leurs camarades se promenaient dans l'enceinte rtifiée, restaient enfermés aux casemates où des quinquets fumeux quaient l'obscurité de leurs faibles points d'un jaune roussâtre. rivés d'air, des moindres soins de propreté, ils étaient serrés les ns contre les autres sur des paillasses posées sur les lits de camp ménagés le long des murs. Une odeur lourde d'agglomération êtres affaiblis, maladifs, prenait à la gorge. Les privilégiés, au ntraire, occupaient une chambre bien éclairée et garnie de véri-bles lits. Tant d'injustice irritait.

Bernard est arrêté, fit un jour un Alsacien à un sergent. Je l i entendu dire par deux gardiens.

La nouvelle se répandit rapidement.

Le sergent major Bernard s'était évadé depuis deux jours; atre Français croyaient seuls connaître son évasion et y avaient lé.

Les préparatifs furent difficiles, mais le lieutenant Vidalin fournit cachette des cartes, des effets, une boussole et de l'argent. Le r du départ, déguisé, caché dans une ruelle à proximité d'une rte de la ville, il accompagnait Bernard un instant dans la cam gne et le mettait sur son chemin.

La nuit sombre, mais peu froide. Quelques prisonniers en pro-

menade dans la cour. Une sentinelle, allant et venant lourdement à une trentaine de mètres d'une palissade peu élevée par laquell le prisonnier devait tenter de fuir. Deux Alsaciens dévoué s'avancent négligemment, viennent causer adroitement avec l Prussien et attirent insensiblement ses regards du côté opposé à la clôture.

Ce factionnaire était un brave père de famille, las d'être éloign de sa femme et de ses trois enfants. Blessé à Forbach, il avait ét renvoyé en Prusse où, une fois guéri, on le dirigea sur cette forte resse pour garder les prisonniers. Il prit goût à la conversation e finit même par donner du tabac aux Français en échange de l bonne goutte d'eau de vie qu'ils avaient offerte. Pendant ce temps Bernard disparaissait et les Français se retiraient en donnant un chaude poignée de mains au Prussien.

A l'appel du matin, on réussit à cacher l'absence de Bernar après avoir préalablement fait disparaître sa paillasse dont o avait réparti le contenu. Mais, dans l'après midi, on chuchota l'on vit plus souvent dans les casemates l'interprète Hartman avec un sergent major prussien. Son regard faux semblait cherch quelqu'un adroitement. Le lendemain on apprenait l'arrestation Bernard. Il fut condamné à deux années de forteresse avec menac d'être fusillé s'il tentait à nouveau de s'évader.

Depuis, quatre appels avaient lieu tous les jours. Les factio naires redoublaient de surveillance et repoussaient brusqueme ceux qui s'approchaient des talus. Des rondes se faisaient la nu on épiait tout mouvement suspect, toute conversation à voix bas Et les Prussiens se montrèrent plus durs, plus exigeants.

Hartmann vint plus rarement à la forteresse où toujours on voyait aussi propret, aussi fringant qu'en France, alors que tenue de ses compagnons de captivité était forcément néglig pénible à voir.

Quand la paix fut signée, nous apprîmes qu'il s'était mari avait passé avec son grade dans l'armée prussienne avec des p messes avantageuses pour l'avenir. Ses camarades restèrent s pris, indignés, se refusant à croire à une pareille trahison. Cep dant, lorsque le dernier détachement de prisonniers se dirigea v le chemin de fer pour rentrer en France, on reconnut le ren parmi les Prussiens de service à la gare.

Le même cri d'indignation était sur toutes les lèvres; seule, la rainte d'être retenus encore sur ce sol maudit nous ferma la ouche. Mais les yeux furent éloquents, et le sergent dut bien aisir l'expression méprisante des regards. Ironiquement hautain n sa raideur tudesque, il assista impassible à ce défilé sans que on cœur souffrît en voyant disparaître le dernier soldat français.

L'Évasion

L'insuccès de Bernard n'apaisa pas nos désirs de liberté. Quinze ours plus tard, en décembre, deux autres sous-officiers, le sergent Renaud et le fourrier alsacien Facebender, tentèrent de s'évader.

La question des vêtements restait fort difficile à résoudre, malré le concours si bienveillant du lieutenant Vidalin toujours obli eant, dévoué jusqu'à l'imprudence. Heureusement les deux sous-fficiers avaient quelque argent et Facebender, libre de sortir quelquefois sous la garde habituelle d'un Prussien, put faire quelques chats. Sous le prétexte que les siens étaient usés, il se procura es souliers, car il fallait éviter d'utiliser les godillots militaires écessitant l'emploi de guêtres dont la vue aurait aidé à décourir l'identité des voyageurs. Facebender fit aussi l'acquisition d'un on gilet en tricot, d'un pantalon ; il eût été téméraire d'emporter n paletot ou une houppelande, pourtant indispensable. Vidalin en cheta deux ainsi que deux toques chez des marchands différents.

Il avait fallu ainsi tout prévoir dans les plus petits détails pour viter une surprise, un incident de route quelconque. Longuement, es deux prisonniers avaient cherché, examiné le plus grand ombre d'hypothèses, les nécessités d'une pareille entreprise. Ils iaient en énumérant ces petits riens auxquels il fallait songer. Maintenant, ils se sentaient prêts à tout risquer ; il n'y avait plus u'à confectionner des accessoires.

Renaud s'arrangea plus difficilement. Facebender ne pouvant evenir à la forteresse avec les mêmes effets en double. Un turco, li ben-Amar, le tira d'embarras pour la chaussure. Il occupait es loisirs à raccommoder les souliers et gagnait ainsi quelques ous. Il avait été fait prisonnier à Wissembourg avec Renaud ; epuis, ils étaient devenus bons camarades. Le turco était très

complaisant pour le sergent qui le lui rendait par quelques services d'argent. Renaud fit donc transformer en brodequins ses godillots encore bons ; puis, une après-midi, le lieutenant Vidalin vint dans les casemates avec un pantalon de civil parfaitement dissimulé par le sien et par son grand manteau. Dans un coin obscur, retiré, dont on avait éteint exprès le lampion fumeux, l'officier se débarrassa vivement de cette culotte gênante en même temps que d'une carte, d'une boussole et de deux toques. Pour ne pas éveiller l'attention, il resta peu de temps, allant de ci, de-là, donnant des poignées de main, des nouvelles récentes de la France. Il reviendrait bientôt pour prendre un rendez-vous exact.

A la forteresse, les préparatifs continuèrent avec prudence, mais la rigueur persistante de la température obligea les deux sous-officiers à se procurer un vêtement supplémentaire pour pénétrer en ville. Une idée leur vint. En plus de leur couverture, ils avaient chacun un couvre-pied brun foncé dans lequel un tailleur confectionna un veston sans doublure, sans bordure, mais ayant une forme qui n'attirait pas le regard. Puis, pour prouver leur identité, en cas de besoin, une fois sortis d'Allemagne, ils firent coudre leur livret militaire à l'emplacement d'une poche intérieure simulée par un bout d'étoffe.

Maintenant, ils étaient prêts ; ils firent même arranger leur barbe à la prussienne pour être plus en harmonie avec les physionomies des gens du pays.

Le lendemain, le lieutenant Vidalin vint faire sa visite habituelle et remit à Renaud et a Facebender un foulard pour cacher leur chemise d'ordonnance. Le soir, à partir de huit heures, il le attendrait dans la première rue à droite. Ils n'auraient qu'à le suivre sans prononcer une parole. Une fois chez lui, ils compléteraient leur tenue, emporteraient quelques vivres et deux petites fioles d'eau-de-vie pour se soutenir, se raidir contre la fatigue, le froid et la faim.

— Soyez prudents, surtout, dit-il en se retirant, Calculez bien le moment pour franchir la palissade.

L'attente de la soirée fut longue et impatiente. Les deux sous-officiers paraissaient énervés, fiévreux. Dans la conversation leurs yeux semblaient regarder au loin comme attirés par le souci de leur esprit, par l'inquiétude de l'avenir incertain, si proche, si fragile. Quelques camarades sûrs, dévoués, mis au courant, ruminaient déjà le truc à employer pour distraire la sentinelle

Ali-ben-Amar, qui suivait des yeux les préparatifs, regrettait de voir partir le sergent Renaud ; il craignait une arrestation et ses graves conséquences.

— Si moi pouvoir partir avec toi !... Moi couper cabèche Brouien si vénir prendre toi !

Et, roulant ses yeux, il serrait nerveusement son couteau-poignard, d'un geste menaçant.

Les deux sous-officiers avaient trouvé une combinaison pour se débarrasser de leurs effets militaires.

Une demi-heure d'avance, ils mettraient le pantalon civil et laisseraient le leur, d'ailleurs bien usé, aux camarades qui l'utiliseraient aux raccommodages ou le brûleraient par morceaux, dans le poêle de la chambrée. Quant à la casquette et à la capote, ils les conserveraient sur eux en ayant soin de mettre leur veston sous celle-ci.

Avant de franchir l'obstacle, ils donneraient leur képi ; puis comme la nuit était noire et le terrain non gardé entre la palissade et l'arsenal, ils en profiteraient, après l'escalade, pour faire un changement rapide dans leur habillement. Ils enlèveraient capote et veston, puis remettant celle-là, dont ils cacheraient les jupes dans le pantalon, ils passeraient ensuite le veston par-dessus. Avec ce costume, ils pourraient pénétrer en ville. D'ailleurs, il eût été téméraire de sortir à deux des casemates dans une autre tenue. Il eût été attirer l'attention des autres prisonniers, courir à une arrestation certaine.

En attendant l'heure de la *colle*, Renaud et Facebender se promenèrent séparément, parcourant les chambrées en sens inverse pour ne pas donner l'éveil. J'allais tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, les encourageant dans leur tentative, les engageant surtout à se bien nourrir avant de partir en raison des difficultés qu'ils éprouveraient à emporter quelques vivres. Ils se rendirent à la baraque du marketender et s'y réconfortèrent ; mais quand le repas du soir arriva, ils ne purent le prendre complètement. L'émotion de l'attente, du péril affronté, l'incertitude de la réussite les bouleversaient trop, agitaient leurs nerfs déjà fiévreux depuis les préparatifs. Renaud me regardait, interrogateur et pensif ; il soupirait en me disant tout bas : « Je doute encore, mais je ne reculerai pas. »

La nuit était arrivée, froide, baignée de brouillard. De temps

en temps, quelqu'un de nous sortait pour se rendre compte des allées et venues de la sentinelle, assez éloignée de la palissade. Elle se rapprochait plutôt du bastion en frappant fortement la terre de ses pieds lourds. Quand l'éclaireur rentrait, Renaud et Facebender attendaient anxieusement son appréciation :

— L'obscurité est parfaite, disait-il. Ça ira!

Les deux sous-officiers posant un pied sur nos mains.

Les futurs évadés riaient sans entrain, ne parlant presque pas, arrêtés, annihilés par ce départ si proche.

A nos encouragements, à nos efforts pour les détourner du doute, ils hochaient la tête avec un faible sourire des yeux; il leur semblait que les autres prisonniers devaient deviner leur projet. Et ils rappelaient l'arrestation de Bernard.

Huit heures allaient sonner; il fallut s'apprêter.

Renaud sortit discrètement le premier, je le suivis, puis Facebender et trois autres camarades alsaciens vinrent nous rejoindre.

Tandis que deux se faufilaient vers la palissade, deux autres simulant une promenade du côté opposé, la cigarette à la bouche

e dirigèrent vers le factionnaire, étonné d'abord, mais qui engagea ientôt la conversation avec les Alsaciens. Successivement, Renaud t Facebender arrivaient, en se baissant, à l'endroit à escalader, endant que les autres usaient du stratagème qui avait servi à évasion de Bernard et qui réussit encore parfaitement cette fois. Au out de cinq inutes, les eux sous-fficiers, po-ant un pied ur nos ains ser-ant d'étrier élevèrent u' haut de clôture et ombèrent ns bruit ans l'en-einte de rsenal.

Les trois Français se serrèrent la main.

Le lende-ain, dans forteresse, rent lieu s mêmes précautions, même dé-uement te pour ernard. ant aux discrets, à ceux qui finirent par s'apercevoir de l'absence réelle s deux évadés, ils furent engagés au silence en leur dévoilant ut bas le secret. Peu à peu, l'anxiété se propagea. Le turco ne rlait constamment de Renaud, priait Mahonet de l'écarter des iffes des Prussiens. « Li bon garçon », disait-il en un véritable cent de sincérité. Et il lui tardait de savoir si les deux anda eux réussiraient.

Dans l'après-midi, le lieutenant Vidalin vint nous raconter les incidents de la soirée. A un coin de rue obscure, peu fréquentée, il avait ôté vivement son pardessus et l'avait donné à Renaud. Vidalin avait eu soin de se vêtir d'un épais veston pour ne pas souffrir du froid; il pensait avec raison qu'en cachant jusque chez lui la tenue incomplète d'un des sous-officiers, ils traverse raient la ville plus sûrement, sans difficulté. Heureusement, il n'y eut pas grand monde dans les rues.

Ils arrivèrent chez l'officier où un dîner froid, un bon café les attendait. La porte fermée à clef, ils causèrent bas, se mirent à leur aise en enlevant la capote, puis mangèrent en se pressant car il ne fallait pas sortir tard de la ville. Bien restaurés, vêtus presque chaudement, ils se disposèrent à partir, laissant les capotes à l'officier qui ne savait pas encore comment il s'en débar rasserait, mais qui ne s'en inquiéta pas. Il trouverait une solution un jour ou l'autre. En attendant, il enlèverait galons et bouton et les distribuerait aux amis sûrs qui les feraient disparaître.

Après avoir relevé le col de leur houppelande, ils descendiren sans bruit et marchèrent séparément, le lieutenant en avant ave Renaud, Facebender en arrière.

A une centaine de mètres de la porte de la ville, l'officier tourn dans une rue à droite. Les trois Français se réunirent, se serrèren cordialement la main ; Vidalin leur souhaita tout bas bonne chance Puis Facebender partit le premier, suivi presque aussitôt d Renaud, tandis que l'officier, le cœur palpitant, les regarda discrètement s'éloigner.

— La nuit, chaque fois que je m'éveillais, nous disait-il, j regardais la carte pour chercher le point où ils pouvaient être cette heure-là. Dans trois jours, quatre, au maximum, ils arr veront en Autriche. Pourvu que d'ici là on ne s'aperçoive pas d leur départ !

Cette après-midi, le lieutenant n'osa pas rester trop longtemp à la forteresse ; il repasserait le surlendemain pour savoir si le Prussiens étaient encore dans l'ignorance de cette évasion.

(*A suivre*) Désiré Louis.

PERDUE [1]

(Suite)

Du coup, Mme Grenardon descendit l'escalier sans regarder errière elle. La religieuse referma la porte par où elle venait de ortir, étouffa un soupir en pensant à Marcelle, dont la jeunesse et abandon lui parlaient au cœur, et se remit en prières auprès du it funéraire.

Il y avait quelque chose à manger, paraît-il, car la visiteuse ne emonta pas. Dans une armoire de la cuisine elle avait trouvé du ain; dans un buffet, des confitures; sur une planche, un réchaud esprit-de-vin, et du café moulu dans une boîte. Sans perdre le emps en regrets inutiles sur la mort imprévue de sa parente, elle e livra aux douceurs d'une petite goinfrerie.

Au moment où elle aspirait avec délices la dernière goutte de afé restée au fond de la tasse, et qui était vraiment délicieuse, la lochette de la grille tinta bruyamment. Mme Grenardon s'approha de la fenêtre et vit entrer dans le jardin, exactement comme lle avait fait elle-même, un monsieur jeune encore et une vieille ame, correctement vêtus, qui paraissaient étrangers à la maison, ar ils regardaient de tous côtés.

— Qu'est-ce que c'est que ceux-là? se dit la bonne âme. Ils 'ont l'air d'arriver de Pontoise...

Elle était probablement très obligeante au fond, à moins que ce fût la curiosité qui la poussât, car elle eut la bonté de sortir de maison et de faire quelques pas dans le jardin à la rencontre des ouveaux venus.

— Que désire Madame? dit-elle avec une politesse qui trahissait petite marchande de province.

— Mlle de Beaurenom? dit le monsieur.

— C'est ici, répond Mme Grenardon, soudain mise en méfiance, quittant son air prévenant.

— Comment va t elle, cette chère Hermine? demanda la vieille ame.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 Octobre.

Mme Grenardon la regarda de travers, puis reporta ses yeux sur le monsieur, jeune encore, qui attendait sa réponse le chapeau à la main, le bras arrondi, comme un maître de danse.

— Elle est morte, répliqua la première arrivée. Est-ce que vous êtes aussi des parents?

— Je suis sa tante à la mode de Bretagne du côté de son père, madame Permeny, — et vous, Madame, peut-on vous demander...

— Je suis sa cousine, du côté de sa mère, répondit Mme Grenardon d'un ton sec.

Les deux femmes échangèrent un regard assez semblable au choc du briquet sur la pierre à fusil. Le monsieur avait remis son chapeau sur sa tête, il ouvrit la porte de la maison et s'effaça pour laisser passer sa mère; mais avant que celle-ci eût pu franchir le seuil, l'autre femme, plus jeune et plus alerte, s'était déjà faufilée dans le corridor.

— Eh bien! murmura la vieille dame, elle n'est pas polie...

Elle entra néanmoins et se trouva dans la salle à manger, devant les débris du repas.

— Il y a longtemps que vous êtes là? demanda Mme Permeny.

— Une heure, répondit la cousine d'un ton semblable à un coup de marteau qu'on recevrait sur les doigts.

La mère et le fils échangèrent un regard désolé.

— Si nous n'avions pas manqué le train, nous serions arrivés à neuf heures du matin, dit M. Permeny.

— Ça arrive quelquefois, fit remarquer Mme Grenardon, qui ne les quittait pas des yeux.

Les nouveaux venus gardèrent le silence.

— Qui l'a soignée? dit ensuite la vieille dame.

— Il y a une sœur de charité là-haut, répondit la cousine de province.

— Personne autre?

— Je n'ai vu personne.

— Le médecin qui nous a écrit?

— Je suppose qu'il va venir. On ne l'a pas encore vu.

— Nous allons attendre son arrivée, dit M. Permeny d'un ton décidé. Asseyez-vous, ma mère.

La vieille dame s'assit, et son fils la débarrassa de son manteau. Mme Grenardon prit un siège en face d'eux, et ils s'entre regardèrent tous trois d'un air de défi. Tout à coup une détente se fit sur leurs physionomies.

— Je suppose que nous sommes les seuls parents de la chère défunte, dit M. Permeny.

— Je n'en sais rien, répondit la parente de l'autre branche, mais n'ai jamais entendu dire que Mlle de Beaurenom eût beaucoup e parents...

— Y a-t-il un testament?

— La sœur n'a pas pu me le dire.

Mme Permeny leva les yeux et dit : — On m'avait parlé d'une rotégée de ma nièce qui vivait avec elle.

Mme Grenardon fixa sur la vieille dame un regard semblable, on à un coup de couteau qui tue, mais à une scie qui déchiquette.

— Elle avait aussi une bonne, une personne très attachée, qui servait depuis trente ans et plus... où est-elle?

Mme Grenardon fit signe qu'elle l'ignorait absolument.

— Qui est-ce qui vous avait donné ces renseignements? dit-elle 'une voix agressive.

Mme de Permeny ne répondit pas. Il ne lui convenait point probablement de dire où elle avait puisé ces renseignements.

— Ces domestiques, fit remarquer son fils, voyez un peu ce que est! On les couvre de bienfaits, et ils vous abandonnent dans les rconstances néfastes.

Mme Grenardon n'avait pas une idée bien nette de ce que pouait signifier néfastes, mais elle comprit que ce n'était pas un ompliment à l'adresse des domestiques, et elle fit chorus.

— Et les obligés, où se cachent-ils en de telles occurrences? 'prit le jeune homme qu'à ce langage choisi une femme mieux u fait que la cousine de province eût reconnu pour un avocat. ette jeune personne pour laquelle, paraît-il, elle a fait des 'penses considérables, où est-elle maintenant?

Mme Grenardon indiqua, par un haussement d'épaules, qu'elle 'en avait pas la moindre idée.

— Cependant, dit tout à coup Mme Permeny, si nous visitions maison ?

Les deux autres héritiers se levèrent avec un empressement fait our prouver combien cette proposition leur agréait. Chacun d'eux it préféré faire cette visite seul, indubitablement; mais, puisque était impossible, le mieux était de le faire ensemble, afin de s'asurer que c'était fait en conscience.

Le rez-de-chaussée ne fut pas l'objet de minutieuses investiga ons. Jusqu'à présent, on n'a jamais entendu parler d'un testament

trouvé dans une casserole ou d'effets précieux ensevelis sous une dalle de la cuisine. Ce sont principalement les caves et les jardins qui ont le monopole des cassettes. D'ailleurs, rien n'indiquait que Mlle Hermine, qui ne devait pas avoir prévu une mort si foudroyante, eût jamais éprouvé le besoin de cacher ses bijoux ou son argenterie.

Le petit salon restait imperturbablement fermé à clef, malgré une discrète poussée d'épaule infligée à la porte par M. Permeny, dans le but de s'assurer si ce n'était pas un simple entêtement à résister au bouton de la part de la serrure un peu rouillée...

Non, la serrure était innocente de tout point ; elle remplit fidèlement sa mission de confiance, et les trois héritiers s'entre-regardant — ils ne faisaient guère autre chose — prirent le parti de monter à l'étage supérieur.

— C'est la porte de sa chambre, dit Mme Grenardon, en indiquant la chambre mortuaire ; il y a une sœur en permanence.

— N'entrez pas, ma mère, fit M. Permeny, ces tristes spectacles vous émeuvent et vous troublent... l'affliction morale est déjà un tribut payé par la nature lors de la perte des siens ; n'y joignez pas l'ébranlement nerveux causé par le spectacle d'une chère dépouille...

Mme Permeny mit son mouchoir sur ses yeux et se laissa détourner de la chambre à coucher. Le trio se dirigea vers une autre porte, celle du cabinet de toilette. C'était une petite pièce fraîche et gaie, avec une fenêtre sur les jardins.

Les clefs étaient sur les armoires ; on les ouvrit, et les vêtements de Mlle Hermine apparurent, rangés avec le soin ordinaire ; seuls ceux qu'elle avait portés le dernier jour gisaient à terre, souillés et fripés, ce qui fit hausser les épaules à la cousine de province.

Sur le palier, une troisième porte avait encore échappé aux investigations ; au moment où les héritiers se tournaient de ce côté, elle s'ouvrit, jetant un flot de clarté sur l'escalier obscur, et Marcelle parut sur le seuil.

Grande et mince, les cheveux mal rattachés, son vêtement de nuit en flanelle blanche lui tombant jusqu'aux pieds, elle avait l'air d'une apparition céleste. Les trois intrus reculèrent surpris, et effrayés.

— Qu'est ce que c'est que ça ? fit Mme Grenardon, plus prompte à reprendre ses sens...

Marcelle les regardait avec des yeux effarés. Lorsqu'à force de

onnes paroles et de soins compatissants la sœur de charité avait ini par la décider à se mettre au lit vers neuf heures du matin, 'enfant était rentrée dans sa chambre, s'était couchée docilement, t était tombée dans un lourd sommeil, qui, au moins pour quelques eures, lui avait fait perdre le sentiment de sa triste situation.

Pendant ce temps, la religieuse avait cherché, et trouvé deux ommerçants voisins qui s'étaient chargés d'aller à la mairie dé- larer le décès ; le docteur, dont l'absence se prolongeait trop, inirait pourtant par venir une fois ou l'autre : c'est lui qui déci- erait du reste.

Ce bruit de pas et de voix avait réveillé la fillette. Elle faisait n beau rêve : c'était l'été ; Rose était revenue, Mlle Hermine sou- iante trônait au milieu de la pelouse, sous un grand chapeau de aille; Jules et Robert jouaient avec le gros chien qui faisait des onds prodigieux, et Marcelle elle-même les regardait en souriant, ppuyée à sa place favorite, son refuge quand elle était heureuse t plus encore quand elle avait été grondée, car alors le baiser uivait de si près le reproche.

Le brouhaha des trois paires de souliers sur le palier sonore lui t à travers son sommeil l'effet des grondements du tonnerre : son magination passa soudain, sans transition, au souvenir de la nuit 'orage qui l'avait amenée au chalet; elle poussa un cri de ter- eur, et sauta à bas du lit, encore mal éveillée...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? répéta Mme Grenardon en avan- ant hardiment.

La blanche apparition recula jusqu'au pied de son lit, et les éritiers, rassurés, entrèrent dans la chambre.

— C'est gentil ici, fit observer M. Permeny en produisant au our un lorgnon qui jusqu'alors s'était modestement tenu coi. Il le romena sur la corniche et sur les rideaux de calicot blanc, puis laissa insensiblement retomber sur Marcelle ; l'enfant regardait our à tour avec effroi ces êtres inconnus, qui violaient son sanc- uaire.

— Qui êtes-vous, mon enfant ? demanda Mme Permeny d'un on à la fois digne et encourageant.

— Marcelle Monfort, dit la fillette en repoussant ses cheveux errière ses oreilles.

— C'est elle, fit confidentiellement la vieille dame à son fils. 'elui-ci ferma son lorgnon et prit une attitude réservée.

— Qui ? demanda Mme Grenardon de sa voix sèche.

— C'est la protégée de Mlle de Beaurenom, expliqua M. Permeny d'un ton confidentiel.

La cousine laissa tomber sur Marcelle un regard écrasant ; par bonheur, la fillette, honteuse, se tenait maintenant les yeux baissés.

— Elle doit savoir un tas de choses, insinua Mme Permeny.

Sa rivale, en héritage, lui jeta un regard presque reconnaissant, qui signifiait : Interrogeons-là.

L'interrogatoire commença, en effet : Marcelle, toujours debout, pieds nus sur le tapis, appuyée au lit, frissonnante de froid et de pudeur troublée tout ensemble, répondit de son mieux, ne comprenant que trop pourquoi ces gens cruels fouillaient jusqu'au fond de ses souvenirs les plus sacrés. .

Que mangeait-on chez Mlle Hermine ? Combien Rose recevait-elle de gages ? Venait-il beaucoup de monde ? Mlle Hermine plaçait-elle de l'argent ? Avait-elle beaucoup d'argenterie ? Les fournisseurs étaient-ils exactement payés ? Avait-on des professeurs pour Marcelle ? Lui avait-on fait des promesses pour l'avenir ? E de beaux cadeaux dans le présent ?

— Oui, non, je ne sais pas...

La pauvre petite martyre ne connaissait que ces trois réponses et les appliquait de son mieux, ne sachant si elle faisait bien ou mal de répondre. Tous les sentiments de délicatesse qu'elle tenai de la nature et que l'éducation avait développés, froissés, brisés vaincus, criaient grâce du fond d'elle-même ; les yeux candide de l'enfant, non plus baissés par honte, mais levés sur ses bour reaux pour faire appel à leur âme, disaient clairement la révolt de ce cœur tendre, de cet esprit élevé, contre la grossièreté de ce créatures mesquines.

— Et le notaire, insinua M. Permeny en reprenant son lorgnon est-il venu ici quelquefois ?

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un notaire, dit Marcelle, en se ramassant sur elle-même comme pour prendre sa course s'enfuir.

— Et son testament ? Savez-vous s'il y a un testament ? glap la cousine sèche ; il doit y avoir un testament...

— Messieurs les héritiers, dit la voix de la sœur de chari derrière eux, on vous demande vos intentions pour les obsèque

Ils se retournèrent, et Marcelle, délivrée de leurs regards, re pira plus librement.

— Eh bien, où est elle passée ? fit Mme Grenardon.

a religieuse avait disparu, et la porte de Mlle Hermine, discrè-
ent refermée, leur apprit qu'elle était retournée à son poste.
quiets, se serveillant toujours les uns les autres, ils descen-
nt dans la salle à manger, où ils trouvèrent les entrepreneurs
pompes funèbres.
emeurée seule, Marcelle se hâta de s'habiller. Ses mains
les tremblaient en nouant les cordons, en cherchant les bou
; elle avait hâte d'être habillée, de pouvoir sortir... pour aller
Le savait elle? Mais, pour éviter les yeux de ces gens qui
ient si impitoyablement questionnée, elle fût allée n'im-
e où.
docteur, voilà son refuge! Où était le docteur? Pourquoi
it il pas venu? Elle ne pouvait pas se douter que le brave
me, courant de malade en malade, rentré chez lui à quatre
es cette nuit-là avait été réveillé à cinq pour un enfant que le
p étouffait, que, de là, convoqué ailleurs, en ce moment même
xtrémité de Paris, il prenait dans un restaurant son premier
s depuis la veille... Certaines journées sont pour les médecins
u'est le jour de la bataille pour un général en chef. Il faut
r camper, sans avoir besoin de dormir, sur le lieu du combat.

XXVIII

s entrepreneurs des pompes funèbres s'étaient retirés sans
s précis. Le médecin des morts était venu remplir son triste
. et M. Permeny, frappé d'une idée subite, s'était échappé à
ite, avec une rapidité que ses formes déjà replètes n'auraient
laissé soupçonner.
omnibus passait, il sauta dedans et se laissa voiturer vers le
e de Paris, en proie à toutes les horreurs de l'incertitude.
rcelle, qui avait fini sa toilette, le regarda sortir, cachée
re les rideaux, et ne put réprimer un mouvement de satis
n, en voyant cette silhouette, à peine entrevue et déjà abhorrée,
raitre derrière la grille. Elle ouvrit doucement la porte de sa
bre, et écouta, l'oreille tendue. Les deux dames causaient en
l'amiable. Elles avaient fini par trouver la clef du petit salon,
livraient en ce moment à une minutieuse investigation du

contenu des divers petits meubles qu'il renfermait. Un mig bonheur du jour, en vieil acajou avec cuivres, fut mis sens des dessous ; elles s'assurèrent qu'il ne dissimulait pas de tiroir secret : ces ébénistes de l'ancien temps étaient si habiles à inven des cachettes! Il fut sondé, ausculté, secoué, tant et si bien que glaces en tintèrent, et les deux dames jugèrent prudent de ne pousser plus avant un examen qui nuirait sans doute à la solid de cet élégant petit meuble.

Les papiers de toutes espèces furent classés, inventoriés... m nulle part ne se montrait le fameux testament, objet de tant recherches...

Marcelle quitta sa chambre en prenant pour ne pas faire bruit autant de précautions que si elle allait commettre un cri puis elle tourna le bouton de la porte de Mlle de Beaurenom... contact de cet objet familier qu'elle avait tant de fois caressé de main, en écoutant une dernière recommandation, en recevant dernier sourire, son cœur se gonfla, sa source des pleurs se r vrit, et elle sentit ses joues couvertes de larmes chaudes et b faisantes.

Elle entra et tourna les yeux vers le lit où la morte dormait siblement de son dernier sommeil. La maladie n'avait pas e temps de défigurer ses traits ; elle gardait l'air calme, pres souriant, de la vie journalière ; seuls, les yeux fermés et le pincé annonçaient la visite de la mort. La religieuse leva yeux, et son regard attira Marcelle, qui s'appuya sur le pied lit et joignit les mains.

— O ma bonne amie, dit-elle tout bas, ô ma bienfaitrice, qu m'avez jamais dit une parole dure, qui ne m'avez jamais fa reproche injuste, qui m'avez accueillie quand je n'avais plus ni personne... que Dieu vous rende le bien que vous m'avez qu'il vous donne la meilleure place auprès de lui... ma b amie, Mademoiselle Hermine, soyez bénie, je vous aimais

Les pleurs coulaient des joues sur les mains jointes, et l'e ne pensait pas à les essuyer. La religieuse, qui la regardait touj sentit soudain ses propres yeux s'emplir de larmes; ses continuèrent d'égrener le chapelet, ses lèvres de murmure prières, mais son âme s'envola avec celle de l'orpheline v bonne créature qui avait su se faire tant aimer, et dont la causait une douleur si sincère et si désintéressée.

— Mademoiselle Hermine, continua Marcelle de la mém

sse et lente, je n'ai plus personne, je suis plus orpheline que le ır où je suis venue ici... Prenez-moi avec vous, pour qu'on enterre en même temps, pour que je reste auprès de vous dans mort, comme j'y suis restée pendant la vie... Oh ! Mademoiselle ermine...

Elle s'était peu à peu rapprochée du chevet du lit, et soudain, elle laissa glisser à genoux, le visage caché dans le drap comme la lle...

Au même moment, une voix masculine retentit en bas, dans le ridor, et proféra sur le ton d'un triomphe modeste, d'un enthousme sagement refréné :

— Je viens de chez le notaire, il n'y a pas de testament !

Marcelle se leva brusquement. Que lui importait qu'il y eût ou n un testament ? Ce qu'elle trouvait horrible, c'était la voix de homme qui troublait sa douloureuse extase. Elle allait fermer porte, quand elle entendit des pas dans l'escalier. Tirant à elle cher bouton, son ami, elle enferma sa morte adorée avec la igieuse, pour que la voix et les regards impies de ces étrangers pussent la profaner.

— Mademoiselle, dit M. Permeny, voulez-vous passer par ici ?

Elle obéit, il la précédait déjà dans sa chambre, sa jolie petite ambre d'enfant, aux rideaux de calicots qui avaient l'air de poraine ; les deux dames fermaient la marche. Marcelle se sentit se comme dans les deux branches d'un étau.

— Mademoiselle, je viens de chez le notaire, dit M. Permeny d'un sévère qu'il s'efforçait de rendre paternel ; il m'a dit, qu'à plurs reprises, notre parente avait témoigné le désir de tester... us savez ce que veut dire ce mot ?

— Oui, Monsieur, cela veut dire faire et signer un testament, ondit Marcelle, qui le regardait en face avec des yeux où la fiance commençait à se nuancer d'une sourde colère.

— Je vois que ma parente a eu soin de votre éducation, reprit Permeny en esquissant un sourire ; eh bien ! le notaire m'a dit Mlle de Beaurenom avait toujours différé l'exécution de ce jet, et que, selon lui, il n'avait jamais été exécuté. Avez vous naissance de quelques documents qui prouvent le contraire ?

— Monsieur, je n'ai connaissance d'aucun document, répondit rcelle.

— Mlle de Beaurenom ne vous a jamais parlé par exemple, de intention de vous léguer quelque chose ?

— Jamais, répondit Marcelle, dont l'honnête visage s'empou pra.

Les héritiers échangèrent un regard, accompagné ch Mme Grenardon d'un mouvement visible de satisfaction, mais el n'était pas ce que l'on appelle une personne bien élevée,

— Alors, Mademoiselle, dit Mme Permeny, prenant la parole son tour, dites-nous quels sont vos parents, afin qu'on vous fas reconduire chez eux.

— Je n'ai pas de parents, répondit la jeune fille.

Son visage aimable était devenu soudain austère ; elle venai dans cette heure pénible, plus cruelle même que la mort de protectrice, de quitter l'enfance et ses privilèges : elle était dés mais Mlle Monfort ; — la petite Marcelle s'était envolée dans u autre vie, avec l'âme bienveillante d'Hermine.

— Pas de parents, une enfant assistée alors ? dit Mme Pe meny.

— Non, Madame, j'ai été perdue ; ma mère est morte, m père n'a pu être retrouvé ; il était parti pour l'Amérique ; je ne l' jamais revu.

Avec quelle lenteur amère Marcelle rappela ces tristes souven de sa vie ! Mais elle trouvait une sorte d'ironique satisfactio affirmer à ces gens qu'elle était seule, bien seule au monde.

— Ma cousine, en ce cas, aurait bien mieux fait, dit Mme Gren don, de vous donner l'éducation qui convenait à votre situati au lieu de vous élever comme une princesse.

Mme Permeny fit un geste fort digne, et Mme Grenardon fer la bouche d'un air mécontent.

— Quels sont vos projets ? demanda-t-elle à la jeune fille.

— Je n'en ai pas, répondit celle-ci le plus innocemment monde.

— Il faut pourtant en avoir, insista la vieille dame d'un ton à fois aimable et dur.

Marcelle sentit qu'elle aimait encore mieux l'insolence cru l'autre dame que la politesse menteuse de celle-ci. Elle baissa yeux et garda le silence.

— Vous comprenez, Mademoiselle, reprit Mme Permeny, nous ne pouvons pas continuer l'œuvre charitable qu'avait en prise ma nièce, et nous occuper de vous ; c'est à vous de dési les personnes qui peuvent vous prendre à leur charge...

Marcelle releva la tête.

— C'est bien, Madame, dit-elle, j'ai compris.

— Vous allez voir vos amis ?

— A l'instant, Madame.

— C'est très bien, vous nous ferez savoir ce que vous aurez idé ? L'intérêt que nous vous portons...

Marcelle lança à la vieille dame un regard qui arrêta son élo-ence.

Cependant elle reprit :

— Vous pourrez emporter quelques-uns des objets qui vous ont donnés par votre bienfaitrice, un peu de linge, par exemple.

— Puis-je garder la robe que j'ai ? demanda Marcelle d'un ton id.

C'était la robe de la veille, le simple costume d'intérieur qu'elle tait pour aller au marché avec Rose, dans ces jours, hélas ! si ns, où aller au marché était une fête.

— Certainement. Quand vous vous serez assuré un asile, il sera venable qu'on vous fasse faire une robe de deuil...

— Je n'en suis pas là, Madame, répondit l'enfant du même ton cial. Puis-je prendre aussi un chapeau et un petit paletot ?

On ne pouvait pas lui refuser cela : elle s'habilla en présence dames. M. Permeny était descendu dans le jardin, enchanté voir les choses s'arranger à l'amiable.

Quand elle fut prête, elle passa devant les héritières avec un er signe de tête pour salut, et retourna dans la chambre de e Hermine.

Appuyée sur le pied du lit, elle regarda encore une fois le cher age, mais les yeux de l'enfant étaient secs, la dureté de ces onnus avait tari ses larmes. Elle contempla le cher visage lon-ment, tendrement, pour en emporter dans sa mémoire une age éternelle, puis elle se pencha sur les mains jointes qui aient un crucifix, et les baisa pieusement avec une sorte de eur que le froid de la mort imprime à ceux qui ne la connais-t pas encore.

— Adieu, ma seconde mère, dit-elle à demi-voix. Puis, se tour nt vers la sœur, elle ajouta :

— Vous avez été bonne pour moi, ma sœur, je vous remercie.

Elle sortit ; la porte retomba ; elle descendit en courant l'esca-, passa devant les deux femmes qui l'attendaient sur le seuil de alle à manger, et disparut comme un sylphe derrière la grille a rue.

— L'impertinente! dit Mme Grenardon, elle ne nous a pas seu lement dit adieu!

— Que voulez-vous! répondit la vieille dame, elle aura é affreusement gâtée!

XXIX

Marcelle partit d'un pas rapide et se dirigea vers le centre Paris. Ses idées assez confuses suivaient cependant une pen naturelle; elle avait songé à Mme Jalin. Sans doute il eût mie valu aller prendre l'avis du docteur, mais elle avait toujours eu peu peur de lui, ce qui est assez fréquent chez les enfants, mên ceux qui ont pour le médecin l'affection la plus réelle. De plu elle ne savait pas ce qu'il lui dirait : il était bon pour elle, ma elle ne le connaissait guère ; il n'avait pas de femme, il n'avait p d'enfants... Elle aimait mieux essayer de retrouver sa bon Mme Jalin, l'amie de ses jours néfastes, sa première protectrice Qui sait ?... Elle était peut-être revenue! Elle allait peut-être retrouver avec Rose... A cette idée, le cœur de Marcelle battit vite qu'elle fut obligée de ralentir le pas. Retrouver Rose, ce ser presque retrouver la maison de Mlle Hermine.

A mesure qu'elle avançait, son courage diminuait. C'était bi loin, et si elle ne trouvait personne, que ferait-elle? Sa poche paraissait lourde ; c'était la boite de papiers qui l'appesantiss ainsi. Elle eut envie de s'arrêter quelque part pour en regarde contenu. Que d'années s'étaient écoulées depuis que, debout p de Mlle Favrot, elle avait vu celle-ci ranger les papiers et le p paquet qui contenait les cinquante francs de Marie Monfort!

C'est vrai! Marcelle avait cinquante francs à elle, unique pauvre héritage de sa mère! Cette pensée lui rendit soudain courage. La somme lui paraissait considérable, car elle n'a jamais fait que des emplettes de ménage, et pour cinquante fra on a beaucoup de pain, d'œufs et de côtelettes. Dans tous les elle pouvait vivre pendant quelque temps, assez longtemps p retrouver Rose... Elle n'eut pas l'idée de se demander où elle i coucher cette nuit-là!

Elle marchait vite, et pourtant, les Champs-Elysées n'en fi saient pas. Que de fois elle s'était dit qu'un jour elle prierait de la mener voir en détail les petites boutiques, les chevau

is, les voitures à chèvres, toutes choses extraordinaires, à peine trevues dans les courses rapides de la fidèle bonne, qui ne se ntait jamais à l'aise hors de sa demeure!

La voiture à chèvres, les boutiques et les chevaux de bois étaient leurs places, mais Marcelle ne leur accorda même pas un regard : le passa rapidement, cherchant les endroits où se trouvaient le oins de promeneurs, longeant les pelouses, et se hâtant, comme elle sentait derrière elle la poursuite de quelque ennemi.

Arrivée à la place de la Concorde, elle éprouva un peu d'hésition, en traversant les voies sillonnées d'équipages ; elle gagna des massifs d'asphalte qui entourent les fontaines; là, elle s'arta pour respirer. Elle était bien fatiguée : la nuit d'angoisses, n mauvais sommeil, le manque de nourriture, car depuis la eille elle n'avait rien mangé, la hâte de sa fuite — car c'était une ite! — toutes ces peines, toutes ces émotions l'avaient épuisée. lle s'aperçut qu'elle avait faim et pensa à acheter un petit pain ez un boulanger. Pour cela il fallait de l'argent. Elle s'approa de la fontaine, qui ne jouait pas ce jour-là, s'appuya contre le ssin, et glissa la main dans sa poche.

Un vague sentiment de prudence l'avertit de ne pas tirer sa boite rs de sa cachette: elle se dit qu'on lui demanderait peut être ce 'elle faisait là, qu'on voudrait peut-être regarder ses papiers... silhouette d'un sergent de ville se dessinait à quelque distance... arcelle égratigna le carton avec ses doigts, prudemment, de ur d'endommager les papiers; elle cherchait à tâtons ce petit quet de monnaie... Tout à coup elle sentit des pièces couler tre ses doigts. Étonnée, elle en retira une au hasard... C'était de r!

Elle en prit une autre, c'était aussi de l'or. Stupéfaite, elle se mandait si ce n'était pas un mirage, si la fatigue et la faim bscurcissaient pas son intelligence, quand elle se rappela les rnières paroles lucides de Mlle Hermine :

— Prends la boite, cache-la, c'est à toi...

— O ma bienfaitrice, murmura l'enfant en pressant sur ses res les louis d'or épargnés pour elle, vous aviez pensé qu'un jur je serais chassée de votre maison, vous aviez voulu m'épargner les horreurs de la misère.

Sa poche était pleine d'or, que la boite crevée laissait couler tement... Les larmes de l'orpheline tombèrent dans le bassin de fontaine.

Le jour baissait; un homme grisonnant, aux traits durs, à l'air rigide, traversa la rue Royale et aborda sur le même massif : lui aussi avait l'air triste et harassé; il s'approcha de la fontaine, du côté opposé, et s'appuya également sur le bord, les yeux baissés, pensant à des choses secrètes et douloureuses. Marcelle fit un mouvement pour reprendre sa course et poussa un soupir; l'homme leva la tête et la regarda.

— Elle n'est pas si grande, se dit-il à lui-même. Pauvre fille, comme elle est pâle!

L'enfant le regarda à son tour.

— Pauvre homme, pensa t-elle, il a peut-être perdu tout ce qu'il aime.

Leurs yeux se rencontrèrent dans un même sentiment de compassion, puis chacun d'eux, avec un effort, s'arracha à ce semblant de halte, et reprit sa course vers l'inconnu. Marcelle se dirigea vers la rue Royale, l'homme s'enfonça dans les Champs-Élysées; mais, aux rayons du soleil le plus éclatant, comment, dans cet homme sévère et triste, Marcelle eût-elle reconnu son père?

XXX

La jeune fille arriva au square Montholon. L'étrange aspect qu'ont les choses jadis familières et dont on s'est désaccoutumé. C'est à la fois avenant et revêche, triste et gai; on est content de les revoir, parce que la vue de ces objets vous remet en possession d'une partie de votre vie oubliée, et parce que l'homme aime à se souvenir, et l'on est fâché, parce que ces souvenirs n'ont rien de bon, parce qu'il aurait peut être mieux valu ne pas vivre là, et ne pas revoir ces lieux où l'on a souffert.

Elle entra sous la porte cochère. Une autre concierge occupait la loge; c'était une femme pâle, qui promenait sur son bras gauche un petit enfant en pleurs.

— Mme Jalin? dit Marcelle.

— Elle est en province, répondit la concierge.

— Savez-vous son adresse?

La femme regarda la fillette.

— C'est vous, dit-elle, qui êtes la petite Marcelle?

— Oui.

— Vous avez besoin de Mme Jalin?

— Grand besoin. Mme Jalin vous a-t-elle parlé de Mlle Hermine?

— Oui. Qu'est-ce qu'elle a?

— Elle est morte.

— Ah! fit la concierge de ce ton de compassion banale qu'on ccorde aux inconnus.

— Où est Mme Jalin? reprit la jeune fille.

— Attendez, j'ai son adresse, par là, quelque part.

Elle fouilla de la main qu'elle avait de libre dans un casier plein e bouts de papier, et après quelques recherches, en trouva un u'elle déchiffra avec peine.

— Saint-Marois, par Phalempin, dit-elle enfin.

— Marcelle répéta ces noms bizarres, et avisant un crayon sur a table, elle les écrivit sur un morceau de journal déchiré qui se ouvait là.

— Par où va-t-on à cet endroit? dit-elle.

— Par le chemin de fer du Nord.

— Je vous remercie, Madame, dit la jeune fille en sortant.

Elle était bien lasse, elle n'avait rien mangé; elle entra chez un oulanger, changea une pièce d'or, et emporta un petit pain, — our le manger en route.

Sans se rendre un compte exact de ce qu'elle voulait, elle atteinit la gare du Nord, peu éloignée, et demanda à un employé : — halempin?

On lui indiqua un guichet; une foule de voyageurs faisait déjà ueue; Marcelle prit son rang.

— Phalempin, troisième.

— Quinze quatre vingt quinze, répondit l'homme auquel le eillage du guichet faisait une singulière espèce de masque.

Marcelle mit une pièce d'or sur la plaque de cuivre poli, qui iroitait dans le gaz; on poussa vers elle son billet et une pincée e monnaie, quelqu'un lui donna un coup de coude, pour l'inviter s'en aller; un vieil employé, à l'air majestueux, lui indiqua un édale de barrières par lesquelles il fallait sortir; elle obéit, aba ourdie, répondit deux ou trois fois le mot Phalempin à diverses uestions que lui faisaient les employés touchés de son inexpé ence, et finit par se trouver assise dans un wagon de troisièmes ui, au bout d'un instant, se mit lentement en marche.

— C'est drôle, pensa Marcelle, que ce ne soit pas plus difficile ue cela de faire un voyage!

XXXI

Simon Monfort était arrivé au haut des Champs-Elysées; essoufflé, il s'assit sur un banc et médita.

Dans ce vaste Paris qu'il ne connaissait pas, n'ayant fait que le traverser neuf ans auparavant, il se sentait glacé, perdu. Son séjour en Amérique lui avait donné l'habitude des grandes villes; mais dans celles-là, étrangères à son cœur comme à ses yeux, il ne cherchait rien, n'attendait rien, que ce que pouvait lui procurer son labeur acharné.

Ici, depuis l'heure où le train l'avait déposé dans la gare Saint-Lazare, à cette heure inquiète du matin où la vie roulante, interrompue pendant la nuit, reprend une activité nouvelle, et où le Paris intelligent, administratif et actif, dort encore pour longtemps. Simon avait battu le pavé sans relâche, entrant de temps à autre dans un restaurant pour boire une tasse de bouillon et manger fiévreusement ce qu'on mettait devant lui.

Depuis le commissaire de police du quartier Montholon jusqu'à la Morgue, où il avait été voir la dalle, habitée depuis par tant d'autres dépouilles, d'autres épaves de la vie parisienne, Simon avait été dans vingt endroits, suivant toujours une piste, à chaque instant perdue, aussitôt retrouvée. Le commissaire de police avait été changé deux fois; Mme Favrot n'avait pas laissé de traces; la concierge qui l'avait connue avait disparu. C'est à sa troisième visite à la maison du square Montholon que Monfort put renouer un fil entre Mme Jalin, dont personne n'avait jamais mentionné le nom dans ses recherches, et l'enfant perdue, qui décidément était bien sa fille.

Mme Jalin parlait parfois de sa petite Marcelle, qui était bien heureuse chez une vieille demoiselle... Qui était cette demoiselle? Le mari de la concierge, seul présent à la loge, n'en savait rien. Mme Jalin allait quelquefois reporter de l'ouvrage chez une dame qui demeurait rue de la Pompe... quel numéro? Le concierge l'ignorait. Où était Mme Jalin? En province. Là s'arrêtaient les renseignements.

Monfort avait été visiter l'hôtel où il était descendu avec sa femme et sa fille, lors de son passage à Paris. Il n'y restait plus le

moindre vestige de l'ancien personnel. Tout se renouvelle si vite à Paris! Les maisons même sont démolies pour faire place à d'autres, plus hautes, plus vastes. Le père, désespéré, prit alors la route de Passy, se disant qu'après tout les rues ont une fin, si longues qu'elles puissent être, et qu'à force d'entrer dans toutes les maisons, il finirait par trouver celle qui abritait son enfant.

Quand il s'assit sur le banc, en face de l'avenue de la Grande-Armée, tournant le dos à ce Paris, qui avait été si rude aux siens, le soleil achevait de disparaître dans un embrasement de nuages cuivrés, avec des dessous de suie, qui croulaient lentement les uns sur les autres. La nuit allait venir; comment commencer ses recherches à cette heure tardive? Le jour, passe encore; on peut se présenter dans les maisons et demander son enfant perdu; mais le soir, ne courrait-on pas le risque d'être pris pour un malfaiteur? D'ailleurs, il était si las que ses jambes refusaient de le porter.

Il se leva, s'étira péniblement, et se mit à marcher le long de l'avenue, cherchant un modeste hôtel pour y passer la nuit. Quand il l'eut trouvé, il faisait nuit noire. Il entra, demanda une chambre, se jeta sur le lit et s'endormit d'un sommeil lourd et sans rêves.

Le lendemain, il s'éveilla de bonne heure et commença l'examen des maisons de la rue de la Pompe. L'une après l'autre, il interrogea les concierges, les bonnes des petits hôtels, des pavillons, des chalets, — poliment éconduit dans les unes, brusquement congédié dans les autres, partout renvoyé avec une réponse négative. Personne ne connaissait une vieille demoiselle ayant pris auprès d'elle une enfant telle que Simon décrivait Marcelle. Dans l'imagination du père, elle était restée une fillette délicate et mignonne; qui pouvait se douter que la grande jeune fille élancée, paraissant une quinzaine d'années, que tout le monde croyait la nièce ou la cousine de Mlle de Beaurenom, était l'enfant cherchée?

Enfin, errant de porte en porte, il arriva dans une maison où la bonne, déjà ancienne dans le quartier, se rappela l'étrange arrivée de Marcelle, qui avait fait quelque bruit quatre ans auparavant.

— C'est Mlle de Beaurenom que vous cherchez, dit elle à Monfort, dont le visage découragé reprit son expression habituelle d'énergie patiente. C'est elle, en effet, qui a recueilli jadis une fillette sans parents; mais cette petite doit avoir au moins quinze ans! Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper?

— Je ne sais plus rien, répondit Simon, je ne puis deviner com

ment est cette jeune fille que je n'ai pas revue depuis qu'elle avait trois ans et demi... Où demeure la vieille demoiselle ?

On lui indiqua le numéro. Il s'élança d'un pas rapide. Les années ne pesaient plus sur ses épaules, il courait presque, en se dirigeant vers le chalet. Il approcha. Un corbillard stationnait devant la porte, avec deux voitures de deuil. Effaré, il interrogea du regard les tentures de la grille : elles étaient blanches...

— Marcelle est morte, se dit-il.

Plein d'angoisse, il entra dans le jardin, la tête nue, la gorge sèche, presque incapable de parler.

— Qui est mort ici ? demanda-t-il au premier être humain qu'il rencontra.

C'était Mme Grenardon, qui le toisa d'un air acerbe. Est-ce que celui-là serait aussi un héritier ?

— C'est Mlle Hermine de Beaurenom, dit-elle. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

Monfort s'appuya de la main à la muraille. Ce n'était pas pour sa fille que la maison portait le deuil virginal. Le reste ne lui faisait plus rien du tout.

— Où est-elle ? dit-il encore égaré.

— Mlle Hermine ? On va l'emporter ; l'enterrement est pour midi. Que demandez-vous ? insista l'âpre parente.

— Je veux ma fille, Marcelle, que cette demoiselle avait élevée près d'elle. Ma fille doit avoir du chagrin, répondit Monfort qui commençait à reprendre ses esprits. Où est-elle ?

Mme Permeny était descendue au bruit des voix. Elle s'arrêta dans le corridor, écoutant cet étrange colloque.

— Votre ? balbutia Mme Grenardon, qui commençait à avoir peur de comprendre.

— Oui, Mlle Monfort. Elle est ici ! Je veux la voir, je suis son père.

Mme Grenardon tourna la tête et aperçut Mme Permeny. Elles échangèrent un regard inquiet. La vieille dame vint à la rescousse.

— C'est Mademoiselle votre fille qui était ici hier ? dit-elle avec une présence d'esprit très remarquable. Ah ! Monsieur ! quel dommage que vous n'ayez pas annoncé votre arrivée ! Elle se désolait précisément de rester sans appui sur la terre... Mlle de Beaurenom n'a pris aucune disposition en sa faveur...

— Ceci m'importe peu, reprit Simon ; où est-elle ?

— Elle... elle est partie hier pour voir ses amis et les intéresser à son sort...

— Elle n'a pas d'amis, interrompit Monfort avec impatience ; si ce que l'on m'a dit est vrai, elle n'avait d'autres relations à Paris que la demoiselle qui l'a élevée. Où est-elle allée ?

— Nous ne savons pas, balbutia Mme Grenardon, comprenant enfin, — non qu'ils avaient mal agi, — ceci était au-dessus de son intelligence, — mais qu'ils pouvaient avoir fait une sottise regrettable en se débarrassant si légèrement de la jeune fille.

— Vous ne savez pas! s'écria Simon d'une voix tonnante ; quand est-elle partie ?

— Hier.

— Et elle est rentrée, quand ?

— Elle n'est pas rentrée !

Simon s'appuya tout à fait contre le mur et regarda les deux femmes avec des yeux si farouches qu'elles reculèrent.

— Mais, Monsieur, dit Mme Permeny, arborant son grand air de dignité, nous ne vous connaissons pas... Que venez-vous faire ici ?

— C'est mon affaire, répliqua rudement Simon, reprenant soudain ses manières d'outre mer. Je ne vous connais pas non plus, après tout. Je veux voir les amis de Mlle de Beaurenom, ceux qui l'ont connue, aimée, ceux qui savent qu'elle aimait ma fille... Vous êtes les héritiers, vous ; vous l'avez jetée à la porte parce qu'elle n'héritait pas...

— Monsieur! fit la voix de M. Permeny sur le seuil du jardin.

— Enfin ! dit Simon en se croisant les bras, je trouve à qui parler ! Ma fille était hier dans cette maison, elle en est sortie, elle n'est pas revenue ; elle n'avait personne au monde qui pût lui offrir un asile. Elle a couché dans la rue, elle s'est peut-être noyée... Vous en êtes responsable, Monsieur, devant Dieu et devant la justice. Je vous somme de m'en rendre compte!

— Messieurs les parents et amis, quand il vous fera plaisir, claqua la voix doucereuse du maître des cérémonies, qui se montra sur la porte, ses gants pliés à la main.

Le pas lourd des porteurs retentit à l'étage supérieur, et ils commencèrent à descendre l'escalier, avec leur funèbre fardeau. Monfort resta muet devant la mort. Si grande que fût sa colère, il devait à celle qui avait servi de mère à son enfant de ne pas outrager sa dépouille mortelle par des actes brutaux ou des paroles

violentes. Il se rangea contre le mur, et laissa passer le cercueil, qu'il suivit machinalement.

A l'entrée du jardin, il vit le docteur qui, pâle de fatigue et d'émotion, se tenant à peine, avait voulu accompagner sa vieille amie jusqu'au lieu de son repos éternel. Le regard que Simon jeta sur le vieux médecin n'était pas moins chargé de colère que celui qu'il adressait aux autres, mais, la première parole qu'il entendit produisit une détente dans son âme.

— Elle n'est pas rentrée? dit le docteur à M. Permeny, au moment où le convoi se mettait en marche.

Le jeune homme fit un signe négatif.

— Vous aurez à répondre d'une bien mauvaise action, ajouta le vieux praticien.

Simon fut aussitôt auprès de lui.

— Vous connaissez ma fille; dit-il en serrant le docteur par le bras.

— Marcelle?

— Oui. C'est ma fille. Où est-elle?

— Hélas! fit le brave homme, je n'en sais rien. Mais nous la retrouverons. Venez, accompagnons jusqu'au bout celle qui l'a tant aimée, et qui, si elle en avait eu le temps, l'aurait mise à l'abri de toutes les misères. — Venez, Monsieur, faites ce que ferait Marcelle si elle était ici.

Simon se laissa docilement emmener, et c'est de ses yeux que tombèrent les seules larmes qui dussent arroser, ce jour-là, la tombe de Mlle Hermine.

Le train-omnibus déposa Marcelle sur le quai de la gare, à Phalempin, vers cinq heures du matin. Le ciel était encore gris, mais on sentait l'aube prochaine. Une petite carriole découverte remplaçait l'omnibus du chemin de fer, et desservait les localités environnantes. Marcelle y monta, et une heure après, le conducteur, brave homme silencieux et sourd, sans desserrer les dents, de peur sans doute de laisser tomber sa pipe, la prit dans ses bras et la déposa sur une place plantée de jeunes arbres, au milieu d'un gros village qui s'éveillait.

— Saint-Marois? demanda la jeune fille.

Le conducteur fit un signe de tête affirmatif, remonta sur la banquette, secoua les rênes, et la carriole repartit, pour déposer sur d'autres places semblables, à des distances plus ou moins éloignées, d'autres voyageurs également silencieux.

Depuis son départ de Paris, Marcelle n'avait pas ouvert la bouche. Le compartiment où elle occupait une place s'était à plusieurs reprises empli et désempli pendant cette longue nuit pleine d'arrêts et de départs subits, mais personne n'avait rien dit à cette grande fillette taciturne, et elle n'avait pas éprouvé le désir de causer. Son cœur était trop plein pour s'épancher en paroles.

Sur cette grande place vide, toute seule, au milieu de ces maisons d'où sortaient des femmes et des enfants curieux, sous le jour grisâtre d'une froide matinée de mars, où le printemps revêt parfois toute la rigueur de l'hiver, le cœur de la pauvre fillette se serra plus encore; elle regretta d'être venue. Qu'allait-elle faire ici ? Et si Rose n'était pas contente ? Elle n'avait pas songé à cela en quittant Paris... mais Mme Jalin serait contente, bien sûr ! Là était sa sauvegarde. Et puis, sans s'en rendre compte, Marcelle comprit que l'or qu'elle avait dans sa poche serait un moyen de conciliation. Elle ne coûterait rien à personne, pour le moment du moins... Ensuite, on verrait. Elle entra dans une auberge.

— Mlle Rose Picard ? demanda t-elle en prenant son courage à deux mains.

— Je ne connais pas, répondit froidement l'aubergiste.

Le cœur manqua à Marcelle, qui s'était figuré pouvoir trouver Rose du premier coup, dans son village. Elle résolut d'insister, quoique étonnée de sa propre audace.

— Une dame qui est venue de Paris il y a trois jours, reprit-elle, avec une autre dame ; elle avait une sœur qui est morte et qui a laissé trois petits enfants...

— Ah! ces gens-là ? fit dédaigneusement l'aubergiste. Tournez la rue à droite, puis à gauche, et descendez jusqu'aux dernières maisons ; là on vous montrera l'endroit.

C'était peu encourageant. Cependant la jeune fille suivit les indications données, et soudain, au détour de la rue, que vit-elle arriver, son panier à la main, le fidèle panier que Marcelle avait porté tant de fois ? La bonne Rose elle même, qui marchait les yeux baissés, et songeait sans doute à Mlle Hermine, car elle n'avait pas d'autre pensée.

— Rose, ma Rose ! s'écria la fillette dont le cœur serré déborda soudain d'une multitude de sentiments confus, Rose !

(*A suivre.*) Henry Gréville.

LE MAUVAIS HOTE

— Du pain, du beurr', du cidre !
Donnez m'en sans payer.
Car j'ai les boyaux et la poche vides
Qu'on les entend crier.

— Que le ciel te conduise
A plus riche hôtelier.
Moi je ne vends pas de ma marchandise
Sans bourse délier.

Malgré votre avarice,
Ayez un peu pitié.
J'ai tant fait de pas sur la route grise
Que j'ai du sang aux pieds.

— Va-t-en jusqu'à la ville,
Tu t'y feras soigner.
Moi, mon cabaret n'est pas un hospice
Pour les gueux sans souliers.

— Bonhomme à tête grise,
Le sort peut me venger.
Peut-être avez-vous quelque part un fils
Qui n'a rien à manger.

— Mon fils est à sa guise
A bord d'un morutier.
Depuis quarante ans qu'il fait son service,
Il est au moins gabier.

— Moi j'avais bien maîtrise
De maître timonnier.
Mais j'ai fait naufrage et me repayse,
Sans maille et sans denier.

— Va donc dans ta famille
T'y fair'ravitailler.
L'argent qui te manque a passé aux filles.
Je n'en suis pas banquier.

— C'est ici mon église.
J'en r'connais le clocher.
Depuis quarante ans sur la mer jolie
Je ne l'ai pas oublié.

— Quarante ans, que tu dises !
Quarante ans sur la mé !
Quel est donc ton nom ? N'es-tu pas mon fils ?
Dis-le sans plus tarder.

— Je n'en ai plus envie,
Je ne peux plus parler.
Ah ! ma pauvre mèr', s'elle était en vie
Ne l'eût pas demandé...

Et cœur et ventre vides,
Mourut sur le pavé,
Sans manger le pain ni boire le cidre
De son père veuvier.

Jean Richepin.

TOTOTE[1]

(Suite et Fin)

XV

Le marquis causait avec Mirmont lorsque Charlotte entra dans la bibliothèque.

— C'est un vrai succès, ce voyage de Russie!... — disait M. de Barroy; — ce que je suis content pour ma part d'apprendre que l'alliance existe pour tout de bon...

— Cependant, vous êtes à Londres, et ça ne va pas amuser les Anglais?...

— C'est justement ce qui me fait plaisir!... Le Président à son retour va être joliment reçu...

— Oui... c'est le 31 qu'il revient... nous irons justement à Paris ce jour-là... ça amusera Jeanine de voir ça...

— Comment?... Vous serez à Paris le 31?... — dit le marquis. — mais c'est dans quatre jours...

— Oui... si ça ne vous gêne pas pour les organisations de voitures, nous partirons lundi... il y a déjà huit jours que nous devrions être partis!...

Il s'arrêta et dit en se tournant avec affectation vers Charlotte :

— Je ne sais pas du tout si Paul part avec nous, ou s'il reste?...

Elle s'était assise au bureau où elle écrivait une lettre. Elle releva vivement la tête, et répondit brusquement et tandis qu'un éclair de gaieté passait dans ses yeux tristes :

— Oh!... vous pouvez être sûr qu'il part avec vous!...

Elle avait parlé sans réfléchir, emportée par le fond de gaminerie invétérée qui était en elle, mais dès qu'elle eut parlé, elle le regretta et dit, en reprenant le visage fermé qu'elle avait depuis la veille :

— Du moins, je le pense...

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 8 octobre.

Des ouvriers travaillaient dans le parc à quelques mètres des fenêtres. Le marquis leur parla, puis, voyant qu'il se faisait mal entendre, il sortit pour aller donner lui-même ses explications.

Dès que Jacques fut seul avec Mme de Barroy, il lui dit, railleur :

— Je suis heureux de vous voir un instant avant mon départ... j'ai un compliment à vous faire, et...

Elle s'était levée toute pâle :

— Jacques?... — fit-elle suppliante — Jacques, je vous en prie!... si vous saviez...

— Je sais que je vous croyais franche, sincère et délicate... et que vous êtes au contraire la femme la plus habile, la plus fausse, la plus rouée qui soit... Quand je pense à ce que vous me disiez l'autre jour...

— L'autre jour?...

— Oui... quand vous me rameniez de Caen... ma parole, j'ai failli vous croire!... et depuis, comme un imbécile, je n'ai rien vu... je comprends à présent pourquoi Paul ne répondait pas à mon appel quand il se promenait avec vous le soir dans le parc!

— Mais je...

— Et pourquoi vous vouliez l'emmener à Londres... et je m'explique aussi avec quel feu il prenait votre défense :

Elle dit avec un sourire navré :

— Ma défense?... qui donc m'attaquait?... vous?...

Il dit, hautain :

— Le moment est mal choisi, avouez-le, pour vous poser en femme inattaquable...

— Je vous assure, Jacques, que le moment est surtout mal choisi pour m'injurier...

Il se retourna, inquiet :

— Ne m'appelez pas Jacques... on peut vous entendre...

Elle se levait pour sortir, il la retint.

— Certes, je n'avais plus aucun droit sur votre vie... vous étiez libre d'avoir autant d'amants qu'il vous plairait, mais pourquoi justement prendre mon frère, mon petit Paul, qui avait été votre frère aussi un peu, à vous?... c'est le fait d'une âme basse et d'un mauvais cœur... Et moi qui vous ai tant aimée!...

Elle s'approcha de lui et dit :

— Moi, je vous aime toujours...

Il se mit à rire.

— Alors, c'est moi que vous aimiez en Paul?...

Elle murmura :

— Paul va partir... vous aussi... tout ce que vous croyez qui est ne sera plus...

— Allons donc!... la leçon de l'autre nuit ne vous a même pas profité... et vous avez recommencé hier...

— Hier?... — questionna Charlotte effarée.

— Oui... dans le parc, à l'heure où vous saviez votre mari à la plage, vous étiez avec Paul dans le parc..

— C'est vrai...

— Et il vous baisait les mains en vous répétant qu'il vous aimait... Qu'avez-vous à dire à cela?...

— Rien... sinon que je vous jure que je ne suis pas la maîtresse de Paul...

— Alors, pouvez-vous m'expliquer ce que vous faisiez, vous et lui, dans le costume où je vous ai trouvés sortant tous deux de votre chambre l'autre nuit? Pouvez-vous me l'expliquer, voyons?...

Elle répondit, terrifiée, sentant, qu'elle s'embourbait de plus en plus :

— Non... je ne peux pas...

— Croyez-moi, le mieux est de vous taire... tout ça est trop écœurant!... Et ne vous imaginez pas surtout que ce soit la jalousie qui me fait parler!... Si je vous ai passionnément aimée, s'il m'était resté au fond du cœur une tendre affection que je ne demandais qu'à y garder toujours, je n'ai plus aujourd'hui que de l'antipathie et du mépris...

Et comme elle se penchait vers lui suppliante, il affirma :

— Oh! oui!... du mépris!...

Elle dit, et ses lèvres tremblaient :

— Je comprends ça!... mais je vous promets que je n'ai jamais aimé que vous... que je n'ai jamais été qu'à vous...

Il haussa les épaules violemment, grossièrement. Alors elle reprit d'une voix blanche :

— Je ne vous verrai plus... ou dans très longtemps... je voudrais que nous nous quittions bons amis...

Il n'eut pas le temps de répondre. Pourville entrait avec Mme Dorsay, mais Charlotte comprit à son visage mauvais que la réponse eût été mauvaise aussi.

La tante Claire avait bien vu qu'il venait d'y avoir entre eux une explication. Son regard pénétrant et affectueux gêna la marquise qui s'échappa en disant :

— Je vous demande pardon... j'ai une lettre à écrire avant le déjeuner...

Quand elle fut dehors, elle se trouva mieux. Puis elle se mit à penser, ce qui était pour elle une véritable souffrance. Elle essaya de se rendre compte de ce qui se passait en elle. Il lui semblait qu'elle changeait de nature, qu'elle faisait moralement peau neuve. Elle ne se sentait plus ni activité, ni force, ni gaieté, ni énergie. Elle, si vivante, devenait un être sans volonté. Elle était à présent isolée, sans aspirations, sans désirs et sans rêves, et trop faible pour supporter ce brisement de sa vie. Elle se jugeait sévèrement aussi, comprenant qu'elle avait commis une action vilaine. Elle n'eût pas dû compromettre le nom de son mari dans cette louche aventure. Elle méritait vraiment les dures paroles de Jacques, seulement Jacques était le seul qui n'eût pas dû les lui adresser. Elle sentait que sa gaieté était perdue, et qu'elle aussi était perdue sans sa gaieté. Elle ne voulait toutefois rien faire qui pût troubler le repos de son mari ou l'éclabousser d'un scandale. Elle marcha quelque temps autour de la pelouse, puis elle alla aux écuries et dit de seller pour trois heures Cabochard qu'elle n'avait pas promené depuis plusieurs

Elle répondit terrifiée, sentant qu'elle s'embourbait de plus en plus.

jours. Elle donna quelques ordres et fureta dans quelques coins. Lorsqu'elle sortit du « laboratoire » de M. d'Argonne, où elle était allée regarder les photographies, elle rencontra Pourville qui la cherchait, inquiet de la mine qu'il lui avait vue tout à l'heure.

Elle lui parut très gaie et il s'en étonna. Le visage avait repris son expression rieuse, mais les traits étaient tirés et les yeux fiévreux.

Au déjeuner, elle fut d'une gaîté extrême, très franche, pas forcée. Mme Dorsay et le petit Paul la regardaient d'un air surpris, et Pourville d'un air inquiet. Le marquis se réjouissait de voir dissipée si vite la crise de tristesse qu'il remarquait depuis la veille. Jacques évitait de lui parler, ou, lorsqu'il y était forcé, le faisait avec une réserve glacée.

En sortant de table, elle fit avec Morières et d'Antin une partie de billard. Elle était charmante dans sa petite robe de piqué blanc qui glissait toute droite le long de son buste fin et de ses hanches minces. Charmante de cette grâce jeune, presque enfantine, qu'elle conservait malgré les années.

Lorsque, comme chaque jour vers deux heures, M. de Barroy s'enquit des projets de la journée, Charlotte dit :

— Moi, je ne vais pas au bain, je suis obligée de promener Cabochard... il a déjà deux jours d'écurie, il deviendrait odieux...

— Si vous le permettez... — proposa Pourville, — je vous accompagnerai?... Bracieux m'a envoyé un cheval qu'il veut que j'achète, et je ne serai pas fâché de l'essayer plus agréablement qu'en me promenant tout seul...

La physionomie de la marquise avait exprimé un instant l'agacement quand Pourville lui avait demandé de monter avec elle. Mais cela ne dura pas et elle répondit gentiment :

— Mais vous me ferez bien plaisir...

— Moi aussi... — dit M. de Barroy — j'irai me promener avec vous... je ne monte jamais ici, c'est absurde...

Cette fois, la marquise parut contrariée, mais son mari ne s'en aperçut pas. Il dit en regardant sa montre :

— Si voulez être prête pour trois heures, vous ferez bien d'aller vous habiller?...

Elle répondit :

— Oh! je ne suis pas longue

Et elle sortit en courant.

Cinq minutes après elle revenait. Elle avait une jupe noire, une

petite jaquette de coutil blanc et un canotier à larges bords.

La tante Claire dit :

— Vous allez avoir chaud, ma petite Totote...

M. de Barroy et Pourville arrivaient. Elle leur cria :

— Vous voyez bien que j'ai été prête avant vous !...

Jacques était debout, feuilletant un livre. Elle alla à lui et dit en lui tendant la main :

— Au revoir !...

Surpris et interloqué, il fut bien obligé de prendre la petite main qui serra doucement la sienne.

Alors, elle dit en riant :

— Je vous demande pardon !... j'étais en distraction... je ne sais pas pourquoi je vous dis adieu !...

— Au revoir, ma petite Totote... — dit Mme Dorsay.

Elle revint en courant et embrassa gaîment sur les deux joues la tante Claire.

A la porte, elle s'arrêta et envoya, en riant toujours, un dernier baiser qui s'adressait à tout le monde.

Mirmont dit d'un ton pointu :

— Elle est jeune pour son âge !...

Puis, machinalement, il regarda de la fenêtre la marquise que son mari mettait à cheval.

Comme elle plongeait ses doigts dans la petite poche de sa jaquette, M. de Barroy demanda :

— Vous cherchez quelque chose ?...

Elle répondit :

— Je regardais si j'avais un mouchoir...

XVI

Personne n'avait voulu aller au bain. Il faisait une chaleur atroce et, après le départ des cavaliers, Mme Dorsay déclara :

— Il faut vraiment avoir le diable au corps pour monter à cheval d'un temps pareil !...

M. d'Argonne dit qu'il allait profiter de ce soleil et tirer des

photographies, et sa femme monta dans sa chambre pour dormir.

Morières et d'Antin fumaient sur la terrasse. Jacques proposa à Jeanine d'aller s'asseoir dans le parc, au frais, près de l'étang, et elle accepta. Au moment de sortir, elle se tourna vers Paul :

— Vous ne venez pas?...

Il répondit :

— Tout à l'heure!... — et vint s'asseoir près de Mme Dorsay.

— Tante Claire — commença-t-il, — j'ai fait ce que vous vouliez...

Elle demanda, stupéfaite :

— Tu as dit à Jacques?...

— Non... j'ai parlé à Mme de Barroy...

— Ah!... c'est là ce que tu appelles « faire ce que je voulais »?

— Enfin, il avait été convenu à la fin que je lui parlerais...

— Eh bien?...

En sortant de table, elle fit avec Morières et d'Antin une partie de billard.

— Eh bien, elle ne veut pas que je dise rien à Jacques...

— Naturellement!...

— Je vous assure, tante Claire, que l'idée que je pouvais parler a paru la bouleverser...

— La pauvre petite!... faut-il qu'elle l'aime encore!... Quand lui as-tu parlé?...

— Hier, en vous quittant, vous savez bien?... vous m'avez
oyé courir après elle?...
— Je ne savais pas si tu l'avais retrouvée... Ce matin, elle a dû

Madame de Barroy, étendue, semblait dormir.

r une explication avec Jacques... Nous sommes entrés, l'our
l et moi, avant le déjeuner dans la bibliothèque... elle était
, les traits tirés, la peau marbrée, elle avait l'air d'avoir son
..

— Et lui?...

— Lui paraissait mécontent, irrité même, mais pas le moins d monde troublé... je suis sûre qu'il a dû la traiter très mal...

— Oh!... croyez-vous?...

— Je crois!... elle nous a dit, pour pouvoir s'en aller, qu'el avait une lettre à écrire et, au lieu de sa belle voix grave, elle ava une voix blanche, sans timbre, qui me faisait mal à entendre... l'ai vue ensuite passer dehors sous les fenêtres, aller et venir d écuries aux communs... et puis, quand elle s'est assise à table, el avait toujours mauvaise mine, mais elle était gaie...

— Très gaie!... j'en ai été tout étonné... et tout à l'heure auss elle était gaie...

— Oui, mais fiévreuse... quand elle m'a embrassée en partai j'ai senti ses joues qui brûlaient... et puis, ça prouvait qu'el n'était pas dans son assiette...

— Quoi donc?...

— Ben, de m'embrasser comme ça!... elle n'est pas embrasseu de son naturel!

Sous la fenêtre, la voix de Jeanine appela :

— Paul!... nous allons pêcher des grenouilles... on vous attend

Mme Dorsay dit, narquoise :

— Va... ne te fais pas attendre, mon petit!...

Et elle acheva, sérieuse :

— Ah!... c'est joli, tout ça!...

— Tante Claire, — supplia Paul, — ne me jugez pas trop du ment... Quand on est pris, c'est comme dans un engrenage, voy vous?...

— Je vois!... Tiens, voilà ton frère qui vient te chercher, p être plus sûr que tu accompagneras sa femme!...

Elle avait vu Jacques monter le perron. En effet, il entra et :

— Jeanine t'attend pour aller pêcher... Partez devant... je vo rejoins...

Et, dès que son frère fut sorti, il demanda :

— Est-ce que vous savez ce qui s'est passé?...

— Oui.

— Paul vous a dit...

— J'ai entendu d'abord... il m'a dit ensuite...

— Ah!... il vous a avoué...

— Rien du tout!... il n'avait d'ailleurs rien à m'avouer...

Et carrément elle affirma :

— Il n'est pas l'amant de Totote,..
— Ah!... par exemple!... elle est sévère, celle-là!...
— Elle est comme elle est... mais je sais ce que je dis!...
l murmura, véritablement abasourdi :
— Alors, qu'est-ce qu'ils faisaient sur le seuil de la porte de ar... de Mme de Barroy, l'autre nuit?... et dans le costume où es ai trouvés?...
— Ah!... voilà!...
— Vous le savez?...
— Oui...
— Et vous ne le direz pas?...
— Et je ne le dirai pas!...
— Alors, vous me permettrez de garder ma croyance... qui est illeurs une certitude...
— Eh! gardez-la, votre croyance!... nous ne sommes pas forcés n'avoir qu'une croyance pour nous deux... heureusement!...
— En vérité, tante Claire, on ne sait jamais si vous êtes sérieuse si vous riez?...
— Je vous assure, mon cher Jacques, que, pour l'instant, je n'ai la moindre envie de rire...
— Alors, parlons sérieusement?...
— Je vous écoute...
— Eh bien, tout prouve que je ne me trompe pas...
— Quoi, tout?...
— Mais non seulement cette histoire de la nuit, mais vingt res... Elle se cachait avec Paul dans le jardin dès le lendemain notre arrivée...
t comme Mme Dorsay secouait la tête :
— Enfin, je le sais bien!... j'ai appelé Paul et il s'est sauvé... près, au salon, ils se sont coupés tous les deux!... et depuis nd, a-t-elle imaginé de le faire attacher à Londres pour ne pas uitter?... sans compter que, comme il est gaffeur, il faisait des adresses... L'autre jour... Jeanine disait de Mme de Barroy je ais quoi de pas bien méchant...
— Je m'en rapporte à elle!...
— Non, vraiment... et Paul s'est mis en travers avec une cha-... Enfin, voyons, tout ça, ça crève les yeux!
— Pas les miens!... je me demande, au contraire, comment il erait, si Paul était l'amant de Totote, qu'il ne soit jamais avec l?...

— Comment, n'est-il jamais avec elle?...

— Parce qu'il est toujours avec vous!...

— Parce qu'il n'ose pas découvrir complètement son jeu... nou lui servons de paravent...

La tante Claire regarda Jacques avec une sorte de stupeur. Il éta évidemment de bonne foi. Pas l'ombre d'un soupçon n'avait mêm effleuré sa robuste confiance. Et de fait, c'était moins bizarre qu cela ne le semblait tout d'abord. La chose était si laide, si invra semblable qu'elle pouvait ne pas venir à l'esprit de ce garçon hon nête et sain. Il croyait sa femme et son frère deux êtres d'élite, ne pouvait vraiment pas leur attribuer la plus sale action d monde. Ce qui s'imposait aux gens moins illusionnés n'était p perceptible pour lui.

Il dit, voyant que Mme Dorsay ne disait plus rien :

— Je vous ennuie?... c'est que je suis si embêté de cette hi toire, si vous saviez!... Qu'est ce que vous avez?...

Elle se levait brusquement, ramassant son ouvrage. Elle répo dit :

— Voilà une voiture!... je me sauve!... c'est une visite, prob blement?...

Il écouta et dit en riant :

— Mais non, voyons?... c'est le bruit d'une charrette, ça! c'est probablement la carriole aux commissions qui revient Caen...

A ce moment, Pourville parut à la porte, si pâle, avec une fig si à l'envers, que Mme Dorsay prise de peur demanda, le gos serré :

— Qu'est-ce qu'il y a?...

Il répondit, gêné, cherchant ses mots :

— Il y a... c'est un accident... une chute...

— Totote!... — s'écria la tante Claire, qui s'élança vers la nêtre.

Devant le perron, une petite charrette attelée d'un âne gris p au poil long et ébouriffé, venait de s'arrêter. Dans la charrette, un monceau d'herbe fraichement coupée, mêlée de ronces e fleurs. Mme de Barroy étendue semblait dormir, la tête nue, réolée de la toison dorée de ses cheveux défaits. Ils descendai le long d'elle, enveloppant les épaules et cachant les bras. Accro à côté de sa femme, tassé, méconnaissable, le marquis l'abr sous un grand parapluie de coton rouge qui mettait sur elle

bre rosée. A la tête du petit âne ébouriffé, il y avait un paysan
i pleurait.

Mme Dorsay se retourna vers Pourville :

— Elle est morte, n'est-ce pas ?...

Il fit signe que oui.

Le médecin était descendu de sa voiture arrêtée près des écuries.

mme il s'ap-
ochait pour
ndre dans ses
s la jeune fem-
, M. de Bar-
s'écria :

— Attendez!...
enons-la à
ux!... il ne faut
la secouer...

Pourville dit :

— Ce pauvre
roy!... il ne
t pas croire...

On entendit le
pesant des
x hommes, et
marquise fut
osée par son
i et le docteur
le divan bas
vieille soie,
hé de tous les
s coussins
lle aimait.
irmont terri-
regardait. La

Bientôt, il ne resta plus auprès de la marquise que Mme Dorsay et Pourville.

Claire dit en pleurant : Qu'elle est jolie! mon Dieu!...
uis elle s'approcha, tira sur les petits pieds chaussés de bottes
es la jupe de l'amazone et arrangea autour de Charlotte ses
irables cheveux.

orières et d'Antin étaient entrés.

uché sur sa femme, M. de Barroy livide, le visage creusé,
undait :

— Docteur, est-ce que vous craignez une lésion?... est-ce ce n'est pas un évanouissement prolongé?... Qu'est-ce que v croyez, dites?...

Voyant que le docteur ne répondait pas et ne tentait rien apercevant autour de lui tous ces visages bouleversés, il comp Alors, il enfouit son visage dans les cheveux de la marquise e mit à sangloter désespérément. Mme Dorsay emmena Pourv dans un coin et demanda simplement:

— Comment s'est-elle tuée?... car ce n'est pas une chute, n ce pas?...

— Si, c'est une chute, pour tout le monde... même pour Ba qui ne l'a pas vue tomber... Nous étions dans le petit bois... galopait devant, dans un sentier, j'étais derrière elle et Barroy rière moi... j'ai vu qu'elle cherchait dans la petite poche de jaquette... j'ai entrevu quelque chose de blanc... j'ai cru que c'é un mouchoir... et puis elle a tripoté quelque chose de ses d mains... pour ça elle a passé ses rênes dans son bras gauche, lui ai crié que c'était très imprudent...

Le pauvre Pourville s'arrêta, suffoqué, mais la tante C demanda, angoissée:

— Et puis?...

— Et puis, elle s'est retournée... elle n'a vu que moi... elle demandé « Où est Henry?... » j'ai répondu qu'il avait du r sur nous, parce que son cheval allait moins vite que les nôt alors, elle a paru ravie de ça... elle m'a regardé en souriant et replacée droite sur sa selle... une seconde après, je lui ai vu le bras et renverser la tête... et tout à coup, elle a penché à d le corps plié, absolument cassée en deux... Cabochard qui a quelque chose d'anormal, a fait un bond, alors elle s'est dét de lui... Quand j'ai voulu la relever, croyant d'abord qu'un dissement avait amené une simple chute, elle a eu deux ou petites convulsions seulement.. Quand Barroy est arrivé, fini...

La mine effarée de Paul se montra dans la porte. Derri venait Jeanine. Le marquis s'était relevé, les yeux séchés, la durcie. Il dit:

— C'est ce cheval de malheur!... je vais lui faire tirer u de fusil...

Pourville l'arrêta:

— Non... je te jure qu'il n'a rien fait!... elle a eu un étou

ent causé par le soleil et elle est tombée... comme je te l'ai dit, ntre un arbre... le cheval s'est arrêté et il est venu la flairer si ucement... tu l'as bien vu?...

Et comme M. de Barroy hésitait, marchant toujours vers la rte, il supplia, tandis que de grosses larmes coulaient enfin sur joues :

— Donne-moi Cabochard, veux-tu?... ça me sera un souvenir lle... elle l'aimait tant!...

Mme Mirmont avait fini par s'avancer. Elle marmotta au marquis phrase banale, puis elle marcha vers le divan où reposait Charte et se pencha pour l'embrasser. Mais la tante Claire s'avança dit brutalement :

— Allez-vous-en, vous!... allez-vous-en!...

Elle se tut, en apercevant Jacques qui la regardait les yeux dilatés tonnement. Alors, elle voulut, pour l'amour de Tototte, réparer le l qu'elle venait de faire et, très douce, elle expliqua à voix basse :

— Je vous demande pardon ainsi qu'à votre femme... mais je i pas voulu qu'une indifférente la touchât... les morts n'appartnent qu'à leurs vrais amis, et ni l'un ni l'autre vous n'étiez les is de Charlotte...

Le petit Paul s'approchait pour demander des explications. me Dorsay lui dit sans préambule :

— Elle s'est tuée exprès, et c'est ta faute!...

Le visage du jeune homme se décomposa, il cria :

— Jacques!... — et se précipita vers son frère. La tante Claire qu'il allait parler. Alors elle l'arrêta par le bras en disant, conncue :

— Non... il ne faut pas... nous n'avons pas le droit de défaire ce elle a fait!...

Et elle conclut, naïve et convaincue :

— Elle nous en voudrait!...

Morières et d'Antin regardaient avec étonnement le délicieux age encore rajeuni de la morte. Et dans le silence, on entendait oix assourdie de d'Antin qui s'exclamait :

— C'est épatant ce qu'elle est jeune et jolie!...

Le marquis debout, immobile à côté du divan, ne pouvait pas se der à s'éloigner de sa femme. Pourville le montra à Mme Dorsay disant :

— Heureusement, il n'a aucun soupçon... s'il se doutait jamais, erait effroyable!...

A une des fenêtres, la tête de M. d'Argonne apparut. Il sortai de son « laboratoire » et ignorait ce qui s'était passé. Très maniaque uniquement préoccupé pour l'instant de ses photographies et d leur préparation, il s'avança et dit, l'air éperdu, avec une intona tion profondément comique :

— On a touché à mon cyanure!!!...

Pourville effaré s'élança, craignant que le marquis n'entendi et cria au nez de M. d'Argonne abasourdi :

— Mais taisez-vous donc, imbécile!...

Le jour allait finir. Tous s'égrenèrent peu à peu. Bientôt, il n resta plus auprès de la marquise endormie que Mme Dorsay e Pourville.

La tante Claire la regarda tendrement, et dit en se mouchant e en tamponnant ses yeux qui ressemblaient à des courges :

— Pauvre petite Totote!... il y a longtemps qu'elle n'a été aus tranquille que ce soir!...

GYP.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard,

LA PIPE

Depuis l'aube ronflait la bataille. — Midi... Chaleur.

Sur le 2e houzards se jeta un aide de camp, gros chapeau échevelé de plumes folles.

Il cria : Ordre de l'Empereur!... Chargez!... En face... A fond!

2e houzards : Chamborant!

Pelisses et dolmans : marron... tabac... scaferlati... havane ; lets, culottes, glands de bottes : bleu de fumée ; galons ines, cendrés... Effectif : six cents sabres, six cents brûle eule.

Du pouce, le colonel « moucha » sa pipe, la coula dans la ceinre.

Au geste, les quatre escadrons de pipettes s'abattirent ; quel es houzards crachèrent. Un vieux cracha aussi, mais il garda n « outil ».

Tête culottée, enfouie sous la broussaille du colback, deux petits ous de braise ; de longues moustaches d'étoupe, barrées, roussies is le nez d'une tache ocreuse — une réputation!... Bouffard, aréchal des logis, compagnie d'élite, l'émule et l'ami de Lasle, premier brûle-gueule de la Grande-Armée.

On était parti dans un vol de sabretaches.

— Chargez!... Les sabres, hauts, tournoyèrent: choc, cris éclairs et poussière...

Les trompettes clamèrent un ralliement... Un commandemen dégringola du tumulte :

— Changement de front en arrière... Sur la gauche en bataille... Assurez le pivot!...

Le pivot, c'était Lui: Bouffard. Il était loin!

Stupéfait, le colonel cria: — Hein!... Où court-il?...

En désordre, le régiment avait fait halte.

Fou, subit, irrésistible, un rire... un rire, fracas, tempête e cataracte, disloquait Chamborant!... Les boutons sautaient!... U rire qui dessanglait les ventres, rompait les côtes, déboitait le shakos, cassait les plumets, roulait les selles, arrachait les crou pières!... un rire qui s'enfla comme la canonnade, gagna tout hommes, montures, affûts, caissons, brigades et divisions, l'armée les deux armées, la pluie et l'horizon!...

Bouffard chargeait un homme... pour une pipe!!!

Oui!... une pipe!... Dans la mêlée, face avec lui, avait surgi u grand gaillard, énorme et blanc, un sacré Kaiserlick... A sa hau teur, Bouffard renifla, son flair en arrêt sur un fumet rare...

Un, dix souvenirs sautèrent en sa mémoire; il reconnaissa l'homme! Depuis vingt ans, partout il l'avait rencontré... L guerre, les coalitions, la Révolution, l'Empire, les batailles et le traités de paix, tout se résumait, se condensait en un rêve, un ambition : charger ce Pandour, l'avoir, le piller!... Souvent, mêlée les avait mis face à face, et chaque fois le tourbillon de bousculades les avait disjoints...

La gaieté des bivouacs s'alimentait des colères, des désespoi comiques de Bouffard et de la blague des camarades. Aux vedette aussi par les prisonniers, le houzard avait su la formidable rép tation de l'*autre*, dans le camp autrichien. C'était bien le rival!

De toute cette campagne, il ne l'avait revu. Depuis trois ans le cherchait, d'Italie en Pologne, de Prusse en Espagne... Enfi il n'espérait plus... quand, tout à coup, revenait le nargueur, ch geant, comme lui, la pipe au bec...

Oh! celle là... Confusément entrevue: un bloc, une merveil blanc et or, rubiconde, pansue, soufflant un tourbillon; ou bibelot, parure, que l'Autrichien portait, en défi et parade, à pouces de sa mâchoire.

Le maréchal des logis s'échauffa. Sa main, brusquement étend

nta de happer le trésor... L'autre cabra sa bête et, d'une volte, étala.

Entre les deux armées, les deux hommes décrivirent une vaste ourbe ; une trouée s'ouvrit; ils s'y engouffrèrent, gagnèrent la ampagne...

Au ressaut de la pente, ils se découpèrent en profil sur le ciel, ujours diminués. Bientôt chevaux, houzard et uhlan, colback et umet, roulés en flocons de poussière, décrurent, se fondirent ans les lointains, et, au-dessus, se désenrubannait, bleuâtre, fine, nduleuse, la fumée de l'inabordable Pipe, en souple et capricieuse anderole.

Derrière eux, la bataille fumait...

Fragile amour du soldat, sœur du bivouac et des nuits, compagne des longues étapes, pensée de l'homme, poésie errante et aporeuse des sauvages mélancolies de la guerre, trésor et butin. ipe, ô Pipe bénie, tu es, pour le troupier, sa rêverie, le recueil de s souvenirs, la patience dans l'attente, la douceur sans pensée, faim trompée, l'espérance; tu es une part de l'âme vague et laintive du paysan-soldat!...

Vallons, vaux, vallées, villages, tout fuyait... Un même vol nportait les deux cavaliers, et toujours entre eux le même interalle, la même avance au Kaiserlick... Bouffard éperonnait sa ment, le Pandour forçait d'autant l'allure. Longtemps, le ouzard, malgré les fatigues des rudes étapes, avait compté sur n cheval pour gagner de vitesse le uhlan... Illusion!... Sa main, ujours tendue, n'empoignait que la fumée et, sous le nez, le narait la griserie du même étrange et capiteux arome.

La colère lui souffla des phrases : Je t'aurai!... Arrête!... Veux-bien?... Hé! va donc, Autrichien! Russien! Prussien! Hanoien! Les mots lui manquaient. Vingt foulées de galop débondèrent mémoire. Les races, les peuples, connus et inconnus, en injures bousculaient à ses mâchoires. La géographie des Bulletins, les apostrophes mémorables de Son Empereur grouillèrent, s'embouillèrent, éructèrent :

— Hongrois!... Bavarois!... Badois!... Suédois!... Hessois!... Hollandois!... Hambourgeois!... Brunswickois!... Mecklembourgeois!... Wurtembergeois!... Chinois!... Iroquois!... Quoi?...

La langue lui pelait... Il chercha sa gourde, la vida d'une lam-

pée... et, tari lui-même, cligna les yeux vers son sabre. L'autre galopait toujours, sourd aux bordées furibondes du houzard ; seulement, de temps à autre, il se détournait sur la selle et lâchait, plus dense, plus parfumée, plus ironique, une bouffée plus tentante de son inépuisable pipe.

Le soir venait. Sur le chaume des villages tire-bouchonnaient des colonnettes fumeuses... Le maréchal des logis s'inquiéta : Où diable sa folie le menait-elle?... On n'entendait rien, pas même la grosse voix du canon... Alors, il sentit son cheval à bout.

Il essaya autre chose, se fit persuasif :

— Cours pas tant!... Te veux pas de mal!. . Arrête! Arrête-toi donc, qu'on cause un brin!

L'homme avait-il compris? Sa monture passait au pas. En quelques foulées, les deux soldats se trouvèrent botte à botte.

La pipe de Bouffard — malheur! — s'était éteinte... Il se fouilla... Plus de briquet... D'un œil jaloux, il guigna l'autre qui fumait toujours.

— Nom de nom! grommela-t-il.

Il LA voyait.

Masse invue, formidable et superbe, rehaussée sur son pourtour d'une ronde de personnages, sarabande aux luxuriants reliefs ; elle luisait d'éclatantes couleurs, nuancée depuis le rouge feu de sa base, l'or ensoleillé de la panse claire comme une fiasque de cognac, délicate et blanche jusqu'au somptueux retroussis de sa lèvre enfumée. Et pompeuse était sa couronne formée en un dôme d'argent, haut et ouvragé comme une tiare.

Le tuyau s'élançait, ciselé, modelé comme une fine jambe de femme, avec un joli renflement en stries alternées d'ébène et d'ivoire, noble comme un blason de reitre ; il s'adornait encore des joliesses de la collerette de nacre d'où, délicat, filait le suçoir d'ambre, amour des lèvres, grain de muscat.

Calme, imperturbable sous le regard de convoitise de Bouffard, le Kaiserlick changea tout bonnement de côté le joyau tentateur.

Le houzard câlina : « Prête-la-moi! »

Silence.

N'avait-il pas compris!... Le maréchal des logis, d'un revers de manche, s'essuya les moustaches par politesse, et tendit vers le uhlan sa main crispée d'impatient désir.

— Je te la rendrai, aie pas peur.

Silence.

— T'es dégoûté!... Qué qu'y te faut donc? Veux-tu la mienne?... n veux-tu d'autres? En voilà!

Il en exhiba une, courte, en terre, toute noire, avec une date : 1800!

n même vol emportait les deux cavaliers.

— Neuf ans de culotte!... Non?

Seules, de plus fortes bouffées répondirent, indifférentes.

— Ça ne te dit rien?... Bien vu?... V'lan!... la pipe vola par-ssus l'épaule.

Il décoiffa ses fontes, en sortit six, dont une flamande, toute rouge.

— Et ça!... Hein!... C'est du fameux!... Six contre une, veux-tu!...

Rien.

Bouffard, dépité, grogna : « Réformé! »

Et d'un coup, la demi-douzaine fila. Maintenant, il fouillait dans sa sabretache. Le Kaiserlick parut attentif et sourit, goguenard. La sabretache — un musée! — en donna quinze : goûts, richesses, formes, s'y mêlaient, et les nationalités y défilaient comme, tout à l'heure, les injures dans la bouche du vieux : Badoise... Hessoise... Wurtembergeoise...

— Ça te botte?... Une! deusse!... Oui?... Non!... Rompez! au trot!...

Et le paquet y passa encore. Alors, précieusement, le sous-officier retira son colback.

— Salut!

Cette fois, l'Autrichien grimaça un rire. A l'intérieur, rangées contre la carcasse, vingt autres, soigneusement alignées, étaient suspendues...

— Prends tout ça!... des brûle-gueule de sultanes!... J'ai rapporté ça d'Égypte... Des conquêtes!... des amours!... Faudrait voir?

Sa voix tremblait. Il ne les décrocha pas; du doigt il en désigna une.

— Si je te disais l'histoire?... Faut pas rire!... Tout le monde l'a voulue, mais minute!... Tu ne connais pas Bouffard?... Bouffard, c'est moi! Présent!...

La pipe du uhlan brûlait toujours ; elle se balança au mouvement de la tête qui, muette, disait : Non... *nein!*... Bouffard, bon marchand, commença à la trouver mauvaise.

— Alors, c'est bien vu, bien entendu?... Rien à frire!... Hop! hop! au galop! rompez, sérail!...

Le colback s'écrasa dans la poussière. Avec un regret cette fois, lentement, tristement, il envoya la main derrière sa pelisse, près de la carabine, et, courbant la tête, passa par-dessus les épaules un tuyau démesuré, emmanchant une jarre de porcelaine, baril à tabac, fourneau de vingt-quatre heures! et que parait une chainette d'or... — Une fortune!... Comme il la serrait, nerveux, un flot de souvenirs l'assaillit... Toute une gloire, celle-ci!... Cadeau de Lasalle... Ville prise... Trois houzards... Lui!

Le doigt sur les lettres, il épela : « *A mon ami Bouffard, son ieux Lasalle.* »

Anxieux, ses regards interrogèrent l'Autrichien, toujours dé-aigneux.

Il montrait son trésor, cette fois, sans parler ; le tuyau voltigeait ntre ses doigts, en parade, et la chaînette sommeillait sur l'ébène.

Fui...i...itt... Le Kaiserlick se dérobait d'un galop.

Le Français lâcha la pipe pour son sabre. Courbé sur l'encolure. chargea :

— Tu me dévalises et tu me lâches!... Attends!... Attends!... 'ai autre chose à t'offrir!...

Il arrivait sur lui, tenait promesse ; l'autre avait son cadeau, le abre du houzard bouté entre les épaules. L'Autrichien tomba sur pommeau, ses culottes bleues en l'air, fit la culbute, s'étala sur route. D'un bond, Bouffard vidait l'étrier, était sur lui.

L'homme gisait à plat ventre ; le houzard le retourna, jeta un rand cri :

— Il a CASSÉ SA PIPE !.....

LYS-CAS.

PERDUE[1]

(Suite)

En s'entendant appeler, la vieille servante leva la tête et reçut dans ses bras Marcelle, qui s'était lancée en courant sur la pente, pour la rencontrer plus vite.

Rose resta abasourdie, les bras ballants ; elle avait lâché son panier et renonçait à comprendre comment Marcelle se trouvait là.

— Ça ne peut pas être vous ! dit-elle enfin, pendant que Marcelle, sanglotant de toutes ses forces, se pendait à son cou, à ses bras, à ses vêtements, à tout ce qu'elle pouvait embrasser de ses deux mains.

— C'est moi ! Ah ! Rose ! Mlle Hermine est morte !

Les jambes de l'excellente fille fléchirent sous elle ; elle s'appuya au tertre qui bordait le chemin.

— Morte ! répéta t elle, les yeux effarés, les lèvres blêmes.

— Oui ! Et je n'avais plus personne, et l'on m'a chassée...

— Qui ?

— Les héritiers.

— Qui ça ?

— Je ne les connais pas. Elle est morte, notre amie ; qu'est-ce que nous allons devenir ?

Rose restait atterrée sous le coup.

— Eh bien ! dit-elle en se redressant péniblement, j'avais toujours pensé que ce serait comme cela, et qu'elle mourrait pendant que je serais partie ! Qui l'a soignée ?

— Moi, dit ingénument Marcelle.

— Toi ! pauvre petite !

Rose ne disait plus *vous* à l'orpheline. Ce n'était plus une demoiselle, c'était l'enfant d'adoption de Mlle Hermine, et après elle, de Rose elle-même, évidemment.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 Octobre.

— Rentrons, dit la bonne fille. Tu me raconteras cela chez nous. Il ne faut pas que les gens nous voient pleurer.

Quel pauvre intérieur que celui où Marcelle entra ! Jamais elle ne s'était figuré qu'on pût vivre si étroitement. Les trois enfants blonds et jolis comme des anges de tableau, étaient vêtus de haillons, où les mains diligentes des deux femmes avaient déjà eu le temps de faire bien des reprises et de mettre bien des pièces. On voyait que, depuis leur arrivée, elles n'avaient fait autre chose que de laver, brosser et nettoyer de tous côtés.

Mme Jalin ne fut pas moins saisie que Rose, mais elle avait l'esprit plus vif et plus cultivé ; elle fut sur-le-champ au fait de la triste histoire, et se chargea d'expliquer divers points qui pour la servante aussi bien que pour Marcelle étaient demeurés obscurs, tels que l'existence et l'arrivée des héritiers, dont Rose ne s'était jamais souciée de rien savoir.

Quand Rose n'aimait pas ou n'estimait pas quelqu'un, elle ne s'attardait pas à lui chercher des défauts ou des torts : elle le rayait de son existence purement et simplement, comme une chose non venue. Cette sorte de condamnation, suivie d'exécution, laissait dans un grand calme d'esprit la bonne servante, qui oubliait bientôt les êtres déplaisants un instant apparus dans sa vie, comme une sorte d'ombres chinoises : mais le revers de la médaille était l'ignorance où elle tombait des habitudes et des actes de ces êtres ainsi bannis de son souvenir.

Une autre eût gardé la mémoire des visites rares et courtes de Mme Grenardon, qui ne s'était jamais montrée que pour emprunter de l'argent à sa cousine, et dont les allées et venues avaient été, plus de dix ans auparavant, arrêtées net par une querelle si sotte que Mlle Hermine, lasse depuis longtemps de se voir gruger ainsi, s'était fait une véritable joie de prendre la balle au bond, et de prier sa cousine de suspendre ses visites pour un temps illimité.

Elle eût su aussi que les Permény, tout aussi avides, mais plus corrects dans la forme, avaient jadis extorqué à Mlle Hermine, à force de courbettes et de platitudes, une promesse verbale de doter le jeune homme, et qu'une fois cette promesse obtenue, ils s'étaient montrés si exigeants sur le chapitre des acomptes, qu'un beau jour la bonne créature, indignée, leur avait signifié d'avoir à se tenir chez eux. Depuis lors, ces gens cauteleux n'avaient cessé de tourner autour de tous ceux qui pouvaient avoir quelque influence sur la vieille demoiselle. Le docteur, assailli de lettres

des deux parts, n'avait pas eu besoin de chercher dans son calepin pour trouver leurs adresses ; il ne les connaissait que trop!

Rose aurait su encore que ces gens haïssaient Marcelle, qu'ils supposaient devoir les frustrer de l'héritage attendu, et que, la laisser seule avec Mlle Hermine était d'autant plus une imprudence... Mais elle ne savait rien, ayant eu pour système de marcher dans le chemin, avec des œillères, comme les chevaux, pour ne voir que devant elle.

Mme Jalin voyait de plus loin ; après les premiers moments de douleur et d'étonnement, elle fit passer à Marcelle un examen en règle, afin de se bien rendre compte de tout ce qui avait eu quelque rapport avec l'événement fatal. Il lui semblait très dur que la pauvre enfant fût ainsi tombée de l'aisance la plus douce à la pauvreté la plus cruelle. Cependant, puisque aucune disposition n'avait été prise, il fallut se rendre à l'évidence.

— Ah! fit Marcelle, j'oubliais ma boîte! Je ne sais pas ce qu'il y a dedans.

Elle tira la boîte éventrée du fond de sa poche, et plongeant la main à plusieurs reprises, elle ramena sur la table, au milieu d'une poignée de ces objets bizarres dont les petites filles ont le don de remplir leurs poches, une certaine quantité de pièces d'or et de papiers pliés.

— Mais, s'écria Mme Jalin, c'est une petite fortune que tu as là!

En effet, en billets de banque aussi bien qu'en or, Marcelle possédait plus de mille francs.

— C'est de quoi se retourner, soupira Rose ; mais ce n'est pas de quoi vivre... heureusement, j'ai de l'argent à Mademoiselle moi — et bien sûr je ne vais pas le donner à ces héritiers du malheur! Mademoiselle m'avait dit de porter de l'argent chez son banquier, le jour que je suis partie, et j'étais si bouleversée que je n'y ai pas été. C'est encore trois mille francs dont personne n'a connaissance, excepté la chère défunte, qui ne viendra pas me contredire... L'argent est à toi, Marcelle, car pour moi, il n'est pas à moi, et puis, je n'en ai pas besoin. Ce sera ta dot, ma pauvre enfant!

Marcelle interdite regardait sa petite fortune, étalée devant elle.

— Il n'est pas à moi, dit-elle lentement.

— Je tiens de Mademoiselle elle-même qu'elle voulait assurer

on sort; elle t'aurait donné plus que cela si elle avait eu le temps e faire son testament. Je te dis qu'il est à toi, et qu'il faut le arder. Ce serait un crime que de le rendre à ces méchantes ens, qui n'ont jamais donné à Mademoiselle, de son vivant, que u chagrin.

Nous y penserons, dit Mme Jalin; moi, je voudrais faire manger Marcelle et ensuite la faire dormir. Je la trouve si pâle et si changée u'elle me fait pitié.

La fillette essaya de manger et de dormir par esprit d'obéis-ance; mais son corps et son esprit surmenés ne pouvaient lui onner aucun repos. Elle s'étendit sur le mince grabat qui com-osait toute la literie, et les yeux fermés, mais l'oreille ouverte, lle se laissa aller sans effort à la foule des pensées et des sou-enirs qui venaient l'assaillir.

— Qu'allons-nous en faire? dit Mme Jalin lorsque les aînés des nfants furent partis pour l'école et quand le plus jeune eût été nvoyé au jardin, sarcler des choux.

— Je vous dis que les trois mille francs sont à elle; on les pla-era à son nom, et ce sera de quoi manger du pain sec tout au oins, avec ce qu'elle a déjà. Est-ce que vous ne pourriez pas lui pprendre votre état?

— J'en ai toujours eu l'intention, répondit la blanchisseuse; ais en la voyant si aimée, si choyée, j'avais fini par rêver pour le quelque chose de mieux,.. Enfin, nous lui restons, n'est-ce as, Rose? et nous n'avons pas envie de l'abandonner?

— Ah! certes non! s'écria l'excellente fille. Je ne peux pas vous xpliquer ça, Madame Jalin, mais cette petite m'a toujours fait effet d'une vraie fille que le bon Dieu aurait envoyée à Mlle Hermine ur ses vieux jours, pour la consoler de ne pas s'être mariée et de eillir comme ça, sans famille, sans enfants... Vous savez pour uoi elle ne s'est pas mariée?

— Non, dit Mme Jalin.

— Je vais vous le raconter, parce que ça lui fait honneur, à la uvre âme! et à moi, ça me fait du bien de parler d'elle; il me mble qu'elle n'est pas morte tant que je puis dire son nom.

« Elle était jolie comme un cœur, notre demoiselle Hermine, et le ne manquait pas de prétendants. Comme sa maman était morte puis quelques années, c'était son père qui la menait dans le onde et qui lui permettait de recevoir à la maison les personnes ui lui convenaient le plus. Elle était arrivée jusqu'à vingt-trois

ans sans vouloir entendre parler de se marier, lorsqu'elle rencontra un jour un beau garçon tout à fait aimable, qui lui fit la cour et lui plus tout de suite. C'était un joli cavalier, et qui parlait bien, mais il n'était pas riche; pour cela, c'était insignifiant; Mlle Hermine avait une jolie fortune, plus belle qu'à présent, car son père fit bien des pertes d'argent depuis ce temps-là. Ce beau monsieur la demanda en mariage, et elle consentit. Si vous l'aviez vue, avec ses jolis yeux qui dansaient de joie pendant qu'on préparait les belles affaires de son trousseau! C'était une fête de la voir! Son père l'appelait son mois d'avril, tellement elle était joyeuse et mignonne!

Voilà qu'un beau jour, elle reçoit une lettre d'une écriture qu'elle ne connaissait pas. Je m'en souviendrai toute ma vie! J'étais en train de ranger sa chambre en causant avec elle, car nous étions à peu près du même âge, et nous aimions bien à être ensemble, comme toujours depuis... Je la vois changer de couleur.

— Ah! Rose, me dit-elle, si cette lettre n'est pas un affreux mensonge, mon mariage est rompu!

Alors, vous pensez bien, je lui demande ce qu'il y a; elle me montre la lettre. Non, Madame Jalin, jamais vous ne pourriez comprendre combien les hommes sont mauvais! C'était une pauvre fille qui lui écrivait; le fiancé de Mlle Hermine l'avait demandée en mariage quand il ne connaissait pas encore notre demoiselle, tout était arrangé avec la famille, et elle, la malheureuse, elle l'aimait trop... enfin c'est elle qu'il devait épouser, et pas une autre, voilà tout; seulement Mlle Hermine était plus riche.

— Va-t-en voir si c'est vrai, me dit-elle. Cause avec cette personne: et si elle a dit la vérité, donne lui ma parole d'honneur que je n'épouserai pas celui qui lui a promis le mariage, car je n'en voudrais pas, fût il cent fois plus aimable, quand même je l'aimerais cent fois davantage.

Je m'y rendis, Madame Jalin, et c'était vrai! La famille était dans le désespoir, mais ils n'osaient pas se plaindre de peur de faire encore plus de tort à la jeune fille par le scandale. Je revins le dire à ma maitresse, et je vous jure que j'avais le cœur gros, car je savais qu'elle était femme à tenir sa parole. En effet, elle fit comme elle avait dit. Elle rendit sa parole au jeune homme, et lui donna tant de bonnes raisons qu'il se décida à faire son devoir et à épouser l'autre demoiselle. Mais notre Hermine en avait plus de chagrin qu'il ne lui convenait de le montrer. Elle avait changé, maigri, pâli; enfin ce n'était plus la même. Elle demanda à so

ère la permission d'envoyer presque tout son trousseau à la jeune ariée. Son père lui laissa faire ce qu'elle voulut; il avait tant de agrin pour elle, que, pour l'empêcher de pleurer, je crois qu'il serait coupé un bras. Depuis ce temps-là, elle n'a jamais voulu ntendre parler de mariage, car, disait-elle, c'est bien un miracle ue j'aie su la vérité cette fois, et je croirais toujours, si j'épousais n homme, qu'il y a quelque part une pauvre fille qui pleure. La érité, à ce que je crois, — mais elle était trop fière pour l'avouer, - c'est qu'elle avait trop aimé ce garçon-là pour pouvoir jamais enser à un autre.

Marcelle entendait, quoiqu'elle n'écoutât pas; son esprit se laisait bercer par des images flottantes. Bientôt, Mlle Hermine, jeune jolie, âgée de vingt ans, se dessina devant elle avec la silhouette égante d'un jeune homme aimable qui ressemblait à Robert réault; puis, elle revit les laides figures des héritiers, le visage vère, aux yeux pleins de bonté, du vieux docteur... Comment se isait-il qu'elle ne l'eût pas vu avant de s'en aller? Puis ces nages se brouillèrent dans son esprit; soudain elle revit la figure llée, les yeux pleins de pitié de l'homme rencontré près de la ntaine, place de la Concorde.

— Pauvre homme, pensa-t-elle, pourvu qu'ainsi que moi il ait ouvé ce qu'il cherchait...

Et elle s'endormit profondément.

XXXII

Les affaires de Rose furent bientôt terminées; les enfants de sa eur lui restèrent en toute propriété, car il n'était guère probable ue leur père vint jamais les réclamer. Leur tante se décida à les lacer, moyennant pension, chez des parents éloignés qui consen aient à s'en charger.

L'aîné montrait des dispositions pour le jardinage et les travaux es champs; ce serait un bon paysan. Les deux autres étaient ncore trop petits pour que l'on pût former des projets à leur égard.

'n jour de la semaine suivante, les deux femmes et Marcelle rên rèrent à Paris, dans l'humble demeure de Mme Jalin, qui était ésormais le centre de leurs existences si diverses et pourtant si nies.

Marcelle avait une robe de deuil. Le premier emploi de l'argent

conservé pour elle par sa bienfaitrice, avait été l'achat de cette robe de laine noire qui devait rappeler aux yeux, encore pour quelque temps, le souvenir constant de la chère morte. Le lendemain du jour où tout ce deuil, bien modeste, presque pauvre, eut été apporté à la jeune fille, elle prit avec ses deux amies le chemin de la maison de Passy. Ce pélerinage était devenu pour elle le besoin le plus impérieux.

La maison était fermée, les volets clos, la grille verrouillée. Le chien des jeunes Bréault aboya à pleine voix en reconnaissant les pas de ses amies. La cuisinière revenait au logis juste assez souvent pour ne pas le laisser mourir de faim ; quoique en raison de ses jeûnes fréquents il fût devenu d'une maigreur phénomale, son bon cœur de chien n'avait rien oublié, et il poussa des cris plaintifs en reconnaissant l'inutilité de ses efforts pour arriver jusqu'à Marcelle.

Celle-ci regardait son chalet les yeux pleins de larmes contenues. C'est là, qu'elle avait passé ces heureuses années, dont le souvenir serait pour elle la consolation des heures mauvaises qu'elle allait avoir à traverser ; tout ce qu'elle avait appris de bon, d'utile, tout ce qu'elle avait ressenti de généreux était concentré là, entre ces quatre murs désolés. Là, était la chambre de porcelaine et celle où elle avait passé près de son amie la dernière nuit funèbre... Qu'avait-on fait des meubles de Mlle Hermine, ces jolis meubles soignés, auxquels la pauvre femme tenait tant? Vendus, sans doute, ou bien emportés en province, dispersés aux quatre vents du ciel, avec les précieuses valenciennes, les belles dentelles de famille, les petits bonnets et les jolis mouchoirs... et les papiers secrets, les lettres jaunes que Mlle Hermine relisait de temps en temps, pour entretenir dans son cher vieux cœur chimérique la chaleur des émotions de sa jeunesse.

Certains, en avançant dans la vie, déposent de plus en plus le fardeau de leurs anciennes illusions ; ils s'efforcent de détacher de leurs âmes le souvenir persistant et douloureux des amitiés trompées, des dévouements méconnus ; ils oublient de leur mieux, afin d'avoir l'esprit plus net et plus dégagé, afin de marcher vers le but avec plus de fermeté, de confiance ; afin d'avoir plus de temps pour vivre dans le présent et préparer l'avenir. D'autres, au contraire, s'accrochent désespérément à leurs chimères, vivent de leurs amours passées, s'attardent sur leurs amitiés déçues, et se reportant sans cesse en arrière, ferment les yeux aux réalités présentes afin de vivre dans les souvenirs du passé !

Qui sont les plus heureux? Nul ne pourrait le dire : chacun
onnait ses peines et le moyen de les engourdir. Pour les uns, c'est
'action; pour d'autres, le sommeil! — Mais un sommeil sans
êves, c'est une mort anticipée : ils rêvent donc de ce qui fut...
Mlle Hermine étaient de ceux-là. La venue de Marcelle avait
pporté un élément nouveau dans sa vie; mais, fidèle à ses chi-
nères, elle avait toujours rêvé de lui assurer une existence paisible,
t elle avait été surprise par la mort avant d'avoir réalisé son
lessein.

Elle eût aimé à savoir dans les mains de la fillette tous les
bjets, précieux ou non, mais pour elle incomparables, qui gar-
issaient les innombrables armoires, commodes, buffets, étagères
lu chalet, maintenant vide et fermé. La main pieuse de l'enfant
ût essuyé avec soin la poussière de ces souvenirs ; dans ces
abioles enfantines qui encombraient la maisonnette, elle eût
especté ce qu'avait aimé son amie. Où s'étaient envolées toutes
es choses surannées et fragiles ? Marcelle se le demandait en
egardant les volets clos.

— Allons, ma mignonne, dit Mme Jalin, en lui touchant dou-
cement l'épaule.

— Où ? demanda Marcelle.

— Au cimetière.

Elle obéit docilement; au cimetière était la dépouille d'Hermine:
nais sa petite amie ne l'avait pas vu emporter... pour elle, la
ombe ne serait jamais qu'un emblème, qu'une fiction; la vraie
ombe d'Hermine, celle où planait son âme invisible, mais dont
Marcelle sentait si bien la présence, c'était le chalet de la rue de
a Pompe.

Qu'on se soit tant aimé dans une maison, que ces murs aient
ntendu tant de bonnes et douces paroles, qu'ils aient abrité tant
le confiance, de tendresse, de dévouement, et puis qu'il n'en
este rien; que d'autres viennent, et ne sentent pas les vieilles
nfluences se dégager des lambris poudreux ; que l'on soit méchant
t cruel dans une demeure qui a abrité toutes les vertus, et que les
murs révoltés ne s'écroulent pas sur les coupables... voilà ce que
Marcelle ne pouvait pas comprendre! Elle arriva au cimetière,
evant la tombe fraîche...

Les héritiers s'étaient bien dépêchés de bâcler un monument
méraire à la pauvre Hermine. Ils en avaient trouvé un tout fait
hez le marbrier du coin, — excellente occasion! Un monument

laissé pour compte par un héritier frustré, — et qui, ayant été déjà à moitié payé une première fois pouvait être cédé à bon marché, le marchand tirant ainsi deux moutures du même sac, sans se donner de mal. Mesures prises, le monument irait comme un gant sur la concession temporaire, et vraiment, pour deux cent cinquante francs, on ne pouvait rien se procurer de mieux, au prix où sont les marbres!

Rose pleurait à chaudes larmes. Mal revenue de sa surprise, elle n'avait pas pu se faire jusqu'alors à l'idée de la perte de sa bonne maîtresse. La pensée que tout ce qui restait d'elle était sous cette masse de pierres, la remuait dans tout son être.

— Si seulement ils lui avaient mis des fleurs, sanglotait la pauvre fille désolée.

Mme Jalin ne dit rien : elle pensait elle-même que les fleurs témoignent d'une constante sollicitude et demandent à être renouvelées souvent, tandis qu'avec un bon gros tas de pierres on est débarrassé à jamais de soins importuns, dont l'absence fait dire à ceux qui passent dans un cimetière : Pauvre oubliée!

Ce furent des fleurs, d'humbles primevères blanches d'avril que les femmes pieuses mirent sur la tombe d'Hermine; après quoi, elles s'en retournèrent tristement vers Paris.

Huit jours après, Robert Bréault descendit de voiture devant la grille de sa demeure : la cuisinière, prévenue par dépêche, se tenait sur le seuil d'un air obséquieux et affligé. Le jeune homme fit sortir du fiacre son père enveloppé de couvertures, grelottant et transi, qui marchait avec peine, et il le conduisit dans la maison avec les soins les plus respectueux. L'homme infirme s'assit sur une chaise dans la salle à manger, promena ses regards autour de lui, hocha douloureusement la tête et se mit à pleurer, le visage dans les deux mains.

Jules arrivait au même instant, ayant obtenu une permission de sortie spéciale. Ces trois êtres malheureux s'unirent en une étreinte et restèrent longtemps embrassés. Mme Bréault était morte, la famille n'avait plus d'ange gardien.

Quand ils eurent épuisé ce premier flot de la douleur, les questions commencèrent.

— Hermine? demanda M. Bréault.

— Morte, répondit la cuisinière, qui porta son tablier à ses yeux d'un air navré.

— Et Marcelle? fit tout à coup Robert en redressant la tête.

« Marcelle Monfort, c'est moi ! »

— Elle a disparu, Monsieur, on ne sait pas ce qu'elle est devenue.

— Mais vous étiez-là, vous ? fit Robert. Pourquoi n'est-elle pas venue ici ?

— J'étais absente en ce moment-là, fit la servante infidèle en baissant les yeux. Ça a été un coup de tête. Mlle Marcelle est partie subitement sans rien dire à personne.

Robert la regarda d'un air mécontent. Si longue que soit la patience, si grande que soit l'indulgence, il y a un moment où la coupe trop pleine déborde.

— Nous éclaircirons cela plus tard, dit-il. Mon père, vous avez besoin de repos, laissez-vous mettre au lit, nous resterons auprès de vous.

M. Bréault ne résista pas. Toute sa force, toute son énergie, abattues déjà par le coup de paralysie qui l'avait frappé, étaient restées ensevelies là-bas, avec la chère défunte, sous les orangers de Nice. Il s'endormit bientôt, lassé par le voyage et l'émotion.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Jules à Robert, quand ils furent descendus, laissant reposer leur père.

— Je ne comprends pas, il y a un mystère là-dessous. Le mieux serait de faire subir un interrogatoire en règle à la cuisinière.

Ce fut bientôt fait, et Robert, dont l'esprit sensé ne se laissait pas égarer par des subterfuges, reconnut en peu d'instants que la domestique avait été absente presque tout le temps du pavillon confié à sa garde.

— Et elle a laissé mon pauvre chien souffrir de la faim, s'écria Jules indigné, caressant la tête du bon animal qui le regardait avec des yeux presque humains. Il n'a plus que la peau sur les os. Je suis sûr que c'est Marcelle qui l'a nourri. Dis, Bravo : est-ce vrai ? où est-elle, ton amie Marcelle ?

Le chien remua la queue et se dirigea vers la porte, en invitant son maître à le suivre.

— Il la retrouverait ? Dis, Robert, c'est possible après tout. Si nous essayions ?

— Je le veux bien, fit Robert, mais je crois plus prudent de recourir d'abord à d'autres moyens. Pauvre enfant ! nous avons perdu notre mère, nous, Jules ; mais elle, elle a perdu à la fois sa mère, son père et ses moyens d'existence ! Qui sait ce qu'elle est devenue ? Vit-elle encore ?

Le chien revint à ses jeunes maîtres et les regarda l'un et l'autre d'un air si gai, si encourageant, qu'ils se prirent à sourire.

— Tu la chercheras, n'est ce pas. Bravo ? dit Jules, et si elle n'a plus personne, eh bien, nous la ramènerons ici. Tu veux bien, Robert ?

— Ah ! soupira le jeune homme, ce n'est pas moi qui dirai non !

Dès le lendemain, Jules était retourné à son lycée, Robert se rendit chez le vieux docteur, pour lui demander des éclaircissements sur toute cette histoire encore ténébreuse.

— Marcelle est perdue, dit l'excellent homme, mais son père est retrouvé.

— Le père de Marcelle ! Marcelle a un père !

Robert resta ébloui, stupéfait... Et aussitôt, une grande tristesse l'envahit. Si Marcelle avait un père, qu'avait elle besoin de son dévouement ? Les Bréault devenaient non plus les seuls amis de l'enfant, les remplaçants de Mlle Hermine, ainsi qu'il l'avait rêvé dans son juvénile besoin de sacrifice, mais de simples relations sociales. Les leçons données dans la petite salle à manger, les heures silencieuses d'étude concentrée, tout cela n'était plus qu'un incident, cela faisait partie de l'éducation de Marcelle, le professeur n'était plus qu'un professeur... Robert sentit qu'on lui arrachait une part de lui-même en rendant à Marcelle une vraie famille. C'est alors qu'il s'aperçut combien il avait espéré qu'elle resterait à jamais l'enfant d'adoption de ceux qui l'avaient aimée.

— On dirait que cela vous contrarie ? fit le docteur qui l'observait sous ses lunettes.

— Moi ? fit Robert, je suis très heureux, au contraire. Comment est-il, ce père ?

— C'est un ours, mais je le crois bon au fond. Il a failli dévorer les héritiers...

Le docteur raconta à Robert la scène qui suivit les funérailles.

— Il n'avait pas tort, fit observer le jeune homme. Mais Marcelle, qu'est-elle devenue ?

— Il faudrait retourner chez Mme Jalin ; elle doit être revenue ; Rose ne peut pas toujours rester introuvable. J'avais pensé à faire faire ces démarches par M. Monfort, mais il me paraît d'un caractère peu accommodant ; j'ai toujours peur que ce diable d'homme n'éclate comme un baril de poudre.

— Je m'en chargerai, dit vivement Robert. N'ayant pas en cette affaire l'intérêt direct d'un père, je serai peut être plus patient... Quant à mon dévouement, vous connaissez l'amitié que

e porte à Marcelle, les soins que j'ai pris pour développer cette ntelligence vraiment remarquable.

— Je le sais, interrompit le docteur ; aussi, malgré votre jeuesse, qui fait de vous un singulier mandataire, je ne crains pas de ous charger des démarches à faire. Seulement, mon ami, soyez rudent, très prudent, n'allez pas trop vite.

Robert avait bonne envie de dire à l'excellent homme qu'à son vis assez de temps avait été déjà perdu, mais il se tut, de peur de affliger, et se retira, emportant l'adresse de Mme Jalin.

Le lendemain, Marcelle descendit vers huit heures pour chercher e lait du déjeuner ; un gai soleil printanier envoyait des rayons bliques sur les feuilles jeunettes des arbres du square Montholon. es buissons avaient bien grandi depuis le temps où elle jouait avec Louise Favrot. La grille était ouverte ; le gardien, — ce 'était plus le même, — se promenait dans les allées d'un air nportant, inspectant les massifs et les allées, à la tête de deux ou ois balayeurs, chargés du nettoyage. Marcelle eut tout à coup nvie d'entrer dans ce petit jardin.

Autrefois, c'était pour elle un pèlerinage quotidien. Attirée par e sens du mystère, si fort au cœur des enfants, elle s'était fait un evoir d'aller regarder tous les jours le banc où sa mère était norte. Ce n'était peut-être plus le même banc, mais il était touurs à la même place, tournant le dos au même massif, protégé ar les mêmes lilas. Elle dérobait alors une minute sur quelque ommission et trouvait le temps d'aller, ne fût-ce qu'au coin de allée, jeter un coup d'œil sur cet endroit où s'était accompli le rame de son existence, qui l'avait jetée orpheline sur le pavé de aris.

Depuis son retour avec Mme Jalin, elle avait négligé de reprendre n pieux pèlerinage. Ce matin-là, en passant devant la grille, elle dit qu'elle était bien coupable, et que les regrets qu'elle donnait Mlle Hermine ne devaient pas lui faire oublier la mémoire de sa aie mère. Nulle tombe n'existait pour celle-ci où l'enfant pût re une visite ; elle entra dans le square, portant à la main sa ite au lait, et s'arrêta devant le banc fatal.

Elle n'avait jamais osé s'y asseoir, il lui eût semblé le profaner. Cintes fois elle y avait vu des femmes coudre ou tricoter, des fants y faire des petits pâtés de sable ; mais pour ceux-ci, ce ne était semblable à tous les autres, ils n'étaient pas coupables. Quand ils étaient partis, et qu'elle avait une minute, elle essuyait

le sable du coin de son tablier, effaçait les souillures, et s'en allait, pleine d'un tendre respect, comme celui qu'on éprouve en entrant dans les hautes cathédrales.

Ce jour-là, tout était net et frais, comme si le square eût été ouvert le matin même pour la première fois. Les bancs peints à neuf, en l'honneur d'avril nouveau, brillaient comme des plaques de métal verni. Les feuilles des fusains et des troènes étaient reluisantes sous la brume matinale condensée en gouttelettes au bout des branches. Le sable fraîchement apporté criait sous le pied et réjouissait l'œil par sa belle couleur dorée. Saisie, malgré elle, par cette sensation du printemps, si forte que nul, même parmi les plus moroses, ne peut y rester indifférent, Marcelle entra, pénétrée par un sentiment étrange d'attente et d'émotion.

Ce banc muet depuis tant d'années parlerait-il un jour ? Dans une hallucination bienfaisante, y reverrait-elle jamais la robe brune, le mantelet aux plis fatigués, l'humble chapeau de paille que portait sa mère : pauvre costume dont les détails s'étaient indélébilement gravés dans sa mémoire enfantine ? Pendant qu'elle suivait le sentier tortueux chargé de fournir dans un petit espace le plus grand nombre de pas possible, il semblait à la jeune fille qu'elle allait voir au détour du chemin la chère image, conservée dans son esprit par un effort prodigieux de mémoire et de volonté.

Au coin bien connu, elle leva les yeux, et s'arrêta interdite : à cette heure matinale, *son* banc avait déjà un occupant. Elle le regarda avec quelque attention, et reconnut dans l'homme triste et lassé qui se reposait à cette place, celui qu'elle avait vu un soir place de la Concorde. En entendant le pas de l'enfant sur le gravier, Monfort releva la tête et la reconnut aussi.

Leur rencontre bizarre près de la fontaine n'était pas de celles qu'on oublie. Pour lui, depuis son retour à Paris, pas un jour ne s'était écoulé sans qu'il vînt à ce square où sa femme était morte ; il y venait attiré par une sorte de fascination. Il y venait ainsi que Marcelle elle-même, comme il l'eût fait sur la tombe de Marie, si Marie avait eu une tombe. Il ne connaissait pas l'endroit précis où sa femme était morte, mais il essayait de le deviner, et de reconstituer par la pensée le brusque et tragique dénoûment de cette existence infortunée.

Monfort et Marcelle s'entre-regardèrent une seconde. La fillette n'avait pas encore appris à baisser les yeux sans raison. Elle lisai

ans le regard de cet homme mille questions confuses, mille outes. Elle sentait qu'il s'intéressait à elle, et elle s'intéressait à ui. N'était-ce pas singulier que, ne s'étant jamais vus auparavant, eux fois en quinze jours ils se trouvassent face à face et dans des irconstances peu ordinaires ? Cependant, elle n'aimait pas voir uelqu'un sur *son* banc, à cette heure où d'ordinaire il était ésert ; sa prière intérieure serait profanée par la présence d'un tranger ; elle se détourna donc et voulut continuer sa route ; mais, vant de disparaître, elle jeta un dernier regard derrière elle..., imon se leva brusquement éperdu, stupéfait.

— Marie ! dit-il tout haut ; c'est le geste de Marie !

Marcelle s'arrêta interdite et le regarda d'un air de doute. Était-il fou, ce pauvre homme si triste ? fallait-il lui répondre et atter sa folie, ou bien s'en aller, comme le conseillaient la pruence et le bon sens ? Elle hésita ; il s'approcha d'elle.

— Vous êtes du quartier ? lui dit-il en la couvant des yeux.

Elle répondit par un signe de tête.

— Avez-vous entendu parler d'une enfant perdue dont la mère st morte dans ce square ?

— Sur ce banc, dit la jeune fille en indiquant la place sacrée.

— Là ! fit Monfort en se retournant... Il regarda le banc, puis ı jeune fille et continua avec une sorte de crainte :

— Elle s'appelait Marcelle... La connaissez-vous ?

Marcelle recula instinctivement jusqu'à la grille qui fermait le quare, jeta un coup d'œil au dehors, car elle avait peur, sans avoir de quoi ; le gardien était là, à portée de la voix, la rue afayette pleine de monde et de voitures bruissait comme d'ordiaire. Elle se sentit rassurée et dit de sa voix douce :

— Marcelle Monfort, c'est moi !

Monfort la regarda, ouvrant les bras, voulut parler, et retomba ır le banc en pleurant à chaudes larmes et en balbutiant des aroles que la jeune fille ne pouvait ni entendre ni comprendre. rise de frayeur pour tout de bon, elle s'enfuit hors du square, et se précipita à sa poursuite.

Dans sa peur subite, elle oublia le lait, qu'elle était venue ıercher, et ne songea plus qu'à rentrer au logis. Comme elle ıtrait dans la porte cochère, elle se heurta à un grand jeune omme qui la retint par le bras, car elle avait failli tomber.

(*A suivre*). Henry Gréville

SOUVENIRS (1)

D'UN

PRISONNIER DE GUERRE

EN ALLEMAGNE

(Suite)

Trois jours s'étaient écoulés sans incident.

Chaque matin, nous attendions anxieusement l'arrivée du sergent-major prussien apportant les ordres du commandant de la place. Personne ne semblait se douter de rien chez nos gardiens; nous en fûmes heureux car nos camarades approchaient maintenant de la frontière, étaient peut-être sauvés. Mais vers les dix heures, une sorte de branle-bas se fit dans toutes les chambrées. Il fallut sortir, malgré le froid et répondre à un appel soigneusement fait. Pour dépister les Prussiens, des voix avaient crié : présent! à l'appel des noms des prisonniers évadés. Mais, dans leur doute, nos gardiens désirèrent mieux se renseigner, voir les personnes mêmes. Déjà des sous-officiers se dévouaient pour représenter les disparus ; alors l'officier de service fit entrevoir une punition sévère pour tout subterfuge. L'appel fut recommencé en mettant de côté, au fur et à mesure, ceux qui répondaient. La substitution ne fut plus possible ; l'absence fut reconnue bien que par taquinerie des prisonniers continuassent à dire : présent ! Les Prussiens se fâchèrent, menaçant de prison les coupables. On nous envoya aux remparts, et depuis, nous fûmes traités plus durement. Nos corvées, nos séances de travail au dehors furent prolongées malgré la rigueur de la température.

Nous ne revîmes plus le lieutenant Vidalin; l'entrée de la forteresse lui avait été interdite. Aucune nouvelle du dehors ne nous parvenait ; les jours s'écoulaient en une pénible attente d'isolement, d'incertitude sur le sort de nos braves évadés. Qu'allaient-ils devenir ?

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 5 Novembre.

Le soir de la découverte, les Prussiens furent hués dans les hambrées pendant qu'ils faisaient une patrouille armée et nombreuse. Sur leur passage, on se mit à siffler, à gronder, à imiter es cris d'animaux. L'officier, entrant dans une grande colère, fit rrêter son escorte, parla de prison, rappela son droit de fu-lller les ré-oltés. Les rondements vacarme clatent plus rriblesdans ndignation 'une telle menace. lors il fait es somma-ons ; les ommes ap-rêtent déjà urs armes, schargent. ussitôt une oix dit en lsacien :

— Mon ieutenant, rrêtez; l'or-re va se ré-blir.

Et le Fran ais se lève ivement, ous invite au calme, au silence : l'officier fera tirer, taisons nous.

Ils voyageaient la nuit, marchant ferme.

Craignant un malheur inévitable, tout le monde se tut. L'officier ontinua sa ronde en grognant des menaces terribles pour le cas u nous recommencerions cette mutinerie.

Il y avait déjà cinq jours que Facebender et Renaud étaient en ite. Ils devaient être arrivés en Autriche, car personne n'en ndait dire qu'ils fussent arrêtés.

La vie continua à être difficile pour nous, l'insuccès des Prussiens en cette affaire les ayant portés presque à la violence. Jusqu'ici, les quelques turcos internés avec nous avaient refusé de travailler sur les remparts. Leur haine pour les Prussiens était féroce. Ceux-ci les craignaient, se souvenant de leur courage indomptable à Wœrth, à Wissembourg, où ils se défendirent comme des héros en se laissant massacrer sur les pièces de canon dont ils avaient la garde. Chaque dimanche, la population venait au bastion voir les turcos, enfermés dans un local spécial pour les punir de leur résistance, de leur refus de travailler. La foule arrivait là comme attirée par une curiosité malsaine. Elle paraissait effarée, quoique désireuse de voir ces *hommes sauvages* qu'on lui avait dépeints terribles, capables de tout dans leur rage. On se pressait comme au jardin des Plantes ou au jardin d'Acclimatation à Paris; les plus audacieux s'approchaient, jetant des petits pains, des sous ou des cailloux. Les turcos furieux, montrant leurs dents blanches, juraient en arabe, renvoyaient tout ce qu'on leur donnait. Ils seraient devenus fous de colère, ils auraient tout brisé pour s'élancer sur cette foule imbécile et couarde qui les excitait follement. On dut faire cesser cette exhibition.

Un matin, un soldat prussien, plus brutal que les autres voulut forcer Ali-ben-Amar à prendre une pioche. Il faisait très froid et le malheureux turco grelottait, résistait en crachant des injures. A un moment, le gardien le saisit vivement par le bras. Alors l'Arabe rugit, se révolta, la face exaltée, terrible comme celle des épileptiques. Brusquement, il empoigna une des mains du soldat, la porta à sa bouche et lui coupa le pouce d'un violent coup de dents.

Le Prussien hurla, on vint à son secours et le turco fut roué de coups, conduit aussitôt en prison. Cette histoire fit du bruit, se répandit dans la ville; les Prussiens n'osèrent plus s'approcher des Arabes sans être armés.

Pour faire subir à Ali ben Amar une détention plus dure, on fut enfermé dans une prison où nous le voyions chaque jour du travail. En cachette, nous nous approchions pour causer et lui passer du tabac, du pain, quelques saucisses. Il mourait de froid là-dedans, et était traité avec la dernière rigueur. Quand nous lui rappelions son coup de dents, il riait de contentement en s'écriant :

— Sale Brouzien. Si li venir en Afrique, moi couper cabèche.

Un autre jour, une sentinelle se fâcha contre un prisonnier sou

étexte qu'il s'approchait trop du talus en se promenant. D'un ste, le Français expliqua qu'il ne voulait pas se sauver. Mais esque aussitôt le Prussien fit feu et l'atteignit au bras droit.

Des camarades qui étaient dehors s'élancèrent sur la sentinelle ur la désarmer, mais elle avait vivement rechargé son arme et oisé la baïonnette en menaçant de tirer sur quiconque avancerait. garde était accourue pendant qu'on soutenait le blessé. Tout le onde était sorti au bruit de la détonation; on s'indignait, on s'irait contre la brutalité inexplicable du Prussien à qui un mauvais rti aurait été fait si ses camarades ne l'eussent emmené au ste.

Peu après, le blessé fut conduit à l'hôpital. La surexcitation se opagea de groupe en groupe; on réclamait l'officier allemand ur obtenir justice d'une telle barbarie. Par l'intermédiaire d'un sacien, les témoins insistèrent pour être menés devant le mmandant de la place afin de faire connaître les circonstances l'accident. Leur demande ne fut pas agréée; il fallut attendre rrivée d'un officier qui fit une enquête sommaire.

Les patrouilles recommencèrent cette nuit pour calmer l'effervescence. Il fut question de sortir en masse pour jeter les sentinelles dans le fossé des fortifications. Mais, l'exaltation passée, gravité des conséquences entrevue, le calme reprit avec l'existence monotone de la captivité.

Un mois après, on apprit indirectement, ou plutôt les Prussiens firent courir le bruit que le factionnaire avait été condamné deux ans de prison.

Le blessé ne fut guéri qu'au bout de plusieurs mois.

Quinze jours après, l'un de nous reçut une lettre de Renaud. interprète par intérim la laissa passer sans la soumettre à la isure. Hartmann était indisposé; il ne l'eût certes pas donnée raison des révélations qu'elle contenait.

Cette lettre était datée d'Italie, que les fugitifs allaient quitter ur rentrer en France.

Elle était intéressante, cette relation de voyage d'environ 200 omètres en pays inconnu et par une température si rigoureuse. r précaution, ils avaient voyagé la nuit, marchant ferme, se irrissant sobrement, buvant un peu d'eau-de-vie pour résister froid.

Dès que le jour arrivait, ils se faufilaient dans les bois, dans

un taillis, en une cachette qui s'offrait. Ils y demeuraient blottis, craintifs comme des bêtes traquées, redoutant d'être découverts à la moindre imprudence.

La première nuit fut difficile, terrible de frayeur, d'indécision et de fatigue. Le moindre bruit, la moindre forme vague, les arrêtaient. Ils écoutaient, se baissaient, sondant l'obscurité ou collant l'oreille sur la terre durcie de la route pour distinguer les bruits lointains. Leur embarras augmentait au carrefour des chemins. Ils examinaient le ciel, consultaient vivement leur boussole et leur carte de peur d'être surpris hésitants sur la route à prendre.

A chaque personne rencontrée, Facebender répétait en allemand le bonsoir obligatoire donné d'habitude par les voyageurs qui se croisent. Renaud répondait à peine sans accentuer. Puis, à chaque instant, ils se retournaient d'une façon dérobée pour voir si on ne les observait pas, si leur mise, leurs pas pressés, n'avaient pas éveillé des doutes.

Que la journée paraissait longue dans la retraite choisie en dehors de la direction, afin d'assurer leur liberté! Dès qu'ils apercevaient une silhouette sur la route ou dans les champs, ils se couchaient à plat ventre, se redressaient de temps à autre sur les mains pour interroger l'horizon. Heureusement que la rigueur de la température empêchait les paysans de travailler la terre. Souffrant la faim, grelottant en ces heures d'attente, ils eurent des découragements, des craintes de mourir de froid. Pour apaiser leur appétit, ils mangeaient quelques morceaux de sucre et s'humectaient les lèvres de schnaps. Puis le courage revenait en pensant que dans deux jours, ils pourraient atteindre la frontière d'Autriche. Là, ils seraient sauvés, ils pourraient se procurer des vivres, se reposer, voir un consul français pour se faire protéger et rapatrier. Alors, ils repartaient de plus belle, s'entraînant davantage au fur et à mesure qu'ils avançaient. Ils firent ainsi des étapes de 70 à 75 kilomètres.

Enfin, le quatrième jour, au matin, ils entrèrent en Autriche après avoir passé par Gœrlitz. Un peu avant, ils s'arrêtèrent, regardant, interrogeant longtemps l'espace. Il fallut éviter les douaniers aperçus au loin. Leur crainte redoubla ; être si près du but et risquer de se faire prendre! Ils cherchèrent séparément un passage, une issue non loin de la route et se hasardèrent à travers champs. Bientôt un village se présenta, ils étaient en Autriche.

Facebender se fit comprendre difficilement, demanda à manger

à boire. La curiosité des habitants faillit perdre les deux prison-
ers ; quelques-uns parlaient de les rendre à la Prusse. Ils marchè-
nt encore pendant 10 kilomètres et eurent le bonheur de ren-
ntrer un brave homme qui les fit conduire à la ville prochaine
ils s'adressèrent au consul de France. Ils étaient sauvés!
is au prix
quelles
fficultés,
quelles
ffrances!

Leur lettre
passée de
ain en
in; heu-
ux, on
it à la bar-
des Prus-
ns de la
ssite des
ux Fran-
s coura-
ux qui al-
ent re-
nbattre en
rance.
utres pri-
niers au-
ent bien
lu tenter
venture,
s la sur-

Le sergent prussien.

lance était trop active. Il fallut en prendre son parti et attendre
our de la délivrance.

ne bonne nouvelle vint surprendre en janvier les Alsaciens et
Lorrains internés dans la forteresse. Ils allaient être transférés
s une grande ville, un peu au sud de la nôtre, et baraqués,
que libres de sortir sous certaines conditions. Pourquoi cette
ur?... L'Alsace et la Lorraine appartiendraient à la Prusse,
ait-il, et les Prussiens, par mesure bienveillante, tenaient à

séparer les annexés des autres prisonniers, à leur rendre la cap tivité plus douce.

Ce transférement fit plaisir, car il allait nous éloigner de cette rigoureuse prison où l'on dépérissait faute d'air, d'espace, de lumière et de liberté.

Il me fut facile de me faire passer pour Lorrain. Je pus ainsi bénéficier de ce changement de résidence.

Demi-liberté

Maintenant que les Prussiens étaient sûrs d'imposer leurs condi tions de paix, c'est-à-dire de s'annexer l'Alsace et la Lorraine ils tentaient de conquérir par la douceur le cœur des prisonnier appartenant à ces deux pays. Les Alsaciens et les Lorrains furen donc envoyés à quarante kilomètres plus bas, vers le sud, et à deu kilomètres d'une belle ville, F...., assez importante, où des bara quements plus clairs que les casemates avaient été aménagé Nous fûmes mieux traités sous tous les rapports. La nourritur peu substantielle, fut cependant meilleure. Quant à l'hygiène aucune amélioration importante : la vermine était trop bien établ dans la literie et partout pour disparaître sitôt.

Les sous-officiers eurent la liberté de sortir, sans être accomp gnés ; les soldats purent obtenir cette permission, de temps temps, à condition d'être conduits par un Prussien.

Notre existence devint donc plus agréable. Les soldats ne tr vaillaient plus, se reposaient toute la journée. Les officiers, l sous-officiers prussiens étaient convenables, presque aimable Leur tactique nouvelle à notre égard amusait. Pour eux, l'Alsa et la Lorraine devant être détachées de la carte de France, s'efforçaient de montrer une Prusse plus clémente afin de no amener indirectement à opter pour elle, en temps voulu.

En attendant, chacun cherchait à profiter de cette demi-libe donnée un peu tard. Quelques bocks, quelques saucisses et petits pains nous aidèrent à retarder parfois l'heure de la rentr

Le sergent prussien chargé de la surveillance du camp ét tendre à la tentation. Il avait installé son bureau chez un m chand de bière, à la porte des baraques. L'un des Alsaciens serv

secrétaires et d'interprètes, prévenu le matin, nous y con-
sait.

Le Prussien était un bel homme blond roux, à la barbe grande
soignée, aux yeux bleus, d'une expression peu franche malgré
ourire facile.

Ceux qui ne savaient pas l'allemand faisaient traduire leur
nande, invariablement suivie du désir de trinquer.

L'interprète, malin, nuançait ses phrases pour mieux flatter et
uire la fausse honnêteté du hautain Prussien, lequel répondait
en souriant.

Et pour dissiper toute gêne, il ajoutait vivement en se tournant
s l'interprète :

— Que votre camarade se conduise bien en ville, rentre à l'heure
ne donne lieu à aucune plainte.

Puis les bocks, les pains beurrés, les saucisses arrivaient, dis
aissaient vivement. De temps en temps le Prussien, la bouche
ine, se risquait à écorcher quelques mots français auxquels on
liquait par le peu d'allemand appris depuis la captivité. Après
oir trinqué une dernière fois, on se quittait en se serrant la main
pocritement.

Cette petite comédie se renouvelait tous les jours, au grand avan
e de l'interprète qui était de toutes les fêtes, de tous les petits
ns payés par les solliciteurs.

Dans ces baraquements où nous étions moins serrés, la vie parut
illeure. L'eau plus abondante et le charbon aussi permirent
elque luxe de toilette. Des capotes, des chemises, des caleçons
s en France furent distribués et rendirent notre tenue plus cor-
te. Ce nouveau séjour nous procura une aisance sensible,
ena une détente de l'esprit, nous fit discuter les nouvelles.

Un moment, l'armée de la Loire fit renaître notre espérance.
ccon, Coulmiers avaient réveillé notre ardeur ; on discutait
me dans l'attente impatiente des dépêches. Par leur énergie,
rs luttes vaillantes, Chanzy, Faidherbe excitaient nos fibres de
nbattants vaincus. Mais les désastres de l'armée de l'Est suivi
t, puis le bombardement de Paris, sa capitulation ! C'en était
t ! Notre cœur ne se laissa plus surprendre : nous étions bien
tus.

Notre nouvelle résidence était près de la ville à laquelle nous
s rendions tous les jours ; nous allions aussi nous promener

dans les environs qui étaient charmants. Plusieurs Français trou vèrent une occupation rétribuée ; ils eurent l'autorisation de s'h biller en civil et de rentrer tard aux baraquements. Souvent o rencontrait dans la rue des officiers français qui se faisaien connaitre en nous abordant et qui étaient heureux de nou conduir dans un ca pour caus longuemen Certain avaientque ques rev nus;d'autr ne posséda que leur so de vivaie pauvreme à trois quatre da des chan bres à pei meublées ils cuis naient, v quaienteu mêmes n travaux ménage. l temps e temps,ilsr cevaient visite quelqu

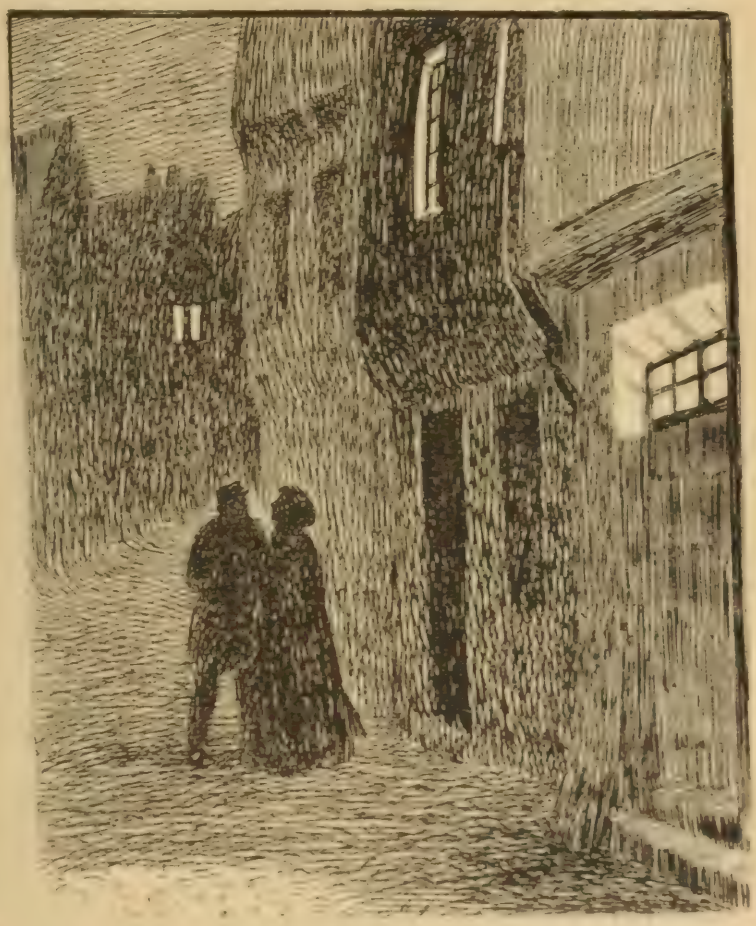
Des officiers prussiens poussaient des traineaux.

sous-officiers de leur régiment que le hasard avait réunis da la même ville. C'était leur seul plaisir.

A côté de ces infortunes, des officiers de mobiles, riches, mena largement la vie, faisaient de leur captivité un temps de noce. D qu'ils rencontraient des Français, ils les emmenaient pour l gorger de nourriture en compensation des privations passées. l aimaient à les étourdir un peu avec ce bon vieux vin de Fran

ndu ici à des prix élevés. Aux tables voisines, les consom-
ateurs regardaient, presque moqueurs, ces repas exagérés, ces
pétits de pauvres, excités par le bon cœur des mobiles. Les
iciers affectaient par taquinerie de pousser à la consommation ;
is, le repas fini, ils renvoyaient leurs hôtes en leur mettant un
aler dans
main.

Peu à peu
supporta
s Alle-
ands.
Les débits
eaux-de-
e, les caves
bière, les
afés-con-
erts et les
ils publics
rent visi-
s. Et notre
niforme
'éveilla
resque plus
curiosité.
s femmes
lemandes
plaisaient
econnaître
l gentilles-
s la dou-



A la porte de l'hôtel, je parus hésiter.

ur, la délicatesse des Français à leur égard. Elles étaient habi-
tées à de tout autres façons. D'ailleurs, les servantes de brasseries
étaient courtisées bestialement par les Prussiens. L'œil en feu,
ils s'avançaient avec des éclats de voix et portaient brutalement
la main sur la gretchen, qu'ils embrassaient de force. Puis les
mots crus, les expressions consacrées au vice partaient de leurs
bouches sensuelles en accents gutturaux et bruyants. Quelque
peu jaloux, ils plaisantaient les femmes de préférer les Français.
Et comme toujours elles répondaient affirmativement, ils rageaient

en souriant, et les pinçaient, les serraient fortement aux bras. Les pauvres filles se plaignaient à nous du tempérament matériel et butor de l'Allemand. Elles se plaisaient à avouer leur préférence en un regard langoureux, accompagné d'un frémissement, d'un léger cri s'échappant vivement de leurs bouches aux dents blanches, aux lèvres rougeoyantes, voluptueusement entr'ouvertes par le sourire.

Dans un quartier du centre, nous avions trouvé une petite brasserie tranquille où nous nous réunissions chaque jour. Un de nos camarades, le brigadier Paul Marchal, des guides de la Garde, un grand blond aux yeux bleus, joli garçon d'une vingtaine d'années, s'était épris d'une jeune servante de son âge nommée Grimhilde. Sa passionnette fut réellement partagée ; le patron lui même l'avait tolérée devant la sincérité de cette affection.

La petite gretchen plaisait par sa gentillesse, son bon cœur et ses manières convenables. Aussi nous étions empressés d'amener des camarades pour augmenter ses pourboires, car la malheureuse enfant ne gagnait pas grand'chose. Les Prussiens qui accompagnaient quelquefois les prisonniers dans leurs sorties paraissaient vexés de cette conquête d'un Français, et taquinaient bêtement la servante. A la fin, on se fâcha; on en mit même un à la porte, à moitié ivre. Une autre scène ayant eu lieu, le patron s'en mêla et pria le gardien de sortir. Il ne voulait pas perdre notre clientèle à laquelle il tenait par intérêt et à cause de notre sociabilité.

Le brigadier se promenait en civil avec la jeune fille à son bras, heureuse et toute fière. Cette amourette nous amusait et nous respections dans sa naïveté. Mais Marchal tomba malade et ne put sortir régulièrement; Grimhilde s'inquiéta, se désola parfois malgré nos assurances, nos consolations. Elle vint même jusqu'aux baraquements où nous réussîmes un jour à la mettre en présence de son amant. La maladie empira, le brigadier dut entrer à l'hôpital où Grimhilde vint le voir avec nous.

Pauvre petite gretchen, comme elle était douce et aimante !

Nous allions en promenade tous les jours. Quelques-uns, pour être plus libres et remplacer l'habillement militaire usé ou sale, avaient acheté un costume de « pékin » qu'on nous toléra, à la condition de conserver notre képi. Mais en arrivant au restaurant de la petite Grimhilde, on déposait cette coiffure pour pre-

dre un chapeau. Et l'on se rendait dans les bals, dans les concerts ou bien sur le fleuve voir patiner la foule, des officiers prussiens, e monocle à l'œil, poussant des traîneaux occupés par de jolies emmes.

Souvent, nous allions loin dans la campagne. Parfois des eunes soldats, revenant de la cible, nous croisaient, chantaient les refrains guerriers, paraissaient pleins d'ardeur pour la lutte. En passant, ils nous apostrophaient ironiquement, nous mettaient en joue en s'écriant comme des sauvages aveuglés par l'amour de a guerre : « Français, caput! »

D'ailleurs ces sortes d'aménités n'étaient pas rares, même de la part des civils On s'y faisait peu à peu en souriant dédaigneusement. Mais les victoires continuelles des Prussiens mettaient ce peuple en délire. Les débits d'eau-de-vie et de bière, les bals publics s'accroissaient de tous côtés; le plaisir et la joie éclataient partout. Un dimanche, dans la journée, nous entrâmes dans un bal de banlieue. La salle était comble, bruyante, enfumée par le tabac. Un orchestre tapageur excitait les jambes et les cerveaux échauffés; une grosse caisse rythmait la mesure, même dans les valses dont l'allure précipitée nous surprit. Tout ce monde nervé poussait des cris, tournoyait, dansait en de grandes enjambées d'une façon brutale, emportée.

Un courant grossier et lascif animait ces têtes allumées qui ous regardaient, obstinément provocatrices. On ne s'arrêtait pas à eurs défis ridicules; le spectacle de la salle intéressait davantage. De larges mains serraient les tailles, les omoplates ou s'appuyaient ur les dos; tandis que les bouches avides souriaient niaisement, mbrassaient goulument avec effronterie. C'était un vrai déchainement bestial, surexcité par la boisson et l'étourdissement.

L'un de nous invita une Allemande, valsa parfaitement et avec râce, au grand étonnement des Prussiens. La curiosité s'éveilla; s regards nous montraient. Mais lorsque deux autres voulurent anser aussi, des murmures, des clameurs s'élevèrent; nous imes sortir pour esquiver une rixe inévitable.

Un jour, un officier français m'apprit que nous pouvions recevoir quelque argent par l'intermédiaire de l'ambassade d'Angleterre, à Berlin. Plusieurs milliers de prisonniers des autres villes aient ainsi obtenu une solde de captivité qui les aidait à se procurer quelques douceurs.

D'après nos renseignements, chaque centre agissait différemment. Ici, les uns étaient payés comme en France tandis qu'ailleurs on ne touchait aucune solde. Nous étions dans ce dernier cas ; nous nous empressâmes de solliciter l'intervention de l'Ambassade anglaise pour nous venir en aide. Un état nominatif de tous les prisonniers, dressé exactement, lui fut envoyé, contresigné par les officiers français en résidence dans notre ville.

Huit jours après, nous reçûmes de l'argent.

Ce fut une grande joie aux baraquements ! Les bombances, les noces commencèrent ; les Prussiens en profitèrent et nous laissèrent sortir plus librement. Une fois en ville, on les soûlait par plaisanterie, puis on les abandonnait adroitement. Si des chefs les rencontraient, ils les faisaient conduire au poste et les punissaient sévèrement. Comme ils nous en voulaient, le lendemain, de les avoir lâchés dans leur état d'ébriété ! Ils se promettaient de ne plus être aussi tolérants. Mais adoucis par de nouvelles consommations, ils offrirent alors de nous faire découcher !

Pour fêter cette solde inattendue, les sous-officiers se réunirent en un joyeux diner. On se rendit ensuite au café concert le mieux fréquenté.

La salle était comble ; on buvait, on fumait ferme. Parmi les chanteuses assez jolies, une brune et une blonde s'acquittaient suffisamment de leur rôle. Un petit homme maigre, aux cheveux longs et frisés, tenait le piano, avait un bagout extraordinaire dans les entr'actes. En nous voyant (car quelques-uns avaient conservé leur uniforme), il essaya maladroitement la *Marseillaise*. On le plaisanta et l'un de nous se mit au piano, joua notre chant patriotique. L'accompagnateur remercia, causa avec nous et accepta de trinquer.

Vers la fin de la soirée, le marché de l'amour nous intéressa. Un homme d'une cinquantaine d'années, l'air cossu, guettait la blonde chanteuse, l'écoutait avec ravissement. Elle lui rendait ses sourires, se tournait agréablement de son côté, prononçait, nuançait à son intention. Jusque-là, rien d'extraordinaire qui tranchât avec nos mœurs. Mais la suite fut moins banale. Pendant le dernier entr'acte, après une série de signes compris des deux côtés, le vieux monsieur indiqua des chiffres avec ses doigts écartés. La jeune femme faisait un non gracieux de la tête, souriait en montrant de superbes dents blanches. Mais le paillard la désirait ardemment ; ses yeux brillaient, sa tête s'allongeait vers elle

nsouciant du regard et des rires des consommateurs. Enfin, levant le refus persistant de la gretchen, malgré l'élévation du chiffre, il sortit son portefeuille et y prit quelques thalers en billets qu'il étala victorieusement : il en cria même le nombre !

— Si nous jouions un tour à cet amoureux ? me fit un de nos camarades.

— Ce serait drôle, répondirent d'autres en riant.

Et aussitôt, nous dirigeâmes des regards significatifs vers la gentille artiste qui parut étonnée, mais non défavorable à notre audace.

Après quelques renseignements auprès du musicien, lequel fut vite mis au courant de nos désirs et glissa un mot à la blonde fille, le vieux fut déconcerté du changement de front qui venait de s'opérer à son détriment. Il s'entêta, se leva, vint vers la chanteuse et lui offrit le double de ce qu'il avait promis. Rien n'y fit ; il ragea en nous voyant plus heureux et partit en maugréant.

A la fin du concert, nous emmenâmes les deux artistes souper avec nous dans un restaurant, en dehors de la ville, dont on avait clos les fenêtres. On s'amusa, la gretchen chanta, l'accompagnateur joua des pièces militaires. Les croches représentaient des casques à pointe, des lances avec leurs drapeaux. La griserie du triomphe se traduisait partout.

A un moment, nous fîmes tant de bruit que le patron de l'établissement nous menaça de la police, de la garde. Un peu calmés, nous bûmes encore quelques consommations et nous descendîmes.

Avant de nous séparer, j'offris à la chanteuse de la dédommager de sa soirée. J'ajoutai discrètement que c'était par pure taquinerie que nous avions entravé les poursuites du vieux :

— Un baiser me suffira, gentil Français ! répondit elle généreusement.

J'insistai pendant que nous accompagnions nos hôtes jusqu'à la ville. Ce fut inutile. Elle prit vivement mon bras et m'engagea à ne plus parler d'argent. Puis, pour détourner la conversation, elle me raconta qu'elle partait pour Berlin dans deux jours, et qu'elle conserverait un agréable souvenir de cette soirée assez imprévue.

Comme il faisait froid, je la pressai, lui murmurant des gentillesses.

Elle me répétait sans cesse :

— Oh! les Français, comme vous êtes aimables! Vos femmes sont-elles ainsi ?

— Elles sont gentilles, répliquai-je, mais vous êtes adorables.

Elle riait avec éclat, toute frémissante en approchant sa tête encapuchonnée de la mienne.

Je me sentis si engagé dans la conversation que je ne m'aperçus pas que mes camarades m'avaient quitté. Peu après, le pianiste prit congé de nous. Je restai seul avec la chanteuse que je reconduisis à son hôtel, situé près de la brasserie où servait la pauvre petite Grimhilde.

En y songeant, je fus attristé, car le cher brigadier des Guides se mourait à l'hôpital.

A la porte de l'hôtel, je parus hésiter :

— Vous me laissez ? demanda la chanteuse d'une voix douceureuse. Vous n'allez pas rentrer si tard à votre baraquement? Venez, vous me ferez tant plaisir...

L'Enterrement

Les victimes du siège continuaient à disparaître; les maladies enlevèrent le quart de notre effectif.

Notre jeune camarade, Paul Marchal, brigadier aux Guides de la Garde, mourut bientôt à l'hôpital. C'était un bon enfant, toujours près à rendre service, toujours gai et de toutes les combinaisons d'amusements raisonnables. Dans notre brasserie habituelle, où l'on mangeait quelquefois, il jouait du piano, chantait pour faire plaisir à sa petite Grimhilde et égayer les camarades.

Là, nous lisions les journaux, nous apprenions les nouvelles par les consommateurs peu nombreux, d'ailleurs. Les patrons nous aimaient beaucoup, et lorsqu'ils connurent le décès de notre ami ils témoignèrent leur sympathie en l'accompagnant jusqu'au cimetière. La pauvre petite servante, profondément affligée, se joignit au cortège.

La neige, tombée depuis plusieurs jours, commençait à fondre dans les rues sales et boueuses où nous dûmes patauger longtemps.

Un détachement prussien, commandé par un officier, faisait

escorte au corps du brigadier des Guides dont l'uniforme était placé sur le cercueil, chargé de couronnes.

Tous les prisonniers suivaient pensifs, attristés de laisser encore un des leurs. Des gardiens nous conduisaient, le fusil incliné sous le bras. Il faisait froid, nous grelottions dans nos vêtements usés.

Tout le long du parcours, la foule était nombreuse. On entendait, par intervalles, les sourds roulements de tambours voilés de crêpe. Sons lugubres et monotones qui réveillaient nos douleurs et troublaient nos cœurs. De tous côtés, débouchaient des groupes de curieux tapageurs, se bousculant pour mieux voir.

Nous passons lentement, en cadence, sous leurs regards avides, insignifiants ou tristes. Quelques types sourient, plaisantent même; des femmes, au contraire, ont un maintien digne qui va au cœur.

En n'importe quel point du globe, la femme porte en soi le germe de l'altruisme; c'est une supériorité d'humanité caractéristique, qui a bien droit au respect de tous. Leur attitude me fait penser à la petite servante qui suit péniblement le cercueil, les yeux humides, à côté de son patron également ému. Ce défilé à travers la ville me semble long. Enfin, nous arrivons au cimetière, vaste et boueux, où la foule pénètre après nous, se poussant, se pressant, comme pour assister à un spectacle extraordinaire. Les femmes surtout se faufilent de force, apparaissent partout. Leur figure est attendrissante; leur âme souffre sans doute des dangers de la guerre. N'ont-elles pas des fils, des maris sur notre terre de France qui peuvent aussi y mourir, sans le dernier adieu de la famille! Leur regard est franc, soucieux; quand nous les rencontrons, il devient timide en voulant être doux.

On atteint difficilement la fosse à peine terminée; les Prussiens sont obligés de maintenir la foule, de la menacer. Le cercueil est descendu devant ce trou béant qui va nous ravir notre cher camarade. L'émotion augmente, cette terre d'exil nous attriste davantage. Tous les yeux sont fixés sur l'uniforme brillant du brigadier des guides; nos regards s'y attachent par humanité, par devoir, par sympathie pour le défunt. Il semble que nous perdons en lui une partie de nous-mêmes.

Un jeune prêtre en lunettes, cheveux longs et roux, le teint pâle, bénit le corps, chuchote quelques mots. Son regard paraît vague, un peu faux Est-ce timidité, myopie ou le souci du discours qu'il s'apprête à prononcer?

Un grand silence se fait tout à coup; les têtes s'allongent, attentives; le jeune abbé commence à parler d'un ton ferme et vibrant :

« Les pays ne sont rien; le ciel est la patrie!... »

Ce commencement audacieux, en terre germanique, surprend, fait lever les têtes.

Tous les prisonniers suivaient pensifs.

La suite étonne davantage; les Prussiens croient à une méprise tandis que le prêtre continue, en accents convaincus, à se montrer amoureux de l'humanité et de la paix.

« Supprimons les armées, les fusils, les canons! Dieu n'en a pas besoin! Peuplons la terre et traçons des sillons; cultivons notre champ en priant Dieu... Il faut aimer le genre humain plus que sa patrie!... »

Et tout le discours se déroule sur cette thèse en traits contradictoires avec le militarisme allemand. C'en est trop! Les esprits hautains murmurent presque, tandis que le plus grand nombre ont les yeux pleins de larmes. Les femmes sanglotent; nous n'y tenons plus devant tant de sincérité en présence du courage du jeune abbé dont on nous traduit les paroles. Tout à coup, l'officier

détachement paraît froissé, prêt à la colère. Il ne peut tolérer us longtemps la condamnation du militarisme qui le fait vivre qu'il aime avec ferveur. D'un ton brusque, il ordonne au prêtre terminer au plus vite son discours. Déjà il fait apprêter les mes pour rendre au mort les honneurs militaires. Le prêtre, très lme, dit core quel- ies mots ndis que s Prus- ens s'avan- nt vers la mbe. On y scend le rcueil, les sils s'a- issent et la oupe fait feu de pe- ton qui re- ntit en un uit déchi- nt, en cra- uements scordants, ndus sinis- es par l'é- o.

Ses parents riaient de sa curiosité.

Nous bé- ssons le rps et nous us reti- ns tout émus. Le service est fini; la foule se disperse, commen- nt diversement cet incident extraordinaire.

Pendant ce temps, le prêtre, resté seul, à genoux, continue sa ère fervente. Peu après, il se lève lentement, puis, les regards x cieux, il bénit une dernière fois la tombe du prisonnier de erre.

Que va-t-il advenir de cette cérémonie? On ne sait, chacun t des hypothèses, et déjà, dans la ville, courent les bruits les

plus divers. Mais le jeune prêtre est riche, considéré, aimé pour sa religion, son talent, sa charité. Il ne craint rien; il n'a fait qu'obéir à sa conscience, à la parole de son Dieu.

Les Prussiens de notre escorte font rejaillir sur nous les conséquences de ce discours. Ils ne veulent pas nous laisser dans la ville où, les autres fois, nous errons librement avec permission écrite. Cependant, quelques-uns de nous parviennent à s'échapper; mais le soir, à la rentrée aux baraquements, on les retint au poste jusqu'au lendemain matin. Au rapport, l'officier les priva de sorties pendant une semaine.

L'inconsolable Grimhilde resta alitée une dizaine de jours. Quand elle revint à la brasserie, elle était maigrie, les yeux caves. Elle ne pouvait entendre parler du mort sans laisser couler quelques larmes. Aux moments de calme, elle s'asseyait dans un coin et tirait de sa poche le portrait du pauvre Marchal qu'elle contemplait en une expression sincère de chagrin, de profond souvenir.

La Leçon de Français

Depuis le mois de janvier, je donnais des leçons de français trois fois par semaine, à Mlle Lisbeth Schrœder, fille d'un marchand de nouveautés. Un officier de mobiles m'ayant obligeamment procuré cette distraction lucrative, on m'avait autorisé, sous la responsabilité du commerçant, à m'habiller en civil et à ne rentrer qu'à dix heures du soir. Grâce à certains subterfuges, j'obtenais une plus grande liberté, quand cela était nécessaire.

Mlle Lisbeth Schrœder était une jeune fille de dix-sept ans, blonde et jolie, ayant le teint un peu rosé, des yeux bleus très captivants. Mignonne et bien faite, elle avait des gestes, des mouvements délicats, tout un ensemble de séductions auxquelles s'ajoutaient l'intelligence et la bonté du cœur. Dès la première leçon, elle m'apparut parfaite. Elle connaissait déjà quelques mots de notre langue et beaucoup d'anglais; sa compréhension facile augmentait encore son vif désir d'apprendre.

Son père, un petit brun grisonnant, de quarante-cinq ans, boitait de la jambe droite, infirmité qui lui avait permis d'éviter le service

ıilitaire. Sa maison importante et prospère, située dans le centre e la ville, comptait une dizaine de commis. Mme Schrœder, rosse et gentille blonde de trente-cinq ans, s'occupait des factures ans la journée et laissait au caissier le soin de faire le travail e comptabilité.

La leçon avait lieu dans l'appartement, au-dessus du magasin onnant sur la rue, en une petite pièce servant de bureau à I. Schrœder.

Le premier jour, le père et la mère y assistèrent. Mlle Lisbeth arut un peu froide, embarrassée. Cela ne dura pas longtemps; ses aits se détendirent, sa bouche, plus naturelle, eut une expression gréable, et sa voix moins traînante, moins dédaigneuse, reprit on charme, sa douceur. Elle me fit presque aimer cette langue utturale, heurtée, hachée, criée par les hommes. Je m'attachai à ompre son attitude un peu revêche, bien compréhensible, en ırveillant mes gestes, mes explications. Parfois ma langue urchait, s'arrêtait dans l'interminable longueur des mots, dans s prononciations rebelles. Mlle Lisbeth risquait un sourire genti-ent souligné par ses parents, lesquels m'encourageaient du geste, une parole aimable.

L'épreuve fut satisfaisante; on me complimenta même de ma éthode, de ma connaissance de certaines tournures allemandes ssez difficiles.

Aux leçons suivantes, mon élève fut de moins en moins guindée; le osait m'interroger, se renseigner sur telle ou telle expression ıi lui paraissait douteuse, mal rendue.

Elle s'aidait souvent de l'anglais, faisait des rapprochements our mieux comprendre.

Le père montait quelques minutes, la mère lui succédait, puis, sensiblement, on nous laissa seuls au bout d'un mois. Il n'y eut us de part et d'autre aucune contenance affectée, sous prétexte correction, de distance à maintenir. Le naturel de ces bourgeois it le dessus, se montra aimable, empressé même. Bientôt on en nt à me questionner sur ma famille, sur la guerre, sur mes ojets d'avenir.

Les atrocités des combats m'avaient fait faussement juger ce uple supposé terrible, à l'état primitif presque. Les préjugés, les agérations des faits, l'ignorance de la géographie, de la vie emande avaient grossi notre erreur. Je restai surpris de l'urbanité s bons citoyens, de la cordialité rencontrée chez les Schrœder.

Ailleurs, le peuple se montrait d'une passivité docile, d'une bonhomie un peu affectée.

— Monsieur, me demandait timidement mon élève, parlez-moi des demoiselles françaises, de leurs mœurs, de leur façon de s'habiller.

Ses parents riaient de sa curiosité, de sa coquetterie et la plaisantaient, tandis que j'essayais de prouver que cela était bien naturel chez une jeune fille.

Elle m'en gratifiait d'un sourire et disait :

— Les Français sont vraiment aimables.

Je me rendais chez les Schrœder avec plaisir, car j'y trouvais une diversion, de l'amusement et toujours bon accueil. J'y avais fait connaissance d'un jeune épicier-liquoriste, Karl Meister, un petit brun chez lequel on se réunissait assez souvent avec des camarades, pour passer le temps, causer en français. Le jeune homme voulait parfaire l'étude de notre langue qu'il aimait et parlait passablement. C'était un esprit curieux ayant une certaine culture littéraire, un désir d'étendre son savoir. Sa bibliothèque, bien montée, venait à notre secours quand la conversation tombait, se ralentissait, faute de sujet.

On prenait les auteurs latins, on faisait des parallèles entre le français et l'allemand; et les heures passaient sans ennui, nous reportaient au temps de nos études, éveillaient des souvenirs rappelés en riant.

Nous étions derrière la boutique, dans une petite salle propreté où l'on buvait, fumait à son aise, aux frais de la maison. D'ailleurs Meister avait bon cœur et ne voulait pas paraitre prendre des leçons, à titre gracieux, par le moyen détourné de nos visites, de nos conversations. Il était pour nous une heureuse distraction, un commentateur des usages, des mœurs de la vie allemande. Chacun avait une entière liberté de jugement sans aigreur ; on s'avouait réciproquement les torts de sa nation, et jamais personne ne s'en fâchait.

Quand le fleuve était pris par la glace, nous allions patiner ensemble avec la famille Schrœder. Karl Meister me nommait des personnes, racontait des histoires. On nous regardait, ma figure n'étant pas en harmonie sans doute avec les types du pays, et mon accent trahissant trop ma qualité d'étranger.

L'ensemble de ce champ de glace supportant tant de monde était

ittoresque dans la grande largeur du fleuve. Les traîneaux, les ostumes les plus divers se mêlaient, se croisaient dans le va-et-ient continuel de la course et des zigzags. D'autres fois, c'étaient es promenades en voiture aux environs de la ville, des soirées au héâtre, des collations au moment des visites amies. J'étais presque e la famille. On m'invitait à dîner chaque dimanche. Insensible ent, je m'abandonnais à cette vie facile, dépouillant l'amertume es jours mauvais.

Je me familiarisais avec la cuisine allemande si différente de nôtre par ses sucreries introduites dans la viande ou le gibier. e les étonnais en mangeant tant de pain alors qu'une petite uantité leur suffisait. Puis on m'interrogeait sur les plats simi-ires préparés en France,et Mlle Lisbeth en profitait pour m'en aire traduire les mots en français. Quelquefois des vins de France pparaissaient, mais la qualité ne justifiait pas l'étiquette, je pré-érais vanter ceux du Rhin dont les bouteilles au long col domi-aient les nôtres qui n'avaient pas ici la saveur de leurs crus.

Depuis quelque temps, Mlle Lisbeth s'inquiétait de la situation e ma mère, de ses ennuis: elle plaignait son isolement, avec une iscrétion délicate, empressée.

Elle avait pour moi des soins attentifs et aimables; et, sans les réliminaires de paix dont on attendait la ratification, les Schrœder ussent voulu que ma mère vînt habiter chez eux. Ils lui auraient ffert la chambre et le couvert; elle eût été heureuse près de moi, ne voyant tous les jours. Bien certain qu'elle n'eût jamais accepté, ar fierté, par patriotisme, je leur sus gré cependant de tant de ollicitude si franchement compatissante :

— Vous donnerez des leçons tous les jours à Lisbeth, disaient s pour masquer leur gentillesse, et ne pas paraître nourrir ma ère gratuitement.

Je finis par m'apercevoir que la jolie Lisbeth se troublait quelque eu, avait pour moi des prévenances, des regards d'une bien eillance extrême. Je feignis de ne rien voir, de ne rien com-endre ; je voulus être maître de moi. Aussi, je conservai le ton les familiarités d'un professeur ami, sans songer à dépasser s limites permises, sans donner le moindre éveil d'un sentiment ue je ne ressentais pas d'ailleurs et que j'eusse trouvé fort déplacé.

(*A suivre.*) Désiré Louis.

AMATEURS ET VOLEURS DE LIVRES

On connaît la boutade attribuée à un passionné bibliophile, à qui certain visiteur, aussi téméraire que naïf, demandait un jour à emprunter un de ses trésors :

« Je ne prête jamais de livres. Les livres prêtés ne sont jamais rendus... Parfaitement! Ainsi tous les livres que vous voyez là, ce sont des livres qu'on m'a prêtés et que j'ai gardés. »

Charles Nodier n'allait pas si loin et témoignait plus de scrupules. Il se borne à dire, en s'adressant à son ami Pixérécourt, autre fervent collectionneur, que

> Tel est le triste sort de tout livre prêté,
> Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

Le fait est que les emprunteurs ont été de tout temps, et bien plus que l'eau et le feu, la terreur des bibliophiles.

« *Ite ad vendentes!* » avait fait graver Scaliger sur le fronton de sa bibliothèque. Oui, « allez en acheter », et laissez-moi les miens.

« Que le diable emporte les emprunteurs de livres! » C'était un des plaisantes devises dont le cynique et savant peintre du Moustier avait, à l'époque de Louis XIII, orné la porte de son cabinet sous les combles du Louvre.

Avec plus de courtoisie et d'atticisme, Condorcet, — qui n'eut pas le courage, lorsqu'il fut arrêté dans une auberge de Clamart, de jeter loin de lui son petit *Horace* in-32 de l'Imprimerie royale — Condorcet a exprimé le même sentiment dans ces jolis vers souvent cités :

> Chères délices de mon âme,
> Gardez-vous bien de me quitter,
> Quoiqu'on vienne vous emprunter.
> Chacun de vous m'est une femme
> Qui peut se laisser voir sans blâme
> Et ne se doit jamais prêter (1).

(1) Condorcet, qui déclarait un jour, dans les derniers temps de sa vie à Mme Vernet, « n'avoir jamais fait de vers » (sauf son *Épître d'un jeune*

Mais il y a autre chose que de l'égoïsme et de la jalousie dans a passion des livres : la manie du vol, on l'a souvent constaté, ient parfois et progressivement s'y glisser ; parfois et inconsciemment, le bibliophile devient voleur.

Combien de gens même sont, encore à présent, presque disposés à admettre, ainsi que Tallemant des Réaux en faisait jadis la emarque « que voler des livres, ce n'est pas voler, pourvu qu'on ne les vende point après » ?

Comme à l'appui de cet aveu, l'indiscret auteur des *Historiettes*, onte plus loin la curieuse scène qui se passa un jour entre Igr Pamfilio (ou Panfili), devenu plus tard le pape Innocent X, t le susdit peintre Daniel du Moustier, celui qui envoyait aussi ien au fin fond des enfers les emprunteurs de livres.

« Le cardinal Barberin estant venu légat en France, durant le ontificat de son oncle, eut la curiosité de voir le cabinet de du Moustier et du Moustier mesme. Innocent X, alors monsignor Pamfilio, estoit en ce temps-là dataire et le premier de la suite du égat ; il l'accompagna chez du Moustier, et, voyant sur la table *Histoire du Concile de Trente*, de la belle impression de Londres, it en luy-mesme : « Vrayment c'est bien à un homme comme cela 'avoir un livre si rare ! Il le prend et le met sous sa soutane, royant qu'on ne l'avait point vu ; mais le petit homme (du Mous er), qui avait l'œil au guet, vit bien ce qu'avait fait le dataire, et, out furieux, dit au légat « qu'il luy estoit extresmement obligé de honneur que son Eminence luy faisoit ; mais que c'estoit une honte u'elle eust des larrons dans sa compagnie ; » et sur l'heure, prenant 'amphile par les épaules, il le jeta dehors... et luy osta son livre.

« Depuis, quand Pamphile fut créé pape (15 septembre 1644), n dit à du Moustier que le pape l'excommunieroit et qu'il devien roit noir comme charbon. « Il me fera grand plaisir, respondit-il, ar je ne suis que trop blanc » (de barbe et de cheveux).

* * *

Un autre prélat italien, le cardinal Dominique Passionei, qui illit devenir pape, lui aussi, et dont le président de Brosses nous

Jonais exilé en Sibérie), est-il bien l'auteur de ce sixain, que lui attribue, ans son étude sur l'*Amour des Livres*, le bibliographe et critique Jules nin, quelque peu sujet à caution ?

a tracé, dans ses *Lettres sur l'Italie*, un si vivant et amusant portrait, était parvenu à se former une superbe bibliothèque par des procédés analogues à ceux d'Innocent X.

Envoyé en 1721 à Lucerne en qualité de nonce, Passionei s'était pris, pour les abbayes et couvents de la Suisse, d'une curiosité et d'une admiration singulières. Il les visitait sans relâche, s'arrêtait de longues heures dans les bibliothèques de ces établissements et n'en sortait jamais que le manteau bien garni, amplement gonflé. Il en vint à imaginer un moyen d'appropriation moins compromettant et des plus expéditifs. Il prétexta des études à poursuivre, de longues recherches à effectuer dans ces bibliothèques; il s'y faisait enfermer à clef pour ne pas être dérangé, et jetait par la fenêtre, à un de ses affidés, les plus précieux volumes.

Les Italiens — nous le verrons tout à l'heure encore par le fameux Libri, ont, du reste, toujours possédé de ces trop ardents collectionneurs de livres et de manuscrits.

Paul-Louis Courier, à plusieurs endroits de sa correspondance, nous en donne de typiques exemples.

Est-il besoin de rappeler sa désagréable affaire avec les bibliothécaires de la Laurentienne de Florence, la très malencontreuse et célèbre tache d'encre faite par lui sur le manuscrit de Longus.

« Le marquis Tacconi, à Naples, grand trésorier de la couronne, grand amateur de livres, et mon grand ami, que l'on vient de mettre aux galères, avait cent mille livres de rente, et il faisait de faux billets; c'était pour acheter des livres, et il ne les lisait jamais. Sa bibliothèque magnifique était plus à moi qu'à lui; aussi suis-je fort fâché de son aventure. Tudieu, comme on traite la littérature en ce pays-là! L'autre roi fit pendre un jour toute son académie; celui-ci envoya au bagne le seul homme qui eût des livres dans tout le royaume. Mais, dites-moi, auriez-vous cru que la fureur bibliomaniaque pût aller jusque-là? L'amour fait faire d'étrangeres choses... »

Plus loin, Paul-Louis nous parle des manuscrits du Vatican qui « s'en vont tout doucement en Allemagne et en Angleterre. Le pillage en fut commencé par le révérend père Altieri, bibliothécaire. Il les vendait cher, *cent dix sous le cent*, comme Sganarelle ses fagots. Je crois qu'on les a maintenant à meilleur marché. Mais notez ceci, je vous en prie: Altieri vend les manuscrits dont il a la garde; il est pris sur le fait, on trouve cela fort bon; personne n'en

dit mot, on lui donne un meilleur emploi. Moi je fais un pâté d'encre, tout le monde crie : haro ! »

*
* *

En fait de bizarreries et d'extravagances de bibliomanes, on peut citer le cas du marquis de Chalabre, qui mourut de désespoir, parce qu'il ne parvenait pas à mettre la main sur une Bible purement imaginaire, dont il avait rêvé le format, le caractère et l'impression, s'était lui-même créé le type, et qui n'avait jamais existé autre part que dans sa cervelle.

Un des grands libraires de Paris était connu, il y a une cinquantaine d'années, pour son étrange habitude de fourrer dans sa poche les livres qu'il trouvait à sa portée à l'Hôtel des Ventes. Il ne se cachait pas, opérait à son aise, paisiblement, mais comme fatalement et inconsciemment.

On avait fini par supporter ces larcins et n'adresser aucun reproche, ne faire aucun affront à ce maniaque. Les enchères venues, le commissaire priseur annonçait les volumes manquants, et ajoutait en faisant retentir son marteau d'ivoire : « Adjugés à M. N...! » Et M. N... ne contestait jamais, payait recta — et recommençait le lendemain.

Le plus curieux et le plus dramatique témoignage des folies et des crimes engendrés par la passion des livres nous est fourni par un libraire de Barcelone, qui vivait dans la première moitié de ce siècle. Ce libraire, appelé Vincente, ayant vu un de ses confrères l'emporter sur lui dans une vente, et acquérir un ouvrage des plus précieux, un exemplaire qui passait pour unique, des *Ordonacions per los gloriosos reys de Arago...* (1842), en conçut un si profond dépit, une telle rage, qu'il n'hésita pas à s'introduire la nuit suivante chez son rival et vainqueur, et à l'assassiner, pour s'emparer de l'inestimable bouquin. Arrêté le lendemain même, Vincente n'essaya même pas de nier. On l'incarcéra, on instruisit son procès, et ce qui alors lui causa le plus vif chagrin et absorba son esprit au point de lui faire oublier ses juges et le sort qui le menaçait, ce fut d'apprendre qu'on venait de découvrir à Londres un second exemplaire de ce livre, pour la possession duquel il n'avait pas craint de commettre un meurtre. Ainsi, cet exemplaire tant convoité, si chèrement payé, n'était pas le seul, l'unique !

Ce n'est pas tout. L'instruction révéla que ce terrible amateur de livres n'en était pas à son coup d'essai, qu'il avait assassiné déjà « douze » de ses clients, et cela pour leur reprendre des ouvrages rares, qu'il leur avait lui-même vendus. Oui, à l'exemple d'un ancien maître ciseleur, héros d'un des meilleurs contes d'Hoffmann, de l'orfèvre Cardillac, qui ne pouvait se décider à voir passer en d'autres mains les artistiques bijoux qu'il s'était appliqué à livrer, et, la nuit venue, s'embusquait sur le chemin de ses acheteurs pour les dévaliser et les poignarder, l'Espagnol Vincente se refusait, malgré sa profession de libraire, à voir ses trésors s'en aller de chez lui pour toujours, et s'empressait, dès qu'ils en étaient sortis, de les y réintégrer violemment et tragiquement, sans pitié ni remords.

Ce féroce monomane fut condamné à la peine du garrot, et, jusqu'au jour de son exécution, il n'eut qu'un seul souci en tête, ne demanda qu'une seule grâce, c'est que ses livres particuliers et ses collections ne fussent pas après lui, mis à l'encan et dispersés, mais qu'on les déposât religieusement et intégralement à la bibliothèque publique de Barcelone.

* * *

Un ancien bibliothécaire de la ville de Reims, un sagace érudi dont le nom est cher à tous les amis des livres, M. Louis Paris, consigné dans ses souvenirs, de très typiques anecdotes, qu démontrent bien de quelle méfiance doivent être animés tous le possesseurs ou conservateurs de bibliothèques.

« J'ai pour habitude, déclare t il, de surveiller tous les amateur qui fréquentent notre bibliothèque, et je m'en trouve bien : je m défie des savants, des artistes, des gens de lettres, des magistrat et surtout des faiseurs de collections, ou, pour mieux dire, je m défie de tout le monde ; et l'homme réputé le plus honnête, je ne l laisserais pas seul cinq minutes.

« Nous avons eu longtemps à Reims un monsieur dont la pa sion pour les livres m'était connue ; il possédait une curieuse co lection de livres rares et de petits volumes, qui lui avaient pe coûté. Notre homme achetait volontiers les défectueux : cela s'expl que, il les payait peu cher et possédait l'art de les mettre à complet. Voici comment il procédait : Il entrait chez vous à tit

d'ami, visitait votre bibliothèque, parcourait tel ou tel ouvrage, surtout celui dont il avait l'incomplet; puis, si vous tourniez la tête, zest! la feuille désirée disparaissait, et notre galant remettait à sa place le volume déshonoré. Quand il s'agissait de ventes publiques, il se présentait dans la journée, pour voir les volumes à vendre le soir; il prenait chaque volume, s'arrêtait au plus précieux, détachait un feuillet avec subtilité, le glissait sous sa redingote, puis disparaissait, pour revenir le soir aux enchères. Le moment de la vente venu, le livre passait sous les yeux des amateurs; notre homme tombait, comme par hasard, sur l'endroit mutilé, signalait le déchet et dépréciait l'article. « Cependant, disait-il, je le prendrais volontiers tel quel, pour en faire présent à un ami qui le désire. » Et le livre lui était adjugé à vil prix.

« Vous concevez quelles inquiétudes me donnait ce monsieur, quand je le voyais arriver.

« — Écoutez, mon cher maître, lui dis-je un jour, quand vous viendrez à la bibliothèque, vous vous mettrez ici, à ma table, tout près de moi; mon encrier, ma plume, mon papier, tout sera en commun; car je me sens pris pour vous d'une telle amitié, que je ne puis me résoudre à vous perdre un seul instant de vue. »

« Le monsieur comprit le sens de mes paroles et j'en fus débarrassé. »

Une autre fois, M. Louis Paris reçut avis de la visite que projetaient de faire à la bibliothèque de Reims, un inspecteur de l'Université, M. Béquet, et l'ex-conventionnel Courtois, si fameux par ses escamotages de lettres et de papiers chez Robespierre. C'était précisément le personnage de tout à l'heure, l'arracheur de feuillets et dépareilleur de volumes, qui avait pris soin d'avertir M. Paris et de lui rappeler la fâcheuse réputation d'Edme Courtois.

« Ayez l'œil sur lui, c'est un conseil d'ami que je vous donne, lui avait-il dit; Courtois est un amateur... »

M. Paris remercia et se jura bien de se tenir sur ses gardes.

« En effet, dans la journée, on m'annonça ces messieurs, continue-t-il. Avant leur arrivée, j'avais eu le soin de reconnaître mon matériel. J'étais alors à Saint-Remy, mais à la veille de transporter mon matériel à l'hôtel de ville. La plupart de mes livres se trouvaient, par ordre de format, déposés sur le parquet. Je savais, à ne pas m'y tromper, la place de chacun de mes volumes. Ces messieurs sont introduits, ils font le tour de ma galerie, examinent les gravées, puis me questionnent sur nos richesses, nos raretés.

« Avez vous, me dit M. Béquet, beaucoup d'imprimés du XVe siècle? — Quelques-uns », dis je, et je les conduisis au rayon.

« Mais déjà l'un d'eux manquait, et ce n'était pas le moins précieux, un *Lucius Anneus Florus*, mince in-quarto du plus haut prix.

« Je ne fis pas semblant de remarquer l'alibi; on admira mon *Homère* de 1488, mon *Sabellicus* de 1489, ma *Bible* de 1482, et quelques autres. J'affectai de ne point parler de mon *Anneus Florus*, puis je reconduisis mes hôtes jusqu'au vestibule. Mais là, je donnai un tour à la serrure de la porte; puis, mettant la clef dans ma poche, je me rapprochai de mes visiteurs.

« Messieurs, dis je, vous a-t-on dit quel homme j'étais? Non. Eh bien! je vais vous le confesser. J'ai le malheur d'être défiant, soupçonneux, de ne croire à la probité de personne, en fait de livres, bien entendu; et, tenez, dans ce moment ci, je suis bien à plaindre, j'ai la conviction que l'un de nous trois est un voleur. O mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi cette idée! Après tout, c'est peut-être moi... Voyons, fouillez! Vous ne voulez pas? Tenez, voici mes poches, celles de devant, celles de derrière, celles... Je suis un honnête homme. A vous monsieur l'Inspecteur.

« — Qu'à cela ne tienne, Monsieur le bibliothécaire », dit M. Béquet. Et il se laissa fouiller.

« Tout en vidant les poches de l'inspecteur, j'avais l'œil sur Courtois. Celui ci se retournait, grimaçait, toussait, se penchait.

« Ne bougez pas, Monsieur Courtois, ne bougez pas, votre tour viendra!

« — Allons, dit notre voleur, quel diable d'homme voilà! Je vois bien qu'il faut restituer! »

« Et il jeta le volume sur la table.

« — Voici votre *Florus*. Que n'avez-vous défendu de même votre *Concile de Trente?* François de Neufchâteau n'en aurait pas fait trophée auprès du premier consul. »

Parmi les simples « gardeurs » de livres, on cite l'académicien Villemain. « Il ne rendait jamais les livres empruntés, dit M. Jules Richard dans son traité sur l'*Art de former une bibliothèque*, et il fallait la complicité de son secrétaire pour que le prêteur pût aller reprendre furtivement son bien. »

Un autre immortel, M. Louis de Loménie, était, au dire du même bibliographe, atteint de cette même fréquente faiblesse.

***

Mais ce n'est pas toujours pour les enfouir dans leurs vitrines, contempler et les savourer, que les amateurs font main basse r les volumes à leur portée et à leur convenance ; c'est aussi ur en trafiquer.

En tête de cette seconde catégorie d'indélicats bibliophiles, un mme au nom prédestiné, le fameux comte Libri, mérite sans nteste de prendre place.

S'il est vrai, comme d'aucuns l'affirment, que c'est dans les bliothèques d'Italie qu'on dérobe le plus de livres, le comte Libri ait été à bonne école et dû faire là-bas un sérieux apprentissage ant de franchir les monts et venir travailler chez nous.

C'était, du reste, un homme de haute valeur, un mathématicien un érudit de premier ordre, un très habile compère surtout, jôleur éminent et incomparable.

Arrivé en France à vingt-sept ans et sans un sou vaillant, il ait, trois ans plus tard, grâce à la protection d'Arago, nommé embre de l'Institut, en remplacement du géomètre Legendre, is obtenait la chaire d'analyse à la Faculté des sciences de Paris recevait, avec la croix de la Légion d'honneur, le titre d'ins cteur général de l'instruction publique, — rien que cela.

Il n'y a que les étrangers pour faire chez nous leur chemin aussi pidement et aussi brillamment.

C'étaient les bibliothèques de province que le comte Libri avait écialement mission d'inspecter, et sa façon de s'acquitter de te tâche était vraiment originale et comique : elle consistait à valiser ces établissements ni plus ni moins, à écrémer toutes collections qu'il avait à surveiller et à inventorier. Après cha ne des tournées de M. l'inspecteur général, on constatait, dans dépôts visités, des disparitions d'autographes, de pièces impor tes, de livres rares... On estime qu'en cinq ans, de 1842 à 1847, ri déroba pour 500.000 francs d'imprimés et de manuscrits, et les ventes qu'il fit, tant en France, au début, que plus tard à ndres, ne lui rapportèrent pas moins d'un million. Avant de ttre en vente les livres volés, il les manipulait, les maquillait, modifiait la reliure, les transformait : il était très habile dans délicates opérations.

Une première dénonciation faite en 1846, resta sans effet. L'année suivante, à propos d'un précieux manuscrit dérobé à la bibliothèque de Troyes (une bibliothèque qui n'a pas de chance, comme nous le verrons plus loin), une seconde dénonciation se produisit et une instruction fut secrètement commencée contre cet étrange inspecteur général. Mais celui-ci avait empaumé quantité de gens, s'était créé nombre de protecteurs : M. Guizot, entre autres, le déclarait innocent envers et contre tous et le défendait mordicus.

La plainte, grâce à lui, allait encore être jetée au panier et l'affaire enterrée, lorsque la Révolution de 1848 éclata. Le dossier Libri fut trouvé au ministère des affaires étrangères et on décida de continuer aussitôt l'enquête. Malheureusement, le coupable fut avisé de cette décision, et il eut le temps de se sauver, de gagner l'Angleterre, en emportant les 30,000 volumes qu'il possédait et qui, pour la plupart, provenaient de détournements et d'escroqueries.

Réfugié à Londres avec sa femme, Libri, qui fut condamné par contumace à dix années de réclusion, à la dégradation et à la perte de ses emplois publics, ne cessa de protester contre cette sentence. Il s'obstinait à l'attribuer à des vengeances politiques, quoique l'instruction dirigée contre lui fût antérieure, ainsi qu'on le lui faisait judicieusement remarquer, à la chute du gouvernement de Louis-Philippe.

Tout le public, et notamment le clan des bibliophiles, s'émut de cette affaire, s'en passionna. Libri malgré sa condamnation conserva de nombreux et notables partisans, tels que Gustave Brunet, Paul Lacroix, Achille Jubinal, Laboulaye, Paulin Paris, Alfred de Wailly, Mérimée surtout.

Lorsqu'en 1861, Mme Mélani Libri adressa une pétition au Sénat et tenta de mettre en mouvement ses hautes influences pour faire casser le jugement prononcé contre son mari, le procureur général Dupin, si enclin à de mordants jeux de mots, ne manqua pas d'en décocher un à l'adresse des champions de cet écumeur de bibliothèques :

« Dans cette affaire Libri, il y a des gens qui agissent vraiment avec une légèreté de... colibri ! »

M. Léopold Delisle a clairement et péremptoirement démontré la culpabilité de l'ex inspecteur général. Une partie des volumes dérobés par ce dernier ont été rachetés en 1888, aux frais et po

e compte du gouvernement français. Mme Libri elle-même, n'a pu garder jusqu'à la fin de sa vie les illusions qu'elle avait ou faisait parade d'avoir sur la moralité de son mari. Elle est morte en 1865, ruinée par lui et édifiée à son sujet.

Ajoutons qu'une vengeance de Libri aurait, dit-on, donné naissance à la cruelle mystification dont fut victime, de 1861 à 1869, e mathématicien Michel Chasles. Ce serait Libri qui, pour le punir de lui avoir, après sa condamnation et sa déchéance, pris sa place à l'Institut, lui aurait dépêché le faussaire Vrain-Lucas avec sa mirifique collection d'autographes, lettres de Pythagore, de Néron, de Marie Madeleine, de Cléopâtre, de Jules César, etc., sans compter les notes de Pascal et les fragments de Galilée, qui réjouirent si fort la galerie et clôturèrent la discussion.

* * *

Une autre affaire de vol, qui offre une grande analogie avec la précédente, c'est l'affaire Harmand, dont les débats se déroulèrent devant la cour d'assises de l'Aube, en février 1873.

Auguste Harmand occupait le poste de bibliothécaire de la ville le Troyes depuis 1842 : tout comme Libri, et selon une humoristique et véridique comparaison, ce maître loup avait été implanté lans la bergerie et mis ainsi à même de croquer toutes les brebis qui lui plaisaient. Insatiable était sa gloutonnerie, et les ravages causés par lui dans l'établissement dont il avait la garde excédent toute estimation.

Dénoncé par le concierge de la mairie, qui avait remarqué les enlèvements de livres clandestinement opérés par Harmand et son complice, le libraire Dufey, Harmand fut condamné à quatre ns de prison. A l'exemple de Libri, il tenta de se faire passer pour une victime des fluctuations politiques et attribua les poursuites exercées contre lui à des inimitiés personnelles, spécialement à la rancune d'un ancien maire de Troyes : pas mieux que on émule et devancier, il ne réussit à donner le change.

Un bien curieux détail a été révélé dans le cours du procès. Harmand avait pris soin de faire disparaître du catalogue l'inscription des livres qu'il dérobait, en sorte que les experts, MM. Ludovic Lalanne et Anatole de Montaiglon ne trouvaient aucune race de ces livres, et que leur tâche devenait presque impossible.

Une découverte, qu'on peut qualifier de providentielle, leur permit de reconstituer une ample partie du catalogue authentique et de constater, d'une manière irréfutable, maintes des soustractions opérées.

C'était d'après des fiches mobiles que le catalogue avait été originairement établi, et, ce travail fait, ces fiches avaient été reléguées au grenier. Pendant de longues années, les souris, qui abondaient sous ces combles, avaient eu loisir de grignoter ces paperasses et ne s'en étaient pas privées ; si bien que des sections entières du catalogue, les « Beaux-arts » et les « Belles-lettres », par exemple, étaient réduites en miettes et anéanties. En revanche, d'autres sections, comme la « théologie » et l' « histoire », dont les fiches se trouvaient dans un autre coin du grenier, sous une soupente, étaient demeurées intactes : ce sont elles qui permirent aux experts de rétablir, pour ces sections du moins, le catalogue dans son intégralité. Mais d'où provenait cette différence dans l'état des fiches ? Qui avait si bien défendu ces deux derniers lots contre les envahissements et méfaits de la gent souriquoise ? Un hibou, qui s'était glissé sous les tuiles de la soupente et y avait depuis longtemps élu domicile, prenant ainsi l' « histoire et la théologie » sous sa protection.

* * *

Les soustractions commises dans les bibliothèques publiques par ceux à qui la garde en est confiée sont d'ailleurs très difficiles, et par suite, relativement très rares. Le conservateur a toujours auprès de lui quelque aide, des sous-ordres, dont il lui faudrait tromper continûment la vigilance ou bien acheter la complicité : deux hypothèses également périlleuses.

Les larcins opérés par les lecteurs admis dans ces établissements sont aussi des moins aisés et fort peu fréquents, eu égard au nombre de ces lecteurs. Partout, les plus minutieuses précautions sont prises pour décourager et évincer les voleurs.

Tout ouvrage qui prend place dans une bibliothèque publique, quel qu'il soit et quelle que soit sa provenance, qu'il arrive par voie d'achat, de don ou d'échange, est, aussitôt reçu, inscrit sur le registre d'entrée, marqué du numéro qui résulte de cette inscription et frappé du timbre de l'établissement. Cette dernière empreinte, qui est à l'encre grasse, se fait toujours en plusieurs endroits, et

ux au moins, sur le titre d'abord et indispensablement (le titre, st l'endroit qui se remarque le mieux et se voit le plus vite), is à une page quelconque, mais toujours la même respectiment pour chaque bibliothèque. Si des planches sont jointes au lume, il est d'usage, en outre, d'estampiller chacune d'elles. ifin souvent même, la reliure porte sur les plats l'écusson de te bibliothèque ou son anagramme gaufré et doré.

On voit que de marques et d'indices, rendus, autant qu'il est mainement possible d'y parvenir, indélébiles et indestructibles, voleur est tenu de faire disparaître, si, ayant su esquiver la rveillance des gardiens et déjouer leur contrôle, réussi à emrter un ou plusieurs volumes — chose bien ardue et scabreuse à, — il veut trafiquer son vol.

Mais, en supposant même que ces lessivages et grattages de illets aient été effectués avec la plus extrême habileté, quel le bouquiniste ou le libraire qui, au moment de faire l'achat n livre, ne les découvrira pas, n'en surprendra point les quelles traces ? Et que de mal, que de soins, de travail, de temps, els tours de force pour exécuter plus ou moins bien ces lavages suppressions !

Dernièrement un malheureux garçon s'est fait prendre par un raire à qui il venait de proposer l'achat d'un ouvrage dérobé r lui à la bibliothèque Sainte Geneviève, un *Traité de Machines apeur*. Il avait effacé, et Dieu sait au prix de quelles peines ! les atre indices de cet établissement, c'est-à-dire le monogramme la reliure, le timbrage du titre, de la page 41 (tome I) et de la rnière page, il se croyait à l'abri de tout danger, sûr de son aire. Hélas ! il ne s'était pas aperçu que ce traité se composait deux tomes reliés en un ; il n'avait pas enlevé, par conséquent, timbre de la dernière page du tome I, ni celui du titre et de la ge 41 du tome II, et ces empreintes ne tardèrent pas à sauter x yeux du libraire et à amener l'arrestation du trop étourdi et scrupuleux personnage.

(*A suivre.*) Albert Cim.

LÈVRES CLOSES [1]

(Suite)

— Marcienne, murmura Charlotte, est-possible ?

— Plus que possible... inévitable.

— Vous osez dire ?...

Elles se considéraient, haletantes.

— Être la femme d'Édouard de Sélys, et le tromper ! Être vous Marcienne, et descendre si bas...

Un sourire, les sourcils levés. Mais Mme de Sélys se tut.

— Parlez... Défendez-vous, par pitié ! supplia Charlotte.

— De quoi me défendrais-je ? dit hautainement Marcienne. Tu as surpris la vérité. Je ne nie rien.

— Et... *cela* dure toujours ? Et vous continuerez ?

— Oui.

— Si je ne m'oppose pas à cette infamie !

— Tu as plusieurs moyens d'empêcher, en effet, ce que tu juges ainsi, sans discernement.

— Sans discernement !... Mon frère !... Une injure pareille à mon frère, au plus noble des hommes !... Et pour qui ?...

— Arrête !

— Ce Philippe, qui signe cette odieuse lettre, c'est bien Philippe d'Orlhac, n'est-ce pas ?

— C'est lui.

— Il a vingt-sept ou vingt-huit ans ?

— Pas davantage.

— Et vous en avez près de quarante.

Un léger sursaut du buste, le palpitement des longues paupières, la pâleur accrue : tels furent les signes, presque imperceptibles, de souffrance.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 19 Novembre.

— Mais ce garçon n'a rien d'extraordinaire ! s'écria Charlotte. est entré dans la diplomatie parce que c'est une carrière de arade. Et il reste au ministère pour ne pas quitter Paris, où il amuse. Voilà le rival que vous donnez à Édouard !...

— Ma pauvre enfant !... Si tu soupçonnais ta naïveté !

— Ma naïveté... Elle est morte !... Vous l'avez tuée, Marcienne. ous étiez mon culte, mon adoration, mon modèle... Maintenant, ne verrai plus que ces abominations et des trahisons dans la vie.

Les paroles vibrèrent dans un frémissement de douloureuse sin-rité. Jusqu'à présent, Charlotte, par la gaucherie de ses ques-ons, la raideur où elle forçait son angoisse de petite fille prête à ndre en larmes, manquait totalement du prestige que réclamait n rôle.

Mais soudain, elle fut elle-même. Elle eut l'accent de sa propre tastrophe morale. Son cri cessa d'être conforme à son attitude de rface. Il jaillit des profondeurs. Une intense émotion troubla arcienne.

— Ah ! Charlotte... ma petite sœur !... Ah ! quelle fatalité !

— Ne m'appelle plus ta sœur, Marcienne !... Je ne la suis plus. suis la sœur d'Édouard, de cet admirable grand homme, que, aintenant, ton existence même outrage !...

L'impétuosité des mots, le tumulte des sentiments, les san-ots éclatèrent. Et le tutoiement revenait, parmi les lambeaux nglants de tendresse déchirée. Car ce n'était plus la sage petite me Fromentel, guindée jusqu'à l'accomplissement d'un effarant voir : c'était Lolotte, éperdue de détresse, jetée dans une situa-on trop forte, et ne comprenant plus, ne voyant plus clair même ns sa propre conscience, à sentir qu'en face de la belle-sœur upable, elle ne parvenait pas à la haïr, qu'elle subissait toujours n charme tendre, sa domination d'altière douceur, et qu'une tation lui venait d'aller pleurer sur son épaule.

— Comment as-tu pu faire une chose pareille... toi, Marcienne ? tu ne t'en repens pas... Tu ne le regrettes pas !... Tu n'as pas ir d'en souffrir...

— J'en souffre devant tes larmes, Charlotte. Je sacrifierais, — n pas mon amour, — mais ma vie, pour que tu n'aies pas lu te lettre.

— Ton amour !... C'est à moi que tu dis cela !... Tu me donnes ntendre que ce misérable amour t'est plus précieux que l'exis ce, que ma sécurité morale, ma confiance en toi !...

— S'il ne m'était pas cher au delà de tout, je serais pire que tu ne me supposes.

— Cher au-delà de tout!... Mais tu blasphèmes! Tu préfères un Philippe d'Orlhac à Édouard ?

— Je ne les compare pas.

— Que t'a fait mon frère ? Réponds-moi franchement. A-t-il eu envers toi des torts que j'ignore?

— Aucun.

— Sa froideur n'est qu'apparente, tu le sais bien, Marcienne, il t'aime !... d'une façon à laquelle je ne songerai plus sans épouvante.

— Ma tendresse pour lui, je te l'assure, Charlotte, est immense.

— Tais-toi. Tu n'as pas le droit de parler de ta tendresse pour lui.

— Je ne puis pas t'en vouloir de t'exprimer de la sorte. J'aurais sans doute dit des paroles semblables, en jugeant une situation telle que la mienne, il y a seulement quelques mois.

— Ah ?... Et le crime que tu aurais condamné, maintenant que tu l'as commis, te semble justifiable ?

— Bien mieux : je ne puis même pas me persuader que cette révélation nouvelle, profonde, foudroyante, de la vie, comporte quelque chose de criminel.

Charlotte écarquilla les paupières, ouvrit toutes grandes les claires fenêtres de ses yeux. Mais rien n'y entra des sombres lueurs dont fulgurait l'âme de Marcienne.

La petite belle-sœur eut un mot de violence :

— Les assassins tiennent aussi des raisonnements pareils.

— Oui, peut-être... dit rêveusement Mme de Sélys. Ceux qui raisonnent, du moins. Et les autres, inconsciemment. C'est la réflexion que je me suis faite, dans l'étonnement du mystère que j'ai découvert en moi.

— Ce mystère n'est pourtant pas compliqué, murmura Charlotte.

Ses pleurs s'étaient taris. La contraction des nerfs faisait par instants tressauter les muscles délicats de son visage. Un sourire avisé, furtif, d'un dédain qui s'appliquait, vint soulever la lèvre puis se fondit dans le gercement d'un frisson.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Marcienne.

Elle avançait la tête, un peu inquiète, mais sans aucun redressement défensif contre l'offense probable. Plutôt avec une espèce

sollicitude pour les tourments baroques dont la naïveté de sa e-sœur devait aggraver la tristesse logique de leur situation.

-Qu'est-ce que tu veux dire?que ce mystère n'est pas compliqué?

- Oh! ne me force pas à m'avouer à moi-même ce que je devine... ce qui m'écœure!...

Le mot heurta le calme de Marcienne comme une pierre la surface unie d'un étang. Un tressaillement passa, en ondes vives, puis apaisées, et qui, soudain, moururent.

— Va, parle... Parle, Charlotte, de ce que tu ignores... Comme je le ferais moi-même à ta place, comme nous le faisons tous quand nous nous jugeons les uns les autres. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de la douleur que j'ai mise en toi. Crie-la, cette douleur, ma pauvre enfant. Qu'importe si tu me blesses!

ui avait tant fait la cour.

Quel secret de dignité était en cette hau- créature? Comment, dans un si tragique défilé, se maintenait sur les sommets, d'une démarche noble et sûre, tandis qu'elle t dû se débattre d'horreur au fond du précipice? Nulle arro d'ailleurs dans son accent, nulle vibration d'orgueil. Une ude singulière, une mélancolie profonde,et une émouvante Mais pitié pour qui?... Pour Charlotte sans doute... Pour

Edouard?... Qui sait? Et pour toutes les misères des cœurs, au quelles sa passion la rendait compréhensive. Pour tout ce qu'il a de mesquin, de fatal et d'amer dans la poursuite impérieuse bonheur.

Charlotte cependant, étreinte par cette supériorité, se taisa Marcienne insista. Et la jeune femme, balbutiante, finit par dir

— Ah! cette idée qui me remplit de honte pour toi, pour m pour nous tous... qui me fait prendre en dégoût l'amour, le mon entier, tout ce qui existe!

— Quelle idée?

— Edouard a cinquante-cinq ans. M. d'Orlhac n'en a pas tren Et ce n'est pas de platonisme qu'il te parle dans son odieuse lettre Toi, Marcienne, toi!... C'est pour *cela* que tu trompes l'homm admirable qn'est mon frère... que tu exposes son honneur... sa peut-être... Car tu sais bien qu'il en mourrait.

Sur le beau visage de Mme de Sélys, depuis le cou jusqu'a racines des cheveux relevés, la marée rose du sang surgit d'un f brusque, s'étendit, resta.

Elle s'accouda, les doigts au front, les paupières closes.

Et elle ne dit rien.

Charlotte l'épia, déconcertée.

C'était l'accusation suprême qu'elle avait lancée là, et même a un scrupule de la formuler, cette petite épouse gentille, tendre froide, qui se croyait éprise de son mari et lui avait donné tr enfants, tout en conservant une indifférence physique et une a pathie morale pour les manifestations sensuelles de l'amour. manifestations, il faut le dire, avaient été bornées, de la part Jacques Fromentel, par le principe qu'il professait et exprim suivant la formule classique : « On ne traite pas sa femme com une maitresse. »

Et, de fait, sans savoir comment on peut traiter une maitre Charlotte envisageait vaguement, dans le désir trop ardent l'homme, dans ses caresses trop vives, quelque chose de dé dant pour la femme. Elle entrevoyait ce domaine obscur avec tolérance rendue plus rigide par la curiosité inavouée, le d inconscient, qui pince les lèvres et aigrit la voix des vie vieillies et des épouses trop chastes.

Douée d'une joliesse exquise, à qui l'on faisait fête, et d mansuétude charmante, Charlotte hérissait aussi peu d'angles possible le petit glaçon de sa vertu. Toutefois elle gardait,

coupables amoureuses, ce « Comment peuvent-elles? » qui
-se de dégoût les lèvres que n'ont jamais affolées les bai-
s.

Et c'était Marcienne, — cette Marcienne tant admirée, toujours
e si haut planante, cette femme qui portait le nom illustre de
frère, dépositaire d'un repos si précieux, d'un honneur si
ré, c'était cette sœur aînée, maternelle à sa jeunesse, qui gliss-
t au plus vil péché, dans les bras d'un homme de dix ans moins
qu'elle!

Pourquoi ne repoussait-elle pas au moins l'imputation de folie
arnelle? Pourquoi n'avait-elle pas une protestation, pas un geste
ur se soustraire au bas soupçon dont Charlotte eût voulu écarter
orreur? Que n'invoquait-elle quelque chimère de compassion,
dévouement, un entraînement romanesque?... Mais cette rou-
ur d'aveu!... Et maintenant ce silence... Ces paupières abaissées,
lant un abominable rêve...

Marcienne songeait au miracle de la volupté magnifique... à
xtraordinaire unisson de deux êtres de chair dont les fibres et les
fs s'attirent de l'attraction irrésistible qui rend foudroyantes les
ndes forces de l'univers. Elle songeait que les ardents nuages
gnétiques, — lorsque, du fond le plus lointain de l'espace, le
nt les jette l'un vers l'autre, — ne peuvent pas se soustraire à
nion prodigieuse dont toute l'immensité s'illumine. Et qu'ainsi
ux créatures humaines, qui marchaient calmes et inconscientes
leur puissance passionnelle avant de se rencontrer, sentent,
nd leurs yeux se croisent enfin, quand leurs mains se touchent,
la fatalité d'un bonheur formidable est sur eux. L'étreinte leur
ient inévitable, comme l'éclair aux nuées.

Tout disparait devant la loi despotique de leur amour. Quelque
se d'infini passe dans leurs joies, comme si la Nature y conden-
tous les secrets de la vie et de la mort. Car le couple élu pour
e rare félicité de la chair rentre dans l'ordre parfait, réalise le
nomène essentiel, résume dans un baiser de feu l'harmonie des
ndes. Auprès d'une union pareille tous les autres mariages,
times ou illégitimes, ne sont que des ébauches d'amour, des
is plus ou moins durables, des erreurs plus ou moins douces de
agination et des sens.

Marcienne, le front sur sa main, sous l'ombre de ses paupières
ites yeux de son amant, sa bouche... Elle sentit autour d'elle
bras d'adoration et de caresse qui l'avaient emportée dans les

régions divines, sur les sommets de lumière, dans les au-delà fabuleux qu'elle eût ignorés toujours...

La jeune femme souleva la portière.

Comment le regret et le repentir seraient-ils venus? Elle n'avait au cœur, à côté de sa passion, qu'un grand désir de la mort, un désir qui, brusquement, l'avait saisie le jour où elle s'était éblouie devant la beauté de son amour.

Toute sa vie n'avait été qu'une marche à tâtons vers la minute resplendissante. Redescendrait-elle dans la nuit les chemins qu'elle avait montés vers l'aurore? Que pouvaient être les lendemains d'une félicité pareille?

Si elle l'eût goutée à vingt ans, peut-être eût-elle imaginé qu'un complet bonheur était le pain quotidien de l'existence, qu'il devait être éternel ou qu'il se renouvellerait à l'infini.

Mais elle en avait trente-huit. Elle avait sondé les choses et les êtres, les joies et les douleurs, par toutes les forces intuitives de sa nature d'intelligence et de sensibilité. Il y a quelques semaines seulement, n'aurait-elle pas juré qu'elle connaissait la mesure de tout, ayant au moins tout imaginé de ce qu'elle n'avait pas ressenti

Aujourd'hui, elle en arrivait à se demander comment avant de connaître Philippe, elle concevait l'amour. Et elle n'y parvenait pas. Elle prenait en pitié son ignorance antérieure.

Du moins elle en savait assez pour connaître que rien ne dure, pour observer l'affreuse rapidité des jours, pour compter les heures de grâce accordées à sa jeunesse finissante.

Et voilà pourquoi Marcienne souhaitait d'un pire vœu quelque mort soudaine et douce. N'est-ce pas seule éternité qui pouvait être accordée à son rêve? Des siècles n'y ajouteraient rien. Il suffirait pour qu'il fût impossible qu'elle le vît pas finir.

Elle s'arrêta devant une grille étroite.

La voix de Charlotte la tira de sa rêverie.

Mme de Sélys regarda cette enfant.

Comment lui faire comprendre ce qu'elle même, Marcienne,

malgré ses années en plus, sa supériorité d'organisation, sa curio sité de la vie, n'eût pas compris quelques mois auparavant, n'eû jamais compris peut-être sans le piège de lumière et de folie où l'avait prise le destin ?

On lui avait tant fait la cour ! Elle se sentait naguère encore s sûre d'elle-même, dans sa méfiance amusée des protestations qu le désir met aux lèvres des hommes. Elle se serait condamnée d'a vance sur la simple vision de sa conduite actuelle. Comment Char lotte ne la condamnerait-elle pas ?

— Ainsi, disait la jeune femme, tu te renfermes dans ton silence Marcienne ? Tu ne daignes me donner aucune explication, tu n veux prendre aucun engagement ?...

— A quoi bon ? Corrige-t on la fatalité par des paroles ?

— Je la corrigerai par des actes.

— Que feras-tu ?

— J'avertirai mon frère.

— Malheureuse enfant ! Ne vaudrait il pas mieux que tu prisse une arme pour le tuer ?

— Je cesserai de te voir en tous les cas, Marcienne. Je n'entre rai plus dans cette maison où ton mensonge habite.

— Ce serait tout révéler à Édouard.

— Tu ne veux pas que je joue un rôle dans ta comédie, que devienne ta complice ?

— Je ne veux que sauver de la douleur celui que j'offense ma gré moi. C'est bien assez du mal que je t'ai fait, ma pauvre Lolott

— Pourquoi n'as tu pas le courage de ta folie, ne divorces pas ?

— Parce que ni Édouard ni moi nous ne pourrions vivre l'u sans l'autre.

A cette étonnante réponse, Charlotte eut un moment de stupeu Puis, affolée d'incompréhension, d'impuissance, elle s'écria :

— Eh bien, j'irai trouver M. d'Orlhac. Je le supplierai ou le menacerai. Si c'est un homme d'honneur, il renoncera à toi.

Marcienne, sans répondre, posa sur Charlotte un long rega fndéfinissable.

Il y eut un silence. Toutes deux maintenant se tenaient debo face à face. Et, brusquement, dans cette confrontation, le sen ment de ce qui les divisait sombra en elles, tomba au second pl de leurs âmes, subit comme une courte éclipse. La douceur inti et ancienne de leur amitié ressurgit. Un long flot de tendre

nonta, dans une horreur étonnée de la lutte. Pouvaient elles se raiter en ennemies ? Mais que s'était il donc passé ? Pourquoi 'avaient-elles pas prononcé le mot qui les aurait fait se com rendre ? Il devait exister, ce mot. Rien n'était irréparable. La riste chose pouvait finir, s'oublier, s'effacer comme un mauvais ve.

Charlotte surtout, si longtemps pliée à l'influence de cette sœur u'elle admirait, et dominée à cette minute même par le mystère, ar le calme d'une nature vraiment supérieure, — plus enfant ussi, plus crédule aux miracles des revirements et des réparations, - admit soudain et sans cause la possibilité d'un remède.

— Marcienne... j'avais tant de chagrin!... Pardon si je t'ai lessée... Je ne te juge pas, je t'implore... Dis, tu ne voudras pas otre malheur à tous!...

Des larmes noyèrent les yeux de Mme de Sélys.

— Lolotte!... Chère petite Lolotte!...

— Marcienne... j'en mourrai!

— Tais-toi, oh! tais-toi!...

Elles s'étaient rapprochées. Elles s'étreignaient à présent, fré issantes de sympathie, d'angoisse. La tête blonde s'appuyait sur 'paule plus haute. L'aînée entourait la cadette de ses bras, avec 1 léger bercement comme pour une petite fille que l'on nsole.

— Pourquoi as-tu fait cela, Marcienne?

— Je ne puis pas te le dire.

— Je t'aimais tant!... Et maintenant... de t'embrasser ainsi, il e semble que je trahis mon frère.

— Ne crois pas une pareille chose.

— J'ai eu des idées affreuses. J'en aurai encore. Comment vivre tre vous deux désormais?

— Hélas! pauvre enfant, ce n'est pas moi qui peux te le dire. oute sollicitation de ma part pour assurer son repos, à lui, aurait ir de réclamer ta complicité.

— Comment!... Ta fierté ne me demande rien! Tu me laisses re d'agir?

— Absolument libre.

— Mais je ne sais pas ce que je dois faire. Et quoi que je fasse non, je deviendrai folle de douleur.

— Tu as tes enfants, Charlotte. Oublie le reste et ne pense qu'à ux.

— Je suis l'enfant de mon frère. Il m'a élevée. Je lui dois tout. Voilà ce que je n'oublierai jamais.

Un retour d'hostilité sur cette parole. Un recul.

— A toi de voir, dit Marcienne, si, en l'éclairant, tu lui rendrai le bien qu'il t'a fait.

Ce fut le seul effort où condescendit l'orgueil de Mme de Sélys pour inciter sa belle-sœur au silence.

— Et... tu es décidée, Marcienne?... Tu reverras M. d'Orlhac?

— Sur ceci je n'ai pas à te répondre.

Les fronts et les cœurs de nouveau redressés. Les yeux durcis. Une désolation d'espace entre les âmes.

— Adieu, Marcienne.

— Au revoir, Charlotte.

Et comme la jeune femme soulevait la portière :

— Ne viendras-tu pas dîner ce soir?

— Je ne le peux pas. Adieu.

III

Marcienne descendit du fiacre au coin de la rue Mozart.

Elle paya le cocher, lui donna plus qu'elle ne devait, p manque d'habitude, car, n'ayant jamais, jusqu'à cette époque sa vie, pratiqué les courses mystérieuses, elle ne connaissait gué que sa propre voiture.

Puis elle s'engagea dans la rue Ribéra.

Quel sens avaient pris pour elle les trois syllabes du nom de maître espagnol! Quel sens plus pénétrant, le singulier décor cette rue lointaine d'Auteuil, dont la pente, généralement déser descend entre d'anciens jardins, le long de clôtures par-dess lesquelles pendent des branches.

Ces arbres enfermés représentent les débris des bois qui, nagu encore, résistaient à la lente conquête de la ville, à la marche bon ordre de l'armée formidable des maisons. Ilots de verdu transformés en petits parcs autour de villas particulières, disparaissent l'un après l'autre. La valeur des terrains augme à l'ouest. L'emplacement d'une charmille est un capital perdu. déracine pour bâtir. Déjà, vers le haut de cette pittoresque et v doyante rue Ribéra, des constructions dressent leurs sept étag

dans l'horreur accrue des façades prétentieuses, des encorbellements lourds, des ferrures peintes en bleu pâle et des petits bandeaux de faïence aux tons criards.

Marcienne franchit vite cette région de modernité vulgaire.

Au delà, tout de suite, l'impression de dépaysement, d'existence lointaine.

Les secs trottoirs d'hiver sous la retombée des branches. Les nobles et tristes formes des grands arbres dépouillés. La vie mystérieuse des demeures entrevues dans le cadre des grilles, et qui semblent abriter des sensations fortes et lentes. La ouate basse du ciel de décembre déchiquetée aux ramilles noires. Et le parfum âcre, brumeux, qui monte des terreaux, des racines, des chrysanthèmes morts, des lierres vivaces.

Une impression morne et recueillie de province, une haleine de solitude forestière, avec une pointe aiguë de réminiscence nostalgique.

Marcienne aspirait ces choses, leur ouvrait toute son âme, déjà grisée de rêve, les yeux alanguis, les narines palpitantes.

Elle entrait dans son univers passionné. Elle était au seuil du merveilleux abîme, de l'au delà, du surhumain.

Elle s'arrêta devant une grille étroite, murée à l'intérieur par des volets pleins, qui ne laissaient rien voir.

Elle l'ouvrit, la franchit et la referma, furtive et preste.

Dans le jardin, elle s'arrêta, la main à sa poitrine gonflée, où le cœur bondissait follement.

Une joie douloureuse l'oppressait. Dès cette première minute, tout ce qu'il y avait dans son amour de voluptueux et de tragique, tout ce qui en faisait l'ivresse et l'amertume, se précipitait en elle, y jetait cette exaltation douce et en même temps terrible, qui semblait à Marcienne la saveur suprême de la vie.

Son amour... Il était là, partout, dans cet asile secret et cher. Il se levait passionnément de toutes choses : de la pelouse étroite, où le gazon se poudrait d'une poussière de brouillard ; des corbeilles, où la sollicitude entêtée de l'amant voulait maintenir des fleurs en plein décembre ; de l'allée tournante, où le gravier criait une discrète bienvenue ; du petit porche à colonnettes, au fronton duquel s'échevelaient des ramuscules morts de glycine.

Les yeux de Marcienne effleuraient chaque trait du blême jardinet d'hiver, chaque détail de la façade, avec une caresse attendrie. Stables images des heures miraculeuses et fugitives. Appa

rences qui subsisteraient en elle à travers tout l'avenir obscur, jusqu'aux portes de la mort... Oui, toujours, toujours, elle les verrait. Et c'était le seul « toujours » dont la certitude fût permise à sa jeunesse déclinante.

Une pâleur à la joue, Mme de Sélys entra.

Il était à peine trois heures et demie. Philippe ne serait pas encore là. Elle le savait.

Le jeune homme n'habitait pas cette villa, louée uniquement pour leurs rendez-vous.

Il demeurait avec sa mère, dans un superbe appartement de la place Vendôme.

C'était pour ne pas quitter Mme d'Orlhac, et non comme l'avait insinué Charlotte, pour mener à Paris une vie de plaisirs, que le jeune diplomate s'était fait donner un poste au ministère des Affaires étrangères, plutôt que d'accepter le secrétariat d'ambassade auquel il avait droit.

Philippe, sous certaines apparences de futilité mondaine, et avec ce scepticisme d'attitude qui est le costume d'élégance morale de rigueur à notre époque, était un être de tendresse, de chimère de vive sensibilité.

Un courant d'idées, une mode d'opinion, en façonnant les gestes de tous, laisse intact le caractère de quelques-uns. Vers 1830, il y a eu des romantiques au cœur sec; et, pour un petit nombre qui s'exaltaient sincèrement, combien restaient glacés tout en pinçant de la guitare lyrique.

Aujourd'hui, il faut être féroce. Mais les larmes qu'on n'étale plus au dehors ne laissent pas que de couler en dedans. L'égoïsme, la négation, la « blague », sont pour certains les traits du visage véritable. Mais pour d'autres ce n'est qu'un masque retenu par la fierté.

Jusqu'à vingt-huit ans, Philippe d'Orlhac avait essayé d'être de son époque. Il avait eu des maîtresses, et se vantait de ne leur avoir jamais dit : « Je vous aime. » Il cachait comme une faiblesse inavouable son culte pour sa mère, la soumission où il restait volontairement vis-à-vis d'elle, plus troublé de lui causer un chagrin que, dans son enfance, de subir une de ses gronderies. Il défendait d'un enthousiasme ou d'une admiration autant que d'une impulsion basse. Il affectait de goûter dans l'art l'intellectualité seule et de mépriser le sentiment.

De bonne foi, il se composait une tenue morale en contradiction

ıvec sa nature secrète. Il en subissait le malaise sans se l'expliquer. C'était un enfant. Il ne se connaissait pas.

Mais il rencontra Marcienne de Sélys.

Et ce fut, dans ce cœur neuf, intact — prisonnier dont on ouvrait e cachot et qui découvrait la splendeur du soleil — un éblouissement de passion ; chez cet être jeune, ardent, crédule, qui se croyait rieux de tous les siècles de pensée humaine, qui se jugeait indifférent, sceptique, une éclosion de miracle, une apothéose de chair et d'âme à illuminer toute l'existence.

Lui qui se renfermait dans l'artificielle forteresse de son MOI, qui s'appliquait à cette culture taciturne et altière de sa personnalité, il se donna avec confiance, avec une tendre prodigalité de out son être. Et il éprouva un bonheur extraordinaire à se donner ainsi. Il eut l'émerveillement de ce qu'il croyait un miracle, alors qu'il rentrait seulement dans la véritable ordonnance de sa nature. Il attribua ce miracle à la grâce unique, incomparable de Marcienne. Il adora cette femme avec l'illusion d'un amant à son premier amour — l'illusion qu'elle seule aurait pu lui ouvrir es portes du ciel inconnu, et que, s'il la perdait, ces portes se efermeraient pour toujours. Il eut la reconnaissance agenouillée l'un adolescent, avec la fierté ombrageuse, le prestige de volonté t d'intelligence, l'entente des choses sensuelles, qui sont le fait de 'homme.

Marcienne songeait à la beauté, à la spontanéité de ce jeune mour, tandis qu'assise dans le petit salon de la rue Ribéra elle ttendait Philippe.

Tous les jours, vers cinq heures, en sortant du ministère, il ourait à Auteuil. Il s'enfermait dans leur chère maison, sans ımais être sûr que Mme de Sélys pourrait l'y rejoindre, car n'éait elle pas entourée de toutes les barrières de la prudence et des ccessités mondaines ? Il écrivait ou lisait jusqu'au moment — rdif par bonheur aujourd'hui — des diners en ville.

Il s'habillait là, sans valet de chambre, et partait, morose ou ıivré, suivant que Marcienne était ou non venue.

Le domestique sûr, réservé au service de la villa, ne paraissait ıe le matin. L'horreur des curiosités serviles, plus que le danger, isait écarter par les amants toute présence mercenaire.

Mais, par les ordres de M. d'Orlhac, tout, dans le nid étroit, si igneusement paré, était prêt à partir de midi pour une arrivée opinée de Mme de Sélys. Un caprice de nostalgie ou de rêve y

amenait parfois la jeune femme, comme en cet après-midi où elle accourait se réfugier là, toute meurtrie de son entretien avec Charlotte.

La tête au dossier de la bergère, dans le silence passionné, dans l'arome des fleurs dont s'imprégnait la tiède atmosphère, Marcienne réfléchissait.

La tête au dossier de la bergère, Marcienne réfléchissait.

Un sourire de tendresse mélancolique flottait à ses lèvres. Elle regardait au fond d'elle-même, dans l'arrière-plan de détresse obscure qui se creuse sous une passion telle que la sienne, et elle trouvait une volupté étrange à la souffrance qu'elle éprouvait seule que seule elle connaissait. Tout à l'heure quand l'adoré viendrait, avec quelle joie triomphante elle lui ouvrirait ses bras, elle lui tendrait sa bouche! Comment douterait-il des ombres que mettent aux cœurs d'une femme de cet âge, et qui aime, les lointains déjà profonds de la vie? Elle-même pensait-elle encore dans l'étourdissement de l'ivresse? Sous les baisers de Philippe, ne trouvait-elle pas la sensation d'existence indomptable et éternelle qui doit être la respiration des dieux? Et quand, tremblante et mortelle, Marcienne retombait sur la terre, tout le tragique des hiers et des lendemains

u'ignoraient les vingt-huit ans de Philippe, ne devenait il pas ne source de volupté sombre? Aurait-elle renoncé, même pour 'insouciance de la jeunesse, qui ne sait pas goûter la vie, à l'in-ense, à l'amère saveur de ses joies formidables et précaires ?

Ah ! ce qui la faisait si grande !... La mort en soi de l'égoïsme, 'acceptation du destin, la endresse non point seule-nent pour l'amant d'aujour-'hui, pour l'amant perdu de passion, mais our le fatalement infi-èle de bientôt, our celui qui 'écarterait de on chemin, our l'être qui ortait en lui-nême, sans le avoir et sans le roire — mais lle savait, lle! — l'infi-ie douleur es jours à enir.

« Viens ! » murmura-t-il à Marcienne.

Elle l'ai-nait! Comme lle l'aimait our l'enchan ement des eures pré-entes, et pour e martyre ue, malgré son adorable cœur, il ne pourrait pas ne pas lui nfliger plus tard.

Capable de savourer, d'approfondir des émotions pareilles Mme de Sélys ne se croyait pas tenue d'y renoncer, même pour on mari, même pour Charlotte. Elle eût protesté devant Dieu nême de son droit de vivre un tel rêve.

Extase de mélancolie, de sacrifice tendre, merveilleux frissons

de la chair : c'était la cime de son destin qu'elle atteignait. Qui donc l'eût empêchée d'y monter ?

Un grincement de la grille — si léger, mais qu'elle entendit — la souleva vers une fenêtre, dont elle écarta le rideau.

A travers l'ombre complètement tombée, elle devina plutôt qu'elle n'aperçut Philippe.

Elle toucha le commutateur électrique. Des lueurs jaillirent. Les gerbes de roses, de lilas, dans les vases aux formes bizarres, surgirent triomphalement de la nuit. Elle reconnut la certitude de l'amour... les pas dans le vestibule...

Oh! son cœur qui bondit! Et, dans ses veines, le grand flot de suavité tumultueuse...

Le voici, l'amant. Il entre :

— Tu es là!... J'ai vu la lumière... Ah! que je suis heureux!

Tout de suite leurs bras se sont noués aux bustes, leurs lèvres se prennent.

Les subtilités de leurs âmes s'évanouissent dans l'attraction impérieuse des corps. Et c'est la commotion bouleversante, la défaillance, toujours nouvelle et comme imprévue, de la première caresse. Cet homme jeune et ardent, cette femme aux nerfs fougueux et délicats, s'aiment avant tout de tous leurs sens.

L'appel réciproque de leurs fibres vivantes est si net, si violent qu'ils en souffrent, — palpitants, écrasés, — dans le coup de foudre de chaque rencontre. Ils délirent, tremblent et s'émerveillent tout d'abord de s'effleurer.

Puis ce désordre s'apaise. Les vœux de la chair se précisent. Ils retrouvent le discernement des baisers.

— Viens... murmure à Marcienne la voix altérée de Philippe. Viens... je t'aime... je te veux... à moi... toute.

Elle marche, énivrée, dans son étreinte.

Elle se laisse entrainer vers les demi ténèbres de leur chambre.

Ni résistance calculée, ni coquetterie. Ils sont tous deux dans la grande passion dévorante, qui n'a pas besoin de subterfuges, d'aguillons.

Ils ont l'un de l'autre une soif égale. Et cette soif ne ressemble pas aux fièvres d'imagination qu'ils ont pu connaitre — lui, dans des aventures sans sincérité ; elle, dans deux mariages : le premier de virginale ignorance, le second, d'enthousiasme intellectuel

Ils découvrent ensemble le paradis de leur amour. Chacun e

ur l'autre l'initiateur involontaire, par la seule ingéniosité de sa ıdresse.

Leurs baisers se façonnent à leurs lèvres, parce que ce sont *leurs* res, sans qu'aucune science perverse, aucune furtive réminis- nce, n'émousse la saveur violente, aiguë et neuve de leurs ca- ses, l'émerveillement de leurs audaces dans le mystère des vo- ptés.

. . . . . .

Et maintenant ce sont les premiers mots de la causerie qui suit xtase : cette causerie chuchotée des âmes blotties l'une contre utre comme le sont les corps heureux; ces paroles qui, dans ır folle et câline douceur, gardent des frôlements, des soubre- uts de chair frémissante.

— Alors... tu m'aimes ?

— Oh !... si je t'aime !...

— Tu as pensé à moi depuis avant-hier ?

— Tout le temps, ma chérie. Je ne pense que trop à toi, mon eu !...

— Pourquoi, trop ?

Il ne répond pas tout de suite. Un reflet de souffrance passe ns ses yeux, que l'ombre et la passion remplissent d'une splen- ur obscure. Et Marcienne y distingue le mal de jalousie dont il uffre, parfois jusqu'à l'injustice, jusqu'à la fureur. Elle regrette question. Mais dans la pression soudain plus étroite dont elle nserre, Philippe se domine, refoule en lui-même l'élan cruel, erche sa réponse à la surface des impressions troubles.

— J'ai tellement ton nom dans le cœur, dans la pensée, sur lèvres, que je crains toujours qu'il ne m'échappe. Par moments... ure toi... je sursaute... je crois l'avoir prononcé distinctement... mme ces gens qui s'endorment à l'église, et qui se réveillent arés, qui regardent leurs voisins avec inquiétude, croyant avoir rlé tout haut.

Elle sourit, — moins effrayée d'une imprudence possible que ne minute d'indifférence chez le jeune homme. Mais il est bien lle Il est sincère. Elle le contemple sous l'estompe de la fine curité. Cette belle tête, rayonnante de virile jeunesse, lui appar nt. Cette chair, ce cœur, sont tout vibrants d'elle. Oh ! la magni- nce de la possession d'amour... Elle s'en extasie, Marcienne. r, ce qui l'a fait souffrir dans le seul homme qu'elle ait aimé baravant, dans son mari Edouard de Sélys, c'est la résistance

latente de cet intellectuel, qui, sans cesse, et pourtant très épris se défendait contre le sentiment.

L'orgueil d'Édouard n'admettait pas l'abandon complet à un femme, même à la femme qu'il adorait. Et celui-ci, ce Philippe qui se livrait, qui se donnait, qui ne savait pas comment se donne assez, dût-il en souffrir!... Quel ravissement, quel attendrissemen de tenir entre ses mains le bonheur d'un être si cher ! Comme el l'aimait pour sa confiance, pour la noble témérité qui consiste à r rien garder par devers soi en amour. L'immensité tendre qu'el sentait en elle-même était si bien faite pour accueillir le don me veilleux, pour abriter chaudement, profondément, le cœur candi et désarmé !

Elle glisse sa bouche contre l'oreille de Philippe. Elle murmur — par un jeu où se plaît leur passion :

— Qu'est-ce que je suis pour toi ?

— Tu es mon idole adorée.

Elle secoue la tête, — cette tête dont la fierté grave se disper en mutinerie amoureuse, et qui, les cheveux défaits, parait si jeu dans le désordre des dentelles.

— Qu'est-ce que je suis ?

— Ma passion... mon bien... mon tout.

— Non... Non... Dis vite.

Alors il prononce le mot qu'elle attend, — ce mot que le resp de l'homme n'eût pas avoué d'abord à lui-même, mais que M cienne a transfiguré, dont elle a fait un suprême symbole d'étrein de communion sensuelle, de périlleuse et divine folie.

— Tu es ma maîtresse.

— Oui... Je suis ta maîtresse... TA MAÎTRESSE !...

Elle serre les dents, pâle de la signification ardente. Les étoi de ses yeux scintillent et sombrent entre le voile des cils. Elle répéter à Philippe, elle répète elle-même les syllabes dont la b diesse d'aveu, dont même la sonorité nerveuse et crissante grisent. Puis elle ajoute, la voix mollie en un roucoulement rêve :

— Tu es mon amant... mon amant!...

Pour le lui redire, le jeune homme se met à genoux, déli d'adoration :

— Je suis TON AMANT !...

N'est-ce pas leur destinée? L'exaltation de leurs sens et de l âmes, les puissances inconnues de vivre qui s'éveillent en eux

ont eux-mêmes restent éblouis, ne leur crient-elles pas que tout u monde doit être erreur, excepté de telles indications, si hautement souveraines, de la Nature et de leur conscience — non pas e la conscience artificielle que leur ont façonnée les morales umaines, mais du sentiment irrésistible, primordial, qui crée harmonie de leurs deux êtres.

Jusqu'à ce jour, Marcienne le croyait. Elle ne se découvrait ucun remords. Plusieurs fois, d'ailleurs, elle s'était dit : « Il n'est u'une seule vertu absolue, la bonté. Ne pas faire souffrir, tout est . » Et elle se plaisait à résumer la philosophie de son généreux eur par cette phrase, — à propos de laquelle on la taquinait dans intimité :

— Mieux vaut commettre une grande faute que de causer une etite douleur.

Mais aujourd'hui, dans l'enivrement du plus excessif bonheur, lle tressaille... Au fond d'elle-même, tout à coup, un sourd murure de larmes... Elle revoit la petite figure blonde, crispée d'an oisse :

— Charlotte!

Marcienne n'a pas prononcé le nom tout haut. Elle ne veut pas arler à Philippe d'une pareille tristesse, et dont la divulgation s mettrait tous trois dans une situation si délicate.

Mais il a senti leur splendeur d'amour s'assombrir, — comme, s paupières fermées, on devine le passage d'une nuée sur le soleil.

— Marcienne, promets-moi que tu m'aimeras toujours!...

Elle le regarde sans répondre, et il s'épouvante de l'amertume e son sourire.

— Oh! chérie, pas ces yeux-là... Ils me font mal.

Elle ne les éclaire pas. Elle les détourne.

Une violence monte au cœur de l'amant.

Il est sujet à des crises farouches lorsqu'il se heurte à l'inaccessible dans l'âme et dans l'existence de cette femme.

— Ah! je sais bien que tu appartiens à un autre...

Un silence.

— Et tu l'as aimé!

Elle a un geste qui implore, mais qui ne proteste pas.

Philippe s'affole.

— N'as-tu aimé que lui?... Que sais-je de toi pendant toutes les nées où je ne t'ai pas connue?... Oh! ton passé... Oh! toutes tes roles... tous tes pas... Oh! tout toi que je n'ai pas possédée... que

je ne peux plus prendre... que tu ne pourrais plus me donner toi-même si tu le voulais!...

La fauve douleur est déchaînée. Elle bondit dans sa prison de chair; elle se plaint... et tout à l'heure elle va rugir aux barreaux de la cage, à la barrière des dents serrées.

En face d'elle, chez Marcienne, l'orgueil et le mystère se dressent. Toutefois, dans le silence de fierté, une clameur de passion retentit. Elle n'accordera pas une explication à la colère de son amant, mais elle se jette d'un élan sur cette poitrine orageuse.

— Philippe... Tais toi! Je t'adore!...

— Tu m'adores?... tu hésites... Ce mot-là te fait peur!

Peur!... Il ne sait pas si bien dire. Il ne connaît pas l'effroi des deux syllabes, — pour lui si longues, pleines d'éternité, — pour elle si courtes!

Qu'est-ce que le « toujours » de l'amour en l'espoir de cette femme si proche de quarante ans?... Elle frémit jusqu'au fond de son être d'une intolérable épouvante.

Et le reproche insensé du jeune amant l'accable. Lui expliquera-t-elle?... Oh! plutôt mourir. Il ne saura que trop vite! Elle songe au bourreau qu'il sera, et le noble pardon qu'elle lui accorde d'avance l'emplit d'une ivresse d'abdication, d'un attendrissement infini.

— Oui... mon Philippe... je t'aimerai toujours.

Trop tard. Il a mesuré, — dans un autre sens qu'elle, — tout ce que les fatalités de la vie ont mis de distance entre eux.

C'est la coutumière torture, — sourde et confuse, — mais qu'un geste, un mot, une nuance d'intonation suffit à rendre aiguë.

Oh! ce quelque chose en elle d'impénétrable, d'insaisissable, — ce quelque chose tissé par les années, par les acquisitions de l'intelligence et du cœur, par les souvenirs, le long de tous les chemins fleuris de sensations où elle a marché sans lui!... Comme il s'en exaspère, comme il en souffre!...

— Si tu m'aimais, tu divorcerais. Nous serions complètement l'un à l'autre.

— L'un à l'autre?... Mon Philippe... Nous ne pouvons pas l'être plus que nous ne sommes.

Et c'est vrai. Ils ne peuvent pas. L'obstacle suprême est en eux et non en dehors d'eux. L'épouserait-elle — si elle était libre — ce homme de dix ans plus jeune qu'elle? Ce serait une faiblesse dont sa haute nature est incapable, et dont sa prévision clairvoyante

perçoit trop bien les conséquences. D'ailleurs elle n'infligera pas Édouard cet effroyable désastre.

Elle garde le silence. Les lèvres inertes, les yeux mi-clos, elle oûte l'âcreté secrète, le parfum de ciguë qui mêle à sa passion ne saveur si tragique. C'est la grandeur et la rédemption de sa ute. C'est aussi le brûlant aiguillon qui la précipite éperdue aux rofondeurs des précaires béatitudes.

Dans un délire d'âme et de sens, Philippe se penche vers elle. ne soif de meurtre et d'amour éclate aux prunelles passionnées. Iarcienne connaît cette lueur trouble. Elle s'y enivre. Elle la rave.

— Tue-moi, Philippe... Tue-moi !

— Ah! tu le voudrais... dit-il. Oui... mourons, mourons!... 'est le seul moyen de nous appartenir tout à fait.

Elle jette un cri de volupté, de surhumaine délivrance :

— Ah! mourir, mourir de ta main!...

Leur exaltation est indicible. Au cou délicat de Marcienne, hilippe crispe ses doigts nerveux. Elle perd le souffle. L'extase e ses yeux va vers l'amant et vers la mort.

Mais, tout à coup, le jeune homme se rejette en arrière, passe la ain sur son front.

— Je suis fou... Je suis fou!

Sur leur désordre une stupeur s'abat. Un instant après, ils sont ux bras l'un de l'autre.

— Que s'est-il passé? Qu'avions-nous?

— Ah! Philippe... Ton hésitation... Quel dommage!... Ce serait hi... Je dormirais dans mon rêve.

— Tu l'as souhaité?

— Follement.

— J'ai vraiment voulu te tuer, Marcienne.

— Qui t'a retenu?

— La pensée que je n'avais pas une arme pour me frapper médiatement après et tomber là, près de toi, sur ton corps. Un volver, un couteau à portée de ma main... c'eût été l'affolement mplet, la démence irrésistible. Mais la seule préoccupation du oyen matériel m'a rappelé à moi même. Puis, ensuite...

— Quoi donc?

— Une autre idée... qui m'est venue en second, celle-là... en cond seulement, je l'avoue.

— C'est?...

— Le souci de ton honneur de femme.

Elle ne répond pas. Elle l'avait oublié. Maintenant elle frémit Elle voit la scène. Les deux cadavres trouvés là, demain. Que scandale! Édouard... Charlotte. L'injustice, l'abomination d'un te crime contre eux... Et pourtant?... Ah!... De quel soupir au bor des lèvres vaguement souriantes, de quels yeux noyés de regre Marcienne suit dans le néant la minute fuyante, la minute irréfl chie et terrible où la vie, l'amour et la mort fulguraient en apo théose, — la minute unique, et qui aurait dû être la dernière, ca sans doute, elle ne reviendra jamais.

— Oh! s'écrie Philippe. (Il écartait les dentelles sur la poitri fraiche, aux contours délicieux.)... Comme je t'ai marqu mienne! Ah! il te faudra cacher ta gorge... De quelques jours, a moins, personne autre ne la verra.

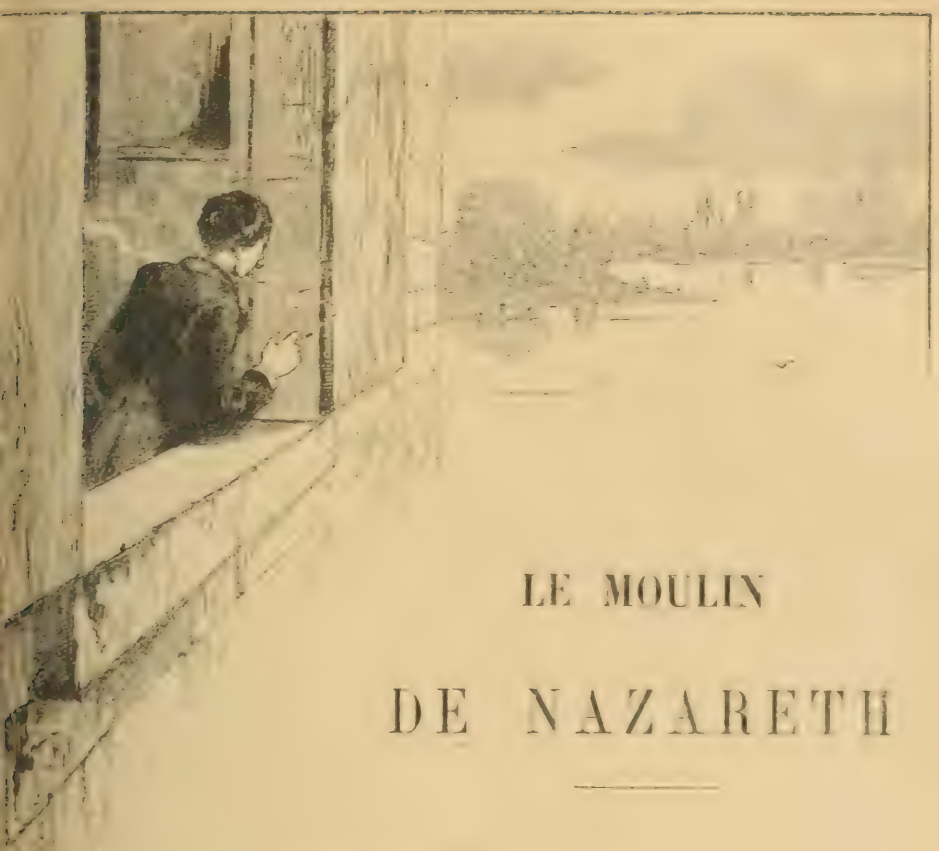
Une ironie, une férocité encore. Mais la frénésie se condense e volupté furieuse. Il couvre de baisers qui sanglotent, qui morden cette peau blanche, si tendre et fine, où toute empreinte s'exagèr et sur laquelle ses ongles ont laissé leur net et tragique dessin.

Marcienne ouvre ses bras et les referme éperdument. N'est-pas le Bonheur qu'elle étreint sous la forme jeune, impétueuse belle, de cet amant selon sa chimère et selon son désir, de c amant dont la ferveur atteint l'extravagance altière de ses propr songes? Elle est à lui dans un emportement de sensations, — qu sait exalter encore. Car Philippe, malgré le tumulte de son ce veau et de son sang, s'attarde aux lenteurs dévotieuses, a errances et aux flâneries de caresses, qui retiennent longtemps bien aimée dans les sentiers de leur brûlant paradis...

Cette soirée, ils se haussèrent jusqu'à la cime suprême de le amour.

(*A suivre.*) Daniel Lesueur.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard. G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, P



LE MOULIN DE NAZARETH

PREMIÈRE PARTIE

I

Tout entier à la séduction de ce radieux paysage de Gascogne, enveloppé par la nuit tombante de plus de mystère, Jacques Ebel n'entendit pas la porte de sa chambre s'ouvrir doucement et une voix dire derrière lui avec un léger accent :

— Pardon, Monsieur... Voulez-vous qu'on vous apporte une lampe ?

Il restait accoudé à la fenêtre, le menton dans les mains. La voix répéta sa phrase en haussant un peu le ton, ce qui arracha brusquement le jeune homme à sa rêverie. Il se retourna en disant :

— Une lampe... Si tu veux, mon petit ; — s'il vous plaît, Mademoiselle, reprit-il en entrevoyant dans le demi-jour de la porte entr'ouverte une silhouette de femme au lieu de l'enfant qui l'avait servi le matin.

— Alors, il faudrait fermer la fenêtre, Monsieur. Les « cousins vont entrer, sitôt qu'ils verront la lumière... Il y en a beaucoup, près de la Garenne.

La porte se referma... Jacques jeta encore un regard au site qu s'étendait à ses pieds. La Baïse, soudain élargie vers le barrag reflétait les teintes plombées du ciel dans sa verte immobilité. L futaies de la Garenne, à droite, vers Nérac, semblaient l'enclo comme un étang ; à gauche, sur un faible ressaut de la rive, c entrevoyait les lourds murs grisâtres, les toitures de tuiles, l tours, les cloîtres ruinés de cet étrange village de Nazareth fait d débris d'une ancienne commanderie de Templiers... Juste sous fenêtre où Jacques s'accoudait, c'était la cour de la métair soudée au moulin. Un vieux, poudré de farine, y fumait sa pi sur un banc ; au bord de l'eau, une chienne blanche à mouch tures jaunes flairait une piste dans les saules nains.

Jacques ferma la fenêtre et vint s'asseoir devant la table ma sive qui occupait le centre de la pièce. Bientôt, sans qu'on e frappé, la porte se rouvrit. Bien éclairée par la lumière de lampe, la silhouette entrevue tout à l'heure reparut. C'était u fille de vingt ans à peu près, vêtue du costume des riches paysann de là-bas, — royalement belle, — de cette beauté des filles l'Albret, qui se vantent d'avoir dans les veines le sang bleu du Henri. Jacques la trouva de son goût ; il la remercia d'un s rire.

Une rougeur courut sur les joues brunes de la jeune fille. E posa lentement la lampe sur la table, ajusta l'abat-jour, ce replongea dans l'ombre la moitié de la chambre, et sortit. Jacq souriait toujours, les yeux à cette rosace lumineuse que le reflet verre dessinait au plafond. Il songeait qu'à Paris, un soir q était reçu en comité intime chez Mme Simpson, — la Reine Naphte, comme l'appelaient ses compatriotes de Boston, — avait, dans une circonstance semblable, improvisé un sonnet miss Macaulay, — un sonnet où il y avait un rapprochem ingénieux entre l'éclat de la lampe et les yeux de la jeune fi Les vers lui revinrent à la mémoire, odieusement fades dans l complication puérile :

« Mon Dieu, qu'on est bête, là-bas ! »

Là-bas, c'était le monde et les parlotes de lettres ; c'était cruel, ce vain Paris qu'il quittait, excédé et souffrant.

Sur cette réflexion philosophique, il se rapprocha de la ta

euilleta les papiers épars dans le désordre d'un déballage, s'im atienta et finit par trouver ce qu'il cherchait, une enveloppe sur aquelle il traça :

Monsieur Louis Durey.
Docteur-Médecin,
15, Avenue d'Eylau.
Paris.

Il avait cette habitude d'écrire ainsi, comme il disait, l'adresse avant la lettre ». Précaution de paresseux : l'adresse écrite, par- ois on se ravise ; on n'écrit pas la lettre et c'est autant d'épargné. Il choisit ensuite une feuille de papier à copie, — le seul dont il sât dans sa correspondance amicale, — en plia la marge, et rapi- ement, de cette cursive inachevée qui chez Lemerre faisait le ésespoir des compositeurs, il écrivit :

Au Moulin de Nazareth, avril 1887.

« Me voici au gîte, mon bon Loulou. Merci de m'avoir fait artir, presque de force, et de m'avoir désigné cette retraite en ays perdu. J'ai bien du chagrin, toujours : on ne guérit pas son eur en courant des kilomètres. Mais du moins je ne vois plus les lieux bonshommes littéraires qui ne peuvent causer d'art sans âcher du fiel ; j'ai des semaines devant moi sans dîner en ville, ns entendre des poupées bavardes me parler de mes vers, qu'elles e lisent pas... Et surtout je ne suis plus dans la ville où la mau- ise amoureuse m'a fait souffrir. J'éprouve une vraie joie à penser ue ni elle, ni personne que toi, ne sait où je suis, — et que je suis ne espèce de mort...

« Allons! oublions tout cela, qui est loin... Je t'ai promis de te conter mon arrivée au pays du roi Henri. La voici.

« Grâce à ton influence, je suis resté seul dans mon sleeping squ'à Bordeaux ; j'y ai mal dormi, mieux que dans mon lit, ourtant... Moi qu'un craquement de boiseries réveille, le sourd ondement du train me berce, m'endort. Vers sept heures et mie du matin, j'ai changé de train à Bordeaux. Le temps était

couvert; il avait plu pendant la nuit. Mais le soleil a vite fait s trouée, un soleil d'été sur la campagne déjà toute verte. J'ai e chaud, trop chaud... Il y a eu des minutes où je t'ai maudit d m'avoir fait partir... C'est que je sentais sous le sein gauche cett horrible petite angoisse, toute physiologique, — mon cœur comm coupé en deux avec un fil, tu sais... Ce n'est rien et c'est à s tuer.

« A Nérac, je me suis fait mener à l'hôtel Tertre, selon te conseils. Dans la chambre qu'on m'a donnée, je me suis vite jet sur le lit, j'ai essayé cette cure par l'immobilité que tu me recom mandes contre les névralgies: ne *plus bouger*, même un doig presque ne plus respirer. Au bout d'une demi-heure, j'allai mieux... J'ai pu me laver de la poussière du voyage, déjeuner. Après, je me suis mis en quête d'un logis. L'hôtel est bien ten mais je n'étais pas venu de si loin, en si beau pays, pour log dans un hôtel de sous-préfecture. Vrai Parisien en vacance, il m fallait du pittoresque, de la campagne... Le pittoresque ne manq pas à ce qu'on appelle le petit Nérac, — la vieille ville: mai vraiment, c'est inhabitable... Au moment où, découragé presqu je méditais déjà des projets de retour, j'ai heureusement découve la Garenne, au bout du pont nouveau. J'ai suivi cette admirab avenue de chênes et d'érables, si longue, si recueillie, avec la moi verte de la Baïse au bord, et de place en place, ses pures fontain qui toutes ont leur légende. Sous ces érables et ces chênes, Béarnais a promené sa cour aventurière; l'adorable Marguerite laissé dans ce sable l'empreinte de ses pas, — trois mille pas, di elle, d'un bout à l'autre de l'avenue... Quand tu viens ici, Loulo penses-tu à ces choses? Sens-tu l'étreinte du passé opprimer t cœur?... Non... C'est ton pays, tu as toujours connu ces verdur immortelles: et puis tu es un médecin, toi, — le contraire d'u rêveur. Moi, j'ai longuement rêvé au bord de la fontaine où se no Fleurette, la petite amante délaissée du roi Henri... Peu à pe autour de mon rêve, la Garenne vide se peuplait. Des chefs hugu nots passaient, la main sur l'épée; Marguerite de Navar conversait avec les savants et les philosophes, tandis que le roi profil de satyre courtisait ses filles d'honneur. Au bord de vasque demi-pleine, j'entendais les sanglots de Fleurette...

« Maintenant, Loulou, rappelle tes souvenirs d'enfance... Garenne aboutit à un petit sentier, contournant une pâture, et sentier lui même mène à un moulin. La Baïse fait marcher

roue... Ce moulin, avec la métairie voisine, est le premier feu du village de Nazareth. Tu sais mieux que moi, sans doute, l'histoire de la commanderie, bâtie là par les Templiers revenus de Terre Sainte, et qui reconnurent à ce paysage mouillé d'ondes vives quelque ressemblance avec le berceau du Christ... Il ne reste plus de la commanderie qu'une tour ruinée et quelques morceaux de cloître enchâssés dans les maisons... Mais le site est merveilleux.

« L'idée m'est venue de loger dans le moulin. Deux vieux prenaient le soleil sur un banc, devant l'entrée : c'étaient les propriétaires. Je leur ai demandé s'ils n'auraient pas une chambre à me louer. Voyant que je voulais à tout prix m'installer chez eux, les bons vieillards ont résolu de m'exploiter en conséquence. « *Pensès*, « *Moussu*, une chambre superbe, avec vue sur l'eau, à deux pas « de la Garenne! » Moussu en a passé par où ils ont voulu, et ils ont fini par me céder leur chambre, qui véritablement n'est pas mal.

« Un vaste lit à dais rectangulaire, à couette de plumes, où j'ai déjà fait une sieste de deux heures, un bahut et un buffet, pur Louis XIII à pointes de diamant, des merveilles que je tâcherai d'emporter à Paris; une table immense où mes paperasses sont à leur aise, quelques jolies chaises Empire, un prie-Dieu moderne et deux gravures, *le Médecin du corps* et *le Médecin de l'âme*, voilà mon mobilier.

« Mon service a été fait, ce matin, par un gamin assez stupide qui s'appelle Estiennou. Ce soir, mes hôtes ont eu la délicatesse de le remplacer par une jolie fille que je n'avais pas encore aperçue. Elle est très appétissante, cette paysanne... Que dirais-tu, docteur, si ton malade ébauchait une idylle campagnarde, à l'instar du roi Henri? Ne m'as-tu pas, toi-même, donné ce conseil, quand *on* me faisait souffrir et que je ne pouvais oublier : « Distrais-toi de la femme par la femme? »

« Cette distraction-là n'est pas près de me tenter; ton malade est toujours bien malade!...

« Au revoir, mon cher Loulou, je serre cordialement cette large patte qui sait manier si légèrement les membres délicats de nos belles Yankees.

« JACQUES.

« *P. S.* — Le vent souffle fort à présent, il hurle dans la Garenne comme une troupe de loups. J'ai éteint ma lampe, j'ai rouvert ma

fenêtre. Le panorama de la Baïse, par cette nuit troublée, est d'une beauté tragique. J'essayais d'en reproduire l'effet en crayonnant « ce paysage » que je t'envoie à tout hasard.

Le moulin sommeille. Il fait nuit.
Là-haut, les nuages vont vite.
Le chaume du vieux toit s'agite
Aux coups de brise de minuit.

Sous la roue ample et décrépite
L'eau file, file à petit bruit;
Courbés sous le vent qui les suit,
Là-haut, les nuages vont vite.

Ils se déchirent dans leur fuite,
Et la lune, au travers, jaillit,
Noyant de sa clarté subite
Le paysage creux, qui luit,
Puis se rembrunit tout de suite :

Là-haut, les nuages vont vite.
Le moulin sommeille. Il fait nuit... »

II

Jacques Ebel, l'hôte du moulin de Nazareth, est un homme de vingt-cinq ans, Parisien de naissance et d'habitudes. Dix années brûlées au gaz des rampes et des cabarets ont donné à toute sa personne un air de fatigue nonchalante qui ne va pas sans grâce. C'est une de ces physionomies qui déplaisent à tous les hommes et ne plaisent qu'à certaines femmes. Juste assez grand pour être plus grand qu'une d'elles, mais bien pris dans sa taille médiocre, il porte un peu long ses cheveux bruns, partagés sur le côté. Ses larges yeux de myope sont d'un bleu indécis, bleus comme de l'eau sous un ciel clair; sa moustache, presque blonde, cache à demi une de ces bouches charnues, sensuelles, qu'on voit aux portraits des maîtres du XVIe siècle. On le cite pour son élégance recherchée, un peu bizarre, systématiquement éloignée du goût anglais.

Orphelin de bonne heure, maître d'assez beaux revenus, Jacques Ebel a plus que la fortune : il a ce qu'on eût appelé, au dernier siècle, les « menus suffrages » de la renommée. Son volume de vers, paru chez Lemerre, l'an passé, sous ce titre prétentieux

Mon cœur en croix, a beaucoup réussi parmi un certain public de délicats, — surtout de délicates.

Ce ne furent point, cependant, d'impeccables poèmes parnassiens, aux épithètes chatoyantes, aux rimes amples et rares; ce ne furent pas non plus des poèmes invertébrés et enténébrés de symboliste brabançon... Une affectation de mépris pour le métier trop habile, le vocabulaire sans plus d'une causerie mondaine usité systématiquement, le mirent à part. Mais la pensée était singulière, d'un imprévu presque maladif; le tour le plus commun, le mot de tous les jours, par une imperceptible transposition de son usage, luisait plus clair que les « épithètes rares » des uns et les « glorieux verbes » des autres. Le ton rappelle Henri Heine, le Heine du *Livre de Lazare*, avec moins de tendresse pour la femme, avec plus de révolte contre la destinée. La forme était vraiment à lui, sans parenté visible, sans procédé apparent. Le succès fut immense, au moins à Paris. Le lendemain de *Mon cœur en croix*, l'auteur a pu dire comme Byron au lendemain de *Childe Harold* : « Je me suis réveillé célèbre. »

Célèbre, et envié, et honni. Certaines gens de lettres, à Paris, ne pardonnent guère le succès qui pousse tout seul, brusquement, sans fumier natal, sans qu'aucun patronage puisse le revendiquer comme son succès, un peu, et par là se glorifier profitablement. D'autres entrent en véritable fureur intime, s'ils croient que la fortune d'un livre a donné à l'auteur l'accès de ces salons mondains qu'ils méprisent si noblement en paroles, et les bonnes grâces des mondaines. Jacques aggrava son cas en déclarant à qui voulait l'entendre qu'il se moquait des bonshommes littéraires, comme il les appelait, qu'il ne voulait pas les voir, les trouvant aussi niais que les gens du monde, et moins bien élevés. On se vengea, dans les rédactions et dans les parlotes dominicales des chers maîtres, en disant qu'il n'avait pas de talent et que d'ailleurs il se faisait entretenir par des femmes âgées : accusation aussi courante à Paris, pour les hommes que l'est pour les femmes celle d'être peu soigneuses de leur corps. Dans le monde, principalement dans le monde cosmopolite qu'il fréquentait, on continua de l'admirer et de le choyer; mais les hommes, assez jaloux, s'accordèrent à lui reconnaître moins de scrupules que de talent et d'ambition.

Un seul de ses amis défend entièrement son caractère, un ancien camarade de collège plus âgé que lui de quelques années. C'est le docteur Louis Dutey.

Dutey, mis un jour au pied du mur par une de ses plus jolies clientes de la colonie américaine, que l'auteur de *Mon cœur en croix* préoccupait fort, a prononcé ce diagnostic :

— Jacques, chère Madame, n'est ni un d'Albert, ni un Rubempré. C'est tout simplement un poète, — qui a d'ailleurs l'artère aorte trop étroite.

Et comme la dame semblait très émue à la pensée que son poète était condamné par la faculté :

— Madame, a-t-il ajouté gravement, des poèmes comme ceux de Jacques, on les écrit avec le sang de son cœur. Relisez la fin de *la Nuit de Mai*... Cette chose y est dite mieux que je ne saurais la dire.

Le roi au profil de satyre courtisait ses filles d'honneur.

Ces quelques mots échappés au docteur ont fait rapidement le tour de ce monde brillant et papillonnant que l'Amérique envoie à Paris pour achever de peupler les quartiers neufs voisins de l'Étoile. L'auréole dont Jacques, connu seulement par son livre, y était entouré aux yeux des femmes, en a doublé d'éclat.

De cette époque date sa présentation à la colonie sous les auspices de Dutey et sa liaison très discrète d'allures avec Emma Simpson.

Emma Simpson fut pour cet amoureux du nouveau, pour ce faux sceptique resté très puéril par certains coins de son caractère, la première maîtresse « femme du monde ». Du monde, Emma

impson en était certainement, — autant du moins que le monde eut s'assimiler ces pimpantes exotiques. Un jour, — il y avait de ela deux ans, — on l'avait vue débarquer au Grand-Hôtel, amenant avec elle une fillette de neuf ans, d'une beauté inquiétante, ois petits Yankees, blonds et délicieux, et une vraie tribu de oirs, commandés par Trocadéro, sa femme de chambre confiente. M. Simpson, le mari manquait seul à la collection; mais

Elle entra un peu rougissante.

nma s'en passait fort bien depuis la décision, prise en commun elques mois auparavant, de se séparer pour un temps indéterminé, quitte à se rejoindre ensuite si par hasard on se regrettait. Emma avait gardé les enfants, — le meilleur chaperon d'une dame isolée, — tandis que Georges Simpson, rajeuni de dix ans puis qu'il se retrouvait garçon, était immédiatement parti pour l'ancien continent, où il n'avait rien imaginé de plus divertissant ce de se faire *student* à l'Université de Fribourg... Emma ne t da pas non plus à quitter l'Amérique, mais ce fut pour voler

vers Paris, Paris qu'elle avait entrevu toute petite et dont le mirage lui était resté dans les yeux.

Après deux ou trois mois de Grand-Hôtel, Mme Simpson jugea qu'il était temps de s'installer définitivement et d'étonner un peu Paris. Elle loua, avenue Kléber, un hôtel tout neuf, l'hôtel d'un financier récemment déconfit; elle y reçut de façon à populariser à Paris ce nom de Reine du Naphte dont elle était fière. Elle connut ainsi Louis Dutey et par lui l'auteur de *Mon cœur en croix*.

Jacques, cette fois, crut aimer sérieusement, ou du moins se donna beaucoup de mal pour se persuader que dans cet amour le cœur avait autant de part que la tête.

Ce furent les premières heures de son existence où il se sentit vivre de toute la vigueur de ses facultés, heures trop tôt passées, où la sensibilité et l'amour-propre ont l'aliment qui leur suffit dans le présent, avec juste ce qu'il faut d'inachevé pour que le rêve devine dans l'avenir des jouissances plus poignantes encore. Les instants que l'auteur de *Mon cœur en croix* donna à sa liaison ne furent point perdus pour son œuvre d'artiste. Jamais, au contraire, il ne travailla davantage. Sa plume de poète s'amusait maintenant comme le firent la plupart des rimeurs contemporains, au journalisme littéraire : il y eut vite déblayé, fortifié sa place. Le théâtre le tentant aussi, il écrivit le scenario d'une pièce bien moderne toute la vie du monde en scènes subtiles et nettes, et d'avance un théâtre du boulevard la recevait. Il n'avait connu aucune des misères classiques de l'apprenti de gloire : il n'avait même pas la peine de sonner à des portes, — elles s'ouvraient toutes seules devant lui.

Mais le sort hostile le guettait.

Sa liaison, qui avait doublé l'activité de sa vie, cette liaison qu'il avait cultivée comme une plante chère, évitant tout ce qui pourrait l'embourgeoiser ou l'avilir, eut le dénouement le plus banal, du moins le plus banalement romanesque. Un soir, en rentrant chez lui, Jacques trouva dans son courrier un billet écrit au *type writer* sans signature, où il était dit qu'Emma le trompait. On lui fixait un rendez-vous, — il n'aurait qu'à se convaincre lui-même. « Trouvez-vous ce soir, à neuf heures, au coin de la rue Cambon et de la rue de Rivoli. Une voiture de louage attendra votre maîtresse. »

Jacques était une de ces natures inconsistantes sur lesquelles les lettres anonymes ont toujours prise. Il crut tout de suite. Ne

eusement il attendit le soir, puis il alla se porter derrière les arronniers des Tuileries. Bientôt une voiture — un simple fiacre - s'arrêta à l'endroit fixé. Jacques quitta son observatoire et, se achant la figure de son mieux, passa devant le fiacre. La lueur es réflecteurs d'un omnibus qui passait lui montra, à l'intérieur, face anxieuse du comte Rischitzky, un diplomate autrichien ssez à la mode, qu'il avait rencontré quelquefois chez Emma. Au ême instant une forme noire tournait la rue Cambon. Jacques econnut sa maîtresse, s'aprocha d'elle et, bouche à bouche, lui dit urement :

— Vous êtes une fille!...

Puis il s'enfuit, la laissant anéantie. Le lendemain, au cercle, ous un prétexte quelconque, il provoqua Rischitzky, se battit et ut grièvement blessé au sein gauche.

Louis Dutey, l'un des rares Parisiens qui surent le secret de la uerelle, blâma hautement son ami.

— Tu n'as pas agi comme un homme! lui dit-il. Est-ce digne e nous, voyons, ce guet-apens au coin des rues, ces injures?... Et tu penses ce que tu as dit à Mme Simpson, pourquoi t'es-tu battu vec le comte?

— C'est juste, murmurait Jacques... Mais crois-tu que je fasse ujours ce que je veux?

Il disait vrai, et Dutey savait aussi combien cette nature mobile vait peu la maitrise de soi. Cependant le pauvre poète, même rès sa guérison, restait faible et découragé. Plus encore que cette essure légère, l'émotion et la rancune avaient bouleversé son eur. Il était triste, triste comme tous ceux qui ont une partie sentielle de l'organisme miné par le mal. Des étouffements, des ncopes subites le terrassaient, comme inanimé, au moindre moi, — une critique un peu âpre lue dans un journal, un mot ppelant son aventure.

C'est alors que Dutey lui prescrivit de quitter Paris et d'aller cercher la santé à la campagne. Jacques hésita d'abord. Vrai arisien, il avait peur de la solitude face à face avec l'austère onotonie de la nature. Et puis, quoi qu'il en dit, il aimait encore aris passionnément, comme on aime les endroits où l'on a vécu s heures doubles. Pourtant, une après-midi qu'il s'ennuyait plus e de coutume, il se décida. Dutey lui donna des recommandations écrites pour quelques amis laissés au pays, le conduisit à la re, l'installa dans son sleeping comme un enfant, et le vit partir,

esolé de ne pouvoir le suivre... Il était entendu entre les deux mis que nul autre qu'eux ne connaîtrait la retraite de Jacques.

— Je ne veux de lettres que de toi, avait dit celui-ci. Je vomis Paris, les artistes et les femmes...

Et voilà comment il était venu là.

III

Quand Jacques se réveilla, le lendemain de son installation au moulin de Nazareth, le soleil entrait dans sa chambre par deux larges bandes de lumière blonde, qui glissaient au-dessus des rideaux trop courts ajustés la veille à la fenêtre. Les solives du plafond découpaient sous cette lumière directe leurs saillies vigoureuses, tandis que le reste de la pièce restait noyé dans une buée bleuâtre et diffuse, poudrée de soleil.

En bas, on entendait l'eau lécher la crête du barrage et filer, et s'éparpillant, sous la roue du vieux moulin. Des pépiements de poules, des gloussements de canards, piquaient de notes plus aiguës ce bourdonnement sourd d'une journée d'été qui s'anime. Par intervalles, un clair appel de voix féminine, l'aboiement d'un chien, le cahotement d'un chariot à bœufs, un sifflement lointain de locomotive.

Jacques, bercé par ces voix rustiques, se sentit apaisé. D'ordinaire, en s'éveillant, après quelques heures de sommeil fiévreux, une douleur aiguë lui déchirait le côté, une angoisse qui, même calmée, le tenait immobile, dans des postures tordues, n'osant remuer de peur de ressusciter la souffrance. Aujourd'hui, rien. Délibérément, il se jeta au bas de son lit, fit sa toilette et, demi-vêtu, ouvrit la fenêtre.

Le site qu'il avait contemplé la veille lui parut transformé. Cette muraille de verdure, qui enserrait l'horizon, étincelait sous la pleine lumière, et l'élargissement de la Baïse, au delà du barrage, reflétant un ciel parfaitement pur, semblait un beau lac immobile. Nazareth, le village aux sept fontaines, s'éveillait, blanc sous le soleil comme un village d'Orient; tout au fond de l'horizon, au bout de la Garonne, surgissaient les toits et les clochers de Nérac.

Le regard de Jacques s'abaissa jusqu'au pied du moulin. La métairie s'élevait de l'autre côté de la route, réunie au moulin par une passerelle à hauteur d'étage. Une porte ouverte laissait apercevoir

evoir la belle fille de la veille, qui allait et venait dans la laiterie. Elle sortit bientôt, portant sur une assiette de faïence un bol de ait, que Jacques, vrai Parisien en rupture de boulevard, avait réclamé pour son déjeuner du matin.

Elle levait la tête : il la salua d'un geste de la main et d'un sou-ire... Bientôt un pas sonore monta l'escalier. La porte s'ouvrit après un léger coup ; la jeune fille entra, un peu rougissante... Elle posa sur la table le lait avec une large tranche de pain gris, s'excu-ant de l'impossibilité d'avoir, à cette heure, du pain de Nérac.

Jacques déclara qu'il préférait celui-là. Puis, pour dire quelque hose, pris du désir de garder près de lui un peu plus longtemps a jolie fille :

— C'est du lait d'ici? fit-il.

— Oui, Monsieur, il n'y a guère que chez nous que vous en rouverez. On a peu de vaches laitières dans le pays... C'est du lait le la Laouret.

Tandis qu'elle parlait, Jacques regardait deux petites mains brunes, très fines, admirablement taillées, qui jouaient avec les ordons du tablier blanc. Il se disait, à part lui, que ces petites nains là ne devaient pas faire beaucoup de grosses besognes à la métairie.

— Qui est-ce qui trait la Laouret ? demanda-t-il d'un air détaché.

— C'est moi, Monsieur, répondit la jeune fille rougissant tout fait cette fois... D'autres jours, c'est Estiennou.

— J'aime mieux que ce soit vous ! laissa échapper Jacques. Et, ous l'impulsion irréfléchie d'une fantaisie, se levant, il lui prit es mains, l'attira contre lui, d'un geste violent, et chercha ses evres. Elle fut si surprise, si étourdie par cette attaque, qu'elle ne ésista même pas : il effleura sa bouche fermée... Mais, tout d'un oup, la paysanne, vigoureusement, le repoussa.

Pâle, la voix faussée par l'émotion, elle dit seulement :

— Monsieur !...

Elle rouvrit la porte, elle s'enfuit. Jacques, déjà, se repentait.

« Suis-je stupide ! se disait il, j'ai effarouché ce joli oiseau, qui e se risquera plus ici. Sans compter que les bons vieillards vont eut-être me faire une scène. Voilà ce que c'est que les mauvaises abitudes. Nos paysannes pour Parisiens, à Suresnes, à Clamart, à ontainebleau ne sont pas si farouches... Bon ! Tout cela n'est as bien grave. »

Il se mit en devoir de déjeuner ; déjà il ne pensait plus à l'aventure. En dégustant la crème épaisse, il songeait à ses déjeuners de Paris, après des nuits de flânerie. Sorti du journal ou du théâtre, en frac et en cravate blanche sous son pardessus, il s'en allait souvent vers les quartiers noirs, goûtant ce silence trouble, menaçant, des nuits de la Ville. Jamais il ne rentrait que très tard ; parfois, vers six heures du matin il regagnait à pied son appartement de la rue Montalivet. Il y retrouvait son valet de chambre dormant lourdement sur un fauteuil de la salle à manger ; il fallait le secouer pour le réveiller. Il servait à Jacques, avant de le déshabiller, un léger souper, — l'œuf à la coque avec le verre de hocheimer, — presque rien... C'est égal, il aimait encore mieux ce déjeuner-ci, son parfum rustique évoquant des visions d'étable, où une jeune femme pressait le pis d'une vache, les bras nus jusqu'au coude, ses cheveux dessinant une auréole brune sur sa nuque penchée.

— C'est un Hobbéma ! murmura-t-il tout haut. Et comme il achevait son déjeuner, il se leva et regagna la fenêtre en chantonnant sur une gamme descendante :

— Un Hobbéma, un Hob-bé-ma !

Il n'avait jamais été si gai.

Maintenant, le soleil se haussait. Les verdures, au fond, n'étaient plus rasées par la lumière, paraissaient toutes noires, avec l'entrée et le bord des galeries baignées dans une fumée transparente. Jacques songea qu'il était temps de faire un tour dans la Garenne avant la grosse chaleur de midi.

Il allait sortir, quand on frappa de nouveau à la porte. Le jeune homme eut un sourire :

— Reviendrait-elle déjà ?

Mais son espoir fut déçu. C'était Estiennou, le petit serviteur de la veille. Il apportait une lettre de Paris.

Jacques reconnut l'écriture de Loulou.

— Comment t'appelles-tu, petit ? demanda-t-il au gamin.

— Estiennou, Monsieur.

— C'est toi le fils du père Amiac ?

— Son petit-fils, pardon.

— Et qui est-ce qu'il y a encore au moulin avec vous ?

— Eh ! mon Dieu, Monsieur, il y a ma grand'mère et ma marraine...

— Qui est-ce marraine ?

— C'est ma grand'mère, aussi.

— Cela ne fait pas beaucoup de monde jusqu'à présent, observa Jacques en souriant. Après?

— Il y a Jean, le domestique, puis moi, puis Mignounète?

— Mignounète?

— Oui, celle qui vous a porté à manger... C'est ma cousine... Mme Reine l'a envoyée ici quand elle a été trop grande pour rester dans la maison du curé.

Cette conversation à bâtons rompus commençait à impatienter Jacques. Il mit dix sous dans la main de l'enfant, qui, subitement, devint sérieux.

— Va-t'en, petit! fit-il. Tu es bien gentil.

Il prit son chapeau et sa canne, et sortit par la vaste cour, devant le moulin. La machine marchait à présent, avec un bruit de ronflement et d'égouttement; les pigeons, perchés au bord des toits, roucoulaient éperdument. L'eau de la Baïse chantait l'éternelle mélopée des rivières.

Comme les boulevards étaient loin!

IV

L'histoire de Mignounète était toute simple.

Son oncle, curé de Sainte-Radegonde, l'avait recueillie après la mort prématurée de ses parents, et elle avait passé ses premières années au presbytère, entre l'abbé Delmas et la vieille Mme Delmas, qui habitait avec son fils et lui servait de gouvernante. Poussée entre deux tombes, la petite Marie — Mignounète, comme on l'avait surnommée — fut une plante vivace, vite développée. Sa gaieté, sa grâce d'enfant robuste désarmaient à la fois la mélancolie de l'abbé, miné à vingt cinq ans par une phtisie lente, et la sévérité de l'aïeule, si grave dans ses invariables vêtements noirs. Mignounète grandit; ses hanches et son buste précisèrent leur forme sous les plis de la robe et du corsage. Paresseuse aux choses de l'école, elle aimait les besognes de la terre; elle se mêlait par plaisir aux solides filles à jupon rouge, à large chapeau de paille, qui sous le grand soleil travaillent comme des hommes à porter les fardeaux, à sarcler le sol... C'était une vraie paysanne, ignorante, insouciante et vigoureuse.

Mais, vers ses quinze ans, elle changea d'allures. Un jour de cette quinzième année, elle avait couru se jeter dans les bras

de Mme Reine, qui de son mieux l'avait rassurée. N'importe... quelque chose s'était révélé à la fillette qui l'inquiétait et la faisait songer. Ses nuits, tout d'un coup, avaient perdu la lourdeur délicieuse des sommeils d'enfant. C'étaient maintenant de courts accès d'une sorte de délire, qui la laissaient toute anéantie au réveil. Le jour, elle ne goûtait plus comme avant le plaisir de remuer, de crier après les bêtes, de suer au soleil en dépensant de la force. Au contraire la vie des champs et des étables, la poussée des sèves la troublaient, la remplissaient d'une gêne confuse. Elle observait des choses qu'elle n'avait pas vues naguère, entre les hommes et les filles. Tout lui paraissait simple, hier ; et voilà qu'aujourd'hui elle devinait à tout un sens secret, compliqué, défendu. Tout la faisait rougir, elle si innocente encore !

Alors, insensiblement, elle cessa de vivre au dehors et resta davantage à la maison ; elle se cloitra comme une nonne. Elle ne se retrouvait plus elle-même, dans sa belle placidité de vierge sage, que sous la voûte basse de l'église, toujours fraiche aux jours les plus chauds.

Les longues heures d'inconsciente rêverie qu'elle passe là dans l'étroite sacristie où tombait des rideaux de percale verte un demi jour, doux comme un crépuscule ! Assise sur une chaise, les pieds appuyés sur une autre, elle travaillait; elle brodait des nappes d'autel, elle raccommodait des habits pour les petits pauvres. Autour d'elle, tout reposait la vue : des images pieuses encadrées de bois clair ; le vaste bahut d'ormeau renfermant les effets du prêtre ; les soutanelles rouges des enfants de chœur, pendues au mur couvertes d'un rideau pareil à celui des fenêtres, qu'elles débordaient en bas ; puis, par la porte ouverte, les profondeurs entrevues de l'église, une lampe clignotante devant le tabernacle, une vierge en manteau bleu, saint Joseph son lis à la main. Des bruits rares montaient dans le silence des après-midi : un claquement hésitant de sabots sur les dalles, des coups de gosier d'oiseaux dans les pruniers du jardin... Par intervalles, une fraicheur humide, cette fraicheur des petites églises, où pour entrer, il faut descendre des marches, pénétrait dans la sacristie et, discrètement, caressait la jeune fille. Elle, les doigt actifs, laissait dormir sa pensée. Elle ne priait pas. Son intelligence restait sans vivacité, sans aptitude aux extases, aux exaltations mystiques.

Elle même n'eut pas su dire à quoi elle pensait. Une inquiétude indécise la hantait : elle ne voulait pas se l'expliquer, elle voulait

Emma Simpson.

ublier. Elle était devenue très belle. Le soleil de son pays, qui vait tant caressée petite fille, avait bruni sa figure et ses mains. is, quand elle se penchait, l'entrebaillement de son corsage élait la vraie teinte de sa peau, d'une blancheur épaisse de ge fraiche tombée. Ses cheveux étaient noirs, avec des reflets n bleu de métal, comme l'aile des hirondelles.

Très grave maintenant, presque monacale, elle fuyait les autres es autant que les garçons. Jamais elle ne se parait, même d'une ur prise aux plates bandes du jardin et piquée toute vive dans cheveux.

Si sage, si discrète d'allures, elle était pourtant trop grande et p jolie pour demeurer longtemps au presbytère : ainsi jugea me Reine, qui tenait à la réputation de son fils. Il fut décidé que n enverrait la jeune fille à ses grands parents paternels, les niac, métayers à Nazareth, à la métairie du moulin. La jeune fille fit, triste et passive. Elle partit, apportant au moulin sa pâleur nguie, sa grâce mélancolique de religieuse. Mais, loin de la icheur de cave d'église, loin du demi-jour de la sacristie verte, saveur de l'air, la nécessité d'abord combattue, puis acceptée, participer aux travaux de la ferme, commencèrent une résur tion. Les Amiac, braves gens qui s'imaginaient retrouver dans visage tous les traits du fils qu'ils avaient perdu, fêtèrent son ivée. Avec une fierté joyeuse, ils la virent reprendre des cou rs, redevenir ce beau type de paysanne qui n'était qu'ébauché z l'enfant... Et, de son côté, la jeune fille ressaisie, malgré elle, son activité d'autrefois, sut à merveille se concilier la con ance de tous. Peu à peu la mère Amiac, âgée et fatiguée, se hargea sur elle de la direction de la métairie. C'était bien la ogne qu'il fallait à cette robuste fille, dont l'esprit ne pénétrait ut le mystère des livres. Un an après son arrivée, elle menait au moulin comme à la ferme, et de la jeune fille pleine de son ies qu'elle avait été à Sainte-Radegonde, il ne restait plus rien elle. Si, peut-être... Une lueur chercheuse dans les yeux, une e de discrétion de geste et de parole qui tranchait sur l'exu ance des femmes du pays.

'est à cet instant psychologique que Jacques, cherchant une aite où abriter son dégoût de vivre, élut Nazareth.

(A suivre.) Marcel Prevost.

AMATEURS ET VOLEURS DE LIVRES

(Suite et fin) (1)

***

Quand aux vols de livres commis chez les éditeurs, brocheur libraires et bouquinistes, ils peuvent, comme les précédents, classer en deux catégories: vols commis par le personnel l'éditeur, du brocheur ou du libraire, ou par les employés d maisons en relations avec ce personnel et ayant accès auprès lui ; — vols commis par le public, clients habituels ou passan

Un éditeur s'aperçoit que des volumes disparaissent « en no bre » de chez lui, sans qu'il trouve trace de leur absence dans lettres ni sur ses registres. Il flaire une escroquerie non isol mais renouvelée, continue, combinée et organisée. Le coupabl nécessairement besoin de complices pour écouler sa marchandi Où sont-ils, ces recéleurs? Comment les découvrir?

Un moyen que j'ai vu employer, il n'y a pas très longtem consiste à marquer secrètement d'un léger signe au crayon e un même endroit (comme on timbre à une même page les liv d'une bibliothèque) les volumes qu'on suppose devoir être pris, plus exposés. Comme les libraires ou commissionnaires chez s'effectuent les achats en gros et les réassortiments ne sont r tivement pas très nombreux et ont la plupart une spécialité, genre attitré, les soupçons se trouvent vite circonscrits, et recéleur, avec ses volumes marqués comme il vient d'être dit, peut nier sa complicité.

Une dizaine d'employés des principaux éditeurs de musi avaient imaginé, il y a quelque vingt ans, un truc aussi sim qu'ingénieux pour frauder leurs patrons. Ils pratiquaient l'écha entre eux, et supprimaient ainsi ou à peu près cet intermédia toujours si compromettant, si dangereux, le recéleur ; ou plu et selon le mot prononcé à l'audience, ils se faisaient les recél les uns des autres. L'un d'eux, appartenant à la maison A, av il besoin d'une partition éditée par la maison B, il se rendait d

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 1[illegible] Novembre

cette maison, s'adressait au commis avec lequel il était de connivence, et celui-ci lui remettait la partition demandée, en échange d'une partition de valeur équivalente, éditée par la maison A. Cette partition, le commis de la maison B trouvait moyen, un jour ou l'autre, plus ou moins vite, de s'en défaire en en tirant profit. S'il ne la glissait pas dans le compte de son patron, il la passait à un troisième compère, appartenant à une troisième maison C, qui lui donnait, en échange toujours, une publication éditée par cette maison C ; etc.

Un procès plus récent a réservé une assez désagréable surprise à celui qui l'avait intenté, un des principaux commissionnaires en librairie de Paris.

Depuis quelque temps, il remarquait une baisse insolite dans ses recettes, et, sur ses rayons, des vides non moins inexplicables. On le volait, il n'y avait pas à en douter, et les voleurs étaient ses propres employés. Il finit, effectivement, par en prendre trois la main dans le sac et les fit coffrer séance tenante. L'enquête démontra que ces employés ne se contentaient pas de détourner des livres de leur patron ; ils « travaillaient » aussi au dehors ; envoyés en course chez d'autres libraires, ils promenaient une main agile dans les bons endroits et ne s'en revenaient jamais sans un fructueux butin. Et ce qu'il y avait de plus grave, c'est que ces livres, ainsi dérobés, c'était à leur patron, leur accusateur d'aujourd'hui qu'ils les revendaient à très bas prix.

Le juge d'instruction ne manqua pas de relever le fait, — qui fut encore rappelé à l'audience, — et de sermonner vertement le plaignant. Pour un peu, celui-ci eût pris place sur la sellette, à côté de ses accusés.

— Comment pouviez-vous consentir à de telles opérations ?

— J'ignorais la provenance de ces volumes.

— Mais leurs prix infimes suffisaient à vous indiquer qu'elle était suspecte, cette provenance. Vous savez bien jeter les hauts cris quand c'est vous le volé, mais vous ne soufflez mot, lorsque ce sont les autres que l'on dupe, et que vous profitez de ces larcins.

— Si j'avais pu deviner...

Est-ce que le chiffre de 60 pour 100 de rabais n'était pas fait pour vous y aider, à deviner ? Est-ce qu'il n'aurait pas dû vous mettre en garde ?

— Eh Monsieur ! Il y a de si grands rabais maintenant dans la librairie ! »

Et c'est, paraît-il, uniquement grâce à cet argument, — argument valable et topique, il faut bien hélas ! en convenir, — que notre homme s'en tira les grègues nettes.

Une autre affaire, qui date à peu près de la même époque, et a fait aussi quelque bruit parmi les gens de lettres et dans le monde des éditeurs et des libraires, faillit également causer de sérieux embarras à son auteur ou protagoniste.

Il y a des gens qui se plaignent toujours d'être volés : c'est une marotte chez eux. J'ai connu un éditeur, aujourd'hui disparu, qui, chaque matin, avait à vous faire part d'un nouveau détournement qu'il venait de subir et de découvrir ; et ce qui le désespérait, le pauvre garçon, c'est que le commissaire de police, fatigué de ses plaintes réitérées, incessantes, ne voulait même plus le recevoir. Avec l'autre, le promoteur de l'aventure en question, il en alla tout différemment. Le commissaire lui ayant demandé un relevé des volumes qu'il déclarait lui avoir été dérobés, fut amené, à propos de je ne sais quel détail, à aller contrôler cet état sur les livres de commerce de cet éditeur. Celui-ci essaya d'abord d'éluder la chose : quoique régulièrement tenus, ces livres ne prouvaient rien ; tout se traitait verbalement chez lui, se passait en famille. Mais le commissaire insista, et il fallut s'exécuter. Or, deux ouvrages inscrits sur la liste des vols présentaient cette particularité, que le chiffre des exemplaires manquants était supérieur au chiffre des exemplaires tirés : on avait, autrement dit, volé plus d'exemplaires qu'il n'en avait été imprimé, qu'il n'en existait.

— Mais alors c'est que vous n'inscrivez pas sur vos registres le chiffre exact de vos tirages ! objecta non sans apparence de raison le commissaire.

L'éditeur répliqua que c'était, encore une fois, affaire entre lui et ses auteurs, « des amis, pour lui » ; que c'étaient ceux-ci eux-mêmes qui avaient désiré cette combinaison, demandé que ces chiffres ne concordassent point...

— Mais pourquoi ? Je ne sais pas le motif...

— Ce sont mes meilleurs auteurs qui ont intérêt... pour la vente, monsieur le commissaire, pour grossir le total et allécher le public. Ne vous en inquiétez pas : je leur en reparlerai...

Et il faut croire, en effet, qu'ils se sont tous mis d'accord les uns et les autres, car cette curieuse découverte n'engendra pour lors aucun conflit.

* * *

Énumérer tous les procédés employés par les clients indélicats ou les voleurs professionnels pour duper les libraires et bouquinistes, serait interminable : je me bornerai aux faits présentant quelque instructive ou drôlatique particularité, et m'en tiendrai aux moyens les plus usités, aux trucs classiques.

D'abord, changer le volume de case ou de rayon, le faire passer tout doucement, en ayant l'air de le feuilleter avec attention, de la boîte à deux francs dans la boite à vingt sous, et en proposer alors l'achat.

— Mais Monsieur, c'est une erreur; ce volume est à deux francs.

— Je viens de le trouver là, cependant!

— Un client l'y aura laissé par mégarde...

— Ce n'est pas ma faute, à moi! Je ne suis pas responsable... Il était bien dans la case à vingt sous!

— Enfin, soit! Prenez le!

Il y a ensuite le monsieur qui achète sans marchander un volume de peu de valeur, le glisse ostensiblement sous son bras, en continuant à bouquiner au même étalage, puis substitue à ce piètre volume un livre de même format et même apparence, mais d'un prix bien supérieur.

Il y a le client qui fait choix d'un volume à l'étalage extérieur d'une librairie, et dit au commis préposé à la surveillance de cet établissement : « J'entre dans le magasin... Je trouverai peut être autre chose à ma convenance... Je paierai à la caisse. » Il ressort au bout d'un instant, sans avoir rien payé du tout. Si le commis ou le patron s'aperçoivent du tour et se lancent à la poursuite de ce filou, ils devront faire bien attention de ne pas le rejoindre trop tôt; autrement, s'il n'avait pas dépassé l'étalage, il ne manquerait pas de leur chanter une maîtresse gamme :

— Pour qui donc me prenez vous? Vous voyez bien que je n'ai pas fini... Je suis encore en train de regarder vos volumes, et vous venez... Je ne m'en vais pas! N'ayez pas peur! Vous avez une singulière façon d'attirer le monde! Etc.

Pour éviter ce malentendu et couper court à toute hésitation subterfuge, il est d'usage, parmi les libraires étalagistes, de n'accoster un client de ce genre, et le rappeler à ses devoirs qu'à vingt

cinq pas de l'étalage, ou simplement au delà de la première por cochère qui y fait suite. Et encore est-on exposé à s'entend répondre :

— Ah! pardon! C'est, ma foi, vrai! J'oubliais de régler... Mil excuses! Je suis confus... Quel étourdi je fais! »

Entrer chez un libraire avec deux volumes sous le bra déposer bien ostensiblement ces deux volumes sur une pile livres, puis jeter un coup d'œil dans les casiers ou sur les rayo en conversant avec le commis ou le patron, et, au moment d départ, reprendre non seulement les deux volumes qu'on a appo tés, mais y adjoindre deux ou trois de ceux qui sont empil dessous, voilà encore une rubrique fréquemment en usage.

D'autres « amateurs » attendent, pour pénétrer dans le magasi qu'il ne s'y trouve plus qu'un commis ou que le patron. Ils save que telle catégorie de livres, les ouvrages de mathématiques, p exemple, sont rangés dans l'arrière-boutique ou au sommet d rayons. Ils demandent un volume de ce genre, et, pendant que libraire court bien loin ou grimpe à l'échelle, ils font rapideme rafle autour d'eux. Ils ne manquent pas de prétextes ensuite po refuser le traité d'algèbre ou de trigonométrie présenté.

— Il y a une édition bien plus récente... C'est un volume broc que vous m'apportez, je le voudrais relié... Relié comme ce pas comme ça... Etc.

Une dame, qui a fini par acquérir une réputation légenda parmi les bouquinistes des quais, — *la dame au parapluie*, com on l'appelait, — avait imaginé de laisser choir, dans un paraph qu'elle tenait appuyé contre elle, fermé, mais non roulé ni rete par un caoutchouc, les livres qu'elle choisissait; et son choix insondable et cruelle énigme! — tombait presque exclusivem sur les romans de M. Paul Bourget.

Un autre type non moins connu, c'est l'*amateur des premiè éditions*, un petit boiteux qui ne marchait jamais qu'en s'aid d'une canne, d'une belle canne en rotin, à bec d'argent ciselé ne se séparait jamais de son épaisse serviette de maroquin. Il p courait les librairies où il savait trouver des éditions princeps meilleurs romans modernes, et dès que les volumes par lui mandés, une quinzaine pour le moins, étaient empilés sur le co toir, au moment de les examiner, il laissait tomber sa canne. V le commis, par courtoisie envers un client, par égard pour infirme, se baissait dans l'intention de la ramasser, et cette de

seconde suffisait au petit homme pour faire disparaître deux ou rois de ces exemplaires dans la serviette déposée sur le comptoir, à côté d'eux.

Il y a des voleurs qui poussent l'audace jusqu'à dérober en plusieurs fois, selon les circonstances et les facilités qu'ils rencontrent, des ouvrages en dix, quinze, vingt volumes. C'est même un ndice pour bien des libraires, lorsqu'il manque des volumes à une ollection : « On reviendra, se disent-ils ; on voudra avoir le reste » ; t ils ouvrent l'œil et font bonne garde.

Une variante de ce procédé est en usage aussi parmi les bibliophiles peu scrupuleux. Dans un des sonnets qu'il a réunis sous le itre : *Les légendes du Livre*, un délicat érudit, M. François Fertiault, a chanté les méfaits perpétrés par un certain docteur R... hez les libraires de Lyon. Pour obtenir à bon compte des ouvrages e choix formant plusieurs volumes, ce disciple d'Esculape et de Mercure, par un subterfuge analogue à celui dont M. Louis Paris, e Reims, nous a précédemment parlé, dérobait un quelconque de es volumes ; puis, huit ou quinze jours plus tard, revenait, marhandait l'ouvrage... « qui est incomplet, comme vous voyez ! »

> Alors à prix très bas il tâche qu'on le cède
> Pour un dépareillé, bonne affaire ! On accède.

Et voilà le tour joué et l'ouvrage recomplété.

* * *

Les voleurs de livres, particularité à remarquer, appartiennent toutes les conditions sociales.

Pour inspirer confiance à un libraire, ou plutôt et plus simplement pour avoir accès facile dans son magasin, il est nécessaire de osséder une mise convenable, la tenue bourgeoise, et aussi quelue instruction : en d'autres termes, c'est dans les classes libérales ue les voleurs de livres doivent le mieux se recruter. Mais, règle énérale et qui se comprend de reste : les libraires se méfient des ients trop frileux, qui ne craignent pas, par exemple, de porter amples pardessus au cœur de l'été.

D'ailleurs, riches ou pauvres, homme ou « monsieur », femme u « dame », tout le monde aujourd'hui sait lire — plus ou moins

— et a le droit d'ouvrir un livre à un étalage. Or, rien ne s'enlève ne se subtilise aussi aisément et prestement qu'un in-12 ou un in-18, voire un in-8.°.

Il existe des gamins dressés au vol des livres, comme à bien d'autres vols, du reste, et qui opèrent sous la gouverne ou sous les yeux d'un chef de bande. L'un de ces « professeurs » ou « capitaines » a récemment été arrêté aux alentours de l'Odéon : il se plaçait régulièrement en embuscade dans le jardin du Luxembourg contre la grille longeant la rue de Médicis, et, de là, surveillait ses élèves, qui allaient rôder sous les galeries et lui apportaient au fur et à mesure le produit de leur chasse. On ne braconnait pas au hasard, on ne tirait pas sa poudre aux moineaux : le commandant de la troupe connaissait les ouvrages en renom, avait la précaution de se tenir au courant des nouveautés à succès, et il les indiquait à « ses hommes ». Tout ce qu'on raflait était de bonne vente et de défaite facile.

Parmi les vols de livres qui ont fait sensation durant ces dernières années, on ne saurait passer sous silence ceux d'un prêtre, l'abbé B..., qui était attaché comme professeur à un grand établissement d'instruction de Paris. Il n'est guère de libraires ou de bouquinistes de la rive gauche qui n'aient reçu de cet ecclésiastique des visites fréquentes et nullement désintéressées, hélas! Des commis, qui avaient fini par éventer ses manèges et le dénoncer à leur patron, faillirent être soupçonnés eux mêmes et congédiés.

Par malheur pour lui, l'abbé B... — dont le cas d'ailleurs rentrerait plutôt dans la catégorie des voleurs « qui gardent et ne revendent pas » — avait aussi la passion de la géologie : il fut pris en flagrant délit de vol d'échantillons de minéraux à l'École des Mines, on perquisitionna chez lui, et le pot aux roses fut découvert. Peu après, l'abbé B..., qui s'était enfui de Paris et réfugié en Normandie, a été, dit on, trouvé mort au pied d'une falaise.

De l'avis de nombre de libraires, c'est aux approchés des fins de mois, c'est à-dire quand le vide est fait ou va se faire dans bien des porte-monnaie, que les vols sont de beaucoup le plus fréquents.

Libraires et bouquinistes se défendent sans relâche, bien entendu, et s'efforcent de leur mieux d'opposer la ruse à la ruse. Des miroirs peu apparents indiquent à l'intérieur ce qui se passe au dehors, le long de l'étalage. Des interstices, d'imperceptibles centimètres sont ménagés entre les piles de livres. Parfois le journal

le libraire tient à demi déployé devant lui et dans la lecture uel il semble plongé, est percé d'un trou, ce qui permet au ıdo lecteur de suivre tous les mouvements de tel ou tel client teux. La plupart du temps, c'est un habitué, un voleur connu, professionnel, que l'on guette ainsi et que l'on veut prendre. lui tend des pièges, à ce chapardeur; on s'ingénie à se débar- er de lui et à en finir. On connait ses goûts, on sait dans quels s il se plaît à fureter, et on glisse là quelque petit bouquin tout it tentant et affriolant.

Tu y viendras, mon bonhomme! Tu mordras à l'hameçon! » t c'est ce qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, ne manque d'arriver.

* * *

es ouvrages de bibliothèque et de référence courante, les livres ond, sont ceux auxquels les chevaliers d'industrie et malan- s de profession s'attaquent de préférence. Le grand dictionnaire arousse notamment est l'objet de leurs convoitises et tout par- ièrement exploité. Il va sans dire qu'une telle masse ne s'em- e pas en cachette, sous le bras. On procède ouvertement. On te l'ouvrage tout relié, on fait déposer dans une manne d'osier enormes volumes — dix-sept avec les deux suppléments — et ger cette manne sur une voiture.

- Voudriez vous me faire accompagner par un de vos employés? aierai à domicile.

- Rien de plus facile, Monsieur.

n des commis s'installe dans le fiacre, à côté du client; on , et celui ci, chemin faisant, raconte à son compagnon qu'il est cipal clerc chez un notaire, et que c'est pour l'étude de son on qu'il effectue cet achat. Arrivé à destination, — « Comme manne est trop lourde pour que vous la montiez tout seul, » pric le commis de vouloir bien grimper jusqu'à l'étude, au ième : — « Vous êtes plus ingambe que moi, jeune homme! » de dire au garçon — « Vous n'aurez qu'à demander Theo ! » — de venir lui donner un coup de main. Moi, pendant ce s, je garderai la voiture. »

and le commis redescend, sans avoir trouvé ni Théodore, ni re, ni étude, il ne retrouve pas non plus la voiture. Le Larousse manne, la belle et solide manne d'osier toute neuve, dans

laquelle reposent les 17 tomes reliés, ont disparu avec elle et avec le soi-disant principal clerc. Il ne reste plus au commis qu'à rentrer au gîte l'oreille basse et narrer son infortune au patron.

Ajoutons, car l'histoire est authentique, que la manne et son contenu furent découverts le surlendemain dans la boutique d'un certain étalagiste : presque toujours, on sait quel confrère peut acheter telle ou telle sorte de livres et de quel côté diriger les recherches.

Le poids même d'un ouvrage n'est pas toujours un obstacle à son enlèvement immédiat; témoin le monsieur, dit « au mac-fer lane », dont on garde encore souvenance à la maison Hachette. Ce particulier, qui arrivait obstinément affublé, été comme hiver, d'un long manteau à pèlerine, et s'était attiré déjà des soupçons très probablement mérités, trouva moyen un beau jour d'enfouir dans la doublure de son manteau douze tomes de la *Géographie* d'Reclus, — ce qui représente la charge respectable de 40 kilogrammes, et fait l'éloge du tailleur fournisseur d'une étoffe aussi solidement cousue et aussi résistante.

Mais le plus joli tour — MM. les grippe-livres, comme leurs copains tire-laine et coupe-bourses, en ont des milliers dans leurs bissacs — fut celui qui advint, il y a des années déjà, à un libraire de la rue Soufflot.

Un passant, qui n'a pas dit son nom et n'est point revenu, avisa un matin à l'étalage de ce marchand un exemplaire du Dictionnaire de Littré, cinq volumes reliés, en parfait état, avec l'étiquette 80 francs. Aucun commis n'est de planton, personne ne surveille le trottoir est désert... Vite, notre homme, qui cherchait chaussure chute, s'empare des cinq volumes, les glisse sous son bras, fourre dans sa poche l'étiquette compromettante et s'apprête à fuir.

Mais où aller avec cet encombrant fardeau?

Et l'idée lui vient d'entrer chez le libraire même à qui appartient — appartenait plutôt — le Littré, et de lui en proposer l'acquisition.

— Un Littré? interrompt ce commerçant, je n'en ai que faire, j'en ai un en montre, en voilà encore deux autres là bas...

Cependant, flairant une exceptionnelle bonne affaire, il se ravise. Pour trimballer ainsi à travers les rues ces énormes et pesants quarto, il faut vraiment, songe-t-il, que ce pauvre hère soit dans une de ces débines! D'autre part, avec le Littré, on ne risque rien, ça se vend toujours...

— Et combien en voulez-vous, de votre exemplaire? demande-il.

— Le plus possible, réplique bravement l'autre.

— J'entends bien, mais... je ne peux pas vous en donner plus e trente francs. J'en ai déjà trois des Littrés... C'est uniquement our vous obliger...

— Mettons trente-cinq?

— Non, trente, pas davantage. Je n'y tiens pas, je vous dis...

— Allons, il faut bien en passer par où vous voulez!

— Laissez-moi votre adresse: je vous ferai payer à domicile, omme c'est la règle.

— C'est que... j'ai besoin d'argent tout de suite... absolument!

— Enfin! Tenez! Vous avez l'air d'un si brave homme!

Et puis l'affaire était si bonne qu'il eût été déplorable de la ater.

Je vous prie de croire que les trente francs une fois en poche, edit pauvre hère ne s'attarda pas à complimenter le libraire sur ette merveilleuse opération, et qu'il déguerpit presto. Mais on ne a pas encore oublié, « le coup du Littré », on s'en gaudit encore hez tous les marchands de livres et dans le monde « du papier ».

***

Malgré leur fréquence et sauf les cas tout à fait exceptionnels, es vols de livres sont néanmoins, on peut l'affirmer hardiment et ans velléité d'hésitation, les moins lucratifs de tous les vols.

A part ces gros et grands ouvrages dits « de bibliothèque », dont vient d'être question; à part quelques nouveautés, et surtout les olumes rares, certains livres à gravures, quelques éditions prinps, les bijoux de bibliophiles, ces trésors toujours prudemment nfermés à clef sous vitrine, les livres dérobés sont d'une vente érisoire, qui ne nourrit pas son homme.

Ce rabais de soixante pour cent qu'avouait tout à l'heure un nportant commissionnaire en librairie, est couramment et de aucoup dépassé dans les ventes en gros ou dans les ventes d'ex ision, comme celles qui peuvent résulter de détournements et de reins. C'est à quatre vingt dix pour cent de rabais qu'une de nos las vénérables maisons d'édition a soldé, il y a quelques années,

quantité d'exemplaires de beaux et bons ouvrages. C'est à peu près dans les mêmes conditions que l'excellent fonds de M. Jouaust, un des derniers imprimeurs de la vieille école, aussi lettré et érudit que soigneux et consciencieux, a été cédé. Pour le livre à 3 fr. 50, le plus répandu et partant, le plus exposé à être filouté, le rabais, en dehors de la nouveauté, est bien plus considérable encore. Dans les ventes de fonds d'éditeur effectuées en ces derniers temps, le prix des volumes marqués 3 fr. 50 (sauf pour les auteurs en renom, dont les œuvres peuvent, cas très rare, se trouver impliquées dans ces ventes) a varié de 0 fr. 05 à 0 fr. 30, c'est-à-dire a subi un déchet de quatre-vingt dix huit à quatre-vingt onze pour cent.

Voler des livres, dans ces conditions, c'est vraiment courir des risques et se donner du mal pour bien peu de chose. MM. les voleurs de profession s'en aperçoivent vite et ne s'attardent pas de ce côté : le jeu n'en vaut pas la chandelle. L'un d'eux, pincé tout récemment avec un ballot de volumes jaunes dont il cherchait en vain à se débarrasser, même au plus vil prix, répliquait avec indignation au commissaire de police :

— Mais, M'sieu le commissaire, c'est moi le volé là dedans ! V'là trois heures que je roule avec ce paquet, dont personne ne veut, dont je ne sais que faire, trois heures que je trime et turbine ! C'est moi le volé, M'sieu le commissaire !

Amère et douloureuse constatation, mais suprêmement exacte, indéniable et irréfutable, que cet infortuné écornifleur de bouquins semblait donner à méditer à tous ses acolytes ou émules.

Albert Cim.

SOUVENIRS (1)

D'UN

PRISONNIER DE GUERRE

EN ALLEMAGNE

(Suite)

Un après-midi de mars, Mlle Lisbeth ne parut pas disposée à ontinuer sa leçon bien longtemps. Le soleil éblouissant, la jolie larté souriante d'un temps sec, la circulation plus animée de la rue éloignaient des tournures grammaticales, la portaient vers une ranche gaîté devinée en ses yeux :

— Si vous voulez, Monsieur, nous nous arrêterons là pour ujourd'hui ? fit-elle tout à coup en fermant son livre, l'œil vif et ssuré.

Je la regardai, surpris ; il y avait à peine vingt minutes que ous avions commencé.

— Vous ne dites rien ?

— Je vous demande pardon, il y a si peu de temps que nous ravaillons...

— Ça ne fait rien, nous remplacerons le français par le piano, uisque vous aimez la musique et moi aussi.

— Je suis à vos ordres, Mademoiselle.

Elle ouvrit la porte du salon donnant dans le cabinet de travail t se mit tout de suite à jouer.

Elle avait eu dans son parler une aisance, une assurance qui ne frappa. Certes, je ne pouvais qu'obéir, mais cette attitude si opinément nouvelle me gêna. S'en aperçut elle ? En tout cas, en ne l'indiqua dans ses mouvements ou dans sa physionomie oujours aimable et joyeuse.

Elle joua avec sa facilité habituelle, me demandant de temps à utre, sans détourner la tête, comment je goûtais cette musique.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 5 Novembre.

— C'est du Schumann ! est-ce joli ?

Et elle poursuivait, avec de gracieuses inclinations de tête, au nuances les plus marquées, aux passages mieux sentis élevai son âme et troublant un peu la modestie de sa contenance.

Cette musique m'empoignait, m'amollissait ; je me laissai aller à ses bercements irrésistibles. Je m'inquiétai de cette situa tion un peu fausse bien que les Schrœder ne fussent pas exigean sous le rapport de l'étiquette. Et tout à coup j'eus vraiment peu d'être aimé.

Mlle Lisbeth continua de faire entendre ces accents passionn de Schumann si profondément émotionnants. Je sentis un plais contrarié, et aussitôt toute l'amabilité des Schrœder à mon égar m'apparut comme la confirmation de ma crainte au point d'ex gérer l'importance de leur sollicitude. Non ! elle n'avait pu fai aucune confidence à ses parents puisque j'avais toujours été co rect et naturellement aimable. J'avais tort de pousser les suppo tions aussi loin.

Cependant, j'étais gêné ; je craignais que mon attitude mon regard ne trahît l'inquiétude, la pénible impression que ne pouvais refouler en moi. De temps en temps, ma gentille élè se retournait, l'œil souriant, le front doucement éclairé. Sa ch velure, attendrissante, d'un blond d'or pâle, donnait à sa figu une indicible bonté, un attrait plein de charme auquel je m'étais jamais arrêté. J'évitais de rencontrer ses yeux, ou plut par discrétion, je baissais aussitôt les miens, comme plongé dans rêverie de cette musique bizarre qu'elle continuait de nuanc étrangement et avec grâce.

Tout à coup, elle chanta. Un frémissement me secoua, me redresser le corps et porter le regard vers elle ; sa voix avait d accents, une suavité qui m'allaient au cœur. Elle était en ha monie avec toute sa personne, avec son fin profil, sa je tournure et sa beauté plastique. Elle semblait être l'écho de douceur ; elle répandait ses charmes comme un parfum troubla

J'étais si attentif, si absorbé dans mes impressions, que je n' tendis pas entrer Mme Schrœder. Je ne l'aperçus qu'au mom où elle se plaçait doucement près de moi :

— Chut ! fit-elle émue en devinant que j'allais parler.

Elle voulut laisser terminer le morceau sans se faire voir ; e demeura tout ce temps la figure heureuse du talent de sa fille.

Dès qu'elle eut fini, celle-ci s'écria sans nous regarder :

— J'adore Schumann !

— Très bien, Lisbeth.

— Ah ! tu étais là, maman, fit-elle étonnée.

— Entendant le piano, je suis montée. Le français est abandonné ?

— Un peu aujourd'hui ! Ce beau soleil m'a donné le désir de ouer à Monieur de la onne muique.

— Vous n'avez ravi, Mademoielle, je vous n remercie, t si vous le oulez bien, ous allons eprendre otre leçon ?

— Consiérons-la omme terminée ; veux-u, maman ?

— Si cela plaît, ma lle.

— Seulement. Monieur serait ien aimable e se mettre u piano à son tour et de nous faire entendre de la musique franaise. Tenez, choisissez là dedans, fit elle en me présentant un ecueil.

On me pria de chanter, je dus m'exécuter.

Je n'osais pas refuser ; j'avais déjà eu l'occasion, le dimanche, près dîner, de montrer mon faible savoir.

Après quelques morceaux, je changeai de livre et tombai sur école italienne. Je feuilletai et m'arrêtai sur *Pietà Signore*, de tradella, que je jouai avec ferveur pour me dégager de l'éga-

rement où m'avaient jeté les charmes de Mlle Lisbeth. J'eus tort car on me pria de chanter, et je dus m'exécuter sans effort, emporté moi même par l'ampleur de ce morceau religieux si touchant.

— Que vous dites bien, Monsieur! firent ensemble la mère et la fille.

J'étais gêné, exténué, singulièrement impressionné maintenant.

— Quelle musique! ajouta Mlle Schrœder. Connaissez vous l'histoire de ce malheureux Stradella?

Et Mlle Lisbeth me regardait bien en face, l'œil agrandi, cherchant à lire ma pensée, ma réponse, avant que ma voix l'eût donnée.

J'avouai sans feinte mon ignorance.

— C'est un roman, fit-elle vivement. Je ne puis y songer sans être profondément émue.

La figure animée, les yeux expressifs, franchement tournés vers les miens, comme pour mieux faire pénétrer en moi les phases douloureuses de cette histoire, elle me raconta les amours de Stradella avec la jeune femme d'un seigneur vénitien à laquel il enseignait le chant.

Les amants s'enfuirent à Rome où l'époux les fit poursuivre par des hommes à sa solde qui devaient les tuer. Ceux ci s'étaient cachés derrière l'autel de Saint Jean de Latran où Stradella devait chanter un morceau religieux de sa composition. Attendris vaincus par sa belle voix et les accents sublimes de sa musique, les assassins tombent émotionnés à ses genoux et l'avertissent du danger qui le menace ainsi que sa maîtresse. Furieux de son insuccès, le seigneur vénitien lance une nouvelle bande contre le chanteur italien qui, surpris à Turin, reçoit plusieurs coups de poignard. Stradella survit à ses blessures, se rend à Gênes où il épouse sa compagne. Mais le lendemain, les nouveaux mariés étaient frappés à mort sans qu'on pût arrêter les criminels qui s'enfuirent par mer.

Mlle Lisbeth avait les yeux humides et dit en souriant :

— Quel dommage! S'aimer et mourir poignardés!

Décidément, mon choix avait été malheureux. Avant de nous séparer, elle me joua un oratorio de Stradella et dit en me quittant :

— Est-ce qu'une élève ne devait pas forcément aimer un pareil homme!

Et son regard m'en fit comprendre davantage.

Ces intermèdes de musique et de chant se renouvelèrent. On me trouvait une gentille voix de ténor, on vantait ma facilité au piano, mon goût. Et chaque jour j'avais à essuyer un feu de compliments discrets, une série de demandes d'opinions sur mon pays, ma famille, le commerce, bien que j'avouasse mon ignorance du négoce.

Je fus de plus en plus gêné sans avoir la possibilité de rompre, car l'amabilité des Schrœder m'imposait quelque retenue.

Au milieu de mars, on connut ici les dures conditions de la paix : cinq milliards et la perte de l'Alsace et de la Lorraine allemande. Il fut question de notre départ pour la France ; les Schrœder y firent allusion avec un réel sentiment de regret, de chagrin difficilement contenu.

Aux leçons suivantes, Mlle Lisbeth me parut triste. Pendant mes explications, elle me regardait franchement dans les yeux avec une expression si douce, si attendrissante que je ne pouvais la subir longtemps sans être obligé de prendre un livre sous le prétexte d'y chercher des exemples de tournures spéciales. Elle se rendait bien compte de mon embarras, mais elle semblait attendre un de ces sourires d'amant qui troublent parce qu'ils viennent du cœur. Elle aurait voulu le faire éclore sur mes lèvres et dans mes yeux.

Je refoulais ma tendresse avec le plus de ménagement possible ; mais une inquiétude, un malaise presque me prenait, pesait sur mon cœur. Je raisonnais la situation, et je n'osais admettre que mon élève eût pu songer à faire de moi son mari et à plus forte raison son amant. Pour l'épouser, il eût fallu abandonner la France et faire venir ma mère près de moi ! Mlle Lisbeth avait-elle pu concevoir la possibilité d'une pareille trahison ? Certes, l'amour ne se soucie pas des obstacles ; il les franchit par la force de la passion, par la ruse. Mais après cette terrible guerre où des atrocités avaient été commises des deux côtés, et surtout par les Prussiens, pouvait-on avoir la faiblesse de s'allier aussitôt à l'ennemi ? En temps ordinaire, c'eût été naturel ; l'amour n'a pas de patrie : il s'impose, on le subit. Raisonnait-elle ainsi ?... Comment ne s'était-elle pas arrêtée dans son élan, à la première réflexion ?...

Son cœur de femme, plus humain que le nôtre, ne devait certainement pas apprécier les faits avec la même haine, avec le parti-pris des vaincus. Et plus je la regardais pour deviner ses

pensées, la sincérité de son affection, plus je reconnaissais la candeur de son âme, la bonté de ses intentions, l'oubli de la patrie pour ne voir que l'amour seul. N'importe, je ne pouvais me décider ; je préférais garder mon rôle neutre. Je ne pensais nullement à l'hypothèse odieuse de l'amant, tant il y avait de droiture, d'honneur dans son intelligence avivée et curieuse de gretchen digne et candide.

Pauvre petite Lisbeth! Elle continuait à être inquiète, elle ne me parlait plus aussi vite, avec la gaité de sa voix fraiche et cristalline, et je ne pouvais plus lui dire comme avant : « Doucement, je vous en prie! »

Comme elle riait alors! Elle reprenait plus vite son joli gazouillis pour me taquiner, m'empêcher de saisir le sens de ses paroles. Elle n'avait plus de ces enfantillages ; elle restait presque attristée, un peu pâlie.

Un jour, M. Schrœder m'entretint de notre prochain départ pour la France et me demanda comme souvenir ma photographie en tenue militaire. En échange, il me donnerait celle de sa famille. Il m'indiqua le meilleur photographe de la ville ; je m'y rendis le lendemain.

En examinant les vitrines, je reconnus des soldats français. Je m'empressai de dire à l'opérateur que je m'opposais absolument à être mis en montre. Il me rassura avec une bonhomie toute germanique et me fit un portrait passable, dont j'envoyai un exemplaire à ma mère avec cette dédicace : « Souvenir affectueux d'un prisonnier de guerre, à sa mère ». Sur celui destiné aux Schrœder j'écrivis : « Souvenir cordial. »

Pendant les huit jours qui suivirent, Mlle Lisbeth me parut de plus en plus triste. Ses parents avaient aussi une expression soucieuse, interrogative, qui voulait me forcer à deviner la cause de leur attitude, moitié sérieuse, moitié ennuyée, qu'ils avaient toujours depuis que notre départ était fixé aux premiers jours d'avril. A chacune des leçons mon élève soupirait, me regardait tristement à la dérobée. Mais je restai ferme, peiné de la situation délicate que j'avais créée involontairement.

A chaque instant, des insinuations se glissaient dans la conversation. On m'invita plus souvent à dîner, on causa de la paix, de la reprise des affaires et de la satisfaction de tous de revoir le pays, la famille.

Un soir, M. Schrœder alla plus loin : « Des Français, dit il, ne

ent en Prusse, vont s'y marier, attirés par l'appât d'une belle ituation. »

Devant mon étonnement, les autres convives trouvèrent cette onduite naturelle ; le jeune Meister risqua même : « Là où l'on st bien, c'est la patrie. »

— Du temps d'Euripide, peut-être, répliquai-je souriant.

Des discussions survinrent dans lesquelles je me montrai adver aire d'une pareille théorie. Les regards de la famille Schrœder e me quittaient plus, attendant toujours une opinion moins for nelle, moins sévère. Mlle Lisbeth s'en mêla : « Les droits de amour priment ceux de la guerre ! »

La table éclata en bravos, redoublés quand, par politesse, je n'avouai vaincu.

Cependant, mon élève n'en fut pas dupe ; elle vit ses espérances 'évanouir. Elle resta pensive quelque temps, et quand on passa u salon, elle se fit prier pour se mettre au piano.

Je la quittai très ému, très embarrassé, en essayant par la ten resse de mon regard, par la pression de ma main, d'atténuer oute la peine que je lui avais causée si loyalement cependant.

Cette défection des soldats français restant en Allemagne, s'y nariant par intérêt, s'y établissant, me poursuivait encore. J'en arlai à des camarades qui confirmèrent ce bruit appris par cor espondance entre soldats internés dans différentes villes. Le cas 'était pas unique, paraît-il, et l'on sut que ces coupables étaient es Alsaciens. Quelques-uns avaient eu une réponse superbe aux lâmes sévères de leurs camarades patriotes : « Puisque nous ommes Prussiens maintenant, autant rester ici où nous avons rouvé notre affaire ! » Ceux-là finissaient comme ils avaient ommencé ; ils étaient logiques avec leur conscience : ils nous vaient desservis pendant la captivité, ils nous trahissaient plus uvertement aujourd'hui en se faisant Prussiens.

Lorsque j'apportai ma photographie à la famille Schrœder, elle ut enchantée et vanta la ressemblance, la bonne pose du modèle. e reçus, en échange, le portrait de M. et Mme Schrœder, puis ne autre carte représentant Mlle Lisbeth jusqu'à mi-corps, la orge et les bras dégagés, la chevelure gracieusement disposée. lle était ravissante ainsi.

— Ceci, c'est le souvenir matériel, fit en riant M. Schrœder ; meilleur est dans le cœur !

— L'un éveille quelquefois l'autre, répliqua mon élève sans le ver les yeux, sans un pli sur son visage.

— J'ai trop à me louer de votre gentillesse, ajoutai-je, pour craindre que jamais l'oubli ne ternisse ni l'un ni l'autre souvenir. L'ingratitude n'entre pas dans mon cœur.

Mlle Lisbeth me regarda avec tendresse et prépara les livres et les cahiers pour la leçon.

— Quel dommage! fit la mère, que vous nous quittiez si tôt! Lisbeth serait devenue forte ; nous ne retrouverons plus un aussi bon professeur...

— Mademoiselle est suffisamment instruite pour travailler seule maintenant.

— Je ne veux pas d'autre maître, s'écria l'élève, d'un ton ennuyé.

— Vraiment, je suis désolé de vous voir partir, reprit le père, l'air embarrassé. Nous étions faits à vous, nous vous considérions comme de la maison.

— Absolument! interrompit la mère...

— Ah ! bizarrerie de la destinée! ajouta M. Schrœder. Et notre fille aussi vous aimait bien !...

La tendre Lisbeth se tourna du côté de la bibliothèque et je vis sa poitrine se soulever. Je ne pus rester calme, mes yeux se mouillèrent et je tendis la main à M. Schrœder en disant :

— Je suis touché de tant d'affection, je vous en remercie beaucoup ; je ne vous oublierai jamais, soyez-en persuadés.

Les parents nous laissèrent seuls; la leçon commença aussitôt

Mais je ne me sentis plus la même assurance, je cherchai davantage, mes mains ne feuilletaient pas les livres avec la même vivacité. Il y avait des temps d'arrêt, des hésitations dans me phrases, tout un ensemble d'indices évidents de mon trouble. Pou vais je continuer longtemps cette indifférence voulue qu'elle pou vait considérer aussi comme une ignorance de son affection ?

Feindre ou ignorer me semblait excessif ; elle était trop inte ligente, elle avait appris à me connaître suffisamment pour n pas tomber dans un piège aussi grossier.

L'attitude, la conversation de la famille m'embarrassaient d plus en plus. Je jugeais monstrueux d'abandonner la France même sans me faire naturaliser Prussien. Sans tenir compte d ma grande affection pour ma mère, je ne pouvais trouver aucu raison valable; mon esprit se refusait à me supposer loin du s

tal, par calcul ou par amour, tant l'idée d'émigration est in-
mpatible avec notre caractère français, nos coutumes. Et puis,
trocité de la guerre, le bouleversement incroyable qu'elle avait
usé dans nos cerveaux, faisaient encore douter de l'énormité
ses conséquences désastreuses pour nous. On semblait s'éveiller
un long cauchemar, sortir d'une obscurité profonde; il nous
rdait de revoir notre France envahie, rançonnée, bouleversée de
nd en comble, que nous aimions davantage. Non! le sang de la
ce vibrait trop, nous attirait vers le sol de l'enfance, vers le
out de terre toujours présent à nos yeux, à la mémoire, comme
s souvenirs inhérents, nécessaires à notre existence.

Je me confinai davantage dans ma fermeté. Huit jours nous
paraient encore de notre départ, et sous prétexte d'achats, de
réparatifs, j'esquiverais bien quelques visites qui m'éloigneraient
e cette position fort embarrassante.

Peut-être valait il mieux prévenir l'orage, s'excuser, se défendre
lroitement, sans froissement d'aucune sorte?.. Et tout en con
nuant ma leçon, je m'y préparais, m'attendant même à le faire
opinément selon l'état d'âme de ma gentille élève.

Plus je regardais Mlle Lisbeth, plus j'étais captivé, adouci par
ensemble de sa beauté germanique, la pureté de sa peau rosée,
légèreté de ses frisons et la langueur de ses yeux. Je m'atten-
rissais et déjà je repassais des phrases consolatrices, cherchant
éloigner la banalité, à ménager ce pauvre cœur sincèrement naïf
ui souffrait de ma froideur.

Quatre heures sonnèrent.

— Déjà! fit-elle...

C'était l'heure habituelle de mon départ.

— Si vous le désirez, nous prolongerons la leçon?...

— Merci, Monsieur... Puis, tout à coup : Voulez vous me re-
ettre mon portrait, j'ai oublié quelque chose?...

Je le lui donnai. Elle alla s'asseoir, prit une plume pour écrire sur
verso de la photographie : « Tout s'agite sur la terre, tout
mble se désunir », puis elle me rendit la carte, les yeux
humides, la poitrine retenant difficilement un sanglot :

— Pourquoi ne m'aimez-vous pas? fit elle en se cachant la tête
ns son mouchoir.

— Vous m'êtes bien chère, ma jolie petite élève; je souffre
tant que vous, mais vous devez comprendre la cause de mon
ence, l'impossibilité de vous offrir mon cœur et ma main.

Calmez-vous, je vous en prie; je garderai un profond souvenir de notre rencontre, de l'affection de nos âmes. Oui, chère Lisbeth, fis-je en lui prenant doucement la main que je pressais délicatement, je n'ignorais pas l'élan de votre cœur, et j'eusse bien voulu y répondre comme vous le méritez. Hélas! la destinée nous dirige; nous devons nous y soumettre. Gardez-moi votre estime, ne me maudissez pas d'avoir été franc.

J'apportai ma photographie à la famille Schrœder.

— J'espérais encore, répondit-elle timidement, enfin...

— Pardonnez-moi ; je penserai toujours à vous comme à une jolie et bonne petite sœur que j'aura perdue.

Au même moment, Mme Schrœder entra :

— Vous prolongez la leçon? Quel courage !...

— Je voudrais que Mademoiselle n'eût plus besoin de personne pour travailler le français après moi ; j'espère y parvenir facilement.

La mère et la fille se regardèrent, se comprirent. On causa un peu, puis je profitai d'une occasion pour me retirer.

Avant de dîner, je me rendis à la brasserie où se réunissaient des officiers français; je tenais à éloigner mon esprit de l'é

inquiétude où l'avait plongé la charmante Lisbeth. Certes, s'il 'eût été possible de partir à l'instant, je l'eusse fait sans hésita- on afin de m'éviter la scène des adieux que je prévoyais difficile délicate. Mais je devais attendre la date fixée, n'ayant pas les oyens de payer de ma poche ce long voyage que les Prussiens issèrent effectuer dans s conditions à tous s Français ui pouvaient en acquitter les ais. Les favorisés purent s'en aller dix à inze jours us tôt.

Quand ntrai, je vis que ux lieutenants qui 'apprirent e leurs camarades uient déjà France nsi que fficier des obiles qui avait procuré des leçons de français. Je regrettais de ne pas voir vu avant son départ, et la conversation tomba nécessaire ent sur la fin de nos privations. On craignit toutefois d'être peut re forcés de recommencer la guerre avec la Commune. Puis on ccupa des renégats qui furent flétris comme ils le méritaient. Insensiblement, j'en arrivai à conter mon histoire avec mon ve.

« Pourquoi ne m'aimez-vous pas ». fit-elle en sanglotant ?

— Elle est gentille? dit l'un des officiers.

— Même jolie et riche, répondis-je en riant.

— N'importe, fit l'autre lieutenant, vous vous êtes loyalemen conduit.

— J'aurais peut-être agi autrement, ajouta malicieusement l premier... Venez vous distraire et dîner avec nous, nous ferons l cuisine ensemble.

Après avoir acheté les provisions nécessaires, nous montâme au logement que je connaissais déjà; on se mit à l'œuvre comm de véritables cuisiniers en pied. Je ne pus m'empêcher de compar la situation précaire de ces deux officiers à leur position en temp de paix.

Heureusement, ils avaient la philosophie et le rire faciles; i se tiraient d'affaire et se contentaient de leur sort.

Dans une chambre non meublée, sans table ni chaises, ils s'a seyaient à la turque sur des couvre pieds étalés sur le parquet. I passaient ainsi leurs journées en jouant, en lisant ou en travai lant à la réparation de leur linge. De temps en temps, ils allaie à la fenêtre, faisaient les cent pas dans la chambre ou sortaie en ville. Quelques serviettes sur les couvre-pieds servaient nappe; le couvert était vite dressé à l'aide d'assiettes et d'ustensil à bon marché.

Nous dînâmes sans façon en buvant à notre prochain retou Puis les deux officiers m'accompagnèrent un instant et nous no dîmes adieu, car ils devaient rentrer en France avant le gros d prisonniers.

Je passai une mauvaise nuit, encore sous l'impression de m émotions de la journée.

Le lendemain, à neuf heures, au moment du rapport, le capitai prussien chargé des baraquements me fit appeler :

— Fourrier, me dit-il sévèrement, je m'étais trompé s votre caractère, sur la sympathie de votre personne. Vous ver de juger de mon pays, et mes compatriotes en termes injurie indignes d'un jeune homme bien élevé. Vous, dont on me parl avec louange dans la famille Schrœder, et qui paraissiez accep bravement votre sort, vous écrivez de pareilles choses con l'Allemagne, contre nous qui vous laissons libre d'aller, de ve où bon vous semble!

Et il me tendit une lettre en disant :

— Gardez votre lettre ou refaites-la, car je vous donne parole qu'elle ne partira pas ainsi pour la France. Maintena

ndez-moi votre laissez-sortir ; vous resterez au baraquement
squ'à votre départ!

Puis, il s'en alla, me laissant ébahi au milieu des autres Français
ui ne savaient pas de quoi il s'agissait.

L'avant-veille, j'avais écrit à ma mère pour lui annoncer notre
ntrée et l'espoir de la voir si on nous dirigeait sur Nancy,
mme je le croyais. Puis, emporté par le bonheur de ce retour,
vais fait un rapide tableau de l'Allemagne, de ses mœurs, de ses
bitants, de ses objets usuels, de ses outils, de sa fabrication en
néral. Je blâmais la docilité d'esclave des Prussiens, la gros-
reté de leurs inventions n'ayant pas le tour de main, l'aspect
i plaît par la forme, la légèreté. Tout cela sentait le primitif, la
urdeur de la race et ne pouvait soutenir la comparaison avec
s produits, nos appareils, nos machines.

Je pensais que pour la fin de notre captivité, le sergent alsa-
en servant d'interprète et chargé de lire notre correspondance,
signalerait pas ce petit accès de mauvaise humeur. Je n'avais
s compté avec la tentation qui fait les traîtres et les renégats.

Je recommençai ma lettre et j'informai en même temps
. Schrœder de ce qui m'arrivait, en lui disant toute la vérité
mes regrets de ne plus le revoir. J'espérais cependant que
urais le plaisir de lui serrer la main à la gare, le jour de notre
part.

Chère petite Lisbeth, comme elle dut souffrir de cette séparation
brusque qui allait aviver sa douleur! J'appris que le lende-
ain, elle et son père, venus pour me voir, s'étaient vu refuser
ntrée. La défense était formelle, le capitaine Schlimann voulait
faire sentir le poids de ma faute, de mon incorrection, comme
disait. Alors le commerçant me fit remettre le prix de mes
ons pour le mois de mars et me prévint que lui et sa famille
aient à la gare pour les derniers adieux.

Cette réclusion me parut pénible par la difficulté d'employer le
ps, de varier les distractions. C'étaient des promenades dans la
ir, le loto, les cartes, la causerie ambulante par petits groupes
quelquefois le repos éveillé, un somme sur le lit. On finissait par
lasser de tout. Heureusement qu'il n'y avait plus qu'à patienter
ndant six jours.

Malgré l'ennui que j'éprouvais d'être éloigné des Schrœder, je
obligé de reconnaître que le hasard m'avait heureusement servi.
elle contenance aurais-je eue puisqu'on avait exprimé le désir de

me voir chaque jour ? Ma vive appréciation sur l'Allemagne me tira d'embarras ; et je crois bien que cette fois la fatalité agit dans notre intérêt, en épargnant à la gentille Lisbeth un chagrin plus profond, une illusion peut-être plus douloureuse que la réalité contraire.

Maintenant, dans les baraquements, tout le monde mettait ses effets en ordre, les rafistolait adroitement. On voulait paraître propre, reprendre cet air dégagé, leste, aisé du soldat français. Mais il y avait bien des brèches, bien des accrocs recousus dans le drap usé, passé de couleur, des capotes et des pantalons ! Les chaussures étaient aussi piteuses, et l'ensemble accompagnait bien ces figures amaigries et pâlies dont les yeux avaient quelque éclat par la gaîté du retour.

Quelle ingéniosité dans les moyens ! Quelle habileté à tout cacher, à atténuer l'injure du temps et des batailles ! Les Prussiens riaient, s'étonnaient de nous voir si débrouillards.

J'eusse voulu revoir mon ami Karl Meister, puis le patron de notre brasserie habituelle et dire un bonjour à la pauvre Grimhilde !... Prévenus déjà par des camarades de mon impossibilité de sortir, je leur envoyai mes adieux la veille du départ et j'attendis anxieusement le lendemain.

On dormit peu dans les chambrées, l'agitation était extrême. Les causeries se prolongèrent ; puis, tout d'un coup, au milieu de la nuit, la voix d'un farceur s'écria : « Tout le monde sur le pont ! Il est l'heure ! » Des soldats se fâchèrent de ne pouvoir se reposer : « On sera fatigué demain matin et la route est longue. Allons, camarades, soyons sérieux. »

Le calme se fit peu à peu et bientôt tout rentra dans le silence.

(*A suivre.*) Désiré Louis.

LÈVRES CLOSES [1]

(Suite)

IV

Le lendemain matin, dans son cabinet de toilette, au moment e prendre sa douche, [me de Sélys éloigna sa mme de chambre.

Une fois seule, elle s'aprocha du paravent de laces, entr'ouvrit son eignoir, et tressaillit.

Devant les stigmates de olère et d'amour, violente rise de possession de sa hair, tentative désespérée 'étreindre son âme, — lle éprouva une joie orueilleuse mêlée étrangeient de soumission; puis ne aiguë réminiscence es délices; et, par-dessus out, un sentiment de talité sombre et forte, ne impression de mysre.

Mme de Sélys entr'ouvrit son peignoir et tressaillit.

Ce qui la ravit, ce furent oins les traces meurières des doigts sur la ndeur délicate, élancée u cou, qu'un signe farouche écartelé au-dessus du sein gauche Trois fines meurtrissures de pourpre violacée s'effilaient, se

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 19 Novembre.

divisaient en s'éloignant d'un centre plus large, semblaient l'empreinte d'une patte griffue d'oiseau, ou bien une éclaboussure de sang, si rudement projetée là, qu'elle se serait incrustée sous la peau transparente.

Sur la poitrine pleine, lisse et neigeuse, cela éclatait comme un hiéroglyphe passionné.

Marcienne contemplait avec un singulier transport ce visible témoignage... C'était Philippe lui-même, toute sa jeune ardeur ombrageuse, qu'elle portait là, dans sa chair.

Lentement, elle appuya son doigt sur la place meurtrie pour y éveiller une douleur. Et il lui plut d'en souffrir un peu.

Cet enfantillage de passion devait la charmer pendant plusieurs jours. Elle, pourtant si peu perverse, goûta vivement les petites ruses qu'elle dut inventer pour éviter le décolletage des dîners officiels, l'intrusion de son mari dans sa chambre, l'empressement de sa camériste. Marcienne eût voulu rester ainsi à perpétuité tellement stigmatisée d'amour que nuls regards autres que ceux de l'amant ne pussent, au péril de son redoutable secret, effleurer sa personne. C'était souhaiter le pire danger. Mais le danger même, en cette période affolée, la grisait.

Pour peindre l'état d'exaltation amoureuse où vivait Mme de Sélys, on ne saurait mieux faire que de transcrire la lettre en vers qu'elle écrivit à Philippe d'Orlhac, au lendemain de cette soirée où peu s'en était fallu qu'ils ne mourussent ensemble, sans autre cause d'une si criminelle folie que l'excès même de leurs sensations.

La pauvre femme si coupable, et qui allait tellement en souffrir, a mérité, — ne fût-ce que par la sincérité de sa nature et de son noble besoin de sacrifice en amour, — la divulgation (qui, si elle n'était pour la justifier en une certaine mesure, serait une trahison) de la page où elle exhala son cri de passion et son vœu de mort. L'appréhension, la mélancolie qui lui inspiraient ce vœu, sauvent la hardiesse de la confession sensuelle. Et l'accent de fatalité donne à penser qu'un tel amour échappait peut-être au contrôle de la volonté humaine, et doit, par conséquent, rester soustrait à la condamnation des jugements humains.

Voici les strophes que reçut Philippe, dans la petite maison de la rue Ribéra : — strophes qui le jetèrent dans le plus délicieux enivrement du cœur et des sens, — vers de flamme et de caresses auxquels il dut l'heure la plus merveilleuse de sa vie, et que pour

nt, par l'inconséquence des passions humaines, il allait transrmer bientôt en un instrument de torture morale, — le plus atroment cruel, — pour la femme adorée qui les lui adressait.

A PHILIPPE

Tes dents ont marqué ma chair
De mille morsures.
Signes des voluptés sûres,
Fleurissez, ô meurtrissures
Du bonheur qui m'est si cher!

Ces violettes pâlies
Qui jonchent mes seins,
Sous tes ongles assassins
Surgirent, pourpres dessins,
Dans l'ardeur de nos folies.

Tes doigts cruels, mon amant,
Mon bourreau, ma joie,
M'étreignent comme une proie
Que l'on brise et que l'on broie...
Et j'adore mon tourment!

J'aime à crier dans les fièvres,
Sous ton âpre effort
Pour me prendre plus encor,
Jusqu'au frisson de la mort...
Je veux mourir sous tes lèvres!

Tu rêvas de meurtre un soir...
Minute sublime!
J'étais par ton divin crime
Ta maîtresse et ta victime...
J'en eus l'affolant espoir.

Oh! sentir ainsi ma vie
Fuir entre tes mains!...
De nos bonheurs surhumains
Ignorer les lendemains...
Toute, toute en toi ravie!...

Nos songes éternisés
Vivraient de la sorte.
Dans la tombe qu'on m'emporte,
Pourvu que ma lèvre morte
Soit close par tes baisers!...

V

Après l'explication qui avait eu lieu entre les deux belles-sœurs Mme de Sélys ne revit pas Charlotte de quelques jours.

Celle-ci se disait souffrante, s'enfermait.

Son mari vint rue Rembrandt, parut dans des réunions mondaines où les deux couples devaient se rencontrer. Elle l'y laissa aller seul.

Aux questions inquiètes d'Edouard, le peintre répondit en plaisantant : « Lolotte n'est pas plus malade que moi. C'est un caprice.

— Elle n'est pourtant pas fantasque, fit observer M. de Sélys. J'espère bien qu'elle n'a pas quelque contrariété.

Marcienne écoutait, le cœur étreint.

— Oh! pas par ma faute, répliqua vivement Jacques Frementel.

La franchise de sa voix et de son regard dissipa chez Edouard une légère anxiété. Il savait sa sœur heureuse en ménage. Mais il n'ignorait pas que ce bonheur nécessitait un peu d'aveuglement. Le peintre était sujet à de courtes infidélités, — de ces fantaisies de nerfs ou d'imagination, plus irrésistibles pour un artiste que pour tout autre, qui aux yeux des hommes, ne comptent pas, qui cependant suffisent parfois à briser le cœur d'une femme aussi ingénue que Lolotte.

— Vous savez, Jacques, dit l'avocat, rassuré en riant un peu, si quelque étourderie de votre part faisait du mal à cette enfant-là, je ne vous le pardonnerais pas.

— Je ne me le pardonnerais pas à moi-même, déclara Fro-
ıentel, soudain sérieux.

Il ajouta : — Ne craignez rien. Je n'ai jamais été pour Lolotte
n meilleur mari
u'en ce moment.
e qu'elle a ne me
réoccupe pas,
uisqu'il s'agit
un malaise qui
a pas de cause.
oral ou physi-
ıe, il sera passé
entôt.

— Tu n'as pas
ı Charlotte, Mar
enne ? Pourquoi
yes-tu pas allée?
manda M. de Sé-
s en se tournant
rs sa femme.

Celle-ci se trou-
ait à constater la
âle sollicitude
s deux hommes
ur l'aimable et
ıgile créature si
ofondément at-
inte par sa faute.
nsi Lolotte, mal-
é sa puérilité,
n besoin de con-
lation et de con-
nce, n'avait pas
ıhi la doulou
ıse gravité de
n secret. Qu'elle

Elle s'accoudait à la rampe.

t un poids terrible sur le cœur, le mari même ne le soupçonnait
s. Non seulement elle gardait les lèvres closes, mais elle ne
ssait échapper aucun symptôme involontaire de ce qui devait la
ırmenter si cruellement.

Marcienne en ressentit une émotion où la gratitude et la pitié se mêlaient d'impatience. Son orgueil eût préféré la lutte. Et peut-être, dans l'exaltation d'amour qui lui rendait impossible tout retour à l'existence normale, aussi dans l'antipathie du perpétuel mensonge, souhaitait-elle vaguement une catastrophe qui l'eût libérée des contraintes, qui l'eût autorisée à mourir en plein rêve.

Elle entendit Jacques Fromentel lui dire :

— Oui, ma chère Marcienne, venez donc voir Lolotte. Un mot de vous la guérira. Vous la confesserez. Elle doit avoir quelque petite folie en tête. Et vous êtes son modèle, son bon ange. Ah ! elle apprécie sa chance de posséder une sœur comme vous.

— J'irai voir Charlotte aujourd'hui même, dit Marcienne.

Elle y alla.

Dans l'ascenseur l'emportant vers l'étage élevé qu'habitait le ménage du peintre, Mme de Sélys sentit son cœur battre de timidité comme cela ne lui était pas arrivé depuis qu'elle était une petite fille. Si hautaine et brave quand Charlotte l'accusait, quand elle s'était crue en face d'une hostilité et d'un péril, elle tremblait maintenant devant la générosité muette, la souffrance résignée de cette enfant. Quel rôle pour elle-même ! Toutes les attitudes où l'on s'expose et où l'on attaque, Marcienne les avait prévues, son audace altière les risquait. Mais cela !... Cette dissimulation qu'elle imposait et dont elle profitait; cette humiliation d'obligée et cette œuvre secrète de bourreau ; cette dépravation partielle d'une âme dont elle avait un peu la charge... Et quel reproche dans les yeux clairs dont elle goûtait jadis si fort la tendre admiration !

De tous ces sentiments, trop compacts, touffus et oppressants pour qu'elle les analysât, une confuse angoisse montait.

Pour y résister, Marcienne évoqua l'image de Philippe.

Chose singulière, elle le revit avec une expression de visage qui lui avait déplu.

A propos d'un ami commun qui faisait la cour à Mme de Sélys le jeune homme avait exprimé quelque mécontement — et non pas avec cet emportement jaloux qui la brutalisait et la grisait car elle y trouvait de l'âpreté et de la grandeur — mais avec des façons gourmées et boudeuses, où elle avait découvert de la mesquinerie, sinon de l'impertinence.

Querelle d'amoureux vite dissipée, mais dont le souvenir frottait Mme de Sélys par un peu de banalité, de petitesse.

Brusquement elle se sentit toute froide. Un sursaut atroce

t bondir le cœur, comme lorsqu'on rêve de chute et qu'on s'éveille vec la sensation de rouler dans le vide. Pendant quelques econdes, toute la magnificence de son amour s'écroula, sombra ers une platitude d'aventure vulgaire.

Qu'est-ce qui distinguait son roman d'un vilain petit adultère ourgeois ?

A le raconter, qui donc y verrait des splendeurs et des abimes ?

Elle trompait son mari avec un très jeune homme, de forte complexion amoureuse; elle s'affolait dans la nouveauté, l'intensité es caresses; et elle s'épeurait devant les années hâtives qui bientôt lui enlèveraient ces plaisirs.

C'était l'aventure ordinaire et médiocre des femmes de son âge Où donc les mystères d'une volupté divine, l'enchantement d'une ommunion surhumaine, la beauté du sacrifice, la noblesse de la nélancolie ?

Etait-elle sûre seulement que Philippe se souciât de ces choses, ût l'ardeur de les créer avec elle ?

Ah! minute amère, vision à rebours, piège affreux de la réalité – qui n'est pas la vie, car notre vie à chacun est tissée par nous-mêmes au-dessus ou au-dessous de la réalité.

Et Marcienne, en cet instant, à travers le tissu resplendissant ue son âme déroulait si haut par dessus les prétextes matériels, enait d'entrevoir la fiction dépoétisante par laquelle la grossière najorité humaine interprète l'univers mystérieux des sentiments.

Mme de Sélys s'était arrêtée en sortant de l'ascenseur. Elle s'accoudait à la rampe, dans le silence de l'escalier, incapable d'un mouvement, et toute frissonnante de l'éclipse intérieure, de l'ombre lacée qui, brusquement, tombait en elle.

Ce n'était pas la première fois. Elle connaissait ces expiations bominables. Elle n'y découvrait qu'un remède : les sources uvertes de sa tendresse, la pitié pour les autres, qui, pas plus u'elle, ne réalisaient leur rêve.

Pauvre cher Philippe! Ne le mesurait elle pas tout à l'heure à mesure de son orgueilleuse chimère? Prétention insensée! Puisqu'il lui avait donné des baisers sincères et de vraies larmes, que ui demanderait-elle de plus?

Cher, cher Philippe... si doucement appuyé contre son cœur, -bas, dans leur asile, dans leur retraite d'amour à jamais inoubliable... Cher être, qu'elle aurait voulu garder dans ses bras ontre toute douleur, et qu'elle avait déjà fait souffrir, volontai-

rement ou non. Son amant?... Oui... Mais aussi son frère, son enfant, tout ce qu'on aime, tout ce qu'on voudrait protéger contre la vie méchante.

Ah! s'il pouvait guérir d'elle, être heureux autrement... (Marcienne osa murmurer ce vœu amer), elle aurait le courage de provoquer la rupture, pour rendre la paix à Charlotte.

Cette pensée, Mme de Sélys l'accueillit comme une délivrance des hideuses ondes noires qui, un moment, avaient submergé son rêve. Elle ne la scruta pas. Il lui suffisait de l'entrevoir. Elle se disait seulement : « Si Philippe m'aimait moins... » sachant combien Philippe l'aimait, et qu'il ne se laisserait pas détacher d'elle. Mais c'était déjà un effort moral considérable, qui la redressait, il permettait d'aborder Charlotte sans trop de honte.

Elle toucha le bouton électrique. Un domestique l'introduisit. Puis la femme de chambre vint la chercher pour la conduire auprès de Mme Fromentel.

Charlotte se trouvait dans son cabinet de toilette, étendue sur une chaise longue.

— Souffres-tu vraiment ? demanda Mme de Sélys.

— Je ne suis pas physiquement malade, Marcienne. Tu t'en doutes, n'est-ce pas? Mais il faut que je simule cette indisposition. Et, comme cela ne peut pas toujours durer, j'ai peur.

Elle parlait d'une voix naturelle, un peu triste mais sans intention d'emphase. Et l'air d'enfance dont s'imprégnaient ses joues fines et rondes, ses traits menus, devenait plus sensible par la claire gravité des yeux.

— De quoi as-tu peur? interrogea Marcienne.

— De me retrouver entre vous. Je suis résolue à me taire, à faire comme si je ne savais rien, à cause d'Édouard. Mais je sens que je ne pourrai pas, que je me trahirai...

Marcienne garda le silence.

— J'ai songé à partir, reprit Charlotte, à me faire envoyer dans le Midi avec les enfants. Eh bien, je n'ai pas non plus le courage de perdre Jacques. Et ce serait le perdre. Il m'aime, je le sais. Mais il m'aimerait moins si je n'étais pas là. Il est un peu léger...

Mme de Sélys fit un mouvement.

— Oh! se hâta de reprendre Charlotte, je suis sûre de lui, sûre de sa fidélité, — du moins jusqu'à présent. Pourtant si je m'éloignais, je ne répondrais pas... Les hommes se croient autorisés à tant de choses! Et Jacques aurait d'autant moins de scrupules

qu'il me serait impossible de justifier sérieusement mon départ.

Cette naïveté, cette confiance, cette gentille jalousie touchèrent Mme de Sélys. Son orgueil abdiqua.

— Chère petite Lolotte, dit-elle, comme tu dois me trouver coupable! Les grands yeux bleus se tournèrent, la regardèrent en face, sans dureté.

— Oh! oui... bien coupable !

— Penserais-tu que ma mort fût une solution ?

— Es-tu folle ?... s'écria Lolotte avec un soubresaut et un regard dont l'anxiété toucha vivement Marcienne.

— Tu ne voudrais pas me voir mourir ?

— Moi, te voir mourir ?... Le vouloir ?... Dis-moi, Marcienne, est-ce qu'une mauvaise passion détraque donc tous les autres sentiments? As-tu cessé de m'aimer, toi ?

— Oh ! ma petite sœur...

— Imagines-tu que j'aie pu anéantir tout à coup dans mon cœur ma tendresse pour toi ? Elle est déchirée, cette tendresse... Elle souffre... elle s'indigne... elle se révolte... Mais si tu mourais !... Oh !... D'ailleurs puis-je souhaiter pour Edouard ce qui serait le plus grand des malheurs ? Veux-tu que je te dise, Marcienne ? Eh bien, je crois qu'Edouard préférerait te savoir vivante et criminelle envers lui plutôt qu'innocente et morte. Tu ne sais pas comme il est bon, tu ne sais pas comme il t'aime !...

Elle fondit en larmes.

— Ah ! murmura Marcienne, ce qui est abominable, c'est que je le sais.

— Tiens, reprit Charlotte, l'autre jour je t'ai parlé de divorce. Je n'ai pas réfléchi, j'étais bouleversée, je disais n'importe quoi pour t'arracher une résolution, une promesse... Mais un divorce... et qui te donnerait à un autre !... Mon Dieu !... Ce serait la fin pour mon frère... la fin de son ambition, de son talent, de son courage à vivre, de son bonheur...

Elle s'arrêta un instant, haletante, puis continua, gémit tout son chagrin, l'effroi qui la torturait, qui ne la quitterait plus :

— Quand je pense que cette catastrophe est suspendue sur lui, sur sa chère tête, sur toute sa vie glorieuse... Qu'une indiscrétion, un hasard, une imprudence comme celle de cette lettre peut le foudroyer d'une minute à l'autre... Quand je pense que, dans un tel malheur, il deviendrait la risée du monde... Lui si grand, un objet de moquerie pour les sots!...

— Cela, dit Marcienne, je donnerais mon sang pour le lui épargner.

— Ton sang!... Et tu oublieras un chiffon de papier dans une poche. Tu l'as fait. Est-ce que toutes les résolutions, toutes les précautions de la terre peuvent empêcher un absurde accident comme celui-là?

— Ecoute, Charlotte, reprit Marcienne, tais-toi. Il est impossible que nous parlions de ces choses ensemble. Elles sont entre nous... Et c'est effroyable! Mais les paroles n'y changeront rien, et nous abaisseront. Tais-toi, je t'en prie, tais-toi.

— Me taire! s'écria Charlotte. Ah! n'attends pas cela de moi. Ce ne sont pas des reproches que je t'adresserai, vois-tu. J'ai réfléchi. Puisqu'une créature si vraiment loyale et noble que toi peut faillir, c'est qu'il y a sans doute des tentations au-dessus des forces humaines. Je ne te jugerai pas, je ne t'accuserai pas... Mais tu ne m'empêcheras pas de te supplier, de te poursuivre de mes prières...

Elle se coula en bas de la chaise longue, glissa à terre, posa ses mains jointes sur les genoux de sa belle-sœur.

— Aie pitié de nous, Marcienne! Aie pitié de toi-même! Où vas-tu? Vers quels affreux déboires? Toi si sensible, si tendre, qui as dû mettre tout ton cœur, toute ta fierté dans ton amour!...

Cette parole instinctive et sublime, cette sympathie si inattendue pour ses condamnables douleurs, cette confiance quand même dans son caractère, émurent Marcienne au delà de tout.

Elle se leva, toute pâle, agitée d'un tremblement.

— Ne te mets pas à genoux devant moi, Charlotte.

— J'y resterai... je te supplierai... Essaie de guérir... Pars avec moi.. Si c'est pour t'emmener, j'aurai la force de quitter Jacques... Et je t'entourerai... Je te consolerai...

— Lolotte!...

Le petit nom de tendresse palpita dans un sanglot. Mme de Sélys prit sa belle-sœur entre ses bras, la releva, la força de s'étendre à nouveau sur la chaise longue. Puis, s'asseyant sur le tapis, et sa tête à côté de la douce tête blonde, l'orgueilleuse Marcienne pleura.

— Chérie... Ma pauvre chérie... murmurait Charlotte, apitoyée mais intimidée aussi par le miracle de ces larmes, qu'elle n'osait pas considérer comme une victoire.

— Ah! la misère de la vie!... soupira Mme de Sélys.

— La vie... elle était si belle pour toi, Marcienne!

— Je ne pense pas à moi.

— A qui donc?

— A toi, mignonne... A ce que tu endures par ma faute, sans que je le veuille, sans que j'y puisse rien.

— Sans que tu y puisses rien?... répéta Charlotte, qui se rejeta en arrière, consternée.

— Ne t'écarte pas de moi, chère petite. Entends-moi. Tu as prononcé tout à l'heure des paroles belles à éblouir les cœurs et à désarmer le Destin. Tu ne sais pas ce que tu as dit, parce que tu l'as dit dans ta candeur. Tu ne connais rien de l'existence... rien des passions. Ne t'interromps pas... Je sais... Tu as vingt-neuf ans, tu es mère, tu aimes ton mari, tu lis des romans et l'on t'a raconté qu'il y a des cocottes. Alors tu crois que le monde n'a plus de secrets pour toi. Mais tu es innocente comme ton dernier né, ma chérie! Et tu as conservé jusqu'à ce jour toute la sévérité intransigeante que cette innocence comporte. C'est pour cela que j'ai pleuré d'admiration devant ta générosité. Toi qui ne comprends pas la faute, tu en as compris la douleur. Toi qui pourrais maudire mon amour coupable, tu as offert de m'aider à l'immoler en risquant ton amour légitime, en te séparant de ton mari...

— C'est pour Édouard, interrompit Lolotte.

— Oui, je sais que c'est pour Édouard... Mais n'as-tu pas prononcé ce mot merveilleux : que tu me « consolerais » ?

— Je voudrais avoir à te consoler maintenant, ma pauvre Marcienne. Plus tard je ne pourrai plus. Je ne sais si tu nous auras fait plus de mal qu'aujourd'hui, mais le mal que tu te seras fait à toi-même sera inguérissable.

Cette phrase, prononcée d'un ton légèrement péremptoire, émanée de la réflexion, et non plus, comme les autres, d'une spontanée tendresse, aida Mme de Sélys à se reprendre, à recouvrer son sang-froid, et même un peu de son habituelle hauteur.

Cependant elle ne nia pas le nouveau devoir que lui créait la magnanimité de Charlotte.

— J'ai une dette envers toi désormais, lui dit elle. Une dette de sacrifice, car tu accomplirais, j'en suis sûre, celui que tu m'as proposé. Je te jure, Charlotte, je te jure solennellement que si je puis m'acquitter envers toi et t'ôter ta peine en ne faisant souffrir que moi, je m'arracherai le cœur pour remettre la paix et la joie dans ta vie.

— Mais, dit gentiment Charlotte, si tu consentais à partir avec moi, je n'hésiterais pas à faire souffrir Jacques. Que deviendrait-il, moi absente? Pourtant je ne te marchanderais pas son chagrin. Dois-tu avoir plus de ménagements pour un autre?... Un autre... qui n'est pas ton mari... et qui ne peut pas t'aimer plus que Jacques ne m'aime.

Mme de Sélys l'embrassa pour dissimuler un sourire.

Elle glissa à terre.

VI

Tandis que se prolonge le bruit des applaudissements, des bravos, le rideau descend devant le geste incliné des acteurs, le sourire de l'actrice, tous trois debout, les mains unies, dans le joli décor de fraîche modernité, — étoffes souples et pâles, laques légères, vraies plantes verdoyantes et vivantes dans les potiches de prix sous l'éclat blanc des tulipes électriques.

Cette répétition générale. dès le premier acte, s'annonce comme n succès. Le rideau retombé, on acclame encore, on applaudit ncore. Une troisième fois la scène se découvre, pour un salut plus xpressif, plus reconnaissant, des interprètes masculins, un sourire us radieux e l'étoile, u'ils enca- rent.

Et tout le rand théâ- e frémit, coué de la ase au faîte ar le reten- ssement es passions ue vien- ent d'expri- er ces trois res. Un ac- ent de véri- humaine, 'angoisse umaine, a ibré sur la ule. Des ntaines de œurs ont ressailli; es centai- s de mé oires char ies de sou- enirs, ont

« Ce n'est pas toi qui parles, Lolotte. »

ssuscité des noms, des images... Toutes ces femmes, tous ces mmes, songent à quelque analogie de joie ou de douleur, cachent uelque triomphe ou quelque plaie d'amour, derrière le masque d'ap- robation littéraire, le détachement intellectuel des appréciations.

— Bien mené, ce premier acte. Une exposition claire, une situa on, du mouvement...

— Elle est intéressante, la petite femme... Un peu bécasse...

— Une bécasse qui deviendra une grue.

— Croyez-vous?

— Voyons!... Si l'auteur l'a faite à ce point vertueuse, c'est pour qu'elle s'en repente plus tard.

— Pourtant cette crânerie d'avouer la tentation... de réclamer l'appui moral de son mari...

— Il s'en fiche bien, son mari, de l'appuyer moralement. Il va souffrir comme un fat de ce qu'elle a été effleurée par le rêve d'un autre amour. Il ne lui pardonnera jamais sa franchise.

— Ça, c'est vrai. Tous les maris déclarent qu'il n'y a pas de femme fidèle, mais chacun haïrait la sienne s'il pouvait croire avec certitude qu'elle a désiré pendant une minute les lèvres d'un autre homme.

— Aussi, pourquoi avoue-t-elle, cette petite dinde?

— C'est une gaffe. On pourrait appeler la pièce : *La Femme qui fait des Gaffes.*

Dans la loge d'avant-scène où se trouvaient les deux couples de Sélys et Fromentel, une voix, — une petite voix flûtée et douce — s'éleva lorsque la chute définitive du rideau cacha le trio de acteurs :

— Le mari, la femme et l'amant. C'est la famille moderne. Car pour ce qui est de l'enfant, — quand il existe, — il compte peu!...

Trois regards stupéfaits, douloureux ou mécontents, se dirigèrent vers Charlotte.

— Eh bien... murmura son frère.

— Ce n'est pas toi qui parles, Lolotte. Où as-tu lu cette phrase grogna le peintre.

Marcienne posait sur sa belle sœur des yeux d'inquiétude et de supplication.

C'était le châtiment que, sans préméditation ou calcul, la petite maintenant lui infligeait. La gêne qu'imposait à Charlotte une contrainte morale, l'angoisse du secret, la crainte de le trahir, le tremblement intérieur d'indignation ou d'inquiétude qu'un rien suffisait à éveiller, lui donnaient une gaucherie qu'elle essayait de dissimuler sous des fanfaronnades. Désorientée brusquement dans sa conception des choses, elle se montrait plus naïve que jamais par sa façon de se lancer à un autre extrême.

Des mots amers, des constatations cyniques, une perception

vie changée, sceptique, soupçonneuse, la bravade d'une philo-
phie perverse, derrière laquelle sanglotait la révolte d'une âme
ndre et blessée, voilà par quelle attitude Charlotte reprenait le
ain de l'existence courante, cachait l'exaspérant secret, trompait
hantise de l'idée fixe.

N'était-ce point qu'une attitude? Quels ravages inconnus la
outte corrosive de poison n'exerçait-elle pas sur le fond candide
e cette nature sans défense?

Était-il possible que ce cœur si frais s'altérât, se corrompît, fût
enacé par la dissolution des croyances éteintes, de l'idéal ébranlé,
e la foi morte ?

Serait-ce elle, Mme de Sélys, qui aurait accompli cette œuvre
'assassinat moral, de dévastation ?

Elle examinait Lolotte et la trouvait changée, même de visage.
uelque chose d'arrêté, de durci dans les traits. Ce n'était plus le
ou enfantin, la fleur de chair toujours pétrie de sourires et creu
ée de fossettes. L'azur des yeux ne pétillait plus comme une
ource au soleil, mais s'immobilisait, s'assombrissait en surface
'abîme.

L'inquiète attention de sa belle-sœur sembla surexciter les vel-
eités audacieuses de Mme Fromentel.

— Eh bien, quoi donc ?... Vous avez l'air scandalisés tous les
ois. Je ne dis rien d'extraordinaire.

— Tu dis : le mari, la femme et l'amant, fit observer le peintre,
- que ce dernier mot sur les lèvres de sa Lolotte gênait comme
eût gêné une tache sur la robe délicate. — Mais ce n'est pas juste.
a faute n'a pas été commise. Cette petite imprudente, — comment
appelle t elle ? — s'est reprise à temps !... Et c'est très touchant,
aveu à son mari.

— C'est très touchant ? Tu veux dire que c'est très bête... Quand
le pourrait avoir des rendez vous si amusants sans que personne
sache rien, le mari moins que tout autre. Ah ! elle a bien tort
conserver des scrupules. Mais ça lui passera avant le quatrième
te. Espérons-le.

M. de Sélys ouvrait la bouche pour répondre à sa sœur ; mais
remarqua une lueur de colère dans les yeux de Jacques Fromen
l, et il se tut.

Marcienne, pressentant aussi l'irritation du peintre, essaya de
tourner son attention.

— Regardez donc, Jacques quel type étrange, cette femme

brune, là bas, à gauche, au balcon. Elle me rappelle votre Dalila... Vous vous souvenez ?... votre prix de Rome.

Il avança le buste, et distraitement :

— Tiens, c'est vrai.

Charlotte se penchait à son tour :

— C'est peut-être ton ancien modèle, Jacques. Elle aura fai son chemin. Ça m'a l'air d'une cocotte calée.

Fromentel se tourna, le geste nerveux, la voix âpre :

— Fais moi le plaisir de te taire. Je te défends ces expression Tu as déjà trop parlé pour ce soir.

Lolotte essaya de ricaner :

— Je ne suis plus une enfant.

Puis elle eut une brusque retraite vers le fond de la loge. U picotement de larmes lui rougissait les paupières.

Elle murmura :

— Si la vie est répugnante, ce n'est pas ma faute. Je n'ai pa demandé à la voir.

Édouard de Sélys regarda son beau-frère avec une interrogatio soucieuse :

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Ah ! je n'en sais rien, dit brusquement le peintre. Il ajou entre ses dents :

— Je n'aime pas les énigmes. Je commence à en avoir assez.

— Jacques !... murmura la voix suppliante de Marcienne.

Ils ne parlèrent plus. Le rideau se levait. Charlotte revint à place. Une lourdeur de malaise tomba entre ces quatre personne jadis étroitement unies dans une confiance et une communauté bonheur vraiment rares.

(*A suivre.*) Daniel Lesueur.

VIEIL EMPLOYÉ

Il aurait été difficile de dire son âge, quoique l'habitude fût venue peu à peu de l'appeler le « Vieil employé ». Il pouvait être vraiment très vieux, ou encore jeune, et ses allures effacées, sa physionomie indécise, ne fournissaient que de ıgues renseignements sur la date initiale de son état civil. On avait qu'il était employé depuis l'âge de treize ans, et on le supposait quarantenaire allant vers la cinquantaine.

Une chose difficile à concevoir, étant donnés son poil gris, ses ·buts anciens, sa régularité, était la modestie excessive de sa tuation. Il gagnait 1.400 francs par an, — touchait, toutes les fins mois, 116 fr. 65.

La déveine avait-elle sans cesse poursuivi ce malheureux? vait-il perdu ses places au moment où il allait recueillir le bénéce de longues années de patience? Ses patrons avaient-ils fait illite? Avaient-ils restreint le nombre de leurs employés, et lui tait-il trouvé fatalement la première victime sacrifiée dans les tastrophes commerciales et financières? On ne savait. Toujours t il qu'il gagnait 1400 francs, — comme les tout nouveaux, les tits jeunes gens au milieu desquels il se trouvait.

Tel qu'il était, pauvre, effacé, sans activité et sans protestation, il était de ceux qui font le mieux apparaître le point d'interrogation de la vie. Cette machine monotone, chaque jour remontée, accomplissant régulièrement la même besogne, cette loque humaine qui avait, dans le marécage d'un bureau, à peu près la même existence que ces larves grisâtres que l'on voit parfois passer entre deux eaux, avec un lent mouvement d'ennui, — cela, enfin, qui était un homme vivant, si nul, si doux et si triste, pouvait devenir, à la contemplation, infiniment mystérieux et émouvant.

Mais ce mystère et cette émotion, il ne faudrait pas les déformer littérairement, s'ingénier à mettre en valeur les événements cachés, les menus faits dont l'interprétration changerait en drame visible cette existence ignorée. Un être de ce genre devrait garder sur la page imprimée le même caractère à la fois vague et précis, ou plutôt général, que l'individu par lequel on définit une espèce dans les catalogues d'histoire naturelle. Il devrait suffire de dire sa silhouette, son passage et son évanouissement.

La vérité, c'est que l'on ne sut rien de sa vie, et l'on peut croire que lui non plus n'eut pas conscience de sa réalité personnelle, de son apparition momentanée parmi le monde infini, sans commencement et sans fin, des phénomènes. Classé de cette façon ne prend il pas une extraordinaire signification de type, ne commande t il pas une légion de ses semblables? Une immense foule humaine passe ainsi, vit de la methodique et tranquille vie végétative, sans se demander s'il y a un comment et un pourquoi à la naissance, au développement et à la mort, s'il y a un but aux efforts, et une nécessité dans la règle morale et sociale bénévolement acceptée. On ne peut fixer de celui là dont il est question qu'un souvenir fugitif, l'image lointaine, les faibles allures, le sillage apparent, dont les traces sont restées pendant un peu de temps, tous les jours décrues, dans l'esprit de quelques uns qui se trouvaient auprès de lui. Et il se trouve que ces pâles apparences, cette lueur à peine perceptible sous la cendre accumulée des années, c'est le résumé de milliers et de millions de sorts semblables.

L'être obscur qui est né et qui est mort sans avoir eu la sensation de l'enigme du réel, représente à lui tout seul le somnambulisme d'illusion de l'immense majorité des hommes.

Le cas particulier de ce malheureux si peu vivant, pris au hasard, s'universalise, devient le résumé d'une infinité d'existences sem-

blables. Il est celui dont on ne parle guère d'habitude, qui vit sans déclamations et sans publicité, — il est l'employé.

Dans la bataille sociale, en effet, l'ouvrier est surtout visible. Il l'habitude de la rue et de la réunion publique, son parler et sa esticulation s'imposent. Le mineur, surtout, dresse sa noire ilhouette à l'horizon de la société actuelle. La commisération de ous est allée à l'homme, à la femme, à l'enfant qui travaillent et sent leur vie sous terre, dans les sinistres paysages de houille sans erdures et sans ciels, dans les étendues de nuit où les tristes ampes aux flammes grillagées sont les seules étoiles.

Il en est d'autres, pourtant, dont on pourrait observer l'existence, cruter les sentiments.

L'employé est un de ces obscurs vers lesquels on ne projette pas, l'habitude, une clarté d'enquête. Le chef de bureau est souvent une essource de vaudeville et de comédie; de fait, son rôle peut tre comique et important. Le parti bureaucratique tient une place norme en pays civilisé. Mais le subordonné du chef de bureau, 'employé, reste dans la pénombre. Sa grise vie a rarement été bordée, il défile discrètement à travers la littérature, il s'y tient à a même place effacée que dans l'ordre social.

Il ne s'agit pas de mesurer des malheurs, de distribuer des prix l'ennui ou de misère, de vouloir découvrir sans cesse des victimes ncore plus intéressantes! Je sais bien aussi ne pas pouvoir dire oute l'existence de tant d'êtres en une longueur de récit. Mais la ittérature et tous les essais de littérature comportent tacitement ette mission de parler pour ceux qui ne parlent pas, de fixer pendant un instant, ou pour longtemps, ou pour toujours, un peu de ette vie fugitive des anonymes qui disparaitrait dans le temps qui asse et dans l'oubli profond, sans l'émotion des artistes. L'œuvre crite peut être la barque résistante qui tient la haute mer, et qui 'en va au large, recueillant des épaves — les gens qui passent, allottés, submergés par la vie, et qui allaient disparaitre sans aire entendre leur cri, sans laisser une trace.

L'ordre de réflexions abordé ici, à l'aide de l'existence d'un umble, a donc pour objet principal de nommer l'employé, de indiquer aux préoccupations. On s'occupe de lui rarement, pour e pas dire jamais. Lui même ne s'occupe pas de lui-même. Alors ue tous les corps de métier se groupent, se syndiquent, rédigent eurs cahiers, font connaitre leurs réclamations, lui, l'employé, este coi et taciturne.

Il s'abandonne, il subit, et c'est peut être la raison pour laquelle on ne s'enquiert pas davantage de lui. Il attend tout avec une passivité extrême, qui n'est poussée à ce point chez aucun être. Il attend l'heure du déjeuner, de la fin de la journée, la venue du dimanche, les journées et les demi journées de vacances, les heures supplémentaires, les augmentations, les gratifications. Ce qu'il n'obtient pas ce janvier-là, il croit l'obtenir au janvier suivant, et il attend, il attend toujours, il attend de sortir du bureau — il attend de sortir de la vie.

La nature de ses occupations a ainsi façonné son caractère. Il s'est tranquillement asservi au menu travail qui est le sien, à l'écriture, aux chiffres, aux correspondances prévues, aux livres préparés, au rangement de sa table à tiroirs et à casiers, à la tenue de son ménage d'encrier, de plumes, de crayons et de grattoirs. Sa volonté s'est trouvée morcelée par ces soins, par cette minutie de labeur qui fait de lui un être aussi attentif, ordonné et immobile qu'une couturière ou une brodeuse, assise pendant toute une journée dans la même embrasure de fenêtre. Il conduit sa plume du même mouvement régulier et mécanique de celle-là qui tire l'aiguille, — il se penche sur la belle feuille de papier, il l'ordonne, il la règle et il l'orne, du même soin que celle-ci travaille sur le métier où sa tête s'incline.

C'est un ouvrier très spécial, n'éprouvant pas les grandes fatigues, ne connaissant ni les grands accablements ni les grandes révoltes. Il a commencé jeune l'exercice de son métier, et il s'est habitué à considérer que les jours sont semblables et que demain doit ressembler à aujourd'hui.

Il vit ainsi d'une existence un peu féminine, renfermée, casanière. Au centre des villes, dans les quartiers d'agitation, il est retiré dans son bureau comme dans une chambre close, où il vaque dans le demi-silence de discrètes conversations, à de lentes besognes. Quelques-uns seulement sont en communication avec le public agité, morne, inquiet ou timide, des gens qui s'occupent d'achats, de ventes, d'actions et d'obligations. Ces employés le sont habituellement de mauvaise humeur : le contact avec l'existence active de ces passants les afflige ou les encolère.

Dans les maisons de construction nouvelle, où les conversations brèves avec les clients ont lieu sans obstacle, par dessus une balustrade, on aperçoit visiblement, sur le visage de l'employé, le regret des guichets étroits à fermeture hermétique, semblables au

das des couvents et des maisons de province, les guichets derrière
squels on pouvait s'isoler et continuer à vivre la longue et paisible
urnée.

Cette manière de vivre, cette tournure d'esprit, qui sont celles de

On ne le vit jamais sans un parapluie.

uployé installé dans son bureau, ne le quittent pas lorsqu'il en
sorti. Ce bureau, il l'emporte en quelque façon avec lui, partout
ùl va. Au dehors, cet homme habituellement enfermé, apparaît
ie, beaucoup plus triste que l'ouvrier et le paysan, beaucoup
triste même qu'il n'est pendant ses heures de claustration. On

le voit, on le reconnait à son isolement et à sa mélancolie. O pourrait dire les affreux dimanches de ces jeunes gens de vin ans, déjà vaincus par la vie qu'ils ne connaissent pas, qu'ils connaîtront peut-être jamais.

Il en est peu, parmi eux, qui songent à conquérir Paris comm les ambitieux de la *Comédie humaine*, les Rastignac et Rubempré de Balzac. Il en est peu qui se jettent en insurgés da la politique, comme les errants de la rue et les réfractaires Vallès. Ceux-là, ces quelques uns, ne restent pas employés, finissent par s'évader ou par être chassés des administrations. M celui qui n'espère rien, qui n'a pas un désir de changement, u volonté d'action, celui là, vaguant dans Paris ou s'en allant v la campagne, serré dans sa mince redingote, écrasé sous s chapeau haut de forme, apparait noir comme de l'encre, dess comme un chiffre, au milieu de la promenade des toilettes, sur verdures couleur de soleil.

Dépaysé, désœuvré, sans argent, pendant ces premières anné où les instincts voudraient se manifester, il se réfugie dans taciturnité, il revêt une allure morose, qu'il soit solitaire ou m chant auprès d'un camarade semblable à lui.

Il prendra souvent le parti de ne pas sortir de chez lui. Qu'ir il toujours chercher parmi la foule ? A quelles distractions p tuites pourrait il se résoudre ? Il a pu courir les restaura comme le Folantin d'Huysmans, il a pu essayer de se distrai à des amours de coins de rue, il a été parfois au théâtre à des pla incommodes... La recherche du plaisir est décidément bien cou et les jours de fête sont bien longs. Si l'employé a quel curiosité dans l'esprit, s'il éprouve quelque velléité de voyag à travers le monde visible ou à travers le monde de l'espri il voudra se satisfaire sans grands efforts, par une quiétude go chez lui, par des mouvements sans exagération.

Il manifestera une joie peu démonstrative en réunissant s livres, en accumulant des ouvrages achetés par livraisons, s ouvrages d'histoire, de science, de géographie. Il parcourr la terre qu'il habite dans les relations publiées par le *Tour du Monde*.

Il passera d'heureuses journées à feuilleter ces collections, es préparer avec soin pour la reliure. Il collera des gravures, i es encadrera lui-même. Il s'entourera encore de plumes, de crayo de grattoirs, il inscrira des notes sur des fiches, il transpo

son bureau chez lui, — il sera, le dimanche, employé autant que pendant la semaine.

Marié jeune, habituellement, réfugié dans l'existence casanière, il fera tous les jours le même chemin, et, soit prudence instinctive, soit acceptation raisonnée de la vie, il ne fera entendre ni un gémissement de plainte ni un cri de colère. L'employé n'est pas le révolté, c'est le résigné.

Parmi ceux qui ont connu le « Vieil employé », ceux qui se souviennent de lui le voient ainsi : de taille moyenne, le dos rond, il semblait ne pas avoir atteint tout son développement, — ses cheveux gris de fer étaient coupés très ras, — sur un cou mince, noueux, sa tête ronde ballottait comme une pomme ridée oubliée au bout d'une branche, — le visage était jaune, les yeux clairs, innocents, puérils, dans des cavités profondes, le front plissé.

Tout cela se résolvait en un ensemble de placidité, de calme inaltérable, la parole rare toujours égale. Parfois, l'œil clair devenait plus clair encore, transparent comme du cristal et comme de l'eau, absolument enfantin. Le vieil employé s'arrêtait alors de travailler, son rouage interne faisait une halte d'une seconde, et il paraissait vouloir sourire à des visites de pensées. Il souriait presque. Il ne riait jamais.

Il était vêtu, au bureau, d'une vareuse noire, sans doute un reste du siège de Paris pendant lequel le vieil employé fut évidemment l'un des « Trente sous ». Il accrochait soigneusement cette vareuse chaque soir, avec des bouts de manche de lustrine qu'il nouait soigneusement tous les matins et qui faisaient de lui une sorte d'écolier comme jamais on n'en avait vu : tranquille et presque muet.

On ne le vit jamais non plus sans un parapluie, et ce souci des averses et des grains expliquait l'état de conservation de son chapeau haut de forme à larges ailes, d'une mode en arrière de dix ans. Il ne portait que des vêtements de couleurs sombres, les plus économiques, ceux qui rendent encore plus modestes et invisibles les humbles de cette sorte, et il se révélait par chaque détail d'une propreté parfaite.

A midi, il mangeait un petit pain et une tablette de chocolat, et il buvait un verre d'eau, jamais deux. Il était ennemi de tout excès.

Voilà tout ce que l'on sut de lui, sa vie durant. Il étonnait d'abord, faisait pitié ensuite, sans que l'on pût dire la raison précise des sentiments qu'il éveillait. Il était le seul ainsi. Comment

vivait il et surtout pour quoi et pour qui vivait il ? Personne ne savait un intérêt d'existence à ce silencieux.

Quand, le soir, à sept heures, il sortait, sa longue journée de onze heures consécutives achevée, et qu'il s'en allait, seul, sans s'arrêter, vers un logis lointain, retrouvait-il un être qui l'attendait à qui il pensait dans la journée, qui lui faisait supporter la vie par un peu de joie, par un peu de tendresse ? Connaissait il seulement quelque inoffensif bonhomme pareil à lui, avec lequel il pouvait passer la soirée dans un café de faubourg, presque désert, dans la fumée d'une pipe, au bruit familier des dominos et des billes de billard ? Personne ne le savait, personne ne pouvait dire s'il y avait un seul rayon pour réchauffer le pauvre être ratatiné, si doux, si effacé.

Un jour, il partit à deux heures, malade, vacillant. Le lendemain, dans le bureau, quelqu'un dit :

« — Il est mort. »

Il y eut une surprise générale, un groupement, les têtes tendues, les visages interrogatifs.

« — Il est mort à l'hôpital d'un transport au cerveau. »

Un transport au cerveau! Qu'était il donc monté à cette face tranquille ?

On sut ensuite qu'il laissait après lui un petit garçon de cinq ans. Ce petit était tombé malade. Le père, au bureau, envahi par l'instinct, rongé par l'inquiétude, n'y tint plus, son paisible organisme se désagrégea : la fièvre le prit, puis la mort. Le petit garçon de cinq ans ne garda que le faible souvenir du vieil employé qu'il voyait revenir le soir, son parapluie de coton sous le bras, et sous le chapeau à larges ailes, sa figure lasse, éclairée par ses yeux tendres et par un essai de sourire.

Cela acheva d'établir le mystère. On ne sut pas de quelle aventure était issu l'enfant, quelle femme avait passé à travers l'existence du vieil homme, quel héritage de hasard il avait accepté. On mit ce presque anonyme dans la fosse commune et cela, en somme, ne changea pas grand'chose à sa destinée, car c'était bien aussi dans une fosse commune qu'il avait timidement silencieusement vécu.

Gustave Geffroy

PERDUE[1]

(Suite)

— Ma petite Marcelle fit Robert Bréault en la reconnaissant, fin l'on vous retrouve ! Quelle précipitation !

— Venez, venez vite, dit Marcelle il y a un homme que je ne nnais pas qui court après moi.

Elle l'entraina dans l'escalier, et ils montèrent en courant les atre étages de Mme Jalin. Arrivés devant la porte, Marcelle urna la clef, et ils entrèrent à la hâte. Avant qu'ils eussent eu temps d'articuler une parole, on frappa rudement au dehors.

— N'ouvrez pas ! cria Marcelle.

— Je suis bon pour répondre, fit Robert avec assurance, et il vrit.

Simon se tenait sur le seuil, les yeux hagards, les mains trem-ntes, faisant de grands efforts pour se contenir, mais n'y par nant guère.

— Marcelle Monfort ? dit-il à Robert d'un air menaçant.

— Elle est ici, répondit le jeune homme ; que lui voulez-vous ?

— C'est ma fille, dit le pauvre père à bout de forces et de pience.

Les explications furent longues, car rien n'est bref en ce monde. epté les morts subites ; mais, bien avant qu'elles fussent ter-nées, Marcelle était blottie dans le bras gauche de son père, la è sur son épaule, et se demandait comment il se faisait que le o de la place de la Concorde, ils n'eussent point échangé un n qui leur eût appris la vérité.

— Quand on pense, disait-elle à son père, que j'ai eu tant de grin pour vous ! J'avais envie de vous demander ce que vous vez !

obert s'était esquivé dès les premiers mots, afin, disait-il, ler porter la bonne nouvelle au docteur. En réalité c'est parce

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 Octobre.

qu'il se sentait triste et qu'il ne pouvait ni savoir pourquoi, ni témoigner en présence de ces heureux.

N'était ce pas monstrueux de sa part d'éprouver un tel sentime de regret et d'abandon au moment où sa petite amie retrouvait véritable famille? Qu'était-il venu lui-même faire ici, sinon che cher Marcelle pour la rendre à son père? Alors que lui fallait- de plus? Quel cœur étrange et instable que celui qui souffrait ain de se voir au but de ses désirs?

Il avait beau lui faire des reproches, son cœur ne voulait poi entendre raison. Il revint chez le docteur, ne le trouva point, l laissa deux mots pour lui annoncer le succès de son entreprise rentra chez lui plus triste et plus préoccupé que jamais.

— Je suis bien content, s'écria Jules dès qu'il eut appris qu Marcelle avait retrouvé son père. La pauvre enfant était vraime par trop à plaindre...

— N'aurait-elle pas toujours eu sa place avec nous? repar Robert avec une nuance d'humeur. Pouvait-elle être à plaind lorsque nous étions là? Ce n'est pas mon père qui se serait oppo à la voir chez nous! Rose aurait fini ses jours ici, et jamais m père n'aurait été mieux soigné que par elle deux...

Jules jeta sur son père un regard malicieux. Aux jours de le gamineries juvéniles, quand on était joyeux dans cette demeu maintenant si cruellement éprouvée, il appelait son frère : « femme de ménage », en raison de ses aptitudes spéciales a arrangements intérieurs. Il eût volontiers recommencé la plais terie, mais il jugea avec raison que mieux valait se taire, e garda ses réflexions pour une autre fois.

Le lendemain, Marcelle et son père se présentèrent chez le d teur, Simon n'était plus le même homme que la veille; à l d'incertitude et de colère qui planait jadis sur toute sa person avait succédé un calme profond, une sorte de rayonnement i rieur qui faisait un contraste assez original avec son appare extérieure.

On peut changer de caractère en un moment, grâce à influences heureuses, mais nul ne peut modifier de la même fa la physionomie de ses habits, le mouvement de ses mains manière de porter son chapeau. Les yeux rayonnent, la bou sourit; mais si le propriétaire de ces yeux et de cette bouche longtemps un homme maussade et chagrin, les vêtements testent, le chapeau rechigne, les mains ont des mouvements

urs qui repoussent malgracieusement les avances, attirées par
yeux et le sourire.

Simon faisait de son mieux pour être aimable, et il y réussissait
sez bien; mais tout son être se refusait visiblement à cette con-
inte; aussi, après les premières paroles, le docteur s'adressa à
arcelle, qui avait toujours causé volontiers avec lui. Il fut sur-
is de trouver un grand changement dans la jeune fille, change-
ent qu'il n'avait pas prévu et qui n'était cependant que la consé-
ence bien naturelle des épreuves qu'elle venait de subir. Elle
rlait plus brièvement, mesurait mieux la portée de ses paroles
portait sur toute sa personne un air de décision mêlé d'un peu
amertume.

— Vous voilà heureuse, dit le docteur; après tant de peines,
us avez bien mérité le bonheur qui vous arrive. Vous êtes une
nne petite fille, mon enfant, et je tiens à le dire devant votre
re. Pendant la courte maladie de Mlle Hermine, votre fille,
onsieur, a fait preuve d'une présence d'esprit et d'un courage
en au-dessus de ses années.

Monfort jeta sur sa fille un regard d'orgueil satisfait. Il lui
aisait d'entendre louer son enfant, bien que la part qui lui reve-
it dans son éducation fût en vérité nulle.

— Et, sans indiscrétion, quels sont vos projets? demanda le
cteur.

— Nous allons prendre un petit logement, répondit la fillette en
gardant son père, et nous y vivrons bien gentiment. Je serai la
tite bonne de papa... Nous serons si heureux ensemble!

Ce *nous* était évidemment une joie pour Marcelle qui le répétait
out moment. Après avoir senti pendant une longue suite d'an
es l'isolement peser si cruellement sur elle, après avoir pensé
lle fois qu'elle n'aurait jamais de « chez elle », l'idée d'un « chez
us » la ravissait.

Rien ne lui eût coûté pour conquérir enfin cet asile paternel
définitif.

Le docteur sourit et hocha la tête. Il avait assez vu de Monfort
ur être assuré que son caractère n'était ni commode ni régulier.
Il se dit que Marcelle, malgré les apparences, n'était pas au
t de ses épreuves.

— Avez vous été chez les Bréault? demanda le docteur.

— Pas encore, répondit Marcelle. Nous allons y aller, n'est-ce
, papa?

Le mot « papa » sonnait dans sa bouche aux dents blanch comme la musique la plus harmonieuse.

— Certainement, fit Monfort en tournant son chapeau dans s mains d'un air empressé.

Au fond, ces visites l'ennuyaient fort, et il eût voulu en êt débarrassé. Le docteur le comprit et leur rendit la liberté av quelques phrases bienveillantes. Sur le seuil de la porte, Monfo se retourna, serra à la briser la main du vieillard, et lui dit d'u ton bourru :

— Vous êtes un brave homme!

Marcelle regarda son vieil ami, qui reçut cette phrase et regard, et les conserva dans son cœur comme on conserve ce q l'on a de plus précieux.

Quand ils furent dans la rue, l'enfant dit à son père :

— Nous allons chez les Bréault ?

Il fit un signe d'assentiment et la suivit avec docilité. Cet homm habitué à la libre vie de celui qui, toujours seul, ne s'inquiète personne, trouvait un grand plaisir à se laisser conduire par s enfant.

Ils arrivèrent devant la maison de M. Bréault, et Marce sonna en étouffant un soupir ; le chalet de Mlle Hermine, toujo clos, avec ses allées où l'herbe commençait déjà à pousser, paraissait un Eden fermé à jamais.

La cuisinière vint ouvrir et ne sut trop quel visage prendre apercevant Marcelle; mais celle-ci n'avait point dans l'âme rancune que lui supposait le cordon bleu ; elle la salua même d sourire : tout ce qui lui rappelait ses jours de gaieté lui sembl le bienvenu.

Robert parut sur le seuil : à sa vue, Marcelle sentit toutes larmes qu'elle avait versées, inonder son cœur comme une pl chaude. Jusque-là son doux passé, la chère image de Mlle Hermi vivante ou morte, le souvenir des heures d'étude, tout était re dans le rêve, dans le nuage; cela avait il même jamais exis N'était-elle pas le jouet d'un songe? Qu'est-ce qui était vr le petit logement de Mme Jalin, encombré de linge blanc éte sur les cordes, la présence de Rose, le voyage à Phalempin, bien la chambre de porcelaine, les études avec Robert et les heu horribles de l'agonie de sa bienfaitrice? N'y avait-il pas, d cette pauvre petite vie si tourmentée déjà, quelque chose qui é un songe?

La vue de Robert rendit soudain Marcelle au sentiment du réel. Tout était vrai, tout était arrivé. — Robert avait été son maître, son ami, l'ami d'Hermine... Tout n'était donc pas perdu! Dans la vie nouvelle que mènerait désormais la jeune fille auprès de son père, il y aurait donc un fil conducteur qui la rattacherait au passé? A cette pensée, une joie profonde, si intense qu'elle était douloureuse, remplit l'âme de l'enfant, et ses yeux débordèrent de larmes.

Robert accueillit le père et la fille avec une étrange sensation d'épanchement violemment comprimé. Seul avec Marcelle, il aurait parlé à cœur ouvert pendant de longues heures de leur amie envolée, des épreuves subies par l'enfant, de celle qu'il venait de traverser lui même... la présence de Monfort le glaçait. Sans le croire hostile, il le sentait indifférent, et c'en était assez pour lui retirer tout désir de parler devant lui des choses les plus intimes de son cœur affligé.

— Q'allez-vous faire de Rose? dit-il enfin, au moment où la conversation tombait pour la quatrième fois après de vains efforts pour se soutenir.

— J'espère bien qu'elle va rester avec nous, dit Marcelle. N'est-ce pas, papa ? Elle ne peut pas aller ailleurs. Qu'est ce que je ferais sans elle ?

Monfort grogna un assentiment. Au fond, il n'aimait pas beaucoup Rose. Le peu qu'il avait vu de son caractère ferme et décidé lui inspirait une forte antipathie. Et puis il était jaloux de l'amitié que lui portait Marcelle ; mais c'est ce qu'il ne pouvait pas dire tout haut.

— Quel dommage, fit Robert avec un sourire, — dommage pour nous, non pour vous... j'avais pensé que si vous n'aviez pas besoin de Rose, nous l'aurions engagée à venir ici ; elle aurait tenu notre maison, nous aurions été bien heureux avec elle... Mais gardez-la, je ne vous l'envie pas à vous, je ferais tous mes efforts pour l'enlever à un autre...

Simon Monfort ouvrit la bouche pour dire au jeune homme qu'il n'avait pas besoin de se montrer si délicat envers lui, et que ses efforts pour lui ravir la présence de Rose n'auraient rien que de très louable; mais sa fille l'avait prévenu, et la phrase était finie avant qu'il eût pu formuler sa pensée.

— Et vos études ? dit Robert.

Marcelle soupira. Les études, sans le professeur, menaçaient

d'être moins attrayantes que par le passé ; pourtant, on ne pouvait s'y soustraire. Simon se leva.

— Déjà ? dit le jeune homme ; ne voulez-vous pas voir mon père ?

Marcelle en avait bien envie, mais Monfort, sauvage par nature, endurci dans sa sauvagerie par son existence sans attaches, fut pris, à cette proposition, d'une frayeur si réelle, qu'il expliqua en termes brefs et clairs la nécessité de s'en aller sur-le-champ, et Robert, décontenancé à son tour, ne put que dire : — « Ce sera pour une autre fois. »

Simon et sa fille rentrèrent chez eux. Ce chez eux provisoire se composait de deux petites chambres garnies. Ils prenaient leurs repas avec les deux amies de Marcelle. Le dîner de ce jour là fut silencieux, presque triste. Marcelle aurait voulu raconter à Rose les impressions de la journée, mais elle sentait confusément que son père n'y prenait aucun intérêt. Si elle l'eût osé, elle se serait même avoué que le souvenir de ce qu'ils avaient vu ensemble ce jour-là devait être tant soi peu désagréable à Simon...

Elle se coucha dans le grand lit banal de cette chambre où rien n'était propre ni agréable à l'œil en se disant que c'était sans doute le souvenir de son ancienne chambre de porcelaine qui lui faisait paraître celle-ci déplaisante. Son père, dans la pièce voisine, remuait des papiers, qu'il parcourait lentement ; il l'avait embrassée en lui disant bonsoir, et pourtant elle se sentait plus triste, presque plus désespérée que le soir où elle avait pris à la gare son billet pour Phalempin.

Qu'était donc cette étrange tristesse ? Pourquoi son cœur insatiable, toujours ingrat, toujours mécontent, lui imposait-il des regrets ? Quels regrets ? Ne devrait-elle pas, au contraire, se montrer pleine de joie et de reconnaissance envers le destin qui lui avait rendu son père, précisément alors qu'elle avait le plus besoin de protection et d'appui ? Marcelle se fit cent reproches, s'accusa des plus mauvais sentiments, et finit par pleurer à chaudes larmes de se voir si méchante et de se sentir incapable de penser autrement. Elle s'endormit sur l'oreiller humide de ses pleurs, pendant que son père continuait à feuilleter ses vieux papiers.

XXXIII

— Qu'est-ce que je vais faire de l'enfant? se demandait Simon, pendant la veille anxieuse de sa fille. Je ne puis pas me faire gouvernante et la garder chez moi, d'autant plus que si j'étais assez riche pour vivre seul en travaillant, je suis trop pauvre pour vivre à deux sans rien faire...

Rose avait proposé ses services au petit ménage. Elle ne demandait pas de gages, elle voulait servir par dévouement l'enfant adopté par Mlle Hermine : il semblait à la bonne créature qu'en agissant ainsi, elle continuerait l'œuvre de sa maitresse ; mais Simon ne voulut point en entendre parler. Son âme ombrageuse refusait les services non payés, prétendant, non sans raison, d'ailleurs, qu'accepter ce que l'on ne peut rendre, équivaut à s'imposer une servitude. Cet axiome, vrai en d'autres temps, affligeait profondément le cœur de Marcelle. Cependant, à force de causer avec Rose, pendant les heures où Simon sortait pour s'occuper de ses affaires, la fillette avait fini par obtenir de la fidèle servante la promesse d'accepter les appointements que Simon s'obstinait à lui offrir. Elle irait donc avec eux dès qu'ils auraient choisi un domicile.

C'était un point de gagné pour Monfort ; mais le reste était encore problématique. Il se rendait bien compte de ce qui pouvait manquer à l'éducation de sa fille... Qui l'achèverait ? Un externat sans doute. L'âme en repos de ce côté, Simon procéda à son installation.

Rue Bleue, au sixième étage, deux chambres sur la cour, une salle à manger et une cuisine, voilà ce que s'offrit le père de Marcelle. Ce logis fut meublé succinctement de meubles loués, car Simon, grâce à ses constantes pérégrinations, avait la plus sainte horreur du définitif, et Rose, pourvue du strict nécessaire en fait de vaisselle et de casseroles, s'installa dans la laide petite cuisine, large comme les deux mains, et sombre en plein midi, malgré sa proximité des toits.

La bonne fille était économe, et la petite famille ne dépensait rien au delà du nécessaire. Plus de petits plats fins, plus de ces dîners bien simples, mais où tout était parfait. Il est vrai qu'en revanche, Rose savait donner l'apparence d'un régal même à un modeste

œuf sur le plat ; néanmoins, elle commença à souffrir dans son amour-propre de cordon bleu. C'est à Marcelle qu'elle contait ses doléances, et celle-ci les écoutait l'oreille basse. Elle s'était bien gardée de parler du désir exprimé par Robert Bréault de s'attacher la cuisinière. Elle craignait d'exposer son humble amie à des luttes intérieures où ni la raison ni l'intérêt ne lui seraient d'un grand secours. En effet, tout alla bien ou à peu près bien pendant une quinzaine de jours. Rose s'était armée d'un grand fonds de patience vis-à-vis de celui, qu'intérieurement, elle appelait : l'ours. L'humeur morose de Simon glissait sans effet sur la surface polie de son indifférence, comme la pluie sur les vitres ; elle était résolue à ne pas y accorder la moindre attention. Mais, quand le bien-être de Marcelle fut en jeu, toute cette belle philosophie s'écroula comme par enchantement.

Un soir, Marcelle, après le dîner, s'approcha de son père avec les manières à la fois timides et câlines d'une enfant aimée qui sait qu'elle n'a pas de droit dans la maison. Elle avait appris cette conduite pleine de réserve près de Mme Favrot, au temps où elle était encore assez choyée pour se permettre des caresses, et déjà assez grande pour savoir qu'elle n'avait aucun droit d'en réclamer. Chez Mlle Hermine, bien qu'elle eût été cent fois plus heureuse, elle n'avait jamais pu se figurer autre chose que la réalité : quand elle était tentée de l'oublier, le souvenir de son arrivée sur le seuil de cette demeure hospitalière la ramenait bien vite au sentiment de sa véritable position.

— Père, dit Marcelle en posant les deux mains sur l'épaule de Simon, je voudrais bien aller demain, si cela vous était égal, voir mes amis Bréault.

Monfort se retourna brusquement, comme sous une morsure.

— Tes amis Bréault ? répéta-t-il, pourquoi faire ?

Le ton était dur, la parole sèche, le regard sévère. Marcelle baissa la tête et appuya son menton sur ses mains croisées, doucement appuyées sur l'épaule de son père.

J'aurais envie de les voir, dit-elle ; il y a longtemps que je n'ai vu Jules, et c'est demain dimanche, et puis je voudrais demander quelque chose à M. Robert pour mes leçons ; il y a dans le livre d'histoire quelque chose que je ne comprends pas.

— Tu travailles donc seule ? fit Simon légèrement surpris.

— Il faut bien, papa... je ne sais pas tout ce que je dois savoir... et quand il faudra passer mes examens...

— Des examens ? dit brusquement Monfort, pourquoi faire des xamens ?...

— Mais, mon père, pour gagner ma vie plus tard, quand je se-ai grande...

Monfort réfléchissait, et ses réflexions n'étaient pas aimables. Marcelle parlait d'examens ; évidemment, elle avait arrangé sa vie u bien on l'avait arrangée pour elle, sans s'inquiéter de lui, omme s'il ne devait jamais revenir. C'était assez sensé, étant onné que rien n'annonçait qu'il pût revenir un jour. Mais, à pré-ent qu'il était revenu, il se heurtait à tout instant à des projets its sans sa participation, à des plans où il n'avait pas de place : était peut-être mérité, mais à coup sûr c'était désagréable. Il prit udainement une résolution qu'il couvrait depuis quelque temps.

— Tu ne passeras pas tes examens, dit-il d'un ton ferme, tu as plus besoin de gagner ta vie. Je suis ton père, je te garde près e moi, — tu iras en pension, s'il le faut, pour terminer ton éduca-on, mais pour un an seulement. Tu vivras avec moi, tu n'as plus t'inquiéter de l'avenir.

Marcelle écoutait. Elle retira doucement ses mains de l'épaule aternelle; il lui semblait qu'il y avait une grande cruauté à lui vir la possibilité de se suffire un jour à elle-même; elle avait rigé jusque-là son existence vers ce but, et ce n'est pas en une eure qu'on apprend à rêver d'un nouvel avenir. D'ailleurs, elle mait le travail pour lui-même, et puis le mot « pension » venait e la glacer.

— Pourtant, papa, dit-elle, j'aimerais bien voir les messieurs réault, si vous vouliez le permettre.

— Plus tard, gronda Simon. J'ai à travailler, tu me deranges. uisse-moi tranquille.

— Bonsoir, papa, dit doucement la fillette en présentant son ont aux lèvres de son père; il y mit un baiser, et elle se rendit encieusement dans sa chambre.

Simon poussa un soupir qui était fait par moitié d'allégement et umeur, puis il se remit à compulser ses registres. Depuis huit urs, il avait un emploi dans une fabrique, et si sa position maté-lle s'en trouvait fort améliorée, le plus clair de son temps avait isé de lui appartenir.

Si Monfort avait mieux connu les antécédents de Rose, il eût ati son âme s'emplir d'effroi au bruit terrible que faisaient les asseroles sur l'évier dans la cuisine. Rose était ordinairement

réservée dans l'accomplissement de ses devoirs, mais chacun sai comment une cuisinière peut faire évaporer le trop-plein de soı âme à l'aide des grincements du métal sur la pierre. Ce soir, le casseroles faisaient un bruit semblable à celui du tonnerre. Simoı n'y prit point garde, il n'était plus au courant des mœurs françaises

Soudain, la porte de la chambre où il travaillait s'ouvrit, pui se referma. Il leva les yeux et aperçut Rose, qui le dominait, lu assis, de toute la hauteur de sa taille de grenadier; appuyée a chambranle de la porte, elle le regardait d'un œil sévère.

— Qu'est ce que vous voulez? dit-il en suspendant sa plum pour un instant.

— Les ordres de Monsieur pour les repas de demain.

Monfort détestait commander son dîner; pour un homme habi tué à manger au restaurant ce qu'on mettait devant lui, c'était u supplice que de se rappeler le nom des plats et leur compositioı

— Je ne suis pas cuisinière, dit-il d'un ton bourru. C'est votr affaire et non la mienne. Laissez-moi tranquille dorénavant, s' vous plaît. Vous ferez ce que vous voudrez.

Il se remit à la besogne, espérant être débarrassé pour jamais d sa corvée.

— Très bien, Monsieur, fit Rose avec sa tranquillité habituell Maintenant, qu'est-ce que Monsieur a décidé pour demain ? Es ce que Mademoiselle va chez les messieurs Bréault ?

Cette fois, Simon posa sa plume et se retourna tout à fait.

Faites-moi le plaisir, dit-il, de vous mêler de ce qui vous regard Si j'ai des ordres à donner, je les donnerai quand j'en aurai. Demai ma fille reste ici pour me tenir compagnie.

— C'est très bien, Monsieur, répondit Rose impassible, Monsie est le maître, bien entendu ; mais il ne faudrait pas que Monsie se figurât que c'est pour le bien de mademoiselle, ce qu'il en fa Mademoiselle ne s'amuse déjà pas trop ici, dans ce vilain appa tement...

Monfort lui jeta un coup d'œil terrible.

— Car l'appartement est vilain, Monsieur ne peut pas l'ignor vu qu'il l'a dit lui même en le louant; et mademoiselle ét habituée au grand air; l'air à Passy est beaucoup meilleur q rue Bleue, tout le monde sait cela. Je pense que Mademoise tombera malade si elle ne prend pas un peu de distraction.

— Vous la promènerez au Jardin des Plantes, gronda Sim en se penchant sur son registre.

— Ce n'est pas le Jardin des Plantes qu'il faudrait à mademoiselle, continua Rose sans s'émouvoir; elle a perdu sa meilleure amie, elle est pleine de chagrin, bien qu'elle n'en montre rien à Monsieur; cette enfant voudrait parler de Mlle Hermine avec ceux qui l'ont connue, et puis M. Robert a été son maître, et un bon maître, qui ne prenait pas d'argent pour ses leçons, de sorte que ne l'ayant pas payé, on lui doit bien quelques égards; mais je n'ai pas la prétention d'apprendre ces choses-là à Monsieur qui les sait mieux que moi. Monsieur a de l'éducation, et moi je ne suis qu'une femme de service, qui ne sait rien du tout.

Elle se tut et resta immobile, les yeux perdus dans le vague, selon son habitude. Elle voyait certainement à cette minute la maison des Bréault, avec Robert triste et fatigué, en face de son père infirme. Simon fit pivoter sa chaise sur un pied de derrière, et la regarda dans le blanc des yeux.

— Est-ce que vous vous êtes figuré, dit-il, que je souffrirais chez moi un autre maître que moi? Allez à votre cuisine, et ne vous avisez pas d'en sortir.

— Très bien, Monsieur, répondit l'imperturbable Picarde; je connais trop le respect que je dois à Monsieur pour l'oublier; mais si Monsieur se figure qu'il est un bon père, Monsieur se trompe.

Elle disparut avec une prestesse étonnante, vu sa largeur et sa hauteur, et lorsque Simon, qui n'avait cependant pas perdu de temps, ouvrit la bouche pour répondre, il ne vit plus que la porte.

Plus bourru que jamais, intimement persuadé de son impuissance à lutter d'arguments contre la vieille bonne, il se remit à son registre. Mais les chiffres ne voulaient pas s'aligner, il faisait de tout petits pâtés avec sa plume gorgée d'encre, et le grattoir faisait sur les pages proprettes un travail aussi parfait qu'ennuyeux et d'ailleurs déshonorant. Au bout d'une demi-heure, les pâtés ne faisant que se multiplier, et les chiffres que s'entêter à ne pas se ranger à leur place, Simon ferma le livre, prit son chapeau, éteignit sa lampe, et descendit dans la rue, au grand scandale de son concierge, car il était près de onze heures.

C'est fort bien de revenir d'Amérique, le cœur gonflé de colère et de vengeance, de tomber miraculeusement, dans un cabaret du Havre sur une piste insaisissable, de retrouver sa fille, de la retrouver, non au dernier degré de la misère et de l'abjection, comme ce n'était que trop à craindre, mais dans une situation matérielle et morale excellente, de se voir père, après avoir cru

pendant des années qu'on n'avait plus personne sous le ciel pour penser à vous avec tendresse; mais tant de biens ne réclament-ils pas en échange l'accomplissement de quelques devoirs?

Ah! les devoirs et les droits! Quels êtres insociables! Ils tendent malgré tout à se grouper par affinité, tous les devoirs d'un côté, tous les droits d'un autre! les devoirs : côté des autres; — les droits : côté de soi! Nous voulons bien reconnaître les devoirs de notre prochain envers nous, mais encore faut-il qu'il admette nos droits, — droits sacrés, qui priment tout, — puisque ce sont les nôtres.

Sans doute, à côté de cette respectable collection de droits, nous admettons la nécessité de quelques devoirs, par exemple ceux que chacun est tenu d'observer pour être pareil aux autres, devoirs essentiellement mondains et de bonne compagnie. Aussi Monfort s'était dit une fois pour toutes que sa fille, délaissée par lui fortuitement et sans qu'il en fût responsable, ne devait plus rien devoir à personne qu'à lui. Il payerait pour l'éducation de Marcelle tout ce qui serait nécessaire; il travaillerait pour gagner cet argent, alors qu'il avait pensé pouvoir se reposer désormais, et ce travail ne lui coûterait pas de regrets; mais l'éducation de sa fille, en revanche, ne dépendrait que de lui : il en serait le seul juge et le dispensateur suprême.

Ce point une fois établi, il avait jugé que Marcelle en savait assez. En effet, elle avait acquis, sous l'intelligente tutelle de Robert Bréault, des notions beaucoup plus étendues qu'on ne les possède ordinairement à son âge, et même plus tard.

— Sa mère n'en savait pas tant, se dit Simon, et pourtant c'était une bonne femme.

Ce fut la conclusion de ses pensées sur ce point. Cependant, il avait eu la vague conscience de l'impossibilité pour la jeune fille de passer seule avec lui les années d'adolescence qui la séparaient encore du moment où elle pourrait tenir la maison de son père, et surtout acquérir une sorte d'indépendance.

(A suivre.) Henry GRÉVILLE.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

LE CANON

Avant 1866, les institutions militaires de la Bavière étaient cal-
uées sur les nôtres : service à long terme, rengagements par voie
dministrative, remplacement, recrutement des officiers par les
coles et les rangs, etc. etc.

Par conséquent le volontariat d'un an était chose inconnue en ce
oux pays.

Après la campagne du Mein qui, en somme, n'avait été pour eux
u'une interminable succession de défaites, les sujets du roi
ouis II apprirent avec effroi que le système prussien allait leur
tre appliqué.

Les gens du Palatinat, qui avaient été Français jusqu'en 1815,
dont un grand nombre portaient encore avec fierté la médaille
e Sainte-Hélène, s'étaient montrés particulièrement hostiles à
doption de cette réforme, pensant bien qu'elle en entraînerait
autres, ce en quoi les événements leur donnèrent pleinement
ison dans la suite.

A Bergzabern, gros bourg situé près de Landau, le père Stübel
ul, un des plus gros propriétaires de la localité, ignorant, il est
rai, comme une carpe ou plus exactement sachant à peine lire et

écrire, n'avait élevé aucune plainte contre le nouvel état de choses.

Et cependant la question l'intéressait, puisqu'il avait deux fils, l'un de seize et l'autre de dix-huit ans.

Têtu comme on l'est dans le Palatinat, il s'était mis dans la cervelle d'accueillir le nouveau régime avec ferveur. Et comme il avait des idées arrêtées sur tout, il avait décidé que ses deux héritiers feraient leur volontariat dans l'artillerie.

Pourquoi dans l'artillerie?

Il eût été bien embarrassé de le dire.

Bref, en 1867, au printemps, l'aîné, qui se nommait Karl, était entré au régiment de Landau et avait été affecté à une batterie de *douze*.

Le vieux Stübel, en paysan vaniteux et sachant que la chose serait répétée à Bergzabern, avait assuré à son fils une pension mensuelle de 150 florins, ce qui lui permettait, vu le prix du beurre à l'époque, de mener une vie très large.

Malheureusement, le gros Karl — comme on l'appelait au régiment — n'avait pas seulement des besoins personnels très sérieux. En digne fils de son père, il avait, dès son entrée au service, fait sonner ses écus bien haut, ce qui lui avait aussitôt concilié les sympathies de tous les sous-officiers de sa batterie et même de quelques autres.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

a dit le poète ; c'est vrai, mais apparemment elle est moins coûteuse que celle des sous-officiers d'une batterie de *douze*.

Trois mois plus tard, le gros Karl figurait pour des sommes assez rondes sur les livres de tous les hôteliers, gargotiers, brasseurs et marchands de vin de Landau.

Un beau jour, quelques-uns d'entre eux eurent l'outrecuidance de demander des acomptes à leur client ; il y en eut même un qui parla d'envoyer la note au père Stübel.

Karl, en bon fils, qui n'aurait voulu, pour rien au monde, faire un pareil chagrin à l'auteur de ses jours, lui envoya un exprès avec une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'il avait eu le malheur de casser à la manœuvre, une pièce de *douze* et qu'il était obligé de la payer. Il lui fallait pour cela, disait il, une somme de 600 florins, qu'il devait remettre, sous quarante-huit heures, au colonel, faute de quoi il passerait devant un conseil de guerre.

En recevant la missive de son fils, le père Stübel se montra fort ontrarié — ce qui se conçoit très bien — mais, redoutant les bro-ards de ses concitoyens, et ne voulant pas avoir l'air d'être effrayé par la somme, il se hâta de remettre au commissionnaire 'argent demandé, avec une lettre dans laquelle il mandait ce qui uit :

Karl,

« Je t'envoie l'argent dont tu as besoin. Je n'aurais jamais cru qu'un canon fût aussi cher. Soigne bien celui que tu vas acheter, afin que dans deux ans, ton frère puisse encore s'en servir, lorsqu'il fera son volontariat. Nous sommes tous en bonne santé et 'espère que ma présente lettre te trouvera de même à son arrivée omme elle vient de nous quitter. Le petit poulain n'est pas très gras, il grandit à vue d'œil et est bien gai.

« Maintenant, je ne vois plus autre chose à te dire que des ompliments de nous tous.

Ton père,

STUBEL.

« Peut-être qu'en mettant une couche de peinture au canon, orsque tu t'en iras, ça lui donnera meilleur air. Comme cela, il ourra encore servir à ton frère. »

Tous les artilleurs de Landau furent dans l'allégresse quand re-int l'estafette, ployant sous le faix d'un sac bourré de *gulden* florins).

Sur ces entrefaites, l'Exposition Universelle de Paris venait de 'ouvrir.

Un grand nombre d'habitants de Bergzabern s'étaient déjà mis n route pour la visiter.

Le père Stübel n'aurait jamais songé à les imiter si le démon entateur, sous la forme de l'*amtsrichter* (juge de paix) ne s'était ttaqué à sa vanité.

Un soir, il avait rencontré le vieux paysan qui revenait d'ins-ecter ses champs de tabac, et lui avait demandé à brûle ourpoint :

— Eh bien, irez-vous à l'Exposition Universelle ?

— Ma foi non !

— Au fait, je comprends cela. Vous avez bien assez de dépenses, ar le volontariat de votre Karl doit vous coûter bon.

— Mais non, mais non, ça ne revient pas si cher que l'on s'ima

gine. Quelques milliers de *gulden* n'ont rien qui puisse me gêner. D'ailleurs, je n'ai pas encore dit mon dernier mot ; il est même probable que j'irai à Paris. La seule chose qui m'arrête, c'est que je ne sais pas un mot de français.

— Ceci n'est pas un empêchement sérieux. Du reste, si vous voulez, je vous piloterai. Je compte partir dans une quinzaine de jours.

— Si c'est comme cela, j'irai avec vous.

Effectivement quinze jours plus tard les deux voyageurs s'embarquèrent à destination de Paris.

Nous ne les suivrons pas dans leurs pérégrinations multiples qui se terminaient régulièrement par une station prolongée chez Dreher.

Rassasiés de plaisirs, ils étaient à la veille de rentrer chez eux à Bergzabern, lorsque l'*amtsrichter* s'aperçut qu'ils avaient oublié de visiter l'exposition de Krupp.

— Est-ce bien utile ? demanda le père Stübel.

— Dame ! Vous y verrez les plus beaux produits de l'industrie allemande et surtout des canons admirables, tels que votre Kaiser n'en a jamais vu de pareils. Vous lui en parlerez à votre retour, ça lui fera plaisir et puis vous devez voir cela, comme père d'artilleur.

— Oui, oui, je sais déjà, fit le vieux. Je sais très bien ce que c'est qu'un canon et je sais même ce que cela coûte. Ce n'est pas si cher que ça.

— Vous croyez. Venez toujours voir.

Avant de s'embarquer à la gare de l'Est, tous deux retournèrent donc une dernière fois à l'Exposition.

Arrivés à la maison Krupp, ils examinèrent tout en détail.

Soudain, quelque chose de monstrueux attira les regards du père Stübel :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il.

Le cicerone prussien qui les accompagnait, expliqua aussitôt en termes emphatiques :

— Messieurs, ceci est la fameuse pièce de 1000, dont le projectile, ainsi que l'indique la dénomination du canon, pèse 1000 livres ; le poids de la pièce elle même est de 100.000. Cet engin monstrueux est destiné au port de Kiel...

— Mille livres ! s'écria le Stübel.

— *Ja wohl, mein Herr.*

— Et... qu'est-ce que cela coûte?

— La pièce, 225.000 florins; le coup...

— *Himmeldonnerwetter*! hurla le vieux paysan. 225.000 *gulden*... eh bien, N... de D..., en ai je eu un nez de mettre mon Karl dans une batterie de douze!

Et sans attendre d'autres explications, il courut droit à la gare de l'Est.

Pendant le trajet, son compagnon de route essaya de le faire causer, mais il ne put rien en tirer, car il était comme foudroyé.

Lorsqu'ils changèrent de train à Winden, il sortit de sa torpeur mais ce ne fut que pour dire.

— *Iokeb* (Jacob) fera son volontariat dans une batterie de *huit*. *Und damit Punktum* (j'ai dit).

Ceci eut effectivement lieu deux ans plus tard.

V. DER TRENSE.

LÈVRES CLOSES [1]

(*Suite*)

Les yeux vers la scène, ils demeuraient maintenant inattentifs aux passions fictives, repliés chacun vers sa préoccupation intérieure, avec l'inquiétude des âmes proches et mystérieuses, des âmes si chères dans lesquelles, réciproquement, ils ne lisaient plus.

Marcienne, un moment, baissa les paupières, en proie à une détresse indicible.

L'après-midi, elle avait été rue Ribéra.

Sur sa chair glissait encore le frisson des caresses. Elle était comme imprégnée de baisers. Mais pourquoi la volupté demeurait-elle maintenant en elle-même à fleur de nerfs, sans éveiller comme autrefois les échos profonds de sa personnalité intérieure, sans la jeter dans cet état d'ivresse morale qui complétait et prolongeait l'ivresse physique?

Ce n'était ni lassitude ni insuffisance de cœur. Jamais sa tendresse et son désir n'avaient volé plus ardemment vers Philippe. Jamais elle n'avait plus souffert de le quitter qu'à leurs récents adieux. Si, dans le bonheur, il lui eût été possible de mettre en doute la force de sa propre passion, c'est à la souffrance accrue des départs, à l'anxiété plus vive de vouloir être toujours éperdument idolâtrée, qu'elle en eût reconnu la tyrannie.

Mais voilà... Tandis que cet amour lui devenait plus nécessaire, il lui apparaissait comme d'une essence moins précieuse, d'une beauté moins exceptionnelle. A mesure que ses sens et son cœur se prenaient davantage, sa souveraine et exigeante imagination se désintéressait, se détachait, cessait d'excuser, de parer, de diviniser les joies.

La crise qu'elle avait subie un jour en montant l'escalier de Charlotte revenait fréquemment, moins aiguë, moins extrême, et

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 19 Novembre.

par conséquent plus durable. Il s'y mêlait une pitié pour sa belle-sœur, puis maintenant la crainte de voir se détraquer le jeune ménage par le déséquilibre où elle avait jeté cette pauvre petite âme.

Et peut-être l'ensemble de tous ces sentiments formait-il chez Mme de Sélys ce qu'on nomme le remords — disposition complexe et plus variable d'un individu à l'autre qu'aucune manifestation de la personalité morale.

Ce soir, au théâtre, sur toutes ces vagues intérieures de mélancolie qui gémissaient en elle, un souffle passa, une voix plus déconcertante : « Philippe m'aime-t-il ?... M'aimerait-il encore s'il avait la vision amère de tout ce qui s'agite en moi ?... Il ne connaît que la sérénité de ma tendresse. Son cœur serait-il assez fort pour ne pas reculer devant mes doutes, mes regrets, la tyrannie de mes chimères, les dénigrements de ma raison ?... Me devine-t-il ? Aime-t-il vraiment la pauvre femme orgueilleuse et tourmentée que je suis... ou seulement la maîtresse qui l'enivre, la donneuse de sensations, l'amante qui lui sourit, qui lui sourira toujours et quand même ?... »

Elle frissonna. Aujourd'hui un léger malentendu s'était produit entre eux... une petite querelle sans commencement ni fin, et surtout sans cause. Mais la folle sensibilité de Marcienne avait cru sentir le différend de leurs âmes s'élargir au-delà des paroles. Et c'était affreux, cette impression d'éloignement, d'étrangeté, de distance, qui, pour un motif insignifiant, pouvait tout à coup survenir entre deux êtres qu'unissait le plus ardent des liens.

Philippe n'avait pas frémi comme elle devant cette espèce de sacrilège. C'était un homme impatient et jeune. Il n'avait vu que le futile sujet du débat, n'avait pas compris l'émotion exagérée de Marcienne. Pour un rien, dans sa susceptibilité sentimentale, n'avait-elle pas failli mettre leur ami en cause ? A cette heure sûrement il lui en voulait de la condescendance hautaine par laquelle, sans daigner trahir le tremblement de son cœur, elle avait soudain coupé court.

A présent, où était il par la pensée ? Dans quelle région lointaine, un peu hostile peut-être ? Ah ! douleur... Avec la misère de cette attitude absurde de Charlotte l'étranglement de leur malaise à tous quatre dans cette loge !... Mais, après tout, n'était ce pas mieux que tant de pointes cruelles la déchirassent à la fois ? Le courage d'en finir... N'y trouverait-elle pas le courage d'en finir ?...

Si Philippe lui gardait rancune... s'il la boudait à leur prochaine rencontre... (elle devint toute froide à se l'imaginer), c'est qu'il ne l'aimait pas autant qu'elle avait cru, c'est qu'il pouvait endurer une séparation — fût-ce passagèrement — séparation physique... Et alors... la promesse faite, l'engagement pris de s'arracher, si si elle souffrait seule, ou du moins — ce qu'il fallait interpréter — si elle souffrait le plus...

Un torrent glacé submergea son âme. Au fond des livides pro-

Ce soir, au théâtre, la mélancolie gémissait en elle.

fondeurs, Marcienne entendait des phrases dont le sens et l'accen lui parvenaient confus et assourdis, comme de très loin.

C'était le drame qui continuait à se dérouler sur la scène. U cri poignant de passion s'éleva, qui lui fit monter des larmes dan les yeux, bien qu'elle n'eût rien suivi des péripéties d'où il jai lissait. Mais il lui sembla que son propre cœur avait crié.

Puis elle cessa de réfléchir. Elle imaginait le visage de Phi lippe tendu et fermé pour toujours, dans l'éloignement, l'indiffé rence. Et ce fut une douleur insoutenable.

Alors, tout à coup, sur ses nerfs à vif, l'effleurement d'un bru léger. Une porte retombait, en choc étouffé de capitonnage. L'ir

ation murmurée par une ouvreuse soulevait quelques « chut ! » l'orchestre.

Marcienne jugea absurde l'impulsion qui lui faisait dire : « Si était lui !... Elle s'interdit de se retourner. Mais l'attraction fut op forte. Un ouvement, un up d'œil vers passage obs- r entre les ignoires... Et le aperçut . d'Orlhac. Il commettait chose inter- te. Présenté cemment à . de Sélys par plus intime ni du père l'il avait per- , accueilli ec une chau- bienveillan- en souvenir ce même père, que l'avocat ait connu et estimé, Philippe pouvait éviter sa poignée de in partout où il le rencon- it. Aussi, pour sa maitresse nme pour lui-même, le ne homme esquivait cette essité, dont tous deux éga ent sentaient la gêne, la licité humiliante.

L'interposition frémissante de la jeune femme.

La grande différence d'âge re lui et M. de Sélys permettait qu'il réduisit leurs rapports à plus étroite limite. Donc il était convenu que Philippe ne se rait avec le mari de Marcienne que lorsqu'il ne pourrait faire rement. Même, quand les amants se racontaient d'avance l'em- i de leurs soirées, c'était autant pour prévenir une coïncidence

de ce genre que pour le plaisir de mêler leurs existences et de s
suivre au loin par l'imagination. C'était perdre les mille rappro
chements que les occasions mondaines et des relations officielle
faciles à resserrer, leur eussent offerts. Mais leur délicatesse pré
férait cette privation.

— D'ailleurs, disait Philippe à son amie, c'est pour moi un
joie trop douloureuse de te voir là où tu n'es pas mienne.

Elle avait beau répondre : « Je suis tienne partout, » c'était l
plus sûre cause de son courage d'abstention, à lui, le bouillonnemen
exaspéré de sa jalousie, l'exacerbation de ce mal terrible qu'
avait dans le sang, dans le cœur, dans la tête, et dont il s'affola
en contemplant Marcienne à côté de l'époux.

Ce soir donc il s'imposait une discipline cruelle et il manqua
à un engagement sérieux.

Pourquoi ?

Mme de Sélys ne se posa pas la question. Philippe était là. Il n
pouvait pas ne pas y être. Ne venait-il pas effacer par un échang
de regards l'ombre si légère et pourtant si intolérable entre eux
A peine loin d'elle, comme elle à peine loin de lui, ils avaie
souffert du même tourment. Cette futile brouille... un peu d
reproche, un peu de tristesse dans leurs yeux, un peu de froide
dans leurs paroles, avaient-ils pu, l'un ou l'autre, supporter cela

Elle s'en torturait tout à l'heure, et elle se torturait surtout d
croire qu'il n'en avait pas autant qu'elle-même le cœur broy
Pauvre folle! qui cherchait dans cette assurance l'énergie d'affront
le pire.... l'effroyable supplice d'un définitif adieu.

Un adieu... Mais y avait-il, entre elle et lui, un adieu possible?
Elle le fuirait au bout du monde que, tout à coup, il apparaitra
il la regarderait, comme maintenant... Et tout le reste s'anéantira
s'effacerait, emporté par un souffle immense de joie, comme à ce
minute, où le cœur triomphant de Marcienne volait à sa lèv
invinciblement souriante, et où tous les deux, Philippe et el
par-dessus la foule qui remplissait ce théâtre, par-dessus les co
ventions, par-dessus les catastrophes possibles, accueillaient
s'envoyaient dans un ravissement l'invisible essaim des baisers

— Marcienne! dit la voix de Charlotte.

L'amoureuse extasiée tressaillit. Elle oubliait sa belle sœur.
celle-ci avait vu. Mme de Sélys rougit profondément, tandis qu'
se tournait de nouveau vers la scène.

Les deux hommes, placés en arrière dans la loge, n'avaient

ıarquer ni l'entrée de Philippe d'Orlhac, ni l'échange si prompt, dangereux, des passionnés regards.

En entendant l'exclamation de sa sœur, M. de Sélys se pencha s elle, sans songer même à observer sa femme.

C'était Lolotte qui le préoccupait. D'où venait la nervosité, si quente maintenant, de la pauvre petite? Son mari avait été un ı rude avec elle tout à l'heure. N'avait-elle pas le cœur gros?

— Qu'est-ce que c'est, mignonne? interrogea-t-il à voix basse.

— Je disais à Marcienne d'écouter. Elle regardait dans la salle. e perdait le plus intéressant.

— Le plus intéressant!... oh!... murmura l'avocat, — que les ımes des tribunaux civils, encore plus peut-être que ceux de la ır d'assises, rendaient rétif aux psychologies artificielles. — fin tu t'amuses, c'est le principal, ma chérie.

l lui avait soufflé cette douce parole tout près de l'oreille, pour ne troubler le silence dans lequel s'immobilisait un public garrotté motion. Charlotte, le cou un peu tordu en arrière, leva sur lui des ıx de reconnaissance, de douleur voilée, de filial enthousiasme.

— Que tu es bon et grand, Édouard!... Je ne connais pas de plus ınd cœur que le tien.

Comment eût-il soupçonné l'horrible chose contre laquelle pro tait cette phrase? Il se renfonça dans sa chaise, attendri, ıreux, enveloppant d'une fierté souriante les deux têtes au ırme si différent, le profil intense et fin de Marcienne, la nuque nde de Lolotte, ce double rayonnement de grâce illuminant sa . Il se dit que, dans une assemblée d'élite comme celle de cette étition générale, on se les montrait parce qu'elles étaient belles, on le désignait, lui, parce qu'il était illustre. Il goûta la hauteur son destin, qu'il trouva naturelle et juste. Alors, en sa force nquille de puissant travailleur intellectuel, il recommença de ıter une attention encore plus ironique aux subtilités de senti ıt qui se quintessenciaient de l'autre côté de la rampe, à tous ces ıénieux tourments du cœur ou des sens, qui lui paraissaient des adies bizarres de nerveux et d'oisifs.

Quand l'acte finit, M. de Sélys se leva.

— Viens te promener un peu avec moi, Lolotte. Tous ces détra ts-là m'ont donné la courbature.

— Oh ! ne sortons pas, dit vivement Marcienne.

— Pourquoi non ?

— Le théâtre est plein de gens que nous connaissons. Nous

serons arrêtés à chaque pas. Je déteste tenir salon dans les couloi

— Reste avec Jacques fit Charlotte sèchement. Moi je s avec Édouard.

— Elle attend sans doute, pensait la petite, que son Philip vienne la voir dans sa loge.

Et Marcienne se disait :

— Je suis sûre qu'ici le pauvre cher garçon n'osera pas ve Mais il va rôder du côté du foyer. Il ne se doute pas que Charl sait tout. Je ne veux pas le rencontrer. Ma situation entre eux t serait trop abominable.

Elle insista encore pour demeurer dans le refuge du petit sa contigu à l'avant-scène. Mais Fromentel insista, lui aussi, p prendre l'air. Elle dut céder, aimant mieux les suivre, après t dans la crainte que l'énervement où elle voyait sa belle-sœu poussât celle-ci à quelque incartade.

Dans les couloirs, ils furent, comme elle l'avait prévu, arrêt chaque pas. Parmi le « Tout-Paris » qui vient aux répétitions gé rales déguster les pièces en primeur, M. et Mme de Sélys, le pei Jacques Fromentel et sa jolie femme étaient des gens que tous autres connaissaient ou voulaient connaître. Et ils étaient entou assaillis, plutôt par ceux qui désiraient se vanter le lendemai leur avoir parlé que par les personnes de leurs relations habituel qui toujours auraient le loisir d'échanger avec eux des impressi

— On a encore plus chaud ici que dans la salle. Rentr murmura Marcienne.

Mais un dégagement se produisit. Ils arrivaient devant une larges baies ouvrant sur le foyer. Charlotte, par un mouven hâtif vers l'atmosphère moins dense de la grande galerie, entr son frère, et ils se trouvèrent tous deux en avant de l'autre cou

Dans cette solitude relative, M. de Sélys risqua de sonder l d'esprit qui l'inquiétait chez sa sœur.

— Dis-moi, Lolotte, ça ne marche donc pas, entre Jacques et ?

— Mais si.

— Autrefois tu me l'aurais affirmé plus chaudement.

— Autrefois je ne savais rien. On pouvait tout me faire cr Maintenant, c'est le contraire.

— Comment le contraire ?

— Oui... J'avais confiance en mon mari. Mais j'ai appris à les choses sous un autre jour. J'ai des soupçons à propos de

— Depuis quand ?

Elle hésita.

— Depuis que j'ai découvert la tromperie et le mensonge dans e que je croyais honnête et pur par-dessus tout.

Il répéta : « Ce que tu croyais honnête et pur par-dessus tout, » 'un tel accent d'étonnement, d'inquiétude, qu'elle trembla de la ête aux pieds, craignant de lui avoir donné l'éveil.

Mais Édouard était trop loin d'appliquer à Marcienne une allu- ion de ce genre. Seulement sa crainte qu'une frasque moins dis- rète de Jacques n'eût blessé le tendre cœur de sa Lolotte, prenait, ux termes employés par la jeune femme, une gravité inattendue. 'agirait-il d'une écervelée de leur monde, de quelque amie intime ont elle eût deviné ou surpris la trahison ?

— Voyons, que me dis-tu là ?... Quel roman te fabriques-tu ?... u te seras monté l'imagination sur une apparence. D'ailleurs, si uelqu'un est dans son tort, fût-ce ton mari, ce n'est pas une raison our t'y mettre à son tour.

— Moi ?... dans mon tort ?...

— Sans doute, ma mignonne. Tu nous as tous peinés, il y a un oment... Allons, tu sais bien que cela ne te va pas, que tu n'es us toi du tout quand tu affectes ces petits airs de cynisme...

Il s'interrompit. La main de Charlotte se crispait sur son bras. douard regarda sa sœur et fut effrayé par l'altération de son sage.

Ce qui se passa ensuite fut si soudain, d'une signification si uivoque, si singulière, qu'il en demeura abasourdi.

Devant lui, une silhouette aimable, un beau garçon, élégant, ui s'inclinait. Un nom traversant en éclair la vive mémoire de vocat : « Philippe d'Orlhac. » Puis, comme il tendait la main, ein de cordialité, un élan sauvage de Charlotte, l'interposition missante de la jeune femme entre les deux hommes, une ousse détournant sa main ouverte, et l'accent rauque, farouche, sa sœur, qui répétait avec une sorte d'égarement :

— Allons-nous en... Allons-nous en.., Viens...

Inconsciemment M. de Sélys fit volte face. Le désarroi de sa usée ne lui laissait pas une impression. Mais quelque chose igu lui perça le cœur, sans qu'il sût pourquoi, devant la pâleur rayante de Marcienne, qui les rejoignait.

Des mots vagues, qui n'expliquaient rien, qui sonnaient faux, changèrent.

— Qu'est-ce qui lui a pris ?

— Est-ce que tu as perdu la tête, Charlotte?

— Je ne comprends pas... J'allais saluer M. d'Orlhac... E m'a tiré le bras...

— Où a-t-il passé, M. d'Orlhac? demanda Jacques.

Le jeune diplomate avait disparu. Des personnes s'arrêtaie regardaient curieusement. La sonnerie électrique rappelait public dans la salle. M. de Sélys entraîna son groupe vers la lo

Il ne questionnait pas Charlotte, saisi par le sens de gravité planait sur leur petite aventure. D'ailleurs il la sentait brusq ment alanguie sur son bras, comme accablée par quelque farde trop lourd. Elle se trainait d'une démarche raide, les yeux élarg la bouche entr'ouverte et tremblante. Il entendit le choc léger ses mâchoires qui se heurtaient.

Qu'avait-elle! Philippe d'Orlhac s'était-il permis de lui fair cour? Il n'y avait pas de quoi la mettre dans un état pareil. moins que... (mais qu'allait-il supposer là?) à moins qu'elle-mê ne craignit de l'aimer.

Cependant Charlotte frémissait de regret et d'effroi. Pourq avait-elle agi comme elle venait de le faire? Quelle force l'av poussée? Comment l'expliquerait-elle, et quelles en seraient conséquences? Elle revivait la courte scène, dans la stupéfact de voir une créature inconsciente, qui était elle-même, accom des gestes que lui eût interdits une demi-seconde de réflexion. cet air accueillant d'Édouard, cette main loyalement tendue... n'avait pas pu supporter cela... Mais quelle folie risquerait- demain si ses impulsions la trahissaient de la sorte? Car enfin devoir était de cacher l'affreux secret, de couvrir par son silenc faute qui menaçait le repos, l'honneur et peut-être la vie de frère, de son noble et cher Édouard... Et elle ne pourrait pas... l sentait, après l'affolement de tout à l'heure, qu'elle ne pour pas. A quoi bon garder les lèvres closes si toute son attitude, réflexions, ses actes spontanés, équivalaient à des fragments révélation?... Un jour ou l'autre, le principal intéressé réuni ces fragments... Ou bien, simplement soupçonneux, il l'inte gerait directement... Que deviendrait elle si Édouard se décida lui arracher la vérité?... Jamais, tout enfant ou plus tard, n'avait su lui mentir. Il serait le plus fort, et elle le savait b

L'ouvreuse crochetait la porte de leur avant-scène. Charl pénétra dans le salon de la loge, marcha en chancelant jusq divan qui s'y trouvait, se laissa glisser et perdit connaissance.

On la ranima vite. Marcienne avait son flacon de sels. Un verre au fut apporté du buffet. La sœur de M. de Sélys, en revenant lle, eut la présence d'esprit de dire :

— C'est la chaleur... J'avais senti cela au foyer, quand je me is bêtement cramponnée au bras d'Edouard... Je ne voyais plus air... J'ai dû commettre quelque gaffe...

— Si tu n'en commettais que quand tu ne vois pas clair... grom- la son mari.

Il était le seul pourtant qui prît à peu près le change.

— Allons, je vais l'emmener, cette petite entrave... Je ne sais el tour elle nous jouerait encore ce soir.

— Si elle se sent assez bien pour rester, dit Édouard avec une érité glaciale, je lui demanderai d'en faire l'effort. J'ai horreur s manifestations en public. Charlotte nous a suffisamment nnés en spectacle. Si maintenant on voit notre loge à moitié vide, inventera quelque drame. Celui qui se joue sur la scène est ez absurde pour que nous n'en fournissions pas une variante ns la vie réelle.

'e n'était plus le frère aîné, aux gâteries tendres, aux sollici- les de maman vite alarmée. C'était le chef de famille, résolu à tolérer autour de lui, — même de la puérile sœur, chérie avec at d'indulgence, — aucune irrégularité morale, surtout aucune ivoque dans les paroles ou dans l'allure.

Les deux femmes, Jacques lui-même, en furent impressionnés, oique de façons très diverses.

Tous reprirent leurs places. Et, de la salle, l'admiration, le higrement ou l'envie flottèrent de nouveau vers eux, sans autre tification que l'aveugle instinct des cœurs appuyé sur le men- ge des apparences.

Marcienne, furtivement, regarda vers le fond de l'orchestre.

'hilippe était encore là. Mais il n'osait lever les yeux.

'hère tête brune et charmante, unique royalement parmi le upeau confus des autres têtes. Cher front couronné d'amour. r visage, en ce moment si bien masqué d'indifférence, si sage nt recueilli vers le rideau qui se levait, mais dont les yeux et les res cachaient la vision et la saveur passionnées d'elle-même.

Oh! comme elle savait bien à quoi il pensait, sous son air d'at- tion tranquille. Elle était là-bas, tout entière, dans ce cœur, vible pour elle seule sous la glaçure neigeuse du plastron ; dans regard, — ce beau regard, éclatant et sombre, — qui se retenait

de la chercher, mais qui, sûrement, ne voyait qu'elle ; dans frémissement de cette bouche, dont elle évoquait la douceur bien connue parmi l'ombre de la mous tache et de la barbe fine...

« Philippe... Philippe... que ma vie se brise... Du moins tu m'auras aimée !... »

VII

Charlotte, j'ai eu le tort... (nous avons tous, ton mari et ma chère Marcienne aussi, tous eu le tort) de te traiter trop longtemps en enfant. Tu comptes peut-être là-dessus pour faire passer en espièglerie ta singulière action d'hier soir. Mais il n'est plus temps, parce que cette action n'est pas isolée. Elle complète toutes les bizarreries dont tu nous at tristes depuis quelques semaines. Non, tu n'es plus une enfant, et ce n'est pas en enfant que tu te conduis. Tes paroles sont d'une femme, tes attitudes d'une femme, et c'est le mystère d'un sentiment de femme qui t'a jetée entre d'Orlhac et moi. Au jourd'hui, tu vas me tirer de l'inquiétude qui m'étouffe. Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit, Lolotte, en songeant à toi. Si je n'en ai rien dit à Marcienne, c'est que je ne vou lais pas lui faire partager mon angoisse. D'ailleurs, si tu as un secret, je te promets de le garder même à son égard. Tu peux tout me dire, à moi. Je suis plus que ton frère aîné. J'ai été, depuis que tu au monde, ton père, ta mère, ton guide... Ce qu'on ne dit pa

Le peintre travaillait dans son at

On la ranima vite. Marcienne avait son flacon de sels.

on mari, on le dit à sa mère, à son confesseur... Je suis tout cela pour toi. Je suis tout ce qui peut te conseiller, t'appuyer, t'aider, te comprendre... Dis-moi ce qui te trouble, te transforme ainsi depuis quelque temps. Est-ce un danger?... Aie confiance. Parle à ton vieux frère, ma chérie... Tu me fais peur... Oui, tu m'as fait peur, hier au soir.

Ce discours, commencé avec une fermeté un peu âpre, et qui se terminait en tendresse, fut interrompu quelquefois par l'espoir d'une réponse. Comme Charlotte se taisait, M. de Sélys alla jusqu'au bout.

Dès neuf heures du matin, — laissant de côté tous ses travaux, et, en particulier, la préparation d'une plaidoirie dans un procès d'avance fameux, qui mettait en cause de graves intérêts sociaux, — Edouard était rendu auprès de sa sœur.

La petite se leva pour le recevoir, et lui apparut en peignoir clair, tout neigeux de dentelles. Déshabillé qui lui seyait d'habitude, mais qui aujourd'hui soulignait sa pâleur, lui donnait un air plus brisé, plus las. Car elle n'avait pas dormi non plus. Et peut-être avait-elle pleuré. Cela se devinait aux meurtrissures de ses paupières, cerclant de rose l'iris élargi et fiévreux, dans la délicatesse un peu brouillée du visage.

Elle emmena son frère vers la retraite intime de son cabinet de toilette, qu'un paravent transformait en boudoir.

Le peintre travaillait dans son atelier, situé au dernier étage de la maison, et relié à l'appartement par un escalier intérieur.

M. de Sélys enjoignit au domestique de ne pas le prévenir qu'il était là.

L'explication entre le frère et la sœur allait donc se dérouler dans le tête-à-tête le plus confidentiel. L'avocat ne doutait guère qu'elle n'aboutît à quelque confession dont il n'était pas sans appréhender la nature.

Il avait débuté sur une note un peu rude, mais devant la pauvre figure blêmissante de Lolotte et son silence effaré, il s'adoucit.

Quand il lui rappela leur longue intimité sans nuage, et sa tendresse, et la confiance qu'elle avait toujours eue en lui, la jeune femme vint se jeter dans ses bras.

— Oh! dit-elle, Edouard, quoi que tu penses de moi, je t'en prie, ne doute jamais, que tu sois ce que j'admire et ce que j'aime le plus au monde.

Il l'écarta de lui.

— J'en douterai si tu ne me donnes pas l'explication que je te demande.

— A propos de... d'hier, au théâtre?

— Oui, tu le sais bien. Finissons-en. Quelle raison avais-tu pour m'empêcher de donner la main à Philippe d'Orlhac?

Elle tressaillit.

Ce nom sur les lèvres d'Édouard... prononcé tranquillement sans défiance...

Ce nom qu'il eût craché, s'il avait su!

— Bah! tenais-tu tant que ça à lui donner la main?

— Il ne s'agit pas de savoir si j'y tenais.

— C'était bien de l'honneur pour ce petit Monsieur. Toi, le célèbre Édouard de Sélys, pourquoi traiter en ami le premier venu, un garçon sans conséquence?

— J'estimais son père... Je l'estime lui-même. Il a de la valeur et le montrera... Mais, encore une fois, il ne s'agit...

— Tu l'estimes!... Ah! tout ce que tu voudras, Édouard, mais pas ce mot-là... Ton estime!... Ne vaut-elle pas qu'on la mérite? Elle irait... de toi... de la hauteur où tu es, à ce viveur, à ce mannequin de salon!...

L'avocat saisit presque brutalement le bras de sa sœur.

— Charlotte!... Qu'y a-t-il entre cet homme et toi?

Elle éclata d'un rire nerveux.

— Oh! rien, rien du tout... Je ne lui ai pas parlé trois fois depuis que, par malheur, on nous l'a présenté.

« Par malheur... » Le mot avait été involontaire, aussi involontaire que l'élan insensé de la veille.

Il frappa Édouard comme le choc d'une balle.

M. de Sélys recula, contemplant sa sœur avec des yeux farouches qu'elle haleta, le cœur crispé.

— Assez, Charlotte!... Je ne t'interroge plus. Je te défends même d'ajouter un mot.

— Édouard!... Quoi donc?

— Voilà ce qui m'avait traversé l'esprit. Mais je trouvais ce trop monstrueux... De toi, Charlotte, un soupçon, une insinuation sur ELLE!...

— Tu ne veux pas dire?...

— Ah! tu savais bien le sens de ton geste, malheureuse enfant! Pour écarter ma main de celle d'un autre homme, tu ne peux avoir que deux motifs : une pensée indigne entre cet homme et toi

Ou bien une imagination plus indigne encore... la supposition que Marcienne...

Elle cria, les mains projetées, comme dans la terreur d'un écroulement :

— Moi! Jamais, jamais!... Moi, j'aurais accusé Marcienne!... Est ce que c'est possible, voyons?... Ta femme... ô mon Dieu!...

— L'accuser?... répéta-t-il. (Et Charlotte le voyait avec une expression de physionomie nouvelle, inattendue, froidement redoutable.) Mais si tu osais l'accuser, toi, je te rejetterais comme un petit reptile venimeux! L'accuser!... C'est déjà trop que tu te sois forgé quelque vilain scrupule romanesque... Ah! M. d'Orlhac te semble inquiétant pour mon honneur, et tu prétends me mettre sur mes gardes!... Tu défendrais par tes manèges inconvenants la vertu de ta belle-sœur et la dignité de mon foyer!... Ta belle sœur!... qui doubla mon affection pour la petite fille que tu es, qui t'ouvrit son cœur au large, qui t'abrite de toute la hauteur de son caractère... Mais tu ne peux pas avoir assez de respect, assez d'adoration pour elle!

Elle râla :

— Édouard, tu te trompes... Je te jure que tu te trompes... Quelle abominable idée!

Il marcha vers elle, et ses yeux aigus de sondeur de consciences enfoncèrent des vrilles d'acier dans les diaphanes prunelles bleues :

— Alors, dis moi, Charlotte, pourquoi la scène absurde d'hier au soir? Pourquoi, ce matin, le mot de « malheur » en parlant de mon amité pour Philippe d'Orlhac?

— J'étais nerveuse... j'étais folle... je ne sais plus...

— Allons donc!

Une inspiration la souleva :

— Et si tu avais d'abord deviné juste? Si j'avais craint... de... de... penser... un peu trop à M. d'Orlhac?...

Elle ne savait pas comment exprimer cette chose. Les mots ne venaient pas, ou venaient dans une sécheresse, avec des heurts, au lieu de la trouble douceur où ils eussent coulé si elle avait dit vrai.

Son frère l'examina avec un clignement d'ironie.

— Tu mens.

Elle lui tendit les bras, défaillante.

— Édouard... Jamais tu ne m'as parlé ainsi... Jamais tu ne m'as regardée ainsi... Je mourrai de ton mécontentement... Ne peux tu pas oublier une minute d'inconséquence... me pardonner?

Il répliqua durement :

— Je n'oublierai pas, je ne te pardonnerai pas, parce que tu n'as pas été VRAIE. Depuis quelque temps tu joues une comédie dont le but m'échappe, mais dont le dernier acte, je l'espère bien, a été représenté hier.

Charlotte se tordait les doigts autour d'un mouchoir tout humide de ses larmes. Elle ne protesta pas contre ce mot de « comédie ». Si elle eût gémi sa sincérité, la réelle torture morale qui l'avait détraquée, jetée à des extravagances de paroles et de démarches, elle eût trouvé des accents trop persuasifs. Son frère aurait vu clair en elle, mais clair aussi autour d'elle, dans l'affreuse région de mystère... Oh! n'avait-il pas déjà marché, au cours de son inquisition tâtonnante, dans la direction de son malheur? Dût-il l'écraser dans sa colère, elle le détournerait de ce chemin, au moins par son silence, puisque toutes ses paroles étaient si maladroites. Elle lui barrerait la voie de ses bras ouverts, de ses lèvres closes, de son cœur qu'il déchirait.

Blottie sur sa chaise longue, où se bousculait le désordre des coussins, effondrée de sanglots, Charlotte ne prononçait plus que de vagues exclamations de prière et de douleur.

Édouard de Sélys fut implacable.

Nulle faute découverte ou avouée de sa jeune sœur ne l'eût monté à ce degré d'indignation. Mais il s'exaspérait devant l'équivoque, les protestations qui n'expliquaient rien, l'inconnu de cette âme, naguère limpide et chantante comme une eau de source et où jamais il n'avait distingué l'ombre d'un secret ou d'une pensée douteuse. Puis, par-dessus tout, l'offense d'un soupçon effleurant Marcienne le jetait hors de lui.

Et c'était cela qu'il ne pouvait s'empêcher de lire dans le mutisme de Charlotte; c'était cela qui, pour la première fois, le glaçait contre elle d'hostilité, cela qui le transformait en bourreau. Car il broyait cette faiblesse sous sa rudoyante autorité.

Heureusement il n'alla pas jusqu'au bout de ses velléités de représailles, de châtiment. Il n'énonça pas l'affreuse réflexion qui le traversa : « Ah! elle n'est une des nôtres que par mon père. C'est le sang louche de sa mère qui se trahit en elle par cette basse pensée de calomnie et d'intrigue. »

Ces mots meurtriers, il ne les prononça pas, mais leur suggestion mit une âpreté plus décisive dans ses paroles d'adieu : ils en furent le sourd commentaire.

— Je vais partir sans avoir obtenu l'éclaircissement auquel j'ai droit, Charlotte. Garde ton secret. Je suis fixé. Tu me laisses un doute. C'est me donner une certitude. Jamais tu n'effaceras de mon esprit ce que ton étrange attitude y a fait naître ce matin. Tu n'es plus l'enfant que j'ai aimée. Tu es autre. J'habituerai sans doute mon affection à ton nouveau visage. Mais ce ne sera plus la même chose.

Il sortit sans voir la frêle silhouette qui se dressait, puis retombait.

Il n'avait nulle pitié pour Charlotte. En ce moment, par une pénible évocation, ce qu'il apercevait en elle, c'était ce qu'il avait oublié pendant près de trente ans : le ténébreux fantôme maternel, la créature inconnue de lui dont l'hérédité médiocre devait, à certaines heures, dans cette personnalité frêle, triompher de l'âme des Sélys.

Le contraste s'imposait dans sa pensée avec Marcienne, fleur d'une sève si franche, éclose à des rameaux intacts de toute greffe obscure.

La noble femme! Elle lui paraissait plus altièrement pure et plus précieuse que jamais. Et il en voulait à Charlotte d'être l'enfant inconsciente qui, dans quelque trouble région d'une vulgaire origine, aurait ramassé des parcelles de boue pour en éclabousser la robe de lumière.

Lorsqu'il rentra, Mme de Sélys fut frappée du respect tendre avec lequel son mari l'abordait. Un malaise la prenait quand il trahissait ainsi la sourde chaleur de ses sentiments pour elle. Que ne se renfermait-il toujours dans la barrière habituelle de son humeur un peu rêche, de ses absorbantes préoccupations d'esprit! Quel châtiment de constater la force latente de sa sûre affection, et de subir sa confiance!

— Je viens d'avoir une explication avec Charlotte, dit M. de Sélys.

Marcienne tressaillit. Elle n'avait pas prévu cela.

— Une explication... A propos de quoi? Parce que la pauvre petite était un peu nerveuse hier?

— Elle ne sera plus nerveuse, prononça l'avocat, d'une voix sèche d'autorité. Elle n'a pas le droit de l'être. Je le lui ai fait comprendre.

— Que s'est-il passé entre vous?

— Rien... Mais je ne vous cache pas qu'elle m'a fait de la

peine, beaucoup de peine. Pour la première fois aujourd'hui j'ai songé que cette enfant n'est que ma demi sœur. C'est une idée, figurez-vous, qui ne m'était jamais venue, du moins avec cette impression de distance morale, d'éloignement...

— Oh! d'éloignement... supplia Marcienne.

Le mot sonna en elle avec un accent lugubre, un accent d'irrémédiable. Une responsabilité de désastre l'écrasa.

Elle eut l'épouvante du voyageur qui, pour se réchauffer et se réjouir, allume dans la forêt une flambée de bois mort, puis, sa route reprise, du haut de la colline, voit une fumée sinistre et des sursauts rouges de flamme s'élancer des futaies séculaires. Il a déchaîné la catastrophe. Il regarde avec horreur ses mains involontairement criminelles. Et son désespoir ne peut plus rien pour entraver le malheur dont il est cause.

Est-il possible qu'elle ait accompli cette sombre action, elle, Marcienne?... qu'elle ait contraint ces deux êtres à se faire réciproquement du mal?... Cette admirable tendresse du frère et de la sœur, — née d'un rare dévouement et d'une reconnaissance non moins rare, — cette belle chose unique... est-ce bien elle qui vient de l'empoisonner, qui la transforme en une source de défiance et de douleur?

Tant d'années témoin et confidente de leur affection, de la paternelle fraternité comme de la filiale idolâtrie, le cœur sans cesse ému par ce duo profond, d'un accord si parfait, elle a rompu le charme et brisé l'harmonie.

Elle... elle... LEUR Marcienne!

Où donc son orgueilleuse assurance de s'exposer seule à souffrir, et d'en avoir le droit?

Elle ne croyait risquer que la mort... Elle l'affrontait, la souhaitait. Bravade absurde et stérile!

Ce n'est rien, la mort. Voici ce qui pouvait lui arriver de pire étant donnée sa nature : faire des victimes, voir son châtiment tomber sur d'autres, susciter hors de son amour les malentendus néfastes, les déchirements secrets, toutes les tortures sournoises où s'émiette et se défigure la beauté des ententes.

Et dans quel terrain sacré ses folles mains, ses mains pleines de caresses coupables, n'ont-elle pas jeté les graines amères?...

Edouard lui parle de Charlotte d'un ton qui grince sur son âme comme une scie de chirurgien sur un os dont on entame la moelle. Mme de Sélys ne peut imaginer le sens exact de la scène entre le

re et la sœur. Son mari se garde bien de le lui indiquer. Elle nprend seulement que la chère enfant n'a rien dit et qu'elle a expié son silence.

Cette pensée n'est-elle pas assez affreuse?

Mais voici plus encore... voici ce qui la fait trembler et pâlir...

Une détente se produit dans la rigidité de l'homme

Tu mens!

fort. Son confus récit s'en trecoupe... Sa voix, sa ferme voix d'orateur, se e... Il murmure : « Ah! Lolotte... » détourne la tête. Et Mar ine, sur ce visage qui se dérobe, sur ce visage dont elle accusa vent l'impassibilité, devine deux larmes... qu'elle ne voit pas.

(*A suivre.*) Daniel Lesueur.

PERDUE[1]

(Suite)

Plus fait aux mœurs américaines qu'aux nôtres, Simon aspi avec impatience à l'heure où sa fille pourrait sortir seule et plus escortée de l'éternelle Rose, que, suivant une express vulgaire, mais énergique, il commençait à porter sur ses épau

Ce temps viendrait ; tout vient, la vieillesse surtout, mais philosophie de Monfort venait d'être étrangement troublée l'invasion de Rose dans le domaine de ses sentiments intimes. fond, elle n'avait fait que répéter tout haut à ses oreilles ce qu conscience lui avait déjà murmuré plus d'une fois : que son sence avait laissé contracter à sa fille des obligations consid bles envers d'autres que lui, et qu'il ne pouvait faire table ras ces obligations; il serait forcé de les laisser entrer pour une dans ses plans d'existence. L'être entêté, despotique et bourru ne sommeillait jamais longtemps dans l'âme de Monfort se veilla tout à coup pour protester avec fureur.

— Je ne veux pas ! s'écria-t-il. La belle affaire! ils lui rendu quelques services? Si Mlle Hermine vivait encore, je dis pas; c'est à celle là que je devrais véritablement de la d rence. Mais les autres ? D'abord ce n'est pas pour Marcelle q l'ont fait, c'était pour Mlle Hermine, et je n'ai pas de gré à en savoir.

Ce raisonnement spécieux contenta tout à fait la moitié deuse et mauvaise de Monfort. Restait l'autre. Si Marcelle ai ses anciens amis, ce qui était après tout fort naturel, ne l'aff rait-il pas en la privant de leur société?

— Bah! se dit-il, elle est jeune, elle est à l'âge où l'on o sans peine ; et puis, quand même elle devrait en souffrir ! vie est pleine de tribulations qu'il faut s'accoutumer de b heure à supporter avec résignation. D'ailleurs, je suis là, et l'a d'un père remplacera tout dans son âme, ainsi que cela doit

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 Octobre.

Cela ne nous coûte rien de faire de la philosophie pour autrui ; si Monfort rentra-il chez lui tout à fait rafraichi et calmé par petite promenade.

Le lendemain, il emmena sa fille tout de suite après le déjeu-, lui fit faire le tour de Paris, dîna avec elle dans un restau-t, et la ramena le soir avec une affreuse migraine, fruit de la gue et d'une nourriture à laquelle son estomac n'était pas habi- Elle ne témoigna plus jamais le désir d'aller se promener : e expérience avait châtié en elle toutes les velléités de dissipa-.

XXXIV

ose ne disait rien : pour qui la connaissait, ce silence était gros ages ; mais Simon planait au-dessus des nuages terrestres où nde la foudre. Il gagnait une somme d'argent suffisante pour venir aux besoins de son ménage, sans toucher au petit capital l avait amassé. Toutes ses dépenses d'installation payées, il restait une trentaine de mille francs, qui seraient la dot de sa . Pour lui-même, peu lui importait de devoir travailler jusqu'au ier souffle... il aimait le travail.

ose avait remis à Marcelle, malgré les dénégations et les refus elle-ci, les fameux trois mille francs qui lui avaient été confiés Mlle Hermine, et qu'elle n'avait pas eu le temps de porter chez anquier.

- Ils sont à toi, petite, avait elle dit maintes fois ; ne les donne à ton père, c'est un brave homme, mais un drôle d'homme : lui prenait fantaisie, un beau jour, de repartir pour l'Amé-e ?

arcelle, scandalisée, avait eu beau se récrier, Rose n'en vou-point démordre. A vrai dire, elle considérait un peu ce père ouvé brusquement, comme sorti d'une boite à Guignol, et elle ait pas la moindre confiance dans la durée de son appari- ; chez une femme qui avait vécu trente cinq ans de suite dans même maison, cette crainte était peut-être excusable. L'enfant it donc vue contrainte de garder et de cacher sous son linge etit porte-monnaie très laid, qui contenait trois billets de mille s.

algré tous les raisonnements de Rose, il y avait dans ce mys- quelque chose qui répugnait profondément à la nature franche

de Marcelle. De plus, un autre doute l'obsédait encore, qui changea bientôt en certitude ; elle avait le temps de méditer pe dant les heures de solitude qu'elle passait seule avec son ouvra à l'aiguille.

Enfin, ayant pris une grande résolution, elle demanda un jou son père la permission d'aller porter des fleurs sur la tombe Mlle Hermine.

Monfort fronça le sourcil : c'était plus fort que lui ; mais il corda la permission demandée. Rose et Marcelle partirent do pendant que Simon était à sa fabrique, et elles accomplirent l pèlerinage sans encombre.

En sortant du cimetière, sans avoir échangé un mot, les deux v teuses prirent, d'un accord tacite, le chemin de la maison du d teur. Il était en visite ; la vieille bonne accueillit ses hôtes a empressement, leur offrit un doigt de vin et un biscuit, s'exta devant Marcelle si grande, si sérieuse, déjà si femme... bien an grie, — mais c'était de son âge, — plus triste qu'on ne doit l'e à treize ans, mais elle venait du cimetière. Après avoir chargé fidèle servante de mille messages affectueux pour le docteur, R et Marcelle se retirèrent.

— Prenons-nous l'omnibus? dit Rose, avec un regard en c sous, qui chez elle indiquait de profondes machinations.

— Non, fit délibérément Marcelle, nous allons aller c M. Bréault.

C'était précisément ce que voulait Rose, mais elle aimait be coup mieux voir la fillette en prendre l'initiative.

Ce fut Marcelle elle-même qui sonna, elle qui passa devant, e qui tendit la main à Robert, Rose ne la reconnaissait pas, e demandait quel événement l'avait si brusquement transformée

Après le premier échange de paroles affectueuses, le je homme dit :

— Je vais vous conduire auprès de mon père...

— Tout à l'heure, répondit la fillette. J'ai quelque chose à communiquer, Monsieur Robert, c'est une commission qu veux vous prier de faire.

Elle fouilla dans sa poche et mit sur la table, sous les yeu Rose interdite, le vieux vilain porte-monnaie qui contenait les mille francs.

— Ceci n'est pas à moi, Monsieur Robert, dit-elle. C'est qui me l'a donné, mais ce n'était pas à elle non plus. Je voula

nettre au docteur, pour qu'il le rendît aux héritiers; mais il tait pas chez lui. Auriez-vous la bonté de les lui donner quand us le verrez?

Robert la regardait surpris, Rose étendit la main.

— Mais c'est à toi, petite; tu sais bien que Mlle Hermine t'aurait te son héritière, si elle en avait eu le temps; pourquoi veux-tu...?

Marcelle se leva et mit une main sur l'épaule de la vieille fille.

— L'argent n'est pas à moi, Rose, dit-elle, vous le savez bien! us n'avez pas voulu le garder, parce qu'il n'était pas à vous. uviez-vous me donner ce qui ne vous appartenait pas?

Devant cette logique de l'enfance, Rose ne trouva rien à dire.

— C'est bien, Marcelle, dit Robert de sa voix grave, je remet-i ces trois mille francs au docteur. Vous avez bien fait, je vous prouve.

— Ah! soupira doucement Marcelle, je savais bien que vous iez content!

Elle se tut, les yeux baissés, avec un air de félicité incomparable son visage. Rose s'essuyait les yeux en silence.

— Allons voir mon père, dit Robert en leur montrant le chemin.

M. Bréault, charmé, regarda longtemps Marcelle. Ce jeune age était comme un rayon de soleil dans la chambre triste de omme infirme et souvent seul, malgré tout le dévouement de son . Pendant qu'il faisait jaser la fillette, Robert interrogea Rose.

— Est-elle heureuse? demanda-t-il tout bas.

La vieille servante fit un geste négatif d'une telle énergie que tention de l'enfant fut attirée de son côté. Rendue à la pru ice, Rose entama à demi-voix le chapitre des torts de Simon et se fût jamais arrêtée, tant le sujet lui prêtait d'éloquence, si la idule en sonnant quatre heures ne l'avait rappelée à la néces d'aller préparer le dîner de cet homme impossible.

— Il me mettra à la porte! conclut Rose en tirant sur les brides son bonnet comme si elles avaient été les oreilles de Monfort.

— Rappelez-vous, répondit doucement Robert, que vous avez jours un asile ici, et... elle aussi, ajouta-t-il à demi-voix en hési t.

— Merci, Monsieur Robert, fit la vieille fille en se redressant toute sa hauteur, avec un soupir d'aise, nous ne l'oublierons . Allons, Marcelle.

Marcelle vint docilement. M. Bréault l'attira à lui et l'embrassa c tendresse : toute sa vie il avait désiré une fille, cette grande

consolation des pères restés veufs. Quand la porte se fut refermée et que le rayon de soleil fut parti :

— Ah! dit le vieillard attristé, si nous pouvions la garder avec nous... Quel malheur qu'elle ait retrouvé son père!

Robert ne put s'empêcher de rire à ce panégyrique de Simon Monfort; mais au fond de son cœur, il pensait de même.

XXXV

— Non, Rose, s'écria un jour Monfort en jetant sa serviette sur la table, cela ne peut pas durer ainsi. J'ai assez de vos sermons, de vos observations respectueuses, de vos litanies de toute espèce. Il faut nous séparer, car j'entends être le maître chez moi, et c'est que je ne serai pas tant que vous y resterez.

— Fort bien, Monsieur, répondit Rose sans se troubler.

Elle avait toujours l'avantage dans leurs escarmouches, et Simon se mettait en colère, tandis qu'elle était inébranlable comme un roc.

— J'avais bien pensé que ça finirait comme ça; Monsieur ne me prend pas par surprise.

— Faites vos paquets et allez-vous en! gronda Simon, revenu au sens de ses devoirs envers lui-même, sinon à celui du langage parlementaire.

— Oui Monsieur. Et qu'est-ce que Monsieur va faire de Mademoiselle?

— Ma fille? je la garde avec moi! Que voulez-vous que j'en fasse?

— Je ne sais pas, mais pour l'existence que Mademoiselle va avoir avec son papa, il vaudrait peut-être mieux la mettre en pension n'importe où.

Marcelle, toute pâle, ne disait rien; elle écoutait silencieusement cette scène, la centième depuis six mois; depuis longtemps elle prévoyait une rupture entre Rose et son père; elle avait fait tous ses efforts pour amener une entente; mais que pouvait elle sur le caractère inquiet, irascible, inégal de Simon.

— Le sort de ma fille me regarde, cria Monfort. Allez-vous-en, vous dis-je!

Rose sortit, Marcelle resta seule avec son père, qui se promenait de long en large d'un air irrité.

— Tu pleures? dit il, en s'arrêtant devant elle.

— Non, papa, répondit la jeune fille.

C'était vrai ; tout son cœur frémissait sous une tension douloureuse, mais ses yeux étaient secs.

— Cela te fait du chagrin ! reprit-il d'un air maussade en détournant la tête.

— Oui, papa, je l'avoue, répondit l'enfant courageuse. Mais il ne faut pas y faire attention ; Rose vous ennuie à tout moment ; ce n'est pas sa faute ; chez Mlle Hermine, c'est elle qui menait la maison, elle ne peut pas se déshabituer de faire à sa tête. Nous nous arrangerons très bien, papa ; vous verrez, vous serez bien soigné.

Elle baissa les yeux, ses lèvres tremblaient. Simon reprit sa promenade ; il était à la fois surpris, charmé et mécontent. Il ne s'attendait pas à trouver en sa fille tant de raison et de philosophie. Mais il n'était pas content de voir que d'elle et de lui c'était elle la plus sage et la plus patiente.

— Elle te disait tout le temps que j'étais un monstre, reprit-il après un silence.

— Je vous demande pardon, papa, elle n'a jamais dit que du bien de vous en ma présence.

— Mais elle en pensait du mal ! s'écria Monfort avec éclat.

Marcelle ne répondit pas. Il était peu probable, en effet, que Rose dans le fond de son cœur comblât Simon de bénédictions ; n'était-ce pas déjà beaucoup qu'elle n'en dît jamais que du bien devant l'enfant ? Simon le comprit.

— Va lui dire adieu, dit-il avec douceur. Dis lui qu'elle pourra toujours te voir quand elle voudra ; dis-lui que je la remercie de ce qu'elle a fait pour toi...

Marcelle sortit sans répondre. Elle pleurait, cette fois !

Ses adieux furent tendres, mais courts. Rose avait à elle une singulière sorte de philosophie qu'elle appelait à son secours dans les grandes occasions.

— Ne t'inquiète pas de moi, ma petite, dit-elle. Je m'en vais chez les Bréault. Ils ont changé de bonne six fois à ma connaissance depuis leur retour de Nice ; ça leur fera grand plaisir. Pour ce qui est de toi, tu vas avoir un temps assez dur à passer, mais ton père s'ennuiera bientôt d'avoir à s'occuper de toi. Ton père, vois-tu, c'est un brave homme, et il t'aime bien ; mais il est fait pour élever une fillette comme un éléphant pour ramer des choux.

Là-dessus elle serra Marcelle sur son cœur, ouvrit la porte de

la salle à manger, lança à Simon, resté seul et qui boudait, un : - Au revoir, Monsieur ! aussi simple que si elle était partie po aller au marché et descendit l'escalier.

Quand elle fut dans la rue, elle sentit quelque chose de chau qui lui tombait sur les doigts : étonnée, elle regarda en l'air, s'aperçut que des larmes roulaient sur ses joues.

— Par exemple ! fit-elle d'un air indigné.

Elle passa le revers de sa main sur les yeux qui avaient oubl leurs devoirs, et s'en alla tranquillement rue de la Pompe.

M. Bréault s'y trouvait seul. Il la reçut avec joie et lui fit mil confidences sur les torts de la bonne en fonction ; Rose l'écou et quand il eut terminé, se rendit à la cuisine où elle trouva délinquante en train de lire un roman du cabinet de lecture qu'el glissa vivement sous un tas de torchons déchirés en la voya approcher.

— C'est très bien, ma fille, dit Rose ; ôtez-moi votre tabli et déguerpissez, et plus vite que çà. Vous reviendrez à six heur et M. Robert vous fera votre compte.

La bonne ahurie regardait stupide.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Vivement ! tenez, vous oubliez votre bouquin !

Elle tendait le livre incriminé à la malheureuse fille, qui écq quillait les yeux sans comprendre, et qui disparut comme u ombre, sans avoir retrouvé la parole.

— Ah ! soupira Rose en souriant à elle même, ça fait du bie Et maintenant, un bon petit coup de nettoyage, ça en a besoin i

Sans perdre un instant, elle se mit à frotter, laver, fourbir. bien que Robert en rentrant fut accueilli par la musique joyeu des casseroles retentissantes.

— Mon Dieu ! fit il, entr'ouvrant la porte, quel nettoyage ! y avait longtemps que...

Il aperçut alors la tête de Rose qui émergeait du fond d' chaudron.

— C'est vous ? fit-il ; qu'est ce que cela veut dire ?

— C'est moi, Monsieur Robert, et pour tout de bon, pour mauvais et pour le pire, et pour le meilleur aussi. Je mourrai i s'il vous plait ; seulement ayez la bonté d'envoyer chercher malle demain par un commissionnaire...

— Et Marcelle ? fit le jeune homme, qui ne comprenait encore.

La fausse gaieté de Rose tomba subitement.

— Marcelle est restée là-bas ; son père n'est pas méchant, mais ɔur un ours, c'est un ours... Patience, Monsieur Robert, nous nirons par l'avoir!

Elle clignait de l'œil avec une confiance admirable, mais ses ɜux étaient humides.

— Pauvre enfant, dit Robert en montant l'escalier, pauvre ɜtit être si peu fait pour les chagrins....

— Et puis, Monsieur Robert, dit derrière lui la voix de Rose ɩeine de sanglots, quoi qu'elle en eût, vous savez qu'elle a [me Jalin...

La porte de la cuisine se referma avec une telle violence que utes les casseroles en dansèrent sur les murs.

— Pauvre femme, pensa le jeune homme, elle aussi a des cha-ins... ce monde est plein de tribulations...

Mais il trouva son père si fort égayé par l'apparition de Rose et disparition de la bonne effarée, qu'il se fit joyeux avec lui pour ɜ pas l'effrayer.

XXXVI

Marcelle faisait de son mieux, ainsi qu'elle l'avait promis. Sou-nt seule, après avoir mis le petit ménage en ordre, elle prenait un ccommodage, s'asseyait auprès d'une fenêtre et manœuvrait son guille avec la régularité d'une ouvrière consommée. Pendant ce nps, ses pensées s'en allaient à la maison de la rue de la Pompe. rs ce bon M. Bréault, toujours assis dans son fauteuil, qui avait ir si triste et si doux, vers Rose, trônant au milieu de sa cui-ıe, éblouissante de propreté, vers Jules qui faisait sa dernière née de lycée, vers le chien noir, qui devait être vieux mainte-nt, et qui depuis longtemps avait renoncé à faire des trous dans gazon, et vers Robert, si bon, si patient, si sérieux, Robert, qui rtait à lui seul tout le fardeau de responsabilités de la famille, ıs que personne l'aidât ou parût même remarquer que c'était rd.

— Je l'aurais bien aidé, pensait Marcelle, j'aurais été une bonne de-malade, et j'aurais fait la lecture à ce bon M. Bréault...

Son imagination l'entraînait alors vers la maison solitaire avec t de douloureuse insistance, qu'elle renonçait à son ouvrage et

s'appliquait à quelque problème d'arithmétique. Son père lui do nait le soir des leçons variées : c'était un bon professeur à l'esp clair, mais il manquait de patience, et ses démonstrations su cinctes exigeaient de la part de l'élève un triple déploiement d'a tention.

L'arithmétique et même la géographie sont de puissants remèd aux peines que causent une imagination trop vive et une sensil lité exagérée ; Marcelle en fit souvent l'expérience.

Elle avait accepté cette vie sans reproche, sans amertume. E se disait dans son cœur filial qu'avoir retrouvé un père, avoir être à aimer, à servir, auquel se dévouer, un protecteur qui ne d pendait ni des hasards de la vie ni du caprice de son affection, protecteur éternel, un père, enfin, c'était là un bonheur qui ne pouvait acheter trop cher ! Elle l'avait payé de son heureuse inso ciance, mais elle ne se plaignait pas.

Ce père rentrait à des heures irrégulières, entrainé le plus so vent à de longues promenades, à des courses intempestives, les habitudes d'une vie solitaire et sans responsabilité. Après dîner, il sortait encore, étouffant dans l'étroit logis de la rue Bleu il marchait des heures entières, n'importe où, le chapeau à la ma la tête au vent, songeant à ses affaires, à ses devoirs, à sa fil qui le préoccupait plus qu'il ne voulait se l'avouer.

Pendant ce temps, Marcelle, le cœur plein d'angoisse, se dans l'appartement qui lui semblait alors si vaste, écoutait moindres bruits ; l'oreille tendue jusqu'à la souffrance, elle per vait les plus légers bruissements du bois dans les cloisons, la to d'un homme à l'étage inférieur, les pas qui montaient l'escalie tout prenait pour elle des proportions énormes, et tout se réduis dans cet esprit d'enfant, troublé déjà par tant de douleurs, à ce prière muette :

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque malheur !

Marcelle savait comment les malheurs arrivent, comment l'é en apparence le mieux portant est frappé à mort au milieu de vie, comme on se trouve seule, perdue dans Paris. Elle tend vers le ciel ses mains jointes avec force : — O mon Dieu ! pas malheur-là, je vous en conjure ! — Et elle recommençait à éc ter, jusqu'à ce que la tête lui fit mal, jusqu'à ce que le trottinem d'une souris dans le grenier, grossi par sa souffrance, lui sem un bruit immense, formidable, qui précédait un écroulement s remède...

Elle restait ainsi, retenant sa respiration, espérant toujours que e bruit des pas bien connus retentirait enfin sur le pavé de la cour... a porte d'en bas retombait lourdement ; elle entendait marcher, nais non, ce n'était pas le père absent. Désolée, elle passait les nains sur ces yeux enfiévrés, elle écartait de son front les mèches olles de ses cheveux, puis reposait sa tête sur l'oreiller, et s'appliquait à résoudre mentalement un problème ou à se réciter sans aute la succession des rois de France... Vains efforts, l'angoisse a reprenait, et elle recommençait sa douloureuse attente, jusqu'au noment où le pas aimé frappait enfin le pavé de son rythme sec t nerveux. Il montait l'escalier, — la clef grinçait dans la serure... Elle avait peur ! Si ce n'était pas lui ? si c'était un voleur ? cette pensée, le cœur lui manquait, elle se sentait défaillir... nais la petite toux sèche de Simon la rassurait aussitôt. Il en rait dans sa chambre, elle dépliait un journal qui lui servait tous es soirs à s'endormir... Heureuse, reconnaisante, elle envoyait au iel son *hosanna* joyeux, et elle s'endormait, laissant sur l'oreiller a trace de ses larmes d'angoisse.

Au lendemain de ces terribles nuits, elle se montrait plus pâle, es yeux encore dilatés par les rêves douloureux, résultat de sa énible veille ; ses mouvements moins vifs, sa voix moins argenne attiraient parfois l'attention de son père.

— Qu'as-tu ce matin ?

— Je n'ai pas bien dormi.

Simon la regardait un instant ; puis, comme après tout elle ne araissait pas malade, il retournait à ses pensées, pendant qu'elle eprenait la chaîne de ses occupations journalières.

A la longue pourtant, il finit par remarquer une coïndence entre es promenades nocturnes et les nuits d'insomnie de son enfant.

— Est-ce quand je reviens tard que tu dors mal ? lui demanda il un jour brusquement. Je te réveille en rentrant, n'est-ce pas ?

— Non, papa, mais c'est que je ne peux pas dormir avant que ous soyez rentré, dit elle innocemment. A la vue du nuage qui assa sur les yeux de Simon, elle se hâta d'ajouter : Oh ! mais, apa, cela ne fait rien du tout, vous savez ! Il ne faut pas y faire tention !

Pendant quinze jours, Monfort resta chez lui le soir : mais la passion du noctambulisme était plus forte que sa volonté. Après mille ombats, se reprochant éternellement d'être un mauvais père, il ortit furtivement un soir, la croyant endormie, et dès lors reprit

ses promenades nocturnes. Marcelle affecta le lendemain une trompeuse gaieté, et Simon déçu n'eut plus le moindre remords.

Elle maigrissait pourtant, cette fillette longue et mince, qui avait toute la grâce d'une nymphe de Jean Goujon ; elle devenait transparente comme une lampe d'albâtre, et ses yeux agrandis de jour en jour prenaient une expression de plus en plus idéale, et bien faite pour effrayer une mère. Rose venait la voir une fois par mois environ, l'emmenait promener, avec la permission de Monfort, et la ramenait au bout d'une heure. Après ces visites, Marcelle un instant ranimée redevenait plus pâle et plus lente ; loin de lui faire du bien, ces courtes apparitions, qui lui rappelaient le passé étaient pour elle le plus sûr des poisons.

Rose, un jour, en toucha un mot à Monfort.

— Monsieur pensera ce qu'il voudra, dit-elle ; pour ma part, je vois là une enfant qui se meurt de chagrin. Ce n'est pas le tout d'être un père, on ne peut pas tout remplacer à soi tout seul... Enfin, Monsieur est le maitre, mais je serais bien étonnée si Mademoiselle arrive jamais à voir ses seize ans ; pour moi, je ne lui donne pas un an à vivre.

Elle s'en alla là-dessus, ne se souciant pas d'écouter les réflexions que ce discours ne pouvait manquer d'inspirer à Monfort.

— Vieille sotte! dit il au moment où la porte se refermait ; vieil oiseau de mauvais augure! Marcelle malade ! Ah ! bien, oui!

(*A Suivre.*) Henry Gréville.

LE MOULIN DE NAZARETH [1]

(Suite.)

Ce jour-là Mignounète avait passé l'après-midi à Sainte-Rade-onde auprès de son oncle et de sa grand'mère. Plusieurs fois par ois, elle les visi-it ainsi, depuis u'elle n'habitait us avec eux.

Elle en revenait ujours un peu iste ; l'oncle était uffrant, la grand'-ère inquiète. Dé-euvrée dans cet térieur de malade il fallait marcher ut bas, la jeune le se reprenait à sseoir sur la chai restée près de la nêtre de la sacris , et troublée par parfums d'en ns qui traînaient ns l'air, elle re-ait quelques ins ts sa vie d'autrefois. Quand, à son retour à Nazareth, elle apprit e les vieux, si âpres au gain, avaient déménagé de leur chambre ur la céder à un étranger, elle les gronda, se fâcha presque. Mais le mal était fait. En fille d'ordre, elle envoya un domestique

Assise près de la fenêtre de la sacristie.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 3 Décembre

à Nérac pour s'entendre avec l'hôtel Tertre et assurer les repas d l'hôte que le hasard envoyait.

Jacques avait mal dîné et l'avait dit... Vers le soir, un peu cu rieuse, elle eut l'idée de monter dans la chambre qu'il occupai pour voir comment était ce singulier voyageur, — et elle ne trouv rien de mieux que le prétexte de la lampe. Elle distingua à pein la silhoutte du poète, une forme d'ombre dans le cadre lumineu de la fenêtre. Pourtant, le son de la voix la frappa : — une voi profondément timbrée, des syllabes traînantes où ne roulaient pa les liquides comme dans son langage à elle. Lorsqu'elle remont avec la lampe et qu'elle s'étudia à l'arranger sur la table lente ment, sans gaucherie, elle vit cette fois Jacques en face. Elle vi qu'il était petit et pâle... La figure ne la frappa point autrement ensuite, cependant, elle se rappela les grands yeux. Elle redescen dit dans la salle commune du rez-de-chaussée où les vieux lui diren

— *As bis lou Moussu, Mignounèto ?*

Elle dit oui distraitement et se remit à coudre.

Le souvenir de Jacques ne l'occupait plus. Elle pensait mainte nant, sous ce silence somnolent de la veillée, à son oncle qu'ell avait laissé plus amaigri, plus faible encore que de coutume. Combien de temps lui serait il donné de le retrouver là, dans cher presbytère, près de l'église fraiche et de la petite sacrist verte ? Tourmentée par l'oppression de ce souvenir, elle regagn de bonne heure sa chambre, située juste au dessus de celle de Ja ques. Le temps tournait à l'orage ; des coups de tonnerre roulaie au loin. Prise d'un malaise indéfinissable, elle se sentait env loppée dans la tourmente : l'atmosphère, plus lourde, la pénétra physiquement et en même temps elle avait confusément conscien de l'approche d'un malheur. Comme elle n'était ni superstitieus ni habile à démêler ses impressions, elle subit l'étrange influen sans chercher à l'analyser.

Elle se coucha et dormit vite, d'un sommeil troublé d'abord, pu moins agité, puis tout à fait calme, qui se prolongea plus que coutume. En s'éveillant, elle s'étonna de voir le jour si haut. première pensée fut qu'elle avait à s'occuper du déjeuner de l'h et qu'elle était en retard. « Il est si exigent ce monsieur ! avaient dit les vieux. — Puis, tout d'un coup, une idée lui a parut, très nette, la nuit ayant débrouillé le chaos de ses sentime de la veille : la présence de cet étranger lui déplaisait, l'inquiéta

« Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Nous étions si tranquilles ! T

'il sera là, je ne me sentirai pas chez nous !... Et puis, vraiment, n'avais pas besoin de cette besogne en plus ! »

Elle se leva en hâte et descendit dans la basse cour. Elle se mit raire la Laouret ; elle disposa le pain à côté du bol de lait et ercha son petit cousin Estiennou — pour faire porter le tout Jacques. Mais le gamin n'était pas là. Alors elle eut l'idée monter elle-même. Jacques ne lui plaisait pas, mais il ne faisait pas peur, il ne la dégoûtait pas, comme les autres mmes. Une pudeur la retenait cependant : si ce monsieur était lit, ou en train de s'habiller ?

En sortant de la laiterie, elle l'aperçut à sa fenêtre qui lui sou- it. Un peu troublée, elle monta.

L'attaque de Jacques, cherchant un baiser, fut si brusque. 'elle chancela. Sa fierté bondit sous l'injure et lui rendit la force se dégager ; mais, alors même qu'elle eut rejoint sa chambre, 'elle se fut jetée sur son lit, pâle et pleurante, elle se sentait core vibrer sous ce baiser. Elle sanglotait, sans connaître ce 'elle avait perdu, ce qu'elle pleurait.

Elle se rappela avoir vu, à treize ans, un dimanche matin, à int-Radegonde, dans les saules nains des bords du Lot, un rçon et une fille qui s'embrassaient ainsi. Elle s'était enfuie, ite révoltée. Aujourd'hui, certes, elle n'éprouvait pas moins de goût. Mais pourquoi toute sa chair avait elle eu un abandon us ce frôlement ? Et pourquoi, maintenant, s'arrêtait elle, malgré , de pleurer pour y repenser, secouée de frissons, de soubre uts ?

Sa pensée tumultueuse passait devant ces problèmes sans tenter les résoudre. A présent qu'elle avait bien pleuré, elle sentait, t épuisée, monter de la chaleur du jour un anéantissement, un oin de repos qui lui fermait les paupières... Elle s'endormit s ses larmes, et dormit longtemps.

V

acques revenait au moulin par la Garenne, après sa première menade. Parti en pleine gaieté, il avait poussé assez loin sa rche, de sorte qu'il rentrait fatigué, trouvant le chemin long, ne songeant guère à jouir du paysage. Et, par un effet inévitable, mauvais souvenirs, que rien ne combattait plus, de nouveau

l'envahissaient. Il lui semblait que le vent, par bouffées, l
apportait de l'air de Paris. Avec cette persistance malsaine q
suggère aux blessés l'envie de toucher la plaie dont ils souffre
il essayait de regoûter par la mémoire l'amertume des heu
mortes. Il songeait aux après-midi passées près d'Emma. De c
tains regards qu'elle avait eus, certains mots qu'elle avait lais
échapper, lui revenaient maintenant et achevaient de le co
vaincre. Jama
jamais cette fe
me ne l'avait ain
Elle l'avait p
pour se divert
elle l'avait tron
comme un ma
Atteint dans s
amour-propre p
que dans son aff
tion, cette idée
donnait des ra
d'enfant.

Il s'appuya c
tre un des g
chênes, et port
main à sa poitri
Une douleur ai
suivie d'un br
que étouffeme
l'étreignait au s
gauche. Cha
fois qu'il se la
sait surpren
par ses souvenirs, c'était ainsi... Il frappa le sol du pied a
colère, et des larmes d'impatience jaillirent de ses yeux. C'é
donc sa destinée d'être à la merci de ce passé hostile !...

Il avait eu beau s'enfuir, mettre des lieues et des lieues e
Paris et lui, il restait encore de loin, comme de près, le jo
de cette femme !

L'inutilité de la lutte contre ses souvenirs lui apparut manife
Il sourit amèrement en se rappelant les derniers mots de la le
de Dutey, qu'il avait lue chemin faisant : « Distrais-toi, petit J

Il avait poussé assez loin sa marche.

ques, disait le docteur, distrais-toi vite !... » Se distraire !... le beau conseil pratique, en vérité !

Quel remède puéril avait imaginé Loulou, en l'envoyant se mettre au vert, comme un décavé vulgaire ! « Des cieux nouveaux, les paysages, que m'importe ? Ce n'est pas à mes yeux de chair qu'il faut un spectacle ; l'image que je vois sans cesse, et malgré moi, est dans mon esprit, toujours la même : quelle autre sera assez puissante pour la chasser ? »

Elle ouvrit d'un coup le gilet et la chemise.

Celle d'une autre femme ? Il avait essayé. A Paris, il avait cherché à s'étourdir dans des aventures bizarres, commençant même une intrigue avec l'artiste la plus fameuse et la plus excentrique de l'époque... Tout cela l'avait laissé plus dégoûté de vivre, plus enfoncé que jamais dans ses tristesses. Aussi bien ces femmes se ressemblaient toutes. Loin de lui donner l'oubli de l'autre, elles le mettraient en face des mêmes trahisons, des mêmes calculs, misère !...

Comme il remuait ces rancunes, un bruit de pas le rappela à lui. Il aperçut Mignounète qui s'en venait lentement, les yeux à terre,

traînant le petit Estiennou par la main. Tous deux descendaient du moulin et s'en allaient vers Nérac. Le regard de Jacques s'attarda sur les formes puissantes de la paysanne, que la marche faisait saillir.

« Au moins, celle-là, c'est une femme et non pas une de ces poupées parisiennes à ressort d'acier!... Vraiment, je ne la croyais pas si belle... L'ampleur des bustes antiques, une perfection de formes à défier le rêve... »

Mignounète et Estiennou passèrent près de lui sans le voir immobile et caché par l'épaisseur de l'arbre. Jacques souffrait moins maintenant, mais il n'osait bouger, hypnotisé par la peur de réveiller l'angoisse.

Il regardait s'éloigner la jeune fille et, chauffée par l'égoisme de son mal cruel, une idée mauvaise germait en lui.

VI

Les jours, les jours avaient fui, et déjà mai finissait. Au pays de Nérac, il n'est guère d'époque où la campagne soit plus jolie. La jeune verdure dessine son sourire sur chaque coteau, et, tachant ce vert lumineux, les petits villages apparaissent à mi-chemin des hauteurs, tout blancs de soleil sous le ciel tout bleu. Coupant prairies et champs, les ruisseaux innombrables, grossis par les pluies récentes, débordent leur lit bordé d'aubiers nains.

Des points élevés de la région, par les jours clairs, on aperçoit les premières assises des Pyrénées, des facettes de glaciers brillant comme des étoiles. Là bas, ce sont les paysages fauves, les monts chenus au manteau de neige, aux chevelures noires de sapins. Ici la campagne n'a point de brusques accidents. La plaine de la Garenne ondule en faibles coteaux, en vallées à demi-creusées. Mais les horizons charmeurs invitent à demeurer. De leur déroulement paisible se dégage une séduction invincible qui semble promettre le repos à toutes les lassitudes. En vérité, la « douce France » est là.

Rien n'avait changé dans le coin de paysage où Jacques était venu promener l'amertume de ses déceptions. N'était-ce pas le même calme autour du moulin blanc, le même mystère à l'entrée de la Garenne, la même chanson berceuse de rivière, montant de

arrage?... Rien n'avait changé. Les deux Amiac, comme au jour e l'arrivée du poète, dégelaient leurs vieux membres au soleil. Lignounète, toujours active, pressait les travaux du moulin et de a ferme.

Rien n'avait changé? Était-ce bien sûr? La nièce du curé n'eût as osé le dire : depuis des semaines, elle ne voyait plus clair au edans de soi. Elle avait fui Jacques instinctivement, moins par udeur que par crainte et par une sorte de haine qu'elle ressentait our le mal subi, dont elle lui attribuait la faute, sans réfléchir utrement. Pourtant une chose l'avait surprise. Elle s'était atten ue à voir le Parisien recommencer son attaque, habituée aux anières des paysans entre eux. Toutes les fois qu'elle le rencon rait, elle avait un frisson, une angoisse... Mais Jacques passait, rès calme, la saluant, essayant parfois d'entamer une conversa- on à laquelle elle échappait en balbutiant. Insensiblement, à nesure que le temps coulait, elle en vint à se dire qu'elle avait été ien sotte de prendre au sérieux l'attaque de ce monsieur. N'avait- lle pas sous les yeux, chaque jour, des scènes pareilles? Les gar- ons empoignaient les filles, les attiraient de force, les baisaient u col, aux lèvres partout. Et les filles, tout en se débattant, tout donnant des coups, riaient à belle gorge entre leurs bras.

« Après tout, la faute est peut-être à moi qui suis montée comme la chez le jeune homme, toute seule... »

Elle s'habitua à penser à Jacques. A la dérobée, quand elle ne croyait pas vue, elle le regardait. Elle le trouvait gentil, déci ment. Il devait avoir la peau très fine, douce comme une peau fille. Ses mains étaient maigres, mais si blanches et si déli ites! Et puis, il portait un linge fin, des vêtements d'étoffes jolies singulières. La nuit continuait à lui mettre l'image du poète vant les yeux. L'aventure de la chambre la hantait, mais, pas ve de cœur comme d'esprit, l'idée d'être aimée de Jacques ne lui nait même pas ; elle ne cherchait pas à interpréter les attentions secrètes du jeune homme. Lui, cependant, depuis le jour où il ait eu cette pensée peu généreuse de chercher, dans la séduction cette petite paysanne ignorante, une distraction savoureuse, nt la nouveauté parviendrait peut être à chasser l'obsession de s souvenirs, — lui, s'attachait à son entreprise avec la persis nce puérile qu'il apportait à tous ses premiers efforts. C'était ur lui, cette fois, plus qu'une fantaisie : son égoïsme de malade yait là le dernier remède. Il se rappelait le conseil de Loulou :

« Distrais-toi d'une femme par la femme. » Eh bien, le hasard l'avait mis en présence d'une femme qu'il voulait, sans savoir pourquoi, pour sa différence de race et de mœurs, pour son innocence aussi, par un goût pervers de défloration. Il la voulait nerveusement, et il était content de ce désir sincère qui palpitait en lui. Cela lui prouvait au moins que l'autre n'avait pas eu la dernière moisson de son cœur, — qu'il pouvait désirer et aimer encore. Il trouva moyen de se rapprocher de la jeune fille en faisant la conquête des deux vieux, qu'il amusait en exagérant encore ses ignorances de la vie rustique, ignorances de vrai boulevardier qui croit que les vaches broutent le trèfle sur pied et que les rossignols chantent à la vendange.

Maintenant, chaque jour, il descendait, au moins une heure durant, dans la grande salle du rez-de-chaussée. Il regardait Mignounète; il jouait, en rêve, avec ce corps intact. Peu à peu, ce jeu corrompu l'intéressa. Sa curiosité d'artiste chercha des défauts dans ce type admirable et n'en trouva pas. En vérité, cette fille était l'idéal de la forme plastique. Ses larges yeux ne trahissaient point de pensées, mais une flamme y brillait, pleine de promesses. Nulle parole élevée ne sortait de cette bouche, mais quand elle parlait on oubliait de l'écouter pour suivre le mouvement des belles lèvres sanglantes. Entre elle et Emma Simpson une comparaison naturelle et involontaire s'établissait dans l'esprit du poète. A cours de son existence passée, les désirs avaient un peu troublé ce organisme infirme, où les fortes émotions se traduisaient tout de suite par une angoisse. La première place dans son cœur avait toujours été gardée à l'orgueil, à l'ambition. Maintenant, au milieu de cet isolement qui le mettait en présence de lui-même, tout brusquement du dehors cessant, il se rendait compte peu à peu du faible empire que l'Américaine avait eu sur ses sens. Avec sa blondeur délicieuse, les grâces mièvres de son sourire, l'enlacement nerveux de ses bras, ç'avait été, certes, une adorable maîtresse, et tous ceux qui avaient pénétré le mystère de leur liaison jugeaient qu'elle était bien la femme qu'il fallait à Jacques. L'écho de ces propos flattait le poète, — et comme il eût trouvé humiliant pour son tempérament d'artiste de ne pas avoir éprouvé toutes les sensations, il s'était persuadé que cet amour réalisait pour lui l'idéal rêvé. Actuellement, il commençait à en douter un peu. L'étrange régime auquel il s'était mis — interprétant à sa manière le conseil du docteur — opérait insensiblement. Durant les siestes des après-midi

and il laissait aller sa rêverie à la suite des spirales bleues des
garettes, il s'interrompait parfois brusquement, étonner de penser
passé avec tant de calme. Dans ces moments, il sentait son
eur presser un peu ses battements — puis bientôt se calmer. Un
de triomphe souriait sur sa bouche : enfin il entrevoyait l'heure
il serait le maître de ses souvenirs! Et puis l'influence du
mat, ce printemps doux et voluptueux comme un été, l'enve-
ppait aussi. Les premières chaleurs imposaient une lassitude,
e fatigue de penser, qui lui faisaient goûter le doux rien-faire
er au Midi. Il se surprit à épier, des heures entières, les allées
venues de Mignounète de la métairie au moulin... A mesure
e les atteintes de son mal lui laissaient plus de répit, le besoin
posséder cette fille le pénétrait, — accru par le long jeûne
mour et la solitude. Dans cette âme pleine de la mobilité fuyante
s paysages, une autre image effaçait graduellement celle d'Emma
npson... Une lettre de Dutey, lui annonçant le congé de Ris-
tzky, mis à la porte après une scène assez vive, ne troubla pas
indifférence.

Ce fut une conquête lente de tout son être, d'abord délicieuse,
is aiguë et douloureuse : il ne savait pas sentir à demi. Pareil à
apprentis magiciens, oublieux du mot qui doit faire rentrer
s terre les esprits évoqués, il se voyait pris invinciblement, non
s par la tête, comme autrefois, mais par les sens.

D'abord, il avait essayé d'en rire, de se persuader qu'il était
jours maître de soi, — gêné devant son propre arbitre par le
icule de cette passion champêtre. « Voyons, se disait-il, ce n'est
sérieux, je pense!... »

Mais quelque chose protestait en lui contre le mensonge de
sourire. Le fantôme désirable flottait devant son imagination,
mpte aux fictions. Il lui semblait que l'image s'animât, et
elle parlât pour lui dire : « Si, vraiment, c'est sérieux! Je suis
Beauté, moi, je suis la Forme, tout ce que tu cherches, tout ce
tu rêves!... On ne joue pas impunément avec moi. Rien n'es
dessus de moi, et contre moi rien ne peut lutter. »

ncapable de combattre un désir, il s'abandonna. Il laissa sa
sée s'appesantir sur le rêve de la possession.

Sa fatuité d'homme à bonnes fortunes lui disait clairement qu'il
vait qu'à vouloir, que cette petite paysanne serait à lui. « Oui,
s après? Elle est ignorante, c'est hors de doute. Le moyen
viter les suites de l'aventure? »

Son mal, un instant calmé, renaissait maintenant par intervalle exagérant les moindres émotions qu'il changeait en souffrances. Alors, Jacques eut peur. Il essaya de se distraire de sa distractio de la veille, il entreprit des courses interminables dans les env rons, il évita de rencontrer la paysanne. Mais le hasard, qui se r de tels efforts, précipita l'événement.

Un soir, il rentrait d'une excursion à Estillac, le château c Montluc écrivit ses Commentaires. Il était très tard, près de on heures. Au clair de lune, la Garenne, qu'il avait traversée, l'ava charmé. Il rimait un *paysage*, chemin faisant, dans le rythn berceur qu'il avait inventé. Arrivé devant le moulin, il ouvrit porte, car maintenant qu'il était de la maison, on lui confiait clef. Distrait par le souci des rimes compliquées, il monta sa même s'éclairer d'une allumette. Il fut rappelé à lui par la vu d'un mince filet de lumière filtrant entre les ais mal joints d'u porte qui n'était pas la sienne. Il avait sans y prendre garde, mon un étage de trop. Il était devant la chambre de Mignounète.

Au fond de tout homme — quel que soit son âge — le gam sommeille qui passait des heures entières, une lorgnette aux yeu cherchant à surprendre derrière des rideaux de mansarde le désh billage d'une servante. Jacques ne redescendit pas. Il s'approcl à pas de loup et, le front contre la porte, plongea par la fente s regard dans l'intérieur de la chambre.

C'était une pièce longue, assez étroite. La porte et la fenêtre faisaient face à peu près. L'un des angles voisins de celle-ci ét occupé par une commode, avec une glace au dessus; l'autre ét masqué presque entièrement par l'extrémité du lit, contigu à porte. Pour le moment, la fenêtre était ouverte, et la jeune fil accoudée à l'appui, regardait au dehors, ce qui avait permis Jacques de monter sans être entendu.

Jacques souriait, se raillant lui-même de sa gaminerie, ayant peu honte aussi. « Je redescendrai quand elle se déshabillera pensa-t-il dans un mouvement d'honnêteté. Juste à ce mome elle quitta la fenêtre, la ferma et revint vers son lit, la main gauc pendante, la droite tourmentant distraitement le premier bou de son corsage. Jacques resta.

Maintenant, avec une jolie lenteur, elle se dévêtait. D'abord, e ôta son corsage, puis, cambrant légèrement sa taille et saisiss de ses deux mains la double pointe de son corset, elle le dégr d'un coup. Ensuite, elle s'approcha de la glace posée sur le meu

fond, juste en face de la porte, et les bras levés dans un geste canéphore, elle arracha le peigne qui retenait ses cheveux. Les sses lourdes roulèrent en désordre. Elle les défit lentement, en glissant les doigts, et les ramena dans un bonnet, nouées ensemble ur la nuit. Jacques, le souffle haletant, contemplait le buste à mi révélé sous les transparences de la toile...

A son tour, la robe tomba. Les vêtements de dessous s'abattirent ns une blancheur confuse. Elle défit ses bas. En chemise, bras jambes nus, elle revint vers son lit, s'agenouilla et, la tête dans s mains, se mit à prier. On n'apercevait plus qu'un bout de paule et la ligne blanche de la toile moulant la forme penchée. Jacques, au milieu du silence et des ténèbres de l'escalier, regar it. — L'idée que quelques planches le séparaient seules de cette ose désirable que ses rêves avaient appelée, la crainte d'être sur- is dans cette posture odieuse d'espion, tout cela secouait son ur dans sa poitrine, le faisant battre à bonds désordonnés, sui- de silences terribles où l'on eût dit qu'il cessait de communiquer vie. Une mince douleur qu'il connaissait bien, commençait à ırdre sous son sein gauche.

Elle priait. Il semblait à Jacques qu'elle était à genoux depuis e heure. Resterait-elle donc toujours ainsi, et lui-même pourrait amais s'arracher à cette porte, se relever à ce ploiement de son ps qui, maintenant, le torturait ?... Il se demandait cela, coup coup, comme dans un cauchemar. L'affolement de son cœur malade troublait sa raison. Pourtant, il se rendit compte du nger qu'il courait à se faire ainsi le jouet d'émotions factices... essaya de se redresser, de partir. Un étrange engourdissement paralysa...

Cependant Mignounète s'était relevée avec un large signe de ix. Elle prit sa chemise de nuit sur son lit, et lentement tou rs, le regard vague, la porta sur une chaise. L'instant d'après, e était nue...

Mais Jacques ne fit qu'entrevoir ce corps de femme qui se dévoi . Une angoisse aiguë l'étreignait au cœur, étranglant la respi ion de son gosier, aspirant vers la poitrine le sang de toutes les nes, — et, lâchant le chambranle de la porte, le jeune homme ıba sur le palier avec un bruit sourd.

Au bruit de sa chute, l'enfant, à peine vêtue, ouvrit la porte de chambre, une lampe à la main. Elle aperçut Jacques — ce ques qu'elle aimait sans se l'être avoué — étendu par terre à

la renverse, comme sans vie, la trace rouge d'une écorchure marbrant la joue.

Alors, éperdue, posant sa lampe à terre, elle le saisit dans bras puissants et, ployant à peine sous le fardeau, le porta sur lit ouvert... Hâtivement, elle lui jeta de l'eau au visage, essay de le ranimer; elle lui fit respirer du vinaigre aromatisé de feui de menthe, — le seul parfum qu'elle eût dans son humble cham

Jacques restait immobile. Affolée, elle allait appeler au secou quand, prise de l'idée subite que peut-être il était mort, elle ou d'un coup le gilet et la chemise, et lui posa la main sous le gauche, découvrant la poitrine blanche de Jacques, une peau s duvet, plus délicate que sa peau à elle. Sous le froid de c caresse, Jacques entr'ouvrit les yeux ; il aperçut confusément c qui était là. Elle voulut retirer sa main, Jacques murmura fail ment : « Encore!... » et la jeune fille, dans son effroi de le reperdre connaissance, obéit... Peu à peu, elle sentit sous doigts les battements se rythmer plus régulièrement. La respirat renaissait ; le sang affluait de nouveau du cœur aux joues ; il s blait que la vie exubérante de la jeune fille se communiquât pa simple attouchement, comme par une influence électrique et m térieuse... Jacques, en qui la connaissance était revenue, buvai douceur de cette caresse. Maintenant il croyait rêver. Il n'o ouvrir les yeux, de peur de voir s'évanouir la vision entrevue à l'heure, à travers le brouillard de sa prostration. Mais le dé avec la vie, le ressaisissait. Il n'y put tenir, il regarda. Non n'avait pas rêvé. Mignounète était devant lui, — penchant sur dans le trouble insouciant de son amour, les secrets de sa g admirable, et lui frôlant le sein de son bras nu. Jacques se dre sur son séant, ouvrit les bras, — et, passionnément, l'attira.

(*A suivre.*) Marcel Prévost.

LE PORTE-CARTES

I

Georges Nyst, mécontent de son travail, jeta ses pinceaux et habilla pour sortir. Ses habits, d'une coupe élégante et sobre, ulaient un corps souple. Son visage franc, ses cheveux et mous-he en brosse, la grâce d'un regard et d'un sourire très particu-rs, lui donnaient un air d'officier, intelligent et bon.

Il se dirigea vers le *Bon Marché*, non tant pour acheter, que ur examiner de vieilles soies, signalées par un ami : peut-être arrait-on en draper des modèles. Il aimait à errer dans la cohue ces vastes bazars dont l'éclat chatoyant amusait ses yeux.

Bien que mai s'ouvrit, le temps était d'automne, et mou. Il avait , les arbres d'un petit square s'égouttaient sur les promeneurs ies nourrices. Le vent, d'une douceur fade et flourant la feuille, gnait les gens d'une sorte de langueur fluide, qui les rendait s légers. Des réverbères s'allumaient dans le jour. Cette heure flânerie et de rêve dégageait un grand charme, mais aussi un il, car Nyst sentait s'y dissoudre ses nerfs. Il oubliait tout tra-l ; et son âme flottait à la dérive, dans un accès de sentimen-ité vague, que taquinaient l'espoir et le désir de l'imprévu.

Que de fois, sans précisément souhaiter la fortune ni la gloire, avait espéré un grand bonheur qui lui tomberait du ciel ; par mple, la résurrection d'un vieil ami, parti pour l'Amérique et paru depuis des années ; ou bien la rencontre et l'amour d'une me, l'Elue qu'on cherche sans la trouver ! Quelquefois ce bon ur insolite ne se formulait même pas, restait en fumée. Un p de foudre tomberait, qui bouleverserait le cours de sa vie ! Vis, bien qu'il l'épiât au coin des rues, sur le visage des passant dans le sillage d'une jolie femme, jamais il n'avait rencontré le ard prévu. Des aventures sans issues ou des liaisons banales

s'étaient seules offertes. Son honnêteté d'ailleurs l'empêchait d'alle trop loin.

D'y penser, une légère mélancolie lui vint et, au seuil du *Bo Marché*, l'arrêta. A quoi bon entrer ? Cette foule anonyme ne lu réservait qu'une bousculade et des coups de coude. Pas une ren contre amie, ni même un joli regard d'inconnue à espérer, le femmes dardant leurs yeux hypnotisés sur les occasions tentante d'achat. Irrésolu, il allait rebrousser chemin quand, dans l brouhaha des voitures et des camelots, il vit s'approcher deu dames, une vieille et une jeune, en deuil.

La plus âgée, grande et rouge, le nez en bec de perroquet, u duvet noir aux lèvres et la mâchoire proéminente, paraissai austère et redoutable. A côté d'elle, l'autre n'était qu'une enfan avec sa blancheur de lait, ses cheveux paille et ses yeux velouté un peu tristes de fleur. Très simplement mise, elle gardait dans s robe noire une grâce fine et touchante. A cinq pas de Nyst, ell rencontra son regard et le soutint avec candeur. Il la vit comm s'étonner, rougir, et perçut dans ses yeux ce bref éclair de syn pathie qui s'allume, au choc d'affinités spontanées et fugitive entre deux êtres. Mais cette petite lumière s'éteignit ; et Nys comme elle allait le frôler, crut voir, sur ce délicat visage, l'e pression d'un découragement et d'une faiblesse qui suggérai l'envie de la protéger contre quelqu'un ou quelque chose, qu'el semblait craindre. Il fut touché.

Elle venait d'entrer, derrière son chaperon, dans le *Bon Marc* et il revoyait encore l'azur de ses yeux dolents, leur âme mouillé comme si elle avait envie de pleurer. Il pressentit un de c chagrins muets qui circulent tous les jours, à travers l'indifféren de la vie. L'air de victime de la jeune femme, et l'aspect revê de la vieille, l'intriguaient. Il se demandait quel lien de pare les unissait, et il s'élança derrière elles. Mais, pendant qu'il dépêtrait de la poussée d'entrée, elles avaient disparu.

Il regarda déconcerté autour de lui, chercha, dans le mout nement des têtes et l'oscillation des corps de la foule, s'il ne d tinguerait pas la douce vision. Il rencontrait des yeux n'étaient pas les siens, il apercevait des silhouettes en deuil qui rappelaient vaguement. Tout à coup, comme il allait désespér il la reconnut à trois pas de lui, devant un comptoir, attend qu'on lui délivrât un de ces numéros d'ordre qui facilitent achats et les rendent plus rapides. Imiter cet exemple fut pour

ffaire d'un instant. Rien de l'empêchait plus de la suivre et de rrêter aux mêmes stations, en feignant d'examiner les articles, achetant au besoin.

Le hasard fit, à cet instant, qu'elle tourna la tête de son côté; et e étincelle, en le reconnaissant, lui partit des yeux. Sans doute, e n'avait pas cru le revoir; peut-être rentrait il déjà, pour elle, ns la grisaille morte, dans les limbes d'oubli où fondent les ages anonymes qui nous ont frappés une seconde. Cette furtive ncelle signifiait à n'en pas douter :

« Tiens, ce monsieur que je ne connais pas, et qui a l'air si n et si intelligent, est encore là? Bonjour, Monsieur l'inconnu, adieu! »

Elle accompagna cela d'un autre regard, involontaire et désolé ui-là, où Nyst lut :

« Je ne suis pas heureuse, et personne ne viendra à mon secours, us pas plus qu'un autre! »

Il n'en fallut pas davantage pour qu'il se décidât, au risque de re fausse route, à suivre cette piste mystérieuse et à pénétrer, l se pouvait, le secret de cette vie jeune, triste et jolie. Il suivit nc de près les deux dames, de peur qu'elles ne lui échappassent, ut de bon cette fois.

Par un instinct qui ne trompe jamais, sans même se retourner, nconnue devina sa présence; et Nyst, qui aimait à se représenter sensations d'autrui, pensa :

« Elle est troublée et se demande si je vais réellement la suivre? ais ne va-t-elle pas croire à une inconvenance, me prendre pour de ces goujats qui talonnent les femmes? »

Cette crainte lui fit ralentir le pas. La jeune dame, ne le perce- nt plus derrière elle, profita d'un moment où sa compagne aminait des étoffes, pour se détourner vivement et lancer à la robée un regard inquiet et un peu déçu. En retrouvant les yeux Nyst, qui s'était arrêté également, elle ne sut quelle contenance ir, heureusement que sa surveillante l'entrainait.

« Il est donc là pour moi! » se dit-elle; cela lui fit plaisir, bien elle n'attendît rien.

« Mais il va croire que je fais attention à lui, me juger ontée! »

Ce soupçon la couvrit de confusion. Elle rougit, et songeant il pouvait s'en apercevoir, elle rougit encore plus, jusqu'à la ine des cheveux, jusqu'au lobe des oreilles.

Il y avait tant d'honnêteté dans cette pudeur, que Nyst fut rassuré sur l'ingénuité de la jeune femme, au cas où la vanité masculine, qui craint toujours d'être dupe, lui eût inspiré la moindre défiance.

« Elle est charmante, vraiment charmante! » se dit-il. Il se demandait qui elle pouvait être.

A la ganterie, elle tendit sa fine main nue à un commis cravaté de rose, au sourire fat, qui prit sa pointure en lui écartant les doigts. Cette familiarité déplut à Nyst, il eut l'enfantillage d'être jaloux. La vieille dame à son tour présentait des mains énormes auxquelles le commis, toujours galant, enfila des gants de peau de chien. Elle laissait apparaître sa vulgarité; sa lippe bougonne son marchandage hostile trahissaient une origine assez basse. Nyst ne put croire qu'elle fût la mère de l'autre, tout au plus une tante, et de province encore. Comment ces deux existences s'étaient elles rivées l'une à l'autre? D'indéfinissables indices, en effet, témoignaient que ce n'était pas une circonstance fortuite qui appariait ces deux êtres, mais un lien continu et tenace, à travers lequel s'attestaient, d'une part la tyrannie d'une âme médiocre, de l'autre la dépendance d'une volonté faible, mais assez élastique pour rebondir au besoin. Car, à une observation que lui adressait son garde du corps, Nyst la vit répondre par un regard et d'un mot, qui semblèrent clore le débat. Etait ce parce qu'il était là qu'elle osait résister? Cette illusion singulière, d'ailleurs parfaitement fondée, exalta sa résolution de la suivre jusqu'au bout.

Elles allaient au rayon des chaussures; l'encombrement y était tel qu'elles durent prendre des chaises, attendre leur tour; caché derrière un pilier, il put examiner à son aise la taille cambrée de son héroïne. Elle ne l'avait plus regardé une seule fois, mais son maintien prouvait qu'elle se savait observée; une délicieuse gaucherie s'y nuançait de coquetterie naïve. Rassurée par la présence de son guide, et encore plus par la discrétion respectueuse de Nyst, elle se laissait aller au plaisir de se sentir distinguée par lui préférée à toutes les femmes qui passaient, et dont certaines étaient plus jolies qu'elle, ou mieux mises.

Une demoiselle en tablier de serge verte s'agenouilla pour la déchausser; Nyst remarqua la petitesse de son pied: mais elle le retira bien vite d'un mouvement de honte, car elle portait des bas chamois, un peu déteints par le lavage. Il ne vit rien que de touchant dans ce petit fait, cet aveu forcé d'une vie stricte, sous un

pparence de confort. Mais elle prit, dès ce moment, un air de gêne t de malaise qui ne la quitta plus. Il fut désolé ; des scrupules assaillirent. Était-ce bien délicat de s'immiscer ainsi dans ces étails de toilette féminine ? — et pourtant il ne pouvait celer le égal vif qu'il avait eu à apercevoir, sans inconvenance, un tout etit peu de sa personne. Son embarras s'accrut, ces dames mon- aient à la lingerie. Quelle mine ferait-il à palper des camisoles t des jupons ? L'intimité du linge l'arrêta.

Heureusement que, par un instinct de pudeur semblable, celle ui lui inspirait déjà un si pressant intérêt se refusa à toute acqui ition ; il le comprit aux signes de tête par lesquels elle répondait à insistance de sa compagne. Celle-ci acheta une robe de chambre ros bleu qu'elle endosa par-dessus sa robe, en se tournant et retour- ant devant une glace. Cela la rendait si ridicule, avec un air de ma- esté, que la jeune femme et Nyst ne purent s'empêcher d'échanger n regard d'intelligence. Par contre-coup elle devint rose, tandis qu'il ouriait imperceptiblement. Mais il eut le tort de ne pas détacher ses eux d'elle assez vite. La vieille dame l'aperçut, planté bien en ace, et les dévisageant avec insistance. Se rappelait-elle l'avoir éjà vu ? Courroucée, elle le toisa d'un roulement d'yeux mépri- ant, en mâchonnant ; ce fut comme si elle lui disait :

« Passez votre chemin, imbécile ! »

Elle se tourna ensuite, avec une expression très aigre, vers la une femme qui s'empressa, pour déguiser son trouble, de l'aider retirer la robe de chambre qui l'empêtrait. L'autre semblait la ronder ; et Nyst eut le regret de les voir s'éloigner rapidement ; vieille se retournait de temps à autre pour s'assurer s'il ne les uivait pas.

« Tant pis ! se disait-il ; j'en aurai le cœur net. Où demeurent les ?... Je le saurai. »

Par prudence, pourtant, il déguisait autant qu'il pouvait sa ursuite, à l'abri des vitrines et des mannequins, plongeant par coups derrière les dos de ceux qui le précédaient, et craignant à aque instant de perdre de vue la petite robe noire et la nuque onde. Un dernier stage devant la parfumerie le décida à s'aven- rer encore ; elle y achetait de la poudre de riz et du savon à la olette. D'un air détaché, passant tout près d'elle, il fit choix d'un acon d'eau de Chypre, sans paraître faire attention à la vieille ame, qui, se raidissant à sa vue, lui dardait un regard de défi, ec une moue de bouledogue. Il les laissa descendre, accoudé à

la rampe de l'escalier, s'assura qu'elles se dirigeaient vers la sortie descendit en hâte, et au moment où son ennemie, le croyant distancé ou perdu, remettait son numéro d'ordre à la caisse, Nyst y présentait également le sien et sortit derrière elles. Il avait espéré qu'elles donneraient tout haut leur adresse, mais cette formalité ne fut pas nécessaire parce qu'elles l'avaient remplie à leur entrée. Il resta donc penaud.

Allait il les suivre dans la rue, à distance respectueuse, jusqu'à leur maison ? Et après ? Interroger leur concierge ? Il n'eut pas l'embarras du choix.

La nuit tombait ; et sur le trottoir, où pleurait une averse, la grosse dame faisait des signes désespérés aux cochers. Héler une voiture, l'amener sous un réverbère et ouvrir la portière ne fut qu'un jeu pour Nyst. Il se retourna alors vers la vieille bourgeoise qui, ayant cru que le cocher obéissait à ses injonctions et arrivait pour elles, s'élançait déjà ; elle, s'interloqua en se voyant devancée, mais il s'effaça très courtois, et dit en se découvrant légèrement :

— Montez donc, Madame, je vous en prie

Elle recula stupéfaite en le reconnaissant encore, comme un diable sorti d'une boîte.

Mais il répéta d'une voix si respectueuse et si décisive :

— Daignez monter, Madame ! — qu'elle hésita ; puis l'instinct pratique et la peur de se mouiller l'emportèrent, et, en maugréant, elle s'engouffra dans le fiacre, par un élan égoïste qui la fit monter la première. Nyst vit alors la jeune femme toute pâle, si troublée en sa présence qu'elle lui fit pitié. Refrénant une envie absurde de fermer la portière et de l'enlever devant tout le monde, il lui offrit la main pour monter. Elle n'osa toucher cette main et la fréla seulement, se blottit dans le fiacre avec une vivacité d'oiseau peureux.

— Madame, souffla-t-il tout bas, vous perdez votre porte-cartes.

Il lui glissa un petit carnet en cuir de Russie qu'elle prit précipitamment, dans un émoi qui ne lui laissait pas le temps de réfléchir. Nyst, derrière la porte refermée, la saluait très bas, tandis que par l'autre côté la grosse femme criait :

— Rue du Luxembourg ! Mais il n'entendait pas le numéro.

La voiture partit, et il restait immobile, comme surpris, et un peu sot de ce qu'il avait osé : ce qu'il venait de tendre à la jeune femme, par une inspiration aussi folle que son geste spontané, ce n'était pas son porte-cartes à elle, mais le sien à lui, contenant son nom et son adresse !

II

Tant que la voiture roula, Mme Gerbault la mère garda un silence
'orage. Sa belle-fille, Mme Paul Gerbault, rencognée de façon
u'un vide restât entre elles, essayait de rassembler ses idées.

D'abord le sentiment de son identité l'accablait : elle était elle,
ien elle et non une autre, cette petite Claire Arondel dont l'en-
ance avait été si heureuse, du temps où elle vivait avec son père.
Elle n'avait pas connu sa mère : et lui, vieux professeur à Louis-
e-Grand, l'avait élevée avec une tendresse inimaginable, des soins
'esclave. Elle avait grandi, les mains blanches, ne s'occupant que
les petits soins du ménage; elle était devenue femme, et on la
egardait beaucoup dans les rues. Sur le palier de la maison qu'ils
abitaient à l'Observatoire, elle rencontrait toujours à la même
eure le locataire du second, un jeune homme pâle qui portait un
oulard au cou et une serviette sous le bras. Tout en noir, il avait
'air si triste qu'elle le prenait pour un huissier. Mais M. Paul
Gerbault était bien mieux que cela, sous-chef dans un ministère,
vec de l'avenir! Un jour qu'elle revenait d'acheter des fleurs, elle
rouva son petit appartement envahi ; on voulut l'empêcher d'entrer,
es femmes s'apitoyaient brusquement : elle se dégageait avec force
t apercevait dans un fauteuil son père, foudroyé par la rupture
'un anévrisme. Le jeune homme pâle et sa mère se montrèrent
ompatissants : l'une veilla le pauvre professeur et aida à la toi
ette mortuaire, l'autre se livra aux démarches nécessaires et
crivit les adresses de faire part. Claire ne se rappelait aucun
om; hormis un ou deux collègues de son père, ils ne connais-
aient personne. Aussi le sous-chef envoya-t-il les lettres aux loca
aires de la maison et aux fournisseurs du quartier.

Un désespoir affreux, de tristes jours, la stupeur et l'effroi de la
ie, puis la maladie s'abattant sur elle, l'épuisement d'un cerveau
rop faible pour la douleur et l'isolement : et l'orpheline, après une
ieune de plusieurs jours, se réveillait dans une chambre qu'elle
e connaissait pas; ses voisins l'avaient recueillie, et Mme Ger-
ault lui présentait un bol de tisane. Une somnolence d'âme, une
ague convalescence suivaient. La petite Claire Arondel ne retrou-
ait plus sa gaieté, gardait une pâleur de fleur déplantée. Que

deviendrait-elle, une fois rétablie? Sans argent ni famille, ne sachant aucun métier, elle était littéralement à la rue. M. Paul Gerbault lui marquait tant de sollicitude qu'elle en était forcément reconnaissante, voire même un peu gênée. La mère, avec ses airs de gendarme, l'effrayait un peu, mais elle ne l'en aimait pas moins, de toute la gratitude d'un cœur tendre et inexpérimenté. Quand le grand jeune homme triste lui proposa de l'épouser, elle n'osa dire non, mais pleura beaucoup.

Une étrange chose, ce mariage conclu sous les auspices de la maladie et de la mort! Elle n'y pensait qu'avec répugnance, se rappelant la résistance désespérée de Mme Gerbault! Affolée de perdre ce fils qu'elle aimait à la folie, tous ses rêves d'ambition fauchés par cette union modeste, elle ne lui avait cédé que par faiblesse, craignant qu'il ne tombât malade.

D'abord rien ne parut modifié. L'appartement étant assez large pour trois, ils continuaient à y vivre, sauf que la chambre de la mère devint la leur, et que Mme Gerbault prit celle de son fils. Peu d'expansion entre les nouveaux mariés, une lune d'amour grise comme celle d'un jour d'hiver, des caresses qui n'émurent pas sa chair de vierge. Au matin Gerbault toussotait; et sa mère, le regardant avec des yeux soupçonneux, lui faisait prendre son huile de foie de morue. Il s'en allait au bureau, rentrait à six heures et mettait ses pantoufles. C'était Mme Gerbault qui tenait le ménage et Claire, pour s'occuper, comptait les points d'interminables tapisseries. Rarement un plaisir, on n'allait au théâtre que lorsque le sous-chef obtenait un billet de faveur. Le dimanche, ils allaient faire un tour au Luxembourg. Cette vie morte, aux pulsations lentes, l'engourdissait sans souffrance, comme ceux qui s'en vont dans l'asphyxie du charbon.

Mais un malaise, bientôt aigu, la réveillait. Et, très vite, l'illusion dans laquelle elle vivait sur les êtres et les choses qui l'entouraient, changea. Mme Gerbault en quelques semaines se révéla le despote qu'elle était, inoffensive par lubies, violente par bourrasques, vulgaire en tout, un peu basse avec cela, et jalouse, à un degré de frénésie maternelle qui lui tourna vite la voix en vinaigre et le cœur en fiel.

Par la simple nature des choses, de petites querelles, puis des scènes éclatèrent. Gerbault fut faible. Maniaque et souffrant, le soin de sa santé l'absorbait ; il défendit son repos égoïste avec âpreté, tantôt contre sa femme, tantôt contre sa mère, mais sans

e ni mesure. Claire comprit qu'il ne saurait la faire res-
ter. Elle céda, par bonté ; et depuis, ce lui fut un enfer : tous
x s'unirent pour la tyranniser, elle par rage d'autorité, lui par
nie tracassière. Tatillons de race, ils ne comprenaient aucun
ses goûts fins et délicats, et la criblaient de petites taquineries
es, qui lui entraient des épingles dans la chair. Des mots
parables furent prononcés. Mme Gerbault reprocha à sa belle-
la médiocrité d'où on l'avait tirée, jusqu'aux dépenses faites
dant sa maladie. Pour quelques fantaisies de toilette, elle l'ac-
a de ruiner son mari. Gerbault, ce jour-là, défendit sa femme ;
is comme dans une autre circonstance il lui parlait mécham
nt, elle fut frappée de la petitesse de son esprit et s'aperçut pour
première fois qu'il était laid. Du reste, il devenait de plus en
s souffrant, et cela l'irritait. Sa mère regardait la jeune
usée avec des yeux de haine, comme si elle la rendait respon-
le du malheur de son fils et de l'aggravation de son mal. Après
x ans de vie difficile, coupée de répits de calme et de quelques
tants d'harmonie, Gerbault reçut sur le corps une pluie torren-
e, se réfugia sous une porte cochère et prit une fluxion de poi-
e. Il mit huit jours à mourir, redevint tendre pour sa femme
derniers instants et assura son sort par testament.

laire assistait alors à un prodigieux revirement. Sa belle-mère
nbrassa et pleura dans ses bras. Cette femme qui avait failli
urir de désespoir et fait craindre par son exaltation qu'elle ne
int folle, lui dit pour premier mot : « Nous ne nous quitterons
ais ! » Dès que le gros de sa douleur fut un peu calmé, elle
oigna à sa bru des égards extraordinaires, d'inespérées ten-
sses : on eût dit qu'elle reportait sur elle une partie de l'amour
ace qu'elle vouait à son fils. Constamment elle lui parlait du
t, rappelait ses mérites, sa bonté, ses manies et ses tics. Elle
it : « Paul vous aimait tant ! Vous rappelez vous que tel
... ? » Un changement si complet ébranlait la jeune femme.
éreuse d'instinct, elle oublia bien des choses. Elle pardonna à
mère inconsolable, dont le repentir du passé semblait plus
hant, venant d'elle et de son rude cœur. Elle n'oubliait pas
plus que les Gerbault, à la mort de son père, l'avaient
eillie. En attendant on ne parlait pas de la succession. Jamais
l n'avait séparé son bien de celui de sa mère, et celle-ci fût
te plutôt que de partager la petite fortune qu'elle s'était
tuée à considérer comme sienne ; elle dit donc à Claire :

Pourquoi nous appauvrir ? Vivons ensemble. Je subviendra tous vos besoins et je vous remettrai un peu d'argent pour dépenses personnelles ! »

La jeune femme, par faiblesse, par pudeur à débattre tout i rêt bas accepta, sans songer à la servitude qui l'attendait. Il semblait que réclamer son dû, l'argent des Gerbault, en som serait peu fier, aussi déplacé à ses yeux que si elle abandonn en ce moment, la pauvre femme solitaire qui se montrait si bo pour elle, la cajolait. Elle se prêta à tout, signa, les yeux fern ce qu'on voulut, s'imaginant qu'un peu de vraie tendress dédommagerait dans l'avenir. N'était-elle pas seule dans la ignorante de tout comme une enfant; et où aller?

Les premiers temps ne lui avaient pas été trop durs; Mme G bault y mettait des formes. Sans doute, son tempérament acari reprenait le dessus, mais elle circonvenait Claire de plaintes moyantes sur leur malheur; et la sincérité de son chagrin dé mait la candeur de celle-ci. A entendre tellement exalter son m il lui semblait qu'il s'agissait d'un autre; peut-être l'avait-elle compris, méconnu? Et ces scrupules d'une âme délicate la daient plus faible et plus propre à l'asservissement. D'insensi transitions, les tâtonnements d'une volonté étrangère essayan brider par petites secousses ses jeunes aspirations, l'avertiren péril. Mais elle se résignait à bien des choses. Dès les prem râpements du côte à côte, les premières intonations acides, s'arma d'indifférence et se renferma en elle-même; mais, sou maintien digne, son cœur saignait; elle ne pouvait se résign ne point se sentir aimée.

De mois en mois, Mme Gerbault montrait un peu plus d'auto Sous couleur d'expérience, de conseils, avec une ténacité i dieuse, elle captait la jeune femme; par adresse et jésuit employant le blâme ou l'éloge, usant de la douceur qui amollit l'ironie qui blesse, ou de la colère qui abat, elle en était arri en moins de dix huit mois, à faire peser sur elle une tyra enveloppante comme les mailles d'un filet lesté de plomb. résistances tardives n'avaient servi qu'à emprisonner plus étr ment le poisson dans la nasse. A l'heure présente, Mme Gerb tant une volonté fixe et tendue au même but a de force, s' arrogé, d'empiétements en empiétements, le droit de surve tous les actes de sa bru et d'espionner toutes ses pensées!

Elle satisfaisait de la sorte son incroyable besoin d'autorité,

pérament de maîtresse d'école et de geôlière. Son ennui, sa osité, ses instincts équivoques de confesseur y trouvaient aussi ıre; mais surtout sa jalousie contre la femme jeune et jolie que fils lui avait préférée. Forcée de reconnaître que Claire refleu ıit, étonnée de la trouver en beauté, elle s'appliquait scrupu- ement à éteindre le sourire sur ses lèvres et à lui attrister le rd en rappelant, à tout propos, la mémoire du mort, et en ınt comme un goût de cendres et un relent de phénol à tous ɜ entretiens. Elle forçait Claire à vivre à l'ombre de ce tom ı. Elle l'écrasait du souvenir de Paul Gerbault. Elle l'assassi- d'allusions à Paul Gerbault! Elle repassait sur ses doigts ɜ l'enfance de Paul Gerbault, ses premières dents, une colique, progrès à l'école, et le bel avenir qui l'attendait. Puis mille ɜions perfides et amères, sans avoir l'air d'y toucher, à leur iage et à leur boiteuse vie à trois. Enfin, l'ombre de Gerbault ait sur elles, démesurée! Dans le nouvel appartement qu'elles taient, elle avait groupé en un musée tous les souvenirs de fils : buste, portraits, médaillons, ses livres, sa calotte de urs, jusqu'à des paperasses de bureau écrites de sa main, e anglaise irréprochable!

ıssi le nom de son mari était il devenu à la longue, pour re, un cauchemar. Elle le revoyait, avec une intensité cruelle, précise encore que s'il eût été vivant. Au lieu de s'évanouir une brume, il se détachait en relief sur le fond des murs et ıpparaissait la nuit au pied de son lit, pâle et soucieux, son ıel foulard autour du cou! Réduite à concentrer en elle ses ıtions, tout ce qui la désolait ou l'humiliait, elle souffrait ıe exaspération nerveuse d'autant plus aiguë qu'elle était forcée contenir, sachant l'inutilité d'une révolte. Mais, sous cette ɜression méchante et sotte, le feu couvait, et son âme refoulée ıait l'essor au rêve. Les conceptions les plus romanesques, les ɜes d'aventure les plus folles venaient hanter cette petite elle d'oiseau captif, et la consoler par l'espoir de hasards ıisemblables, d'événements trop beaux pour se réaliser, mais beut-être, qui sait! l'arracheraient tout de même un jour à son vage? Pour qu'une créature chaste et naïve comme elle, ırante de l'amour malgré son mariage, et de la vie malgré son ıage, n'eût pas craint de regarder en face un étranger, se fût ırée du bonheur de se voir suivre par lui, comme si vraiment l allait influer sur sa vie et la changer toute, ne fallait il pas

qu'elle fût vraiment à bout de patience et de courage, prête à confier au premier bon hasard, et à se jeter comme perdue da les bras d'un sauveur?

... S'il pouvait avoir seulement, pensait-elle, — les traits et l'e pression loyale de ce grand jeune homme inconnu!

Elle revivait toute la scène du *Bon Marché*, les étapes e comptoirs, revoyait Nyst debout devant elle auprès de la voitu lui offrant la main pour monter. Elle entendait encore sa voix; à ce souvenir, machinalement, elle serra plus fort dans ses doi le porte-cartes qu'il lui avait remis. Sa réflexion fut attirée dess et alors seulement, en voulant le glisser dans sa poche, e s'aperçut que le sien y était déjà. Elle ne comprit pas : qu'est que cela voulait dire?... Son trouble fut extrême comme dev un pressentiment, et une prudence l'empêcha de confronte l'instant les deux carnets; mais son cœur battait avec force...

— Quand il vous plaira! — fit impérieusement sa belle-mère

Claire, tressaillant, la vit descendre du fiacre, qui s'était arr sans qu'elle s'en aperçût : elles étaient devant leur porte.

III

Dans sa chambre, et la bougie allumée, son premier soin d'examiner le porte-cartes qui lui brûlait les doigts. Plus ri que le sien, il sentait bon le cuir neuf. Une photographie encadrait; elle la reconnut avec une stupéfaction ravie. Une c d'identité au nom d'un journal d'art, et des petits carrés en pa de Chine, lui apprirent que son poursuivant s'appelait : N Georges Nyst! un doux nom, qu'elle prononça tout bas. Il dem rait rue Notre-Dame des Champs!

« Mais nous sommes presque voisins! » Elle eut beau tirai le carnet, l'entre bailler en tous sens, elle ne trouva rien de p Un peu déçue, elle répéta plusieurs fois l'adresse, pour bie graver dans sa mémoire. Puis, regardant autour d'elle, offusq par l'intérieur trop connu de sa chambre, étouffant dans l'air fermé, elle jeta à la volée son mantelet et son chapeau sur le les bras étirés, comme quand on a ses nerfs, et un petit rire dents. Mais en face, Paul Gerbault, peint à l'huile dans un ca pointait sur elle un regard étonné et sévère; elle alla ouvri

être, les yeux du portrait louchèrent, la sondant; elle revint à cheminée, une tête de Gerbault en plâtre, moulée après sa rt et qui avait des poches d'ombre sous les yeux, la dévisagea tement, toute pâle. Elle fit cette réflexion extravagante que la de son mari, sans foulard autour du cou, allait s'enrhumer, et elle ferait bien de fermer la fenêtre, comme il le réclamait toujours son vivant. Là-dessus, une envie folle de siffler à la façon des rles la prit; elle l'eût fait sans la certitude que sa belle-mère tendrait. Alors elle vint se piéter devant son armoire à glace, la bougie haute, inspecta avec soin son front, qu'elle découvrit, yeux, ses dents, qu'elle mit bien en lumière; rassurée sans te, elle sourit et se fit la révérence, d'un plongeon de pen- nnaire.

Elle revint ensuite au portrait de Nyst et l'étudia comme pour familiariser avec lui car elle ne se représentait pas son image t à fait de la sorte; l'expression du sourire un peu moqueur sur age la déroutait; ainsi que les yeux, trop vifs et gais. Cela lui penser :

« Mais pourquoi ma-t-il glissé cela, en cachette et par trahison? e veut il que j'en fasse? Suppose-t-il que je vais lui écrire ou er chez lui? »

Elle se dit qu'il l'avait peut-être mal jugée, prise pour une me douteuse, cherchant une aventure. Mais pourquoi n'aurait as deviné, simplement, qu'elle était digne et très à plaindre? porte-cartes, en ce cas, semblait lui dire : « Vous saurez où de péril où me trouver! » C'était un petit talisman joli, avec e une gentillesse de cadeau. Elle fut émue aux larmes, ne put ire qu'une sympathie si spontanée cachât des motifs vils ou honnêtes. Pourquoi ce monsieur Nyst ne serait-il pas un galant me?

Pourtant la voix de sa conscience objectait :

« Galant homme, mais léger, imprudent, peu correct! A mettre que leur échange de regards, le mutuel élan de leurs sym hies fussent sans blâme, était-il autorisé à glisser ainsi à une me qu'il ne connaissait pas, un objet aussi intime que ce por eille? N'y avait-il pas là une audace toute particulière et cho nte? Elle-même, était-elle irréprochable, en regardant ce qui lui appartenait point : cette photographie et ses cartes qui aient passé par ses mains d'homme, logé dans sa poitrine? Elle perçut un peu tard qu'elle aurait dû se sentir froissée, et elle

s'indigna, mais sans force, et n'éprouva de réel qu'une humil tion assez douce, en demandant comment Nyst, en ce moment jugeait.

« J'ai pris son porte-cartes dès qu'il me l'a tendu. Il a dû croire complice, une jeune femme très rouée sous mon air candi Il me méprise, certainement ! »

Elle s'abandonna à cette idée, et ne la trouva pas si am qu'elle aurait cru : le pis, à ses yeux, eût été que Nyst cessa s'intéresser à elle et qu'elle ne le revit jamais ; mais cela lui se blait impossible. Elle cacha le carnet dans sa robe et, sans p s'attarder, de peur d'éveiller des soupçons, elle alla dans la sa où son agitation se passa sur le vieux piano, dont elle tira éclats de rire et des roulades. Rien n'agaçait plus les nerfs d belle-mère, qui parut presque aussitôt :

— Finissez donc, c'est insupportable ; vous savez que cela ex père Kiki !

Un petit griffon hargneux s'élançait dans la pièce en japp avec fureur ; il avait la voix horriblement fausse, fausse à fa grincer les dents et à donner envie de le piétiner jusqu'à extinct de souffle. Claire, qui le détestait, prolongea un peu encore manège, dans l'espoir qu'enragé il se jetterait par la fenêtre.

Mais Mme Gerbault cria :

— Est-ce que vous devenez folle ? Finissez tout de suite ! — d ton si brutal que, s'arrêtant net, la jeune femme referma le pi et se leva :

— Je vous prie de ne plus me parler sur ce ton, dit-elle dou ment, mais avec fermeté.

— Qu'est-ce que c'est ?... Mais qu'est-ce que c'est ?... balbu Mme Gerbault devenant pourpre.

— Vous pouvez parler à Kiki sur ce ton, si cela vous plaît, n pas à moi, répéta Clair, soudain blanche comme le mouchoir qu' portait à ses dents, les lèvres retroussées dans un sourire dou reux et bizarre.

Mme Gerbault devant cette révolte inattendue, recula :

— Je ne sais pas comment vous prenez les choses, maugréa t-e Ah ! si mon pauvre enfant vivait, ce n'est pas devant lui qu parlerait ainsi à sa mère. Et quant aux imbéciles qui nous suiv je veux dire : qui vous suivent, au *Bon Marché* — là, un re agressif et perfide, — ce n'est pas en sa présence non plus qu se seraient risqués. Moi, quand j'étais jeune, les messieurs ne

vaient pas : à mon air, à mon allure, il devinaient bien qu'ils daient leur temps. Il faut croire que les mœurs ont changé, ou les jeunes femmes d'aujourd'hui se tiennent moins sur la réserve. t-ce que cet insolent ne vous a pas adressé la parole, quand vous s montée en voiture ? Il m'a semblé...

— Non, dit Claire, forcée de mentir pour la première fois, qui la rendit honteuse et encore plus crispée contre son gus.

— C'est Paul, qui lui aurait fait son affaire ! Ces goujats, ces ltrons, qui n'ont de cœur qu'avec des femmes seules !...

Élie admira avec quelle adresse sa belle-mère détournait la con- sation en la dirigeant contre elle ; elle n'en éprouva que plus de npathie pour Nyst, en le voyant outrager. Quant à feu Gerbault, and il sortait avec sa femme au bras, il n'avait jamais su empê r qui que ce soit de la regarder sous le nez.

— Il me semble dit la vieille femme avec l'insistance d'un esprit fiant et tenace, que ce n'est pas la première fois que j'ai vu rôder te figure-là. Peut-être est-il du quartier ? En tout cas, s'il nous ncontre encore et se permet de nous suivre, ce ne sera pas long, le ferai conduire au poste par un sergent de ville !

'laire ne répliqua rien ; elle tâta seulement sa poche pour s'as rer que le carnet de Nyst y était toujours : mentalement, elle ap a à son secours le jeune homme. Certainement, puisqu'il habi t le quartier, un bon hasard, une chance les rapprocheraient. Et me, avec plus de courage, si l'éducation n'avait pas étouffé toute lépendance en elle, pourquoi ne s'aiderait-elle pas, au lieu d'at dre que le ciel l'aidât ? Mais comment, par quel moyen recou à cet inconnu ? Ses préjugés, sa pudeur, la honte !... Elle s'a ua que c'était impossible.

Le dîner entre les deux femmes, fut glacial. Une jeune Bretonne, rorisée par Mme Gerbault la mère, les servait, avec des gestes iches. De bonne heure, prétextant une migraine, Claire se retira, rès avoir déclaré :

« J'irai au bain demain matin. »

Mme Gerbault ne manifesta aucune intention de l'y accompagner, ntrairement à son habitude ; la porte refermée, elle hocha la e d'un air sombre et donna un coup de pied à Kiki, qui grattait puces trop près d'elle, Les lèvres crispées, les bras croisés sur poitrine, elle n'avait nullement l'air bon. Tout à coup, elle se igea vers la cuisine, où son apparition inopinée surprit si fort

la pauvre bonne, qu'elle laissa échapper l'assiette qu'elle était
train d'essuyer.

— Je vous donne vos huit jours, dit Mme Gerbault avec une
jesté froide et terrible. Et je retiendrai sur vos gages toute la v
selle cassée.

Elle ajouta :

— Ne pleurez pas, ma fille, c'est inutile. Je vous ai préven
chez moi, on ne casse jamais plus de trois assiettes ; à la t
sième, on s'en va et on les paye. Vous, je vous ai gardée jus
cinq, cinq, en quinze jours ! Ah ! pas de giries, ou je vous me
la porte tout de suite !

(*A suivre.*) Paul MARGUERITTE.

SOUVENIRS

D'UN

PRISONNIER DE GUERRE[1]

EN ALLEMAGNE

(Suite et Fin)

Le Rapatriement

Pour notre dernier jour de captivité, nous eûmes un temps plendide 'avril. Sor- s de bonne eure dans cour avec ps paquets nos sacs, ous atten- ons impa- emment ieure du part. Les igures aient sou- ntes. Quel- es-uns se ttaient les ains en si- e de con- ntement, passaient i proque- nt l'ins- tion pour tifier un mauvais pli, cacher les défectuosités d'une tenue diffici ment improvisée.

Un Prussien me tirait par le bras. « En voiture ! »

[1] Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 5 Novembre.

On quitta bientôt les baraquements et l'on traversa la ville devan une foule de curieux amassés sur les trottoirs. Beaucoup suiviren jusqu'à la gare où j'aperçus M. Schrœder et sa famille, ainsi qu M. Meister qui vinrent me tendre amicalement la main. Mlle Li sbeth avait les yeux tristes ; je risquai vers elle un regard de ten dresse qu'elle dut comprendre, car sa poitrine se gonfla aussitôt J'avais le cœur oppressé de laisser un souvenir douloureux : j'évita de mon mieux la banalité des remerciements en témoignant m vive reconnaissance pour la cordialité si spontanée de me hôtes.

On nous pressait de monter en wagon ; je me sentis défaillir, ca Mlle Lisbeth pâlit étonnamment :

— Au revoir, cher Monsieur, me dit M. Schrœder en me serra très affectueusement la main. Veuillez prendre ceci en souven de nous, ajouta-t-il en m'offrant une petite caisse.

Tandis que je remerciais, tout confus, une voix s'écria :

— En voiture! en voiture !

— Bon voyage ! reprit M. Schrœder : écriveznous !

Puis sa femme s'avança, m'embrassa très émue :

— Quel dommage que vous nous quittiez ! Allons! embrasse vous aussi, fit-elle, en poussant sa fille vers moi.

Je tins Mlle Lisbeth fortement sur mon cœur et l'embrassai av tendresse tandis qu'un Prussien me tirait par le bras en disant « Vite, en voiture ! »

Il fallut se quitter brusquement. Je courus vers le compartime qu'on me désignait sans remarquer d'abord l'étonnement du publ devant nos effusions qu'il ne s'expliquait pas.

Presque aussitôt, le train se mit en marche. Je m'approchai la portière, disant adieu de la main ; bien longtemps mes amis r répondirent en agitant leurs mouchoirs. Puis tout s'effaça, la vil se perdit dans une brume légère ; l'espace fut bientôt inondé la blonde lumière du printemps naissant.

Pendant une heure, je restai pensif, attristé, puis je voulus sav ce que contenait la petite caisse remise par M. Schrœder. P génante d'ailleurs, je la tenais sur mes genoux. Je défis la ficel j'enlevai un simple crochet et je vis, parfaitement emballés, pot à bière et un vidrecome gentiment travaillés, d'une for artistique copiée sur le XVIe siècle.

Je me replongeai ensuite dans ma rêverie, écoutant le caho ment du train, jetant de temps à autre un vague regard sur

oldats du compartiment qui chantaient, riaient, racontaient des ıistoires ou dormaient paisiblement.

Les principales gares traversées, qui devaient recevoir des roupes allemandes, étaient brillamment pavoisées. Tout avait ın air de fête, de grande victoire pompeusement étalée. La joie clatait sur les visages, se montrait dans les gestes, dans les mouements, et notre présence excitait la raillerie un peu lourde des ainqueurs. Les salles d'attente étaient transformées en buffets, es tables avaient un aspect appétissant, incitant nos estomacs élabrés. Nos yeux mitraillaient, scrutaient ces préparations de ouche; les mâchoires se serraient dans le mirage de la pensée, et ı faim nous prenait sérieusement. Mais il fallait attendre notre our; nous devions passer les derniers, dévorer les restes ou plutôt bsorber une sorte de colle aussi mauvaise que celle servie en cap ivité.

En route, on recueillit quelques prisonniers; des camarades, des mis retrouvés parfois disaient leur triste séjour dans les forte esses. Beaucoup parlèrent de la défection de ceux qui avaient éserté par intérêt, dans l'espoir d'un avenir meilleur.

On ne voulut pas s'y arrêter plus longtemps; on connaissait op leur conduite, hélas !

A Berlin, on nous fit descendre dans de grandes salles réservées ux vainqueurs et préparées avec un luxe prodigue. Il y avait un ımulte, un vacarme infernal. Des Prussiens à moitié ivres s'avanıient vers nous en s'écriant: « Paris, caput! » D'autres, se oyant plus fins, voulant montrer l'esprit d'un calembour qu'ils vaient fait dans l'ordre des écussons indiquant les forts de Paris ui s'étaient rendus ou laissés prendre : « Châtillon, Montrouge, anves, Issy, Montretout... Valérien ! » Comme ils riaient, comme s appuyaient sur ce nom en scandant Va lé-rien! Et ils ajoutaient ıtisfaits : « Très bon! n'est-ce pas? » Il n'y avait pas à répondre, non on risquait de ne pas revoir la France de sitôt ! Combien de ıuvres diables laissions nous, condamnés à des années de prison our rébellion, menaces, dans le comble de leur exaspération, de ar souffrance! Et combien n'en reviendraient jamais !...

A chaque gare importante, on retrouvait la même affluence, même tapage, la même griserie de victoires.

Des soldats prussiens en ébriété rageaient, nous menaçaient ırce qu'ils ne pouvaient trouver place dans le train pour retour r dans leurs familles. Ils n'écoutaient même plus leurs supe-

rieurs, lesquels nous engageaient au calme, au silence pour éviter toute rixe :

— Vous comprenez, ajoutaient-ils doucement, ces pauvres diables meurent d'envie de revoir vite leurs parents, leurs femmes, leurs enfants après une campagne aussi rude, aussi longue!...

— Et nous donc, pensions-nous tout bas! N'étions-nous pas aussi à plaindre, aussi dignes de ménagements! N'avions-nous pas le même désir, la même impatience!...

La sévérité de leur discipline de fer nous avait appris à nous taire, à ronger notre frein. On fit un effort pour tout subir jusqu'à la frontière: la vue de notre chère patrie nous dédommagerait de tous ces supplices.

Pour ne pas encombrer les lignes, le rapatriement se fit aussi par la Baltique. Malgré les précautions prises, les opérations furent longues et difficiles, et ceux qui croyaient être rentrés des premiers arrivèrent en France un ou deux mois plus tard.

Nous restâmes longtemps à Berlin où nous mangeâmes un peu mieux: plusieurs Prussiens de l'escorte firent même circuler de la bière, quelques bons restes; comme l'un d'eux plus goinfre que les autres se récriait, une voix s'écria malicieusement :

— C'est juste qu'ils mangent et boivent; ce sont eux qui paient.

Les abords de la gare étaient pleins de monde attendant l'arrivée des vainqueurs, criant des hurrahs, des chants patriotiques, nous invectivant encore. Je pensai aussitôt à notre entrée à Berlin à la gentille gretchen qui voulut m'emmener avec elle; je me sentis aussi triste, aussi découragé qu'à mon premier voyage.

L'humiliation de la France me parut plus profonde au milieu de ces trophées, de cet entourage exalté, de ces réunions bruyantes célébrant la mort, la guerre scélérate.

Le retour fut long et fatigant. Les distributions de vivres étaient rares et leur attente fit souffrir nos estomacs. Nous fûmes souvent dans l'impossibilité d'acheter quelques provisions. Quand donc arriverions-nous?... Et chacun racontait une anecdote sur sa ville d'internement, apportait ainsi un complément à l'histoire de l'armée française en captivité. En Saxe, en Silésie, en Poméranie, dans le Brandebourg, beaucoup d'officiers avaient un nom français avec la particule. On était étonné et content de les entendre parler notre langue; certains eurent beaucoup d'égards pour nous et s'inquiétèrent réellement de nos besoins, de notre entretien. C

cendants des victimes de la Révocation de l'Edit de Nantes ient encore conservé assez de sang français pour être humains, ourables aux hommes de leur ancienne patrie.

On se racontait aussi la quantité de Prussiens parlant fran s, presque sans accent désagréable. La plupart avaient long-ıps vécu France nme ou-ers, com-s-voya-ırs, con-maîtres ; connais-ient très n les vil-dont ils rlaient, routes et chemins fer. Ils aient opé-l'espion-ge à nos ıx, sans e inquié-, et ils ient main-ant en di-ıt: « C'est ri qui ai duit l'ar re par tel min ; j'ai indiqué tel ou tel sentier, les ressources de telle ie! Vous parlez trop librement; les Français ne se méfient pas z! »

Un frère circule, l'air navré.

Notre trajet de retour fut à peu près le même que l'aller : Pots ı, Magdebourg, Brunswick, Cologne, Coblentz.

Plus je m'approchais de la France, plus je devenais triste, sou ıx. Je fus surpris de me voir dépouillé de cette légèreté, de enfantillage qui me poussait jadis à bien prendre les choses.

Le sérieux s'infiltrait peu à peu dans mes veines, guidait mie mon esprit, mon jugement. Il me parut à moi, qui allais av vingt ans au mois de mai, que je connaissais mieux les choses et hommes. Par conséquent, je m'en défiais un peu plus, mais je aimais davantage. Je sentis mon intelligence portée vers la t dresse, vers une compréhension plus grande, plus exacte de vie depuis que j'avais appris à connaître la mort. Ma pitié al aux résignés, à ces vaincus du sort, des iniquités sociales; et rêvais déjà d'une harmonie générale, d'une amélioration rée des conditions ordinaires de la vie.

On parlait fréquemment de la Commune qui venait d'éclate aucune nouvelle exacte ne nous parvenait; et nous nous dem dions ce qu'on allait faire de nous. Cette incertitude avait au refroidi la joie du retour; la perspective de recommencer la gue par la guerre civile nous effrayait. Le corps et l'esprit réclamai la tranquillité.

Ce souci m'attristait davantage; je ne m'intéressai plus paysage, très beau cependant; j'essayai de dormir. Ce fut en va mais je conservai néanmoins les paupières fermées et je m'ab donnai au caprice des souvenirs.

Je repassai ainsi toute mon enfance avec une rapidité de vis extraordinaire. Les moindres choses me frappaient; je recon tuais des scènes entières, et tout à coup réapparaissaient années de lycée, la guerre. Mon affection pour ma mère pla au dessus de ces années revécues un instant, et j'étais atter en pensant que je ne la reverrais peut être pas de si J'aurais bien désiré lui écrire, mais le manque de renseignem sur notre destination m'en empêchait. J'attendais un mon plus favorable, plus près de la frontière. Là, sûrement, les offi français avaient dû prendre leurs dispositions pour l'écoulen rapide des troupes rentrant de captivité.

Tandis que le train nous emportait, je continuais à revivre souvenirs, à m'arrêter quelques instants sur mes aventures la gentille Lisbeth.

Je n'oubliai pas non plus la désolée Grimhilde qui voulut se charger d'orner de temps en temps la tombe de notre cama Marchal à l'aide d'une souscription dont nous lui avions r le montant avant notre départ. Le dégoût de la vie m'envahis je me demandais si je n'eusse pas mieux fait de devenir le de ma jolie élève dont l'amour m'avait paru si sincèrement

pauvre tête s'affaiblissait de la mélancolie qui pénétrait en
despotiquement. Les champs de bataille, les privations et la
eur m'avaient transformé. J'étais plus grand, plus maigre, plus
. Mes yeux voyaient plus sainement, distinguaient mieux la
france et le malheur. Mais je ne pouvais concevoir un effon-
ıent aussi colossal que celui de la France. Dans mon imagina
d'enfant lisant les campagnes de Crimée, d'Italie ou de Chine,
is cru notre pays invincible! L'accumulation des désastres,
fautes grossières de nos chefs, formait un tableau pénib le
yant, plus près du rêve que de la réalité si poignante.
es irréfléchis, des exaltés, des patriotes sans doute parlaient de
nche immédiate! L'humiliation, la rage d'avoir été vaincus,
si braves, les poussaient à de pareilles révoltes. Que de tra-
que d'ennuis, que de temps pour refaire une armée! La volonté
uffit pas, le courage est impuissant quand l'organisation et le
bre font défaut. Bien peu s'en doutaient, hélas!
n approchant de la France, je sors de mon engourdisse-
t. On nous conduit à Metz par un chemin que nous connais-
déjà : Forbach, Saint-Avold, Faulquemont. Et tous ces pays
tristes avec leurs restants de désastres, leurs terrains négligés,
ıdonnés, ravagés où le printemps fait sortir quelques herbes.
lésolation plane partout; des gens venus pour nous voir passer
rent amèrement. Mais le train repartant aussitôt ne nous laisse
e temps d'épancher notre cœur au gré de sa douleur. On se
quelques minutes jusqu'à ce qu'un endroit nouveau attire
attention et nos réflexions. Enfin, nous apercevons Metz;
arrivons aux Sablons où nous stationnons près d'une heure
descendre des compartiments.
quel point de la France nous rendrait-on à nos chefs puisque
upart des départements étaient occupés par les Prussiens?...
s l'attente, nous fouillons les environs, nous restons pensifs
nt le panorama qui se présente à nos yeux. Se retrouver ainsi
ce pays où l'on a peiné et souffert! Un dernier regard attendri
ve sur ce sol malheureux, bouleversé par la mitraille, où nos
s n'eurent jamais le succès qu'elles méritaient.
cathédrale, le fort de Saint Quentin apparaissent toujours
stueux dans la lumière du jour finissant. Je ne trouve plus
ce grand espace qu'arrose la Moselle ce frémissement de vie
refois. Les alentours, la ville même, malgré ses fumées,
lent mornes; la sombre tenue des Prussiens augmente encore

cet air de désolation, d'abandon. Chacun cherche à reconnaît l'emplacement de son camp, rappelle des souvenirs, des engag ments, des faits saillants. On reparle de la boucherie sans pareil des grandes batailles, de notre situation inférieure, de not organisation défectueuse maintenant que nous connaissons l Allemand chez eu méthod ques, prat ques, prép rés à tou Récit pén bleau mili de ce va-e vient d Prussien embarrass criant, che chant à gager leu voies.

On respire en voyant des officiers français.

Il nous t de de part d'éloign nos yeux d vestiges passé.[1] d drapeau des coule prussien qui don nent part jusqu'aux signaux, comme pour mieux marquer la victoire. puis nous avons faim; on nous néglige; aucune facilité pour procurer la moindre provision!

Quelle dérision injuste, quelle nécessité cruelle nous ramen à ce terrible point de départ, nous y retenait longtemps com pour mieux contrarier notre douleur?

Tout à coup une voix raconte qu'on part pour Thionville. bruit se propage, il est exact. Où irons-nous par là? On cherc

n s'interroge, sans comprendre, sans trouver rien ! Encore le loute, la terrible ignorance des mouvements, tout comme pendant ette funeste campagne!

Nous arrivons à Thionville la nuit. On nous répartit dans la ille; je fais partie d'un groupe amené à l'école des Frères. Ce euestd'une ristesse laustrale. n frère circule, tête aissée, l'air avré; il ne rononce as une pa-ole et ne ré-ond pas à os demanes comme ilcraignait être entenu, surveillé ar les Prusens. Peutre a-t-il reu l'ordre de taire ?... ailleurs il isparaît ussitôt rès nous oir servi à anger, in-

Le Prussien apparaît fier, radieux d'occuper le territoire.

qué des paillasses, des bottes de paille dans les boxes. Nous ous couchons exténués de fatigue. Le lendemain, on reprend le emin de fer; personne ne peut nous renseigner sur la route à rcourir. Les Prussiens qui nous accompagnent l'ignorent; nous ous demandons combien de jours durera cette promenade en agons, dont nous sommes las depuis longtemps.

J'aurais désiré annoncer à ma mère ma rentrée en France, mais

cela me fut totalement impossible. Au bout d'une heure de trajet, le bruit court que l'on va débarquer à Charleville où les autorités françaises nous recevront. Cette nouvelle stimule, réveille même les plus indifférents. Les têtes regardent aux portières, écoutent les noms des stations; on a hâte d'arriver. Que fera-t on à Charleville? Là, nous le saurons sûrement. Cependant cela nous inquiète encore, les affaires de la Commune nous ont été présentées jusqu'ici sous un jour si terrible! L'armée de Versailles était insuffisante, on allait l'augmenter avec les troupes rentrant d'Allemagne. Nous serions donc destinés à ce rôle ?...

On a encore de l'espoir; en somme, rien ne confirme ces bruits de caserne si souvent faux, grossis à plaisir. Et nous continuons à suivre le paysage, à découvrir des traces poignantes de l'horrible guerre.

Nous approchons de Sedan. Ce nom fait frémir! Notre colère endormie, la rage assoupie du carnage, l'espoir de la revanche s'éveillent plus vivaces, devant le spectacle effroyable de Bazeilles. Notre sang s'écoule plus vite dans nos veines à la vue du désastre de l'incendie et de la mitraille. Ces amas de décombres qui représentent un village complètement détruit serrent nos cœurs, font verser des pleurs qu'on voudrait retenir devant les Prussiens pleins de morgue, se promenant fièrement en laissant traîner bruyamment leurs sabres sur les quais. Chacun cherche à se raidir contre l'émotion, à prendre une attitude digne tout en les regardant avec haine. Puis, peu à peu, une triste réflexion rétablit l'équilibre des responsabilités. On finit par dire que nous en eussions peut être fait autant.

Nous continuons la route. Voici Charleville. Des bois toujours des aspects sombres, humides. Nous pénétrons dans un tunnel et à sa sortie, apparaît à gauche une grande prairie d'un joli vert tendre et souriant comme celui des primitifs flamands. Puis la Meuse, un pont en arcades, et nous entrons dans le grand hall de la gare :

— Nous ne sommes plus en Prusse, s'écrie ironiquement un sous-officier qui a eu à se plaindre de l'indiscipline, de l'insolence de quelques hommes. Nous verrons si l'on fera toujours les malins!

Cette sortie inattendue, maladroite, est oubliée aussitôt, car il faut descendre vivement, se placer en rangs et attendre les ordres d'un capitaine français qui va et vient avec une grande activité.

On respire, les yeux sourient, on se sent plus léger en voyant les officiers, des sous officiers français dans leur uniforme presque neuf, s'occupant de nous distribuer des vivres avec une aménité peu habituelle.

Des tables sont là chargées de fraiche charcuterie appétissante et de bon pain blanc qu'on fixe avec envie, en un agrandissement des yeux tandis que la bouche s'excite, et que les lèvres s'impatientent.

Le sous-officier grincheux avait raison, car, aussitôt à terre la discipline revécut dans chaque homme.

Rendue plus tendre, plus paternelle par l'émotion des chefs, l'obéissance fut observée sans effort, tout naturellement.

Les officiers parlent doucement, nous plaignent, nous conduisent en souriant à l'endroit où se fait la distribution ardemment désirée. Le changement survenu, même chez les récalcitrants, est curieux à noter. Tous les soldats sont polis, ont les larmes aux yeux en répondant aux questions des officiers. Ils aiment à répéter, à appuyer sur ce « oui, mon capitaine ». Et ils le regardent heureux, soumis, adoucis comme s'ils revoyaient un être chéri longtemps disparu. Ceux-là qui récriminaient le plus contre les chefs, se feraient tuer immédiatement dans leur acharnement à les défendre, si une affaire survenait ici avec les Prussiens, qui rôdent dans la gare avec quelque autorité encore.

La cordialité, l'émotion courent les rangs. Les officiers donnent la main instinctivement aux soldats qui, obéissant à l'élan de leur cœur, au trouble heureux du moment, la leur tendent aussi sans songer à la hiérarchie. Ils ont des mots de tendresse, des appellations de *mon ami*, *mon enfant*, *mon brave* qui séduisent, flattent, encouragent. Dans le malheur, l'humanité reprend ses droits et rend les hommes égaux.

Quel festin que ce déjeuner français composé de pain et de charcuterie ! On dévore ce joli pain blanc auquel la caserne ne nous a pas habitués ! Son goût est délicieux, exquis pour nos palais négligés ; nous mordons à belles dents et les mâchoires se fatiguent dans la mastication impatiente et nerveuse. Comme on savoure la tranche de fromage ou de hure de cochon si appétissante en sa fraiche mosaïque de chair et de gras !

Tout le monde est satisfait. Des carottiers même, des affamés plutôt, réussissent à avoir double ration. Ils reviennent réjouis en attendant le départ pour Cambrai choisi comme point de concen-

tration et de formation de régiments nouveaux avec les troup rendues par l'Allemagne.

Un changement subit et heureux s'est opéré sur toutes les physi nomies.

Maintenant, il n'y a plus à douter; nous allons grossir l'arm de Versailles.

Cette nouvelle n'est pas bien accueillie. Le trajet va être long cause des détours nécessités par l'encombrement, la destruction d voies et l'occupation prussienne dans certains département Encore souffrir ! Encore risquer sa vie alors qu'on croyait rentr à la caserne, s'y reposer tranquillement! D'ailleurs, sur la ligne Thionville à Charleville, beaucoup de ceux qui avaient leu parents dans les départements voisins s'esquivèrent pour rev leur famille. C'était facile; aucune feuille de route ne nous acco pagnait, aucun état nominatif n'avait été dressé. Donc, pas de co trôle possible. Les plus audacieux profitèrent de cette situati pour ne pas se battre contre Paris. Rien ne prouvait qu'ils n'étai plus prisonniers.

L'impatience de voir ma mère me tentait aussi, mais à cause mon grade, je n'osai pas donner le mauvais exemple. Si j'eusse simple soldat, je n'aurais pas hésité une seconde, tant la guer civile m'apparaissait horrible et monstrueuse.

Il fallut suivre le troupeau humain, servile par la force.

Sur notre parcours, la guerre a laissé ses traces. le Prussi apparait fier, radieux d'occuper un territoire qui lui four largement ce dont il a besoin. L'aspect du vainqueur est fra bien portant, comme en temps de paix ; on dirait plutôt qu'il changé de garnison tant les fatigues de la guerre semblent effac de son visage, de sa tenue. Et toujours cette raideur germaniq cette obéissance de valet craintif sous la brusquerie du comma dement ou la dureté du regard.

Je suis d'une tristesse ennuyée malgré ce printemps super et précoce qui épand la vie, la gaîté en réveillant les forces la nature. On rentrait heureux de se dépouiller de la pesant de la captivité et des combats; on aspirait à une période de caln de travail opiniâtre pour le relèvement de la patrie trahie vaincue, et maintenant, il fallait brusquement s'engager à nouve dans une guerre plus terrible, plus odieuse!

L'excitation, la colère tourna chez la plupart contre ce Pa

i nous forçait à reprendre les armes pour une impitoyable guerre s rues. Le vieux soldat bonapartiste, et même le soldat en géné-, détestait le Parisien pour sa blague, sa taquinerie, sa tête ilée, ses habitudes rouées, carottières L'entrainement fut facile, peu à peu, par les racontars, par le grossissement d'un fait, le écontente-ent se angea en ine chez elques-s; l'ai-eur entra ns les dis-ssions ec les in-res, les me-ces. La ture sou-nte en sa ve nais-te, me fit ser à la mence, au nheur des ses et des es, à l'ou-des er-ars, à la sation des tes par la cussion et raisonne-nt. Quel contraste avec cette joie de vivre : faire une nouvelle oisson d'hommes, massacrer des Français!

Les soldats s'ennuyaient dans les chambrées.

l'eus peur de cette guerre de rues où reste invisible l'ennemi i vous frappe, où il faut avancer sans ardeur, sans courage, ur combattre des hommes du même pays, de la même ville, s parents, des amis peut-être. N'aurait-on pu s'entendre avant n venir aux mains? Ne pouvait-on atténuer les graves consé-ences d'une telle monstruosité, essayer de transiger, de discuter

pour éviter de tels massacres! Mais j'ignore le siège de Pa
l'historique de la Commune, les événements qui ont eu lieu,
l'ont amenée. Est ce le mécontentement du siège, la colère d
foule, de l'armée contre les chefs incapables ou injustes? Je ne s

J'ai beau me débattre contre mes réflexions, j'en arrive à pe
à la Saint-Barthélemy, à la première Révolution et à celles de 1
et de 1848 dont les grandeurs ne cachent pas les scènes terri
de carnage bestial, de meurtres injustes. Je me figure la viole
et l'effervescence des partis, les victimes innocentes, le sang répa
inutilement par fausse dénonciation, par atrocité, par la féro
de l'entraînement. Que sera cette Commune?...

Logiquement, j'ai une exécration pour les guerres civiles; j'a
par-dessus toutes choses la justice, le droit, l'humanité; mon c
se révolte au moindre excès d'autorité. Ignorant de la vie, le
veau fraichement imprégné des idées du beau et du bien ap
dans les livres, je ressens de la pitié pour les humbles résig
je ne puis concevoir un pareil carnage.

J'examine les autres soldats et je devine en eux la même exp
sion d'inquiétude, de crainte, le même souci de la vie. Et
nous croyions sauvés parce que les balles prussiennes nous ava
épargnés! On était heureux, surpris d'avoir échappé à par
pluie de mitraille, et il fallait se risquer encore!

Comme leurs regards, perdus dans la vague rêverie, enfo
dans de vieux souvenirs, semblaient tristes et doux!

Nous arrivons à Cambrai; la ville est pleine de soldats de
les régiments. Il règne une grande activité, une grande agita
dans la formation hâtive des régiments à envoyer sur Paris.
travail est laborieux, souvent sans précaution, sans réflexion.
organise difficilement, dans un véritable désordre qui rap
l'incurie de 1870. Comme les Prussiens riraient de notre inc
cité, de notre manque de méthode, de prévision! Enfin, les
pagnies se forment, sont habillées, armées, équipées, tout
grosso modo en attendant une organisation plus complète
viendra plus tard si c'est possible.

Les régiments ainsi composés ont un croissant au dessus de
numéro et s'appellent des régiments provisoires.

Certain maintenant de rester une quinzaine de jours à Cam
je m'empressai d'écrire à ma mère, de lui envoyer la petite c
offerte par M. Schrœder. Pour ne pas l'effrayer, je lui dis q
allait nous diriger sur Versailles pour le cas où les affaires d

ımune nécessiteraient notre concours. Et je n'oubliai pas outer que cela était fort douteux car on espérait une vigoureuse que, une fin prochaine des événements. D'ailleurs j'aurais soin a tenir au courant de ma situation, de ma santé.

profitai de cette correspondance pour écrire aussi à la famille rœder à laquelle j'annonçai mon triste départ prochain pour is. Je renouvelai mes sentiments affectueux et reconnaissants r leur franche cordialité, tout en pensant au chagrin de la char- ıte Lisbeth.

omme j'eusse préféré maintenant séjourner plus longtemps en sse! J'aurais esquivé cette guerre civile si j'avais fait partie ı de ces détachements qui restèrent en captivité jusqu'en juillet oût.

a réponse de ma mère ne tarda pas de m'arriver, mais si pénible, ésespérante que je cherchai immédiatement à me faire libérer service militaire en ma qualité de fils unique de veuve. Démar- pressantes et vaines, malgré les preuves de l'état maladif inuel de ma mère. On objecta mille raisons, toutes sortes de cultés pour ne pas tenter ce congé anticipé dans un moment où éorganisation de l'armée était incomplète. Le temps exigé par ilière hiérarchique conduirait loin; d'ici là, les opérations re les fédérés seraient terminées !

on insistance fut inutile, il fallut céder. Et je rassurai encore chère mère en inventant une situation meilleure et l'espoir de r auprès d'elle pendant un mois dès que l'insurrection serait . Mais le doute était dans mon cœur.

ambrai regorgeait de soldats arrivant toujours, augmentant le rdre existant. Il fallait se presser, expédier sur Versailles ur et à mesure des formations. Le quartier était fréquemment igné par la crainte des défections, du contact avec certaine ılation, de la lecture des journaux. Les sous-officiers comp- es avaient une grande somme de travail ingrat, décourageant. ait un véritable esclavage tandis que les autres ainsi que les ats s'ennuyaient dans les chambrées, en leur inactivité, en désœuvrement forcé.

ans les conversations d'officiers, dans les ordres du jour, je nais le parti pris, l'hostilité des bonapartistes contre la capi , contre ce peuple de Paris :

Hâbleur, fomenteur d'émeutes, de révolutions ! »

Je ne connaissais pas Paris, et j'allais y arriver les armes à
main ! Et j'entendais des Parisiens qui regrettaient amèreme
d'y entrer à contre-cœur. C'étaient de bons soldats cependan
qui avaient été braves contre les Allemands, qui s'étaient mêm
distingués, mais qui avaient peur aujourd'hui de tirer sur u
parent, un ami! Que d'innocents, de curieux pouvaient se trouv
compromis, arrêtés ou fusillés !

Je doutais de la résurrection de la patrie; il me semblait que
quittais l'Eden de mon enfance pour entrer dans la sombre vall
des larmes. Je lisais sur les figures l'influence de nos désastr
sur le caractère, sur la façon de penser, d'agir. Nous sortions d
notre humiliation le cerveau affecté comme après une grave maladi
La Commune vint augmenter encore cette faiblesse de l'espri
Nos efforts restaient impuissants à rétablir l'équilibre: tout ce q
nous entourait, les êtres et les choses, épandait la tristesse, ra
pelait un souvenir, un drame de la guerre néfaste.

Fin avril, l'ordre du départ arriva : le régiment devait se rend
au camp de Satory, à Versailles.

On quitta Cambrai sans entrain, sans cette légèreté d'esprit
de corps de juillet 1870. C'étaient le calme, le silence, plutôt q
l'élan, l'enthousiasme d'autrefois. Forcé d'obéir sous peine d'ét
fusillé, on marchait sombre et docile, et je me demandais ce qu'
adviendrait de la France après qu'on aurait sacrifié la vie de que
ques milliers d'hommes!

En attendant nous sommes délégués pour rétablir l'*ordre*. Et
songe à l'immense dépopulation de ce siècle faucheur d'homme
anéantisseur effroyable de génies non formés, lequel a barré
route aux idées, à l'art, aux transformations humaines!

Partout, dans la campagne fleurie, le printemps éclate av
force malgré les contrariétés de la guerre. La nature reprend s
droits sur la terre ravagée ou négligée. Et je suis tout ému en pe
sant que ma vingtième année va éclore parmi les éclaboussur
de sang en ce mois de mai chanté par la poésie comme le reno
veau de la terre et de l'amour.

Désiré Louis.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Pa

LOT N° 249

Il sera probablement bien difficile de porter un jugement absolu et définitif sur les agissements d'Edward Bellingham à l'égard de William Monkhouse Lee.

Nous tenons, il est vrai, le récit détaillé de cette affaire, de nith lui-même confirmé par les témoignages de Thomas Styles, domestique du docteur Plumptree Peterson et de quelques tres personnes qui furent plus ou moins mêlées à ces étranges énements. Somme toute, cependant nous sommes obligés de

nous en rapporter à Smith seul, et il ne manquera pas de gei qui aimeront mieux penser qu'un cerveau, si sain qu'il paraiss peut cependant présenter quelque étrange félure, plutôt que d'a mettre qu'un homme a pu s'écarter de la route ordinaire de nature et ceci en plein jour, et dans un centre de sciences et lumières aussi renommé que l'Université d'Oxford.

Et pourtant, quand on songe à l'étroitesse de cette route, à s innombrables détours, aux terribles possibilités qui apparaisse vaguement au milieu des ténèbres dont elle est environnée, il fa drait être bien hardi et bien présomptueux pour oser fixer u limite aux étranges chemins de traverse dans lesquels peut s'ég rer l'esprit humain...

A l'extrémité de l'une des ailes d'un des plus anciens collèg d'Oxford, se dresse une tourelle dont l'âge est attesté par l'épa tapis de lierre qui la recouvre presque entièrement et par les liche qui s'accrochent à toutes les rugosités de la pierre. De la po dont le cintre s'est affaissé sous le poids des années part un escali tournant dont les marches sont déformées et usées par les pieds plusieurs générations d'une jeunesse studieuse.

La vie a coulé à pleins bords dans cet escalier tortueux et com un fleuve, a creusé derrière elle dans la pierre des sillons lisses unis. Depuis les « escholiers » du temps des Plantagenets, j qu'aux étudiants de notre époque moderne, quel flot de vie arder a passé sur ces marches! Que reste-t-il aujourd'hui, de tous efforts, de toutes ces espérances, de toutes ces énergies, sauf da un coin de cimetière quelques croix sur une tombe, et peut-é une poignée de cendre dans un cercueil, tandis que demeur seuls l'escalier silencieux et le vieux mur lézardé avec ses sc ptures et ses devises héraldiques à demi effacées par le tem comme les ombres grotesques des jours passés...

Au mois de mai de l'année 1884, trois jeunes étudiants occupai les appartements qui donnaient sur les trois paliers du vieil escali Chaque logement se composait simplement d'un petit salon d'une chambre à coucher; des deux pièces correspondantes rez-de-chaussée l'une servait de cave, l'autre était occupée Thomas Styles, le domestique, au service commun des trois lo taires de la vieille tourelle. A droite et à gauche une suite salles de conférences et de bureaux se succédaient de sorte que logements étaient assez retirés et fort appréciés pour cette rai des étudiants laborieux. Les trois occupants d'alors étaient : Ab

crombie Smith à l'étage supérieur, Edward Bellingham au-dessous et William Monkhouse Lee à l'étage inférieur.

Il était dix heures du soir, et Abercrombie Smith, enfoncé dans son fauteuil, les pieds sur les chenets, tirait d'une pipe de bruyère des nuages de fumée bleue, tandis que de l'autre côté de la cheminée, son vieux camarade d'études Jephro Hastie se livrait à la même occupation. Les deux jeunes gens étaient vêtus de jerseys, car ils avaient passé la soirée sur la rivière. A les voir, alertes et vigoureux, il était facile de reconnaître que leurs goûts les portaient naturellement vers les exercices du corps et la vie de plein air : Hastie en effet, était chef de l'équipe de canotiers de son collège et Smith en était une des meilleures rames. Mais l'approche d'un examen lui avait fait négliger un peu son sport favori, auquel il consacrait cependant encore quelques heures chaque semaine par hygiène. Sa table était encombrée de livres de médecine, de pièces d'anatomie, et une paire de fleurets et de gants de boxe disposés en panoplie au dessus du manteau de la cheminée témoignaient que, avec l'aide de Hastie, il avait à sa portée les moyens de satisfaire son goût pour les exercices physiques, sans trop de dérangement. C'étaient deux amis intimes, si intimes qu'ils pouvaient rester là ensemble sans échanger une parole, dans ce silence qui est la preuve du plus haut développement de la camaraderie.

— Prenez un peu de cognac, dit Smith à la fin, entre deux nuages de fumée. La bouteille est près de vous.

— Non merci, je travaille mon crâne pour l'instant, et je ne bois pas d'alcool. quand je prépare un examen. Et vous, où en êtes vous ?

— Je travaille ferme. Je revois mon squelette. Oui, il vaut mieux laisser la bouteille de côté.

Hastie opina de la tête, et tous deux retombèrent dans leur silence.

— A propos Smith, dit Hastie tout à coup, avez vous fait connaissance avec vos deux voisins d'en dessous ?

— Nous échangeons un salut en passant, c'est tout.

— Heu ! je serais d'avis de m'en tenir là. Je les connais un peu l'un et l'autre, pas beaucoup, mais ce que j'en sais me suffit. Je crois que je ne me lierais pas trop avec eux à votre place. Non pas qu'il y ait rien à dire de Lee !

— Le petit mince ?

— Oui c'est un gentil garçon. Mais vous ne pouvez pas faire sa connaissance sans faire celle de Bellingham.

— Le gros?

— Oui, le gros. C'est un garçon que pour ma part j'aimerais autant ne pas connaître.

Abercrombie Smith leva les yeux vers son camarade, avec un point d'interrogation dans le regard.

— Et pourquoi, expliquez-vous? La boisson? les cartes? Serait-il de la police? Je ne vous savais pas mauvaise langue.

— Ah! vous ne le connaissez pas! Il y a en lui quelque chose de reptilien, quelque chose de diabolique. J'éprouve pour lui une horreur instinctive. Je gagerais que c'est un homme qui a des vices mystérieux. Ce n'est pas un imbécile pourtant. On dit qu'il est des plus forts que l'on ait jamais connus à l'Université.

— Quelle partie? Médecine, lettres, sciences?

— Langues orientales. Il est d'une force étonnante. Chillington qui l'a rencontré quelque part dans les parages de la seconde cataracte, aux vacances dernières, m'a raconté qu'il s'entretenait avec les Arabes comme s'il fût né parmi eux. Il parlait copte avec les Coptes, hébreu avec les Juifs, arabe avec les Bédouins, et tous ils étaient prêts à baiser les pans de sa jaquette. Il y a par là de vieux solitaires qui passent leurs journées juchés sur quelque pointe de rocher, et qui regardent d'un air farouche l'étranger que le hasard amène près d'eux, toujours prêts à lui montrer que sa présence leur déplait. Eh bien! quand ils voyaient ce Bellingham avant même qu'il eût prononcé quatre paroles, ils se trainaient sur le ventre à ses pieds. Chillington m'a assuré qu'il n'avait jamais rien vu de pareil. Bellingham semblait accepter cela comme son dû, et il se pavanait au milieu d'eux avec un petit air protecteur. Pas trop mal, pour un simple étudiant, qu'en pensez-vous?

— Pourquoi dites-vous qu'on ne peut pas connaître Lee sans connaître Bellingham?

— Parce que Bellingham est fiancé à sa sœur Eveline... Une délicieuse jeune fille, Smith. Je connais la famille depuis longtemps. C'est horripilant de voir cette brute près d'elle. Il me fait l'effet d'un crâpaud à côté d'une tourterelle.

Abercrombie Smith sourit et secoua les cendres de sa pipe contre les chenets.

— Ah! voilà que vous montrez vos cartes, mon cher. Je comprends maintenant, pourquoi il n'est pas de vos amis.

Vous vous trompez. J'ai connu Eveline haute comme le tuyau de cette pipe, et réellement je serais navré si ce mariage avait lieu. Il y a en lui quelque chose de bestial, de venimeux. Vous vous rappelez son affaire avec Norton?

— Non, vous oubliez que je suis nouveau venu ici.

— C'est vrai; cela s'est passé l'hiver dernier. Vous connaissez le chemin de halage le long de la rivière : un jour ils passaient à plusieurs étudiants le long de ce chemin, Bellingham en tête, quand ils se croisèrent avec une pauvre vieille marchande des quatre saisons qui venait en sens inverse. Il avait plu beaucoup les jours précédents, et vous savez dans quel état est le chemin après la pluie : le sentier était resserré entre la rivière et un large trou rempli d'eau et de boue. Savez-vous ce que fit ce vilain personnage? Il donna une poussée à la vieille femme qui alla rouler dans la boue avec son panier de marchandises. C'était une action ignoble, et Norton qui est bien le garçon le plus doux que je connaisse, lui dit ce qu'il en pensait. D'un mot on en vint à un autre si bien que Norton, à la fin, lui cassa sa canne sur les épaules. Cela fit une affaire de tous les diables, et je vous assure que c'est un vrai régal aujourd'hui de voir la façon dont Bellingham regarde maintenant Norton quand ils se rencontrent. Mais voilà onze heures, Smith, je vous quitte.

— Vous n'avez rien qui vous presse, rallumez votre pipe.

— Non, vous savez que j'ai mon examen dans quinze jours. Je suis resté là à bavarder avec vous quand je devrais être couché depuis longtemps. Je vous emprunte votre crâne si vous n'en avez pas besoin : Williams a le mien depuis un mois. Je vous prends aussi ces petits os de l'oreille, si vous n'y voyez pas d'inconvénient... Merci, je n'ai pas besoin de serviette, je vais porter cela sous mon bras. Bonsoir, et rappelez-vous ce que je vous ai dit sur votre voisin.

Et Hastie, après avoir serré la main de son camarade, descendit l'escalier tournant chargé de son paquet de pièces anatomiques. Abercrombie jeta sa pipe dans la corbeille aux papiers, et rapprochant son fauteuil de la table, il se plongea dans un énorme volume à couverture verte, orné de grandes cartes représentant diverses contrées de ce royaume dont nous sommes les misérables monarques. Quoique nouveau venu à Oxford, il n'était pas un débutant dans la médecine, ayant déjà étudié quatre ans à Glascow et à Berlin, et l'examen qu'il allait passer prochainement le mettrait définiti-

vement en possession de son titre de médecin. Avec sa bouche ferme, son front large, et sa figure ouverte quoique un peu dure, c'était un homme qui, s'il n'avait pas un talent hors ligne, possédait une énergie et une patience capables de le placer au premier rang de sa profession. Smith avait laissé une réputation à Glascow et à Berlin, et il était résolu à la maintenir à Oxford, s'il suffisait pour cela d'un travail acharné.

Il y avait une heure environ qu'il s'était absorbé dans son livre, et les deux aiguilles allaient bientôt se rejoindre sur le chiffre XII au cadran du réveil bruyant placé sur sa table, quand tout à coup un bruit vint frapper les oreilles de l'étudiant, un bruit sifflant comme celui que produit la respiration d'un homme en proie à une émotion violente. Smith releva la tête et tendit l'oreille. Il n'y avait personne autour de lui, ni au-dessus, de sorte que le bruit ne pouvait provenir que de la chambre au-dessous de lui, celle qui était occupée par ce même voisin dont Hastie lui avait fait un portrait si défavorable. Smith le connaissait seulement comme un gros garçon à la figure pâle, d'habitudes silencieuses et studieuses, dont la lampe jetait encore une barre d'or par la fenêtre de la vieille tourelle longtemps encore après qu'il avait éteint la sienne. Cette communauté d'habitudes tardives avait établi entre eux une sorte de lien tacite. Il éprouvait un certain plaisir quand les heures s'avançaient vers le matin, à sentir qu'il y avait près de lui quelqu'un qui faisait aussi peu cas du sommeil que lui-même. Aussi en ce moment où sa pensée se portait sur son voisin, c'était plutôt un sentiment de bienveillance à son égard qui l'animait. Hastie était certainement un excellent garçon, mais d'un caractère assez rude, dépourvu d'imagination et peu enclin à la sympathie. Comme la plupart des gens robustes, il était porté à confondre la constitution avec le caractère, et à attribuer à un manque de principes ce qui était en réalité un manque de circulation du sang. Dans son esprit un être malingre ne pouvait avoir que des vices, tandis qu'un homme d'une solide constitution physique devait forcément avoir toutes les qualités morales. Smith d'un esprit plus pondéré connaissait le faible de son ami, et tenait compte de cette disposition particulière, en ce moment où sa pensée était occupée de l'homme au-dessous de lui.

Le bruit ne s'étant pas renouvelé, Smith s'était remis au travail quand soudain, dans le silence de la nuit retentit un cri rauque, le cri d'un homme saisi tout à coup de la plus extrême terreur. Smith

fit un bond sur son fauteuil et laissa tomber son livre. C'était un homme d'un tempérament calme, peu nerveux, mais il y avait dans ce cri un accent d'horreur qui lui glaça le sang et lui crispa la peau. Venant d'un tel endroit et à une pareille heure, il évoqua dans sa cervelle mille possibilités fantastiques. Devait-il descendre ou valait-il mieux attendre ? Il avait à s'occuper des affaires des autres cette hésitation qui est un des traits du caractère national anglais, et il connaissait trop peu son voisin pour se permettre la moindre intrusion. Il resta un instant se demandant ce qu'il devait faire, quand des pas rapides se firent entendre dans l'escalier, et le jeune Monkhouse Lee entra comme un coup de vent dans la chambre :

— Descendez vite, cria-t-il d'une voix haletante, Bellingham est malade.

Abercrombie Smith descendit sur les talons de Lee, sans dire un mot et pénétra à sa suite dans le petit salon correspondant au sien.

Tout préoccupé qu'il fût, il ne put s'empêcher de réprimer un mouvement de surprise, lorsque son regard embrassa la pièce dans laquelle il entrait. Jamais il n'avait vu un appartement d'étudiant pareil : c'était un véritable bazar d'Orient. Les murs et jusqu'au plafond étaient couverts de reliques égyptiennes et orientales. De grandes statues aux formes anguleuses, se dressaient majestueusement, frise étrange autour de la pièce. Au-dessus, étaient rangés les bustes à têtes de taureau, de cigogne, de chat, de hibou, monarques couronnés de vipères, divinités aux formes de scarabées, taillées dans le lapis-lazuli bleu d'Égypte ; Horus, Isis, Osiris darddaient de tous les coins leurs yeux en amandes, tandis qu'au plafond pendait un vrai fils du vieux Nil, un énorme crocodile dont les mâchoires entrouvertes laissaient apercevoir ses formidables crocs.

Au centre de cette singulière chambre était une grande table carrée, encombrée de papiers, de bouteilles et de feuilles sèches appartenant à quelque gracieuse plante de la famille des palmiers. Tous ces divers objets avaient été entassés pêle mêle sur un coin de la table pour faire place à une momie avec son sarcophage, apportée là du mur, où un vide au milieu des statues indiquait sa place habituelle. La momie elle-même, un horrible objet tout noir tout racorni, comme un cadavre à demi calciné, était à moitié hors du sarcophage, l'avant-bras osseux et la main pareille à une griffe d'oiseau de proie reposant sur la table. Contre le sarcophage

était posé un vieux rouleau de papyrus jauni et, en face, dans u fauteuil, était affaissé le propriétaire de ce bizarre capharnaüm l tête renversée en arrière, les yeux grands ouverts fixés avec u regard de terreur sur le crocodile pendu au-dessus de lui; se lèvres épaisses et toutes bleues étaient agitées d'un tremblemen continu, sous sa respiration haletante.

Smith tirait d'une pipe de bruyère des nuages de fumée bleue.

— Mon Dieu! il va mourir, criait Monkhouse Lee.

Celui-ci était un jeune homme élancé, aux yeux noirs, au tei olivâtre, au type espagnol plutôt qu'anglais, dont l'exubéran celtique contrastait avec le flegme saxon d'Abercrombie Smith.

— Un simple évanouissement, je pense, dit l'étudiant en médecin Aidez-moi. Prenez-le par les pieds. Mettons le là sur le canap Jetez moi toute cette diablerie par terre... Quel fouillis, ici! Ma

tenant remplissez-moi un verre d'eau, pendant que je défais son col. Qu'est-ce qui lui a pris?

— Je ne sais pas : je l'ai entendu pousser un cri, et je suis monté en courant. Je vous remercie d'être venu, Smith.

— Son cœur bat comme une paire de castagnettes, dit Smith en posant sa main sur la poitrine de Bellingham. Il me paraît avoir eu un accès de frayeur. Regardez moi cette figure d'épouvante. Jetez-lui de l'eau...

Et de fait, c'était une figure étrange et repoussante, dont la couleur avait quelque chose de peu naturel. Elle était complètement blanche, non de cette pâleur ordinaire que produit la peur, mais d'un blanc absolument exsangue, comme le dessous d'une sole. Il était très gras, mais il donnait l'impression qu'il avait été plus gras encore, car sa peau pendait en plis et était sillonnée d'un lacis de rides. Des cheveux drus et courts comme un chaume se dressaient sur sa tête de chaque côté de laquelle se détachait une paire d'oreilles épaisses et ridées. Ses yeux d'un gris clair demeuraient ouverts, les pupilles dilatées, dans un regard fixe et terrifié. Il sembla à Smith, tandis qu'il l'examinait, qu'il n'avait jamais vu tant de vices écrits sur la figure d'un homme, et sa pensée se reporta plus sérieusement à l'avertissement que lui avait donné Hastie, une heure auparavant.

Smith fit un bond de son fauteuil.

— Je me demande qu'est-ce qui a bien pu l'effrayer à ce point, dit-il enfin.

— C'est la momie.

— La momie ? Comment cela ?

— Je ne sais pas. Il est enragé après cette momie. Je voudrais bien qu'il la laissât tranquille. C'est la seconde fois qu'il me fait une peur pareille. Cela lui est encore arrivé l'hiver dernier. Je l'ai trouvé absolument dans le même état, avec cette horrible chose devant lui.

— Qu'a-t-il à faire avec cette momie?

— Oh! c'est un original. C'est une manie chez lui. Il en sait plus long sur ces machines là que n'importe quel savant d'Angleterre. Mais je voudrais bien le voir laisser cela de côté. Ah! le voilà qui revient à lui.

Un léger afflux de sang montait aux joues pâles de Bellingham et ses paupières tremblotaient avec un mouvement rapide. Il serra et desserra les mains, aspira fortement et longuement, et relevant brusquement la tête il jeta un regard autour de lui comme pour se reconnaître. Lorsque ses yeux tombèrent sur la momie, il sauta à bas du canapé, saisit le rouleau de papyrus, le jeta dans un tiroir, tourna la clef, et revint en titubant au canapé.

— Qu'y a-t-il? Que faites-vous là, interrogea-t-il?

— Oui! vous pouvez le demander, lui répondit Lee, après le vacarme que vous avez fait et les cris que vous avez poussés! Si notre voisin n'était pas descendu, je ne sais pas comment je me serais tiré de là avec vous.

— Ah! c'est Abercrombie Smith, dit Bellingham en tournant les yeux vers l'étudiant. C'est bien aimable à vous d'être venu. Quel imbécile je fais, quel imbécile, mon Dieu!

Il s'enfonça la tête entre les mains et partit d'un éclat de rire nerveux qui se prolongea.

— Allons! pas de ça! dit Smith en le secouant rudement par les épaules. Vous voilà surexcité. Il faut me laisser de côté ces petits jeux de nuit avec les momies; autrement vous y laisserez votre cervelle. Vous n'êtes qu'un paquet de nerfs en ce moment.

— Je me demande si vous seriez aussi calme que je le suis, si vous aviez vu...

— Quoi?

— Oh! rien. Je voulais vous dire que je ne pense pas que vous puissiez rester toute une nuit en tête à tête avec une momie sans que vos nerfs s'en ressentent un peu... Vous avez raison. Je crois que je me suis un peu surmené ces derniers temps. Mais je me sens

ès bien maintenant. Ne partez pas cependant : attendez encore uelques minutes que je sois tout à fait dans mon assiette.

— Cela manque d'air ici, dit Lee, en ouvrant la fenêtre pour aisser pénétrer l'air frais de la nuit.

— Un peu de résine balsamique, dit Bellingham en prenant une es feuilles sèches qu'il fit brûler au-dessus de la lampe; elle e consuma en dégageant un nuage de fumée d'une odeur pénéante qui remplit la pièce.

— C'est la plante sacrée, la plante des prêtres, ajouta-t-il. Avezous quelque notion des langues orientales, Smith ?

— Pas la moindre.

Cette réponse sembla enlever un poids de l'esprit de l'égyptogue.

— Combien de temps suis-je resté dans cet état?

— Pas longtemps, quatre ou cinq minutes.

— Je pensais bien que cela n'avait pas duré longtemps, dit il en espirant longuement. Quelle drôle de chose que cet état d'inconcience. Il m'aurait été impossible de dire si j'étais resté ainsi des econdes ou des semaines. Tenez, ce monsieur que vous voyez là ur la table, a été ficelé ainsi sous la onzième dynastie, il y a uelque quarante siècles, et pourtant, s'il pouvait retrouver la arole il vous dirait que ce laps de temps a été pour lui l'instant e fermer l'œil et de le rouvrir. C'est une momie splendide, Smith!

Smith fit un pas vers la table et se mit à examiner en homme u métier le corps noir et durci qu'il avait devant lui. Les traits, en qu'horriblement décolorés, étaient dans un état parfait de onservation, et deux petits yeux comme deux noisettes apparaisient dans les profondeurs des orbites noires et creuses. La peau rcheminée se tendait sur les os, et une masse emmêlée de rudes eveux noirs cachait les oreilles. Deux dents aiguës comme celles un rat pointaient sous la lèvre supérieure toute recroquevillée. Il avait dans ce corps étendu, la tête renversée en arrière, une pression d'énergie qui frappa Smith. Les côtes saillantes sur les elles la peau se plaquait étaient à nu, ainsi que l'abdomen couur de plomb qui formait une dépression au milieu de laquelle se yait la longue fente où l'embaumeur avait laissé sa trace; mais s membres inférieurs étaient entourés de bandes d'étoffe jaune. es grains de myrrhe et de cassier étaient répandus sur tout le rps et au fond du sarcophage.

— Je ne sais pas son nom, dit Bellingham en passant sa main sur

la tête racornie. Vous voyez, il manque le couvercle avec l'inscrip tion. Il n'est connu que sous le titre : Lot 249, que vous voyez imprimé ici. C'est le numéro qu'il portait à la vente où je l'a acheté.

— Cela a dû être un fameux gaillard dans son temps, remarqua Abercrombie Smith.

— C'était un géant. Sa momie a sept pieds et c'était certainemen un colosse, car la race n'était pas d'une taille très élevée. Tâtez moi ces gros os noueux. C'était un gaillard avec lequel il n'eût pa fait bon se colleter.

— Peut être ces mains là ont-elles aidé à bâtir les Pyramides suggéra Lee, en jetant un regard de dégoût sur les griffes recourbées

— Assurément non. Ce monsieur-là a été embaumé dans le na tron, et avec les plus grands soins. On ne prenait pas tant de précau tions pour un simple maçon; un peu de sel et de bitume faisa l'affaire. On a calculé que cet ingrédient coûtait environ 18.500 f la livre de notre monnaie. Notre camarade était tout au moins u noble. Comment comprenez-vous cette inscription-là, près du pie Smith?

— Je vous ai dit que je ne connais rien aux langues orientale

— Ah! c'est vrai! Pour moi, je crois que c'est le nom de l'em baumeur, et c'était assurément un ouvrier consciencieux. Je n demande combien de nos œuvres modernes survivront apr quatre mille ans?

Il continua à parler avec volubilité d'un ton dégagé, mais était évident pour Smith qu'il était encore sous l'effet de la peu Ses mains et ses lèvres tremblaient, et quoiqu'il affectât de rega der ailleurs, ses yeux se portaient constamment sur l'horrib objet malgré sa terreur.

Cependant il y avait un accent de triomphe dans sa voix dans ses manières. Ses yeux brillaient, et il arpentait la chamb d'un pas rapide. Il donnait l'impression d'un homme, qui vient passer par une épreuve terrible, dont il porte encore les marqu sur lui, mais grâce à laquelle il est parvenu à son but.

— Vous ne partez pas encore ? dit il, comme Smith se leva

A l'idée de rester seul, sa terreur semblait le reprendre, e étendit la main pour le retenir.

— Si, il faut que je parte. J'ai à travailler. Vous voilà tout à f remis maintenant. Mais je vous le répète, avec votre systè nerveux, vous devriez laisser de côté des études aussi morbid

— Oh ! je ne suis pas nerveux d'ordinaire et j'ai développé des nomies avant celle-ci.

— Oui, et vous vous êtes évanoui encore la dernière fois, ajouta Lee.

— Oui, c'est vrai ! Il faudra que je prenne du bromure, ou que je me traite par l'électricité.

— Vous ne me quittez pas, Lee ?

Je ferai comme vous voudrez, Edouard.

— Alors je vais descendre chez vous, et m'étendre sur votre canapé. Bonsoir Smith. Je regrette de vous avoir dérangé avec ma sottise.

Ils échangèrent une poignée de main, et comme l'étudiant en médecine regagnait sa chambre, il entendit une clef tourner dans une porte, et les pas de ses deux nouvelles connaissances qui descendaient à l'étage inférieur...

C'est de cette étrange façon que débutèrent les relations entre Bellingham et Abercrombie Smith, relations que ce dernier toutefois se proposait de ne pas pousser plus loin. Bellingham, cependant, semblait s'être pris d'amitié pour son voisin et ses avances furent telles que celui-ci ne pouvait guère refuser d'y répondre sans se montrer impoli.

Il vint à deux reprises chez Smith pour le remercier des soins qu'il lui avait donnés, et renouvela plusieurs fois ses visites sous le prétexte de lui apporter des livres, des journaux, et de lui faire de ces politesses qui sont habituelles entre garçons. C'était, comme Smith ne tarda pas à le voir, un homme d'une vaste érudition et doué d'une mémoire extraordinaire.

Ses manières étaient charmantes et avec le temps on finissait par oublier son air repoussant.

Pour un étudiant confiné dans sa solitude, c'était un compagnon agréable et Smith se prit non seulement à accepter ses visites, mais même à les désirer, et il les lui rendit.

— C'est une chose étonnante, lui dit il un jour, de sentir qu'on peut commander aux puissances du bien et du mal — que l'on peut mettre à son service un ange ou un démon de vengeance.

Un autre jour il dit en parlant de Monkhouse Lee :

— Lee est un bon garçon, mais sans force de caractère, sans ambition. Il n'est pas l'associé qu'il faudrait à un homme de hautes entreprises. Il n'irait guère avec moi.

A de telles insinuations, le flegmatique Smith se contentait de

répondre par un hochement de tête tout en continuant de fume solennellement sa pipe.

Smith avait remarqué chez Bellingham un tic qu'il savait être le précurseur d'un affaiblissement d'esprit. Il semblait continuellement se parler à lui-même. Le soir très tard, alors qu'il ne pouvait y avoir personne avec lui, Smith l'entendait causer à voix basse mais perceptible cependant dans le silence de la nuit. Ce continuels monologues l'ennuyaient et l'inquiétaient, et il en avait touché un mot à son voisin. Mais Bellingham s'était fâché soutenant mordicus qu'il n'avait pas prononcé une parole, et à la vérité, le sujet paraissait lui causer plus d'ennui que l'affaire ne semblait en comporter.

Si Smith pouvait douter de ses propres oreilles, il n'eut pas besoin d'attendre longtemps pour avoir la preuve qu'il ne s'était pas trompé. Tom Styles, le vieux domestique qui était chargé du service des trois locataires de la tourelle, s'était inquiété aussi des façons de Bellingham.

— Je vous demande pardon, Monsieur, dit-il un jour, comme il finissait de ranger l'appartement de Smith, est-ce que vous ne croyez pas que M. Bellingham a quelque chose !

— Quelque chose, Styles ?

— Oui, Monsieur. Là, et il posa son doigt sur son front.

— Qui est-ce qui vous fait supposer celà ?

— Ma foi, je ne sais pas, Monsieur. Mais je le trouve drôle depuis quelque temps. Il n'est plus le même qu'il était, quoiqu'il n'a jamais été avec moi comme vous ou M. Hastie. Il se met à causer tout seul, que c'en est effrayant. Je m'étonne même que vous ne l'ayez pas remarqué. Je me demande ce que cela veut dire.

— Je vous ferai observer que cela ne vous regarde pas Styles.

— C'est vrai, Monsieur, mais c'est plus fort que moi. Voyez-vous il me semble que je tiens lieu de père et de mère à mes maîtres et que c'est mon devoir de m'occuper de ce qui se passe quand quelque chose ne va pas droit. Et puis je voudrais bien savoir qui est ce qui marche dans sa chambre quelquefois quand il est sorti, et que la porte est fermée à clef en dehors.

— Qu'est-ce que vous racontez là, Styles, vous êtes fou !

— Possible, Monsieur, mais je l'ai entendu plus d'une fois, et de mes propres oreilles.

— Allons donc !

— C'est comme cela, pourtant. Au revoir, Monsieur ! Vous me nnerez si vous avez besoin de moi.

Smith n'attacha aucune attention aux bavardages du vieux do-estique, mais quelques jours plus tard, il se passa un petit inci-nt qui lui laissa dans l'esprit une impression désagréable et lui mit en mémoire les paroles de Styles.

Bellingham était monté tard un soir pour lui faire une visite, et était en train de lui décrire les tombeaux des Beni-Hassan dans la ute Egypte, quand Smith dont l'ouïe était d'une finesse remar-able entendit distinctement le bruit d'une porte qui s'ouvrait r le palier au-dessous.

— Quelqu'un qui entre chez-vous, ou qui en sort, dit-il à Bel-ngham.

Celui-ci se leva d'un bond et resta un instant debout comme stu-fait, avec l'expression d'un homme à moitié incrédule et à moitié frayé.

— Je suis sûr d'avoir fermé ma porte à clef. J'en suis absolument r. Personne n'a pu l'ouvrir. J'entends monter l'escalier.

Bellingham se précipita au dehors en claquant violemment la rte derrière lui, et se mit à descendre les marches. A mi-chemin nith l'entendit s'arrêter et il lui sembla entendre parler à voix sse. Un instant après la porte au-dessous de lui se referma, une ef tourna dans la serrure, et Bellingham reparut chez Smith, visage couvert de grosses gouttes de sueur.

— Ce n'est rien, dit-il, en se jetant dans un fauteuil. C'est cet bécile de chien. Il avait réussi à ouvrir la porte. Je ne sais pas mment il se fait que je l'avais laissée ouverte.

— Je ne savais pas que vous eussiez un chien, dit Smith en regar-nt d'un air soupçonneux la figure décomposée de son compa on.

— Il n'y a pas longtemps que je l'ai. Il faut que je m'en débarrasse est très gênant.

— En effet, s'il est si difficile à tenir enfermé. J'aurais cru qu'il t suffi de pousser la porte sans la fermer à clef.

— Il le faut bien pour empêcher le vieux Styles de le laisser sor-. C'est un chien de prix vous savez et ce serait ennuyeux de le rdre.

— Je suis moi même amateur de chiens dit Smith, en regardant ujours son compagnon du coin de l'œil. Vous me le montrerez.

— Certainement. Mais pas ce soir : j'ai un rendez-vous. Cette

pendule va t-elle bien ? — Alors je suis en retard d'un quart d'heure. Vous m'excuserez s'il vous plaît.

Il prit son chapeau et sortit.

Malgré son rendez vous, Smith l'entendit rentrer dans sa chambre et fermer la porte à clef en dedans.

« Qu'est-ce que vous racontez-là Styles ? »

L'aventure laissa une impression désagréable dans l'esprit de l'étudiant en médecine. Bellingham lui avait menti et de façon si maladroite qu'il devait avoir certainement de fortes raisons pour cacher la vérité. Smith savait bien que son voisin n'avait pas de chien. Il était sûr aussi que ce pas qu'il avait entendu dans l'escalier n'était pas celui d'un animal. Alors ? Styles avait bien parlé de quelque chose qui allait et venait dans la chambre de Bellingham quand celui-ci était absent. Une femme ? Dans ce cas il s'exposait à se faire exclure du collège, si le fait venait à la connaissance des autorités et cela expliquait son anxiété et son mensonge. Et cependant, il n'était guère con

Bellingham se pavanait au milieu de ces vieux solitaires.

vable qu'un étudiant pût garder une femme dans son appartement sans que le fait s'ébruitât. Quoi qu'il en fût, il y avait quelque chose qui n'était pas clair, et Smith prit la résolution, tout en se replongeant dans ses livres, de se tenir sur la réserve et d'éviter tous les rapports d'intimité avec son voisin.

Mais il était écrit que son travail serait de nouveau interrompu ce soir-là. Il s'était à peine remis à l'ouvrage qu'un pas ferme et lourd résonna sur les marches de l'escalier, montant trois marches à la fois et Hastie entra.

—Toujours au travail, dit-il, en s'asseyant dans son fauteuil habituel. Quel enragé vous faites. Je crois qu'un tremblement de terre bouleverserait Oxford que vous resteriez calme sous les ruines au milieu de vos livres. Mais je ne vais pas vous ennuyer longtemps. Le temps de fumer une pipe et je file.

— Quoi de nouveau dit Smith, tout en bourrant sa pipe.

— Oh! pas grand' chose! Wilson a fait soixante-dix points au cricket contre l'équipe des anciens. Voilà Buddicomb joliment distancé.

— C'est un fameux joueur, cependant, dit Smith avec cette gravité que prend un étudiant anglais quand il s'agit de sport.

— Oui, mais il s'est négligé depuis quelque temps...

— Ah! à propos, vous avez su ce qui était arrivé à Norton.

— Quoi?

— Il a été attaqué.

— Attaqué?

— Oui à 50 mètres du collège, comme il tournait le coin de High Street.

— Mais par qui?

— Ah! voilà! Si vous demandiez par quoi, ce serait peut être plus correct. Norton jure que son agresseur n'avait rien d'humain, et, en vérité, à en juger par les égratignures qu'il porte au cou, on serait assez tenté de le croire.

— Qu'est ce que c'est alors? En sommes-nous aux revenants?

— Non, ce n'est pas cela à mon avis. Pour moi je serais plutôt porté à croire que si quelque ménagerie a perdu un grand singe, c'est de ce côté qu'il faudrait chercher. Norton passe par là tous les soirs; vous savez. Il y a un arbre qui avance sur la rue, le grand orme du jardin des Rainy. Norton croit que la créature se tenait dans l'arbre et s'est jetée de là sur lui. Bref il a failli être étranglé par deux grands bras qui étaient, à ce qu'il dit, secs et

durs comme des barres d'acier. Il n'a rien vu que ces deux bras qui l'enserraient comme dans un étau. Il a poussé des cris d'effroi : deux étudiants sont arrivés en courant, et l'animal, si animal il y a, a bondi par dessus le mur comme un chat. Il n'a pu distinguer quoi que ce soit. Norton en tremble encore.

— Quelque rôdeur dit Smith.

— Possible ! Norton dit que non. Le rôdeur en tout cas avait de longues griffes et était joliment fort en gymnastique pour enjamber un mur de douze pieds de haut. A propos, votre charmant voisin d'en dessous ne serait pas fâché d'apprendre cela : il a une dent contre Norton, et il n'est pas homme à oublier ses petites dettes. Mais qu'est-ce qui vous prend ?

— Rien, répondit Smith sèchement.

Il s'était levé d'un bond, et son visage avait cet air que prend un homme dans l'esprit duquel une idée désagréable vient de passer tout d'un coup.

— A propos, vous avez fait connaissance avec Bellingham depuis ma dernière visite, n'est ce pas ? Monkhouse Lee m'en a dit un mot.

— Oui, il est venu ici une ou deux fois.

Après tout, vous êtes assez grand et assez laid pour prendre soin de vous-même. C'est un garçon intelligent ; pourtant malgré cela il ne me va pas. Mais c'est votre affaire. Quant à Lee c'est un excellent garçon. Au revoir. Ah ! vous savez que c'est de mercredi en huit qu'a lieu mon match avec Mullins pour les 500 mètres en skif de 12 pieds sans barreur. N'oubliez-pas de vous y trouver dans le cas où je ne vous reverrais pas d'ici là.

Smith, une fois son ami parti, posa sa pipe et se remit à ses livres. Mais malgré toute sa volonté, il lui fut impossible de fixer son esprit sur ce qu'il faisait. Sa pensée revenait sans cesse à l'homme d'au dessous, et au petit mystère qui l'entourait. Puis il se mit à réfléchir à la singulière attaque dont Hastie venait de lui parler et à l'animosité de Bellingham contre celui qui en avait été l'objet. Les deux idées persistaient à se lier dans son esprit, comme s'il y eût eu un rapport intime entre elles et cependant ses soupçons étaient si faibles, si vagues qu'il n'aurait pu les formuler par des mots.

— Le diable l'emporte ! finit par s'écrier Smith, en lançant le volume de pathologie à travers la chambre. Il m'a fait perdre ma soirée, et c'est une raison suffisante, quand il n'y en aurait pas d'autre, pour que je me tienne à l'écart de lui à l'avenir.

Pendant dix jours, l'étudiant en médecine se confina si bien dans es études qu'il n'aperçut pas son voisin, et n'entendit même pas arler de lui. A l'heure où Bellingham avait l'habitude de lui endre visite, il eut soin de rester enfermé ; une ou deux fois on appa à sa porte, mais il se garda de répondre. Une après-midi ependant, comme il descendait l'escalier, la porte de Bellingham ouvrit brusquement, et Lee sortit de la chambre, les yeux brilnts de colère, les joues pourpres. Sur ses talons descendait Belngham, sa grosse face toute tremblante de colère méchante.

— Imbécile, criait-il, vous vous en repentirez.

— Peu m'importe. Rappelez-vous ce que je vous ai dit. C'est ní, je ne veux plus en entendre parler.

— J'ai votre promesse, en tout cas.

— Oh ! je la tiendrai, je ne parlerai pas... Mais j'aimerais mieux ir Eveline morte... Une fois pour toutes c'est fini... elle fera ce ıe je lui dirai... Il n'y a plus rien de commun entre nous.

Telles furent les paroles que Smith ne put s'empêcher d'entendre, ais il hâta le pas ne voulant pas être mêlé à la discussion. Il y ait eu une scène violente entre eux c'était évident, et Lee avait t rompre l'engagement de Bellingham avec sa sœur. Smith pensa a comparaison qu'avait faite Hastie du crapaud et de la colombe. somme toute il ne fut pas fâché de ce dénouement. La face de llingham était loin d'être plaisante quand il était en colère, et n'était pas un homme auquel on dût se soucier de donner pour vie une innocente jeune fille. Smith se demanda ce qui avait en pu amener la querelle et quelle était cette promesse que Belgham tenait tant à ce que Lee n'oubliât pas.

(A suivre.)

CONAN DOYLE.
(Traduction de Geo. ADAM).

PERDUE [1]

(Suite)

Il éclata de rire, mais son rire sans écho lui parut sonner faux. Il se leva de son fauteuil et ouvrit la porte qui séparait sa chambre de celle de sa fille.

— Marcelle, lui dit-il sans préambule, est-ce vrai que tu es malade?

— Moi? dit-elle en tournant vers lui son visage blanc, que la promenade avait marbré de rose par taches irrégulières. Je suis un peu paresseuse, mais je ne suis pas malade.

— Paresseuse? répéta le père qui la voyait travailler comme de coutume.

— Oui, quand j'ai rangé ou travaillé, j'ai des envies de dormir qui me prennent tout à coup; c'est peut-être parce que je ne fais pas assez d'exercice. Et puis j'ai parfois mal ici, ajouta-t-elle en posant la main sur son cœur, mais je suppose que c'est parce que je grandis.

Elle sourit et le sourire angélique évoqua soudain devant Simon l'image de sa femme.

— Mal, là? dit-il en indiquant le cœur.

— Oui, parfois ; on dirait que les battements s'arrêtent, et alors ça me fait bien mal; mais ce n'est pas grand'chose, et je puis très bien le supporter. C'est peut-être cela qui me rend paresseuse aussi.

Simon murmura un banal : « Ce ne sera rien », et rentra dans sa chambre.

Que de fois, — il y avait bien longtemps de cela, sa femme lui avait dit : J'ai mal là, — en appuyant sa main transparente sur son cœur malade ! Il avait haussé les épaules et lui avait répondu que toutes les femmes sont douillettes. Quand elle s'était plaint d'être lasse, il lui avait répondu qu'elle était paresseuse...

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 8 Octobre.

our... le dernier jour, quand elle demandait en grâce cette nuit le repos, cette nuit suprême, qui devait être pour elle celle du ombeau, que lui avait-il répondu ? Il frissonna de la tête aux ieds en se rappelant ce qu'aujourd'hui, mieux éclairé, il nommait a stupide cruauté.

— Et voilà que Marcelle lui ressemble ! pensa-t-il, et voilà que e suis en train de recommencer avec la fille ce que j'ai fait avec la ière. Brute égoïste, qui ne sais penser qu'à toi, tu n'étais pas ait pour la famille !

Il mit sa tête dans ses mains, et resta abîmé dans ses réflexions. u plus profond de sa tourmente intérieure, il sentit une douce ain se poser sur son épaule.

— Papa, dit Marcelle, j'espère que vous n'êtes pas triste ?

Il tira ses mains et plongea ses yeux assombris dans les yeux lairs qui venaient à lui, avec une expression de tendre inquiéude.

— Il ne faudrait pas être triste, papa, reprit la voix harmoieuse, et surtout pas à cause de moi. Je suis sûre que Rose vous a it quelque bêtise, mais vous savez, papa, qu'il ne faut pas y faire ttention ; elle dit des choses sans y penser, et il ne faut pas les rendre au sérieux. Je suis très heureuse avec vous, papa, je vous ssure.

— Elle t'a donc dit, fit Simon avec effort, que tu n'étais pas eureuse avec moi ?

— Non, papa, elle ne me l'a jamais dit, répondit la jeune fille vec l'accent d'une irrécusable sincérité ; nous ne parlons jamais e cela ; mais je vois qu'elle le pense. C'est un tort, je suis très eureuse avec vous, papa. C'est si bon de vous avoir retrouvé près tant d'années !

La voix argentine s'était mouillée de larmes, mais les yeux, evenus un instant plus brillants, continuaient à sourire.

— Voilà dix-huit mois que nous sommes seuls, papa, reprit arcelle ; j'aurai bientôt quinze ans, et jamais je n'ai si bien senti bonheur de vous avoir retrouvé. Et puis, vous avez été très bon our moi, quoique je vous donne beaucoup de mal...

Sa voix s'était lassée et un peu affaiblie, le sourire avait disparu, ut l'être frêle et charmant de la jeune fille s'affaissait sous le ids d'une irrésistible mélancolie. Simon se leva et la prit tout à up dans ses bras.

— Dis-moi que tu m'aimes, fit-il en la regardant de toute son

âme; dis-moi que tu es heureuse, c'est un pieux mensonge qui n te sera point compté à crime.

— Oh! papa! je vous aime! s'écria Marcelle, le visage couve de rougeur.

— Oui, cela, c'est vrai; mais que tu sois heureuse, c'est autr chose! Un vieux grinchu, maussade comme moi, n'est point l société qu'il te faut. J'ai été égoïste... je croyais bien faire; c'e mon excuse, mais aie encore un peu de patience, ma chérie, et j te ferai une existence telle que tu la mérites

— Vous n'allez pas me quitter? fit Marcelle, prise d'un véritab effroi.

— Non... sois tranquille, j'arrangerai tout de façon à te conte ter. Aime moi seulement comme tu l'as fait jusqu'ici, et je promets de le mieux mériter.

Elle fondit en larmes; la pensée qu'elle pouvait laisser deviner Rose ou à son père ce qu'elle souffrait intérieurement, la tourme tait comme un remords. Il parvint à la calmer avec de douc paroles, et le soir, elle était aussi tranquille, mais plus joyeu qu'elle ne l'avait été depuis bien longtemps.

XXXVII

— Docteur, dit Monfort après un instant d'hésitation, penda lequel le vieux praticien l'avait observé sans l'encourager, n femme est morte d'une maladie de cœur; je voudrais savoir si c maladies-là sont héréditaires.

— Quelquefois, répondit le médecin.

Simon resta pensif. Ce qu'il avait à dire lui coûtait plus que plus grand sacrifice. Enfin, il parla :

— Marcelle a des palpitations, des étouffements; elle dit q son cœur cesse parfois de battre, et cela lui fait mal.

— Ce n'est pas surprenant, dit le docteur sans se montrer ém

Monfort le regarda d'un air irrité.

— Cela vous est égal? dit-il, alors ce n'est pas grave?

— Cela peut devenir grave et cela ne m'est pas égal, répon le médecin, mais le remède n'est pas en mon pouvoir.

— Que faut-il donc? demanda le père, en baissant les yeux comme un coupable.

— De l'air, de l'exercice, des soins, une vie heureuse... pas de larmes jamais; c'est le plus sûr des poisons...

Monfort regarda le parquet et ne dit rien. Au bout d'un moment, il regarda le docteur, et dans ses yeux troublés celui-ci vit des larmes.

— Je l'ai rendue malheureuse, reprit le père désolé; je lui ai enlevé Rose, — cette femme est insupportable, — mais ma fille l'aimait : je l'ai privée d'air, d'exercice, de distractions... je suis incapable d'élever une jeune fille... dites-moi, Monsieur, que faut-il que je fasse? Est-il encore temps d'empêcher mon enfant de mourir?

Il parlait vite, et ne voulait pas essuyer ses larmes, de peur d'attirer l'attention du docteur sur son visage décomposé; mais le vieillard savait voir sans regarder. Il lui répondit d'un ton encourageant, presque joyeux :

— Mourir! Nous n'en sommes pas là, Dieu merci! Marcelle vivra cent ans, j'espère! Elle a certainement hérité d'une disposition aux maladies de cœur, mais à son âge cela se guérit, et je ne crois pas possible qu'elle soit sérieusement atteinte. Il faudra me l'amener.

— Oui, docteur, dit Simon, du même ton désolé; mais je sais bien ce qui la guérira, ce sera de ne plus vivre avec moi...

— Quelle idée! s'écria le docteur. Si vous repreniez Rose, seulement...

— Jamais de la vie, gronda l'irascible Monfort; cette femme et moi, voyez-vous, Monsieur, nous nous entre-tuerons un jour ou l'autre.

La pensée de voir Rose tuer quelqu'un plongea le vieux médecin dans une douce hilarité, que Simon ne put s'empêcher de partager, mais en affirmant pourtant l'incapacité qu'il se reconnaissait de vivre avec la vieille servante sans sortir des gonds dix fois par jour.

— C'est la perfection, conclut il, soit, j'en conviens! mais il résulte de notre épreuve que je ne suis pas fait pour vivre sous le même toit que la perfection, voilà tout!

Le docteur réfléchissait, et Monfort le regardait d'un air anxieux.

— Je suis trop vieux, dit enfin le brave homme, j'ai aussi mes habitudes, et ma bonne est encore plus maniaque que cette pauvre Rose; mais que diriez vous des Bréault?

— Les Bréault? Pourquoi faire? dit Simon en se hérissant.

— Avant que je vous réponde, dites-moi quels sont vos plans relativement à Marcelle.

— Je n'ai pas de plans, fit Simon sans se radoucir. Je ferai pour le mieux. J'avais songé à la mettre en pension, peut-être...

— Fort bien, dit le docteur en approuvant de la tête; une pension à Passy, n'est-ce pas? Il n'en manque pas par ici : nous n'aurons que l'embarras du choix. Et vous, que ferez-vous?

— J'ai presque envie de quitter Paris, répondit Simon en hésitant; si je mets Marcelle en pension, je ne serai plus assez riche pour épargner... sa dot est peu de chose, j'aurais bien aimé à l'arrondir... d'ailleurs, elle n'a guère besoin de moi ; absent, je ne lui manquerai pas beaucoup...

— Si vous voulez la rendre très-malade, vous n'avez qu'à lui répéter cela! fit le docteur d'un ton sévère. Pensez-vous que votre fille ne vous aime pas? Croyez-vous donc qu'elle eût pu vivre si longtemps près de vous, privée de ce qu'elle avait aimé, si elle n'avait pas trouvé en vous une compensation à tout ce qui lui manquait à la fois?

— Vous croyez? fit le père ému et charmé.

— Vous le savez bien vous-même! Ce cœur tendre souffrira de votre départ, c'est assez, sans lui infliger le chagrin d'une injustice telle que vous venez de la proférer!

— Si je restais? dit Simon ébranlé.

— Il faudrait alors consentir à vivre moins isolé, à vous mêler à la vie commune, fréquenter les maisons amies, admettre chez vous des visiteurs, choisir à votre fille des amies...

— Je ne pourrai jamais! soupira Monfort avec découragement. Je suis une espèce de sauvage, moi, je ne suis pas fait pour cette vie-là... Il vaut mieux que je m'en aille... Pourvu qu'elle me regrette un peu!...

— Il ne faut pas vous en aller, dit le docteur en étendant la main vers le bras de Simon; mettez-la simplement en pension...

— Et moi? que deviendrai je? s'écria le pauvre père en se levant; moi qui me suis habitué à elle, à sa gentillesse, à sa bonté, je resterais seul dans ma tanière, où elle viendrait me voir le dimanche, n'est-ce pas? Non, Monsieur, si je me sépare de ma fille, ce sera pour me distraire par un travail acharné, pour me consoler par la pensée que ce travail est pour elle... Mais je reviendrai la voir de temps en temps pour l'empêcher de m'oublier... pour qu'elle m'aime encore...

Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et se détourna. Le docteur respecta son émotion; mais quand Monfort revint vers lui, il lui serra fortement la main.

— Vous êtes un digne homme, lui dit-il, et un bon père. Laissez passer un peu de temps, et je suis sûr que vous vous arrangerez très-bien avec Marcelle... un an ou deux suffiraient.

— Ah! je le souhaite! soupira Monfort du fond de son cœur.

XXXVIII

Marcelle entra en pension, non sans larmes amères, car elle s'était mise à aimer son père avec cette passion profonde qu'elle apportait dans toutes ses affections. Monfort, pour la décider, avait prétexté la nécessité d'un voyage en Angleterre, voyage qui pouvait se prolonger... La jeune fille avait obéi, car elle obéissait toujours, sa nature étant faite à la fois d'énergie et de soumission; mais son obéissance lui avait coûté bien des pleurs.

Au bout de quelques semaines, Simon, qui venait la voir tous les dimanches, annonça une absence assez longue et permit à sa fille de passer les jours de sortie en compagnie de Rose. Dans le premier moment, Marcelle n'y prit point garde; ce n'est que par la réflexion qu'elle remarqua la grande concession faite par son père. En effet, Rose l'emmenait chez les Bréault, où elle retrouvait ses anciens amis, et de plus une sœur de M. Bréault, venue à la requête de Robert pour tenir compagnie au vieillard, et que Rose avait prise en singulière affection.

— C'est tout le portrait de Mlle Hermine! disait-elle avec emphase.

Marcelle fut bien surprise de voir une figure longue, des cheveux plats, une personne maigre, et se demanda quelle ressemblance la bonne fille avait pu trouver entre cette vieille demoiselle toute tirée en longueur, et la figure rondelette, presque enfantine, de leur défunte amie. Mais elle s'aperçut bientôt que la ressemblance morale avait trompé Rose sur les apparences. Mlle Julie n'était point romanesque, et son esprit positif ne se nourrissait pas de chimères; mais pour la douceur, le liant et l'agrément du carac-

tère, elle avait, en effet, plus d'un point de contact avec Mlle de Beaurenom.

— C'est un agneau! disait Rose.

— Est-ce vrai, tante Julie, que vous êtes un agneau? disait Jules, dont elle était la marraine, et qui, grâce à ce privilége, la taquinait parfois, jusqu'à lui faire perdre patience.

— Prends garde! répondait elle, on prétend que les moutons enragés sont fort dangereux!

Ces innocentes escarmouches faisaient sourire M. Bréault, qui avait retrouvé ainsi l'ombre de ce bien-être apporté jadis par la présence d'une femme dans sa maison.

Robert avait plus de temps pour ses travaux. Jules, malgré l'intempérance de sa langue, était mieux tenu, et reprenait déjà peu à peu les bonnes manières d'un jeune homme guidé par une main maternelle.

C'est dans cet intérieur renouvelé que Marcelle fut introduite par sa vieille amie Rose. Un peu effrayée d'abord par des visages nouveaux, elle s'accoutuma bientôt à Mlle Julie, et sut se rendre utile à tout le monde, si bien que le dimanche était désormais moins attendu pour lui-même que pour la visite de la jeune fille.

Monfort n'était pas revenu; il travaillait là bas de l'autre côté de l'Océan et gagnait des sommes fabuleuses, écrivait il. Les lettres étaient joyeuses, car il sentait que son travail serait un jour récompensé par quelque chose de mieux que de l'argent, — par le bonheur de son enfant chérie.

Loin d'elle, il avait appris à se modifier pour elle; il veillait sur son caractère, et ceux de ses subordonnés qui l'avaient connu jadis, lors de son premier séjour, étaient tout étonnés de voir son humeur adoucie, ses paroles moins dures, tout son être, aussi énergique et courageux que jamais, plus indulgent, plus généreux, plus patient... ils ne savaient pas qu'à chaque victoire sur lui-même, leur chef envoyait à sa fille absente un remerciement et une bénédiction.

— C'est assez que j'aie laissé mourir la mère; il faut que l'enfant soit heureuse : telle était désormais la devise de ce rude travailleur, qui sut livrer une fois de plus, et gagner la grande bataille de la vie, tout étonné de se sentir plus disposé à la lutte que lorsqu'il était plus jeune et plus ardent... C'est qu'alors il ne travaillait que pour lui-même, tandis qu'aujourd'hui il travaillait pour sa fille, cent fois plus chère que sa propre existence.

Les mois passèrent, puis des années.

Marcelle venait d'accomplir ses dix-sept ans, et le docteur ait écrit à cette occasion une longue lettre à Monfort, l'avertis- nt de la nécessité prochaine de retirer la jeune fille de sa pen- on, lorsqu'un incident imprévu bouleversa la maison de la rue la Pompe.

Un soir d'hiver, en prenant du linge dans une armoire, Mlle Julie un mouvement si malheureux qu'elle tomba et se fractura vant-bras. Sa blessure était en soi sans importance, mais qu'al- ient devenir ces précieuses clefs toujours tintantes et sonnantes x mains de Mlle Julie? Rose était là, sans doute, mais Rose avait plus ses jambes de quinze ans...

Mlle Julie remettait volontiers ses clefs sonnantes à Marcelle. 'elle nommait son petit aide de camp; elle suivait des yeux cette rme agile qui allait et venait dans l'escalier, dans les corridors, ec la grâce d'un oiseau qui vole plus qu'il ne marche au ras de rre.

Bientôt les jours de congé de Marcelle furent attendus mme les véritables point de séparation des semaines et des mois.

— Que serait la maison si nous ne l'avions pas? dit un jour . Bréault en la regardant.

C'était un joli matin de juin; penchée sur les rosiers nains du rterre, Marcelle redressait les jeunes roses, courbées par un rosage trop copieux, coupait les fleurs fanées et donnait à ce petit in de terre l'air heureux des enfants bien soignés.

Mlle Julie soupira profondément. Les deux neveux étaient partis veille pour un voyage assez long. Jules savait maintenant se ffire à lui-même; il gagnait une assez jolie somme annuelle, et père pouvait désormais penser sans amertume à s'en aller de ce onde. Mais à mesure que son esprit se calmait, il prenait un érêt plus vif à la jeune fille qui apparaissait de temps à autre ns son logis. C'est avec un grand regret qu'il la voyait retourner pensionnat après les jours de sortie; il aurait voulu la garder ujours, comme une fleur, comme un rayon de lumière.

Un soir, huit jours environ après le départ des jeunes gens, ose effarée se présenta à la pension de Marcelle. L'heure etai lue, ce n'était point une fête; elle obtint pourtant, non sans ine, d'emmener la jeune fille, et dans la voiture qui les emmenait de la Pompe, elle lui expliqua ses terreurs.

M. Bréault venait d'avoir une seconde attaque; Mlle Julie avai rdu la tête, ce qui n'était pas extraordinaire, ajouta Rose, car

elle n'avait jamais dû être organisée pour faire face à de tels événements : il fallait veiller et soigner le malade, et le docteur avait ordonné d'aller chercher Marcelle.

— Aucune garde-malade ne vaut celle-là, avait-il dit.

La jeune fille s'installa sur-le-champ près de M. Bréault. Celui-ci, en rouvrant les yeux à la lumière de l'intelligence, sourit à joli visage penché sur lui. — Ma fille, dit-il.

Marcelle rougit et détourna ses yeux voilés par une larme discrète. Certes, elle l'aimait comme un père, ce vieillard doux tranquille qui n'avait jamais eu pour elle que de bonnes paroles mais l'autre, le vrai père qui était là-bas, de l'autre côté de l'eau qui travaillait pour elle après avoir souffert pour elle... devait-elle l'oublier?

Son cœur lui répondit bientôt qu'elle pouvait concilier les deux tendresses sans faire de tort à personne. D'ailleurs, pour le moment le plus pressé était de disputer au mal celui que ses enfants ne pouvaient pas soigner. Les télégrammes couraient après Jules et Robert sans les rejoindre, et revenaient, renvoyés par des hôteliers compatissants.

Enfin un soir du commencement de juillet, dans la demi-lueur du soleil couché qui remplissait encore le ciel, les deux frères rentrèrent à la maison paternelle pleins d'inquiétude, le cœur serré...

Dans la salle à manger, tranquille, M. Bréault, installé dans son fauteuil près de la fenêtre, les yeux à demi-clos, écoutait la lecture que lui faisait Marcelle. La jeune fille se penchait de plus en plus sur le livre, cherchant à déchiffrer les caractères qui se confondaient sur la page indistincte; sa voix hésitante proféra encore quelques mots.

— Je n'y vois plus, dit elle en déposant le livre, je vais demander de la lumière.

Elle se leva et tressaillit à la vue de deux ombres noires qui occupaient le fond de la salle à manger.

— Chère Marcelle, chère sœur, dit doucement Jules en lui saisissant la main, vous nous avez conservé notre père.

Robert ne dit rien ; il avait pris l'autre main ; entre eux deux, la jeune fille resta confuse et troublée, puis se dégageant sans effort elle se tourna vers le convalescent.

— Monsieur Bréault, dit elle de sa voix mélodieuse, vos enfants sont revenus.

— Quel bonheur! fit le père en cherchant des yeux dans l'obscurité croissante.

Marcelle disparut. Quand elle revint l'instant d'après avec une lampe, les deux fils, assis près de leur père, lui parlaient avec tendresse, avec respect, avec une sorte de crainte d'émouvoir trop vivement l'intelligence peut-être ébranlée par ce nouveau coup. Elle les regarda un instant, leur sourit, joignit légèrement le bout de ses doigts devant elle et les laissa retomber sur sa robe; puis, sans cesser de sourire, elle regagna sa chambre, une petite chambre tout en haut, contiguë à celle de Rose.

Elle ferma la porte et se tint devant la croisée, qui recevait les dernières clartés du jour mourant.

— Eh bien ! se dit-elle, je ne suis pas contente ? Ils sont revenus, leur père est sauvé, ils sont heureux, et moi, je pleure ! Quelle âme singulièrement mauvaise ai-je donc pour que le bonheur d'autrui me bouleverse ainsi ?

Elle pressa plus fort ses mains l'une contre l'autre, sans pouvoir éteindre sa pensée douloureuse et la réduire au silence.

— Je n'ai rien à moi, pensa Marcelle, et voilà pourquoi je souffre ! Je n'ai jamais eu de véritable asile qu'une fois, c'était chez mon père, — et je n'ai pas su m'y trouver heureuse. Je l'ai affligé, ce pauvre père; il est parti parce qu'il était malheureux aussi. Ingrate enfant que j'étais! Y a-t-il quelque chose au monde qui vaille l'amour de nos parents ?

Elle pleurait silencieusement; les larmes rapides roulaient sur ses mains.

Elle ne parvenait pas, même en s'accablant de reproches, à apaiser son cœur mécontent.

— Que c'est vilain d'être jalouse ! se dit la jeune fille ; ces pauvres jeunes gens ont failli perdre leur père, et moi, le mien se porte bien ; il est vrai qu'il est loin, mais au moins il est assuré d'une longue vie...

Elle alluma une bougie, s'assit devant son petit buvard et écrivit sans reprendre haleine :

« Cher père, revenez en France, venez vivre auprès de moi, j'ai été ingrate autrefois, mais maintenant je ne peux plus vivre sans vous ; et puis, j'ai dix-sept ans, je voudrais sortir de pension... Je ne vous ferai plus de chagrin, revenez, je vous en supplie. »

Elle cacheta sa lettre et la mit dans sa poche. Comme elle allait descendre, on frappa à sa porte. Elle ouvrit.

— Marcelle, dit une voix dans l'obscurité, vous nous manquez venez avec nous.

Elle suivit Jules sans mot dire ; son cœur était trop plein pou s'épancher en paroles.

Robert était resté près de son père, et quand les jeunes gen entrèrent, il détourna ses yeux, qu'un instant après il reporta su eux. Marcelle était pâle, et la trace de ses larmes était encor visible sur ses joues. Jules avait l'air joyeux, il babillait comm aux plus beaux jours du collége, tant il se sentait heureux d'êtr revenu, de trouver au retour une maison agréable, au lieu de scènes douloureuses qu'il s'attendait à rencontrer. Robert ne d presque rien ce soir-là.

(*A suivre.*) Henry Gréville.

LE MOULIN DE NAZARETH[1]

(Suite)

DEUXIÈME PARTIE

I

es pieds dans ses pantoufles, en chemise de nuit et en panta-
le docteur Louis Dutey travaillait dans son cabinet, avenue
vlau. A cette heure matinale, pas un bruit ne montait de
enue. Dutey avait choisi ce quartier, paisible comme un coin
tocratique de Londres, parce que sa meilleure clientèle s'y
vait concentrée. Fils d'une New-Yorkaise et d'un Agenais,
bérant la verve méridionale par un flegme de Yankee, le doc-
, au sortir de l'École de médecine, avait de suite songé à
quérir à son profit la colonie américaine, où il comptait de
breuses relations. L'exploiteur de cette brillante clientèle
à cette époque, un prodigieux charlatan, né dans les États du
, une sorte de dentiste qui, après avoir acheté pas bien cher un
ome à une Faculté locale vivant de ce commerce, et suivi les
pagnes du général Lee à un titre qu'on ne put jamais bien
ir, s'était vu forcé, un beau jour, d'émigrer sur le vieux conti
, à la suite d'une affaire d'empoisonnement où il avait joué,
ile médecin, un rôle qui déplut à la justice.

utey, dans deux ou trois circonstances où il se rencontra avec
étrange confrère, n'eut pas de peine à le confondre : il le
ondit à ce point que le pauvre docteur dut aller tenter le sort
lurs qu'à Paris. Il choisit l'Égypte et fit bien, car il est en train
ylevenir millionnaire.

[1] Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 3 décembre.

Resté maître de la place, Dutey s'y fortifia vite. A trente-ci ans, il avait une des plus belles situations médicales de Paris. le citait comme un initiateur des traitements modernes de la pl sie; il était médecin de l'hôpital Beaujon; sa clientèle, nombreu payait cher. Dans une vie si remplie, il estimait lui-même que soucis de ménage ne pouvaient trouver place; il restait donc c bataire. Et quand on lui parlait de mariage, il avait un la sourire et répondait :

« J'ai assez d'un enfant! »

Cet enfant, c'était Jacques Ebel. Quoique beaucoup plus je que lui, le poète avait été son camarade de lycée. Depuis c époque, lointaine déjà, où il accordait au petit Jacques, nat nerveuse et délicate sans cesse froissée par la promiscuité de l ternat, la protection de sa carrure d'athlète et de son autorité rhétoricien, l'affection de Loulou ne s'était pas démentie. Il a suivi attentivement les efforts de l'artiste, guidé ses débuts, appla à sa renommée commençante. C'est lui qui le soignait — et a quelle sollicitude maternelle! Il se jugeait responsable de cette précieuse : le monde avait le droit de lui en demander compte. il se dévouait tout entier à sauvegarder la santé de Jacques... P être, parfois, goûtait-il quelque amertume aux caprice fantaisies du jeune homme, à ses maussaderies subites, à injustices de petit garçon. Mais tout d'un coup, l'enfant prodi revenait : il s'abandonnait si joliment, il disait si joliment des ch affectueuses que le bon Loulou sentait son cœur se fondre com une cire. Méprisant les femmes, peut être pour les trop l connaitre, il n'avait, pour satisfaire son grand besoin de proté que cette amitié, où perçait une pointe de tendresse physiq C'était là sa seule conquête, et il l'avait acquise au prix quels dévouements! Aussi la séparation qu'il avait lui m ordonnée, l'exil de Jacques hors Paris, lui fut un vrai déchirem Être loin de lui, quand il était isolé en pays inconnu, quan souffrait! — Quelle angoisse! Puis, l'enfant n'écrivait guère, c'éta des semaines sans nouvelles, semaines d'anxiété pour le pa Dutey. Oh! l'ingrat! l'insouciant ami!

« Va-t il se décider à m'écrire aujourd'hui, après ma dép d'hier?... » murmurait Loulou, distrait de son travail par l'inq tude.

La porte du cabinet s'ouvrait; le domestique entrait, apporta courrier du matin.

ite, Dutey feuilleta le paquet. C'était une lettre de Nérac qu'il ait. Il la trouva, et aussitôt l'ouvrit.

en qu'à voir la figure du docteur tandis qu'il lisait, on eût né que les nouvelles étaient bonnes. Jacques allait bien, que tout à fait bien. A peine de temps à autre, une légère isse au cœur... Mais le grand air, la vie plus réglée opéraient eilleusement :

Je suis rose comme un chérubin, » écrivait Jacques. Et ou épanouissait son bon sourire à la pensée que son petit ues, si pâle d'habitude, allait lui revenir avec de belles eurs.

bitement Loulou devint sérieux.

Ah ! voici la femme ! »

ques, en effet, qui ne voulait rien cacher à son grand ami, arlait de Mignounète. A l'époque dont la lettre portait la rien d'irréparable ne s'était accompli encore entre Mignou- et lui. Jacques racontait seulement l'histoire de la jeune fille, avait apprise des vieux Amiac, et ne dissimulait pas son de pousser assez loin l'aventure.

Que veux-tu, mon bon Loulou, disait-il, je suis ton ordon- e, je me distrais ! »

ulou chercha dans ses souvenirs. Il eut la vision lointaine petite église de campagne, aux bords du Lot, une église choisissait souvent comme but de ses promenades, au temps jeunesse. Dans les dernières années, quand il pouvait encore lre des vacances, il y était retourné une ou deux fois, et il se lait confusément une forme agile de fillette traversant le r, garnissant les vases de fleurs et préparant les cierges.

Sacrebleu ! sacrebleu ! fit il en frappant du poing sur la table. e que ce diable de Jacques va me mettre à mal cette pauvre t là ? C'est qu'il a tout l'air d'en vouloir... le gredin !

tout en feuilletant le reste de sa correspondance, il cherchait oyen d'empêcher un malheur. Tout à coup, au milieu des rs insignifiants que sa main froissait, il aperçut une petite oppe mauve, oblongue, et reconnut l'écriture lâchée de la ption.

Qu'est ce qu'elle me veut encore ? » murmura t il.

uvrit la lettre. Sur un joli papier japonais, à grain épais, figure d'un oiseau bleu fantastique, d'une nuance éteinte, sait diagonalement, il lut ces quelques mots : « Madame

Simpson prie le docteur Louis Dutey de passer chez elle aujo d'hui à onze heures. »

« Tous les jours, alors ! » gronda Loulou.

Il regarda la pendule. Elle marquait dix heures et demie. Alo d'un air ennuyé d'homme qu'on dérange, il sonna son domestiq lui dit de faire atteler, et acheva rapidement sa toilette. Vers o heures un quart, son coupé s'arrêtait avenue Carnot, dev l'hôtel où tant de fois Jacques s'était glissé seul, le soir, cherch le mystère, enveloppant d'ombre son amour.

Depuis cinq ou six jours l'Américaine appelait chaque matin docteur à des visites forcées. Lui ne comprenait rien à cette p sistance, car il n'était guère aimable avec elle, ne pouvant lui p donner d'avoir fait souffrir son petit Jacques. Et toujours c'ét de Jacques qu'elle lui parlait. Une pareille impudence dérout l'imagination honnête de Loulou.

Elle savait bien pourtant que lui, Dutey, n'ignorait au détail de l'aventure!... Et, malgré cela, elle luiparlait de Jacqu calme, sereine et souriante.

Cette fois, elle l'attendait dans une sorte de petit salon cir laire, voisin de sa chambre à coucher. Étendue sur une cha longue, la tête soutenue par des coussins, elle semblait sommeill sous la douce lumière qui, traversant les stores et les rideau moirait, toute blondie, les tentures jaunes de la pièce. A la v ainsi, on lui eût donné vingt-cinq ans. Elle en avait trente-ci passés. Son peignoir, en grosse soie de Chine, très simple, des nait son attitude couchée, moulant les inflexions rondes épaules et des hanches, — et laissant à découvert les pieds n renversés sur le bord de la chaise, la plante en haut, dans mouvement plein de grâce étudiée. On distinguait à peine, sous crépuscule blond de la chambre, ses traits de blonde déjà fatigu Des yeux d'un gris métallique, à reflets de vieil argent, ne donn point d'éclat à cette physionomie indécise... Seulement ceux la connaissent savent qu'à de rares intervalles les prunelles de yeux-là changent de couleur et brillent comme deux clous d'or.

Au bruit des pas de Loulou qu'on introduisait, elle se leva demi et lui tendit la main.

— Enfin, docteur, murmura-t-elle faiblement ; je désespér de vous voir.

— Je regrette de vous avoir fait attendre, chère Madam repartit Loulou, d'assez méchante humeur ; mais jusqu'au jour

on aura établi un railway entre mon cabinet et votre hôtel, je me errai forcé de ne venir qu'en coupé.

— Allons, ne faites pas la mauvaise tête ! je vous pardonne... sseyez-vous près de moi ; soignez-moi. Vous ne me tâtez seule-ent pas le pouls...

Elle livra son bras, un bras un peu maigre, d'une blancheur se très transparente. Sous le réseau des veines, on voyait courir palpiter la vie.

Dutey obéit, haussant légèrement les épaules. Il connaissait les aladies d'Emma, qui ne l'inquiétaient guère... Subitement son ont se plissa.

— Tiens ! est-ce que ce serait sérieux ?

Et, lâchant le bras de la jeune femme, il courut à la fenêtre, tira usquement les rideaux, leva les stores et fit entrer dans la hambre une large lumière.

Puis il revint vers sa cliente et lui reprit le poignet, les yeux xés sur son chronomètre.

— Quatre-vingt-quinze !... scanda-t-il à voix basse. Puis, plus ut : — Potion d'aconit deux fois par heure, une cuillerée à ouche. Diète. Vers cinq heures seulement, biscuit dans un verre e madère. Avant de le prendre, bain de pieds sinapisé, aussi chaud ne possible.

— *God bless me !* s'écria Emma. Qu'est-ce que c'est que ce déluge prescriptions ? Je suis donc bien malade, docteur ?

— Bien malade n'est pas le mot, chère Madame ; un peu de ivre... trouble d'estomac. Votre vie est le contraire même de hygiène et de la raison, n'est-ce pas ? Quoi d'étonnant si par oments l'organisme se révolte ?

— Oh ! vous faites fausse route, docteur, je vous jure ! Je ne is guère sortie tous ces derniers jours. Si vous saviez combien s *gens* m'ennuient !...

Elle avait dit cela d'une voix changée, plus profonde, où parlait l sincérité de la pensée. Dutey la considéra un instant. « Elle dit rai ; elle souffre d'autre chose que des nerfs et de l'estomac. »

— Vous avez raison, fit-il tout haut, je me trompais.

— Ah ! reprit elle aussitôt, mécontente d'être devinée, et affec t de plaisanter... Vous daignez me croire malade ? Bon docteur, el diagnostic ! Allons ! Dites un peu ce que j'ai : je suis sur des carbons. Inventez, si vous ne savez pas ! Faute de me guérir usez-moi.

Loulou s'assit de nouveau auprès de la jeune femme et, tapant sur sa tabatière, qui était pleine de camphre :

— Vous amuser ?... Soit, madame. Je vais vous dire un conte bleu.

— Avec des fées ? questionna Emma en souriant faiblement.

— Avec des fées.

— Allons, j'écoute! Il y avait une fois...

— Il y avait une fois, reprit Loulou, une belle princesse, à qui sa marraine, la Fée aux Rimes, avait donné pour ses étrennes un oiseau des iles, un oiseau merveilleux. Il était beau comme un dieu d'Égypte, jouait aux échecs comme le café de la Régence, et faisait de la tapisserie comme un colonel autrichien... C'était un oiseau savant... Chère Madame, vous ne m'écoutez pas.

— Si vous croyez qu'il est amusant, votre conte ! Enfin, je suis entre vos mains. Continuez.

Loulou poursuivit :

— La princesse l'aima d'abord follement et lui donna une belle cage d'or, plus riche qu'un palais... Puis, au bout de ce temps comme elle était femme quoique princesse, elle s'en lassa. Elle chassa l'oiseau rare de sa cage royale et mit en sa place un perroquet vert qu'un prince étranger venait de lui envoyer, un perroquet magnifique, mais bête à pleurer... A propos, j'ai oublié une chose... La Fée aux Rimes avait donné à son oiseau un autre talent. Il faisait des vers comme José-Maria de Heredia.

A ces mots, Emma se souleva à demi sur son séant et fixa sur Loulou ses prunelles d'argent gris, où des fils d'or rayonnaient.

— Tiens, fit Loulou, vous vous réveillez, chère Madame ? Savez-vous que vous flattez singulièrement mon amour-propre de conteur ?

— Continuez, répondit Emma.

— L'oiseau dédaigné s'exila. Il vola longtemps, longtemps vers des pays tout à fait inconnus. L'ingratitude de sa maîtresse lui faisait le cœur triste et, quand il y songeait, il se trouvait très malheureux.

— Est-il vraiment si malheureux que cela ? questionna la jeune femme.

— Oh ! ne le plaignez pas trop. Mon histoire n'est pas au bout. Un jour il arriva près d'une rivière, sur la rivière il y avait un moulin, et dans le moulin une meunière jolie qui appela l'oiseau.

— C'est vrai, ça ? insista encore Emma.

— Évidemment, c'est vrai, puisque c'est un conte... La meu-
ère, vous disais-je, appela l'oiseau et lui donna à manger de son
us pur froment. Puis, comme elle avait le cœur très bon, elle lui
t : « Veux-tu rester au moulin ? » Et il resta. Depuis, il vécut
rfaitement heureux, et, comme les heureux n'ont pas d'histoire,
s'ensuit que la mienne est finie.

Il y eut un silence.

— Vous contez comme feu madame d'Aulnoy, dit enfin Emma
un air indifférent... Mais tout cela ne m'apprend pas quelle ma-
die j'ai.

— Chère Madame, reprit Dutey, je me trompais en disant que
istoire était finie. J'aurais dû ajouter que la princesse se lassa
ès vite du perroquet et se mit à regretter si fort l'oiseau parti
'elle en eut la fièvre... Ce sera, si vous voulez, la morale du
nte.

— Docteur, répondit l'Américaine en se levant brusquement, je
ois que vous inventez la fin de votre histoire, car elle ne vaut pas
début.

Dutey s'inclina silencieusement et prit son chapeau. Il se disait
part lui : « Je viens de perdre une cliente ! » — et cette idée ne
i déplaisait pas.

— Restez ! fit Emma. La rivière s'appelle la Baïse, le moulin
ppelle Nazareth. Mais la... femme, y en a-t-il une ? Et comment
ppelle-t-elle ?

Loulou était stupéfait. Il se croyait seul à connaître la retraite
Jacques... « J'ai fait une sottise, pensait-il. Voilà qui m'appren-
a à jouer au plus fin avec de pareilles femmes. » Il ne put s'empê-
er de murmurer :

— Qui diantre vous a dit cela ?

— Peu vous importe, brillant conteur. Mettez que c'est ma
arraine, la Fée aux Rimes.

Elle répéta.

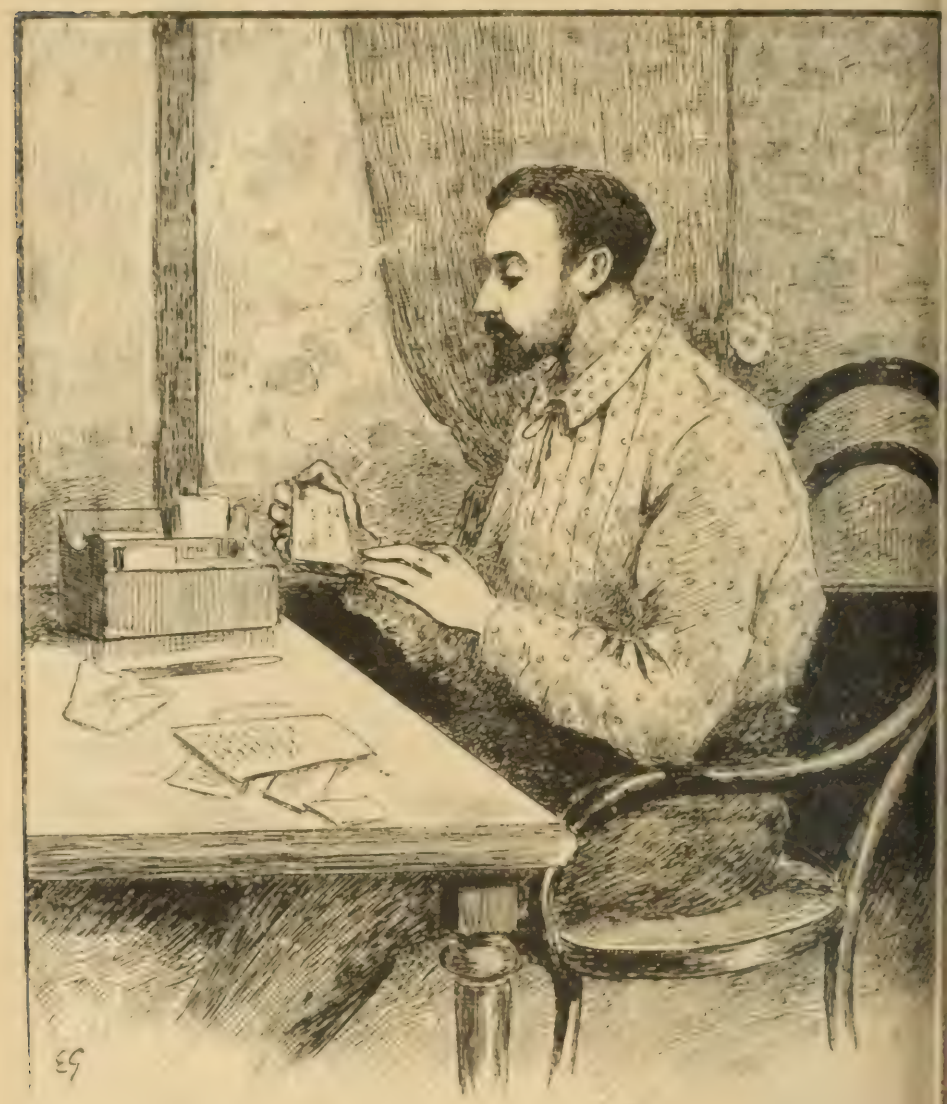
— Comment s'appelle cette femme ?

Elle se rapprocha du médecin. Les petits fils d'or qui tout à
eure rayonnaient dans ses yeux métalliques s'étaient réunis, et
aintenant, à la place des prunelles grises, deux clous d'or lui
ient. Loulou, mécontent ne disait rien.

— Tenez, Docteur, reprit la jeune femme brusquement, ne fai-
s pas d'esprit. Jacques est parti parce qu'il m'aimait toujours,
qu'il s'avouait impuissant à guérir s'il restait à Paris. Sur un

mot de moi, il reviendrait ici, obéissant, fou, comme avant. Dite si je me trompe ?

Elle se démasquait. Dutey vit le repos de Jacques encore un



Il ouvrit la lettre

fois menacé, et cette idée lui rendit la possession de lui mém

— Madame, fit-il, très grave, ce que vous me demandez là c le secret de mon ami. Il ne m'appartient pas plus qu'à vous de le pénétrer. Sans doute le cœur de Jacques a pour vous p de mystère. Vous savez si le mal est grave... vous le sav

ieux que moi. Mais, pour Dieu, ne m'empêchez pas de le guérir!

— De quel droit, reprit Emma, tenez-vous Jacques en tutelle, lui ctant sa conduite, lui défendant d'aimer, selon qu'il vous plait ou on ? De quel droit ? Êtes vous son père, son frère ou son tuteur ?

— Vous l'avez-dit, Madame, répondit Duy très simplement. e suis tout cela à la is. Je l'aime.

Elle était tombée sur un fauteuil, secouée par les pleurs.

— Et moi, interrompit Emma avec des larmes qui jaillirent enfin npétueusement, et moi, je ne l'aime pas, donc ?... Allez, jamais ersonne ne l'aimera comme moi ! Que m'importe que vous e croyiez ? Quand... quand cela est arrivé, je l'aimais quand ème... Il m'a insultée, il m'a traitée comme la dernière des lles... Eh bien, je l'aime plus qu'avant... je l'aime furieusement.

Elle était tombée sur un fauteuil, secouée par les pleurs et l'
motion. Loulou la regardait, non sans curiosité.

— Vous ne comprenez rien à tout cela, reprit brusqueme
Emma, changeant d'idée. Et vous croyez connaître les femmes
Vous avez donné à Jacques pour l'amuser, quelque maîtresse c
hasard, une fille de ruisseau que vous avez fait partir avec lui. I
vous croyez que c'est avec ça qu'il m'oubliera ? Pauvre homm
va !...

A ce moment on frappa à la porte : c'était Trocadéro qui vena
coiffer sa maîtresse.

Subitement Emma s'était calmée. Elle se leva et tendit la mai
au docteur, de fort bonne grâce.

— A bientôt, docteur, fit elle tout haut. Je vous attendrai d
main. Vos prescriptions seront fidèlement suivies ; je ne doute p
de vous recevoir en parfaite santé.

Puis, plus bas, comme il la quittait : « Je saurai le nom !
murmura-t-elle.

Loulou descendit l'escalier et remonta dans son coupé, sans tro
savoir ce qu'il faisait. La voiture partit au grand trot, car le c
cher connaissait d'avance l'itinéraire de son maître. Chemin fa
sant le docteur se disait que le rôle de tuteur a de pénibles conjon
tures, surtout quand on a pour pupille un joli poète. Comme
songeait aux moyens de prévenir une catastrophe, le coupé s'arrêt
tirant Dutey de sa rêverie pour le rappeler aux devoirs profe
sionnels.

Il était arrivé devant une grande muraille grise, percée d
fenêtres régulières. Sur la porte d'entrée, on lisait ces mots e
lettres noires : « Hôpital Beaujon. »

II

Pendant que le souvenir de l'absent tourmentait ainsi deu
êtres que le hasard de la vie avait mêlés à son passé, Jacques,
l'autre bout de la France, s'enfonçait de plus en plus dans l'oub
de ce passé, conquis corps et âme par les poignantes émotions d
l'heure présente. La fantaisie, conçue dans le désœuvremen
assouvie par une sorte de fatalité, avait pris maintenant possessio
de lui, résumant toutes ses activités, suspendant pour un temps s
pensée. Jamais, même aux premiers instants de sa liaison ave

nma, il n'avait ressenti ce brusque et total ébranlement. Les
as voluptueux d'un être simple, comme issu directement de la
ture, en l'enlaçant, l'avaient séparé du reste du monde. Il subis-
t, sans y résister, la royauté de la forme plastique, l'asservisse-
nt des caresses.

Les premiers jours de cette possession furent des jours de fièvre.
mme les deux amants n'avaient d'autre moyen sûr de se voir
e les rendez-vous nocturnes dans la chambre de Mignounète,
cques vivait maintenant dans l'attente de la nuit. Il ne quittait
ère plus sa propre chambre depuis l'heure matinale où il la rega-
ait sortant des bras de la jeune fille jusqu'au moment où, le soir,
t bruit cessant dans le moulin, un pas bien connu montait l'es-
ier. Pour justifier son changement de vie, il avait prétexté auprès
s vieux une fatigue subite, un épuisement qui le forçait à garder
lit presque tout le jour. Et de fait, les heures s'écoulaient dans
battement d'un lourd sommeil, sans rêves, sans transparences.
stement les premiers jours de juin venaient d'éclater sous un
eil terrible, qui, vers midi, grillait les haies dans la campagne
poudrait les routes de fine poussière brûlante... Même dans la
îcheur et dans l'ombre factice des chambres hermétiquement
ses, on sentait le poids de l'été à ce silence accablé, qui éteignait
tes les notes du dehors en un bourdonnement indistinct.

Sous cette atmosphère d'assoupissement, Jacques cuvait l'ivresse
sa volupté, incapable de penser, même lorsque ses yeux étaient
de sommeil, courbatu aux os des membres de la langueur des
ants qui grandissent trop vite. Quelquefois, la porte de sa
mbre s'ouvrait, Jacques percevait un frôlement de robe, une
ffée d'air chaud montant du dehors. C'était sa maîtresse qui,
ouée aussi par le désir, venait boire l'apaisement à ses lèvres.
r la pauvre fille — plus que lui encore — subissait l'affolement
premières heures de passion. Seulement, tandis que Jacques
laissait saouler égoïstement de cette jeunesse qui se donnait à
, l'enivrement de Mignounète se mêlait à un besoin de s'aban-
ner, de s'anéantir dans les bras de son ami. Elle qui avait fait
e passant l'aumône inestimable de sa beauté, elle trouvait
ore la dette de son côté, n'ayant rien à révéler à Jacques de ces
rets de l'amour dont elle lui devait l'enseignement.

Mais cette passion tardive, en soufflant sur ses ignorances, ne
abrait pas son organisme robuste. Elle ne sentait pas ses facultés
ibrer, comme l'amant débile.

Jamais, au contraire, elle n'avait dépensé tant d'activité a moulin et à la ferme.

Il lui fallait mouvoir son corps, gardant l'âme ailleurs, secou par des frissons qui la traversaient tout d'un coup.

Quand les deux complices se rencontraient seul à seul, derriè l'écran d'une porte ouverte, sous l'ombre d'un couloir, et que leu mains se cherchaient, c'était toujours elle, insatiable, qui retena Jacques.

Heureusement, c'est une loi des énergies humaines de s'épuis par leur violence même, et plus les secousses d'une passion so poignantes, plus vite elles préparent l'apaisement. L'ardeur Jacques, toute nerveuse, était condamnée à une prompte fin; et nature pondérée de sa maitresse répugnait aux désordres. Peu peu l'équilibre se rétablit. Ils jouirent des intervalles de leur amo autant que de leur amour même; leur plaisir fut aussi vif à se po séder l'un l'autre qu'à attendre et à se souvenir.

Mignounète, dont la pudeur avait un instant sombré dans trouble de la première crise, eut maintenant des hésitations cha mantes, des rougeurs et des hontes qui doublèrent pour Jacques prix de sa possession.

Jacques, de son côté, sa force physique épuisée, mystérieus ment enveloppé par la nature proche de lui, fut plus sincèr moins égoïste. Il s'abandonnait délicieusement à la jouissan neuve de se sentir le tout d'une femme... Cet amour envoyé par hasard, c'était l'oubli de son passé amer, la revanche du délaiss ment de l'autre. Pour la première fois il rencontrait un être qui se livrait à lui ni pour son argent, ni pour sa renommée. Auss pour la première fois, il fut vrai quelque temps, il fut pris. Il donna lui même autant qu'il s'appartenait, repoussant volonta rement le souci de ce qui devait arriver après, au delà du prése charmeur.

Les bruits extérieurs, dans cette atmosphère de quiétude, n'a rivaient plus qu'émoussés. Une lettre vint de Paris, certain jou contenant ces deux mots, sans signature, écrits d'une main bi connue : « *For ever!* »

Jacques les lut sans émotion : *For ever!* C'était bien dit!... Oi oui, pour toujours le charme était rompu. Jamais plus il n'offrira sa vie en pâture à celle qui l'avait torturé. N'est-ce pas meilleu l'ignorance absolue élémentaire, à qui il faut enseigner to l'amour, baiser par baiser?...

Ce furent pour tous les deux les plus doux moments. Qui leur eût dit qu'ils s'aimaient déjà moins qu'avant les eût bien surpris... Apaisés par la possession, tous deux ne tardèrent pas à éprouver un peu de gêne quand un mot, un objet leur rappelait leurs premières heures de folie commune. D'un accord tacite, ils renoncèrent aux nuits passées dans la chambre. Jacques, chez qui l'imagination commençait à revivre, à réclamer ses droits, se sauvant la première du naufrage de ses facultés, inventa des rendez-vous

Tous deux s'étaient pris d'amour pour ce paysage délicieusement triste.

nocturnes, des promenades à deux dans la campagne avoisinante. Rien, sous nos ciels pâles de Paris, n'est comparable à ces nuits admirables du pays d'Albret. Ils en eurent de lumineuses, pleines de la clarté bleue de la lune, veillant le sommeil de la campagne. Ils en eurent de sombres, des nuits noires animées seulement par la palpitation des étoiles. Les voix du silence parlaient dans la transparence de l'air, — un frôlement de brise courte entre les nuages de la Baïse, quelque chant persistant d'insecte vers les prairies, puis surtout, au loin, comme un éternel et mystérieux bruit de sonnailles que tour à tour, capricieusement, éloigne et rapproche

le vent... Ils se donnaient rendez vous près du moulin... ne sortant pas ensemble : ils se rejoignaient assez loin pour que leur secret ne fût pas à la merci d'une rencontre...

Avec un bonheur qui les surprenait eux mêmes, ils avaient su le dérober à l'œil soupçonneux des vieux, et les domestiques de la métairie, s'ils s'étaient aperçus de quelque chose, demeuraient discrets.

Jacques partait le premier, laissant la porte d'en bas entr'ouverte. Il suivait l'étroit sentier bordé de deux haies qui mène à la Garenne. Il s'asseyait au pied du premier gros arbre, lieu fixé pour le rendez-vous. Bientôt, là-bas, une porte s'ouvrait, modulant dans le silence un arpège mélancolique. Puis le gravier du petit chemin craquait sous un pas, puis une ombre débordait les haies.

Ils se rejoignaient, pris aux lèvres, tout de suite, en un baiser interminable... Ils partaient, les mains enlacées; ils s'enfonçaient sous la Garenne. La poésie d'un silence d'église les couvrait. Leurs yeux, s'habituant à l'ombre, distinguaient bientôt les fantômes des troncs de chêne et le reflet métallique de la Baïse derrière le rideau de verdures. Par les trous de la voûte feuillue, çà et là tombaient sur le sol, les nuits de lune, de grandes flaques de lumière éparpillée, frissonnante...

A mesure qu'ils avançaient, un bruit d'eau courante, d'abord à peine perceptible, se faisait plus distinct : chanson mélancolique de la source où, d'après la légende, se noya Fleurette, la petite jardinière du roi Henri, son amante heureuse, puis délaissée. La source sort d'une grotte creusée à même le roc ; vers sa partie basse, la grotte s'approfondit, démasque un large bassin d'un pied et demi de profondeur environ, où dort une nappe d'eau. L'aspect de la pierre est singulier. Des herbes en touffes, des taches noires comme des brûlures, et, suspendues au roc, d'innombrables toiles d'araignées, auxquelles la buée emprisonnée dans leurs mailles donne l'apparence d'un mince tissu d'acier. Juste à côté de la grotte, une petite construction de pierre, à fronton triangulaire, laisse échapper l'eau canalisée : et cette fontaine a bien l'apparence d'un tombeau.

Tous deux s'étaient pris d'amour pour ce paysage délicieusement triste. Le souvenir de leurs stations nocturnes s'attachait à ce coin béni, quand, la voix troublée, ne sachant plus que se dire et ne s'entendant plus parler, ils s'asseyaient, mêlaient leurs mains égarées. Jacques connaissait la légende, il l'avait lue, contée en

trois lignes dans un guide Joanne où elle était déclarée apocryphe, « parce que, disait-on, l'eau avait trop peu de profondeur pour qu'on pût s'y noyer ». Il l'avait redite à Mignounète, et la jeune fille avait pleuré, non qu'elle en appréciât bien nettement le charme, mais parce qu'elle sentait confusément, avec la petite jardinière de Henri IV, une parenté de son cœur...

Ce coin de la Garenne — plein des souvenirs de royales amours — fut fatal à leur tendresse. Jacques, qui peu à peu redevenait homme de lettres, conçut tout d'un coup l'idée d'en faire le cadre d'un poème. Il s'y mit sans documents, incapable qu'il était d'étudier un sujet dans un livre. Et bientôt, saisi par son œuvre, il se retrouva l'être double d'autrefois, l'un épiant l'autre, cherchant les effets, analysant les sensations.... Quand ils étaient assis tous les deux sur la margelle de la fontaine, Jacques, certaines fois, s'arrêtait au milieu d'un transport pour faire répéter à sa maîtresse un de ces mots adorables qu'il voulait retenir et que la passion lui faisait monter aux lèvres dans le doux parler de son enfance.

Si la pauvre petite avait eu quelque clairvoyance, elle se serait, dès l'abord, refusée à cette idylle en plein air, que Jacques avait inventée pour parer d'un attrait d'originalité une liaison qui déjà ne lui suffisait plus. Au bout de quelque temps, elle dut s'apercevoir que le besoin de sa présence tourmentait Jacques bien moins qu'aux premiers jours. Une préoccupation mystérieuse, qu'elle ne pénétrait pas, commençait à poursuivre le poète jusque dans ses bras. Souvent elle se sentait gênée par le regard singulier qu'il fixait sur elle, où il entrait plus de curiosité que de tendresse. Leurs promenades nocturnes se glaçaient de longs silences. Jacques, très sincèrement pris, avait d'abord parlé presque tout seul, se chargeant à lui seul de faire les paroles de leur chanson amoureuse, à laquelle la nature prêtait ses mélodies. Maintenant qu'il redevenait maître de soi, il était frappé, par moments, de la nullité de cette fille. Rien ne la touchait que les caresses, sous lesquelles, par exemple, elle vibrait merveilleusement... Mais la séduction des paysages, mais le charme des rythmes, même ceux des poésies nationales, la laissaient indifférente. Un jour qu'ils étaient seuls au moulin, dans la vaste salle du rez-de-chaussée, Jacques, ayant presque achevé son poème, eut l'idée bizarre d'en lire quelques pages à Mignounète. Il lui fallait occuper de son œuvre d'autres que lui-même. Elle parut l'écouter avidement, les yeux dans les yeux... A un moment il s'interrompit, se tourna vers elle, quêtant une ad-

miration. Elle, qui, tout occupée de le regarder, n'avait pas entendu un mot de sa lecture, crut à un de ces muets appels d'amour qu'il avait autrefois. Elle lui jeta ses bras autour du cou et mit ses lèvres sur les siennes... Mais Jacques la repoussa, froissa son manuscrit rageusement, et sortit de la pièce sans rien dire... Il l'aurait battue.

Bien qu'il gardât encore au cœur un peu du désir de la beauté de Mignounète, il n'eut pas la prudence d'éviter le retour de pareilles scènes, et bientôt il s'établit entre eux une sorte d'inquiétude permanente, accrue par l'égoïsme incurable de l'amant, par la soumission désolée de la maîtresse. Les promenades nocturnes cessèrent à leur tour. Seulement, malgré lui, des accès subits de passion ramenaient encore parfois le jeune homme, la nuit, dans la petite chambre où il avait cueilli le premier baiser de Mignounète. Il y revenait, fouaillé de désir comme autrefois, trouvant plus de saveur aux caresses de cette enfant qu'il avait abreuvée de dédains, usant ce qui restait de sincérité à sa passion dans des promesses de retour et de fidélité.

(*A suivre.*) Marcel Prévost.

LE PORTE-CARTES[1]

(Suite)

Imposante, elle passa dans la salle à manger, se livra à une vue des armoires, compta le sucre, revint au salon où elle remit ı cadre d'aplomb, alla coucher Kiki dans un cabinet noir et, sur coup de neuf heures, s'enferma dans sa chambre. Il y avait de lumière sous la porte de sa bru. D'abord, elle n'y prit pas garde, chose n'ayant rien de particulier. Mais, habituée aux petits uits de la chambre voisine, elle s'étonna du silence. Sa manie espionnage était telle qu'elle avait aménagé dans la cloison un deux petits trous, habilement dissimulés, auxquels il lui était ile de coller son œil. Elle avait épié ainsi plus d'une fois Claire, ns les petits actes de sa vie et jusqu'en sa toilette intime, par riosité malhonnête. Elle s'approcha du judas, et aperçut un ste et des mains qui tenaient quelque chose qu'elle distinguait ıl, un petit livre ; non, un calepin! La persistance avec laquelle aire, immobile, le contemplait, l'intrigua vivement.

Elle changea de place, et montée sur une chaise, plongeant d'un tre trou dans la pièce, elle discerna le porte-cartes et la photo-ıphie de Nyst. Comme ils lui étaient inconnus, elle se demanda qu'un tel objet pouvait faire dans les mains de Claire. L'air ueilli, le regard fixe et perdu de celle-ci la frappèrent aussi angement. Une démangeaison de savoir lui prit, si cuisante il lui sembla que des ventouses lui tiraient l'âme du corps. Les ıx hors de la tête, la bouche humectée de salive, tant son impa-ıce était vive, elle s'étouffait à retenir son souffle. Sa première ısée fut d'ôter ses souliers, de se glisser dans le corridor et, par brusque irruption, de surprendre Claire et son secret. Rien ne opposait, la clef ayant été naguère adroitement égarée par elle amais remplacée, afin qu'elle pût entrer à toute heure. Mais, ıme elle allait s'aventurer, Claire, soit que cet œil invisible

[1] Voir le numéro de *La Lecture* du 10 décembre.

braqué sur elle lui inspirât un malaise, soit peur d'un léger bruit souffla vivement sa bougie.

Mme Gerbault vit dans cet acte les plus coupables indices e conçut des soupçons tels qu'elle n'osait les formuler. Devait ell intervenir immédiatement, ou attendre que Claire fût endormie L'oreille collée au mur, puisqu'elle ne pouvait voir, elle écouta le tâtonnement furtifs du coucher, le bruit flou des bottines, le frôle ment des jupes, le heurt d'un broc de porcelaine, puis le petit cr du sommier sous un corps.

Deux heures s'écoulèrent, et bien qu'elle eût fini par s mettre au lit, elle restait encore aux aguets. Vers minuit elle s leva, avec des précautions extrêmes, et, un bougeoir en main, s coula jusqu'à la porte de Claire ; là, avec un saisissement au cœur elle tourna le loquet et poussa fort : un écroulement d'objets e l'émiettement d'une carafe et d'un verre, précipités du haut de l table de nuit placée en barricade, répondirent à son attaque Claire réveillée poussa un grand cri.

— C'est moi, c'est moi, se dépêcha de dire Mme Gerbault attrapée et colère. Pourquoi vous barricadez-vous ? J'ai cru vou entendre appeler, et je suis venue. En voilà une idée ; mais levez vous donc, cette carafe inonde le parquet !

Claire étancha l'eau avec une serviette, mais sans retirer l table de nuit qui la protégeait, Mme Gerbault dut faire retraite.

— Pourquoi vous barricadez-vous ? grommela-t elle. Est-ce qu vous avez peur ?

— Oui, dit Claire.

Les yeux de Mme Gerbault fouillaient la chambre ; elle ne vi pas le porte cartes, sans doute il était caché sous le traversin.

— Eh bien, recouchez-vous et tâchez de dormir, à demain !

L'accent avec lequel elle prononça ce mot, sonnait la menace.

IV

Au moment où Claire, habillée tôt et prête à sortir, mettait se gants, sa belle-mère surgit :

— Je vous accompagne au bain.

Elles échangèrent un regard pénétrant et descendirent ensemble Au bas de l'escalier, Mme Gerbault dit :

— J'ai oublié mon mouchoir, allez devant, je vous rattrape.

Remonter en hâte, pénétrer dans la chambre de Claire, ouvrir es tiroirs et sonder le traversin sans résultat, ne lui prit que uelques instants. Elle jeta, en sortant, un regard soupçonneux ans la rue, n'y vit rien d'anormal; elle rejoignit Claire, et toutes eux de nouveau croisèrent entre elles le même regard significatif, ù une défiance réciproque parlait. Feignant de faire tomber un li à la robe de sa bru, elle vit Claire porter vivement la main à sa oche.

— Bon, pensa-t-elle, elle *l'a* sur elle.

Il ne lui fallait plus qu'une occasion pour lui permettre de s'en mparer; pendant le bain, ce serait facile sans doute. Elle réclama ne cabine à deux places, ce qui ne lui arrivait jamais. Claire, evant l'homme du comptoir, n'osa protester, malgré sa répunance. Pressentait-elle un piège, et qu'un déshabillage complet llait la mettre à la merci de son ennemie? Elle se dévêtit avec ne lenteur malhabile, ayant soin d'isoler ses effets sur une chaise, portée de sa main. Mme Gerbault avait tiré le rideau de séparaon; et comme il était court, on voyait ses gros pieds plats, aux oigts couverts de durillons, et le bas de son mollet énorme. Elle ntra dans sa baignoire, et Claire put se plonger dans la sienne. 'ette promiscuité la choquait beaucoup, jamais elle n'avait senti utant de répulsion pour sa belle-mère; l'idée de leur double nudité ı rendait toute honteuse; elle n'osait faire un mouvement dans eau et ne tarda pas à réclamer un peignoir. Mme Gerbault l'imita.

Claire avait passé un jupon et se rassurait déjà, quand le rideau rinça brusquement; et la grosse femme en chemise, résolument, élança sur la robe suspecte et fouilla la poche pour en extraire le orte-cartes.

Elle le tenait! Claire indignée s'écria, d'une voix contenue ar la peur d'un esclandre :

— Comment osez-vous?... Rendez-moi cela!

Mme Gerbault la repoussa violemment; déjà elle avait regardé. ı la photographie de Nyst et son nom.

— Ah! très bien, très bien, ricana t-elle, c'est du joli! Il me mble que je connais ce visage? Eh mais, eh mais! C'est votre iveur d'hier! Ah! vous donnez des rendez-vous au *Bon Marché*, vous gardez dans votre poche le portrait de vos amants!

— Rendez cela! grondait Claire suffoquée, les ongles en avant. ais elle n'attrapait que le vide, et l'autre escamotait le porte-rtes en l'air comme dans un tour de passe-passe : elle avait l'air

hideux, ainsi dépoitraillée, avec tout ce qu'on voyait de sa mons-trueuse personne, dans la lutte!

— Répondez, ordonna-t-elle, répondez, fille perdue, coureuse C'est votre amant, n'est-ce pas? Un joli garçon, vraiment! Mai non, c'est impossible, où l'auriez-vous connu? Parlez donc N'avez-vous pas honte, étant veuve, de salir la mémoire de votr mari? Ah! mon pauvre malheureux fils!...

— Voulez-vous me le rendre! intima Claire, excitée par l défense à coups de bras de sa belle-mère, et se jetant sur elle ave tant de violence qu'elle faillit la faire crouler dans la baignoire mais elle reçut à travers les yeux une flaquée d'eau brutale aveuglée, elle happa quand même le porte-cartes, et, pour fair lâcher prise à son ennemie, elle la mordit cruellement au pouce Mme Gerbault étouffa un cri et abandonna le carnet. L'œil hagar elle secouait en l'air son pouce meurtri; tout à coup les dents l claquèrent, et elle se mit à pleurer. Claire se rhabilla en hâte, l sang-froid lui revenait, elle avait une peur atroce qu'on ne les eû entendues. Bien qu'indignée, les sanglots de la vieille femme lu firent mal, et avec un regret sincère, elle lui dit :

— J'ai eu un mouvement de colère, je vous en demande bie pardon!

Mme Gerbault ne répondit point, elle poussait des gémissement bas comme ceux d'un enfant que la rage étrangle, et cherchait se vêtements sans les voir, car les larmes troublaient sa vue. Clair lui présenta ses bas, son corsage et sa jupe; elle lui boutonn même ses bottines, honteuse de la voir incapable de se servir d son pouce. Mme Gerbault ne paraissait pas s'apercevoir de se soins, ni lui en savoir aucun gré.

— Je vous demande encore pardon, répéta Claire humblemen sur le pas de la porte, comme elles allaient sortir de la cabine.

Mme Gerbault lui répondit à voix basse :

— Malheureuse! et son regard enflammé, le dégoût de ses lèvre accentuèrent l'insulte. Si elle avait condescendu à un mot d'oubl Claire lui aurait tout expliqué, et se fût disculpée, avec ce besoi d'estime et cette horreur du mépris qu'ont les âmes nobles.

Mais l'outrage la raidit, et elle dédaigna de se défendre.

Si vraiment elle me croit coupable, pensa-t-elle, je ne rester pas une minute de plus sous son toit! Je la méprise en ce ca autant qu'elle peut me mépriser!

Elle ne songea pas que les apparences la condamnaient. Dan

rue, elles ne se parlèrent point. Mme Gerbault, la face contractée, nait son pouce entortillé dans son mouchoir: un instant elle y garda; la chair était violacée, et la trace des dents s'y voyait. laire eut toutes les peines du monde à maitriser une crise de erf et de sanglots; sa gorge se serrait affreusement.

Rentrée dans l'appartement, sans même songer au déjeuner qui attendait, elle s'en fut dans sa chambre que la Bretonne était en ain de faire. Sans se soucier d'elle, Claire retira de sa poitrine porte-cartes et le trouva si meurtri, souillé d'eau et déchiré, u'une grande pitié l'étreignit, une détresse enfantine en voyant portrait de Nyst tout gâté. Elle eut honte comme s'il allait voir ce qui s'était passé et qu'elle dût lui rendre son porte-cartes n cet état, avec des excuses. Pourtant elle était fière, et en même emps désespérée, de l'avoir ainsi défendu. Elle ne s'était pas ncore demandé comment sa belle-mère avait pu savoir qu'elle vait en sa possession ce carnet et qu'elle le cachait si bien. Elle evit toute la scène d'agression : aurait-elle eu lieu sans le malenontreux porte-cartes? Au fond, sa présence sur elle était inexplicable, inavouable même; ce n'était pas à elle, rien ne l'autorisait le garder. Ses remords s'avivèrent, et elle comprit qu'elle devait séparer de ce dangereux souvenir; mais il lui eût été trop amer e le jeter. Puisqu'il appartenait à Nyst, c'était à Nyst qu'elle evait le renvoyer. Et pour agir très loyalement, se laver de tout oupçon infamant, elle devait mettre sa honte bas et raconter la rité à Mme Gerbault; bien plus, elle la prierait de renvoyer elleème ce porte-cartes. Sa belle mère, par là, se convaincrait qu'elle ait innocente. Mais, pour faire un pareil sacrifice, il fallait raiment que l'idée de se voir méprisée lui fût insupportable; tant ieux d'ailleurs, si cela lui coûtait! elle expierait ainsi la mplaisance de ses pensées envers Nyst. Ce bel accès de vertu i fit chercher sa belle-mère dans tout l'appartement, mais la retonne lui dit :

— *Elle* est allée chez Mme Sindoux.

Claire redoutait cette amie de Mme Gerbault, mielleuse, fausse, gonflée de venin froid. Elle se vit déshonorer auprès d'elle, se présenta les commérages indignés des deux femmes; et, par erté blessée, elle revira : non, elle ne dirait rien à Mme Gerbault, ais elle renverrait elle-même le porte-cartes à Nyst, et sur-le-amp.

Elle l'enveloppa de papier blanc, le ficela, le scella d'un cachet

de cire, pour éviter toute curiosité indiscrète, et, sans mettr d'adresse, elle alla trouver la Bretonne dans sa cuisine :

— Portez cela tout de suite rue Notre-Dame-des-Champs, 27 Vous demanderez M. Georges Nyst, vous le lui remettrez en main propres, sans dire de la part de qui vous venez. Il n'y a pas d réponse. Si l'on vous questionne, ne répondez rien.

La petite Bretonne tourna vers elle sa petite face rougeaude aux yeux gris perçants, et avec une expression de terreur :

— Et *Elle?* Qu'est-ce qu'*Elle* dira si je sors?

— Allez, je le prends sur moi, dit Claire.

— *Elle* m'a donné mes huit jours hier, *Elle* me les retiendr peut-être si je sors sans sa permission!

Et avec une expression rusée de connivence, qui mettait Clair au même plan qu'elle et lui fit sentir son humiliante infériorité

— Ah! dame! c'est qu'*Elle* est la maîtresse, voyez-vous!

Elle obéit pourtant. Penchée à la fenêtre du troisième étage pour la voir passer, Claire eut envie de la rappeler et fit un gest vague. Mais la bonne, tournant le coin de la rue, disparaissait Alors elle se jeta sur son lit, sous les regards des Gerbault en plâtr et en peinture, et elle pleura, comme jamais elle n'avait pleuré!

V

Georges Nyst ne pensait qu'à son inconnue. La veille au soir, i avait rôdé le long des grilles du Luxembourg jusqu'à une heur avancée, épiant, dans cette rue du Luxembourg, qui est courte, s'i ne verrait pas sortir d'une des maisons les deux femmes ensembl ou l'une d'elles. A la longue, il s'était lassé ; rien ne prouvait qu'elle habitassent là, elles avaient pu s'y arrêter, seulement en passan pour une visite. Et cependant un espoir tenace lui faisait croire quand il levait les yeux vers les rangées de vitres éclairées ou som bres, que celle qu'il cherchait devait s'accouder souvent à l'appu fleuronné d'une de ces fenêtres ; il en élisait une, de préférence autour de laquelle, d'une caisse en bois, montaient des plantes grim pantes. Si une ombre se découpait sur la transparence d'un rideau un étrange petit mouvement remuait son cœur. Rien de plus en fantin ; mais les sentiments vrais ont de ces ridicules. A la fin, s'en alla.

Toute la nuit il pensa au porte-cartes, *Elle* l'avait pris tout de ite du geste un peu fou dont on reconquiert un objet perdu. Mais femme est si rusée comédienne, peut être n'avait-elle pas été pe ? Dans le premier cas, en reconnaissant son erreur, qu'avait-e pensé ? Dans le second, que ferait-elle ? L'idée qu'elle avait ut-être un mari lui vint alors ; le deuil qu'elle portait ne mar ait pas nécessairement qu'elle fût veuve ; mais sa jalousie pré-a écarter cette hypothèse. Mariée ou non, il suivrait jusqu'au ut l'aventure, ému par l'appel de ces beaux yeux tristes, à moins 'elle ne lui signifiât elle-même qu'elle ne voulait ni être protée ni servie, même de loin.

Il se mit au travail de grand matin, cherchant sur le papier anc, de la pointe d'un fusain, à défaut d'une ressemblance acte, la silhouette et le profil perdu de son amie. Autour de lui, ns le désordre d'un atelier assez élégant, des toiles nombreuses estaient, non pas un talent de maitre, mais beaucoup de facilité d'intelligence. Dans la foule du Salon, Nyst tenait un rang horable, quoique sans éclat ; sa fortune lui permettait de vendre u sa peinture. Très dilettante et très raffiné, il était supérieur à n talent ; l'indulgence de ses confrères le jugeait un bon garçon.

Un coup de sonnette violent le fit sursauter : un autre coup sui , aussi impérieux ; sa femme de ménage étant absente, il alla vrir. Une servante à coiffe bretonne, un petit paquet blanc à la ain, demanda :

— M'sieur Nyst ?

— C'est moi.

— Voilà !

Elle lui tendait le paquet, prête à tourner les talons. A la forme ite et rectangulaire de l'objet, il eut un pressentiment.

— Qui est-ce qui vous envoie ?

— J'ai rien à dire, et y a pas de réponse. Voilà.

Elle lui tendait toujours le paquet, qu'il ne prenait pas, devi nt presque et le cœur battant soudain.

— Veuillez entrer ! fit-t-il.

Mais elle secoua la tête d'un air malin et obstiné, et recula :

— Je ne vous mangerai pas, dit Nyst, qui tira de son gousset pièce de cent sous, et se l'incrusta dans l'œil en guise de mo le.

— Je l'pense bien, dit la Bretonne, et une expression de convoi i et de méfiance bigarra sa face.

— Entrez donc ! fit il l'attirant brusquement, quoique avec douceur. Poussée dans l'atelier, elle ouvrit des yeux énormes et devint toute rouge à la vue des toiles, dont certaines représentaient des femmes nues.

— En v'là un métier ! fit elle.

Et le feu qui lui était monté aux joues lui fit dire, intimidée :

— Y fait bien chaud !

— Voulez-vous vous rafraichir ? Peut-être bien que vous aime l'anisette ! insinua-t-il avec une persuasive fermeté.

— Non, j' n'aime que le vin pur !

Elle ajouta fièrement :

— Mais je ne bois que quand j'ai soif!

Il ouvrit un placard, en tira une bouteille de bordeaux entamé et un verre ; il versa :

— Buvez donc! ordonna-t-il.

— A votre santé ! dit la bretonne après une courte hésitation. Elle vida le verre avec lenteur, le reposa et tendit le petit paquet.

— Voilà, répéta-t-elle encore.

Il déchira l'enveloppe et reconnut son porte-cartes, dans quel état, bon Dieu ! Il le tourna et le palpa, le flaira, déconcerté. L'inconnue l'avait-elle ainsi détérioré par colère et mépris ? Mais quelle apparence ? Dans ce cas, le renverrait elle ? Peut-être une autre personne avait-elle commis le dégât ?... Dans quel but ? Par méchanceté ? Un petit mystère tragique s'accusait il dans ce froissement et ces déchirures ? Ce renvoi signifiait-il de la part de l'intéressée : « Voyez à quoi vous m'avez exposée ? : » Et serait-ce par une de ces contradictions si fréquentes au cœur humain, à la fois un ordre de ne plus troubler son repos, et une invitation désespérée à la secourir ?

— Causons ! fit-il.

— N'y a rien à dire, éluda la Bretonne ; et d'une voie affaiblie car Nyst jonglait avec la pièce de cent sous :

— N'y a pas de réponse !

Il insista : ce fut la comédie la plus étonnante. Elle ne savait rien, ne voulait rien dire. Pendant ce temps la pièce d'argent dansait, virevoltait aux doigts de Nyst, hypnotisant les petits yeux gris de la paysanne.

— C'est la vieille dame qui vous a chargée de remettre ça ?

La bonne se taisait, entêtée. La pièce de cinq francs sauta au

afond et disparut derrière le dos de Nyst. Alors elle lâcha d'un upir :

— Non, c'est la jeune.

— Et la mère, était-elle là?

La pièce reparut, hors du gousset, montrant le bout de son nez.

— *Elle!* et la servante rentra la tête entre les épaules, comme e tortue peureuse; non, *Elle* n'y était pas. *Elle* est sortie! Et ıt que je m'en retourne, *Elle* me mécaniserait!

Là-dessus, la pièce s'évanouit de nouveau.

La Bretonne fit la grimace et ajouta, une rectification ne pouıt la compromettre :

— C'est pas la mère d'abord, c'est la belle-mère!

— Il y a un mari?

— Mort, il y a deux ans; vous ne le savez donc pas, que vous le mandez?

— *Elle* est méchante, hein? dit Nyst, plaçant cette fois l'écu en ıilibre sur le bout de son nez.

— Un loup garou! *Elle* épouvante tout le monde, même le conrge, un homme qui a été soldat!

— C'est au 32 que vous demeurez?

— Au 48!

— Je croyais que c'était au 15.

— Au 48!

— Et la jeune dame, est-elle heureuse?

— Mame Paul Gerbault? elle ne rit ni ne chante, on ne l'entend , c'est un oiseau en cage.

— Quel air avait-elle en vous donnant cette commission?

— Un air?... La bonne chercha : — un air tout chose, et les ıx rouges, comme si elle s'était disputée.

— Vous les avez entendues?

— Non, elles rentraient du bain.

l examina avec attention les taches d'eau qui délavaient, par ce, le carnet et la photographie. Ses soupçons divaguèrent, ıplètement égarés.

— Elles vivent seules, ces deux dames?

— Toutes seules, elles ne voient personne, ah! si, Mme Sindoux, vieille sucrée!

— Et le mari, qu'est-ce qu'il faisait?

— M. Gerbault? il était dans un ministère, attendez, aux Tra x civils. Ah! on en parle assez souvent, de lui. *Elle*, s'entend!

— Et pas l'autre ?

La Bretonne secoua énergiquement la tête.

— Qu'est-ce qu'on dit d'elles dans le quartier ?

— Rien, qu'elles sont honnêtes. Elles payent comptant.

Et s'enhardissant, avec un éclair de méfiance :

— Pourquoi que vous voulez savoir tout ça ? C'est-il que vo leur voulez du mal ? Ah ! vous ne *la* connaissez pas ! *Elle* est pl maligne qu'un singe ! *Elle* est plus méchante qu'un âne roug Vous la croyez bien loin, *Elle* vous tombe dessus. *Elle* m'a don hier mes huit jours, moi qui vous parle.

— Et vous cherchez une place ? fit Nyst. Asseyez-vous là, vais vous donner une lettre pour votre maîtresse, pour Mme Ge bault la *jeune*, hé ! pas de confusions ! Tenez, buvez un pe coup en attendant et regardez l'Empereur.

Il lui glissa l'écu, qui portait le profil impérial ; elle l'escamo aussitôt en demandant :

C'est-y une lettre écrite que vous allez me donner ?

— Bien sûr !

— Je n'en veux point, je s'rais chassée.

— Mais puisque vous l'êtes déjà ! Et mi-sérieux, mi-plaisan — Si vous voulez, je vous prends à mon service, quarante fran par mois, dix francs de vin et pas grand'chose à faire ?

— C'est-y ben vrai ?

Nyst avisa un crucifix d'ivoire, pendu au fond de l'atelier, étendit la main :

— Sur le Christ !

— Vous êtes un enjôleur ! dit la Bretonne sans se décider.

Il prit une plume et se mit à écrire avec rapidité.

— Vous êtes donc son galant ? demanda-t-elle subiteme frappée.

— Non, dit Nyst. Ça vous intéresse ?

— Je ne suis pas curieuse, répondit-elle vivement.

Il plia sa lettre en petit triangle et dit :

— Je vais vous accompagner ; c'est sur mon chemin.

— Vous êtes trop honnête !

Elle dit cela avec une telle conviction, et en même temps av un pétillement si fin dans les yeux, qu'il se demanda si elle ne moquait pas de lui. Dans la rue, il la fit jaser ; plus à l'aise sur trottoir et au milieu des passants, elle déclara tout ce qu'el savait des dames Gerbault ; la pièce de cinq francs battant

che la grisait de verve; elle avait, au milieu d'un fatras de aiseries, des lueurs de bon sens peuple qui éclairaient Nyst.

— Entrons dans le Luxembourg, dit-il prudemment; ils lon-rent une allée.

— V'là la maison, dit elle, nous sommes au troisième, tenez, à les deux fenêtres! Mais ma cuisine est sur la cour! fit-elle n ton de regret.

Il pensa :

— C'est ça qui m'est égal! et lui glissant le petit billet à l'abri n massif de lilas :

— Remettez-le de suite à la jeune femme. Si la vieille est ren-e, tâchez qu'elle ne se doute de rien. Dès que vous aurez remis lettre, redescendez sous un prétexte et venez me le dire.

— Aïe aïe! et si la jeune me gronde, et si elle raconte la chose a vieille, qu'est-ce qui m'arrivera? gémit la Bretonne.

— Vous ferez la bête! dit Nyst. Celle qui n'a rien compris et i n'a pas cru mal faire.

— Dites-moi l'heure qu'il est.

Il consulta sa montre.

— Aïe! aïe! aïe! Mon déjeuner qui n'est pas fait! Ah bien as en recevoir! Tout ça pour vous! marqua-t-elle d'un regard isé qui tirait sur lui une traite de reconnaissance.

— N'ayez pas peur, avec moi il y a toujours quelque chose à gner! — Et Nyst cette fois fit luire une pièce d'or. — Revenez e, je vous attends ici.

La Bretonne le quitta brusquement et entra dans la maison. ché derrière son massif, il ne quittait pas des yeux les fenêtres. n cœur se prit à battre avec violence, comme au temps où il it collégien. « Elle monte l'escalier, elle ouvre la porte, elle va ns sa cuisine. On l'interroge, si Mme Paul Gerbault est seule. lui glisse la lettre. Et alors?... que se passe-t-il? Elle va être ensée, sûrement; un amour déclaré, des offres de service, des uses pour ma conduite d'hier, une demande en grâce de rendez-s où je puisse me disculper et lui faire connaître mes senti-nts, tout cela, en quelques lignes surtout, est bien brutal, mais faire? comment m'y prendre autrement? » Une comparaison gaire lui vint à l'esprit : « On ne fait pas d'omelette sans casser oeufs. En amour il faut une franchise militaire. Elle saura au ins à quoi s'en tenir sur moi. »

La Bretonne ne reparaissait pas. Sans doute Mme Gerbault la

mère était rentrée ? Pourvu que cette fille ne le trahit pas ! Mai quel intérêt y aurait-elle ? Il s'usait les yeux à regarder fixemen les rideaux des fenêtres, s'imaginant qu'ils avaient bougé. Au bou d'une demi-heure, une des fenêtres s'ouvrit, et la Bretonne s' encadra.

A la vue de Nyst qui s'était avancé près de la grille du jardin elle fit deux ou trois signes de tête affirmatifs, suivis d'un gest véhément signifiant : Allez-vous-en !

Il tira de sa poche un papier blanc, et le lui montrant, l'expres sion de son visage cria :

— L'avez-vous remis ?

La tête de la Bretonne affirma :

— Oui ! oui ! oui !

Il lui fit signe de descendre, en s'agitant l'index devant l'œi Elle mima que c'était impossible, en gonflant ses joues et e branlant tout le corps, un doigt posé devant sa bouche.

Il éleva en l'air un doigt, puis deux, pour demander si les deu femmes y étaient, ou la jeune seulement. Elle décomposa ses trai en une horrible grimace, signifiant par cette face de Méduse que l mère — elle montra du pouce la chambre derrière elle et secou la main en éventail), n'était pas rentrée. Et précipitamment el réitéra son geste brusque :

— Allez-vous-en donc !

Il se frappa la poitrine haussa ses mains l'une après l'aut comme un homme qui monte un escalier quatre à quatre, et f mine de traverser la rue

La Bretonne écarquilla les yeux et la bouche d'une manièr effrayante, se pencha en avant comme si elle allait se précipit dans la rue, battit l'air de ses bras et referma la fenêtre avec promptitude d'un personnage de Guignol.

Il attendit encore un quart d'heure ; la bonne ne descendant p et l'heure du déjeuner ayant sonné depuis longtemps, il s'éloign

(*A suivre.*) Paul MARGUERITTE.

LÈVRES CLOSES [1]

(Suite)

VIII

:ue Ribéra, dans la retraite d'amour, dans le petit salon où ntenant les roses de Nice, les mimosas, les œillets et les bluets a Côte d'azur annoncent, en cette fin d'hiver parisien, le prin-ps méridional, Philippe est seul.

Iarcienne viendra-t-elle aujourd'hui?

e jeune homme marche de long en large, nerveusement, plein quiétude pour l'amie qui traverse en ce moment une cruelle euve, mais aussi, — il faut bien le dire, — tendu par une sourde re contre l'amante qui peut mettre une préoccupation quel-que en balance avec leur passion.

ui... c'est vrai... il le sait bien, cette ennuyeuse petite Mme Fro-ntel est très malade. Et Marcienne assure que c'est à cause ux. Une fièvre cérébrale survenue à la suite d'une scène avec de Sélys, où la jeune belle-sœur, qui avait surpris leur secret, erait laissé malmener, accuser d'on ne sait quoi, plutôt que de rahir.

'est très gentil, certainement. Et quand la chère Marcienne en e, avec l'exaltation de sa sensibilité, Philippe est bien forcé de endrir. Toutefois c'est pure complaisance envers les délica-s, — un peu compliquées pour sa simplicité masculine, — où ubtilise l'âme charmante mais tourmentée de sa maîtresse.

près l'incident du théâtre, dont M. d'Orlhac avait vaguement u la signification, Mme de Sélys n'avait pu lui cacher le rôle de rlotte, — ce rôle fait de maladresse autant que de générosité. lors, avec la pensée de cette intervention épieuse, de cette pré-e, invisible mais si gênante, glissée dans leur tête à tête, l'in-

[1] Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 19 Novembre.

timité des amants ne pouvait plus demeurer si exclusive, si pro fonde, si loin de la vie. Leur amour devait compter avec une pe sonnalité autre que leurs deux êtres confondus en une communio d'extase.

Maintenant ils se préoccupaient ensemble de quelqu'un qu n'était pas eux-mêmes. Leur duo d'enchantement s'interron pait quelquefois pour tomber à un récitatif un peu pénible. Et si un mode autre que l'allegro brûlant de leur tendresse, ils sentaie avec une angoisse vague qu'ils ne se trouvaient plus à l'unisso

La maladie de Charlotte accentua l'impression, d'abord si légèr Ce premier événement grave assombrissant leur aventure, le apparut de points de vue différents, situa leurs deux cœurs da des domaines d'émotion distincts, d'où ils ne revenaient l'un l'autre qu'avec un conscient effort.

Poignant indice qu'ils n'osaient pas s'avouer mutuellement.

Mais comment ne pas frissonner au frêle souffle d'abime dura les premières minutes de chaque rendez-vous?

Quand leurs yeux se rencontraient, quand leurs lèvres se to chaient, l y avait encore entre leurs âmes toute la distance leurs préoccupations récentes.

Philippe venait de s'énerver d'attente dans une fièvre d'amou les sens en émoi, l'imagination pleine de souvenirs ardents, l lèvres chargées d'appels fous, de prières, de baisers, mais l'esp inquiet aussi, la jalousie en éveil, prêt à voir dans toute circon tance un piège qui lui volerait un peu de la bien-aimée, en susp cion constante contre les êtres et contre les choses à qui elle do nait trop d'elle-même, fût ce pour obéir au plus formel devoir par la plus pure abnégation.

Marcienne quittait le chevet douloureux de Charlotte. Elle so tait d'une atmosphère anxieuse, l'âme opressée de scrupules, l yeux las d'avoir refoulé des larmes, les mains meurtries des pre sions désespérées où les avaient retenues le mari, le frère, qui l disaient ainsi leur terreur, n'osant l'exprimer tout haut.

Un soir, malgré toute sa force de volonté, elle éclata en sanglo sur la poitrine de Philippe. Et lui, sans être cruel, ni même indi férent, il éprouva la révolte égoïste, furieuse, dont nous no insurgeons contre les douleurs qui gâchent notre joie sans no toucher en rien le cœur. Il restait sympathique et tendre, mais contrainte lui parut intolérable.

— « Voyons, » répétait-il, se jugeant pitoyable de banalité,

deur « ce ne peut pas être aussi grave que cela. A l'âge de ta e-sœur... »

prodigua encore quelques phrases dépourvues de sens, dont e la câlinerie d'accent pouvait être apaisante. Mais au fond il tendit en lui-même que le cri de sa passion désappointée. Mar-ne, aujourd'hui comme la dernière fois, se refuserait encore... 'appliquerait-il à respecter, comme il l'avait fait, même en son intérieur, la subtilité de conscience qui les sevrait tous deux chères caresses ? Ah ! certes, il le devait car Marcienne avait e suprême délicatesse de ne pas aborder avec lui le chapitre remords. Elle n'accusait pas leur amour du crime involontaire. comme il l'admirait de dédaigner la facile expiation des ses ! Mais ce vaillant et libre esprit de femme pouvait-il ettre que leurs baisers aggraveraient la tragique situation ? n'était ni assez superstitieuse pour craindre de porter malheur harlotte, ni assez imbue de traditions chrétiennes pour s'im-r un acte de pénitence. Alors ?...

« Marcienne, mon adorée... Ne pleure pas si tu veux que je sage. Tu ne sais pas comme tes larmes me troublent... »

a voix changée du jeune homme trembla de douceur et de r. Ce n'était plus l'intonation tendue d'une impuissante conso-on. Une pitié plus ardente naissait en l'espoir de la volupté orieuse. Comme il comprenait mieux le chagrin de Marcienne, me il saurait le partager, s'il s'assurait que ce chagrin n'était l'ennemi de leur amour !

« Ma chérie... ne me laisse pas croire que tu es moins à moi e que tu souffres... Maîtresse aimée... donne ta bouche à ton nt... »

le frémit toute à reconnaître le visage de passion, cette flamme ante et pâle qui dévore le bistre léger des traits, blêmit l'ovale es joues jusqu'à l'onde soyeuse de la barbe, et s'éteint aux elles en une défaillante fumée. Oh ! ce visage d'amour... cette ur... et ces yeux !...

en ne brise et n'enivre Marcienne comme cette transfiguration ertige, où la tête charmante et adorée s'altère divinement. les souvenirs des joies profondes, toutes les ententes mysté es de leur chair, sont sur ces lèvres, dans ce regard... Vers vers leur appel presque douloureux d'intensité, son être, à crie et palpite...

urtant, elle se recule, elle se raidit, elle murmure :

— « Non, Philippe... Non... Tu ne sais pas... Je ne t'ai p dit... Elle est très mal!...

— Nos baisers ne rendront pas son état plus grave...

— Ce sont nos baisers qui la tuent.

Le jeune homme s'écarte, frappé par le mot qu'elle lui av épargné jusqu'ici, qu'il espérait ne jamais entendre. Comm n'a-t-elle pas frémi de prononcer? Ne sent-elle p que l'expression de cette cl se cruelle y ajoute une fo d'obstacle que n'avait pas réalité même!

Un soir, elle éclata en sanglots.

— Ne dis pas cela, m amour. Il faut faire la p de la fatalité.

— Philippe... mon P lippe... J'ai voulu porter se le poids de cette affre pensée. Mais il faut que saches... Il faut que tu m' des à prendre une réso tion... Si Charlotte meu je te dis que nous serons assassins.

— Si Charlotte meurt? Ses assassins? Tu t'exprim comme si nous y pouvio encore quelque chose.

—Nous pouvons beaucou

— Quoi donc?

— Nous séparer.

Il la regarde avec accablement, stupéfait du chemin terril qu'ils ont franchi en deux ou trois courtes phrases. En sont ils l Y a-t-elle songé véritablement?

Une douleur indignée le soulève.

— C'est moi que tu sacrifierais pour elle?

— Non, Philippe, ce n'est pas toi... O mon ami tant aimé, je ferais que hâter l'immolation que tu me demanderas toi même jour...

Elle frémit d'angoisse. Une sincérité absolue ouvre son cœ

aignant. Mais il ne la comprend pas du tout. Et, ce qu'il y a de plus tragique, c'est que plus il est vrai lui-même, moins il peut la deviner, la suivre. Car sa propre jeunesse imprévoyante n'envi-age pas le futur travail des années. Il ne saurait imaginer sa chère maîtresse moins exquise, ni sa passion à lui moins ardente. Comment admettre ce raisonnement dont elle s'aiguillonne au sacrifice : « Puisqu'il n'est pas d'avenir pour notre bonheur, puisque c'est un condamné, un mourant, ce délicieux et fragile amour que nous percons dans l'incertitude, ayons le courage de l'ensevelir, quand le salut d'une créature innocente nous le commande, et avant qu'il se flétrisse ? »

— Ainsi, prononce Philippe, parce que tu supposes, en dehors de toute vraisemblance, que j'aimerai le moins longtemps de nous deux, ton orgueil, Marcienne, exige que tu te retires la première ?... Oh ! ne m'interromps pas...

« Je partirai, tu n'as qu'un signe à faire. »

Je sens bien que depuis longtemps cela te préoccupe... Je ne nie pas que les circonstances ne te fournissent un prétexte spécieux...

— Un prétexte !... L'existence d'une jeune femme, d'une mère ?...

— Tu ne lui dois pas la vérité. Je dirai plus : tu lui devais épaisement d'une illusion. Pourquoi lui avouer que nous continuons à nous voir ?

Marcienne ne répondit pas tout de suite. Elle réfléchissait pourquoi, en effet, l'idée ne lui était elle pas même venue du véritable mensonge ? Mais qu'importait une inutile analyse de sa

conduite? Elle avait suivi la loi de sa nature, jusque dans l contradictions qu'elle ne s'expliquait pas. Ce n'est pas de vain raisons trouvées après coup qui rapprocheraient de sa pensée pensée de Philippe quand leurs façons de voir apparaissaient différentes.

— Pourquoi? répéta le jeune homme? Car enfin, en la tron pant pour son repos, tu restais fidèle à ton programme. « Mieu vaut commettre une grande faute que de causer une petite do leur. »

Un gémissement monta aux lèvres de Marcienne. Ce fut comm un coup de hache brisant quelque chose en elle, cette froi phrase. Pourtant nulle ironie ne l'avait soulignée. Mais, pour prononcer, comme il fallait que Philippe fût loin d'elle! Y a t rien de plus meurtrier pour les sentiments que la logique? l cœur qui bat des mêmes battements qu'un autre cœur ne déd pas d'un syllogisme la mesure plus ou moins rapide de ses pal tations. Comment ne comprenait-il pas que le mensonge verb lui était impossible, que devant la plus simple question pos ouvertement, elle dirait toujours la vérité, même à son mari, sa qu'elle pût invoquer cette nécessité de franchise, puisque, héla s'y opposait la duplicité de ses actes.

— Je t'ai fait de la peine, ma chérie, reprit Philippe, inquiet son douloureux silence. Je ne l'ai pas voulu... pardonne-moi. t'aime trop pour te perdre sans lutte.

La lutte... Ressource dangereuse. Même livrée pour l'amou elle soulève des forces d'antagonisme parmi lesquelles c'est même amour qui reçoit les plus meurtrières atteintes.

Il ne fallut pas beaucoup de paroles encore pour que Philip dise à Marcienne — avec l'inconsciente hypocrisie d'un renon ment qui ne s'attend pas à être pris au mot :

— Si je suis de trop dans ton existence et dans l'existence tiens, je partirai. Tu n'as qu'un signe à faire. On me propose poste à l'étranger, un poste brillant dans une grande ambassad

Elle crut s'évanouir. Elle balbutia :

— Partir... Mais... ta mère?

— Elle en serait très heureuse.

— Vraiment?... Je croyais que vous ne pourriez pas v quitter.

— Nous le pensions aussi, reprit Philippe. Mais les circo tances ont changé. Tu invoques, pour briser notre amour, tes

is de famille. Moi, je ne t'ai jamais parlé des miens. J'en ai ssi pourtant, et de graves. Ma mère se doute qu'il y a une femme ns ma vie. Mon caractère, mes habitudes, se sont modifiés trop ofondément pour qu'elle ne s'en soit pas aperçue. Avec cette anathie de toutes les mères pour une liaison sérieuse de leur fils, e en est arrivée à souhaiter mon départ de Paris. Nos amis asent que si je veux parvenir à la haute situation diplomatique de on père, il n'est que temps pour moi d'entrer dans la carrière ace. Son ambition s'est éveillée avec ses inquiétudes. Elle a même t des démarches. Ces démarches ont abouti.

— Ainsi, dit Marcienne après un silence, « ton avenir est en ?

— Oh! mon avenir...

Il prenait peur devant la sombre décision des beaux yeux dont aimait tant les ombres glauques de vague mouvante. Il avait rlé dans l'exaspération où elle le jetait avec ses idées insensées séparation, de sacrifice. N'était-elle pas capable de se hausser quelque coup de tête, soutenue par cet orgueil dont il l'accusait, 'il imaginait formidable, et par ses chimères de dévouement? ais quand elle se trouverait en face d'un projet déterminé, réaliole, d'un adieu qui les séparerait à toujours, — car, pour lui, un d dans la carrière, c'était l'engrenage des situations de plus en us élevées et la fatalité du mariage prochain, — quand elle envigerait cela, Marcienne reculerait, l'envelopperait de ses bras, le iendrait contre son cœur.

Philippe avait donc commis cette bravade, et maintenant il s'en entait, parce qu'il s'apercevait trop tard qu'il lui suggérait une son héroïque de plus, mettant en cause son propre intérêt, quel lui-même n'avait pas un instant songé.

— Mon avenir, Marcienne aimée, il est ici près de toi, dans la iceur de notre amour...

La séparation entrevue les désarmait tous deux. Ils se rapprorent. Et le silence qui suivit, leur frissonnante façon de se ertir l'un contre l'autre, tout à coup, sans qu'un accord de pensée dénoué le débat, ces involontaires symptômes leur démontrerent l'œuvre affreuse à laquelle ils venaient de travailler.

Était ce possible?... Se dire adieu!... Est-ce qu'ils avaient supé cela?... Était ce de cet arrachement abominable qu'ils vient parlé? Leurs lèvres en tremblaient encore, — leurs imprutes lèvres qui, en formulant ce que leurs cœurs n'osaient pré-

voir, prêtaient déjà une apparence d'accomplissement à le destin.

— Marcienne, écoute... Nous sommes deux grands fous. Qu'est-ce que nous faisons là à nous torturer? Je t'aime... Et sais bien que, toi aussi, tu m'aimes... Ah! tu m'aimes... Tiens, le sens... Tu frémis tout entière dès que je te touche. Mais regard moi donc! Est-ce que tu pourrais cesser d'être mienne?... N'es-plus ma maîtresse?... Ôte-toi de mes bras, des bras de ton amai si tu en as le courage...

Il murmure tout cela... puis d'autres mots plus troublants, leurs mots, à eux, leur brûlant vocabulaire de caresse; — il murmure contre son oreille, sa joue, sa bouche... Leurs yeux rencontrent, se pénètrent à d'infinies profondeurs, éternisent communion de leurs regards.

Ah! comme ils auront été amants par les yeux! Comme auront souvent, et jusqu'au vertige, goûté cette prise de possessi ineffable, où la sensualité s'aiguise par le contact passionné âmes!

Leurs yeux!... Marcienne et Philippe les ont également bea d'une magie extraordinaire d'expression, dans une mobile int sité de reflets et de nuances. Tous les frissons de leur pensée de leur chair y passent en ondes subtiles. Et la splendeur de fr chise avec laquelle ces deux êtres se sont donnés l'un à l'au alimente la soif délicieuse de leurs prunelles, qui ne sont jam craintives de s'attirer ni lasses de se confondre.

Comme ils auront été amants par les yeux!... Ah! la vie p dénouer l'étreinte de leurs corps, les malentendus creuser gouffres entre leurs âmes... Jamais, il n'oubliera, lui, la sua des chers astres d'amour, couleur de mer et de ciel, qui l'ont ébl de leur tendresse et qui mouraient sous ses baisers... Et e jamais elle ne cessera d'évoquer les iris d'or cerclés de noir, se rouillaient si étrangement dans la volupté, comme un m mordu par une fumée trop ardente.

— Philippe... Mon bien aimé! Mon bien aimé!...

Le doux cri jaillit éperdument. Quelle étreinte de pass angoissée!... Oh! cet être chéri qu'elle serre contre son sein buste souple où palpite l'adorable cœur, ces bras de caresse au de ses épaules, la tête virile et fine... Lui, c'est lui!... Ell retient, elle l'embrasse, elle le presse... Et, malgré l'enlacem farouche, elle croit déjà sentir les mains voleuses de la Dest

i viennent le lui prendre, qui l'écartent d'elle et qui le lui achent!

Philippe s'enivre de ce délire, dont il ne perçoit pas la tristesse. rugit de triomphe. Il a retrouvé l'amante. Elle ne se refuse plus, e subit la contrainte victorieuse des baisers. La voici gémissante xtase, affolée, à sa discrétion. Sur ce beau corps qui vibre, il t voltiger les ailes frissonnantes de toutes les délices. Il boit au ice des lèvres les sanglots de reconnaissance, le doux souffle letant. Tous deux goûtent de nouveau les immobiles minutes, perdus l'un dans l'autre, ils se contemplent, écrasés de joie, pendant, sur la limite de l'extrême bonheur, l'essor déchaîné leurs sensations. Puis enfin ils s'appartiennent dans une fulgu- ice d'éclair, soulevés ensemble jusqu'au ciel par la prodigieuse ce qui éternise les mondes.

— Tu vois bien, dit Philippe après un long silence, tu vois bien e rien ne peut prévaloir contre notre amour. Il est à part de t, au-dessus de tout. Ah! comme je t'aime pour lui avoir immolé qu'à ton inquiétude et à ton chagrin! J'étais jaloux même de ce i te faisait souffrir, ma chérie. J'aurais eu de la peine à te par- ner ta douleur si tu lui avais donné un peu trop de toi, de ce qui es à moi.

L'âme de Marcienne cueille cet aveu d'égoïsme comme une ur violente exhalant tous les parfums et tous les poisons de nour. Cette cruauté de passion, c'est la passion même.

Peut elle souhaiter sincèrement que le désir de Philippe abdique ce que, là-bas, dans la chambre douloureuse dont le souvenir iante, quelqu'un se meurt, quelqu'un qui, pour lui, n'est qu'une sante de la vie, une silhouette indifférente dans l'immense le humaine?

Peut elle lui crier ce que sa conscience, à elle, crie devant la sionomie ravagée d'Édouard de Sélys : « Je prends tout à ce i qui m'aime dans une confiance si haute. Je lui vole mon ur et ma chair, et j'assassine la sœur qu'il chérit!... »

lle a si bien épargné à son amant la détresse intérieure qu'elle renoncer à la lui faire jamais comprendre.

l'instant même, en sortant de ses bras, quand elle tressaille entière de cette détresse retrouvée, elle n'a pas le triste cou de lui en rappeler seulement l'obsession. Il est si heureux de oir reconquise!...

uand il l'accompagne jusqu'au seuil du jardin, pour l'installer

dans la voiture qu'il est allé chercher comme d'habitude, elle retient avec des mots de ravissement dans le trop court sentie elle s'attarde à ces quelques pas comme en la douceur déchiran d'une promenade suprême.

Cette soirée de février est d'un profond calme tiède. Les jou ont rallongé déjà. Une dernière lueur traine dans le ciel, fauss par la réverbération de Paris qui s'allume.

Avec une ardeur toute pleine de pressentiments, Marcien saisit du regard les moindres détails du discret et cher décor.

Sous un berceau, défeuillé en cette saison, se trouve un banc pierre. Toujours, même par les plus froids crépuscules, elle et so amant, avant de se quitter, s'y sont assis pour y échanger le bais d'adieu, si aigu, et dont les lèvres ne peuvent se déprendre. I restent fidèles à cette manie, qui les fait rire l'un de l'autre, suiva que lui ou elle y entraine la lenteur attendrie de leurs dernie pas.

Petit pélerinage de dévotion amoureuse, où les incitaient n guère les magnifiques déclins des après-midi d'été, puis les roug couchants d'automne, et qu'une superstition leur a fait ensuite a complir parmi les craquements du givre, sous les étoiles glacé de décembre.

Prétexte à taquineries câlines. Combien de fois ne sont-ils p arrivés jusqu'à la grille avec chacun l'intention amusée de déc voir l'espoir de l'autre ? Mais les résolutions ne tenaient pas cont le désir de gagner encore quelques minutes, ni contre le pué remords de ne pas manifester la ferveur coutumière.

— Allons, viens... Tu meurs d'envie de m'y emmener.

— Où donc ?

— Sur notre banc.

— Moi ?... Je n'y pensais plus.

— Hou ! que c'est vilain de mentir.

— Avoue que c'est toi, maniaque chéri, qui tiens à ton rep soir d'amour.

— Non.

— Avoue.

— Non.

— Alors je m'en vais.

Elle tournait le bouton de la grille.

— Adieu, petite maitresse.

Elle le regardait, gentiment sournoise. Il ne bronchait pas.

Oh! méchant. Tu serais bien fâché si je te prenais au mot. pitié de toi... Viens-y sur ce fameux banc...

était encore un demi tour d'allée, quelques parcelles de bon-, les dernières miettes du festin de volupté, que leur simulacre uerelle rendait plus savoureuses. Et, après une longue, une onde communion de leurs lèvres, ils se quittaient dans la sou-e gravité qu'ont les adieux de ceux qui s'aiment, alors même s doivent se revoir demain, quand jusqu'à demain c'est toute e qui les sépare.

ncore une fois, dans ce jour mourant de février, Marcienne et ippe son assis sur le banc de pierre, encore une fois leurs s'étreignent, encore une fois leurs bouches, si bien faites l'une l'autre, s'effleurent en un baiser d'une finesse divine...

r leurs têtes, le treillis du berceau découpe de pâles petits nges de ciel. Autour d'eux l'ombre s'épaissit mystérieusement. clarté veille dans leur muette maison d'amour. Des souffles ent, chargés d'un parfum de branches vivantes.

silence est profond sur les jardins noirs. Mais un léger tin-nt d'acier sonne à l'oreille des amants la minute qui s'efface... nt la porte, dans le désert de la rue, c'est le cheval du fiacre les mâchoires lasses secouent le mors et font cliqueter la mette.

IX

lendemain, à l'heure où Philippe commençait à espérer la e de Marcienne, une grande anxiété saisit tout à coup le jeune ne.

ne devait guère compter sur la visite de sa maîtresse. Elle pu s'échapper la veille pour accourir vers lui, mais depuis ladie de Charlotte, de tels moments se faisaient de plus en rares. Comment les retrouver si la situation empirait? Et affreux intervalle de deuil ne faudrait-il pas subir s'il arri malheur à cette pauvre jeune femme!

! la malencontreuse personne que cette petite Mme Fromen Quel besoin avait-elle eu de découvrir leur secret, de se mêler rs affaires, de tomber dans une espèce de crise de nerfs en cevant au théâtre devant M. de Sélys, et finalement de tout

bouleverser avec sa fièvre cérébrale, — une maladie faite expr qu'on ne pouvait pas mettre au compte de quelque microbe, et Marcienne, sans qu'il pût l'en dissuader, verrait toujours l'effet chagrin?

Marcienne, la chère maîtresse trop sensible, l'adorable ain au cœur inquiet, qu'il vait sans cesse dispute force d'amour aux s gestions tourmenteuses tout ce qui s'opposai leur bonheur, de tout qui, en elle-même et h d'elle-même, chucho le doute, l'appréhens ou le remords dès qu' était sortie de ses bras

Philippe ricane.

Mon Dieu, comme allait souffrir si sa be sœur mourait!

Pouvu qu'elle lui portât cette souffrai Pourvu qu'elle ne nourrît pas loin de comme d'un poison!..

Mais ce n'est pas lui, Philippe, qu'elle v drait la partager. A p connaissait-il Char Fromentel. Commen regretter avec que vraisemblance, l'évo par le souvenir? Ta qu'un autre homme tait à qui cette femme était précieuse infiniment : Édouard de Sélys!... C'est c'est le mari qui goûterait jusqu'au fond l'amère communie douleur. Leurs larmes, ils les verseraient ensemble... Quel rap chement n'amènerait pas peut être cette identique blessure mêleraient les lambeaux saignants de leurs deux cœurs.

Ingénieuse jalousie de Philippe! Le voilà pâle de fure

d'angoisse parce qu'il se figure leurs mains enlacées sur un cercueil.

— Mais quoi! Hier déjà n'avait-il pas pressenti par l'attitude de Marcienne des influences, des attendrissements hostiles à son amour? Si elle se refusait, n'était-ce pas un peu parce qu'auprès du lit de Charlotte, elle venait de pleurer contre l'épaule d'Édouard?...

Elle tournait le bouton de la grille.

En ce moment, elle est à côté de son mari, elle l'encourage, elle le console, elle lui prodigue les phrases caressantes dont elle a le secret. Il occupe sa pensée, il l'intéresse. Oh! elle ne viendra pas rue Ribéra. Outre la sincérité de son chagrin, n'y a-t-il pas, pour cette femme si tragiquement curieuse de toutes les sensations, une espèce d'ivresse sombre dans la stupeur du désespoir et le silence des agonies?

Qu'est-il aujourd'hui, lui, Philippe, dans son existence? Elle

évite sans doute d'évoquer leur amour devant de trop solennelles perspectives. Les larmes qu'on répand autour d'elle sont autrement poignantes que leurs baisers.

Non, elle ne viendra pas. N'est-il pas fou de l'attendre?

Il va partir.

Il prend son pardessus, son chapeau, énervé d'espoir déçu, incapable de rester là plus longtemps à prêter l'oreille dans la morne immobilité des choses.

Une rage le soulève contre la rivalité du malheur, de la mort. C'est leur prestige lugubre qui lui enlèvera Marcienne. Aucune autre séduction ne l'aurait détachée de lui. Et le mari profitera de ces entremetteurs formidables.

Philippe ricane : Ah! l'avocat... les grandes phrases... La hautaine sérénité dans la douleur... Comme elle va le plaindre et l'admirer!... Au fond cet homme la tient toujours. Il a mis une trop forte empreinte sur son âme. Toutes les ardeurs de ma passion, les caresses désespérées de mes dents et de mes ongles, n'ont fait qu'effleurer sa chair, la marquer de traces fugitives...

Dans cette âpreté de sentiments, la rêverie de Philippe se prolonge. Malgré sa décision de partir, il reste encore. Mais chaque minute qui passe aggrave le bouillonnement des sources amères.

Il y a une lie d'égoïsme, de rancune, de méfiance, dans le flot de sa jeune énergie dominatrice, qui, devant l'obstacle, s'insurge et dévaste tout.

C'est la vitalité indomptable de son âge qui en est cause. La passion batailleuse écume dans ses veines. Ainsi tranquille d'apparence, élégant, la tête droite sous le haut-de forme bien lustré, il est, dans le domaine de l'amour, le jeune fauve bondissant des forêts nocturnes, qui se rue, le front bas, contre tout ce qui semble vouloir lui soustraire l'espérance de sa volupté.

Et voici que sur le tumulte de son cœur, dans la lourde paix du quartier désert, un fracas de voiture s'éveille, roule en tonnerre grossissant, bondit rudement aux pavés de la rue, puis, d'un arrêt brusque, s'éteint devant la porte, subitement étouffé de silence.

Est-ce Marcienne? Par prudence, elle ne se fait jamais amener jusque là, — comme, au retour, elle quitte avant d'arriver chez elle le fiacre pris à Auteuil. Serait-ce possible?...

Mais oui, c'est elle... La grille cède sous sa clef. Philippe s'élance dans le jardin.

— Enfin, enfin!... Toi... Toi!... Je désespérais.

Qu'a-t-elle donc? Sous la voilette blanche aux dessins brouillés, l ne peut voir comme elle est pâle. Mais il s'étonne de son silence, le sa démarche saccadée, de la pression convulsive de sa main.

Elle entre avec lui dans la maison. Il détache lui-même la den-elle qui lui couvre le visage.

— Marcienne!...

C'est le cri de son amour épouvanté. Oh! le désastre que pré-agent cette physionomie défaite, ces traits plombés et soudain ieillis, ces blêmes lèvres frémissantes, la terrible fixité de ces eux.

— Philippe, ne me fais pas de reproches... ne me parle pas... ie pitié... Je me meurs!

Puis tout à coup, dans une clameur déchirante :

— Ou plutôt si... Tue-moi!... Tue-moi!... Ah! c'est au-dessus le mes forces!

Il reste pétrifié, anéanti... Nulle question, aucune hâte de avoir... Il voudrait maintenant ne rien entendre... Elle va pro-noncer l'irrévocable.

— Mon Philippe... Mon amant... ô bien-aimé!... Pourquoi ne n'as-tu pas tuée, le jour... tu sais... où nous avons été si heu eux!... Il ne serait rien arrivé de pire que ce qui arrive... Et je e vivrais pas cette heure affreuse!...

Elle râle et divague comme une amante involontairement par ure. Elle se lamente, se maudit, comme si quelque viol brutal enait de voler son corps à l'homme adoré, comme si quelque avisseur sinistre avait, d'un embrassement détestable, aboli pour amais la douceur de leurs étreintes.

Et lui, dans une clairvoyance d'indignation, d'épouvante, il onge à ce qui l'affolait lui-même tout à l'heure, à cette rivalité résistible, la rivalité de la Mort... Il se demande avec que pectre Marcienne a pu trahir leur amour!...

Sombrement, sans apitoiement sur elle, il prononce, la voix sif-ante d'angoisse :

— Si tu m'as sacrifié... exécute-moi... Et que ce soit fini!

Elle tombe à ses pieds :

— Je t'aime... Je t'adore... Pardon!

Ce prosternement d'une fierté si ombrageuse ne l'attendrit pas. N'est-ce pas un indice de plus que la suprême épreuve est im minente?

Il ricane, d'un ricanement qui sanglote :

— Tu m'aimes?... Eh bien, je t'appartenais... Mais nous posséder tout simplement, c'était trop banal pour ta soif de sensations de drames... Quelle chimère vas tu placer entre nous?... Crains-tu de ne pas me trouver résigné?... docile?... Rassure-toi : je ne plaide pas les causes perdues. Je ne possède ni les facultés oratoires ni le don de la mise en scène.

L'allusion pleine de méchanceté douloureuse redresse Marcienne. A son tour elle s'arme de sa propre souffrance. Pourquoi ne veut-il pas comprendre qu'elle s'immole plus qu'elle ne l'immole lui-même? Glacée par l'injustice et l'ironie, elle croit y puiser le détachement, le calme. Elle prononce d'une voix morne :

— Juge moi selon ton cœur, Philippe. S'il me méconnait et me calomnie, ce sera sa faute, non la mienne. Voici ce que je suis venue te dire : Charlotte n'a plus que quelques heures à vivre. Elle m'a demandé un serment...

— Quel serment?...

— Celui...

Elle fait un geste de désespoir. La factice tranquillité croule. Les paroles désordonnées s'échappent avec des gémissements :

— Tu n'as pas vu... Tu ne veux pas savoir... Ah ! tu me l'aurais ordonné toi-même... Philippe, ne me blâme pas. Essaie de comprendre... Aimons-nous jusque dans l'horreur du sacrifice... mon adoré... Mourante... je te répète qu'elle est mourante !... Elle a dit adieu à ses enfants devant moi... Puis elle m'a demandé... pour les quitter sans un déchirement trop abominable... qu'au moins sa pauvre vie perdue effaçât... rachetât...

Les syllabes, hachées de larmes, s'enchevêtrent, hésitent. C'est le bonheur d'Edouard qui fut disputé, défendu, reconquis, dans la scène inoubliable, par la vaillance de la jeune sœur, sous la sueur d'agonisante. Marcienne peut elle expliquer cela ?... Elle balbutie, le corps plié, abattu sur le divan, la tête enfouie dans ses mains qui tremblent :

— J'ai juré... j'ai juré...

— Quoi ?...

Elle ne répond que par une torsion d'atroce souffrance.

Philippe se penche vers elle :

— Tu as juré de ne plus me voir ?...

Il comprend trop la plainte surhumaine de sa douloureuse maîtresse. Mais il veut qu'elle parle. Il lui saisit le bras, la rudoie presque :

— Réponds !...

Elle gémit :

— Oui.

Il recule de deux pas. Le coup qu'il attendait depuis un moment e tombe pas moins cruellement pour avoir été prévu. L'âme et la nair torturées s'insurgent, se ruent à la sauvagerie des repré-ailles. Il souffre trop, il lui en veut trop follement, à elle. Et il e maîtrise jusqu'à l'impassibilité extérieure, qui va la matyriser lus sûrement. D'un ton qu'il trouve moyen de poser, d'affermir, lui réplique :

— Tu as juré de ne plus me voir. Alors pourquoi es-tu ici ?

Stupéfaite, Marcienne soulève son visage meurtri, ses yeux de étresse.

— Oui, reprend Philippe, pourquoi es-tu ici ? Tu pouvais 'écrire, m'envoyer un mot d'adieu. Il doit t'être pénible de man-uer si vite à ton serment. Mais nous n'avons plus rien à nous ire... Et je ne te retiens pas.

Elle se lève. Elle se dresse devant lui, lente et muette. Tous eux se regardent. Oh ! la désolation des prunelles qui ne peuvent lus se verser l'ivresse comme des calices trop chargés d'amour...

Rayons de reproche et d'immortelle tristesse... Rayons de co-re saignante, de volonté dure, de douleur trop âpre, trop empoi-onnée de doute... Est-ce là ce qu'ils échangent, les yeux encore blouis des ineffables contacts ?... Ne vont-ils pas défaillir et se endre de se rencontrer en se résistant ?

Ah ! l'effort est intolérable... Ils vacillent... se troublent... Mais, out à coup, dans l'âme de Philippe, un obscur tourbillon se dé-naine. L'ombre ternit le métal fin des iris d'or, où bientôt s'ai-uise un déchirant éclair.

Le jeune homme étend les mains, comme pour contenir l'élan e tendresse désespérée qui va jeter Marcienne sur sa poitrine.

— Tu as juré de te reprendre à moi. Et... sans doute... n'est-ce as ?... tu as juré aussi de rendre ton cœur et ta chair à un autre... n t'a demandé ce serment là... Tu l'as prononcé... avoue le donc ! u te consacreras désormais au bonheur de ton mari !...

Marcienne se tait... Elle ne pleure même plus. Elle souffre au-elà des larmes... Debout, le corps et la face rigides, elle a seule-ent, au bout de ses bras tombés, un léger mouvement de crispa-on des doigts. Et l'indicible reproche de son regard continue à se xer sur Philippe.

Il ne le voit pas, ce reproche, ou il ne veut pas le comprendr Pourquoi épargnerait il celle qui a trouvé la force de le rejete

Elle a voulu cette souffrance. Et, ce qui est pire, elle a vou la sienne, à lui. Si elle avait eu plus d'amour que d'orgueil, elle serait humiliée jusqu'au mensonge envers Charlotte vivante, elle se damnerait moralement jusqu'au parjure envers la mor Mais non !... Elle veut planer à la hauteur de son devoir accomp s'applaudir sur la délicatesse de ses scrupules, voir osciller à main la palme du martyre.

D'ailleurs... N'est-ce que cela ? Peut-être a t-elle usé, a-t-e brûlé déjà, aux flammes de son imagination, le charme du ré qui l'attachait à lui. Peut être a-t elle besoin d'autre chose, fût des affres de leur commune douleur, pour vivre toute l'intensité sa vie. Peut-être même — suggestion plus âcre que toutes l autres — a-t-elle puisé dans la fraîcheur d'un trop jeune amou dans la candeur d'une passion qui ne veut s'alimenter que d'ell même, une recrudescence d'admiration pour l'homme d'intel gence, d'autorité, de prestige, dont elle porte le nom, — pour c Edouard de Sélys, dont la vieillesse éclatante a, plus que ses ving huit ans à lui, ses vingt-huit ans infructueux, des séductions, co formes à la fierté d'une telle femme.

Voilà ce que Philippe se dit. Voilà ce qu'il jette, par phras déchiquetées et bouillantes comme des lames fouettées du vent, cette muette suppliciée, qui chancelle d'horreur, malgré le raidi sement de tout son corps, malgré l'agrippement convulsif de s doigts, crispés dans le vide, sur un support imaginaire.

A la fin, elle ne peut plus l'entendre. Elle ne peut plus su porter cela. Mais que dirait-elle ?... C'est dans l'écartèlement leur amour qu'est le malentendu. Si Philippe s'emporte jusqu'à plus atroce injustice, ne sent-elle pas, de son côté, qu'elle ne l pardonnerait pas s'il se résignait à la séparation ? Ils s'aime trop pour se quitter sans se haïr. En la fureur de sa propre to ture, Marcienne craint de puiser des paroles plus dévastatric que celles de son amant. Elle se tait dans l'héroïque espoir sauver quelque lambeau de leur tendresse. Pourtant son coura est à bout. Des lueurs de folie passent dans ses larges prunell immobiles. Une tentation de mort va la jeter, le front en avan contre un angle de muraille...

Mais elle se reprend, par un sursaut de volonté. Une visio soudaine lui montre la maison de deuil d'où elle s'est échappé

l'effarement des cœurs la cherche, — car c'est elle qui les sou-
ent et les raffermit. Que fait-elle ici, malheureuse, à souffrir sa
opre douleur, sa coupable et vaine douleur ?... Ah! elle y songera
main, quand elle aura fermé les pauvres yeux qui, près de
teindre, guettent la porte par où elle va revenir... Oui, elle aura
temps de pleurer ses propres larmes... Que d'années... que d'an-
es pour les répandre!... Que de jours qui ne les tariront pas!...
Elle jette un grand cri :
— « Philippe, je t'aime... Je t'aime... Adieu !... »
Et elle s'échappe. Elle court à travers le jardin, soutenue par la
vre affreuse de sa résolution, par la peur, — pleine d'un lâche
sir, — qu'il ne la suive, qu'il ne la saisisse... Oh! que ferait-
e?... sinon mourir sur son cœur!...
Mais elle a le temps d'ouvrir la grille, de sauter dans la voiture
i attendait, de jeter une adresse...
Philippe ne s'est-il pas élancé après elle?...
Déjà le fiacre est parti, mais d'un essor modéré. La pente mon-
nte de la chaussée empêche d'avancer bien vite. Marcienne
aisse une vitre, regarde en tremblant par la portière. N'a t-elle
s entendu un appel?... des pas précipités sur le trottoir?...
Oh! l'ardeur insensée de son regret... Le flot suffocant de son
pérance... Des images tumultueuses... Les accueils de naguère...
u rire d'enfant sous la moustache brune... Les fines dents luisent,
pellent ses lèvres... Et voici la tête chérie appuyée entre ses
ins... Puis, — quelle palpitation de tout son être! — le banc où
i se disaient : « Au revoir. » Comment? Jamais!... plus jamais!...
Philippe ne l'a pas suivie... La rue déjà sombre est d'une soli-
de poignante entre les estompes vaporeuses des branchages.
Mme de Sélys avance le buste hors de la voiture. Elle va enjoindre
cocher de retourner.
Mais, tout à coup, l'écrasement d'une infinie désolation la rabat
r les tristes coussins du fiacre. Elle ne prononce pas l'ordre qui
i sautait du cœur aux lèvres. Qu'allait-elle faire? Revenir...
ter dès le seuil le cri de son amour éperdu, tomber entre les bras
i l'écartaient tout à l'heure dans la colère, et qui se refermeraient
r elle dans un délire de passion... Quel sacrilège n'accomplirait
s leur folie?...
Et voici que la reprennent les flots de la vie implacable, cet
éan de tout ce qui n'est pas son amour, les lourdes houles qui,
me après lame, l'ont emportée loin de l'île heureuse.

Des préoccupations terribles l'assiègent. Va-t-elle trouver Ch lotte encore vivante? Ne vient elle pas, par son absence folleme prolongée, d'ajouter une angoisse aux angoisses de cette agoni Elle s'accuse... N'est-ce pas abominable de sangloter sur des v luptés perdues, alors que là-bas, dans la chambre assourdie lugubre, on arrache trois petits orphelins de demain aux lèv mourantes de leur mère?... Auprès d'un pareil drame, qu'est désastre de son coupable cœur, de sa chair dévastée d'amour?...

Ah! Marcienne peut tendre l'effort de son énergie morale, de raison, de sa pitié. Elle peut se raidir, se condamner, se contraind Rien ne prévaudra contre la douceur désespérée de ce qu'e étouffe et broie au fond d'elle-même.

Croit elle vraiment que tous les rayons de joie ou toutes larmes de l'univers arrêteraient pour une minute le retour obsti de sa pensée vers la rue lointaine, la grille close, le jardin mo la croisée, — encore éclairée peut-être, de la chambre?...

Philippe y est-il? Et que fait-il?... Oh! le mystère de ce qu éprouve en ce moment... Lire dans son cœur, ne serait-ce p pour elle plus inestimable que de découvrir le secret des monde

Machinalement, par les vitres du fiacre, elle voit défiler le pié nement de la foule, papilloter les lumières aux étalages des mag sins ou dans les vestibules des maisons. Elle songe à l'inconnu toutes ces portes presque pareilles, qui laissent voir, dans la cla vive du gaz, la netteté d'un tapis, le miroitement du stucage, au delà desquelles on devine la spirale de l'escalier montant v le secret des existences. Il y a quelque chose d'un peu inquiéta dans la multitude de ces allées vides et claires que l'immense vi ouvre toutes larges sur l'obscurité des trottoirs.

Elles sont si paisibles : elles n'ont pas l'air de se creuser vers gouffre des vies profondes. Elles se ressemblent : et ne trahisse rien des passions qui les traversent.

Leur fascination sur Marcienne s'exerce malgré l'espèce d'é gourdissement où elle essaie de s'anéantir. Toutes ces portes Toutes ces portes!... Que d'amants les ont franchies dans l'a goisse atroce d'un déchirement tel que le sien!...

Elle frissonne... Elle ferme les yeux pour ne plus les voir L'horreur des séparations lui semble inscrite sur tous les seuils.

(*A suivre.*) Daniel Lesueur.

Le gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, P

FERNAND MARAIS

Les journaux racontèrent, un jour d'avril 1872, qu'on trouva, près de Bercy, le corps d'un capitaine du génie, encore enfermé dans un appareil à plongeur, et depuis longtemps putréfié. Le récit de cette découverte d'un cadavre était mensonger ; mais ce qui est certain, c'est que s d'un, pendant le siége de Paris, paya de sa vie l'entreprise venir à travers les lignes prussiennes donner à la capitale des ıvelles de la France.

e ne sais rien de plus touchant et mieux fait pour inspirer miration que ces obscurs dévouements de braves gens qui, férant le sacrifice dans l'ombre et le brouillard au danger rieux, en pleine lumière, acceptent de traverser ainsi les lignes ne armée, les eaux glacées d'un fleuve, les dangers que même compatriotes peuvent leur faire courir, et, porteurs d'une ole d'espoir pour une ville assiégée, risquent leur vie sans as et meurent sans cri, dans un héroïsme obscur.

e m'imaginais, en lisant le récit apocryphe de la découverte du avre, cette terrible scène de la nuit d'hiver où ce soldat, enve oé dans son costume de plongeur, portant sur sa poitrine, dans

un papier goudronné et un portefeuille de cuir, les dépêches d l'armée de la Loire, s'était jeté à l'eau, rompant d'un coup d sabre ou de couteau le filet tendu par les Prussiens au travers d la Seine. Louis Legrand, nous disait-on, était né à Choisy-le-Ro à l'endroit même où il venait, après avoir traversé l'Orléanai tenter l'aventure. Il connaissait le pays, les rives du fleuve; était certain d'arriver à Paris. Pauvre homme! il plonge, il dirige vers la ville bloquée, il va atteindre la Gare-aux-Bœuf A quelques centaines de mètres de là sont les grand'gardes fra çaises. Un grondement lugubre, mais qui parait joyeux au ca taine, retentit à des intervalles fréquents. C'est le canon de Pari c'est le halètement farouche, la respiration menaçante de la Fran qui ne veut pas mourir.

Encore une heure, et le capitaine serrera des mains ami apportera au commandant en chef les nouvelles de la patrie. sort de l'eau ; il va se dégager sans doute de ce vêtement *scaphandre* qui l'enveloppe; il apparait au-dessus du fleuve. I chiens aboient à cette ombre noire émergeant de l'eau. I coups de feu rayent brutalement les ténèbres. Le *tac* effrayant d balles frappant un corps humain se fait entendre dans la nuit, l'eau sombre, l'eau glacée, engloutit avec son bruit sourd le ca taine blessé à mort.

Oh! l'agonie atroce, impitoyable, l'agonie sous le fleuve a cet appareil maintenant troué du plongeur, où l'eau pénètre e gonfle, où elle se mêle au sang qui coule ; l'agonie sans cris, s plainte et sans espoir ; la main crispée et impuissante qui pre la boite goudronnée où sont les dépêches de la France à la Fran le râle étouffé par la gorgée glacée ; le dernier effort, le bras se débat dans l'eau glauque, enlacé par les roseaux et les her visqueuses ; la dernière pensée du soldat qui touchait au but, l'esclave du devoir qui tenait déjà le triomphe ; tout cela, tout horrible drame de souffrances physiques et de tortures mor éteint dans un coin de Seine, au loin, dans le brouillard, et sant moins de bruit dans l'immensité que le cri d'un enfant pleure!

Quelle épouvante! Et si la mort du capitaine Legrand fut invention de reporter, qui dira les noms véritables de tant d'au inconnus qui ont vraiment succombé ainsi, et dont le souvenir à jamais gravé dans la mémoire des hommes?

Sans doute le sacrifice n'est pas rare dans les rangs de

ave armée de France, cordiale à l'ennemi dans la victoire, digne vant le vainqueur dans la défaite. Mais ce n'est pas là une ison pour ne point célébrer, comme ils le méritent, ces dévoue- ents admirables, et pour ne point les mettre d'autant plus en mière qu'ils sont plus inconnus. A quoi servirait donc cet outil, plume, — dont quelques-uns font un stylet, — si l'on n'en isait un instrument de consolation et de justice? On a assez rit de romans et composé de *nouvelles* avec les sombres souvenirs l'invasion; ce que je recueille ce sont des faits; ce que je conte c'est de l'histoire.

Je pense en écrivant ces lignes à un jeune homme, âgé de ngt-sept à vingt-huit ans aujourd'hui, brun, l'air doux et franc, eil bleu, presque timide, Parisien avec une sorte de physio- mie castillane, la voix assurée, mais comme toute sa personne, ns bravade, — et qui durant le siège de Paris accomplit, sans roi et sans récompense, l'œuvre que les balles des fusils Dreyse npêchèrent tant d'autres de mener à bonne fin.

Celui-là s'appelait — il s'appelle — Fernand Marais. Puisque us avons célébré les morts, n'oublions pas du moins le vivant. é à Paris, Marais, employé de commerce, était à Londres au oment de la guerre, et il venait d'y épouser une femme aimée. arié depuis neuf jours seulement lorsque la nouvelle de la capi- lation de Sedan tomba en Angleterre comme un coup de ton rre, hélas! précédé d'autres coups de foudre : « Allons! dit arais à sa femme, le devoir est à Paris. » Il embrassa la com gne de sa vie; il monta en wagon. Le 9 septembre, il était mmé sous-lieutenant du bataillon des francs-tireurs de Seine et arne qu'organisait M. Horace de Choiseul. Le 15, avec un petit mbre d'hommes, il quittait Paris, escortant un convoi de muni ns et d'armes qui traversait bientôt Melun quelques heures à ne avant l'arrivée de l'avant garde prussienne.

Le convoi arrivé au but, la petite troupe se jeta, suivie de volon res du pays, dans la forêt de Fontainebleau, déjà occupée par s groupes de francs-tireurs. On se battit souvent avec acharne nt dans ces gorges, ces défilés et ces rochers. Ces braves gens irent deux mois et demi en échec un ennemi souvent nombreux. a *guerilla* coûta cher aux soldats d'Allemagne.

Au carrefour de l'Épine, une fois, les francs-tireurs, — cernés cinq cents cavaliers wurtembergeois renforcés de trois ou utre cents fantassins, — usèrent de la tactique allemande, et

laissant d'abord approcher la troupe sans faire feu, la fusillèren ensuite à bonne portée, couchant à terre soixante-six Allemand et jetant la panique dans le reste de la troupe. On ne délogea le francs-tireurs de leurs rochers qu'avec l'avant-garde de l'armée d Frédéric-Charles. Cette fois, les Allemands étaient nombreux e traînaient avec eux des canons. La petite troupe, débusquée pa un régiment, traquée au fond des rochers, poursuivie à travers le plaines, paya presque tout entière de sa vie sa longue et intrépid résistance. On fusilla ceux qu'on fit prisonniers. Quelques un s'échappèrent. Fernand Marais était de ceux-là.

A Nemours, où il arriva avec de rares compagnons, le brav sous-lieutenant enrôla dans sa troupe des jeunes gens des environs et ce petit groupe se fondit volontairement dans un régiment de mobilisés de Seine-et-Marne. On délégua justement Marais pou aller à Tours demander des armes. Sa mission terminée, il entend répéter, çà et là, dans les rues de Tours, que le ministère demar dait des passagers pour traverser les lignes prussiennes et pénétre dans Paris. Marais connaissait les environs, la banlieue : s'offrit.

Gambetta qui le reçut, le regarda un moment avec hésitation :

— Vous êtes bien jeune, lui dit-il, pour accomplir une tel entreprise!

— Et vous-même, Monsieur le ministre, n'êtes-vous pas bie jeune pour accomplir la vôtre?

Le ton dont il parla était celui d'un homme. Gambetta lui conf les dépêches officielles et lui souhaita d'arriver au port.

On écrirait tout un volume émouvant avec l'odyssée à la fo tragique et touchante de ces porteurs de nouvelles à travers France envahie. Le danger partout, partout le soupçon, le péril la mort. Mais le cœur bat, mais le devoir parle, mais il semb qu'on n'entende qu'une voix : l'appel du pays, le sanglot de patrie. Et on marche toujours, messager volontaire!

Arrêté une fois par les Français, sur la dénonciation d'un aube giste, et conduit devant un colonel de mobiles, Marais montre s laisser passer, signé *Gambetta*, et son portrait timbré du ministè de la guerre. Mais qui répondait de l'authenticité de l'écriture? colonel et les offficiers présents, ne connaissant pas la signatu de Gambetta, déclarent qu'ils ne peuvent considérer le laiss passer comme authentique. On place Fernand Marais, comme malfaiteur, entre plusieurs gardes mobiles le fusil chargé, av

'ordre de briser la tête au prisonnier s'il tente de s'échapper; on e conduit à travers les lignes jusqu'à ce qu'on ait trouvé un général. Devant l'officier supérieur, Marais s'explique. Le général le egarde droit dans les prunelles et le laisse libre.

Le messager arrive à Montargis; avant peu, il sera dans les ignes prussiennes. Il laisse chez un brave mécanicien qui le loge, on laisser-passer et son revolver, et cache alors ses dépêches fficielles dans la *patte* de son pantalon. Une vieille femme, la

Arrêté par les Français et conduit devant un colonel de mobiles.

nère du mécanicien de Montargis, découd et recoud la *patte*, et la eboucle ; puis une poignée de main, un souhait de voyage heureux, t en route!

Ce ne sont plus des Français maintenant, mais des Prussiens, ue Marais rencontre. Sur sa route, pourtant, il trouve, allant au ième but que lui, un autre porteur de message venant de Tours. es deux compagnons, un moment réunis, font route ensemble, nais le chemin n'est pas long. On les arrête. Les Prussiens fouil ent les vêtements du jeune homme, décousent les boutons de ses abits, interrogent ses chaussures. Marais attend, froid et résolu.

La bienheureuse *patte* n'inspire aucun soupçon aux Allemands, et le messager est sauvé. Mais l'autre, le pauvre diable, a laissé trouver ses papiers; on l'adosse à un arbre; on lui appuie des fusils sur la poitrine. Feu! L'homme est mort. Qui saura jamais son nom? Et Marais continue sa route.

Pris encore, puis relâché, s'évadant au moment où on le poursuit, à travers tant de dangers, ce héros de vingt-cinq ans parvient enfin à Versailles et s'y cache. Lui aussi, il entend le canon de Paris! Paris! Comment y pénétrer? Comment s'y glisser? Paris! En deux heures on y peut entrer! Quel rêve! Paris est là!

Et, parfois, comme un paysan qui se promène, Fernand Marais approchait de Paris. Il faillit être exécuté sur place, à Ville d'Avray. A Maisons-Laffitte, contraint de se cacher; les Allemands firent des perquisitions, plusieurs fois, durant son séjour: il lui semblait qu'il était signalé. Blotti dans un logis désert, il attendait pourtant: il attendait le moment, le temps favorable pour traverser la Seine, ses dépêches avec lui.

Un matin, le matin d'un beau jour d'hiver sec et clair, il se sentit enfin décidé à ne pas attendre plus longtemps. Il y avait, dans la chambre qu'il occupait, un piano, piano abandonné et demeuré là ouvert, depuis le dernier été. Instinctivement, tout en rêvant aux moyens d'entrer dans la ville, Marais, qui est musicien, laissait courir ses doigts sur les touches, commençant, puis abandonnant quelque vieil air d'autrefois. Tout à coup, comme obéissant à une inspiration secrète, il exécute, nerveux et entraîné, la *Marseillaise*. L'air le secoue, l'entraîne, l'exalte. C'en est fait. Sa résolution est prise. Le voilà enflammé; coûte que coûte, dût il mourir, il passera.

Il quitte aussitôt Maisons; on lui a indiqué à Carrières, un vigneron, vrai cœur de patriote et de républicain, du nom populaire de Caboche, Marais va chez le vigneron.

— Je viens me cacher chez vous, dit-il, jusqu'à la nuit; je veux entrer à Paris.

— C'est bien.

Et Caboche, qui risque aussi sa vie, le cache ainsi jusqu'au soir.

Maintenant, la nuit est venue. Fernand Marais, après s'être frotté le corps d'huile camphrée, est parvenu au bord du fleuve. Il jette à terre ses vêtements; il coupe la patte de son pantalon et la tient entre ses dents; puis, brusquement (oh! ce grand Paris qu'il

a revoir!), il entre dans l'eau glacée. A ce moment une patrouille prussienne longeant le fleuve arrivait de son côté, et, comme si elle eût interrogé la Seine, s'arrêtait juste devant lui, presque au-dessus de sa tête. Et cet homme, par un froid de six degrés, demeurait là dans l'eau, immobile, sentant contre ses membres des coupures de glaçons charriés qui venaient le meurtrir.

La patrouille s'éloigne. Marais se jette à la nage, ses dépêches dans les dents ; il aborde, à travers les branches sèches et coupantes, à l'île Longue, et, traversant un petit bras de Seine où la glace était prise, frissonnant et nu, il aborde enfin sur cette rive de la banlieue parisienne qui est maintenant la frontière de France.

Une fois là, le malheureux fut pris d'une angoisse effroyable. Plus de vêtements. Il les a oubliés sur l'autre rive, et le petit sac en caoutchouc qu'il n'a pas quitté ne contient qu'une chemise. Un froid atroce et mortel, et la paralysie qui gagnait ses jambes, et la congestion qui lui montait aux tempes ! « Si je ne pouvais plus avancer ? si j'allais mourir ? » Des éclairs de feu semblaient lui traverser le cerveau comme des pointes de fer rouge. Il avait une peur épouvantable, celle de devenir fou. Alors par un effort exaspéré, dans cette nuit sombre, forçant ses jarrets à se plier malgré ses crampes, il se mit à courir droit devant lui, se guidant seulement sur les lueurs de la canonnade qui partait du Mont Valérien.

Ses mâchoires, contractées comme par le tétanos, serraient à les couper les dépêches de la délégation de Tours. Mais quoi ! maintenant le but était proche.

Près de Nanterre, une sentinelle des francs-tireurs de Paris (commandant Chaboud-Mollard) arrêta net, mais sans tirer, cet homme affolé qui courait ainsi. Marais, à demi mort, est amené au poste ; on le couvre de vêtements, on lui donne des cordiaux. Le commandant le conduisit, le lendemain, au général Noel, et un officier d'ordonnance se charge de le présenter au général Trochu.

Enfin, sa mission est remplie : Paris va donc avoir des nouvelles de la France !

Non. Pas encore. Le général Schmitz est visible, mais non le chef de l'armée. Une lettre de M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui connaît Marais, permet seule au jeune héros de pénétrer jusqu'au gouverneur. Le général Trochu interroge le messager, lit le rapport que le messager vient de rédiger, félicite ce hardi compagnon qui vient ainsi de risquer sa vie pour la patrie qui souffre.

Et c'est tout !

Nul ne s'inquiète plus dès lors de Fernand Marais. Aucune récompense n'est venue reconnaître l'héroïque conduite de ce jeune homme, qui d'ailleurs ne demandait rien.

Sous-lieutenant aux francs-tireurs de Seine-et-Marne, il entra avec le même grade dans la compagnie de ces mêmes francs-tireurs Chaboud-Mollard qui l'avaient recueilli nu et grelottant. Puis on lui permit d'ajouter à ses galons, d'abord le galon de lieutenant, et enfin celui de capitaine. Sans souci d'autres honneurs, ce soldat improvisé avait ainsi repris son service militant aux avant-postes de Nanterre.

Je devais le voir, à Buzenval, au bas de la maison Crochard, dans la boue sanglante de ce champ de bataille de janvier, et je n'ai pas oublié la poignée de main cordiale et loyale de ce héros sans pose et sans phrases, — comme il y en eut tant qu'on ne connaîtra jamais, oubliés dans le fracas de la débâcle, — héros de la guerre nationale et prêt à se sacrifier encore aujourd'hui sans même demander à *demain* la récompense que lui devait *hier*.

Et c'est dans de tels cœurs, humbles et fiers à la fois, que palpitait encore — invaincue et inviolée, même aux plus rudes heures de la défaite — l'âme éternelle de la France !

Jules CLARETIE.

JALOUSIE

(MANUSCRIT D'UN PRISONNIER)

Demain matin, j'aurai fait les six mois de détention auxquels j' été condamné pour avoir volé deux mille francs dans la caisse d mon patron; demain matin, j'aurai expié ma faute, subi toute n peine.

A huit heures, le gardien entrera dans ma cellule. Il m'apporte les vêtements que j'ai dû échanger, en entrant ici, contre le stume des détenus; ils étaient neufs, je m'en souviens, et, quand je les aurai mis, je reprendrai l'apparence d'un jeune homme mme un autre, assez élégant même. Je n'aurai plus qu'à descendre au greffe, où on lèvera mon écrou, et à rejoindre Marguerite, qui m'a promis de m'attendre dans un fiacre à la sortie de la rson. Je serai libre!

e serai libre, et je pourrai encore être heureux; car Marguerite, pour qui j'ai commis ce vol, me jure dans sa lettre d'hier pelle m'aime toujours et que nous vivrons ensemble comme ari et femme, ainsi qu'autrefois. Dans ce grand Paris où l'on t cacher facilement son passé, un garçon comme moi, énergique, payant de mine et ayant l'instinct du commerce, — avant m malheur, mon patron songeait à me prendre pour associé, un garçon comme moi, dis-je, finira bien par trouver une le. Je me sens plein d'un indomptable courage, et je suis prêt travailler comme un cheval d'omnibus pour gagner ma vie et ce de Marguerite.

D'ailleurs, à plus tard les affaires sérieuses. Ne pensons qu'à lain dont je suis sûr et qui sera délicieux. Dès que j'aurai rchi la porte de la prison, j'apercevrai dans l'ombre de la voi le joli visage de Marguerite, pâle d'émotion sous la voilette. etterai l'adresse au cocher en lui donnant cent sous pour qu'il e bon train, je sauterai dans le fiacre, qui partira au grand

trot, et la pauvre fille tombera en pleurant sur ma poitrine. Qu
baiser!

Nous rentrerons chez nous, dans notre chambre haute de la r
Madame, d'où l'on voit tout le jardin du Luxembourg. Par cet
belle fin de Septembre, si sereine et si pure, les arbres doive
être admirables avec leurs feuilles flétries. Nous dresserons
couvert auprès de la fenêtre ouverte; un doux rayon de soleil c
ressera la nappe blanche et fera étinceler la vaisselle, et no
déjeunerons gaiement, sans pouvoir nous quitter des yeux, no
taisant, attendris, ou bavardant et faisant mille projets. Apr
m'avoir versé mon café, Marguerite viendra s'asseoir auprès
moi, comme jadis; elle joindra sur mon épaule ses deux main
et posera dessus son gentil menton, en me regardant de tout prè
Je respirerai sa fine odeur de blonde, ses cheveux chatouillero
mes lèvres, je lui montrerai le lit du doigt, son clignement d'ye
consentira; et alors, vite, vite, je fermerai les volets, la fenêtr
les rideaux, elle allumera les bougies, j'arracherai mes vêtement
et, tandis qu'elle se déshabillera, plus lente, je l'attendrai, fr
missant, le coude dans l'oreiller, et tant mieux si mon cœur éclà
et si je meurs de joie, quand je verrai sa nuque et ses épaul
émergeant de son corset de satin noir et son voluptueux souri
reflété dans l'armoire à glace!

Oui! voilà ce que je puis avoir demain, après ces six mois
solitude, d'horrible solitude. Voilà ce que je puis avoir demai
si je veux. La liberté, le bonheur, l'amour!...

Eh bien, cela ne sera pas. Je me tuerai tout à l'heure, qua
j'aurai noirci ces quelques feuillets où j'essaie de m'expliquer
moi-même la cause de mon impérieux besoin de mourir. Ah!
gardien, qui, malgré le règlement, a bien voulu me vendre le r
de cave à la lueur duquel j'écris ces lignes, et qui, demain, quan
il viendra pour me délivrer, me trouvera pendu à l'un de ces ba
reaux, raide, déjà froid, la face noire et la langue tirée, sera bi
surpris, n'est-ce pas? Les choses se passeront ainsi, pourtant.
me pendrai à minuit.

Réfléchissons, tâchons de voir clair dans les sentiments q
m'agitent.

D'abord, il faut bien l'avouer, je n'ai aucun remords de
mauvaise action. J'ai cependant commis un indigne abus de co
fiance, j'ai volé un homme qui était juste et bienveillant pour m
qui rétribuait honorablement mon travail, se souciait de mon av

, m'estimait assez pour vouloir m'associer à ses affaires. Mais, 'y a pas à me le dissimuler, je n'éprouve point de repentir. Ce ait à refaire?... Oui ! si je sentais encore le bras de Marguerite mir sous le mien, devant la vitrine de ce joaillier, si je voyais ore ses yeux avides de désir en regardant ce petit bracelet orné brillants, eh bien, je volerais encore les cent louis dans ma sse et je lui donnerais le bijou. Suis je un scélérat, ou un aliéné ? n'en sais rien, mais je recommencerais.

Oh ! cette femme ! Comme je l'ai aimée, tout de suite, au pre er choc de nos regards !

e me rappelle. Deux camarades m'avaient offert de m'accom- gner dans ce bal public, du côté de Montmartre. J'avais refusé bord, j'étais un peu las. Je voulais me coucher de bonne heure. insistèrent, et je les suivis.

L'orchestre jouait une polka dont le motif vulgaire était dure- nt dessiné par le cornet à piston, et autour de l'espace bitumé sautaient quelques couples, la foule tournait sans cesse, stupi nent, sous les maigres arbustes dont le feuillage, éclairé en sous par le gaz, avait des tons de papier peint. Des femmes rent à notre rencontre. La plus grande, une brune très ma llée, — le type de la fille de restaurant nocturne, — connais- un de mes compagnons ; elle nous demanda effrontément de payer à boire. On s'attabla, et je m'assis auprès de l'autre me, de la blonde, déjà séduit par son délicat et gracieux vi- e, par son maintien réservé, presque timide. Il était facile de qu'elle ne courait les bals que depuis très peu temps. Point ijoux et une pauvre robe noire déjà usée, une robe d'honnête .

on chapeau seul, un feutre tapageur à plume rose, autorisait le mier venu à lui dire : « Viens tu souper ? » Ce chapeau était enseigne.

ous causâmes : sa voix était douce comme ses yeux. Aucun isme. Un de mes camarades lui ayant adressé un compliment al, elle ne lui répondit que par un sourire gêné, où il y avait la politesse, de la résignation et du dégoût. Elle charmait en irant la pitié, et elle me fit songer — je n'ai pourtant rien d'un e — au reflet d'une étoile dans le ruisseau. Dans le premier er que je lui donnai, lorsque nous fûmes montés tous deux en ure, à la sortie du bal, il y avait déjà de la tendresse.

a nuit que nous passâmes ensemble, — oh ! je crois encore

sentir la chaleur de ses larmes, quand elle pleurait sur mon épau en me racontant son enfance vagabonde sur les trottoirs de Pari sa jeunesse de misère, sa chute piteuse et inévitable, — cette nu là fut telle que, peu de jours après, j'arrachais Marguerite à honteuse misère et qu'elle venait vivre avec moi.

C'était une folie. Je n'avais pour toutes ressources que mes a pointements de caissier au « Petit-Saint Germain ». Pourtant, Marguerite avait eu un peu d'économie, quelques instincts femme de ménage, on aurait pu s'en tirer tout de même. Mais n'en était rien. Naturellement douce, le cœur froid et la chair a dente, tombée dans la débauche plutôt par faiblesse que par go Marguerite était la vraie gamine de Paris, paresseuse et ivre chiffons, qui s'attarde au lit jusqu'à midi, le nez dans un roma et qui se nourrit de salade pendant huit jours pour s'acheter u paire de bas de soie.

Bientôt mon petit ménage fut dans un complet désordre. soir, quand je revenais du magasin, je trouvais Marguerite enc en peignoir du matin, en train de faire des « réussites » ; e n'avait pas même songé au souper, et il fallait envoyer la concie acheter des charcuteries.

Quand j'essayais de faire quelques remontrances à ma maitres elle me disait simplement, sans se fâcher : « Je sais bien que je suis pas la femme qu'il te faut... Qu'est-ce que tu veux y faire? Quitte-moi. Je n'aurai pas le droit de me plaindre. »

Et je ne savais que répondre, furieux de penser qu'elle ne ten guère à moi et que je ne pouvais plus me passer d'elle.

La quitter? J'y avais bien songé quelquefois, dans les premi temps. Mais l'idée qu'elle me dirait assez froidement adieu, qu'e retournerait le soir même dans l'horrible bal où je l'avais ramas et qu'un passant l'emmènerait chez lui pour une ou deux piè de vingt francs... oh! cette idée là m'était insupportable. La q ter! Mais, rien qu'en me disant que je me réveillerais le lendem sans sentir la chaleur de son corps auprès de moi, j'éprouv comme une défaillance. En quelques semaines, le besoin j'avais de cette femme avait pris l'ardeur d'une passion et la fo d'une habitude.

Je l'aimais! je l'aimais!... Elle me possédait, quoi!

Quand j'avais fait connaissance avec Marguerite, elle habi une sordide chambre d'hôtel garni et ne possédait qu'un peu linge, la pauvre robe qu'elle avait sur le corps, et cet horri

ıapeau à plume rose qui l'affichait dans les bals publics. Pour habiller plus décemment, pour lui faire un petit trousseau, j'avais ıcrifié toutes mes économies et je m'étais même endetté. Son ésordre, son manque de soins, les nouvelles dépenses que je fis ɔur la distraire, pour la mener au spectacle, au café-concert, — ıvais peur qu'elle ne me quittât par ennui, — achevèrent rapiement ma ruine.

J'étais en retard avec tous les fournisseurs; je devais des ɔmmes assez rondes à plusieurs de mes camarades.

Mais je ne confiais pas mes soucis à Marguerite.

A quoi cela m'eût-il avancé? Elle m'aurait dit encore, je le révoyais, de sa voix douce et résignée : « Que veux-tu que j'y sse?... Séparons-nous. » Je m'efforçais donc de ne pas penser à catastrophe certaine, feignant l'insouciance auprès de ma maiesse, faisant avec elle une partie de plaisir dès que j'avais uelque argent; mais, au fond du cœur, j'étais épouvanté de avenir.

Tous les hommes dans une position désespérée sont tentés de emander des ressources au jeu. Je le fus d'autant plus facilement ue les commis du « Petit-Saint-Germain » parlaient constament devant moi de leurs gains et de leurs pertes aux courses de ıevaux qu'ils suivaient avec passion. Un jour, le chef du rayon es soieries, dont jusque-là les paris avaient été très heureux, ffirma qu'il avait sur le résultat des prochaines courses d'Auteuil ı renseignement excellent, donné par un jockey, un « bon tuyau », ɔmme on dit dans l'argot spécial des bookmakers. D'après ce tuyau », *Grain-de-Sel*, un cheval inconnu, remporterait le prix rincipal, et ceux qui parieraient pour lui gagneraient dix fois ur mise. Vainement le second vendeur des lainages vantait il s *performances* du cheval favori, *Sept de Pique*, l'autre n'en ɔulait pas démordre et racontait, avec des airs mystérieux, une ssez sale intrigue d'écurie où des sportsmen fameux étaient ıêlés et qui devait donner la victoire à *Grain de Sel*.

Tant d'assurance me troubla.

— Si j'avais encore, — me dis-je, — le billet de cinq cents ancs qui était dans mon secrétaire quand Marguerite est venue ıbiter avec moi, je le risquerais certainement... Dix fois la ise! Cinq mille francs!... Ce seraient toutes mes dettes payées, la tranquillité, l'aisance, la paisible possession de Marguerite ɔur de longs mois.

Mais il n'y avait que deux louis dans mon porte monnaie. Je chassai donc ce rêve absurde en haussant les épaules.

J'avais promis à Marguerite, malgré ma pauvreté, de la conduire ce soir-là aux Folies-Bergère, où de très étranges clowns faisaient fureur. Nous y allâmes à pied, bras dessus bras dessous pour épargner le prix d'un fiacre, et nous passâmes sous les galeries du Palais-Royal. Marguerite n'eût pas été femme si elle n'avait point fait deux ou trois haltes devant les vitrines des bijoutiers. Elle me montra un mince porte-bonheur orné de diamants qui excitait sa convoitise.

— Dis donc, combien ça peut-il coûter, ce petit bracelet?

— Eh! eh! — répondis-je, — une cinquantaine de louis... Pas moins.

Elle s'éloigna de la vitrine, lentement, avec un long regard de regret.

— Allons! — dit-elle, ces joujoux-là, c'est bon pour les autres.

A ce moment précis, par un de ces coups de pensée où l'on voit l'avenir prochain dans une lueur d'éclair, je me rappelai dans tous ses détails l'intrigue d'écurie racontée par mon camarade; je conçus une confiance absolue dans le succès de *Grain-de-Sel*, j'eus le cœur étreint par la tentation de prendre deux mille francs dans ma caisse, d'acheter le bracelet pour Marguerite et de jouer le reste; j'imaginai un moyen de dissimuler le vol pendant quelques jours, afin de pouvoir restituer secrètement la somme, si je gagnais aux courses; je me vis enfin libéré de tout souci, les poches pleines d'or, venant de faire un dîner fin avec ma maîtresse, assis derrière elle dans l'ombre d'une baignoire de petit théâtre, et mordillant de temps en temps entre mes lèvres les frisons de cheveux qu'elle a dans le cou.

Je pensai à toutes ces choses à la fois, en une seconde, avant que Marguerite eût détourné ses yeux de la vitrine éblouissante.

Je l'entraînai, lui serrant le bras, hâtant le pas, le cœur gonflé et battant à coups profonds. Puis, soudain, j'eus la sensation que je venais d'être frappé douloureusement dans l'intérieur de mon cerveau et je dis :

« Si je ne gagnais pas ?... »

Je lançai un regard oblique à celle qui m'accompagnait. Heureusement, elle avait la tête tournée de l'autre côté, du côté des boutiques, et elle ne vit pas mes yeux. Dans la glace d'un magasin, j'aperçus avec terreur un visage de fou qui me ressemblait.

Mais, d'un effort de volonté, je redevins maître de moi.

Eh bien, quoi? Si je ne gagnais pas?... J'irais m'asseoir, le dos nd et la tête basse, sur le banc des accusés; je tâterais de la pri-n, du bagne peut-être... On n'a rien sans risque; et, en cas de alheur, j'aurais donné du moins à cette femme qui m'avait fait n esclave par les sens, mais dont je n'avais jamais échauffé le eur glacé, j'aurais donné à Marguerite une effrayante preuve amour, et elle m'aimerait peut être enfin, elle souffrirait peut-re enfin, elle souffrirait peut-être à son tour, la fille qu'elle était ıand elle saurait que j'avais volé pour elle !...

Mais l'heure passe... A quoi bon raconter la tempête morale ıns laquelle a sombré mon honnêteté ? A quoi bon dire le vol mmis et mon horrible angoisse, devant le poteau des courses, ı voyant accourir les deux chevaux furieusement fouettés par urs jockeys, et en entendant la foule acclamer *Sept-de-Pique*, ıi venait de battre *Grain-de-Sel* d'une longueur de tête? On dé-uvrit mon crime. Je fus arrêté, jugé, condamné, mis enfin dans tte prison où j'ai subi les pires tortures et d'où je ne sortirai que ort.

Oh ! oui, les pires tortures ! Pas celles du remords, je le répète, de la privation de la liberté, ni de la vie en commun avec des ındits. Oh! de bien pires, de bien pires, celles de la jalousie !...

Je n'avais jamais souffert encore de ce cruel sentiment, et Mar ıerite, pendant les cinq mois que nous avions vécu ensemble, avait rien fait pour me l'inspirer. Apathique et casanière, elle stait seule au logis pendant toute la journée, — j'en avais des euves, — et, le soir, quand nous sortions ensemble, pas une seule is je n'avais surpris chez elle un de ces regards de complaisance ıe la plus honnête femme, même au bras de son mari, jette au emier passant venu qui a l'air de la trouver à son gré. Margue-te n'était nullement coquette.

De plus, ce que j'avais prévu au moment où je méditais mon up était arrivé. Marguerite avait été profondément touchée par a coupable action; elle y avait vu une preuve d'amour. A l'au-ence, elle avait pleuré des larmes sincères, s'accusant de m'avoir erdu, et, dès qu'il lui fut permis de me visiter dans ma prison, — le me montra, derrière la grille du préau, un visage pâli par le ıagrin. Elle m'aimait enfin? J'en étais sûr.

Je me souviens de notre première entrevue. Nous nous regar-ons tristement à travers le grillage en fer.

— Alors, tu m'aimes un peu ? — lui dis-je. — C'est bien vra

— Plus et mieux qu'autrefois, tu le vois bien.

— Naguère, tu étais si froide pour moi, cependant !

— Ce que tu as fait m'a bien changée, va !... Est-ce que pouvais croire que tu m'aimais à ce point là ?... Mets moi l'épreuve.

— Il n'y en a qu'une qui me convaincrait.

— Laquelle ?

— Si tu étais capable d'attendre ma libération et de me rest fidèle ?...

— Je te le promets... je te le jure !

— Bah ! comment vivras-tu ?

— Je travaillerai.

— Toi, ma pauvre Marguerite ?

— J'ai appris pour être couturière... Tu verras.

Elle revint huit jours après, ôta ses gants et me montra ses doi marqués de piqûres d'aiguilles. Elle avait trouvé, me dit-elle, d « confections » à faire pour un magasin de nouveautés. Elle g gnait déjà quarante sous par jour, mais bientôt elle deviendr plus habile, arriverait à trois francs.

— On peut vivre avec ça, — ajouta-t-elle en souriant. Oh ! sa faire la noce, bien sûr... Mais je n'y pense guère, va !... Je ne tie plus qu'à une chose, à présent... Faire plaisir à mon chéri.

Ce nom « mon chéri », qu'elle me donnait autrefois avec ta d'indifférence, si banalement, comme elle l'avait donné, hélas ! tous ses amants, fut prononcé par elle, ce jour-là, avec l'intonati la plus tendrement émue ; et les larmes m'en vinrent aux yeux.

Que m'importaient alors la captivité, la livrée d'infam l'ignoble soupe mangée à la même gamelle que les scélérats, éternelles nuits d'insomnie sans lumière ! Marguerite m'aimai elle gagnait son pain pour rester sage et pour m'attendre. Était-donc possible ? Misérable homme ! j'avais commis un vol pour u femme, et j'allais avoir la consolation, une fois ma faute expi de me réfugier dans les bras de cette même femme, mais deven tout autre, régénérée par l'amour et par le travail, et qui ser maintenant la première à m'empêcher de faillir, si j'en étais ten Ah ! j'étais plein de courage, prêt à subir sans une plainte la pei que j'avais méritée. Aux plus durs moments de ma vie de pris nier, je pensais à Marguerite, et l'espérance m'inondait en me chauffant, comme un puissant cordial, et mes affreux compagno

ne demandaient pourquoi j'avais l'air si heureux et ce qui me faisait sourire.

Cet état d'âme délicieux. — oui! moi, le condamné vêtu d'une ouquenille de forçat, moi à qui les gardiens disaient : « Ici! » omme à un chien, j'ai vécu alors des heures délicieuses. — cet tat d'âme, cette période d'espoir et de résignation, dura environ eux mois. Pendant ce temps, Marguerite vint me voir exactement une heure par semaine, et, à chacune de ses visites, je egardais, avec une enivrante pitié, ses yeux cernés par les veilles, es joues que la misère amaigrissait, ses pauvres doigts meurtris sa robe qui se fanait de plus en plus.

Un jour, — c'est alors que mon supplice a commencé, — elle int avec une robe neuve.

Tout de suite, j'eus le cœur mordu par un soupçon. Mais elle e regarda en face et me dit en souriant :

— Ah! oui, tu regardes ma robe!... C'est Clotilde qui me l'a onnée... Tu sais, Clotilde, l'amie avec qui j'étais la première is que nous nous sommes rencontrés... Elle a maintenant un nant qui fait des folies pour elle. En me voyant si pauvrement tue, elle m'a fait cadeau de cette robe qu'elle n'avait mise que nq ou six fois. Je n'ai eu qu'à l'arranger un peu... Elle est comme euve, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas vrai!

Jamais, depuis que nous vivions ensemble, Marguerite ne l'avait parlé de cette Clotilde comme d'une amie. Naguère, les ux femmes demeuraient dans le même hôtel meublé, voisi ient, allaient de compagnie dans les bals publics, voilà tout. Je e rappelais Clotilde comme une fille sans jeunesse et sans beauté, nbée dans la misère, pouvant faire tout au plus illusion, sous l fard, à quelque soupeur pris de vin. Une pareille créature avait pu trouver un amant assez riche pour faire de telles gesses. Ce n'était pas vrai, et, si j'en avais douté, j'en aurais éclater la preuve dans les yeux où le regard semblait trembler dont les paupières palpitaient à coups rapides, dans ses yeux menteuse!

Je fus sur le point de lui dire toute ma pensée, d'éclater en reches, de lui faire une scène. Mais j'eus peur qu'elle ne revînt us, et je me contins.

Elle continua de me parler affectueusement, me disant qu'elle gnait à présent trois francs cinquante et jusqu'à quatre francs

par jour, qu'elle avait trop d'ouvrage et n'y pouvait suffire, qu'el
songeait à prendre une apprentie. Elle accumulait les mensonge
j'en avais la certitude.

Bien que je sentisse gronder en moi un orage de douleur et d
colère, j'eus la force d'être calme jusqu'au bout, je ne répond
que par des mots insignifiants à tout ce bavardage. Elle attribu
sans doute cet accès de taciturnité à ma triste situation et m
quitta presque joyeuse, s'imaginant que j'étais sa dupe.

Ainsi, Marguerite me trompait. Pendant que je subissais,
cause d'elle, le châtiment des voleurs, elle avait pris un aman
— que dis-je? elle se louait peut-être à la nuit, comme autrefoi
et pour des chiffons! Je venais de lui voir une robe nouvell
mais, la prochaine fois, — j'en aurais parié ma main droite, -
elle aurait des gants neufs et un chapeau frais; et toutes l
menteries qu'elle venait de me débiter n'avaient d'autre but q
de me préparer à l'apparition de ses futures toilettes. Et el
n'avait pas eu l'idée de remettre, pour venir me voir, ses pauvr
vêtements, ou, si elle y avait pensé, elle n'avait pas voulu
montrer dans la rue avec une robe usée! Non! elle avait mie
aimé inventer d'imbéciles impostures; elle avait probableme
haussé les épaules en se disant : « Tant pis pour lui, s'il ne
croit pas ! » Oh! la stupide, la vulgaire fille! Et c'était pour « ça
que je faisais de la prison et que je m'étais déshonoré!

Mais, puisqu'elle était capable de cette infamie, puisqu'elle
m'aimait pas, pourquoi revenait-elle me voir? Eh! parbleu,
niaise sensiblerie, par bêtise charitable, comme elle serait al
porter des oranges à sa portière malade à l'hôpital.

Quelle honte! Elle avait pitié de moi!

Je passai huit jours horribles, en roulant sans cesse toutes
pensées dans mon esprit. Puis une terreur me saisit : « Si elle
revenait pas, au prochain jour de visite? » Et seulement al
par la détresse où cette crainte me jeta, je compris combi
malgré tout, Marguerite m'était encore chère. Je me fis don
serment, que j'ai tenu, de lui dissimuler ma jalousie, de ne r
faire ni dire qui pût trahir mes souffrances et mes soupçons.

Elle revint, — oh! je l'avais parié! — elle revint avec un
chapeau de printemps. Elle avait complété sa toilette; son vis
était reposé, son teint plus frais. Certes! non, cette femm
n'était plus dans la misère et ne gagnait plus son pain à cou
des « confections » jour et nuit.

Elle eut cependant l'audace... ou la bonté — qui sait? elle
royait peut-être bien faire — de me dire qu'elle était très contente,
u'elle employait deux ouvrières; cent nouveaux mensonges. Je
eignis de m'en réjouir avec elle, et, donnant à ma voix l'accent
plus caressant, je la priai d'ôter son gant et d'appuyer sa main
ur le grillage qui nous séparait, afin que je pusse la toucher de
es lèvres. Elle m'obéit, et en baisant sa main je vis qu'il n'y avait
lus de piqûres d'aiguilles au bout de ses doigts...

Mais la demie d'après onze heures vient de sonner à l'horloge
e la prison.

Mon bout de cire sera bientôt consumé.

Hâtons-nous.

Si le temps ne me manquait pas, j'aurais eu pourtant une atroce
atisfaction à analyser ici toutes les angoisses que j'ai souffertes et
ui se peuvent résumer dans ces deux mots dont l'accouplement
ait frémir : un prisonnier jaloux! Oui! j'aurais une joie de damné
décrire par le menu les supplices que m'infligea Marguerite, à
haque nouvelle visite. Il en est un, surtout... Oh! celui-là, je
eux le dire, car il fut le plus cruel de tous.

Ce jour-là, en attendant l'arrivée de ma maîtresse, j'avais essayé
e me persuader que j'étais trop incrédule, qu'il n'était pas impos-
ble, après tout, qu'une femme gagnât assez largement sa vie
our s'acheter quelques nippes. Un détail, même, qui m'était
ubitement revenu à la mémoire, m'avait presque rassuré. Jamais
Marguerite, qui ne craignait pas de se montrer à moi en toilette
euve, — en y réfléchissant, c'était peut-être une preuve de son
nocence, — jamais Marguerite ne portait le moindre bijou. Le
racelet jadis acheté par moi avec l'argent du vol, et qu'elle avait
nu à restituer honnêtement au moment du procès, était le seul
yau qu'elle eût jamais possédé. Jusque là, très pauvre fille, mais
ant horreur du faux, du « toc », comme elle disait avec un
goût singulier, elle ne s'était jamais parée de la plus modeste
jouterie, et ses oreilles n'étaient même pas percées. Le souvenir
e cette dernière particularité me touchait profondément.

Parbleu! je me rappelais quand même que, si je ne voyais point
bagues à ses doigts, je n'y retrouvais pas non plus, depuis
uelque temps, les traces du travail. Je me disais bien aussi
u'elle pouvait avoir accepté des parures et ne pas les mettre pour
nir me voir. Mais, ce jour-là, j'étais disposé à la bienveillance,
j voulais me convaincre d'injustice, et, dans les mille suppositions

qui me traversaient l'esprit, je ne m'arrêtais qu'à celles qui pou vaient être favorables à Marguerite.

Elle arriva à l'heure exacte, selon son habitude, et moi, e l'apercevant de loin, à travers le grillage, je sentis pour la premièr fois se dissiper mes soupçons. Mais quand je fus près d'elle, — oh l'ironie méchante des pressentiments! — tout de suite, au premie regard, je vis à ses oreilles deux petites cicatrices encore fraîches!.. Elle avait des bijoux, à présent, cette femme qui n'en voula porter que de vrais et à qui je n'avais pu en payer qu'avec d l'argent volé! Elle se mettait aux oreilles des perles fines ou de diamants, et, certainement, elle croyait faire preuve de délicates en m'en épargnant la vue!...

C'est depuis ce jour-là, c'est depuis qu'il ne m'est plus permis d conserver le moindre doute sur la trahison de Marguerite, que j songe à me tuer. Il y a de longs jours que ce devrait être fait. Ma quoi! on est lâche, on a peur de la mort, et puis... et puis, il fa bien le dire, j'aime toujours cette femme, et, la nuit, sur mon gr bat de détresse, je me tords dans des rêves qu'elle hante. Oh! j' eu toutes les faiblesses! J'ai songé à la reprendre quand mêm telle qu'elle est redevenue; j'ai songé à accepter tous les partage toutes les objections. Je me suis moqué de moi-même, j'ai rail ma jalousie : « Tu es bien scrupuleux, dis donc, pour un voleur! Mais c'est plus fort que moi. La pensée qu'elle m'a trompé, qu'el s'est vendue à un homme ou à plusieurs pendant tout le temps qu je suis resté en prison, en prison à cause d'elle, me rend furieux. me fait voir rouge!

Oui! comme je le disais en commençant cet écrit, je pourrai demain matin, déjeuner avec elle dans notre petite chambr auprès de la fenêtre d'où l'on voit le grand jardin d'automne et l beaux arbres dorés. Oui! ce serait délicieux... Mais si j'aperceva alors, dans les cendres du foyer, le bout de cigare de son « mo sieur » de la veille, je serais capable de prendre un couteau sur nappe et de le lui planter dans le cœur.

Je ne veux pas devenir un meurtrier. C'est bien assez d'être voleur. Il vaut mieux mourir...

Mourir sans rancune contre elle, en me disant que ce qui arrivé était inévitable, et qu'elle a été sincère, en somme, qu'el m'a même peut être un peu aimé, le jour où elle me fit cette pr messe qu'elle n'a pas eu la force de tenir.

Adieu, Marguerite! Tu n'es pas mauvaise au fond, et en lisa

eci, tu pleureras un instant, je le crois. Mais tout s'oublie, et plus ard, quand un de tes amants de rencontre s'amusera à te faire ra-onter ta vie, tu seras vaniteuse comme toutes tes pareilles, va! Tu auteras pieds nus, hors du lit, pour aller chercher ces feuillets ans le tiroir du haut de ta commode où tu serres ton jeu de cartes t tes reconnaissances du Mont-de-Piété, et, après t'être recouchée, u feras lire ma confession à ton hôte d'une nuit, toute fière de lui rouver qu'un malheureux homme s'est tué pour toi.

Ah! ah! Minuit sonne... Mon rat de cave va s'éteindre. J'ai éjà roulé en corde le drap de mon lit, et le barreau de la lucarne st solide... Du courage, et finissons-en!

François Coppée.

PERDUE[1]

(Suite et fin.)

XXXIX

— C'est ma fille, répéta M. Bréault le lendemain, au momen où Marcelle disparaissait dans le jardin, suivie de Rose, pou aller au marché.

— Nous n'en sommes pas jaloux, mon père, fit Jules en s'ap prochant du fauteuil. M. Bréault ne se levait plus qu'avec un extrême difficulté, et passait ses journées assis. Robert garda l silence.

— Mon père dit Jules après un instant de méditation, est-ce vra que Marcelle s'en va ?

— Je ne sais pas, répondit l'infirme en le regardant d'un ai inquiet. Est-ce qu'elle veut s'en aller ?

— C'est ma tante Julie qui m'a dit cela tantôt, reprit Jules, et j ne saisis pas...

Mlle Julie leva les yeux et arrêta son tricot.

— Elle ne peut pas continuer à vivre dans une maison où il a deux jeunes gens, mon cher enfant ! dit-elle, avec une nuan d'embarras. Elle l'a si bien compris qu'elle m'a priée de la fai reconduire à la pension dans le courant de l'après-midi.

— Je ne veux pas ! dit M. Bréault en s'agitant. Je veux qu'el reste, Robert, dis-lui de rester.

Robert resta muet. Son père cherchait à lire sur son visag mais l'intelligence affaiblie du vieillard ne lui permettait pas deviner les pensées de son fils.

— Parle donc ! fit-il avec impatience.

— Je pense, mon père, dit le jeune homme, que Marcelle raison.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 8 octobre

M. Bréault haussa les épaules : rien ne pourrait lui prouver que a jeune fille eût raison de vouloir s'en aller ; il ne fallait pas essayer de le lui dire. Mlle Julie l'entreprit pourtant, et avec une uccession de phrases si longues, si filandreuses, que Robert s'es- quiva, jugeant qu'il y en avait pour jusqu'au déjeuner ; Jules le ejoignit aussitôt dans leur chambre,

— Mon frère, dit le jeune homme, c'est vraiment grand dom- nage que Marcelle s'en aille : c'est une si bonne enfant, et nous erions si heureux avec elle... Elle fait tout ce que tu lui dis... lle t'obéit aveuglément en tout : dis-lui de rester, dis-lui de ne as affliger notre père, et nous-mêmes...

Robert ne répondit pas. Jules continua :

— Ou bien, est ce que je me serais trompé ? tu l'aurais prise n grippe ? Dis, Robert, cela ne se peut pas ?

Robert sourit et secoua la tête.

— Non, je ne l'ai pas prise en grippe, dit-il.

— Eh bien, alors ?...

Tout à coup Jules se pencha vers son frère, examina attentive- nent son visage, et lui saisit les deux mains avec un geste de joie t de surprise.

— Mon frère, s'écria-t-il, mon frère ? C'est vrai ?

Robert n'avait pas eu le temps de répondre, ni même de se faire ne contenance, que Jules était déjà dans la salle à manger, où sa ante continuait sa démonstration, dont le seul résultat était de aire prendre au patient une figure de plus en plus piteuse.

— Mon père, dit-il, d'un ton délibéré, vous tenez beaucoup à arder Marcelle auprès de vous ?

— Oui, oui, oui ! dit énergiquement le vieillard, qui commen ait à se montrer nerveux.

— Eh bien ! rien n'est plus aisé, continua le jeune diplomate ; uivez bien mon raisonnement, et vous aussi tante Julie...

Il entama un fort beau discours, plus éloquent que prolongé, et ont le résultat ne se fit pas attendre.

Cinq minutes après, Robert apparut à son tour, le visage défait air fatigué de la vie, et regarda tout stupéfait les trois conspira- urs qui paraissaient aussi enchantés de leur sort qu'il l'était peu u sien.

— Robert, lui dit son père en le regardant d'un air suppliant, t'en prie, épouse Marcelle !

Le jeune homme chancela comme s'il avait reçu un coup en

pleine poitrine, et regardant tour à tour son père et sa tante, qu attendaient anxieusement sa réponse, et Jules, qui levait le nez en l'air avec toutes les apparences d'un triomphateur.

— Est-ce qu'elle voudra? dit Robert, comme dans un rêve.

— Veux tu, toi? fit abruptement maître Jules, qui, paraît-il aimait les situations nettes.

— Ah! certes! dit Robert, encore mal éveillé. Mais elle?

— Demande-le lui, suggéra Jules. Tiens, la voici qui rentr précisément.

Elle s'avançait, en effet, dans le jardin, légèrement ployée sou le poids du panier assez lourd qu'elle n'avait pas voulu laisse porter à Rose, déjà chargée.

— Marcelle! cria l'espiègle garçon.

Elle le regarda et s'approcha de la fenêtre où il se tenait.

— Voulez-vous épouser mon frère? dit-il avant que personn eût pu l'en empêcher.

Une brassée de légumes frais, navets, carottes, petits oignons choux fleurs, roula sur le gravier et s'éparpilla dans toutes le directions. Les six yeux restés dans la salle à manger interrogè rent les mains de la jeune fille; mais ce n'était pas elle qui avai lâché son panier, c'était Rose.

— Bonté du ciel! s'écria celle-ci, s'il est permis de prendre le gens comme ça par surprise.

— Remarquez bien, Rose, reprit Jules, que ce n'est pas vou qu'on demande en mariage : si tel était le cas, je présume que no seulement vos légumes, mais vous-même vous auriez mesuré l carreau.

— Moi, gronda Rose, qu'est-ce que ça pourrait faire? Mais Made moiselle...

Elle se mit néanmoins à la recherche des légumes fugitifs, qu s'étaient dissimulés de toutes parts; Marcelle, droite devant l fenêtre, avait croisé ses mains sur son panier posé sur le rebord et, dans cette attitude de ménagère expérimentée, elle restait le yeux baissés, les joues roses, l'âme bouleversée par un grand tou billon d'idées nouvelles... Nouvelles? Non! déjà anciennes, elle l sentait bien maintenant. Ce n'étaient pas des idées nouvelles qu celles qui lui enfonçaient dans le cœur cet aiguillon doux et ame

— Eh bien! Marcelle, vous ne répondez pas! demanda Jule presque inquiet de ce silence. Voulez-vous ou non épouser mo frère?

Dans la salle à manger, tranquille, M. Breault écoutait la lecture que lui faisait Marcelle.

— Je ne sais pas! fit la jeune fille en levant sur lui ses yeux roublés. Est-ce qu'il voudrait?

Un grand éclat de rire répondit à cette question apparemment augrenue, et Jules, sautant par la fenêtre, entraina dans la maion, — mais par la porte cependant, — Marcelle, qui ne compreait plus rien. Tante Julie retira délicatement le panier, qui, privé 'appui, courait de grands dangers, et le posa sur la table, au ıoment où les deux jeunes gens faisaient leur apparition.

— Eh bien! veut-elle? demanda M. Bréault, un peu ahuri de ɔutes ces folies. Robert attendait toujours très pâle, et ne disait en.

— Oui, dit Marcelle, mais si bas que c'était un souffle.

Robert respira largement et lui tendit les deux mains.

— Ah! ma petite élève! dit-il, vous avez eu un singulier proesseur.

— Un bon maître! dit Marcelle, et qui restera mon maître, je espère.

Tout le monde s'embrassait; tout à coup, la jeune fille se dégagea es bras de Mlle Julie.

— Et mon père, fit-elle, s'il allait ne pas vouloir.

On se regarda consternés. Simon n'était pas en effet un de ces res commodes sur lesquels on peut compter. Il était très capable e refuser, par boutade ou pour tout autre motif.

— J'ai mon idée, fit Jules; ça m'en fera deux pour aujourd'hui, ce n'est pas déjà si mal, car il y a des gens qui n'en n'ont qu'une is par semaine et encore pas toutes les semaines! Je connais I. Monfort, il faut le prendre par surprise. Vous verrez!

— Je lui écrirai, dit Marcelle en hésitant : vous aussi, vous evriez lui écrire...

— Tous? fit Jules en pouffant de rire, une lettre collective, une aie circulaire de famille? Après tout, ça ne peut pas faire de mal! ais j'ai mon idée tout de même.

— Marcelle ne va pas retourner à la pension? dit tout à coup . Bréault, dont l'esprit vacillant s'accrochait avec une ténacité ngulière aux choses qu'il avait à cœur.

— Mais si, jusqu'à nouvel ordre, fit la tante Julie, d'un air trêmement digne.

— Comment, maintenant?

— A plus forte raison! Comment voulez vous qu'une jeune le...

Elle recommença pour lui le discours qu'elle avait déjà débité à son père, et cela aurait pu durer fort longtemps, si Jules n'avait joint les mains dès la seconde phrase, et ne s'était précipitée à ses genoux en s'écriant :

— Au nom de toutes les vertus, de tous les devoirs, de tout ce que vous voudrez, ne la faites pas partir aujourd'hui, ma tante chérie ! Demain, mais pas aujourd'hui !

C'était contraire à tous les principes, mais tante Julie n'avait jamais su affliger personne. Quand le sursis fut obtenu, Jules se précipita sur son chapeau.

— Où vas-tu ? demanda Julie.

Il agita les bras d'un air de télégraphe aérien, mit son doigt sur sa bouche en signe de mystère et se sauva en courant, comme s'il avait peur de laisser échapper son secret.

— Où va-t-il? demanda Rose, apparaissant soudain sur le seuil!

Mlle Julie fit un geste désespéré, mais la brave servante ne la regardait déjà plus. Ses yeux s'étaient reportés sur le jeune couple qui se tenait debout dans l'embrasure de la fenêtre. Marcelle était appuyée d'une main sur le rebord, et Robert, près du fauteuil de son père, la regardait avec tant de tendresse et de paisible joie que leur vue était un repos pour le cœur.

— Eh bien ! dit Rose, que fait-on ici ? Se marie-t-on ou ne se marie-t-on pas ?

— On se marie, dit M. Bréault avec une ombre de son ancienne vivacité, et j'espère, Rose, que vous ferez un beau dîner de noces.

— Un dîner de noces ? Monsieur n'y songe pas ! Ces choses-là se font au restaurant, répondit Rose avec un inexprimable dédain. Est-ce que Monsieur a jamais vu des invités à une noce se rendre compte de ce qu'ils mangeaient ? Les invités, ce sont des gens incapables de discernement ? Vous pouvez bien faire comme les autres, et aller au Palais-Royal ! Il n'y manque pas de restaurants.

Elle haussa les épaules; puis, revenant à des sentiments plus doux, elle demanda à Robert :

— Et à quand cette noce ?

— Nous n'en savons rien encore, ma bonne Rose, répondit le jeune homme en souriant ; il faut attendre que le père de Marcelle ait donné son consentement.

— M. Monfort ? repartit Rose avec feu, je voudrais bien voir qu'il le fît attendre !

— Et s'il allait le refuser ? suggéra Marcelle, dont l'aimable
lsage pâlit tout à coup.

Rose leva sa main droite à la hauteur de son œil, ce qui chez
le était l'indice d'une forte indignation.

— Refuser ? C'est pour le coup que je lui dirais ma façon de
enser ! Il ne sait pas encore de quel bois je me chauffe, mais...

— Rose ! fit Marcelle d'un ton suppliant, c'est mon père, et il
'aime.

— Je ne dis pas le contraire, dit la cuisinière soudainement
ıdoucie, mais ce serait une drôle de manière de vous aimer que
e vous empêcher d'être heureuse à votre idée.

Mlle Julie frémit intérieurement à l'idée d'une collision éven-
ıelle entre Monfort et la terrible servante, mais elle n'en témoigna
en. C'était déjà trop que Marcelle eût vu ternir sa nouvelle joie
e fiancée par de si affreuses appréhensions.

Jules revint au moment où, lassés de l'attendre, on allait se
ettre à table sans lui.

— Est-ce que vous allez vous mettre à vous déranger tous les
urs comme ça ? gronda Rose encore tout hérissée de la dispute
naginaire qu'elle venait de livrer à Simon Monfort dans le secret
e sa cuisine.

— Non, ma bonne Rose, c'est une exception, répondit Jules
vec une douceur inaccoutumée.

D'ordinaire, leurs querelles, bientôt apaisées, éveillaient tous
s échos de la maison, et se terminaient par des éclats de rire
tenfissants. Tout le monde s'entre regarda, puis regarda le jeune
omme ; mais il était impassible, et sut garder les avantages de sa
ystérieuse situation.

Quand la nappe fut enlevée, toutes les têtes de la famille se
enchèrent sur le tapis de la table, absorbées dans la confection
'une épître attendrissante faite pour vaincre toutes les résistances
e Monfort, même les plus inattendues, même celles que personne
e pouvait soupçonner. La tante Julie tenait la plume, — heureu-
ement, c'est le bras gauche qu'elle s'était fracturé, et d'ailleurs
le ne souffrait plus que d'une légère roideur, — et sous son inspi-
tion, les phrases éloquentes couraient sur le papier les unes
orès les autres, avec tant de rapidité et d'abondance qu'une demi-
ouzaine de feuilles en furent bientôt couvertes.

— Jamais il ne lira tout ça ! fit Jules d'un air narquois ; je me
ermettrai de vous faire observer, ô ma tante respectée, que si

nous commençons par l'ennuyer, il nous enverra immédiatement au diable, sans lire jusqu'au bout, et comme votre exorde est infiniment plus long que votre péroraison...

— Jules ! fit tante Julie d'un air sévère; mais son neveu n'était pas d'humeur à se laisser intimider, car il lui fit une grimace aussi respectueuse que tendre et cependant irrésistible. Tout le monde éclata de rire.

— Écris toi-même, dit majestueusement la tante en essayant de reprendre son sérieux, et distingue-toi, puisque tu sais si bien critiquer autrui.

— Moi? fit Jules d'un air innocent, je suis pour les périodes brèves, pour les phrases concises... Je ne saurai jamais. Essayons, cependant.

On se remit au travail, et un peu avant cinq heures, la lettre partit, accompagnée des vœux de toute la famille et des soupirs de Marcelle, qui voulait se contraindre à ne pas espérer et dont le cœur s'obstinait pourtant à s'envoler dans le ciel comme une alouette.

La soirée passa, puis la nuit; le lendemain de grand matin, Marcelle descendit à ses rosiers, et cinq minutes après, Robert se trouva près d'elle, tenant le sécateur et la petite corbeille pour recevoir les fleurs fanées. Après les rosiers vinrent les massifs, où Robert donna un coup de râteau tel que probablement ils n'en avaient jamais eu; puis vint l'heure de la poste, la lecture des journaux, et enfin le déjeuner.

Jules avait fait de courtes et fiévreuses apparitions. Visiblement préoccupé, il ne pouvait se tenir en place. Il s'assit à table, cependant, comme tout le monde; mais la sonnette de la grille ayant retenti, il se leva et passa par la fenêtre avec une telle impétuosité que Mlle Julie en resta pétrifiée.

Au bout de deux secondes, il rentra dans la salle à manger, par un chemin plus convenable, un morceau de papier bleu à la main.

— Je vous avais bien prévenus, dit-il, que j'aimais les phrases courtes, mais vous ne vous doutiez peut-être pas que je poussais cette préférence jusqu'à ses dernières limites. O puissance de l'électricité! ô suprématie de mon idée! Écoutez un peu, mortels, la lecture de ces documents, d'un intérêt sans rival :

« Paris, 5 juillet, midi. *Simon Monfort, New-York, Broadway.*
« *n° 6.* Voulez-vous accorder main Marcelle à Robert Bréault?
« Pressé, réponse payée. »

« New-York, 6 juillet, 6 heures matin. *Jules Bréault, rue Pompe*, 108. Main accordée, pars pour France, attendez-moi. »

Robert jeta sa serviette et sauta au cou de son frère.

— Voilà ce que c'est, conclut celui-ci, que d'avoir devant soi uelques économies, et encore, pour le plaisir que cela nous donne, raiment ce n'est pas trop cher. Le câble transatlantique est une en belle invention.

Personne ne s'avisa de soutenir le contraire.

Monfort arriva, et sa présence fut une joie pour tout le monde. ui aussi avait souffert pendant l'absence. La solitude ne lui pe- it pas jadis quand il se croyait abandonné, mais avec les bons ntiments, le besoin d'être aimé était entré dans son âme, et cette is, son exil lui avait paru plus dur qu'autrefois. La joie tranquille e son enfant, l'accueil hospitalier des Bréault lui mirent au cœur n baume dont les effets se firent sentir pendant le reste de sa vie.

M. Bréault et Monfort se jalouseraient bien les enfants de Mar- lle, et ce serait là le seul nuage de leurs heureuses existences, — ais le ciel clément ayant envoyé deux garçons, ils se sont em- arés chacun du leur, et c'est à qui le gâtera le plus ; par bonheur ules est là et les gronde quand cela devient nécessaire.

Rose a les cheveux complètement blancs, mais elle vivra jus- u'à cent ans passés. C'est Mme Jalin qui est la gouvernante en tre des enfants de Marcelle.

Henry Gréville.

LE MOULIN DE NAZARETH [1]

(Suite et fin)

III

Paris, 18 juillet 188....

« *Nunc, nunc bibendum*, petit Jacques !... L'ennemi est en fuite, le champ de bataille me reste ; Emma Simpson n'est plus à Paris.

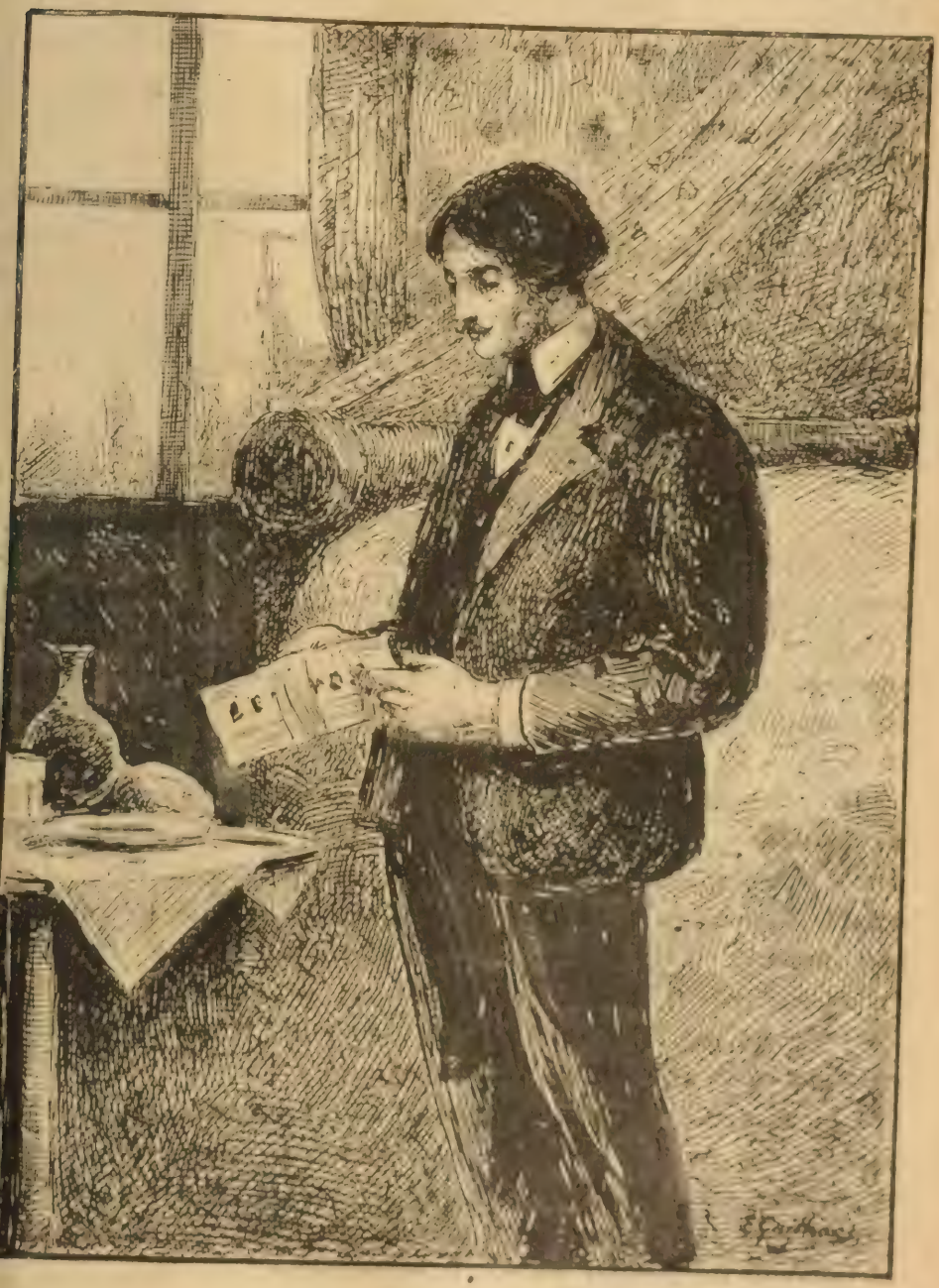
« Ce matin, en me rendant, suivant la coutume, avenue Carnot, j'ai trouvé tout le personnel nègre de la maison en train de s'offrir un banquet monstre dans la salle à manger. Comme j'étais un peu surpris, Trocadéro s'est levée de table, m'a salué très poliment. Elle m'a expliqué que sa maîtresse était partie la veille au soir. Elle avait reçu dans l'après-midi une dépêche de Fribourg annonçant que M. Simpson était fort mal... Le cher mari, ayant un peu trop oublié ses cinquante ans sonnés dans la société de ses compagnons d'étude, avait tenu et gagné je ne sais quel effroyable pari gastronomique, et se trouvait indisposé des suites de son triomphe... Le soir, un second télégramme arriva... Emma n'en communiqua le contenu à personne. Seulement, après quelques minutes de réflexion, elle déclara à Trocadéro qu'elle partait, sans vouloir emmener une femme de chambre ni emporter autre chose qu'un sac de nuit, elle qui, d'habitude, traine quinze malles et une smala. Elle avait ajouté, avec sa crânerie accoutumée :

« Je ne sais pas quand je reviendrai, ni si je reviendrai... En « tout cas, Trocadéro, je vous confie l'hôtel. Si je vous écrivais de « vendre le mobilier et de venir me rejoindre où je serai, aidez-« vous des conseils de M. Louis Dutey. »

« Cette marque de suprême confiance m'a vivement touché, comme tu peux le croire. Quoi qu'il en soit, le mystère de ce départ

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 3 Décembre.

précipité me paraît assez facile à pénétrer... M. Simpson, dont l'état s'est sans doute vite aggravé, est beaucoup plus riche que sa



Il ouvrit le journal.

nme et le train qu'Emma menait à Paris, c'est l'étudiant de ibourg qui en payait presque tous les frais. La spirituelle petite nme est tout simplement allée s'assurer, au moyen de quelques

heures de dévouement *in extremis*, les libéralités posthumes de son mari.

« Maintenant, pourquoi cette hypothèse de ne plus revenir à Paris ? Là, je me perds. Peut être les affaires de succession nécessiteront-elles un voyage en Amérique. Puissent-elles être assez compliquées pour ôter à l'héritière l'envie de jamais revoir l'Arc de l'Etoile !...

« En tout cas, petit Jacques, je suis content... Si content, que si tu es bien sage et que tu continues à te bien porter, je te permettrai peut-être de regagner Paris, dont la nostalgie commence à te prendre, tes lettres me le montrent assez .. Ingrat ! tu es donc las de mon beau pays, qui t'a rendu la santé ?

« Adieu.

« Louis »

... Jacques avait lu cette lettre dans son lit où Estiennou venait de la lui apporter, à dix heures du matin, en même temps qu'un numéro d'un journal du boulevard. Il ne parut pas prendre autant de plaisir que le docteur à la nouvelle du départ d'Emma. Nerveusement, il se mit à déchiqueter le papier en petits morceaux.

Ainsi, c'était fini. Ce roman douloureux qu'il avait vécu n'aurait pas de dénouement. Ah ! combien de fois, il se l'avouait à cette heure, son imagination l'avait clos autrement que par ce départ banal ! C'était fini... Il ne lui serait pas donné de se venger de cette femme par le spectacle de sa fortune d'artiste, de quelque rare et enviable tendresse conquise sous ses yeux.

— Me venger ?... Voilà que je me mens, encore une fois. Ce n'est pas la vengeance que je souhaitais !

Il n'osa pas dire toute sa pensée ; ce qu'il avait espéré, dans le coin le plus obscur de son cœur, c'était la reprise du passé, — un recommencement meilleur que le passé. Et c'était fini ; elle partait ; probablement il ne la verrait plus. Que lui avait donc dit cet imbécile de Loulou, qu'elle le regrettait ?

Il était onze heures. Jacques se leva et alla pousser les jalousies de sa fenêtre. Le jour entra, bas, dépoli par un rideau de pluie. Depuis deux jours, le temps avait changé. Une bruine fine et continue succédait au soleil implacable du mois précédent. Rien de pareil à la tristesse du paysage qui se déroulait maintenant sou

s yeux du poète. Entre la métairie et le moulin, un lit de boue ougeâtre, coupé de flaques où rien ne se reflétait. Plus loin, la aise, toute jaune et toute ridée, — l'aspect d'une mare gigantesque. u fond, les coteaux de la vallée de Garonne, formes indistinctes, aignées de vapeur sale...

Jacques sentit le poids de l'isolement. Qu'était-il venu faire dans e coin perdu de la France, mettant près de deux cents lieues entre ui et ce qui était le plaisir, l'intelligence, la vie, compromettant a jeune renommée sur laquelle il laissait planer un silence de ois mois, et trois mois sont un temps bien long pour ce Paris ui oublie si vite !...

Maintenant, voici qu'il était enchaîné, qu'il ne pouvait plus artir. Que ferait-il, à l'heure du départ, de cette fille compromise ar lui et toujours amoureuse ?

Comme il y rêvait, Estiennou rentra, lui disant que son déjeûner ait prêt en bas. Il ordonna de le servir dans sa chambre.

— Vous savez donc que Mignonnète n'est pas là, fit le gamin vec un sourire niais.

Jacques ne le savait pas. Il questionna l'enfant. Elle était partie ès le matin pour Sainte-Radegonde, dans la carriole, avec Jean domestique. Son oncle allait assez mal, et Mme Reine la man- ait en toute hâte. A moins d'un malheur, elle rentrerait à la uit.

Le jeune homme eut un soupir de soulagement. L'idée d'avoir subir la présence de sa maîtresse lui eût été insupportable, au- urd'hui surtout que sa tête était pleine de projets de départ.

Au moment de se mettre à table, il remarqua, sur son lit défait, numéro du journal qu'il avait oublié d'ouvrir.

— Qui donc m'envoie cela ?

Quand il avait quitté Paris, avide de repos, il avait recommandé Loulou de ne pas lui faire parvenir de journal. Mais cette fois il ehira la bande avec plaisir et, avant de déplier le numéro, aspira nguement cette bonne odeur d'imprimé, que l'humidité faisait us âcre. La vision des nuits passées dans les rédactions, l'attente s épreuves, aveuli sur la molesquine crevassée des canapés, la te lourde de l'odeur du gaz et de trente cigarettes roulées, s'évo- ua d'elle-même. Il entendit le grincement des ciseaux dans le pier, le tamponnement des coups de paume sur les pains à cheter, le bruit de casse-noisette de la « composition ». Tout cela, était l'activité, la vie, — ce qu'il avait perdu.

Il ouvrit le journal. Un chroniqueur, homme du monde, y écrivait alors une série d'articles sous ce titre : *Les Oubliés*.

Cette fois, il avait plaisamment choisi pour sujet Jacques Ebel, faisant allusion à sa longue absence, encore inexpliquée :

« ... Faut-il déjà te ranger parmi ceux-là, s'écriait-il, ô charmant poète? Trois mois seront bientôt écoulés depuis le jour où, pour la dernière fois, on te vit passer à cinq heures devant la Maison d'Or. Et depuis trois mois nous nous abordons sur le boulevard en disant : « Avez-vous rencontré Jacques? » comme jadis un peuple intelligent répétait : « As-tu vu Lambert? »

« Les quais de la Villette, où tu promenais ta Muse intrépide, chercheuse d'impressions, s'étonnent de ne plus recevoir ta visite nocturne. Les salons où tu fréquentais respirent en ton absence un mortel ennui. Es-tu tombé dans le canal Saint-Martin, ou quelque duchesse te tient-elle jalousement enfermé dans son boudoir?

« ... Quelques-uns disent que tu as enterré ta jeunesse dans un coin de province, que tu files le parfait amour avec la fille d'un notaire, que tu vas te marier. Prends garde, ô poète! le chemin est glissant. Ne va pas accrocher ton talent à la crémaillère conjugale... Nous te verrions revenir vieilli de dix ans, sans un grain de folie, ennuyeux comme la Raison. Tu te ferais habiller au Pont Neuf, et tu souperais au bouillon Duval. Ta muse parisienne n'aurait plus cette façon cavalière de montrer sa jambe à travers la soie des bas noirs, et de jeter son corset par-dessus les moulins... Elle fermerait sa robe impitoyablement par en haut et la rabattrait par en bas.

« ... Moi, vois-tu, je ne crois pas à ces contes. J'ai deviné ton secret, divin ciseleur de mièvreries. Tu t'es laissé séduire par le miroitement des grandeurs. L'ambition politique t'a saisi. Tu as acheté une bicoque à Noisy-le-Sec, et tu rêves de poser ta candidature au conseil municipal!... »

Le ton de l'article fit sourire Jacques, mais le souvenir de sa popularité parisienne lui monta au cerveau. Oh! que c'était bon ces phrases banales où l'on parlait de vous, ces expressions clichées qu'on vous appliquait, à vous millième, sans même prendre la peine d'y changer un mot! Encore une fois il se demanda comment il avait pu s'en passer si longtemps; il eut un petit frisson à la pensée qu'il avait risqué la perte de cette précieuse renommée, si fragile! La fièvre qui battait en lui chassait jusqu'au souvenir de Mignounète...

Il pleuvait toujours. Pour calmer ses nerfs, le déjeuner fini, Jacques essaya de travailler. Depuis quelques jours, il avait écrit beaucoup de vers; il relut l'ensemble de son œuvre et en fut mécontent.

— Mais je me crétinise, ici, murmura-t-il tout haut.

Et, de fait, les vers ne jaillissaient plus, à la fois aisés et recherchés, comme autrefois. Impatienté, il sortit de sa chambre et, par une bizarre fantaisie, monta dans celle de Mignonnete.

La porte était ouverte, sur la pièce vide, bien en ordre. Comme il entrait, un rayon de soleil, très indécis, glissa entre deux nuées et mit dans la chambre une clarté triste, — tels ces sourires de femmes qui parlent d'amour à l'âge où l'on ne peut plus aimer.

Jacques, malgré lui, se sentit ému. Le souvenir des joies mortes le secoua. C'était la première fois qu'il se trouvait seul dans cette chambre. Jusqu'ici, il en avait associé l'image aux heures les plus troubles de son amour. Et voilà qu'en y rentrant aujourd'hui, il était surpris d'y respirer cette atmosphère calme, cette grande pureté... Oui, c'était bien là la demeure qu'on devait rêver pour Mignonnète vierge, la chambre de Marguerite, avant sa chute. Sur la blancheur du traversin, il se figura cette jolie tête brune, dormant son sommeil d'ignorante, que pas un songe ne troublait. Ainsi devait-elle dormir, — avant! Et il était venu, lui, le mauvais passant, pour flétrir cette jeunesse et tacher son innocence. Misère!

Brusquement, le ciel se voila tout à fait. Un coup de brise d'orage s'engouffra dans l'escalier et dans la chambre. En bas, les portes claquèrent... Pour la première fois, Jacques, regardant en lui-même, se fit horreur. Il s'affaissa sur une chaise, la tête dans ses mains, secoué de sanglots sans larmes.

Comme tous les cœurs faibles, il accusa la destinée. « Est-ce ma faute, à moi, si les choses se compliquent à plaisir autour de moi, — si les événements m'enlacent de réseaux tellement étroits que je n'y vois plus d'issue? Que puis-je faire à présent? Rester au moulin? Epouser cette fille? Est-ce praticable, cela? Qui me le conseillerait?... »

Partir, alors? Fuir bien loin, laissant la malheureuse désespérée, — mère, peut-être, il en avait peur, car elle s'était donnée à lui comme une épouse!

— Elle souffrira... elle mourra peut-être. Eh bien! et moi?

N'avait-il pas souffert aussi sa part des douleurs humaines?

N'avait-il pas eu le cœur déchiré par une blessure inguérissable, qui saignait encore ? Tout cela, en somme, n'était-ce pas la loi ? n'était-ce pas la vie ? L'amour prend les êtres au hasard, les rapproche un instant, puis brusquement les sépare. C'est le cycle éternellement parcouru, l'éternel recommencement. Volonté, liberté, leurre que tout cela. L'ordre des choses va son train inévitable, mêlant les êtres et les broyant, comme ces chars des dieux de l'Inde, qui roulent sur l'entassement des cadavres.

Il se leva, suffoquant d'émotion, et ouvrit la fenêtre, cherchant l'air vif.

La pluie, après une recrudescence subite, avait définitivement cessé. Crevant la couche des grosses nuées, il aperçut un coin de ciel bleu qui s'élargissait à l'ouest. Quatre heures sonnèrent au coucou du moulin. Le coin de ciel bleu s'élargissait, s'élargissait, et, à mesure, une vague sérénité descendait dans l'âme troublée du jeune homme. Là-bas, vers Port-Sainte-Marie, les coteaux étaient déjà tout baignés de soleil. La nappe lumineuse s'étendait sur la vallée, et sa ligne extrême courait dans la plaine, escaladant les plis du sol, franchissant les rares boqueteaux de chênes, démasquant tour à tour un petit village blanc, un ruban de route, la pyramide de tuiles d'un toit de métairie. Bientôt tout le paysage fut noyé dans une vive clarté. La verdure sombre de l'été, lavée par la pluie, semblait plus jeune. Dans les arbres, les oiseaux sautaient par bonds lourds, entre les branches dégouttantes, et du sol s'exhalait une saine odeur humide, comme d'une chair de femme rafraichie par le bain.

Jacques de la fenêtre de Mignounète, revit en un coup d'œil tout ce coin de paysage que leur amour avait semé de souvenirs... Était-ce bien vrai qu'il ne l'aimait plus ?... Était elle donc moins belle qu'avant, moins désirable ?... Pouvait-il comparer cette forme triomphante avec la grâce indécise de l'autre femme, dont l'image obstinée, à cette heure, se replaçait entre elle et lui. Pouvait-il comparer le don que lui avait fait la première de sa jeunesse innocente avec la faveur douteuse qu'il avait prise à l'autre d'une beauté entamée déjà par tant de baisers ?

Il revint vers le lit de la jeune fille, et désemparé, plein de sanglots, tomba devant, sur les genoux. Il roula son front dans les couvertures vides, cherchant le souvenir de l'absente, ce parfum de la femme aimée, le plus grisant. Déjà, la fougue du désir le secouait de nouveau. En lui parlait une voix mystérieuse qui lui

disait : « Reste, je t'aimerai, et c'est toute la vie. Ton cœur est meurtri et froid. Eh bien ! moi, je t'offre tout le sang du mien pour le réchauffer et le guérir. Qu'importe ce bruit de lèvres autour de ton nom, cette renommée qu'on poursuit sans cesse et qu'on ne possède jamais ? Garde ton rêve, pauvre âme, ne le livre point. Ne vaut-il pas mieux vivre son poème que de le chanter ? »

Si Mignounète, à ce moment, eût paru sur le seuil de sa chambre, si elle eût pu, à cette heure fugitive de passion sincère, lui jeter autour du cou la chaîne de ses bras, peut-être l'eût-elle fixé là pour jamais. Mais dans la vie douloureuse, le hasard n'a point de ces miséricordes. Un pas résonna dans l'escalier, mais ce ne fut point celui de Mignounète ; une voix parla derrière Jacques, mais ce fut celle d'Estiennou, qui cria :

— Moussu Jacques !

Jacques se releva en sursaut, honteux d'être surpris dans ce désordre. Il se vit ridicule devant le gamin, et cette idée dissipa d'un coup son attendrissement de tout à l'heure.

— Eh bien ! quoi ! qu'est-ce que tu me veux ? balbutia-t-il.

— Une personne vous demande, en bas... Elle est dans votre chambre.

Et l'enfant se sauva vite, riant de l'air qu'avait « lou moussu » à se rouler dans le lit de Mignounète.

Jacques, très mécontent, descendit après lui.

— Je parie que c'est Dutey, murmura-t-il. Il ne me manquait plus que cela !

La porte de la chambre était ouverte ; il la poussa brusquement. Une femme, debout, attendait... Jacques crispa sa main au bouton de la porte :

— Emma !

Et il tomba sur une chaise, terrassé par l'imprévu de ce retour. Elle, cependant, agenouillée près de lui, brûlait de baisers ses mains qu'elle avait prises, disant à voix très basse, pareille à un sifflement, des choses étranges, qu'il entendait à demi, que pourtant il comprenait...

— Oui, disait elle, c'est moi qui viens te reprendre, puisque tu ne veux pas revenir. Viens. Tu te meurs ici. Tu feras de moi ce que tu voudras, mais je veux te reprendre... Rappelle-toi... ma bouche... mes bras... mes cheveux... à Paris... chez nous ! . . .

. . . . . .

IV

A Sainte-Radegonde, Mignounète avait eu une triste journée. On l'avait appelée le matin auprès de son oncle dont le mal s'aggravait : elle était partie sans même avoir le temps de prévenir Jacques, encore endormi. Quand elle arriva au presbytère, elle trouva l'abbé Delmas couché, bien maigre, bien affaibli, toussant beaucoup.

Pourtant la crise de la nuit venait de cesser ; il goûtait un peu de répit.

Mme Reine, assise au pied du lit, travaillait silencieusement. Les veilles répétées, les chagrins avaient passé sur ce masque impassible de vieille, sans creuser une ride sur son front poli, sans ajouter une blancheur au gris permanent de ses cheveux. Elle embrassa la petite ; puis, lui posant les mains sur les épaules, elle la regarda dans les yeux... Avec sa clairvoyance de femme âgée irréprochable, elle lisait quelque chose de grave dans ces beaux yeux que l'amour alanguissait. Bien sûr, on lui avait changé sa Mignounète. Elle ne dit rien pourtant et se rassit. Mais déjà le prêtre avait attiré la jeune fille, l'avait fait asseoir près de son chevet et, d'une voix basse de confessionnal, entrecoupée de tous douloureuses, il lui parlait. Les recommandations générales, les phrases textuelles de livres pieux se mêlaient inconsciemment, sur ses lèvres, aux choses pratiques que Mme Reine l'avait engagé à dire à Mignounète avant le suprême voyage auquel il se préparait.

La voilà qui se faisait grande maintenant. Il fallait rester toujours une bonne fille, aimant bien le bon Dieu, bien confiante en la protection de la très sainte Vierge, dont justement l'Église fêtait aujourd'hui la Visitation. Mais il y avait autre chose. Ses bons parents Amiac vieillissaient. Que deviendrait-elle si elle les perdait ? Elle ne pourrait pas vivre ainsi toute seule au moulin : il faudrait se marier. Avait-elle déjà songé à quelqu'un du pays ?

— Je te connais, ma chérie, disait le prêtre de sa voix brisée. Je sais que ton choix sera celui d'une bonne fille, bien sérieuse. Allons, mignonne, dis à ta grand'mère qui tu as choisi...

La jeune fille, que cette tendresse du malade torturait plus que des reproches, ne répondait que par des sanglots. Et toujours quand

e relevait les yeux, elle rencontrait, fixés sur elle, les yeux de me Reine, qui semblaient chercher jusqu'au fond de son cœur n douloureux secret.

L'arrivée du curé d'Aiguillon, visitant son confrère malade, mit à cette scène au moment où la jeune fille, à bout de forces, allait ut avouer. Elle en profita pour sortir, pour s'enfuir dans un coin

« Oui, disait-elle, c'est moi qui vous le demande. »

la petite église où elle tomba à genoux, le front dans ses mains. ur la première fois, sous l'influence des paroles de l'oncle, sa iscience parlait, lui reprochant sa faute mortelle, cet abandon lle-même qu'elle avait fait à un homme.

L'amour, jusque-là, l'avait tenue dans une sorte de long rêve, nt le réveil sonnait maintenant, suscitant le remords. Et, dans te atmosphère humide où traînaient des odeurs persistantes

d'encens, les souvenirs de son éducation religieuse se ranimaie pour la condamner. N'importe. Elle n'était pas mûre pour le repe tir. Elle aimait trop. Elle n'essayait même pas de prier, — se tant qu'elle ne pourrait pas ; une honte la prenait d'oser rentr elle pécheresse, dans cette sainte demeure qu'elle profanait, trop sincère pour mentir à la voix de sa chair qui appelait enc Jacques passionnément.

Entre ses douleurs à elle et les affres de mort qui planaient s le presbytère, cette journée lui parut longue, longue. Enfin le sol s'abaissa. Il était cinq heures ; il fallait repartir si elle voulait ê avant la nuit à Nazareth. L'enfant embrassa son oncle longueme tendit son front à Mme Reine qui lui dit simplement : « Allons, Marie, et sois sage !... » et elle remonta dans la carriole. Jean, domestique, enveloppa d'un coup de fouet les flancs rougeâtres cheval de ferme, et bientôt le petit clocher de Sainte-Radegon ne fut plus, en haut de la colline fuyante, qu'un point de lumi imperceptible entre les verdures.

Alors seulement elle fut soulagée. Ne sentant plus peser sur e le muet reproche des endroits témoins de son enfance ignoran elle s'abîma de nouveau dans la douceur de son rêve d'amoureu Elle égrena le chapelet de ses souvenirs. Avec l'égoïsme renaiss de la passion, elle regretta cette journée passée loin de Jacque que d'instants précieux volés à leur amour! Qui sait à quoi Jacq avait songé pendant son absence? Il s'était, sans doute, enc absorbé dans ses rêveries qui lui creusaient des rides au front, dont il ne sortait que pour lui dire, à elle, des choses dures.

Non, bien sûr, elle ne le quitterait plus! Elle lui nouerait aut du cou ses bras voluptueux, qu'elle ne dénouerait plus. Et, da sa rêverie somnolente que berçait le balancement rythmé de voiture, elle pensa qu'ils resteraient ainsi enlacés longtemps, b longtemps, toute la vie.

Brusquement, la carriole s'arrêta sur la route, en vue de Nér Une voiture arrivait de la ville, et Jean, très prudent, avait si plement arrêté son cheval et rangé de côté la carriole. Jamais, reste, le domestique ni Mignounète n'avaient rencontré pa équipage. Un tourbillon de boue, un claquement crépitant fouet, un fracas de vitres secouées, la vision fantastique d'u vieille calèche fermée, stores baissés, bondissant sur ses roues, cocher haletant, penché, les rênes lâches, sur les bidets affolés, et ce fut tout.

- Voilà du monde pressé! fit Jean niaisement.

Iignounète, elle, ne disait rien. Très pâle, elle regardait fuir le ıt noir derrière elle... Une idée lui était venue tout de suite, s qu'elle sût pourquoi. « Si c'était son ami qui s'en allait là ans? » La carriole repartit au trot allongé du cheval rouge, et à peu la jeune fille se calma. Même elle sourit de son inquié- e de tout à l'heure. Elle connaissait Jacques!... Elle le savait ı incapable de décider tout seul un brusque départ, d'en hâter préparatifs. Au moins, il l'aurait attendue pour lui dire au oir!... Non, elle allait le trouver, comme il était toujours après absences un peu prolongées, anxieux, impatient de la posséder, es lèvres sèches dans l'attente des baisers.

a nuit tombait, presque froide, après cette journée de pluie. ı, pour se réchauffer, sifflait. Mignounète rêvait silencieuse- ıt à l'heure où, porte close, elle tiendrait dans sa chambre son ı-aimé.

s s'engagèrent dans la route qui, surplombant la rive gauche a Baïse, longe la Garenne. A cette faible distance, les vieux ıes passaient un à un, formes d'abord confuses, puis vision e et courte, puis fantômes évanouissants. Depuis les fantaisies ndaires du roi Henri jusqu'aux idylles de la veille, combien ıours ils avaient abrités, ces beaux arbres indifférents!... ıbien de serments fugitifs, combien de baisers volages avaient nné sous leur voûte en nef d'église! La jeune fille les saluait, me des témoins fidèles de ses joies. Tant que Jacques demeu- it dans cette ombre qui fait aimer, elle était sûre de garder cœur.

a carriole tourna, raclant de sa roue la borne de l'allée qui e au moulin. Jean arrêta. Mignounète descendit en hâte, gagna ıaison, pénétra dans la grande salle. Le vieux Amiac y était seul, dormant au coin de l'âtre. Elle ne le réveilla pas et ta vite l'escalier.

evant la chambre de Jacques, elle vit la porte grande ouverte. ennou remettait des draps au lit.

- Tu sais, Mignounète, cria le gamin en l'apercevant, il est i...

- Qui, parti?

- Moussu Jacques. Il m'a donné une pièce d'or. Elle s'appuya rampe.

- Parti, murmura-t-elle, pour tout à fait?

— Pas peut être!... Une dame est venue... Elle l'a emmen tout à l'heure, dans une voiture louée. Regarde la pièce qu'il m donnée! Une pièce d'or, oui!

Mignounète ne répondit pas. Elle monta dans sa chambre, penchа à la fenêtre, et regarda, — comme si elle eût voulu cherch à travers l'ombre la trace du fugitif. Mais il faisait nuit noire dehors comme en elle-même, et, à vingt pas du moulin, rien ne distinguait plus.

Tout à coup, — bien loin vers les coteaux de Port-Sainte Mari — un coup de sifflet déchira l'air. Le panache lumineux d'u train qui fuyait à l'horizon sillonna le fond opaque de la nuit.

Alors l'enfant s'affaissa par terre et, le front sur ses genoux, el pleura... Elle pleura silencieusement, sans révolte ; elle ne maud point celui qui l'avait prise pour l'abandonner après. Seuleme elle se dit tout bas que sa vie, à elle, était finie — et que ce n'ét plus la peine de vivre, maintenant que tout ce qu'elle aim s'était enfui, là-bas, là bas, dans un sifflement lointain, dans u peu de fumée...

V

Moins d'une semaine plus tard, Jacques achevait de din avenue Carnot, en tête à-tête avec Emma Simpson. Depuis le retour à Paris, ils affichaient leur liaison renouée avec une so d'insolence. Un journal cancanier du boulevard avait racon sous des initiales, l'aventure d'Emma, allant crânement enlev son ancien amant, juste après la mort de son mari.

Ce soir, en sortant de table, ils vinrent tous deux fumer u cigarette sur la terrasse.

Là, Jacques se rappela qu'il avait à lire une lettre de Dutey. l médecin était parti pour Nérac, le jour même du retour de Ja ques à Paris, après une explication assez vive qu'ils avaient e ensemble. Pressentant un malheur, une résolution funeste de désespérée, Dutey avait voulu se rendre là bas au plus vite, tâch de parer aux événements.

Comme la lettre était longue et serrée. Jacques courut vite à fin... Il lut ceci :

« ... Si tu as un peu de cœur, mon pauvre Jacques, tu pl reras amèrement le mal que tu as fait. On a retrouvé la malin

ıse fille, ce matin, étendue sans vie dans la fontaine de Fleu-
te, sur le dos, les bras en croix... Il a fallu qu'elle fût bien
ɛidée à mourir, car, jusqu'au dernier instant, elle n'aurait eu
à soulever la tête pour se sauver. »

Jacques, distraitement, remit la lettre dans la poche de son
oking. Les choses dont elle parlait lui semblaient vagues, loin-
nes, pas vraies, passées dans l'irréel, dans le rêve, mystérieuse-
nt fondues avec la légende...

Emma s'approchait. Elle le baisa dans le cou en disant :

— A quoi pensez-vous, mon poète ?

— Je pense, répondit Jacques, toujours distrait, que Fleurette
rès bien pu se noyer dans la fontaine, quoi qu'en disent les
ides.

Marcel Prévost.

LE PORTE-CARTES [1]

(Suite et Fin.)

VI

Claire avait attendu avec anxiété le retour de la Bretonne. L'in prudence de son action ne lui était pas encore apparue. Plus exp rimentée, elle eût confié à la poste, ou à un commissionnaire quc conque, pris dans un autre quartier, le renvoi du porte-cartes son possesseur. Déléguer sa propre servante, c'était courir le risq de mettre Nyst sur sa voie, lui donner une chance de s'approch d'elle, nouer entre eux un fil conducteur qu'il ne laisserait prob blement pas rompre. Mais cela ne lui fut révélé que lorsque petite bonne, avec un air de jocrisse parfaitement simulé, lui ten la lettre. Claire, surprise et bouleversée, la lui prit, la lui arrac presque :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

En balbutiant ces mots, elle devint rouge comme le feu.

— C'est un écrit que le monsieur m'a donné, après que je lui eu remis son paquet.

— Mais il n'y avait pas de réponse !

— Il m'a protesté qu'y en avait une ! Je voulais point, mais a voulu faire une réponse tout de même !

Claire s'enfuit dans sa chambre, elle était hors d'elle : ce saisi sement, où l'effroi, la curiosité et un bonheur aigu inexplicable l' treignaient, fut trop brusque. De rose pourpre elle devint blanc et dut s'asseoir, les jarrets coupés.

La lettre de Nyst, qu'elle ouvrit à mains tremblantes, l'attend et l'épouvanta. Il l'aimait ! Ainsi il l'aimait ! L'absurdité et l'auda de son coup de tête, le porte-cartes glissé en fraude, il l'avou

(1) Voir les numéros de *la Lecture*, depuis le 10 décembre.

ır une folie ; mais cette folie, tout en la déplorant, il déclarait elle lui avait porté bonheur et qu'il était trop heureux, puisque, lieu d'un froid dédain qui eût jeté à l'oubli ce pauvre carnet in-ıe, Claire, en le lui renvoyant, voulait bien lui infliger le blâme ne digne et spirituelle leçon. S'il l'avait blessée sans le vouloir, mplorait son pardon ; elle lui était bien trop chère et sacrée ır qu'il voulût lui manquer de respect. En lui apparaissant dans nimbe de grâce et de mélancolie, elle avait, par son regard ıve et profond surpris et emporté son cœur ; il mettait l'offre la servir et sa vie même à ses pieds. Sans doute, il était insensé ui d'écrire ces choses, mais son amour ne raisonnait pas. Il lait aussi de sympathie mystérieuse, d'une rencontre à point mmé de leurs âmes. D'ailleurs, sa passion n'était point d'hier, puis des semaines, Claire rencontrée dans la rue l'avait frappé ; ıvait osé la suivre de loin et savoir ainsi où elle demeurait ; si ne l'avait jamais remarqué, c'était à cause de sa discrétion ıide et respectueuse ; mais hier, enfin, il n'avait su se mai-ser !...

Cet innocent mensonge, jugeait-il, donnerait meilleure couleur a déclaration ; elle continuait sur ce ton, avec tout le jargon oureux d'un garçon bien né qui a du style, sincère d'ailleurs, l'un feu de conviction qui brûla Claire au vif. Jamais on ne lui ait parlé ainsi ; elle n'avait pas lu de romans, elle offrait à nour un cœur tout neuf. Les protestations de Nyst lui procu-ent une ivresse délicieuse. Ainsi elle ne s'était pas trompée ; il it bon, tendre, noble d'esprit. Pour la première fois, l'idée 'elle était libre et maitresse d'elle même la frappa d'évidence ; qu'à présent elle s'était sentie esclave et emprisonnée, sous la ule de Mme Gerbault. Dix fois, elle relut cette lettre, buvant à iété le poison fluide qu'elle contenait. Même la fin, où il la ɔpliait de lui accorder un rendez vous, de lui écrire un mot, de marquer seulement d'un signe qu'elle ne le repoussait pas, ne 'aroucha pas trop, lui fit courir seulement dans le dos un fris-ı de crainte et d'émotion attirantes.

Rassurée momentanément sur les sentiments de Nyst, elle son ı moins à s'inquiéter de l'interprétation, sans doute équivoque, ? la servante tirerait de la double commission qu'on lui avait t remplir ; si même elle eût osé, elle eût interrogé cette fille : une leur l'en empêcha. Cependant Mme Gerbault ne rentrait toujours s ; son amie avait dû la retenir. A deux heures et demie seulement,

Claire se mit à table, toucha à peine aux plats. Une sorte de somnambulique s'était emparée d'elle ; par instants elle se dem dait si elle ne rêvait pas : de songer que Nyst l'aimait, son co devenait léger comme un oiseau ; puis elle craignait que ce fût un mensonge, une raillerie cruelle, ou bien le mirage d' sommeil dont elle allait se réveiller : alors la lourdeur d'un ca chemar oppressait sa poitrine. Mais la lettre était toujours rassurante, dans son corsage ; et elle se retenait pour ne pas la l encore.

A quatre heures, cinq heures, point de Mme Gerbault. U inquiétude soudaine la pénétra. Si un accident était arrivé à belle-mère ! La scène du bain se représenta à elle avec une acu cruelle ; peut être Mme Gerbault, malade de colère et d'émoti souffrant aussi de son pouce meurtri, restait-elle chez son am retenue par une crise de nerfs. Claire se jugea bien méchant comment avait-elle pu la mordre au sang, comment avait-elle la mordre, oui, la mordre au sang, comme une bête enragée ! l'idée que cela lui était arrivé, à elle, à cette petite femme blon et frêle qu'elle apercevait dans une glace, elle eut à la fois en de rire et de pleurer. A six heures, elle n'y tint plus, et moi remords, moitié curiosité aiguë et besoin de savoir, pour échapp aux idées bizarres et un peu folles qui lui venaient, par exemp que Mme Gerbault avait été se plaindre à la police, et qu'on all venir la prendre et la conduire en prison, ou bien que sa bel mère allait lui intimer l'ordre de déguerpir et la jeter à la r Claire mit fiévreusement son chapeau et descendit dans la rue, dirigeant au plus court vers la maison de Mme Sindoux, r Saint-Jacques. Pour cela, il lui fallait traverser le Luxembour elle n'y fut pas plus tôt entrée qu'elle vit venir à elle Nyst. guettait une sortie ou une apparition depuis deux heures, l'esp et une attente un peu anxieuse l'ayant ramené à son poste d'obs vation.

Il s'avança vivement.

Claire fit un mouvement de fuite, ses yeux virèrent éperd mais elle ne pouvait éviter le jeune homme. Déjà il était là, dev elle, incliné très bas, tête nue. Il la suppliait d'excuser cette n velle incorrection, s'il se présentait ainsi ; mais les circonstance son inquiétude l'y contraignaient. Il s'était recouvert avec aisan et interdite et ne sachant que devenir, elle s'étonnait pourtant sentir qu'il la tenait captive sous son regard, et elle ne compre

s qu'elle pût marcher à ses côtés, comme si elle le connais-
t depuis longtemps déjà.

Les mots qu'il lui disait lui arrivaient comme un songe ; elle en
it bercée, sans en comprendre toujours le sens, bien qu'il lui
détât à satiété qu'il l'aimait humblement, tendrement, fervem-
nt. Autour d'elle, une vie joyeuse d'enfants s'ébattait ; des
nes mères, assises, surveillaient ce petit peuple gai. Des rires
is s'échappaient de l'enceinte du Guignol. Un soleil oblique
gnait le tronc des arbres, dont les feuilles, d'émeraude humide
neuve, palpitaient doucement. Un poudroiement clair faisait
nser mille atomes légers, dans le jour vert des avenues. Et tout
était, pour elle, un sens nouveau et mystérieux : elle allait
nme au cœur d'une féerie ou d'un rêve, si émue, si heureuse,
si lasse à la fois, qu'elle éprouvait une envie étrange de soupirer
de s'abandonner aux larmes, dans une détresse suave et infinie,
elle défaillait ; tant l'écrasait le poids de ce bonheur qu'elle ne
ipçonnait pas : aimer, être aimée !

Se pouvait-il ? Cet homme, inconnu la veille, elle souffrait sa
esence ; bien plus, l'angoisse de le savoir là, près d'elle, contre
e, lui était chère. Elle reconnaissait en lui le sauveur espéré, et
elle devait se perdre, avec lui ce serait doux.

Comment cela se fit-il ? Par quel sortilège magique, et par quel
oli incroyable de la vie ambiante et immédiate ? Fut ce lui qui sut
arracher l'aveu de ses souffrances passées et présentes ? Fut-ce
qui, dans un irrésistible élan de confiance, parla ? Que se
isa-t il en eux d'absolu, d'impérieux, qui les arracha aux préoc
ations mesquines du qu'en dira t on, et au respect des préjugés ?
elle sève de jeunesse romanesque et éternelle leur monta du
ur aux lèvres ? Comment eut lieu cette chose inouie, qu'ils sen
nt que rien n'avait plus de prix : ni force de raisonnement, ni
orité morale, auprès de l'invincible désir qu'ils se portaient de
re l'un pour l'autre, d'être et de rester l'un à l'autre !

Que ce fût Nyst qui, par persuation ardente, l'emportât, que ce
faiblesse et inconscience de Claire, pour une fois, la jeunesse, la
sie et l'amour triomphèrent de la raison sénile, de la réalité et
a prose. Ils échangèrent les paroles qui ne s'oublient pas. Et
que très tard, au crépuscule disparu, où ils s'étaient livré leur
sans se lasser, Claire rentra chez elle, elle aimait Nyst pour
ours.

ès lors, leur bonheur ne devait plus être qu'une question de

forme et de temps. Il subit force traverses ; Mme Gerbault la mè fit tout pour le rompre, indignée et navrée que Claire pût tromp la mémoire de son premier mari et s'attacher à un autre homm Elle ne voulut jamais croire à l'innocence de sa bru, ni que le h sard avait tout fait dans cette aventure ; et elle calomnia Nyst a tant qu'elle put. La confiance de Claire en fut même un mome ébranlée et sur cette entrefaite elle tomba malade. Quand elle f rétablie, Nyst, pour l'arracher à la fatale influence de sa belle-mèr fut forcé de l'enlever. Ils n'attendirent point que la société et morale sanctionnassent leur union, et osèrent être heureux sans tr de scrupules. D'ailleurs, étant honnête, il l'épousa presque au sitôt.

Claire s'est montrée une charmante femme d'intérieur, un p trop nerveuse seulement ; c'est un souvenir des mauvais jou Mais elle adore son mari, et elle conserve précieusement, au fo d'un secrétaire, un vieux petit porte-cartes déchiré où le portr de Nyst sourit, le nez cassé et une tache sur l'œil.

Mme Gerbault, ne pouvant supporter l'isolement et l'idée de n' voir personne à tyranniser, prit avec elle Mme Sindoux. Mais cel ci offrait plus de résistance que Claire ; et depuis qu'elles ont socié leurs humeurs querelleuses, les deux vieilles femmes se m tyrisent, tour à tour victime, tour à tour bourreau !

Paul Margueritte.

L'AUMONE

Le lourd soleil de juin a brûlé les campagnes.
Le torrent qui tombait du sommet des montagnes
Brisant les fleurs, broyant les arbres dans son choc
Ouvre, comme une plaie énorme dans le roc,
Son gouffre desséché plein de débris informes.
Le ruisseau dont les eaux baignaient le pied des ormes
Et qui courait, avec un murmure confus,
Frais et clair, à l'abri des vieux saules touffus,
Montre à présent son lit de sable triste et vide.
Le chemin est ardent et le champ est aride.
On voit les blés jaunis sécher sans être mûrs.
Les fauves, par milliers, cherchent l'abri des murs,
Épouvantés de voir la forêt sans ombrage.
Les oiseaux étonnés s'appellent; avec rage,
Inquiets, vainement implorent-ils du bec
La terre dévastée et la fontaine à sec.
Les reptiles brûlés par la chaleur du sable
Sont saisis d'un effroi vague, indéfinissable;
Ils n'osent plus sortir. Le troupeau haletant
Regarde avec stupeur les vases de l'étang
D'où s'élève un brouillard épais et délétère.
Partout la sécheresse a fait fendre la terre.
Adieu les verts taillis! Adieu les gazons frais!
Adieu, paix des vallons! mystère des forêts!
Le soleil a fané les fleurs, flétri les mousses;
La nature n'a plus de perspectives douces,
Et, dans ce flamboiement de la terre et des cieux,
L'homme ne trouve plus où reposer ses yeux.

La soif et le murmure ont contracté sa bouche;
Il est découragé, morne, sombre et farouche;
Il respire, mêlés dans un air lourd et chaud,
La poussière d'en bas et les rayons d'en haut;
Et du triste univers, comme du fond d'un gouffre,
Un cri monte incessant : « Seigneur, la Terre souffre! »
Le Seigneur répondit : « Je vais faire pleuvoir
Sur la terre assez d'eau pour remplir l'abreuvoir,
Le ruisseau, le torrent, l'étang, le lac, le fleuve,
Pour vêtir les forêts d'une ramure neuve,
Pour faire reverdir les vallons et les prés.
Je veux calmer la soif de ces désespérés
Qui souffrent, quel que soit le nom dont on les nomme.
Je veux, sur le reptile aussi bien que sur l'homme,
Sur l'humble et l'orgueilleux, verser le même don.
Je suis la Récompense et je suis le Pardon.
Je veux que le bienfait étouffe le blasphème,
Que l'ignorant haineux me connaisse et qu'il m'aime;
Je veux gagner son cœur par la souffrance aigri,
Afin qu'il soit à moi quand je l'aurai guéri.
Je veux que le bonheur apaise et sanctifie
Tout ce qui se révolte et ce qui se défie,
Et, réconciliant tous les êtres entre eux,
Que la fraternité de l'univers heureux,
Comme un parfum d'encens, monte jusqu'à mon trône.

O frères, c'est ainsi que doit tomber l'aumône.

Louis TIERCELIN.

LÈVRES CLOSES

(Suite et fin) [1]

X

'harlotte Fromentel ne mourut pas. Elle fut sauvée par ce qu'on convenu d'appeler un miracle, et ce qui n'est que l'enchaine nt d'effets très apparents à des causes très secrètes, sans aucune ogation aux lois naturelles.

'ertains esprits fervents croient que l'extrême-onction opère fois des guérisons extraordinaires. Charlotte assura Marcienne c'était son serment qui l'avait retenue au bord du tombeau. La onnaissance qu'elle témoigna à sa belle sœur, la foi absolue elle montra dans la parole si solennellement donnée étaient de liens capables d'engager davantage une femme du caractère de de Sélys.

'ourtant il fallut plus encore pour que l'amante, affolée de dou r, ne manquât pas à la promesse jurée.

l fallut toutes les frêles contingences matérielles et morales qui, me plus ténues que des fils de la Vierge, forment la chaine rangible du Destin.

'e furent, pendant les premiers jours, les alternatives qui tinrent arlotte littéralement suspendue entre la vie et la mort.

'uis, sitôt qu'un réel espoir s'annonça, la nécessité d'emmener onvalescente, de la soustraire à l'aigre printemps de Paris, de onduire vers le soleil, vers le Midi, où elle pourrait reprendre forces au grand air, dans les brises vivifiantes de la Méditanée.

l paraissait tout simple que Marcienne l'accompagnât, car ques Fromentel se trouvait retenu à Paris par l'achèvement de x toiles destinées au Salon.

) Voir les numéros de *la Lecture*, depuis le 19 novembre.

Mais surtout Charlotte le voulait. Sa victoire définitive étai ce prix. Elle serait retombée malade d'inquiétude si elle avait rester seule, au loin, durant de longues semaines, laissant M cienne exposée au dangereux vertige, et la sécurité de son frère péril d'une défaillance.

Et si Marcienne, elle aussi, souhaita ce départ, c'est qu'elle sentait à bout de forces dans le glacial silence de Philippe.

Le jeune homme pouvait lui écrire. Jamais M. de Sélys n'ouvr les lettres de sa femme. D'ailleurs, par une convention pruden celles de l'amant étaient toujours enfermées dans une secon enveloppe, portant un nom imaginaire, avec prière à Mme de Sé d'y ajouter l'adresse. En cas d'accident, c'était une double b rière, et la possibilité d'une plausible explication. Une corresp dance de ce genre comporte toujours, il est vrai, un danger. catastrophe du billet trouvé par Charlotte en était la preuve. M comment ne pas y recourir quand leurs deux pauvres cœurs sé rés n'avaient plus que cette ressource pour se parler encore, p s'assurer de leur impérissable tendresse, pour s'illusionner pe être dans la complicité d'une espérance?

Cependant les courriers, l'un après l'autre, apportaient les m sages des relations mondaines, les enveloppes chargées d'écritu indifférentes. (Avec quelle exécration Marcienne les reconnai les écarte, comme si leur banalité eût exprès déçu la trembla ardeur de son désir!...) Pas un mot de M. d'Orlhac.

Est-ce une tactique pour la reprendre?... Une cruauté pou punir? Peut-il vraiment croire qu'elle manque d'amour? N'ir gine-t-il pas ce qu'elle endure? Se la figure-t-il, pendant longues heures d'immobilité dans cette chambre de malade, a les tristesses qui l'entourent et la dévorante torture intérieu N'est-ce pas à devenir folle ou à mourir? Quoi! pas un mot pitié, d'encouragement, pas un reproche! Car un élan, fût-ce violence et d'injustice, serait préférable à cette résignation ressemble à du dédain... à de l'oubli!

Elle attend, sans écrire elle même, — moins par orgueil pour ne pas se priver du spontané retour d'une affection qu' veut croire distincte de la volupté, mais dont la plus faible mar réveillerait l'enivrement des caresses.

Au bout d'une semaine pourtant, elle n'y tient plus. I adresse à Philippe quatre pages qui ne sont qu'un long gémi ment. Et voici la réponse qu'elle reçoit :

Chère Marcienne,

Ta douce et triste lettre me fait presque penser que tu m'aimes ore.

Je t'attends chaque jour. Je t'attendrai jusqu'à ce que tu crives d'abandonner notre nid d'amour, de le fermer comme un beau, de ne plus m'asseoir sur notre banc, les yeux attachés porte, dans l'espoir de te voir paraître.

N'aie pas la démence de croire qu'il y ait deux façons dont s puissions nous aimer. Songe à mes yeux au fond de tes yeux... nge à ma bouche contre la tienne...

Viens, ma Maîtresse, viens... Oh! bientôt, dis?... Est-ce demain tu m'apporteras tes lèvres?...

Je t'aime, je t'aime...

PHILIPPE.

ppel brûlant de la chair... Indifférence de l'âme.

Marcienne ne se dit pas que cette indifférence pouvait être feinte. dessein, le jeune homme évitait la discussion des devoirs, la npathie pour les luttes épuisantes, la considération des scru-es.

l l'attendait... O tentation!... Il l'attendait. Voilà tout. La be ouverte, le remords qui déchire, les serments qu'on foule, délicatesse qu'on bafoue, tout ce qui labourait cette conscience emme, il voulait l'ignorer... Il ouvrait les bras, il évoquait les ers, il sollicitait l'union de leurs bouches... Vertige!

l l'attendait... Demain, à l'heure coutumière, il serait là-bas, leur banc...

h! dans Marcienne l'idée de l'action possible, le geste de sa n sur la serrure... La grille qu'elle entr'ouvre... et le voici, l'éternellement aimé...

endant tout le jour, au chevet de Charlotte, pendant la nuit, lle veut remplacer la garde, dans un acharnement à se dépen à se briser, étendue tout habillée sur un divan, les yeux au le de la veilleuse qui palpite là haut sur la pâleur du plafond. cienne accomplit la répétition imaginaire d'une scène qui -être ne se représentera plus jamais.

u'en sait elle?... Demain décidera... Ah! du moins pour au l'hui l'illusion, l'image... La pente de la rue, la petite porte... ef qui tourne, — oh! les battements dans sa poitrine! — le

gravier qui crie sous ses pas... l'odeur froide du gazon d'hiver, le baiser de Philippe!...

Le lendemain eut lieu la dernière crise qui faillit emport Charlotte. A certains instants, on crut qu'elle avait cessé de vivr Mme de Sélys ne quitta pas.

Elle décrivit, da une lettre à Philipp les détails de ces t ribles heures. Sans gravité de la situatio aurait-elle résis à l'entraîneme de tout son é vers celui qui l'r tendait ? Elle pouvait le dire, elle le laissa l même dans le do te. Mais accabl jusqu'à une espè de fatalisme p l'excès de ses ém tions, elle mon une mélancoliq acceptation du d tin qui parut g cée à la fièvre l'amant.

Il crut à la r son et à l'orgu de cette femme qui cependant moindre évocati

Lorsque Philippe lut cette lettre.

de lui-même était toute raison et tout orgueil. Il la supposa pres guérie, alors qu'elle agonisait du désir de sa présence. Une marche, un mot de lui à certaines heures, et le torrent de l amour eût tout emporté. Mais, dans son obstination amère, s'abstint d'accomplir cette démarche, de formuler ce mot, il renferma dans son silence, — ce silence dont Marcienne, de

côté, n'imaginait guère la détresse. Et ce qu'il y avait de mutuellement impénétrable dans leurs cœurs s'éleva entre eux brusquement, comme un mur, dès que l'intimité profonde des caresses ne leur donna plus l'illusion de se comprendre.

Quand Marcienne eut décidé de partir pour le Midi, elle écrivit à Philippe :

C'étaient les vers de flamme et de caresse.

Tu m'as dit, mon bien aimé, de t'avertir quand tu ne devrais plus m'attendre, dans notre jardin, sur notre banc...

O Philippe, c'est moi, ta maîtresse, ta Marcienne, qui ne vivais que pour la douceur de tes baisers, c'est moi qui viens t'adresser cette affreuse prière.

Et pourtant je t'aime cher être adoré !... Je t'aime comme aux jours où tu m'as enivrée le plus follement. Je t'aime de tout mon cœur, de tout mon corps, avec des regrets qui me déchirent, avec des sanglots atroces et le désir incessant de tes baisers.

Je t'aime, Philippe... Je t'aimerai toujours.

Ce toujours que tu me demandais, qui me faisait peur parce que dans si peu de temps je deviendrai pour toi une vieille femme, crois-tu que j'aie un instant cessé de l'avoir dans le cœur depuis que tu m'as serrée dans tes bras, que tu as pris mes lèvres ?

Mais pouvais je te le dire, avec mes dix ans de plus que toi, qui, au fond, nous ont séparés plus que tout le reste.

Tu vois, je te parle de mon âge, moi qui faisais semblant de l'oublier pour que tu n'y penses jamais. Je ne suis plus coquette... Je voudrais que tu puisses apercevoir mes rides... Oui, les rides qui me viennent autour des yeux à force de t'avoir pleuré.

Peut être comprendrais-tu la fatalité des choses. Tu ne m'accuserais plus de prendre tout au tragique, parce que tu pressentirais, mon cher enfant de vingt-huit ans, que je n'ai plus le droit de partager la folie adorable de ta jeunesse. Tu me regretterais moins aussi. Car tu me regrettes, — ne dis pas non, mon amour ! — malgré ton cruel silence.

Il m'en coûte de te montrer ma misère, ma faiblesse. Il m'en coûte de t'avouer que, même loin de toi, il me sera douloureux, à cause de toi, de perdre ma beauté, que tu aimais.

Je voudrais toujours retrouver dans mon miroir, avec tout ce qui te plaisait en eux, ces yeux qui reflétaient les tiens, ces cheveux que tu dénouais, ces lèvres où tu ne te lassais pas de poser les tiennes.

A mesure que mes traits se flétriront, il me semble que je te perdrai davantage, petit à petit, chaque jour. Oserai je évoquer tes caresses devant un visage auquel tu ne te soucierais plus de les donner?...

O mon adoré, si tu souffres... plains-moi quand même. Tu ne peux pas imaginer ce qu'est ma souffrance!...

En songeant que ceci est un adieu, de moi à toi, Philippe... de moi à toi!... je me sens convulsée d'épouvante... Comment subir?... Ah! je ne puis achever... Mon cœur éclate... Les larmes m'aveuglent...

Je te donne mes lèvres... Je me donne toute à toi, en pensée, follement, une dernière fois... Ne doute pas de mon amour... Mais l'heure devait venir... Elle est venue trop tôt, hélas! Pourtant, ce serait folie de ne pas l'entendre sonner.

Adieu, Philippe... Je pleure... Je t'aime... Et je suis encore

Ta MARCIENNE.

Lorsque Philippe lut cette lettre, il lui sembla qu'un gouffre immense s'ouvrait entre Marcienne et lui. Il la voyait, sur l'autre rive, tout à coup étrangère, inaccessible, lointaine.

Jusque-là il avait espéré. Surtout en apprenant la convalescence de Charlotte. Maintenant il découvrait que les cœurs, une fois écartés l'un de l'autre, ne se rejoignent plus. Leur amour vivait encore, d'une vie déchirante, infiniment douloureuse, mais la saveur ineffable en était morte. Jamais, quand ils le voudraient tous les deux, ils ne ressusciteraient les jours d'autrefois. Lorsque les lèvres ont pu prononcer l'adieu, quelque chose se détache et se brise, que rien ne saurait renouer.

Mais comment Mme de Sélys imaginait-elle que la passion fougueuse de son amant s'amollirait jusqu'à la bienfaisance des larmes, de la résignation, de la mutuelle pitié?

Le lendemain même du jour où elle lui avait écrit sa lettre d'atroce héroïsme, — mais ou il ne voulut voir que l'orgueil de la femme incapable d'attendre les atteintes des années qui lui enlèveront son jeune amant, — M. d'Orlhac, poussé par on ne sait quel âpre besoin de haïr et de souffrir, se rendit au Palais pour entendre plaider Édouard de Sélys.

C'était dans un procès politique qui forme désormais une page de l'histoire de ce siècle.

Le grand avocat y remporta un extraordinaire triomphe.

Et le matin suivant, comme Philippe revenait du Bois à cheval, après n'avoir rencontré que des gens occupés de ce succès incomparable de barreau, le hasard voulut qu'il croisât la voiture découverte où, dans la douceur d'un air de printemps, Mme de Sélys faisait faire à sa belle-sœur une première promenade.

De loin il aperçut Marcienne, qui riait.

Il ne se dit pas que ce rire était peut être une inconsciente crispation nerveuse, ou quelque effort pour égayer la malade, si faible encore, si amaigrie, si pâle.

Il mit son cheval au petit galop, salua, passa...

Six semaines plus tard, à Nice, au moment même où Marcienne venait de lire dans un journal la nomination de M. Philippe d'Orlhac au poste de deuxième secrétaire dans une ambassade éloignée, elle reçut une enveloppe sur laquelle, avec un émoi indicible, elle reconnut la chère écriture. Elle l'ouvrit.

Un papier apparut, dont l'aspect la transperça plus que ne l'eût fait un couteau enfoncé jusqu'à son cœur.

C'étaient les vers de flamme et de caresse adressés par elle à son amant au lendemain de leur plus inoubliable soir. Il les lui renvoyait!...

Défaillante d'une angoisse que rien ne peut peindre, Marcienne reconnut d'abord les dernières lignes, que Philippe, en la férocité de son chagrin, avait entourées farouchement d'un trait d'encre :

« *Dans la tombe qu'on m'emporte,*
Pourvu que ma lèvre morte
Soit close par tes baisers !... »

Daniel LESUEUR.

LOT N° 249

(Suite et Fin) (1)

C'était le jour du Match entre Hastie et Mullins, et une foule d'étudiants se pressait vers les bords de l'Isis dans le sentier jaune bordé de grands ormes conduisant à la rivière bleue qui serpente à travers les prairies d'Oxford.

Abercrombie Smith, avec l'intuition d'un vieux canotier choisit a place à l'endroit où il savait que la lutte serait le plus chaude. De là il entendit au loin le bourdonnement annonçant le départ et e bruit des pas des spectateurs qui couraient. Il allongea le cou t par-dessus la tête de ceux qui étaient placés devant lui, il perçut Hastie qui ramait d'un mouvement uniforme d'avance sur Mullins dont la cadence semblait plus nerveuse. A l'allure des

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 17 décembre.

concurrents il jugea que le résultat n'était pas douteux, et après avoir poussé un hurrah en faveur de son ami, il tira sa montre et allait reprendre le chemin de son logement quand il se sentit frapper sur l'épaule, il se retourna et se trouva face à face avec Lee.

— Je vous ai aperçu dit celui-ci d'un ton timide et avec un accent comme de prière. Je voudrais vous parler ; avez-vous une demi heure à m'accorder? Voici mon logement. Je le partage avec Harrington de King's Collège. Venez, vous prendrez une tasse de thé.

— Il faut que je rentre immédiatement. Je suis en plein examen. Mais j'accepte avec plaisir. Je ne suis venu, que parce que Hastie est de mes amis.

— C'est un de mes amis aussi. Avez vous vu sa cadence? Mullins est roulé. Nous voici arrivés. Ce n'est pas luxeux, mais on y est bien en été pour travailler.

C'était une petite maison carrée, blanche avec des portes et des contrevents verts, une vigne vierge courait autour au-dessus de la porte, encadrant les fenêtres. Elle était située à 50 mètres du bord de la rivière. A l'intérieur, la pièce principale était arrangée en salle de travail avec une table de sapin, des rayons couverts de livres et quelques chromos pendus aux murs. Une bouillotte chantait sur une lampe à esprit de vin et sur un plateau étaient une théière et des tasses.

— Prenez ce fauteuil et allumez une cigarette pendant que je verse le thé, dit Lee. C'est bien aimable à vous d'être venu, car je sais que vous travaillez beaucoup.

Lee versa le thé dans les tasses et s'asseyant dans l'autre fauteuil, commenca :

— Je voulais vous dire que si j'étais à votre place, je changerais de logement sans tarder.

Hein!

— Et Smith resta bouche bée, tenant une allumette d'une main et sa cigarette de l'autre.

— Oui, cela peut vous paraitre extraordinaire, et le pis est que je ne puis pas vous donner de raisons car je suis tenu par une promesse solennelle. Mais je peux vous dire cependant, qu'il y a du danger à vivre près de Bellingham. Pour moi j'ai l'intention de rester campé ici quelque temps.

— Du danger! Que voulez-vous dire?

— Ah! c'est ce qu'il m'est impossible de vous expliquer. Mais suivez mon conseil et changez de logement.

— Nous nous sommes brouillés aujourd'hui. Vous avez dû nous entendre, car vous descendiez l'escalier.

— Oui, j'ai vu que vous vous querelliez.

— C'est un horrible garçon, Smith, un horrible garçon. C'est le seul mot qui convienne. J'ai eu des doutes sur lui à partir de cette fameuse nuit où il s'est évanoui, vous vous rappelez, le soir où vous êtes descendu. Je l'ai poussé à bout aujourd'hui et il m'a dit des choses qui m'ont fait dresser les cheveux sur la tête : il voulait que je m'associasse avec lui. Je suis tolérant, mais il y a des choses qui dépassent les bornes, et je suis reconnaissant au ciel de m'avoir permis de le démasquer avant qu'il fût trop tard, car il devait entrer dans ma famille, vous savez.

— Tout cela est très bien, Lee, dit Abercrombie Smith assez sèchement, mais vous en dites trop ou trop peu.

— Je vous avertis.

— Si vous avez vraiment des raisons sérieuses, aucune promesse ne peut vous lier. Si je voyais un coquin sur le point de faire sauter une maison avec une bombe, aucune promesse ne pourrait me retenir de l'en empêcher.

— Mais je ne peux pas l'empêcher, et je ne puis que vous mettre en garde.

— Sans me dire contre quoi?

— Contre Bellingham.

— Mais c'est de l'enfantillage! Pourquoi le craindrais-je lui ou un autre?

— Je ne peux rien vous dire. Je ne peux que vous engager fortement à changer de logement. Vous courez du danger où vous êtes. Notez que je ne vous dis pas que Bellingham ait l'intention de vous faire du mal; mais il pourrait vous en arriver, car c'est un voisin dangereux.

— Peut-être en sais-je plus que vous ne croyez, dit Smith en arrêtant son regard sur le visage sérieux du jeune homme. Si je vous disais que quelqu'un partage le logement de Bellingham?

Monkhouse Lee se leva d'un bond, incapable de maîtriser son agitation.

— Vous savez alors? bégaya-t-il.

— Une femme...

Lee retomba dans son fauteuil avec un soupir.

— Mes lèvres sont scellées, dit il. Je ne dois pas parler.

— En tout cas, dit Smith en se levant, ce n'est pas cela qui me

fera quitter un appartement qui me convient. Je trouve que c'
une rais
insuffisa
pour dén
nager, q
vous me
siez sa
autre exp
cation q
Bellingha
pourrait
faire du m
Je crois q
j'aime mié
en courir
chance : je resterai où
suis, et comme il est p
de cinq heures, je v
prie de m'excuser si
vous quitte.

« On m'y a jeté. »

Il prit congé du jeu
étudiant par quelques
roles assez froides et se
rigea vers son logeme
à moitié amusé, à moi
inquiet comme le ser
tout homme robuste qui
sentirait menacé d'un d
ger vague et mal défini

Il y avait une petite d
traction que Smith se p
mettait toujours, si pre
de travail qu'il fût. De
fois par semaine, le ma
et le vendredi invariab
ment, il allait rendre
site au docteur Plumpt
Peterson qui habitait
villa à Farlingford, à un mille et demi en dehors d'Oxford. Pet
son avait été un grand ami du frère aîné de Smith, Francis

Dans un instant la créature allait être sur lui.

comme il était garçon, qu'il avait une cave bien montée, et une bibliothèque mieux montée encore, sa maison était un but agréable pour un jeune homme qui avait besoin de temps à autre de prendre un peu de délassement. Donc, deux fois par semaine, lorsque la nuit était venue, l'étudiant se mettait en route à travers la campagne et passait une heure agréable dans le cabinet de Peterson, où ils discutaient, tout en vidant un verre de porto, les nouvelles de l'Université et les derniers progrès de la Médecine et de la Chirurgie.

Le soir qui suivit son entrevue avec Monkhouse Lee, Smith ferma ses livres à huit heures et quart et se prépara à sa promenade bi-hebdomadaire. Comme il allait quitter sa chambre, ses yeux tombèrent par hasard sur un livre que Bellingham lui avait prêté, et l'idée lui vint qu'il devrait le lui avoir rendu. Quelque répulsion que lui inspirât l'homme il ne

devait pas cependant lui manquer de courtoisie. Il prit donc le volume, descendit l'escalier et frappa à la porte de son voisin. Ne recevant pas de réponse, il tourna la poignée de la porte qui s'ouvrit.

Enchanté à l'idée d'éviter une entrevue, il entra dans la chambre et déposa le livre avec sa carte sur la table.

La lampe était à demi-baissée, mais Smith put apercevoir tous les détails de la pièce.

Elle était bien telle qu'il l'avait vue déjà, avec ses dieux à têtes d'animaux rangés le long du mur, le crocodile pendu au plafond, la table encombrée de papiers et de feuilles sèches. La case de la momie était debout contre le mur, mais la momie elle-même était absente. Il n'y avait aucune trace d'un second occupant, et Smith se reprocha ses soupçons trop hâtifs.

S'il avait un secret à garder, pensa-t-il, il ne laisserait pas ainsi sa porte ouverte, s'exposant à laisser entrer le premier venu.

Le vieil escalier était noir comme l'enfer, et Smith descendait lentement les marches usées quand il eut soudain conscience que quelque chose le croisait dans l'obscurité. Ce ne fut qu'un bruit à peine perceptible, comme un déplacement d'air, un frôlement contre son coude, mais si léger que c'est à peine s'il le sentit. Il s'arrêta et tendit l'oreille pour écouter, mais n'entendit que le bruissement du vent dans le lierre au dehors.

— Est-ce vous Styles? demanda-t-il.

Il ne reçut aucune réponse et tout était tranquille derrière lui. Ce devait être le vent, car il y avait pas mal de crevasses dans le mur de la vieille tourelle. Et cependant il aurait juré qu'il avait bien entendu un pas près de lui. Il était parvenu dans la cour, la tête encore toute pleine de l'aventure, quand il se trouva nez à nez avec quelqu'un qui arrivait en courant.

— Est-ce vous, Smith?

— Tiens! Hastie.

— Au nom du ciel, Smith, venez vite. Lee vient de se noyer. On l'a retiré de l'eau. Le docteur est absent... il faut que vous le remplaciez... Mais hâtez vous... Il n'est peut-être pas trop tard pour le sauver.

— Vous avez du cognac?

— Non.

— Je vais en chercher. J'en ai une bouteille sur ma table.

Smith remonta l'escalier trois marches à la fois, prit la bouteille

et redescendit, quand en passant devant l'appartement de Bellingham ses yeux tombèrent sur quelque chose qui le cloua là sur le palier, stupéfait et suffoqué !

La porte qu'il était bien certain d'avoir refermée derrière lui était maintenant grande ouverte, et là sous le rayon de la lampe, se dressait la momie dans sa case.

Le corps était inerte et sans vie, mais il sembla à Smith qu'il y avait une étincelle de vie dans les petits yeux qui se cachaient dans la cavité des orbites.

Il resta si secoué, si abasourdi qu'il en avait oublié Hastie et le noyé, et il demeurait planté là, les yeux fixés sur le corps parcheminé quand la voix de son ami le rappela à lui-même.

— Arrivez Smith, cria-t-il. C'est la vie ou la mort. Dépêchez vous ! Allons, ajouta-t-il, lorsque l'étudiant reparut. Nous n'avons pas de temps à perdre... Au pas de course. Il n'y a pas plus d'un mille, dans cinq minutes nous y serons.

Ils se mirent à courir et ne tardèrent pas à arriver au petit cottage près de la rivière.

Le jeune Lee était étendu sur un canapé ; une bande d'écume entourait ses lèvres qui avaient la couleur du plomb. Agenouillé près de lui, Harrington essayait de réchauffer par des frictions ses membres raidis.

— Il y a encore de la vie en lui, dit Smith en passant sa main sur la poitrine du jeune homme. Approchez de ses lèvres le verre de votre montre... Oui, il y a de la buée. Prenez un bras, Hastie et faites comme moi. Nous allons bientôt le faire revenir à lui.

Pendant dix minutes ils travaillèrent en silence, gonflant et dégonflant la poitrine du noyé. Au bout de ce temps un frisson courut sur son corps, ses lèvres s'agitèrent et il ouvrit les yeux. Les trois étudiants ne purent s'empêcher de pousser une exclamation de joie.

— Allons réveillez vous. Prenez une gorgée de ceci.

— Il est sauvé ! s'écria Harrington. Quelle peur il m'a faite : j'étais en train de travailler ici, et il était allé faire un tour jusqu'à la rivière, quand j'ai entendu tout à coup un cri, et le bruit d'un corps tombant à l'eau. Je suis sorti en courant et quand je l'ai trouvé et retiré de l'eau il semblait mort. Simpson notre domestique qui est boiteux ne pouvait pas aller chercher le médecin. J'ai été obligé d'y courir. Il était absent. J'ai rencontré Hastie qui est allé tout de suite vous chercher. Je ne sais pas ce que

je serais devenu sans vous. — Allons vous voilà revenu à la vie!

Monkhouse Lee s'était redressé et regardait autour de lui avec des yeux égarés.

— Qu'est-ce qu'il y a, demanda-t-il. J'ai été dans l'eau? Ah! oui, je me souviens... ses yeux prirent une expression de terreur et il se cacha la figure dans ses mains?

— Comment êtes-vous tombé dans la rivière?

— Je ne suis pas tombé.

— Comment cela?

— Non! On m'a jeté dedans. J'étais sur le bord. Quelque chose m'a soulevé par derrière comme une plume et m'a lancé à l'eau... Mais je sais qui a fait cela.

— Moi aussi, je le sais, lui dit Smith dans l'oreille.

Lee leva les yeux sur lui avec un rapide regard de surprise.

— Vous avez su, alors?... Vous vous rappelez le conseil que je vous ai donné?

— Oui, et je commence à croire que je le suivrai.

— Du Diable, si je comprends un mot à ce que vous veulez dire, vous deux, dit Hastie, mais à votre place Harrington, j'aiderais Lee à se mettre immédiatement au lit. Il sera temps de discuter les pourquoi et les parce que quand il sera un peu mieux. Je crois que nous pouvons le laisser, maintenant, Smith. Je retourne au collège, nous allons faire route ensemble si vous voulez et nous causerons en chemin.

Mais ils ne causèrent guère. Smith avait l'esprit trop rempli des incidents de la soirée; l'absence de la momie, puis sa présence l'instant d'après dans le sarcophage, le pas furtif qu'il avait entendu dans l'escalier, mais surtout la réapparition extraordinaire inexplicable de l'horrible chose, et puis cette attaque dont Lee venait d'être l'objet, et qu'il rapprochait de l'attaque sur un autre étudiant auquel Bellingham avait des raisons d'en vouloir. Tout cela s'agitait dans son esprit, en même temps que des petits incidents qui avaient déjà eu lieu, et les circonstances singulières dans lesquelles il s'était trouvé, mis en relations pour la première fois avec Bellingham. Ce qui n'avait été tout d'abord qu'un soupçon vague, une conjecture fantastique, prenait soudain une forme, et faisait place dans son esprit à une certitude, à un fait indéniable, et cependant combien monstrueux, combien en dehors des bornes de l'expérience humaine! Que dirait un juge impartial, l'ami

même qui marchait à ses côtés? Ils se borneraient à lui répondre que ses yeux l'avaient trompé, que la momie avait bien toujours été là, que le jeune Lee était tombé dans la rivière par un accident comme il peut en arriver à tout le monde, et on lui conseillerait de soigner son foie.

Il sentait que c'était bien là tout ce qu'il trouverait à répondre lui-même, si les rôles étaient renversés. Et pourtant il aurait pu jurer que Bellingham était un assassin, qui avait à sa disposition une arme telle que dans l'histoire du crime, aucun homme n'en avait jamais eu une pareille.

Hastie avait quitté son ami pour regagner son logement, non sans lui avoir lancé auparavant une pointe ou deux sur son humeur peu sociable, et Smith traversa la cour de la tourelle pour remonter à son appartement pour lequel cette fois il se sentait quelque répulsion. Il prit le parti de suivre le conseil de Lee et de déménager aussitôt qu'il le pourrait, car comment se livrer à des études sérieuses, quand on a constamment l'oreille tendue à ce qui se passe autour de soi. Il remarqua qu'il y avait encore de la lumière à la fenêtre de Bellingham, et comme il arrivait sur le second palier la porte s'ouvrit et Bellingham lui même parut. Avec sa face bouffie, mauvaise il lui fit l'effet d'une araignée guettant sa proie du milieu de sa toile empoisonnée.

— Bonsoir, dit-il, vous n'entrez pas?

— Non, dit Smith brutalement.

— Non! toujours occupé! Je voulais vous demander des nouvelles de Lee. J'ai appris avec chagrin qu'il lui était arrivé un accident.

Ses traits étaient calmes, mais il semblait qu'il y avait une lueur d'ironie dans ses yeux. Smith le remarqua et l'envie lui prit de lui sauter à la gorge.

— Vous aurez encore plus de chagrin, quand vous apprendrez que Lee va très bien et qu'il est hors de danger, répondit-il. Vos tours diaboliques n'ont pas réussi cette fois. Oh! Vous n'avez pas besoin d'essayer de protester : Je sais tout.

Bellingham fit un pas en arrière et referma à demi sa porte comme pour se protéger.

— Tout quoi? Vous êtes fou, je crois, dit il. Que voulez-vous dire. Voudriez-vous insinuer que je suis quelque chose dans l'accident arrivé à Lee?

— J'en suis sûr, tonna Smith, vous et ce paquet d'os que voilà

derrière vous. Mais, écoutez, monsieur Bellingham, si on ne brûle plus les gens de votre sorte, nous avons encore un bourreau pour tant, et je vous jure que je lui fournirai de l'ouvrage s'il y a mort d'homme dans ce collège pendant que vous serez là, ou bien ce ne sera pas ma faute. Vous vous apercevrez que vos vilaines manigances d'Égypte n'ont pas de succès en Angleterre.

— Vous êtes fou à enfermer dit Bellingham.

— C'est bien! Rappelez-vous ce que je vous dis: vous verrez que je tiendrai ma promesse.

La porte se referma avec bruit et Smith remonta dans sa chambre pourpre de colère ; il ferma sa porte en dedans et passa la moitié de la nuit à fumer sa vieille pipe de bruyère et à songer aux étranges événements de la soirée.

Le lendemain matin, Smith n'entendit pas parler de son voisin, mais Harrington vint le voir dans l'après-midi et lui apprit que Lee était complètement remis. Toute la journée Smith travailla, mais le soir il se décida à faire au Dr Peterson la visite que les événements de la veille lui avaient fait manquer. Une demi-heure de marche et un bout de conservation avec son ami lui remettraient les nerfs en place.

La porte de Bellingham était fermée lorqu'il passa, mais arrivé dans la cour, il tourna la tête et aperçut la silhouette de son voisin à la fenêtre, se détachant dans la lumière de la lampe, la face écrasée contre la vitre. Smith se sentit heureux à l'idée de se trouver éloigné de l'homme, ne fût-ce que pour quelques heures et il se mit à marcher rapidement, aspirant à pleins poumons l'air frais de cette soirée de printemps. La lune brillait dans l'ouest au-dessus du clocheton gothique de la tourelle et jetait sur le pavé de la rue la noire broderie des sculptures du vieux bâtiment. La brise était assez forte et de légers nuages floconneux couraient rapidement dans le ciel.

Smith fut bientôt hors de la ville et s'engagea dans le petit sentier bordé de haies qui conduisait chez son ami ; c'était un chemin solitaire et peu fréquenté et bien qu'il ne fût pas tard il ne rencontra pas une âme. Il allait d'un pas rapide et ne tarda pas à atteindre la barrière qui s'ouvrait sur la longue allée sablée au bout de laquelle était Farlingford. En face de lui il put apercevoir la lumière rouge des fenêtres qui filtrait à travers le feuillage.

Il s'arrêta un instant, la main sur le loquet de la barrière et jeta un regard derrière lui sur la route qu'il venait de suivre.

Quelque chose s'avançait rapidement sur cette route.

Cela se mouvait dans l'ombre de la haie, silencieusement et furtivement, c'était une grande silhouette noire, courbée en deux, qui se distinguait vaguement dans le noir de la route. Déjà, la distance avait diminué d'une vingtaine de pas tandis qu'il était là immobile et dans un instant la créature allait être sur lui. Dans l'obscurité il eut la vision d'un corps maigre décharné, et de deux yeux qui le hanteront toujours dans ses rêves.

Il poussa un cri de terreur et se mit à descendre l'allée en courant de toutes ses forces. Il avait de bonnes jambes, mais il n'avait jamais couru comme ce soir-là. A cinquante mètres devant lui, étaient les lumières rouges; s'il arrivait jusque là il était en sûreté.

La barrière s'était refermée derrière lui mais il l'entendit qui se rouvrait devant son ennemi. Et il se reprit à courir comme un fou, dans la nuit; à un moment il tourna la tête tout en courant et il put apercevoir une horrible créature qui arrivait en bondissant sur ses talons avec des yeux flamboyants et un énorme bras noueux et sec comme une barre d'acier qui allait le saisir. La porte était entr'ouverte laissant passer une étroite bande de lumière rouge projetée par la lampe du vestibule.

Il entendit un gloussement rauque sur son épaule, et poussant un cri terrible, d'un bond désespéré il se jeta sur la porte, la referma vivement, poussa le verrou, et s'affaissa à moitié évanoui sur le banc du vestibule.

— Grand Dieu ! Smith, qu'y a-t-il, s'écria Peterson, apparaissant à la porte de son cabinet.

— Donnez-moi du cognac !

Peterson disparut, et revint aussitôt avec un verre et une carafe.

— Vous en avez besoin, dit-il comme son ami buvait d'un trait le verre qu'il lui avait versé. Qu'est ce que vous avez ? Vous voilà blanc comme un fromage à la crème.

Smith lui tendit le verre vide, se leva et respira longuement.

— Me voilà remis, dit-il. Je n'ai jamais eu une telle peur de ma vie. Mais si vous le permettez, Peterson je coucherai ici ce soir ; je crois qu'il me serait impossible de refaire cette route de nuit. C'est absurde, je le sais bien, mais c'est plus fort que moi.

Peterson regarda son ami d'un air interrogateur.

— Certainement ! Vous coucherez ici si vous le désirez. Je vais dire à Mistress Burney de préparer votre chambre. Mais expli-

quez-moi... Venez avec moi à cette fenêtre, là-haut, je veux que vous voyez ce que j'ai vu.

Ils allèrent à la fenêtre du premier palier... L'avenue et les champs de chaque côté étaient calmes et tranquilles, baignés dans la lumière paisible de la lune.

— Eh bien! dit Smith c'est heureux que je vous connaisse pour un homme sobre! Qui est-ce qui a bien pu vous causer cette frayeur.

— Je vais vous le dire tout à l'heure. Mais où est-il passé?... Ah!... tenez, regardez... là... au tournant de la route... de l'autre côté de votre barrière.

— Oui, je vois. Vous n'avez pas besoin de me pincer si dur. On dirait un individu très grand, très maigre. Mais cela ne me dit pas... Vous voilà qui tremblez encore comme une feuille.

— J'ai failli tomber entre les griffes du diable. Mais descendons dans votre cabinet. Je vais vous raconter toute l'histoire.

Ils descendirent, et là sous la lumière de la lampe, un verre de vin sur la table à côté de lui, et la bonne figure de son ami devant ses yeux, Smith raconta dans l'ordre où ils s'étaient succédé, les événements, grands et petits qui formaient une chaine si singulière, depuis la soirée où il avait trouvé Bellingham évanoui en face de la case de la momie, jusqu'à son aventure de la soirée.

— Et maintenant, dit-il en terminant son récit, voilà toute l'affaire. C'est monstrueux et incroyable, mais c'est la vérité.

Le docteur Peterson resta un instant silencieux, avec une expression d'étonnement peinte sur le visage.

— Je n'ai jamais entendu pareille chose de ma vie, dit il à la fin. Vous m'avez raconté les faits. Maintenant quelles sont vos conclusions?

— Vous pouvez tirer les vôtres, vous-même.

— Mais je voudrais connaitre, entendre les vôtres. Vous avez réfléchi à l'affaire, tandis que moi je n'en ai pas eu le temps.

— Ma foi, il y a nécessairement du vague dans le détail, mais les points principaux me semblent assez clairs. Ce Bellingham, dans ses études orientales a découvert un secret infernal, au moyen duquel une momie, soit la sienne spécialement, peut être rendue à la vie pour un temps. C'est ce secret qu'il expérimentait le soir où il s'était évanoui. Sans doute la vue de ce corps qu'il avait réussi à ranimer avait ébranlé son système nerveux, bien qu'il s'attendit au résultat. Vous savez que ses premières paroles quand

il revint à lui furent pour se traiter d'imbécile. Il s'y est habitué par la suite, et il a pu arriver à son but sans s'évanouir. La vie qu'il a pu communiquer à la momie n'était évidemment que temporaire, car je l'ai toujours vue dans le sarcophage aussi inanimée que ce morceau de bois. Il doit posséder le moyen de la replonger dans la mort.

« Vous voulez m'assassiner ! »

En possession de ce terrible secret, il a songé naturellement à se servir de cette momie pour exécuter ses vengeances : elle a de l'intelligence et de la force. Dans un but quelconque, il a mis Lee dans sa confidence, mais Lee, en bon chrétien qu'il est, a refusé de se mêler à une affaire aussi répugnante : d'où une dispute, et Lee a juré qu'il dévoilerait à sa sœur le vrai caractère de Bellingham : celui-ci a voulu l'en empêcher en lançant la créa

ture contre lui, et il a failli réussir. Il avait déjà essayé sa puissance sur un autre étudiant, Norton, avec lequel il avait eu une difficulté. C'est grâce à un heureux hasard, ou à la Providence, s'il n'a pas deux meurtres sur la conscience. Puis lorsqu'il a su que je connaissais son secret, il a pensé à se débarrasser de moi. Il savait où j'allais ce soir, et il en a profité pour tenter son coup. Je l'ai échappé belle, Peterson, et c'est une chance que vous ne m'ayez pas trouvé demain matin étranglé sur le pas de votre porte.

— Vous prenez la chose trop au sérieux, mon pauvre ami, dit le docteur. Vos nerfs se ressentent de votre excès de travail, et votre imagination a pris le dessus. Comment voulez-vous qu'une créature pareille coure les rues d'Oxford, même la nuit, sans avoir été aperçue.

— Mais elle a été vue : tout le monde en ville parle d'un grand singe échappé d'une ménagerie, car c'est l'idée que l'on en a.

— Ma foi, tout cela est bien singulier et cependant vous reconnaîtrez que chacun des incidents permet d'admettre une explication plus naturelle.

— Quoi ! même mon aventure de ce soir ?

— Assurément ! Vous sortez, énervé par votre travail, et la tête pleine de vos théories. Quelque rôdeur vous suit, et comme vous vous mettez à courir il s'enhardit à vous poursuivre. Votre frayeur et votre imagination font le reste.

— Non Peterson, mauvaise explication !

— De plus l'incident du sarcophage vide un instant, et occupé l'instant d'après s'explique également bien : la lampe était baissée, m'avez-vous dit, et vous n'aviez aucune raison pour regarder spécialement le sarcophage. Il est fort possible que vous n'ayez pas remarqué la momie la première fois.

— Non, non, ce n'est pas possible.

— Puis Lee a pu tomber dans la rivière, comme Norton a pu être attaqué par un rôdeur. Votre accusation contre Bellingham est excessivement grave, mais si vous la formulez devant un magistrat, celui-ci se contentera de vous rire au nez.

— Je le sais, et c'est pour cela que je veux me charger tout seul de l'affaire.

— Eh !

— Oui, j'ai un devoir public à remplir, et en outre, j'ai à songer à ma propre sécurité, à moins que je ne préfère me voir forcé de

quitter l'Université, par peur de cette hideuse créature; or, je trouve que ce serait montrer trop de faiblesse. J'ai bien pris mon parti, et je suis décidé à faire ce que j'ai résolu. Et d'abord donnez-moi du papier et une plume.

— Vous trouverez sur la table tout ce qu'il vous faut.

Smith s'assit devant le bureau, et pendant une heure sa plume courut sur le papier.

Il remplissait pages après pages, pendant que son ami, renversé dans son fauteuil le suivait des yeux avec une curiosité patiente.

Enfin Smith poussa une exclamation de satisfaction, posa sa plume, remit ses feuilles en ordre, et plaça la dernière devant Peterson.

— Voulez-vous signer ceci ? lui demanda-t-il.

— Signer ! Et pourquoi ?

— Pour attester que c'est bien ma signature et la date. La date est très importante. Ma vie en dépendra.

— Mon cher Smith, vous déraisonnez. Mettez-vous au lit : c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Au contraire, je n'ai jamais eu ma tête aussi lucide et je vous promets d'aller me coucher dès que vous aurez signé.

— Mais qu'est ce que c'est?

— C'est le récit que je viens de vous faire. Je tiens absolument à ce que vous y apposiez votre signature comme témoin.

— Avec plaisir, dit Peterson en mettant son nom au-dessus de celui de son ami. Là ! c'est fait. Maintenant qu'allez vous faire de ce papier ?

— Vous le garderez, et vous ne le produirez que dans le cas où je serais arrêté.

— Arrêté, et pourquoi ?

— Pour assassinat. Cela peut m'arriver, et je tiens à me garder contre toute éventualité. Il n'y a pour moi qu'un parti à suivre, et j'y suis bien décidé.

— Vous n'allez pas faire de sottises, au moins !

— C'en serait une que d'agir autrement. J'espère que je n'aurai pas l'occasion de vous causer d'ennuis, mais je serai plus tranquille de savoir ce document entre vos mains. Et maintenant je suis votre conseil, et je vais me coucher, car j'aurai besoin d'être dispos demain matin.

Smith n'était pas précisément la sorte d'homme que l'on dût se soucier d'avoir pour ennemi. Calme, lent, il était formidable une

fois poussé à l'action : il apportait en toutes choses le même entêtement résolu qui lui avait valu ses succès dans ses études. Il avait mis de côté son travail pour un jour, mais il tenait à ce que ce jour ne fût pas perdu. Il ne dit pas un mot de ses projets à son ami, mais le lendemain matin à 9 heures il reprit le chemin d'Oxford.

Dans High Street, il s'arrêta chez Clifford, l'armurier, et acheta un lourd revolver avec une boite de cartouches. Il en glissa six dans le barillet et mit l'arme dans sa poche. Puis il se dirigea vers le logement de Hastie qu'il trouva en train d'achever de déjeuner, tout en lisant le « Sporting Times » qu'il avait appuyé contre la cafetière.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda celui-ci. Vous prenez une tasse de café?

— Non, merci. Je viens vous demander de venir avec moi, et de faire tout ce que je vous dirai.

— Avec plaisir!

— Prenez avec vous une solide canne.

Hastie ouvrit de grands yeux.

— J'en ai une là, capable d'assommer un bœuf.

— Bon. Encore une chose. Vous avez votre trousse d'amputation. Prenez moi dedans le couteau le plus long.

— Voilà! Il paraît que nous sommes sur le sentier de la guerre. Vous n'avez plus besoin de rien?

— Non, cela suffira. Smith mit le couteau dans sa poche, et ils se mirent en route pour la tourelle.

— Nous ne sommes pas des poulets ni l'un ni l'autre, Hastie dit-il. Je crois que je pourrai arranger l'affaire tout seul, mais je vous ai pris par précaution. Je vais faire un bout de conversation avec Bellingham. Si je n'ai affaire qu'à lui je n'aurai pas besoin de vous. Mais si j'appelle, montez tout de suite, et servez-vous de votre trique, et surtout ne ménagez pas les coups. Vous comprenez.

— Très bien. Si je vous entends crier je monte.

— Restez ici en attendant. Il se peut que je tarde quelque temps, mais ne bougez pas avant que j'appelle.

— Compris. Je ne bouge plus.

— Smith monta l'escalier, ouvrit la porte de Bellingham sans frapper, et entra. Bellingham était assis à sa table, en train d'écrire, à côté de lui au milieu du fouillis de ses étranges bibelots se dre

sait le sarcophage avec son numéro de vente 249 et à l'intérieur son hideux occupant raide et racorni.

— Smith embrassa d'un regard toute la pièce, puis referma la porte, mit sa clef dans sa poche, et d'un pas délibéré, il alla droit à la cheminée, frotta une allumette et enflamma les copeaux préparés dans le foyer. Bellingham toujours assis le regardait avec des yeux remplis de stupéfaction et de fureur.

— Eh bien ! Ne vous gênez pas, dit-il enfin.

— Smith prit une chaise sans dire un mot, et posément, lentement, il plaça sa montre sur la table, tira son revolver, l'arma et le posa sur ses genoux. Puis il prit le long couteau d'amputation dans sa poche et le jeta sur la table devant Bellingham.

— Maintenant, dit-il, au travail, et taillez-moi cette momie en morceaux.

— Vraiment ! dit Bellingham en ricanant.

— Oui ! c'est comme cela. On me dit que la loi ne peut rien contre vous. Mais j'ai là une loi qui va arranger l'affaire. Si dans cinq minutes vous n'avez pas commencé, je jure sur le Dieu qui m'a créé que je vous envoie une balle dans la tête.

— Vous voulez m'assassiner ?

Bellingham s'était levé à moitié, et sa face avait pris la couleur du mastic.

— Oui.

— Et pourquoi ?

— Pour mettre fin à vos maléfices. Il y a une minute d'écoulée.

— Mais qu'ai-je fait ?

— Vous le savez bien, et je le sais aussi.

— Savez vous que vous violez mon domicile ?

— Deux minutes sont écoulées.

— Mais, donnez moi vos raisons. Vous êtes un fou, un fou dangereux. Pourquoi détruirai-je ce qui m'appartient. Cette momie a une grande valeur.

— Il faut la couper en morceaux et la brûler.

— Je ne ferai pas cela.

— Quatre minutes sont écoulées.

— Smith prit le revolver et regarda fixement Bellingham. L'aiguille s'avançait vers la cinquième minute : il leva la main, le doigt appuyé sur la détente.

— Arrêtez, arrêtez cria Bellingham, j'obéis.

Et avec une hâte frénétique, il saisit le couteau et se mit à hacher

le corps de la momie, levant à chaque instant les yeux pour apercevoir le revolver de son terrible visiteur braqué sur lui. Les os, les muscles craquaient et se brisaient sous la lame en faisant jaillir une poussière jaune. Les essences desséchées pleuvaient sur le parquet.

Tout d'un coup la colonne vertébrale se cassa en deux avec un craquement sec et les membres s'éparpillèrent en tas sur le plancher.

— Maintenant jetez-moi cela au feu.

Les flammes jaillirent et ronflèrent lorsque ces débris, secs comme du bois, s'empilèrent dans la cheminée.

La pièce resplendissait comme la chambre de chauffe d'un steamer et la sueur roulait sur le front des deux hommes, l'un courbé et travaillant fébrilement tandis que l'autre, impassible, suivait du regard.

Une fumée épaisse, huileuse se dégageait du feu et une âcre odeur de résine et de corne brûlée remplissait la chambre.

En un quart d'heure il ne resta plus que quelques bribes carbonisées du lot n° 249.

— Vous êtes satisfait, maintenant? ricana Bellingham en levant les yeux chargés de haine et de frayeur sur son ennemi.

— Non! Il faut que le nettoyage soit complet. Je ne veux plus de vos tours du diable. Jetez-moi ces feuilles au feu : elles peuvent avoir aussi quelque chose à faire là-dedans.

— Et après, demanda Bellingham quand les feuilles eurent disparu dans le feu.

— Maintenant au tour de ce rouleau de papyrus que vous aviez sur votre table, ce soir-là. Il est dans ce tiroir, je crois.

— Non, non! cria Bellingham. Non, ne brûlez pas cela? Vous ne savez pas ce que vous faites! Ce papyrus est unique au monde, il contient une science que l'on ne trouve nulle part!

— Allons, au feu!

— Non, Smith, je vous en supplie! Épargnez le. Je vous apprendrai ce qu'il contient! Vous seul partagerez sa science avec moi. Laissez-moi au moins le copier.

Smith fit un pas vers le meuble et tourna la clef du tiroir. Il en tira le rouleau jauni, le jeta dans le feu où il le pressa du talon. Bellingham s'élança avec un cri pour le sauver, mais Smith le repoussa rudement et attendit jusqu'à ce que le rouleau ne fût plus qu'une masse informe de cendres grises.

— Maintenant, Monsieur Bellingham, dit-il, je pense que c'est out. Mais vous entendrez parler de moi de nouveau, si je vous eprends à faire vos tours. Et maintenant, adieu. J'ai à travailler.

Tel est le récit de Smith concernant les singuliers incidents qui e passèrent à Old College au printemps de l'année 1881.

Bellingham quitta l'Université immédiatement après et les lernières nouvelles que l'on eut de lui étaient datées de quelque part dans le Soudan; il n'y a personne pour contredire ce récit.

Mais la sagesse de l'homme est petite et les voies de la nature ont étranges. Et qui osera assigner une limite aux sombres choses que peuvent trouver ceux qui les cherchent ?

CONAN-DOYLE.
Traduction de Geo. ADAM.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

Gilbert Augustin-Thierry . . *Le Capitaine Sans-Façon* . . 46, 84
Henry Gréville. . . . . *Perdue*. 64, 119, 203
248, 389, 426, 502, 582
Gyp. . . . . *Totote*. 25, 103, 226
Daniel Lesueur. . . . . *Lèvres closes*. 161, 298, 365, 406, 541
Marcel Prévost. . . . . *Le Moulin de Nazareth*. 321, 437
513, 592

CONTES, RÉCITS ET NOUVELLES

Jules Claretie . . . . . *Fernand Mavais*. 561
Conan-Doyle . . . . . *Lot n° 249* 481, 620
François Coppée. . . . . *Jalousie* 569
Gustave Geffroy . . . . . *Le Lièvre*. 81
— . . . . . *Vieil Employé*. 381
Lys-Cas. . . . . *La Pipe*. 241
Paul Margueritte. . . . *Le Porte-Cartes*. . . . 449, 529, 607
V. der Trense. . . . . *Le Canon* 401

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

Désiré Louis . . . . . *Souvenirs d'un Prisonnier de guerre en Allemagne (1870-71)*. 5, 141, 185, 264, 351, 465

VARIÉTÉS

Albert Cim . . . . . *Amateurs et Voleurs de Livres*. 286, 340

FANTAISIES HUMORISTIQUES

Georges Auriol. . . . . *L'Amateur de Panoramas*. . . . 182
Jules Renard. . . . . *Coronat*. 160

POÉSIES

Stéphane Mallarmé. . . . . *Les Fleurs*. 63
Louis Tiercelin. . . . . *L'Aumône*. 611
Jean Richepin . . . . . *Le Mauvais Hôte*. 224

Le Gérant : E. Juven. Imp. de Vaugirard. G. de Malherbe. Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris

AP
20
L4
sér.3
t.8

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

36